OOLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

STRABON

GÉOGRAPHIE

TOME III
(Livres V et VI)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

FRANÇOIS LASSERRE
Professeur associé à l'Université de Lausanne
Chargé de Cours à l'Université de Genève



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1967

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé MM. R. Baladié, R. Bloch et G. Vallet d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. F. Lasserre.

A
Madame Paola Zancani Montuoro

AVANT-PROPOS

En faisant hommage de ce volume à Madame Paola Zancani Montuoro, je m'acquitte d'une longue dette de reconnaissance. Dès 1950, en effet, apprenant par hasard que je commençais à Rome la collation de quelques manuscrits de Strabon, non seulement elle voulait bien me témoigner son intérêt pour ces travaux préliminaires, mais encore mettait-elle immédiatement à ma disposition le fruit de ses réflexions sur les passages si controversés de la Géographie *qui traitent de Posidonia et du sanctuaire du Silaris. A chaque lettre, à chaque nouvelle rencontre, des informations inédites ou des interprétations lumineuses venaient grossir le dossier qui devrait un jour guider la traduction des chapitres sur la Lucanie et la Calabre, en nourrir le commentaire, en documenter le lexique topographique. En 1965 encore, de passage à Sorrente au seuil d'un voyage en Grande-Grèce, je recevais d'elle d'irremplaçables éclaircissements sur le dernier état des recherches archéologiques dans ce vaste secteur : de nombreuses notes au bas des pages de ce livre en ont bénéficié. Mais tout autant qu'à cette collaboration personnelle, c'est à son œuvre publique d'archéologue et d'historienne que doit aller la gratitude d'un éditeur de Strabon. De toutes les régions de la péninsule italienne, aucune ne pose autant de problèmes de topographie que le Sud. Aussi, des deux livres qui la décrivent, le second présente-t-il le plus de difficultés. Qu'on puisse aujourd'hui résoudre la plupart d'entre elles, on le doit d'abord au zèle prodigieux déployé par Paolo Orsi sur tous les sites importants de Grande-Grèce et de Sicile, puis à l'activité féconde de son continuateur, Umberto Zanotti Bianco. Madame Zancani m'eût fait reproche de ne pas évoquer ces noms*

avant le sien. Mais leur succession a passé aujourd'hui entre ses mains et personne n'ignore à quel point elle s'est montrée leur digne héritière autant par l'excellence et l'étendue de ses investigations dans de si nombreux champs de fouille de Lucanie et de Calabre que par ses hautes responsabilités dans les travaux et les publications de la Società Magna Grecia. *Cela aussi, cela surtout devait être rappelé en tête de ce volume, qui en a directement profité.*

Mes remerciements vont encore aux contributions multiples et diverses de M. Jean Irigoin et de mon réviseur, M. Raoul Baladié. M. Raymond Bloch a bien voulu relire le manuscrit du livre V et M. Georges Vallet, celui du livre VI. Par la mise à jour de l'information historique et archéologique, ils m'ont préservé l'un et l'autre de quelques erreurs et de plusieurs omissions. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude pour leur obligeante collaboration.

F. L.

SIGLA

A Parisinus gr. 1397, saec. X^II^.

ω′ Prototypus codicum BCEn^c^svW et codicis Plethonis deperditi, saec. X^I^.

B Laurentianus 28, 5, circa a. 1470.

C Parisinus gr. 1393, saec. XIII ex.

E *Epitome Vaticana*, in codice Vaticano gr. 482 seruata, saec. XIV^I^.

n^c^ quae in codicis Etonensis 141 (n) lacunis Cyriacus Anconitanus a. 1447-1448 scripsit.

s Parisinus gr. 1408, saec. XV ex.

v Ambrosianus G 93 sup. (gr. 418), saec. XV in.

W Athous Vatopedii 655, saec. XIV.

Pleth. Excerpta Gemisti Plethonis ad libros I, II, V-X spectantia in codice Marciano gr. 379 autographo seruata, a. fere 1445.

Chrest. = *Chrestomathiae e Strabonis Geographicorum libris*, in codice Palatino Heidelbergensi gr. 398 seruatae, circa a. 850-875.

Psell. = Michaelis Pselli tractatus Περὶ τοῦ γεωγραφικοῦ πίνακος in codice Par. gr. 1630 asservatus a F. Lasserre in *L'Antiquité classique*, 18, 1959, 76-79, editus.

A^{pc}, B^{pc}, etc. emendatio scribae ipsius (scriptura primaria, siglo A^{ac}, B^{ac}, etc. notata, semper commemoratur, nisi legi nequit).

A^2, B^2, etc. cod. A, B, etc. manus posteriores (prioris manus scriptura semper producitur, nisi legi nequit).

Emendationes coniecturaeque nonnullae afferuntur his ex libris :

h Mosquensis gr. 506, saec. XV, codicis A apographus.

i Scorialensis T-II-7, a. 1423, codicis A apographus.
k Laurentianus 28, 40, circa a. 1500, codicis B apographus.
n Etonensis 141, a. 1447, codicis A apographus.
o Parisinus gr. 1394, saec. XV, codicis n apographus.

Aldina = editio princeps a. 1516 Venetiis in Aldi aedibus excusa.

Guarino = uersio latina a Guarino Veronensi circa a. 1458 facta et Romae [1469] typis impressa.

Hopper = quae J. Hartung, H. Loriti Glareanus, M. Hopper in editione Basileensi (a. 1549) correxerunt.

Notae. Lectio prototypi ω′ restituitur cum omnes uel plerique codices BCEn^csvW necnon Pleth. consentiunt.

Codicum E et Pleth. lectiones in apparatu semper commemorantur etiamsi eaedem sunt atque prototypi ω′ lectiones.

LIVRES V et VI

NOTICE

Les livres V et VI de la *Géographie* traitent de l'Italie comme d'une seule entité et sans que la coupure qui les sépare suspende un instant le cours de l'exposé. L'introduction du livre V embrasse tout le pays à décrire, du pied des Alpes jusqu'à Tarente et à la mer de Sicile. La conclusion du livre VI développe des réflexions sur la variété des climats italiens de l'extrême nord à l'extrême sud de la péninsule, puis sur l'expansion de la puissance romaine dans toute l'Italie. Les deux livres forment donc un tout et leur division tient uniquement à des raisons de commodité. Et en effet, réunis ils eussent présenté un texte plus long d'un tiers que le plus long des livres proprement géographiques de Strabon, le livre VIII, et puisque la configuration de l'Italie se prête à une description partagée en deux moitiés sensiblement égales, il était tout indiqué de répartir celle-ci sur deux volumes d'une longueur moyenne.

Date de la rédaction

Sous sa forme dernière, la description de l'Italie date au plus tôt de l'an 18 après J.-C., puisque Strabon mentionne en VI, 4, 2 la Cappadoce comme un royaume devenu récemment province romaine après l'extinction de la dynastie régnante. Archélaos meurt, en effet, en 17, après un règne de plus de cinquante-deux ans, l'annexion ne tarde pas et Rome installe le premier gouverneur en 18. La rédaction, d'autre part, n'a pas duré au delà de cette même année, ou à peine, puisque l'éloge de Germanicus, à la fin du chapitre qui vient d'être cité, implique nécessairement

que ce prince, mort en 19, vivait encore. Il ne fait guère de doute que la date ainsi déterminée pour le livre VI vaut également pour le livre V, bien que la preuve manque. En V, 3, 8, Strabon évoque la vue des peupliers plantés dans l'enclos qui abritait les restes du bûcher d'Auguste : comme l'empereur meurt en 14, on ne saurait faire remonter cette évocation plus haut que l'an 15 et une date plus tardive de deux ou trois ans conviendrait encore mieux. L'unité de composition des deux livres une fois reconnue, on admettra sans peine que leur rédaction définitive ou, si l'on préfère, l'addition des derniers compléments, date pour l'un et pour l'autre de la même année. C'est aussi l'année de la dernière rédaction ou des dernières retouches du livre IV et, vraisemblablement, du livre III[1].

Plan

Dans les livres III et IV, Strabon pouvait suivre le plan des exposés géographiques que Posidonius avait placés en tête des chapitres de ses *Histoires* consacrés respectivement à la conquête de l'Ibérie et à celle de la Gaule transalpine. Ces exposés, en effet, servaient à introduire le récit de campagnes dont le projet, le déroulement et les répercussions avaient englobé plus ou moins la totalité des territoires compris sous ces dénominations. Aucune région de la péninsule ibérique n'avait échappé à l'emprise romaine, et si les opérations conduites par Domitius Ahénobarbus en 121, par Cassius en 107 et par Marius en 102 n'avaient pas dépassé Bibracte vers le nord et Narbonne vers l'ouest, le fait même d'une coalition celtique, puis d'une invasion germano-helvétique obligeait l'historien à renseigner ses lecteurs sur l'ensemble des populations sises entre les Pyrénées, l'Océan, le Rhin et les Alpes. Quant à l'*Histoire de Pompée*, conçue comme une suite au grand œuvre[2],

1. Voir tome II, pp. 3 et 101.
2. Voir tome II, p. 5, note 1. Les emprunts déclarés ou tacites des livres III et IV n'apportent aucun éclaircissement

elle ne demandait pas d'introduction géographique, tout au moins pour les événements qui avaient eu l'Ibérie pour théâtre : pour le livre III, Strabon n'y a puisé que quelques précisions topographiques, des anecdotes intéressant l'ethnographie, deux ou trois faits historiques. En insérant ces compléments aux endroits convenables, il ne lui était pas difficile de préserver l'homogénéité de l'ensemble.

Il n'en allait pas de même de l'Italie, bien que le modèle de Posidonius continue à exercer une certaine influence sur la description qu'en donne Strabon. Du moins ne saisissons-nous nulle part de signe que les *Histoires* ou l'*Histoire de Pompée* auraient comporté une vue générale de ce pays comparable, par exemple, à celle de l'Ibérie. C'est que les épisodes ressortissant à la période étudiée par l'historien n'avaient ni touché toute la péninsule, ni surtout répondu à des intentions conquérantes embrassant le territoire italien dans son entier, Sicile comprise. Si l'invasion des Cimbres atteint Noréia en 113 et balaie en 102 la rive gauche du Pô, la Gaule Cisalpine, néanmoins, n'est pas tout entière zone d'opération. Si les phases successives de la Guerre Sociale et de la Guerre Civile agitent presque toute la péninsule de 91 à 82, elles n'intéressent cependant ni la plaine du Pô, ni la Sicile. On peut en dire autant de la révolte de Spartacus, qui secoue toute la chaîne des Apennins de l'Émilie à la Calabre entre 73 et 71 sans exercer ailleurs ses effets. Réciproquement,

sur la situation de la période de Sylla dans l'œuvre historique de Posidonius. Mais les développements sur le massacre des Samnites en V, 4, 11 et sur la résistance de Volaterræ en V, 2, 6, ainsi que tous ceux qui touchent à la Guerre Sociale, semblent bien attester qu'il l'avait traitée dans ses *Histoires*. M. Laffranque, *Poseidonios d'Apamée*, Paris, 1964, 116-121, estime cependant qu'il n'avait pas dépassé l'année 96, aucune citation explicite ne se rapportant à des événements plus récents, du moins avant l'époque de Pompée. F. Jacoby, *FGrHist.*, II C, 156, est moins affirmatif, mais partage à peu près ce sentiment. Pour les suivre, il faudrait d'abord démontrer que Strabon ne doit pas à Posidonius les informations portant sur l'époque de Sylla, puis déterminer une autre source : je ne crois pas qu'on y parvienne aisément.

les révoltes d'esclaves survenues en Sicile, peut-être entre 70 et 60, ne concernent que l'île. Aussi y a-t-il lieu d'attribuer les descriptions des régions de l'Italie dont Strabon a cité ou résumé tant de passages à des introductions partielles plutôt qu'à quelque tableau d'ensemble. La Sicile, par exemple, avait été visiblement décrite à propos des révoltes d'esclaves, l'Étrurie, et peut-être avec elle toute la vallée du Tibre, à propos de Marius ou de Sylla, la Corse à cause de quelque opération pacificatrice.

Dans ces conditions, il fallait que Strabon établît lui-même son plan. Évitant de donner à ses deux livres celui d'un périple, qui eût alors commencé à la Ligurie et fini à l'Istrie, avec l'inconvénient de dissocier les unes des autres des régions aussi naturellement connexes que l'Étrurie et l'Ombrie ou que la Campanie et le Samnium, il a adopté une progression du nord au sud qui suit à peu près la ligne des Apennins. Cet itinéraire l'a conduit, après l'étude de la plaine du Pô, à passer alternativement d'une côte à l'autre et même, contrairement à la règle appliquée dans les livres précédents, à parler des îles à propos des côtes vis-à-vis desquelles elles se trouvent, au lieu de les réserver toutes ensemble pour un chapitre final. C'est ainsi que la description passe du littoral de l'Étrurie aux îles d'Elbe, de Corse et de Sardaigne, pour revenir ensuite aux villes étrusques de l'intérieur, puis gagner l'Ombrie et la côte de l'Adriatique. Ischia et Capri sont abordées avec le golfe de Naples, la Sicile après le Brettion[1] et avant l'Apulie. Polybe avait également procédé du nord au sud, mais, semble-t-il, dans un autre ordre. Du moins constate-t-on dans le seul secteur où la comparaison est possible, le Sud de l'Italie, qu'il suivait la côte orientale du nord au sud[2], alors que Strabon

1. Adoptant dans la traduction la forme Brettion au lieu de Bruttium, par fidélité aux particularités du texte grec, je n'ai pas cru devoir revenir ici à la forme plus courante.

2. Dans son esquisse de la forme de l'Italie, *Hist.*, II, 14-16, Polybe montre clairement que la description doit suivre la chaîne

la décrit du sud au nord. Aussi se gardera-t-on de lui attribuer le rôle de modèle tenu par Posidonius dans la composition des deux livres précédents. S'il a, comme Strabon, traité successivement la Ligurie, l'Étrurie et l'Ombrie, c'est que la ligne des Apennins commandait cette disposition et qu'il avait résolu de s'y tenir étroitement[1].

Les divisions territoriales qui délimitent les ensembles étudiés d'un seul tenant ne sont pas encore les onze régions instituées par Auguste, peut-être en l'an 6 de l'ère chrétienne[2], mais les anciens pays des populations italiques et gauloises, tels qu'ils se présentaient au commencement du Ier siècle avant J.-C. La Campanie, notamment, commence, au nord, au lit du Vulturne et ne comprend plus Sinuessa, incorporée au Latium avec tout le territoire compris entre le Liris et le Vulturne peu après l'époque de Polybe[3], mais elle se termine encore au sud à la frontière du territoire picentin compris entre Salerne et le Silaris[4], alors que ce territoire devient campanien peu après 90. Ces limites semblent dénoncer l'influence d'un traité de géographie rédigé entre 130 et 90, apparemment celui d'Artémidore. Cette influence ne laisse pas moins subsister ici et là les traces d'une division plus ancienne, attribuable à Polybe, qui atteste l'usage constant de cet auteur à côté des autres sources. Le début de V, 4, 3 offre un

des Apennins d'abord d'ouest en est (Ligurie, Étrurie, Ombrie), puis du nord au sud jusqu'au détroit de Sicile. En V, 4, 3, énumérant d'après Polybe, mais sans le citer, les régions à décrire après le Latium, Strabon mentionne successivement la Campanie, le Samnium, la Daunie, les pays qui prolongent la Daunie jusqu'au détroit de Sicile.

1. Cf. Polybe, *Hist.*, II, 16, 1-4.

2. Sur cette date et sur tous les problèmes concernant l'identification des frontières régionales fixées par Auguste, voir R. Thomsen, *The Italic Regions from Augustus to the Lombard Invasion*, Copenhague, 1947.

3. Sinuessa est colonie depuis 296, mais Polybe, *Hist.*, III, 91, 4, la nomme encore parmi les villes campaniennes, sans doute parce que le Latium s'arrêtait alors au Liris.

4. Voir V, 4, 13.

bon exemple de contamination : recourant sans le dire à Polybe, Strabon y expose le plan d'une description des régions qui font suite au Latium comme s'il allait s'y tenir, mais il ne s'y tient pas et suit un autre plan, inspiré peut-être d'Artémidore ou venu spontanément sous sa plume. Bien mieux, dans ce même exemple, le nom des Dauniens représente un pays depuis longtemps disparu et quand l'auteur en abordera la description en VI, 3, 8, il le fera sous le nom d'Apulie. Si de pareilles inconséquences déconcertent, le choix des anciennes divisions préférées aux circonscriptions d'Auguste n'a rien de répréhensible dans une géographie du type de celle de Strabon. Qui irait aujourd'hui reprocher à un géographe de parler de l'Auvergne ou de la Bretagne? Solution de facilité, puisqu'elle le dispensait de s'informer sur le découpage institué par la réforme administrative et lui permettait de suivre ses sources sans les modifier, c'était aussi une solution raisonnable et qui répondait encore aux vues courantes de ses contemporains sur la physionomie des terroirs de l'Italie.

Tandis que la disposition de l'ensemble des deux livres semble échapper à une influence précise, le plan de plusieurs chapitres trahit la prépondérance de celle d'Artémidore. Il s'agit en général des chapitres qui décrivent les territoires ouverts sur la mer : Étrurie, Campanie, Apulie, etc. Celui du Picénum, en V, 4, 2. est caractéristique. Il commence par un aperçu sur l'origine du peuple picentin repris d'Artémidore. Puis s'intercale une phrase de Posidonius relative à l'économie agricole de la région traitée. Les indications sur la longueur et la largeur du territoire, qui viennent ensuite, émanent de nouveau d'Artémidore. Suit la description des villes, prises dans l'ordre d'un périple, avec, parfois, de brèves notices historiques empruntées à Timée : la source est toujours Artémidore. Avec cette description s'achève le chapitre du Picénum. Mais Strabon y joint de son propre chef un développement sur les peuples montagnards voisins des Picentins, entièrement inspiré, cette fois, de Posidonius,

avec de nombreuses allusions à la Guerre Sociale. Enfin il passe à la description proprement géographique de ces peuples et revient, par là, à Artémidore. Dans d'autres chapitres, les emprunts à Posidonius concernent la géographie économique, mais ils se présentent presque toujours comme un complément à l'exposé principal, c'est-à-dire à la description tirée d'Artémidore et reconnaissable d'une part au système du périple, d'autre part aux notices historiques prises à Timée[1].

Les questions de méthode ainsi élucidées, il est temps de présenter le plan des livres V et VI.

L'introduction, qui va de V, 1, 1 à 1, 3, traite des problèmes généraux. D'où vient le nom de l'Italie? Quelle est la forme et quelles sont les dimensions de ce pays?

Suivent quatorze sections de longueur et d'importance très inégales, consacrées chacune à une région, selon

1. La part d'Artémidore dans les livres V et VI, en dehors des citations nominales, a été étudiée successivement par G. Hunrath, *Die Quellen Strabo's im sechsten Buche*, Cassel, 1879, F. Sollima, *Le fonti di Strabone nella geografia della Sicilia*, Messine, 1897, *R. Däbritz, *De Artemidoro Strabonis auctore capita tria*, Diss. Leipzig, 1905, et *O. Steinbrück, *Die Quellen des Strabo im fünften Buche seiner Erdbeschreibung*, Diss. Halle, 1909. Dans une thèse plus récente, *G. Hagenow, *Untersuchungen zu Artemidors Geographie des Westens*, Göttingen, 1932, a tenté de démontrer que l'ouvrage d'Artémidore ne comportait pas de développements historiques ou mythologiques et se bornait à l'énumération des pays, des cités, des cours d'eau, des routes, bref à une description strictement géographique, sauf dans de rares occasions. L'analyse des sources des livres V et VI me paraît au contraire révéler partout une liaison étroite entre les éléments géographiques visiblement empruntés à un périple et les notices historiques relatives à ces mêmes éléments. Citons au hasard la description de Leuca en VI, 3, 5, où il s'agit d'expliquer l'odeur fétide d'une source et le nom de la côte, l'explication sur la situation de Posidonia en V, 4, 13, sur le nom de Leucosia, en VI, 1, 1, etc. L'absence systématique du nom d'Artémidore dans de tels passages est normale, si l'on songe que Strabon cite d'ordinaire un auteur quand il tient à lui laisser la responsabilité d'une affirmation contestable. Aussi les conclusions des travaux antérieurs à celui de Hagenow gardent-elles toute leur valeur. — Sur la signification des astérisques devant les titres cités dans cette note et dans les suivantes, voir plus loin, p. 32, n. 1.

un découpage soigneusement exposé jusqu'à la Campanie (V, 4, 3), le plus souvent en tête de chapitre, parfois aussi à la fin, en manière de transition :

V, 1 § 4-12 : plaine du Pô ;
2 § 1 (premier alinéa) : Ligurie italienne ;
2 § 1 (second alinéa) - 9 : Étrurie, îles d'Elbe, de Corse et de Sardaigne ;
2 § 10 : Ombrie ;
3 § 1 : Sabine ;
3 § 2-13 : Latium, Rome ;
4 § 1-2 : Picénum, cantons du centre de la péninsule ;
4 § 3-13 (premier alinéa) : Campanie, Samnium ;
4 § 13 (second alinéa) : territoire des Picentes ;
VI, 1 § 1-3 : Lucanie ;
1 § 4-15 : Brettion ;
2 § 1-11 : Sicile, îles circonvoisines ;
3 § 1-8 : Iapygie ;
3 § 9-11 : côte de l'Adriatique entre Bari et le Picénum.

A la fin des deux livres, après la description des quatorze régions, une ample conclusion dégage les caractéristiques les plus marquantes de l'Italie (VI, 4, 1-2). Conçue comme un éloge, à la manière des développements semblables de Posidonius, elle attire l'attention sur les raisons géographiques des richesses de ce pays, elles-mêmes raisons de sa suprématie politique. Ce mouvement oratoire conduit à un éloge du gouvernement impérial et s'achève sur la louange de Tibère.

Les sources

Si le plan général des livres V et VI et les plans particuliers des chapitres qui les composent évoquent tour à tour Polybe, Artémidore et Posidonius, c'est que Strabon leur doit la plus grande partie de son information. Comment, d'ailleurs, s'en serait-il passé, puisque ses voyages ne l'ont pas conduit plus loin vers le nord que Populonium, l'actuelle Populonia, sur le promontoire

de Piombino, au delà de Naples en direction du sud et sur d'autres routes intérieures que la Via Appia[1]?

Dans l'ordre chronologique, sa source immédiate la plus ancienne est certainement Polybe. Alors qu'on peut hésiter, dans l'analyse des livres III et IV, à considérer comme des emprunts directs le développement sur les mines de Carthagène en III, 2, 10 et les notices sur la faune des Alpes, les gîtes aurifères d'Aquiléia et les cols et lacs alpins en IV, 6, 10 et 12, il n'y a aucun doute touchant les livres V et VI : ce qu'ils doivent à Polybe provient dans la plupart des cas d'une lecture personnelle[2]. En effet, si quelques citations donnent une impression contraire, comme en VI, 1, 11, où la donnée citée de Polybe est accompagnée du jugement porté sur elle par Artémidore, il existe suffisamment d'autres passages où l'usage personnel se laisse démontrer. Citons seulement V, 1, 3, où Strabon se résigne à faire état d'une évaluation de Polybe sur la longueur de la côte italienne entre l'Iapygie et le détroit de Sicile, faute de mieux, alors qu'il avait récusé dans le paragraphe précédent son opinion sur

1. Sur Populonium, voir V, 2, 6, sur Naples, V, 4, 7 (description du tunnel de Coccéius) et la dernière phrase de V, 4, 8, qui évoque les villes bordant le Golfe de Naples telles que pouvait les voir un spectateur installé, par exemple, sur le Cap du Pausilippe (cf. F. Sbordone, Atti del XVII Congr. Geogr. It., Bari, 1957, 596). Quant à son expérience de la Via Appia, elle ressort d'une part de la description du coche d'eau de Tarracina en V, 3, 6, d'autre part de ce qu'il en dit à propos de Tarente en VI, 3, 7. Il est vrai que les preuves positives touchant le trajet qu'il aurait fait de Tarente à Tarracina manquent complètement, mais l'absence frappante d'un témoignage personnel sur le détroit de Messine ou sur l'Etna étonne plus encore, s'il est venu à Rome par eau. Voir, en général, B. Niese, Hermes, 13, 1878, 42-44. Les arguments avancés par W. Aly, *Strabonis Geographica*, Bonn, 1957, 212, en faveur de son passage aux îles des Sirènes, qu'il peut, d'ailleurs, avoir vues de Surrentum, et au pied de l'Etna ne sont pas probants.

2. Les opuscules de G. Hunrath et de O. Steinbrück déjà cités, le second surtout, ont dit l'essentiel sur ses apports, mais l'analyse complète des sources enrichit notablement leurs contributions.

la forme de la péninsule dans le secteur même pour lequel il se voit finalement obligé de le suivre. Ce qu'il lui doit surtout, ce sont, épars dans ses deux livres, les fragments du tableau des anciennes ethnies composant encore la population de l'Italie à l'époque de la deuxième Guerre Punique. Il les place le plus souvent en tête des descriptions, puis passe à Artémidore. Il lui doit aussi l'histoire du Latium et des origines de Rome. Si l'on ajoute à cela la plupart des passages où le nom de Polybe est cité et quelques autres où l'analyse des sources semble conduire à des conclusions convaincantes — elles ne sont jamais irrécusables —, on obtient le tableau suivant :

V, 1 § 1 : éléments de la théorie sur l'origine et l'expansion du nom d'Italie ;
1 § 2 (début) : forme de l'Italie ;
1 § 3 : citation sur la dimension de la Péninsule ;
1 § 6 : peuplement de la Cisalpine jusqu'à l'exode des Boïens ;
1 § 8 : citation sur les sources du Timavus ;
1 § 9 : controverse contre la géographie mythologique de Timée, note finale sur Hannibal ;
1 § 10 : peuplement de la Cisalpine (moins quelques adjonctions de la main de Strabon) ;
2 § 1 : localisation de la Ligurie (phrase initiale), de l'Étrurie et des anciens pays de la vallée du Tibre (première moitié du paragraphe) ;
2 § 5 : citation sur la longueur du littoral étrusque ;
2 § 10 : délimitation de l'Ombrie (commencement du paragraphe), délimitation de la Sabine (second alinéa) ;
3 § 1 : origine des Sabins, mentions de la Via Nomentana et de la Via Salaria (dernier alinéa);
3 § 2-4 : histoire du Latium, origines de Rome ;
3 § 6 : Ausones et Osques (deuxième alinéa) ;
3 § 7 : construction de Rome (la fin, à partir de la mention de l'Aniene, revient peut-être à Posidonius, puis à Strabon) ;

4 § 3 : énumération des régions à décrire après le Latium ;
VI, 1 § 11 : citations sur la longueur de portions de la côte méridionale ;
1 § 14 : réfutation de la théorie de Timée sur l'Athéna de Siris ;
2 § 4 : réfutation de la théorie de Timée sur la fontaine d'Aréthuse ;
2 § 10 : volcans de l'île d'Hiéra ;
3 § 1 : énumération des peuples de l'Apulie[1] ;
3 § 5 : largeur de l'isthme de Tarente à Brentésion, noms de la presqu'île salentine ;
3 § 8 : mention de la Daunie (augmentée d'observations de Strabon sur les noms tombés en désuétude) ;
3 § 10 : citation sur la longueur du littoral oriental de l'Italie ;
3 § 11 : Apuliens, Dauniens, Peucétiens entre le Gargano et Buca ;
4 § 1 : avantages naturels de l'Italie ;
4 § 2 : histoire de l'expansion romaine jusqu'à l'annexion de la Macédoine en 146.

Tous les emprunts de cette liste proviennent du livre XXXIV des *Histoires*, sauf le dernier. Ce livre, composé après les précédents, achevait la première rédaction de l'œuvre de Polybe, antérieure encore à la destruction de Carthage, et décrivait la géographie de la terre habitée. Quant au dernier emprunt, et peut-être l'avant-dernier, il est difficile d'en déterminer l'origine précise. Il paraît s'étendre trop longuement sur un thème étranger à la géographie pour pouvoir provenir aussi du livre XXXIV, mais il mentionne la destruction de Carthage et ses conséquences immédiates dans le

1. Comme en plusieurs autres endroits, l'influence directe de Polybe se reconnaît aux noms anachroniques des populations : Dauniens, Peucétiens, etc. Mais l'analyse peut faire état ici d'une énumération parallèle chez Polybe même, *Hist.*, III, 88, 4. Elle renforce naturellement d'autant les hypothèses proposées ailleurs.

cadre d'une réflexion historique bien propre à Polybe. Il pourrait donc avoir eu sa place dans l'un des livres ajoutés à la première version des *Histoires*, par exemple au début du livre XXXV. A cet endroit, en effet, une récapitulation des succès de la conquête romaine et de ses raisons politiques et militaires, suivie d'un sommaire des événements constituant la matière des nouveaux livres, serait bien dans la manière de Polybe. La conclusion de l'œuvre, quelque part dans le livre XL, s'y prêtait aussi : qu'on relise ce qu'en dit le dernier fragment conservé de ce livre !

La deuxième en date des sources directes de Strabon paraît être le *Catalogue des Vaisseaux* d'Apollodore d'Athènes, qu'il cite en VI, 1, 13. Utilisé systématiquement surtout pour les livres qui décrivent la Grèce, cet ouvrage n'a contribué à la géographie de l'Italie que pour deux ou trois notices[1] :

V, 2 § 4 : digression sur les Pélasges ;
VI, 1 § 3 : Philoctète à Crimissa ;
1 § 5 : Témésa chez Homère (attribution incertaine).

Le troisième auteur est Artémidore d'Éphèse. Touchant les livres III et IV, l'influence de ses Γεωγραφούμενα se laisse percevoir ici et là dans le plan, qui suit parfois le déroulement des côtes à la manière d'un portulan. Mais elle semble s'exercer seulement à travers Posidonius. Pour les livres V et VI, Posidonius faisant défaut, Strabon a dû remonter personnellement à la source. Outre les citations nominales qu'il en a tirées, d'ailleurs peu nombreuses, le signe le plus sûr de ses emprunts est l'usage du procédé descriptif du périple : toutes les fois que la description commence par l'énumération des ports et des distances qui les séparent, pour passer ensuite à l'arrière-pays, Artémidore a servi de guide. Toutes les fois aussi que les villes de l'arrière-pays ont

1. Voir B. Niese, *Apollodors Commentar zum Schiffskataloge als Quelle Strabo's*, Rh. Mus., 32, 1877, 289 s., et J. Forderer, *Ephoros und Strabon*, Diss. Tübingen, 1913, 40, enfin W. Aly, *o. c.*, 241.

été classées selon les routes qui les traversent, c'est probablement à lui que Strabon s'est adressé. Ces emprunts comportent ordinairement des notices historiques, parfois enrichies de controverses érudites. Quand la notice s'appuie sur Timée, on ne risque guère de se tromper en l'attribuant à Artémidore. Réciproquement, quand Artémidore évoque une tradition légendaire ou historique sur un lieu dont il parle, il est rare qu'il l'ait trouvée ailleurs que chez Timée. Ces caractéristiques autorisent à lui attribuer avec un degré suffisant de certitude la paternité des passages suivants, en réalité la trame presque entière des deux livres[1] :

V, 1 § 2-3 : forme et dimensions de la Cisalpine et de la péninsule ;
1 § 4 : Celtes de Cisalpine, Hénètes ;
1 § 7 : Altinum, Spina, fondation de Ravenne ;

1. L'identification des extraits d'Artémidore se fonde généralement sur les parallèles de Pline dans ses descriptions des mêmes régions, souvent identiques à celles de Strabon jusque dans leur lettre. Le mérite d'avoir su en tirer parti pour l'analyse des sources revient à G. Hunrath en ce qui concerne le livre VI, à J. Beloch, *Le fonti di Strabone nella descrizione della Campania*, Atti dell' Accad. d. Lincei, 1882, 429 ss., pour la Campanie, à R. Däbritz pour le reste du livre V. Les objections de G. Hagenow, il est vrai, tendent à ruiner le crédit accordé à ces parallèles après ces travaux, mais elles ne tiennent pas assez compte du fait que Pline a beaucoup abrégé sur des points où Strabon se montre au contraire conservateur, notamment les notices historiques. Les notes de la présente édition font reposer en outre, et plus souvent, l'identification d'Artémidore sur les emprunts à Timée, dans l'hypothèse qu'ils n'ont pu parvenir à Strabon par un autre intermédiaire. On pourrait le démontrer, dans la plupart des cas, par l'élimination des autres intermédiaires possibles, une fois admis que Strabon n'a pas lu Timée (Däbritz, 8-11). Cette hypothèse n'est pas contredite par le fait que l'une des deux seules mentions du nom de Timée surgisse en VI, 2, 4 à partir de Posidonius, car là-même Posidonius pourrait avoir suivi Artémidore. Et s'il a cité de première main, cela ne prouve en rien que Strabon le fasse aussi. Il n'y a donc lieu ni de revenir à l'erreur ancienne de G. Hunrath admettant partout une lecture directe de Timée, ni de croire partout à l'intermédiaire de Posidonius, avec J. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens*, Berlin, 1892, 31 et 35, et J. Forderer, 34 s.

1 § 9 : légende de Diomède, côte de l'Istrie du Timavus à Pola ;
1 § 11 : routes et villes de Cisalpine ;
2 § 1 : délimitation de l'Étrurie et des pays limitrophes (seconde moitié du second alinéa) ;
2 § 2-3 : origine des Étrusques ;
2 § 5 : côte étrusque de Luna à Cossæ, le Macrès, légendes de Pise ;
2 § 6 : citation sur les distances respectives de la Corse et de la Sardaigne à la côte, légende de Port-Argo ;
2 § 7 : dimensions de la Corse et de la Sardaigne ;
2 § 8 : côte étrusque à partir de Cossæ ;
2 § 9 : villes de l'intérieur ;
2 § 10 : Ravenne et l'Ombrie, dimensions de l'Ombrie, Via Flaminia ;
3 § 1 : villes de la Sabine ;
3 § 5 : fondation d'Ostie, côte du Latium d'Ostie à Antium, mentions de Lavinium, de Laurentum, d'Ardéa ;
3 § 6 : promontoire de Circé, côte du Latium jusqu'au Cécube ;
3 § 9-11 : routes du Latium ;
3 § 12 : mentions de Tusculum, d'Aricia, du Lac Némi ;
3 § 13 : Lac d'Albano, Lac Fucino ;
4 § 2 : Picénum, cantons adjacents jusqu'à la frontière apulienne ;
4 § 3 : peuplement de la Campanie (deuxième alinéa) ;
4 § 4 : côte de la Campanie ;
4 § 5 : description et légendes de l'Averne ;
4 § 6 : origine mythique de la digue du golfe Lucrin, citation sur le nom du Lucrin, origine du nom de Baïes, extension du nom de Phlégra (phrases éparses dans un texte composite) ;
4 § 7 : Naples, légende de Parthénope, constitution de Naples ;
4 § 8 : Héracléion, Pompéi, Surrentum ;

4 § 9 : colonisation et évacuation de Pithécusses ;
4 § 10 : intérieur de la Campanie ;
4 § 11 : villes campaniennes jusqu'à Abella ;
4 § 12 : origine des Samnites, des Hirpins ;
4 § 13 : Picentes, côte tyrrhénienne de Sirénusses à Posidonia ;
VI, 1 § 1 : côte lucanienne du Silaris au Laos ;
1 § 2 : Chônes, Œnotriens et Samnites en Lucanie ;
1 § 3 : intérieur de la Lucanie ;
1 § 4-5 : Brettion ;
1 § 6 : histoire de Rhégion, étymologies du nom[1] ;
1 § 7-15 : côte méridionale de l'Italie de Rhégion à Métaponte ;
2 § 1 : citation sur la position de la Sicile ;
3 § 1 : dimensions de la presqu'île salentine, distance de Métaponte à Tarente ;

1. La première étymologie faisant intervenir une théorie des séismes fort proche de celle de Posidonius (cf. I, 3, 16-19), on admet couramment que Strabon la lui a empruntée, en dernier lieu, F. Jacoby *ad* F 87. Mais ce passage ne peut être séparé de V, 4, 9, où l'étymologie de Prochyté recourt à la même théorie et allègue partiellement les mêmes exemples. Or tous les témoignages invoqués en V, 4, 9 proviennent de Timée, cité nommément à propos du dernier phénomène décrit : Artémidore a servi d'intermédiaire. On n'a pas assez pris garde que la théorie en question explique les séismes par l'action conjuguée du feu central et de l'air en expansion. Les mots τὸ πῦρ καὶ τὸ πνεῦμα en VI, 1, 6 y renvoient. C'est la théorie de Théophraste dans les extraits arabes de ses *Météorologiques* (E. Reitzenstein, Orient und Antike, 2, 1924, 107 s., § 65 et 66), tandis que celle de Posidonius, qui d'ailleurs en dérive, attribue les tremblements de terre à la force d'expansion du seul πνεῦμα. Enfin la thèse de *R. Munz, *Quellenkritische Untersuchungen zu Strabo's Geographie*, Bâle, 1918, tendant à restituer à Posidonius la plus grande partie des explications étymologiques, en particulier celles des livres V et VI (pp. 19-26), se trompe probablement en ce qui concerne Rhégion, comme elle se trompe, à mon sens, dans plusieurs autres cas : Cæré en V, 2, 3 (étymologie de Timée, selon Geffcken, *o. c.*, 44), Cumes en V, 4, 4 (Timée, selon Geffcken, 145), Formies et le golfe de Caiatas en V, 3, 6, etc.

3 § 2-4 : histoire de Tarente ;
3 § 5-6 : presqu'île salentine ;
3 § 7 : routes partant de Brentésion ;
3 § 8 : routes maritimes de Brentésion à la côte grecque, côte apulienne de Brentésion à Barium ;
3 § 9 : côte apulienne de Barium à Sipus, intérieur des terres ;
3 § 10 : citations de stadiasmes ;
3 § 11 : côte apulienne du Gargano à Buca.

La description de la Sicile, en VI, 2, 1-11, doit aussi à Artémidore de nombreuses informations, bien que Strabon ne le cite qu'une fois nommément. Mais on ne peut nulle part isoler ses apports du contexte qui les inclut et qui provient toujours de Posidonius. En VI, 2, 2-3, par exemple, complexe particulièrement typique, Messène, Tauroménion et Catane sont décrites l'une après l'autre sans que l'auteur s'arrête à Naxos et Mégare, une seule distance en stades est mentionnée, et les notices historiques embrassent d'une seule haleine la fondation, le passé et le présent de ces villes : la rédaction, retouchée par Strabon, remonte pour le principal à Posidonius, documenté lui-même en bonne partie par Artémidore. Cette situation empêche de distinguer si les citations toujours nombreuses de Timée et d'Éphore ont passé par l'intermédiaire de ce dernier pour la Sicile aussi ou si Posidonius les a tirées de ses propres lectures. Mais c'est là un point secondaire en ce qui concerne la méthode de travail de Strabon.

A Posidonius, qu'il a lu avec soin et que nous avons à considérer comme sa quatrième source directe dans l'ordre chronologique, Strabon a emprunté surtout les observations de géographie économique propres à compléter les descriptions de Polybe et d'Artémidore, trop succinctes ou trop orientées vers l'histoire. En voici le relevé[1] :

1. Hunrath et Steinbrück ont ignoré Posidonius, en dehors des quelques citations nominales. Geffcken et Forderer ont considéré en principe que les passages inspirés par Éphore et

V, 1 § 5 : hydrographie de l'Italie Transpadane ;
1 § 6 : éléments de l'histoire du peuplement de la Cisalpine (filiation incertaine) ;
1 § 7-8 : villes du delta du Pô et de l'Italie Transpadane (sauf les récits de fondations) ;
1 § 12 : productions de la Gaule Cisalpine ;
2 § 1 : Ligurie ;
2 § 3 : bains de Cæré ;
2 § 5 : port de Luna, carrières de Carrare, industrie de Pise ;
2 § 6 : allusions aux sièges de Volaterræ et de Populonium ; exploitation des mines de fer d'Æthalia ;
2 § 7 : Corse, Sardaigne ;
2 § 8 : côte étrusque de Populonium à Cossæ[1] ;
2 § 9 : hydrographie de l'Étrurie, itinéraire d'Hannibal ;
2 § 10 : productions de l'Ombrie ;
3 § 1 : productions de la Sabine ;
3 § 5 : productions du Latium, batelage d'Ostie ;
3 § 6 : vignobles du Cécube, bains de Sinuessa ;
3 § 7 : hydrographie du Latium ;
3 § 10 : vins de Signia et de Sétia, carrières de Gabies, huile de Vénafrum, destruction d'Æsernia ;
3 § 11 : bains de la plaine de l'Aniene, siège de Préneste ;

Timée ou remontant à des historiens plus anciens encore ont été livrés par son intermédiaire. Mais ils n'ont pas cherché à délimiter les aires ainsi touchées dans les livres V et VI. La seule analyse méthodique des apports de Posidonius est celle de R. Munz, dans la thèse déjà citée et dans son *Poseidonios und Strabon*, Bd. I (seul paru) *Voruntersuchungen*, Göttingen, 1929. Par la mention nue du nom de l'auteur, nous ne citons, dans ce volume, que la thèse, le second ouvrage renfermant trop de conjectures aventureuses.

1. Contrairement aux autres descriptions de côtes, celle-ci paraît provenir de Posidonius plutôt que d'Artémidore à cause des observations relatives à la nourriture des thons. Mais Posidonius, à son tour, suit Artémidore, ce qui explique les quelques parallèles signalés chez Pline par Däbritz, 12, et Steinbrück, 24-25, jamais rigoureux d'ailleurs.

3 § 12 : peut-être la note sur les émissaires du Lac Némi ;
3 § 13 : peut-être le développement sur les eaux du Lac Fucino, prisons d'Alba Fucens ;
4 § 2 : informations sur la Guerre Sociale ;
4 § 3 : fertilité de la Campanie ;
4 § 4 : pêcheries de Cumes, Forêt Gallinarienne ;
4 § 6 : étymologies de Putéoli (douteux), description de Dicéarchia ;
4 § 8 : Vésuve ;
4 § 9 : eaux thermales de Pithécusses, Capri ;
4 § 11 : histoire des Samnites jusqu'à leur anéantissement ;
VI, 1 § 1 : peut-être la note sur les salaisons d'Élée ;
1 § 2 : barbarisation de la Grande-Grèce, disparition de la nation lucanienne ;
1 § 9 : poix du Brettion ;
1 § 14 : vins de Lagaria et de Thurii ;
2 § 1-11 : Sicile et îles avoisinantes ;
3 § 6 : productions de Brentésion, étymologie de ce nom ;
3 § 9 : élevages d'Apulie.

Strabon a pu s'inspirer encore de Posidonius dans son éloge final de l'Italie en VI, 4, 1. Du moins le croirait-on à première vue à cause de l'importance qu'il y accorde à ses richesses agricoles. Mais cette hypothèse impliquerait l'existence d'un développement semblable chez son inspirateur, donc d'une présentation géographique de l'Italie entière, postulats improbables. L'éloge, d'ailleurs, tend à démontrer l'importance politique de conditions économiques aussi favorables, ce qui entre beaucoup plus dans le projet de Polybe que dans celui de son continuateur. Enfin des raisons de style militent contre cette éventuelle attribution : le ton du passage reste très au-dessous de la fougue dithyrambique si caractéristique, au contraire, des morceaux de bravoure comparables, par exemple l'éloge de la Turdétanie en III, 2, 6-9[1].

1. Je ne trouve à citer, en ce qui concerne le vocabulaire, que

Enfin, dans quelques passages, Strabon produit des informations nettement plus récentes que celles qu'il doit à Polybe, Artémidore et Posidonius. Empruntées à diverses sources, elles posent chacune un problème particulier. Mais on peut mettre à part la série homogène des mesures en milles romains citées de l'auteur désigné sous le nom de Chorographe, parfois aussi anonymes :

V, 1 § 11 : itinéraire de Placentia à Océlum ;
2 § 7 : dimensions de la Corse et de la Sardaigne ;
2 § 8 : distance de la Sardaigne à la Libye ;
VI, 1 § 11 : développement côtier du golfe de Tarente ;
2 § 1 : mesures des côtes de la Sicile ;
2 § 11 : distances de la Sicile aux îles Lipari, à Malte et à la Libye ;
3 § 7 : longueur de la Via Appia.

Citée nommément seulement dans les livres V et VI, cette *Chorographie* n'a pas laissé de traces certaines en d'autres endroits de l'œuvre de Strabon, mais quelques échos probables ou possibles[1]. Les critiques, bien

ἀφθονία, déjà cher à Polybe en pareil contexte (cf. *Hist.*, II, 15, I), et θαυμαστός, banal. C'est trop peu. Quant à la syntaxe, elle ne livre pas d'éléments significatifs. Enfin l'idée de comparer l'Italie à la Grèce et à l'Asie et la conclusion κρατιστεύειν ἐν ἀρετῇ τε καὶ μεγέθει ne sont pas plus probantes.

1. Les rares autres mesures en milles produites par Strabon sont les suivantes : deux citations de Polybe complémentaires l'une de l'autre (VII, 7, 4 et fr. 56 Jones), un extrait probable de Posidonius (III, I, 9), une donnée sur Gadéira empruntée peut-être à Asinius Pollion (III, 5, 3) et le relevé des étapes de la route des Alpes Cottiennes et de la Via Domitia de Port-Vendres à la frontière du Var (IV, 1, 3). Lié à la mention du royaume de Cottius, reconnu par Auguste en 7 av. J.-C., seul ce relevé est de date récente. Strabon a pu copier à Rome même l'inscription du monument qui décrivait l'itinéraire Rome-Gadès et dont les gobelets votifs trouvés à Vicarello reproduisent l'aspect général et le texte. Mais les erreurs énormes qu'il commet sur les distances de certaines étapes et le genre de confusion que présupposent ces erreurs, en tout point identiques à celles qu'il commet aussi à propos des Lipari en VI, 2, 11, semblent procéder de l'usage d'une carte. Comme le Chorographe est cité précisément en VI, 2, 11, on ne peut se défendre de l'idée qu'elles seraient dues à une lecture maladroite de sa *chorographie*, c'est-à-dire de la carte anonyme que ce nom désigne.

entendu, se sont interrogés sur son auteur. On l'a attribuée le plus souvent à M. Vipsanius Agrippa et identifiée à des *Commentaires* qu'il aurait composés peu avant sa mort, survenue en 12 avant J.-C., pour préparer la figuration d'une grande carte du monde sur l'une des parois du portique destiné à perpétuer sa mémoire. On se fonde pour cela sur le passage suivant de Pline l'Ancien[1] : *Agrippam quidem, in tanta viri diligentia praeterque in hoc opere cura, cum orbem terrarum orbi spectantem propositurus esset, errasse quis crederet, et cum eo Divum Augustum? Is namque complexam eum porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippae a sorore eius inchoatam peregit.* Comme l'auteur anonyme de la *Divisio orbis* semble mentionner la carte du portique, en l'attribuant d'ailleurs à Auguste lui-même, sous le nom de *chorographia*, le prétendu traité d'Agrippa pourrait avoir été intitulé *Commentarii de chorographia.* Personne ne contestera, dans cette hypothèse, que la référence ἐν τῇ χωρογαφίᾳ en VI, 2, 1 s'accorde avec un tel titre.

Mais l'explication courante rencontre quelques difficultés. La plus embarrassante est celle-ci : si ces *Commentarii* avaient été publiés, et publiés sous le nom d'Agrippa, que penser de la désignation anonyme ὁ χωρογράφος, cas unique chez Strabon? En réalité, l'analyse du passage de Pline peut conduire à des résultats un peu différents de ceux qui ont reçu l'assentiment général. *Ex destinatione et commentariis*, en effet, ne saurait signifier autre chose que « conformément à l'intention manifestée par Agrippa et aux *instructions écrites* laissées par lui».. Joint à *destinatio*, le terme

1. *N. H.*, III, 17. Voir, en général, A. Klotz, *Die geographischen commentarii des Agrippa und ihre Überreste*, Klio, 24, 1931, 38-58 et 386-486. Les objections contre l'identification du Chorographe avec Agrippa formulées auparavant, par exemple par H. Nissen, *Italische Landeskunde*, I, Munich, 1883, 17, et E. Pais, RFIC, 15, 1887, 159 s., n'ont guère retenu l'attention. Toutefois W. Aly, *Strabonis Geographica*, Bonn, 1957, 272 s., maintient sans en donner de raison la désignation anonyme « le Chorographe » et ne mentionne nulle part à ce sujet la carte d'Agrippa.

commentarii conserve son acception générale et ne peut prendre la signification étroite qu'on veut lui attribuer. Il ne s'agit ni d'une œuvre publiée de son vivant sous le titre de *Commentarii*, ni d'un manuscrit divulgué après sa mort, mais bien de notes en vue de la figuration de la terre habitée par une carte géographique. Les mensurations de l'œcumène ordonnées par César en 44 et achevées sous Auguste en avaient fourni la matière[1]. Il est permis d'imaginer que ces notes ont été remises au cartographe après la mort d'Agrippa et qu'elles ont dirigé son travail, en particulier quand il s'agissait de fixer les dimensions des terres. Puis, une fois la fresque achevée, il aurait rédigé, sur l'ordre d'Auguste, un traité expliquant et complétant la carte, comme l'ont fait presque tous les géographes de l'antiquité, d'Hécatée de Milet à Ptolémée. Publié sans nom d'auteur, en raison de ses origines, ce traité pouvait à juste titre être cité soit sous le nom d'Agrippa, son inspirateur, comme le fait Pline, soit sous celui d'Auguste en tant que réalisateur des intentions de son fidèle collaborateur, comme on le constate dans la *Divisio orbis*, soit encore de la manière adoptée par Strabon, qui laisse subsister l'anonymat[2]. Peut-être aussi n'y a-t-il pas même eu de traité : les mesures citées par Pline, par Strabon et par quelques autres auteurs proviendraient alors d'inscriptions explicatives gravées sur les parois du portique, analogues à celles qui accom-

1. Voir A. Riese, *Geographi Latini Minores*, Heilbronn, 1878, 21.

2. Ἐν τῇ χωρογραφίᾳ ne signifierait alors rien de plus que « sur la carte » et reprendrait plus ou moins les termes mêmes du rédacteur commentant sa carte. Mais Strabon a certainement vu la fresque du portique d'Agrippa, bien qu'il n'en parle jamais explicitement. D'abord, il a visité le Forum et le Champ de Mars après la mort d'Auguste (V, 3, 8). Ensuite et surtout, la mention de Concordia parmi les villes desservies par les rivières de Vénétie en V, 1, 8 et la localisation fautive de Crémone en Cispadane en V, 1, 11, ajoutées aux confusions déjà signalées ci-dessus p. 21, n. 1, semblent postuler l'usage d'une carte figurant les villes et les cours d'eau.

pagnent les représentations du cycle troyen sur les reliefs bien connus de la *Tabula Iliaca*.

Quoi qu'il en soit de la forme exacte des informations ajoutées à la carte, le Chorographe fait certainement un avec le peintre de la *Chorographie*. Son nom le garantit. Il y a donc tout lieu de penser que Strabon a pris connaissance à Rome même de ses travaux.

Les autres renseignements de seconde main postérieurs à Posidonius sont les suivants :

V, 1 § 6 : dernières vicissitudes des Boïens (anéantis par les Daces vers 40), prospérité de Médiolanium, installation par César de nouveaux colons à Côme (en 59).

Si l'on peut admettre sans difficulté que la deuxième de ces informations, banale, ne postule pas nécessairement une source écrite, les deux autres, en revanche, pourraient provenir des *Historiae* d'Asinius Pollion, déjà citées en IV, 3, 3, soit par la traduction d'Asinius Pollion de Tralles, soit par Timagène[1]. Mais il faut aussi compter avec la possibilité d'une documentation plus large, peut-être contemporaine des événements, peut-être orale, puisque les faits évoqués appartiennent à la période étudiée par Strabon dans ses propres *Commentaires historiques*. Il en va de même de quatre allusions au soulèvement de Sextus Pompée entre 43 et 35, raconté avant Strabon par deux au moins des historiens qu'il lui arrive de citer, Timagène et Nicolas de Damas :

V, 4 § 4 : camp des partisans de Sextus Pompée dans la Forêt Gallinarienne ;
VI, 1 § 6 : rôle de la Sicile dans le soulèvement ;
1 § 6 (fin) et 2 § 4 (milieu et fin) : mesures prises par Auguste dès 36 pour effacer les traces de la guerre dans les villes de Rhégion, Syracuse, Catane et Centoripa.

La source est moins incertaine en V, 1, 7, où Strabon mentionne les résultats à Padoue d'un recensement,

1. Voir vol. II, p. 8.

probablement celui de l'an 8 ou de l'an 14 de l'ère chrétienne. Il s'agit, en effet, d'une information déjà exploitée à propos de Gadès en III, 5, 3 et éventuellement issue d'un panégyrique en l'honneur d'Auguste ou de Tibère[1].

Telles seraient les sources écrites les plus probables des informations de date récente. Il faut y ajouter les informations orales et les témoignages personnels. La première catégorie est représentée par un seul exemple certain, en VI, 2, 8, où Strabon fait état de la relation de voyage d'excursionnistes montés à l'Etna. S'il y en a d'autres, aucun critère ne permet de les reconnaître. Quant aux souvenirs personnels, ils ne touchent que quelques endroits des vastes régions qu'a dû traverser l'auteur de la *Géographie* lors de ses voyages à Rome :

V, 2 § 6 : description du panorama de Populonium ;
3 § 6 : description du coche d'eau de la Via Appia entre Tarracina et Forum Appii ;
3 § 7-8 : description du Champ de Mars, du Forum républicain, des jardins de Livie ;
4 § 5-7 : travaux routiers et constructions récentes dans la région de Naples ;
4 § 9 : mainmise d'Auguste sur l'île de Capri ;
VI, 2 § 5 : temple de Vénus Érycine à Rome ;
2 § 6 : souvenirs de l'exécution du brigand Sélurus à Rome ;
3 § 1 : description de Tarente.
4 § 2 : situation de l'empire romain dans la troisième année du règne de Tibère.

Témoins oculaires L'analyse des sources, en ce qui concerne Strabon, n'est pas un simple exercice d'érudition. Elle a pour but de replacer dans leur vrai horizon historique des descriptions de lieux et de circonstances dont l'auteur omet le plus

1. Voir vol. II, pp. 10 s. et 111 s.

souvent d'avertir ses lecteurs qu'elles datent en moyenne d'un siècle avant la rédaction de son œuvre. On ne le rappellera jamais assez : sa documentation remonte en général aux alentours de l'an 100, quand ce n'est pas à 130 ou 150. Rares sont les historiens qui s'en sont avisés, plus rares encore ceux qui en ont tiré les conséquences. Il convient d'y prêter une attention d'autant plus grande au sujet des livres V et VI que le fait des voyages de Strabon en Italie risque de faire illusion sur la portée réelle de son témoignage personnel.

L'analyse des sources elle-même ne résout pas toutes les difficultés. Conduisant le plus souvent au dernier relais d'une transmission dont le point de départ se situe beaucoup plus haut dans le temps, elle n'atteint pas sans effort, ni sans erreur, les vrais témoins. A cet égard, les conditions de la recherche sont moins favorables dans les livres qui traitent de l'Italie que dans les livres précédents. En effet, mis à part quelques voyages signalés déjà par Hérodote, les premiers contacts directs de la Grèce ou de Rome avec l'Ibérie et la Gaule étaient encore relativement récents à l'époque où Polybe, Artémidore et Posidonius composent les descriptions utilisées par Strabon. En Italie et en Sicile, au contraire, une formidable épaisseur d'historiographie sépare ces écrivains des premières relations des voyageurs arrivés de Grèce dans ces régions[1]. Si la *Géographie* portait exclusivement sur la description des lieux, la quantité des écrits accumulés depuis la publication des premières sources ne nuirait guère à l'authenticité des témoignages retenus, le géographe ne recherchant pas l'ancienneté, mais la qualité. C'est ainsi, par exemple, que Posidonius a recouru à Panétius

1. Voir en général *E. Wikén, *Die Kunde der Hellenen von dem Lande und den Völkern der Apenninenhalbinsel bis 300 v. Chr.*, Thèse, Lund, 1937. Cette excellente étude a le seul défaut d'ignorer les résultats de l'archéologie, qui assure souvent la présence des Grecs ou du commerce grec en Italie à des dates bien antérieures à celles de nos sources les plus anciennes et invite aujourd'hui à une réinterprétation des données légendaires. Voir à ce sujet P. Grimal, *A la recherche de l'Italie antique*, Paris, 1961, 294-341.

pour relater l'éruption sous-marine survenue en 126 dans l'archipel des Lipari et Strabon à Polybe pour décrire les volcans d'Hiéra[1]. Mais la géographie proprement dite tient moins de place dans les livres V et VI que l'histoire des origines des peuples et des cités. Ce paradoxe tient en bonne part à l'utilisation constante d'Artémidore, qui paraît avoir conçu la notice historique comme un ornement littéraire. Or par le canal de la recherche des origines, l'érudition hellénistique ne pouvait plus atteindre que l'historiographie locale, plus prolixe de légendes que de faits authentiques. Sauf Antiochos de Syracuse, que Strabon cite à travers Artémidore et probablement Timée pour l'histoire des origines de la première Italie, l'actuelle Calabre, les auteurs responsables, en dernière analyse, des informations produites savaient peu de choses et en conjecturaient beaucoup. Aussi l'étude des sources aboutit-elle le plus souvent, dans ces deux livres, à des résultats décevants sur le plan de la vérité historique.

En géographie proprement dite, la situation est meilleure : Polybe, Artémidore et Posidonius ont fait de longs séjours en Italie et les historiens latins ou les témoins locaux qui ont contribué à leur information ont vu pour eux les lieux qu'ils n'avaient pas eux-mêmes visités. Il n'est pas possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de distinguer la part qui leur revient à chacun en fait de témoignage oculaire. Ainsi, saurions-nous qu'Artémidore a parcouru la Via Æmilia que nous ne pourrions pas en conclure que ses descriptions de villes sur cet itinéraire procèdent de ses propres observations, Polybe, qu'il lit, l'ayant parcourue et peut-être décrite avant lui. N'avons-nous pas l'exemple de Strabon, qui aime mieux résumer Artémidore ou Posidonius, quand il parle de l'Étrurie, que faire appel à ses propres souvenirs, alors que ses voyages l'avaient conduit jusqu'à Populonium? Mais il nous suffit de savoir que Polybe, Artémidore et Posidonius ont

1. VI, 2, 10 et 11.

certainement traversé ou longé la péninsule, de Brentésion jusqu'à la frontière de la Gaule Transalpine. Car si l'on ne connaît ni l'étendue de leurs excursions dans le centre et le Nord, ni leur expérience de la côte orientale entre Brentésion et Pola, en admettant qu'ils aient, l'un ou l'autre, suivi au moins une fois la Via Appia de bout en bout, traversé l'Ombrie par l'une des variantes de la Via Flaminia, visité le Latium, l'Étrurie et la région de Naples, enfin parcouru la Cisalpine, ne serait-ce que par la Via Æmilia, on peut conclure que seuls l'arrière-pays ligure, les crêtes et le versant oriental des Apennins entre l'Ombrie et l'Apulie et quelques-unes des vallées des Abruzzes, sans parler des vastes espaces semi-désertiques de la Lucanie centrale, ont complètement échappé à leurs regards. On ne peut se prononcer sur Ravenne, ni sur la Vénétie Julienne, dont les descriptions relèvent visiblement de visites personnelles, en l'absence de tout indice certifiant que l'un de ces trois auteurs y ait passé ou séjourné. Enfin, en ce qui concerne la Sicile, Artémidore y a probablement fait escale et Posidonius a dû descendre dans l'un de ses ports, mais le centre de l'île leur demeure inconnu et ses côtes méridionale et septentrionale, ainsi que la région d'Enna, leur ont été dépeintes par leurs sources orales ou écrites. Ces sources, ce sont, d'une manière générale, Timée pour tout ce qui touche à la Grande-Grèce et aux établissements de la Mer Adriatique et de la Mer Tyrrhénienne atteints par le commerce syracusain pendant le IVe siècle, quelques historiens latins, notamment Fabius Pictor, pour la topographie de l'ancien Latium, enfin les récits des Guerres Puniques, des campagnes de Marius et des luttes civiles sous la dictature de Sylla pour toute la péninsule, de la plaine du Pô jusqu'au sud du Samnium.

Traduction et notes

Outre la traduction française d'Amédée Tardieu[1] et les traductions allemandes et anglaises de Groskurd et de Forbiger d'une part, de Hamilton et de Jones d'autre part, j'ai utilisé sans grand profit les traductions italiennes de G. Sottini[2] pour le livre V et de E. Malgeri[3] pour le livre VI. La seule difficulté qu'offre la traduction de Strabon dans ces livres, c'est l'orthographe des noms propres : elle ne pouvait être résolue à partir de ces auteurs. Appliquant les critères exposés déjà dans l'introduction du livre III, j'ai maintenu le plus souvent les formes antiques pour les localités et adopté les équivalents modernes pour les principales régions, les grandes îles, les fleuves et les montagnes, du moins quand les noms primitifs s'y discernent encore. Dans les cas les plus douteux de la seconde catégorie, le dernier *Grand Larousse Encyclopédique* a fait règle, dans l'idée qu'il allait fixer l'usage au moins pour la fin du siècle[4]. Mais il a fallu établir des principes nouveaux à l'intérieur de la première catégorie. En effet, la pratique courante des auteurs latins chez nos littérateurs classiques a fait entrer dans l'usage des francisations contestables héritées souvent

1. *Géographie de Strabon, traduction nouvelle*, 4 vol., 2e éd., Paris, 1886-1890. Pour les traductions plus anciennes et dans d'autres langues, voir la bibliographie établie par H. L. Jones dans son édition de Strabon, vol. I, Londres, 1917, XLI s. (Coll. Loeb).

2. *Strabone. Geografia dell'Italia antica tradotta e corredata di una introduzione e note per uso delle scuole classiche*, I, Pise, 1882. Les notes de cet ouvrage intéressent presque uniquement la topographie, mais l'absence complète de références bibliographiques et de justifications leur ôte toute autorité dans les cas litigieux. La traduction plus récente de C. O. Zuretti, *Strabone, la descrizione d'Italia*, Pavie, 1923, ne comporte pas de notes.

3. *Strabone. Il VI. libro della Geografia (antica Italia, Sicilia, Iapigia) tradotto e commentato*, Palerme, 1897. L'ouvrage a le même caractère et les mêmes défauts que celui de G. Sottini.

4. Ainsi Péligniens, par exemple, a prévalu contre Pélignes. Mais je n'en ai pas moins préféré Hénètes à Vénètes pour tenir compte de la différence établie par Strabon entre les Οὐένετοι d'Armorique et les Ἑνετοί de Vénétie et de Paphlagonie.

du XVIIe siècle, avec l'avantage, d'ailleurs, qu'elles évoquent exclusivement l'antiquité : Bayes, Vibonne, Brindes, etc. Fallait-il suivre cet usage? Fallait-il, au contraire, préférer les noms italiens modernes, souvent si proches des antiques? Écrire Pisa, Ravenna, Ostia? On m'eût avec raison reproché dans le premier cas d'archaïser, dans le second d'italianiser. J'ai donc adopté un parti différent. Distinguant entre noms d'origine grecque, ou devenus illustres à travers la littérature grecque, et noms connus par le latin, j'ai francisé sur le grec pour les premiers, sur le latin pour les seconds. J'ai donc écrit Brentésion, Rhégion, Néapolis, mais Ariminum, Barium, et Régium pour la cité émilienne. J'ai cependant admis des formes plus françaises quand elles suggéraient à coup sûr des visions antiques : Syracuse, Agrigente, Préneste. Mais Plaisance, mais Pouzzoles, mais Bénévent, pour ne citer que ces exemples, m'ont paru susciter des impressions artistiques, historiques ou simplement touristiques propres à de tout autres contextes et j'ai dû, de ce fait, renoncer à ces noms malgré leur charme évident. Ajouterai-je que ces règles ne m'ont pas empêché d'écrire Thurii là où le puriste attendrait Thourioi et qu'on rencontrera quelques autres inconséquences du même genre? En ces matières, le dogme entraîne toujours quelque absurdité si l'on s'y plie aveuglément et l'empirisme est bien préférable.

Les notes jointes à la traduction ont été également composées selon les principes énoncés dans le précédent volume. Elles portent donc à peu près exclusivement sur trois points : l'identification des lieux antiques, le contrôle des informations historiques et géographiques, l'analyse des sources. Toutefois, pour gagner de la place en pied de page, toutes celles de la première catégorie ont été renvoyées au « Lexique des noms de lieux » qui figure à la fin du volume. On n'y cherchera pas, bien entendu, des noms modernes tels que Tibre ou Rome substitués dans la traduction aux noms antiques, leur localisation allant de soi.

Les notes de la troisième catégorie ont augmenté en nombre par rapport au volume précédent, à cause de la complexité des traditions utilisées par les informateurs directs de Strabon et représentées le plus souvent par un simple φασίν qui recouvre plusieurs auteurs. L'histoire des cités grecques d'Italie et de Sicile, en particulier, a suscité dans l'antiquité une multitude d'œuvres, avec la conséquence inévitable qu'une information livrée par un compilateur tardif peut appartenir simultanément ou successivement à plusieurs historiens antérieurs. Comme il était impossible de les identifier tous, l'effort a porté surtout sur la recherche du premier informateur — mais on l'atteint rarement — et du dernier intermédiaire avant la source directe de Strabon[1].

On se doute que la rédaction de telles notes comporte bien des lacunes, que certaines de leurs affirmations reposent sur des hypothèses ou des données contestables et surtout qu'elles n'épuisent pas, et de loin, le domaine qu'elles voudraient couvrir. Elles ambitionnent seulement de faciliter la lecture des livres V et VI et ne prétendent pas tenir lieu de commentaire. Aussi les discussions y sont-elles rares et la bibliographie s'y limite-t-elle le plus souvent à la citation d'un seul travail, choisi parmi les plus récents. S'agissant de l'Italie, chaque titre d'article ou de livre pourrait

1. Outre les études sur les sources des livres V et VI citées à partir de la page 9, n. 1, et celle de E. Wikén, les commentaires de F. Jacoby aux *Fragmente der griechischen Historiker (FGrHist.)* sont l'instrument de travail le plus utile et le plus sûr dans ce domaine, notamment sur la section réservée aux historiens de la Sicile et de la Grande-Grèce (Leyde, 1955). Mais Jacoby s'en tient aux fragments cités avec le nom de leur auteur et ses prospections au delà de cette limite demeurent rares, soit prudence, soit économie. On trouvera cités d'après ce recueil, sans rappel de la mention *FGrHist.* ni numéro d'ordre, les auteurs suivants : Hécatée de Milet (*FGrHist.* 1), Éphore (*FGrHist.* 70), Posidonius (*FGrHist.* 87), Antiochos de Syracuse (*FGrHist.* 555) et Timée (*FGrHist.* 566). Les citations de Denys d'Halicarnasse, produites sans le titre de l'œuvre, se rapportent toutes aux *Antiquités romaines*.

être multiplié par dix. On voudra donc bien comprendre que le cadre de l'ouvrage ne permettait en aucun cas des renvois exhaustifs aux publications spécialisées.

Il est d'autant plus utile, dans ces conditions, d'indiquer ici les ouvrages de référence le plus souvent consultés[1]. Pour l'identification des lieux antiques et la vérification du témoignage de Strabon à leur sujet, aucun travail d'ensemble ne rend encore autant de services que la vieille et vénérable *Italische Landeskunde* de Nissen[2]. Qu'on ne s'étonne pas de la voir rarement citée dans nos notes : un grand nombre des vérités établies par son auteur se sont si bien imposées qu'elles sont devenues banales et qu'il était inutile, dès lors, d'en rappeler la source. Mais l'exploration archéologique de l'Italie a fait de tels progrès que toutes les localisations avancées autrefois par conjecture, faute de preuves matérielles, demandent aujourd'hui un nouvel examen. Ne pouvant pas atteindre les innombrables publications particulières, le plus souvent régionales, qui seules permettraient de rendre compte des faits tels qu'ils se présentent actuellement, j'ai dû recourir à des instruments de travail de caractère synoptique. Les articles de la *Real-Encyclopädie* et les mises à jour de son abrégé, le *Kleine Pauly*, et du *Lexikon der alten Welt*[3], bien que très inégaux, apportent de nombreux

1. Un astérisque précède le signalement bibliographique quand la publication en question est citée dans les notes du présent volume par la seule mention du nom de l'auteur, suivie de l'indication de la page.

2. *H. Nissen, *Italische Landeskunde*, 3 vol., Berlin, 1883-1902.

3. *Der kleine Pauly, Lexikon der Antike*, Stuttgart, 1964 (Bd I *Aachen-Dichalkon*), et *Lexikon der alten Welt*, Zürich-Stuttgart, 1965. Le premier de ces dictionnaires renouvelle entièrement les articles de topographie irrémédiablement vieillis des plus anciens volumes de la *Real-Encyclopädie*, mais il a hérité d'elle, si l'on peut dire, quelques omissions dans ce domaine, notamment celle de l'article *Concordia*. Le second touche très peu à la topographie, mais il contient un bon répertoire sommaire des fouilles pratiquées sur la plupart des sites historiques jusqu'en 1964 (Italie et Sicile : col. 3413-3417). Les articles de l'*Enciclopedia Italiana* rendent aussi des services, surtout dans la description

renseignements. Ceux qui, dans les deux premiers ouvrages, portent la signature de G. Radke présentent l'intérêt particulier de tirer un parti souvent très heureux de l'étude du réseau routier, mais ils ne touchent encore qu'une petite partie des toponymes cités par Strabon. Une étude du même auteur sur le développement de ce réseau en Italie les complète sur bien des points et fournit non seulement les explications nécessaires sur la méthode suivie et les points de vue adoptés, très nouveaux l'un et l'autre, mais aussi l'essentiel d'une documentation qu'on chercherait vainement ailleurs[1]. Sur le problème des frontières régionales avant la réforme d'Auguste, il n'existe pas d'étude d'ensemble plus récente que les premiers chapitres de celle de R. Thomsen vouée aux divisions impériales[2], mais on peut les compléter par l'ouvrage de A. Degrassi en ce qui concerne la Vénétie Julienne et par les inestimables travaux de P. Fraccaro sur la centuriation et les routes de l'Italie du nord[3]. Si le territoire décrit par le livre V n'a pas été l'objet d'une synthèse relativement récente

de l'état actuel des lieux. Cependant, reposant le plus souvent sur Nissen ou sur la *Real-Encyclopädie* quand l'identification demande une conjecture, ils n'apportent guère de secours en pareil cas. Ceux de l'*Enciclopedia dell'arte antica classica ed orientale*, 6 vol. (jusqu'à *Saqqarah*), Rome, 1958-1965, fournissent au contraire une information récente sur tous les sites qui ont livré des œuvres d'art ou se sont illustrés par leur production artistique.

1. *G. Radke, *Die Erschliessung Italiens durch die römischen Strassen*, Gymnasium, 71, 1964, 204-235. Il n'existe encore aucun ouvrage d'ensemble sur les routes d'Italie et les cartes des atlas historiques répètent toujours celles de l'*Atlas antiquus* de H. Kiepert (Berlin, 1859), avec quelques variantes. Mais le recueil **Vie di Magna Grecia*, Atti del secondo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Naples, 1963, constitue une bonne mise au point sur plusieurs questions intéressant directement cet aspect de la topographie strabonienne.

2. *R. Thomsen, *The Italic Regions from Augustus to the Lombard Invasion*, Copenhague, 1947.

3. *A. Degrassi, *Il confine nord-orientale dell'Italia romana*, Berne, 1954, *P. Fraccaro, *Opuscula*, III *Topografia e archeologia*, Pavie, 1957.

sur le plan de sa géographie antique[1], le Sud de l'Italie, en revanche, matière du livre VI, attire de plus en plus l'intérêt des historiens. Aussi les trois volumes longtemps classiques de F. Lenormant sur la Grande-Grèce[2] et celui de E. A. Freeman sur la Sicile[3] ne sont-ils plus guère utiles. L'histoire de la fondation des colonies grecques, si importante chez Strabon et si profitable en topographie, doit être conduite de nos jours à partir de la thèse de J. Bérard pour l'analyse des légendes[4], de T. J. Dunbabin et de G. Vallet pour les réalités économiques et matérielles de la colonisation et pour les échanges entre la Grèce et ses colonies occidentales à l'époque archaïque[5] et de R. van Compernolle pour les questions de chronologie[6]. Quant aux localisations proprement dites, toujours aléatoires dans ces régions à cause de l'anéan-

1. Le Latium et Rome, cependant, ont tenu la vedette en raison de découvertes archéologiques propres à renouveler leur histoire la plus ancienne. Outre R. Bloch, *Tite-Live et les premiers siècles de Rome*, Paris, 1965, j'ai consulté sur ce sujet surtout *A. Alföldi, *Early Rome and the Latins*, Univ. of Michigan, 1961.

2. F. Lenormant, *La Grande-Grèce: paysages et histoire*, Paris, 1881-1884. Le tableau le plus récent et le plus complet de la géographie antique de l'Italie du sud est actuellement celui de E. Kirsten, *Süditalienkunde*, Heidelberg, 1963.

3. E. A. Freeman, *Sicily Phoenician, Greek and Roman*, Londres, 1re éd., 1892.

4. *J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, Paris, 1re éd. 1941, 2e éd. 1957. La bibliographie publiée comme thèse complémentaire sous le titre *Bibliographie topographique des principales cités grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*, Paris, 1941, dispense de toute recherche bibliographique pour la période antérieure à 1941, bien que sélective. Mais elle est presque partout dépassée aujourd'hui du fait des fouilles menées depuis une vingtaine d'années sur les lieux qu'elle concerne.

5. *T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford, 1948; *G. Vallet, *Rhégion et Zancle, commerce et civilisation des cités chalcidiennes du détroit de Messine*, Paris, 1958.

6. *R. van Compernolle, *Étude de chronologie et d'historiographie siciliotes*, Bruxelles-Rome, 1960. A part cet ouvrage et les précédents, l'une des histoires les plus complètes de la Grande-Grèce et de la Sicile est celle de *E. Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, 3 vol., Milan-Rome, 2e éd., 1927-1932.

tissement de la plupart des établissements grecs avant l'occupation romaine, elles ont bénéficié d'une mise à jour très complète, mais parfois trop rapide, dans les notices liminaires du tableau de la situation économique de la Grande-Grèce sous l'Empire romain composé par U. von Kahrstedt[1]. Les nombreuses fouilles en cours remettent année après année en question les solutions proposées et il n'existe pas d'autre moyen d'information dans ce domaine mouvant que les *Notizie degli Scavi*, les *Fasti archeologici* et les chroniques archéologiques de publications telles que le *Journal of Hellenic Studies*[2].

En ce qui concerne la cartographie, le meilleur instrument de travail sera un jour la *Carta archeologica d'Italia* au 1:100.000e publiée par l'Istituto Geografico Militare de Florence sous les auspices du Ministère de

1. •U. von Kahrstedt, *Die wirtschaftliche Lage Grossgriechenlands in der Kaiserzeit*, Wiesbaden, 1960. L'intérêt de cette étude, en ce qui concerne les problèmes de topographie, mais parfois aussi sa faiblesse, réside en ce qu'elle recherche la survie des établissements urbains grecs dans les implantations romaines ultérieures : une villa, une exploitation rurale de quelque densité, butin ordinaire des archéologues dans le sud de l'Italie, conduiront souvent, par proximité, à une colonie grecque à peu près disparue, mais en quelque sorte impliquée dans le nouvel habitat. On prendra garde, cependant, que les faits n'y sont pas toujours rapportés avec exactitude ni interprétés sans parti pris. C'est ainsi qu'on apprend à propos de Pandosia, p. 97, n. 7, que Mendicino, 6 km. OSO Cosenza, ne saurait être identifiée à cette cité introuvable, notamment parce qu'il n'y coule pas d'Achéron, tandis que Castrolibero, 6 km. ONO Cosenza, aurait non seulement un cours d'eau appelé Caronte, mais encore un domaine du nom de Pandusa. Or le Caronte passe bel et bien au pied de Mendicino et reste séparé de Castrolibero sur tout son parcours par une crête et une nouvelle vallée. Selon Dunbabin, 197, d'ailleurs, il y a eu précisément au XIIIe siècle un Casale Pantosa à Mendicino (ne serait-ce pas le même que celui que von Kahrstedt situe à Castrolibero ?). Au reste, Pandusa est un nom de famille si répandu aujourd'hui autour de Cosenza qu'il ne saurait servir à la localisation de Pandosia.

2. Les rapports des surintendants présentés aux congrès annuels de Tarente et publiés dans les Atti del Convegno di Taranto constituent en outre une précieuse source de renseignements pour la Grande-Grèce.

l'Instruction publique (Direction générale de l'antiquité et des beaux-arts). Mais on n'en connaît encore que vingt feuilles et quelques détails passés dans les cartes établies par P. Fraccaro pour ses études déjà citées. Il a donc fallu recourir à d'autres cartes, qui ont été tantôt celles de l'atlas au 1: 100.000e de l'Istituto Geografico Militare, tantôt les feuilles les plus récentes de la *Carta automobilistica* au 1:200.000e, tantôt, et cela dans la plus grande mesure possible, aux plans qui accompagnent nombre de publications archéologiques et historiques, parfois aussi aux photographies aériennes publiées[1]. Le but constamment poursuivi demeure celui du volume précédent : donner au lecteur de Strabon la possibilité de retrouver rapidement sur une carte ordinaire, ou sur le terrain s'il s'y trouve, les lieux décrits. L'orthographe des noms propres modernes, qui varie souvent d'une carte à l'autre, se règle en principe sur celle qu'ont adoptée les éditeurs des *Guides Bleus* dans la version en deux volumes du guide d'Italie rééditée jusqu'en 1961[2].

1. Le premier volume paru de l'*Atlante aerofotografico delle sedi umane in Italia,* Florence, 1964, touche seulement encore à l'exécution et l'interprétation des prises de vues. Mais plusieurs photographies préparées pour les livraisons suivantes ont été publiées déjà dans différentes études, notamment dans la revue L'Universo, où le colonel G. Schmiedt a commenté deux séries consacrées respectivement aux types d'habitats terriens (*Contributo della foto-interpretazione alla ricostruzione della situazione geografico-topografica degli insediamenti antichi scomparsi in Italia*, 44, 1964, 1-42) et aux ports des colonies grecques (*Antichi porti d'Italia: i porti delle colonie greche*, 46, 1966, 297-353).

2. L. V. Bertarelli, *Italie.* La version plus récente en un seul volume (1962), destinée au « touriste toujours pressé », ne convient décidément plus à l'antiquaire : les cartes régionales à grande échelle ont disparu, les plans de villes s'arrêtent aux faubourgs, les petites localités ne sont plus mentionnées. Le *Guida* édité par le Touring-Club italien, qui compte plus de vingt volumes, est un bon guide archéologique, mais peu critique. Quant aux deux collections intitulées respectivement *Itinéraires des musées et monuments d'Italie* (Istituto poligrafico dello Stato) et *Italia romana; municipi e colonie* (Istituto di studi romani), toujours utiles pour leurs plans détaillés des sites, elles apportent peu à la topographie strabonienne, du fait que leurs fascicules sont consacrés à des lieux connus.

On ne saurait se passer, enfin, d'une bonne géographie moderne de l'Italie, en particulier pour tout ce qui touche à la géographie physique et aux ressources naturelles. A cet égard, l'ouvrage récent de R. Almagià répond aux exigences les plus sévères[1]. Composé par un maître dont l'éloge n'est plus à faire et qui joint à ses hautes compétences scientifiques une connaissance inégalée de l'histoire de la géographie antique, de ses auteurs et de son influence à partir de la Renaissance, pourvu d'une riche documentation photographique et de cartes judicieusement choisies, notamment parmi les cartes anciennes, il apporte une aide inappréciable à la lecture de Strabon, là-même où les vicissitudes du climat, l'érosion du sol ou la main de l'homme ont modifié l'aspect des paysages. Aussi nos notes lui doivent-elles beaucoup[2].

1. •R. Almagià, *L'Italia*, 2 vol., Turin, 1959. Les études de •A. d'Arrigo réunies dans *Natura e tecnica nel Mezzogiorno*, Florence, 1956, apportent certains compléments sur la physionomie antique des côtes, utiles précisément dans des lieux où la topographie de Strabon laisse à désirer.

2. Les *realia* tiennent une place infime dans les livres V et VI et la plupart d'entre eux relèvent de la géographie. En botanique, l'étude de •E. H. F. Meyer, *Botanische Erläuterungen zu Strabons Geographie*, Königsberg, 1852, demeure le guide le plus commode.

LIVRE V

LIVRE V

L'ITALIE

1

[*Introduction*]
(1-3)

1. Après le piémont des Alpes commence l'Italie, telle que nous la connaissons aujourd'hui[1]. Par le nom d'Italie, en effet, les anciens[2] désignaient l'Œnotrie, qui allait du détroit de Sicile aux golfes de Tarente et de Posidonia, mais il a gagné du terrain et a fini par prévaloir sur tout autre jusqu'au pied des Alpes, embrassant en outre d'une part le territoire de la Ligystique, de la frontière tyrrhénienne jusqu'au Var et jusqu'à la mer qui baigne ces parages[3], d'autre part

1. Auguste ayant porté la limite de l'Italie à la crête des Alpes par les conquêtes effectuées entre 25 et 7 av. J.-C., l'assertion de Strabon vaut pour une période plus ancienne. Il ne faudrait théoriquement pas remonter plus haut que le triumvirat de 42, qui rattache définitivement la Cisalpine, Transpadane comprise, à l'Italie, mais les géographes n'avaient pas attendu cette date pour reconnaître l'unité de la péninsule et Strabon suit ici, en fait, la description de Polybe, II, 14.

2. Le nom d'Œnotrie couvre chez Hécatée, F 64-71, le territoire mentionné par Strabon, c'est-à-dire la Lucanie et le Brettion, celui d'Italie étant réservé au seul Brettion (F 80-85). Strabon doit aux premiers mots du Περὶ Ἰταλίας d'Antiochos, F 2, l'idée que le nom d'Italie aurait supplanté celui d'Œnotrie. Ses « anciens », notamment, sont déjà les anciens — τὸ παλαιόν — d'Antiochos. Mais il a mal compris son auteur, qu'il citera nommément sur le même point en VI, 1, 4, car celui-ci, comme Hécatée, limitait encore l'Italie au Brettion.

3. La fixation de la frontière italienne au Var remonte à Sylla.

ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ

ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΩΝ ΠΕΜΠΤΟΝ

1

C 209 1. Μετὰ δὲ τὴν ὑπώρειαν τῶν Ἄλπεων ἀρχὴ τῆς νῦν Ἰταλίας. Οἱ γὰρ παλαιοὶ τὴν Οἰνωτρίαν ἐκάλουν Ἰταλίαν ἀπὸ τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ μέχρι τοῦ Ταραντίνου κόλπου καὶ τοῦ Ποσειδωνιάτου διήκουσαν, ἐπικρατῆσαν δὲ τοὔνομα καὶ μέχρι τῆς ὑπωρείας τῶν Ἄλπεων προὔβη. Προσέλαβε δὲ καὶ τῆς Λιγυστικῆς τὰ μέχρι Οὐάρου ποταμοῦ καὶ τῆς ταύτῃ θαλάττης ἀπὸ τῶν ὁρίων τῶν

TEST. : *Chrest.* V 1 (2-7) ; ceterum codd. stirpis ω' sententiam primam Μετὰ δὲ — Ἰταλίας etiam ad calcem libri IV proferunt. Argumentum præbet A (unde C^{2}) : Ἐν τῷ πέμπτῳ τὰ περὶ Ἰταλίαν ἀπὸ τῆς ὑπωρείας τῶν Ἄλπεων μέχρι τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ καὶ Ταραντίου κόλπου καὶ τοῦ Ποσειδωνιάτου, ἐν οἷς Βενετία, Λιγουρία, Πίκηνον, Τουσκία, Ῥώμη, Καμπανία, Λευκανία, Ἀπουλία, καὶ ὅσαι νῆσοι τῇ ταύτῃ θαλάσσῃ παράκεινται ἀπὸ Γενού<ας καὶ τῶν Σειρηνουσ>σῶν μέχρι Σικελίας.

---

1 ὑπώρειαν AEC[utroque loco] (B^{2} : -ρίαν WvsB[utroque loco] et E afferendo initium lib. V[in ima pagella || 3 Ταραντίνου E : -τίου A ω' et Arg. def. *Chrest.* || 4 Ποσειδωνιάτου *Chrest.* AEs : Ποσιδω- CB[ι ex ει corr.] Ποσειδο- W Ποσιδο- v || 5 ὑπωρείας A[post corr.] ECB^{2} : -ρίας WvsB def. *Chrest.*

Arg. ὑπωρείας Aldina : ὑπερορίας AC^{2} || Ταραντίου ut supra u. 3 [Aω'] AC^{2} : -τίνου Coray || Πίκηνον Aldina : Πίκινον AC^{2} || ταύτῃ Siebenkees : ταύτης AC^{2} || Γενούας καὶ τῶν Σειρηνουσσῶν suppl. Lasserre : Γενουσῶν AC^{2} (archetypum præbuisse Σειρηνουσῶν docere uidetur homœoteleuton ut infra V, 4, 13).

celui de l'Istrie jusqu'à Pola[1]. On peut supposer que la prospérité des premiers peuples qui portèrent le nom d'Italiens les poussa à l'étendre sur leurs plus proches voisins et qu'il prit ensuite de l'extension selon le même processus jusqu'à l'époque de la conquête romaine[2]. Plus tard, après que les Romains eurent accordé le droit de cité aux Italiotes, il parut un jour opportun de concéder la même distinction aux Gaulois cisalpins et aux Hénètes[3], de les appeler tous Italiotes et Romains et d'installer dès lors chez eux en grand nombre, les unes immédiatement, les autres plus tard, des colonies auxquelles on serait bien en peine de trouver des rivales dont la réussite dépassât la leur.

2. De ce fait, il n'est pas facile de comprendre toute l'Italie d'aujourd'hui dans une seule figure géométrique. On veut[4] pourtant qu'elle consiste en un promontoire triangulaire faisant saillie en direction du sud et du levant d'hiver[5], qui aurait son sommet au détroit de Sicile et dont les Alpes seraient la base. Il y a lieu d'admettre cette opinion en ce qui concerne la base, et de l'admettre aussi pour l'un des côtés, à savoir celui qui aboutit au détroit et que baigne la Mer Tyrrhénienne. Il est vrai qu'on appelle triangle, au sens propre, une figure formée de lignes droites, alors que, dans ce cas, la base et les côtés sont courbes. Aussi, quand je dis qu'il y a lieu d'admettre cette opinion, faut-il poser encore qu'il s'agit d'une figure à base et côtés curvilignes et admettre que ce côté s'infléchit vers l'est. Quant au reste, en faisant un seul côté de tout le littoral depuis le golfe terminal de l'Adriatique jusqu'au

1-2. *Notes complémentaires*, p. 195

3. Le droit de cité est accordé en 89 à la Cispadane, en 49 à la Transpadane et à la Vénétie : connaissances banales que Strabon avait pu acquérir à Rome dès 44 au cours de ses études et de l'élaboration de ses *Commentaires historiques*.

4. Polybe, en II, 14, 4.

5. C'est-à-dire la direction moyenne entre S et SE. L'accord avec Pline, *N. H.*, III, 45, assure que Strabon emprunte cette précision, et avec elle l'essentiel du chapitre, polémique comprise, à la *Géographie* d'Artémidore. Voir à ce sujet Aly, 216 s.

Τυρρηνικῶν καὶ τῆς Ἰστρίας μέχρι Πόλας. | Εἰκάσαι δ' ἄν τις εὐτυχήσαντας τοὺς πρώτους ὀνομασθέντας Ἰταλοὺς μεταδοῦναι καὶ τοῖς πλησιοχώροις, εἶθ' οὕτως ἐπίδοσιν λαβεῖν μέχρι τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας. Ὀψὲ δέ ποτε ἀφ' οὗ μετέδοσαν Ῥωμαῖοι τοῖς Ἰταλιώταις τὴν ἰσοπολιτείαν, ἔδοξε καὶ τοῖς ἐντὸς Ἄλπεων Γαλάταις καὶ Ἑνετοῖς τὴν αὐτὴν ἀπονεῖμαι τιμήν, προσαγορεῦσαι δὲ καὶ Ἰταλιώτας πάντας καὶ Ῥωμαίους, ἀποικίας τε πολλὰς στεῖλαι, τὰς μὲν πρότερον, τὰς δ' ὕστερον, ὧν οὐ ῥᾴδιον εἰπεῖν ἀμείνους ἑτέρας.

2. Ἑνὶ μὲν οὖν σχήματι σύμπασαν τὴν νῦν Ἰταλίαν οὐ ῥᾴδιον περιλαβεῖν γεωμετρικῶς, καίτοι φασὶν ἄκραν εἶναι τρίγωνον ἐκκειμένην πρὸς νότον καὶ χειμερινὰς ἀνατολάς, κορυφουμένην δὲ πρὸς τῷ Σικελικῷ πορθμῷ, βάσιν δ' ἔχουσαν τὰς Ἄλπεις. Συγχωρῆσαι ⟨μὲν οὖν δεῖ τὴν βάσιν, συγχωρῆσαι⟩ δὲ καὶ τῶν πλευρῶν μίαν, τὴν ἐπὶ τὸν Πορθμὸν τελευτῶσαν, κλυζομένην δὲ ὑπὸ τοῦ Τυρρηνικοῦ πελάγους. Τρίγωνον δὲ ἰδίως τὸ εὐθύγραμμον καλεῖται σχῆμα · ἐνταῦθα δὲ καὶ ἡ βάσις καὶ αἱ πλευραὶ περιφερεῖς εἰσιν, ὥστε, εἴ φημι δεῖν συγχωρεῖν, περιφερογράμμου σχήματος θετέον καὶ τὴν βάσιν καὶ τὴν πλευράν, συγχωρητέον δὲ καὶ τὴν λόξωσιν ταύτης τῆς πλευρᾶς τὴν ἐπὶ τὰς ἀνατολάς. Τἆλλα δ' οὐχ ἱκανῶς εἰρήκασιν, ὑποθέμενοι μίαν πλευρὰν ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τοῦ

TEST. : *Chrest.* V 1 (1) ; Psell. Π. τοῦ γεωγρ. πίνακος, 89 (13-15, 17). Def. E.

---

1 Ἰστρίας AEvsB (cf. VII, 5, 3) : Ἰστόρας C Ἱστορίας W def. *Chrest.* || 2 τοὺς AEC : αὐτοὺς WvsB || 7 Ἑνετοῖς Siebenkees : Ἐνετοῖς A ω' E iam non notatum || 13 ἐκκειμένην Psell. [ἐκκεῖται] ACvs : κειμένην WB ἐκειμένην B[2] || 15 μὲν — συγχωρῆσαι suppl. Groskurd : om. A ω' def. Psell. συγχωρῆσαι δὲ <δεῖ> Jones ; cf. u. 20 εἴ φημι δεῖν συγχωρεῖν || 19 ἡ βάσις Coray : αἱ βάσεις A ω' || αἱ πλευραὶ A ω' : ἡ πλευρὰ Kramer || 24 ἀπὸ B[2] : ὑπὸ A ω' || τοῦ[3] om. B.

de Gênes, centre du commerce ligyen. Immédiatement au-dessous du piémont, s'étend sur 2100 stades[1] une plaine considérable, à peu près aussi large que longue. Son côté méridional s'appuie à la côte des Hénètes et aux monts Apennins, là où ils touchent la région d'Ariminum et d'Ancône. Cette chaîne, en effet, commence à la Ligystique et pénètre d'abord en Tyrrhénie, ne laissant de place que pour un étroit littoral. Puis elle s'éloigne peu à peu de la côte en direction de l'intérieur et, après avoir atteint la Pisatide[2], s'infléchit vers l'est et vers l'Adriatique jusqu'à la région d'Ariminum et d'Ancône, où elle rejoint à angle droit la côte des Hénètes. Telles sont donc les limites à l'intérieur desquelles est renfermée la Celtique Cisalpine.

Le reste de l'Italie est un territoire étroit et allongé, terminé par deux pointes, l'une faisant saillie sur le détroit de Sicile, l'autre formant l'Iapygie, et comprimé sur ses deux côtés entre l'Adriatique d'une part et la Mer Tyrrhénienne de l'autre. On compte environ 6300 stades[3] pour la longueur de ce territoire, mesurée sur le littoral, des montagnes jusqu'à l'Iapygie, et un peu moins de 1000 pour la largeur[4]. Par sa forme et ses dimensions, l'Adriatique ressemble à l'Italie, telle

1. 388,5 km, estimation qui exprime correctement la distance moyenne de l'Adriatique aux Alpes Cottiennes, mesurée probablement au moyen de la Via Æmilia et de ses prolongements occidentaux. Mais elle est deux fois trop forte pour la distance qui sépare la base des Alpes suisses, c'est-à-dire les lacs italiens, de la crête de l'Apennin : Artémidore, source de Strabon, aura été abusé par le développement de la côte entre Ancône (ou Ariminum) et Aquiléia, beaucoup plus considérable que la largeur moyenne de la plaine du Pô.

2. Πισᾶτις est un *unicum*, mais attesté indirectement pour le IIIe siècle par *Pisatilis* chez Nævius, fr. inc. 6 Marmorale. Quant à la notion de région pisane, elle correspond à l'époque où Pise couvrait la frontière étrusque contre la Ligurie, avant la fondation de la colonie romaine de Luna en 177. Ces indices invitent à faire remonter à Polybe, par Artémidore, toute la phrase relative au tracé des Apennins.

3. 1165, 5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 195.

4. Soit environ 180 km, évaluation correcte, basée sur la largeur de la Sabine mesurée par la route qui la traverse (cf. V, 3, 1).

ὅπου τὰ Ἀπέννινα ὄρη συνάπτει ταῖς Ἄλπεσιν. Ὑπόκειται δ' εὐθὺς πεδίον ἀξιόλογον, πάρισόν πως ἔχον τὸ πλάτος καὶ τὸ μῆκος, σταδίων ἑκατὸν καὶ δισχιλίων · τὸ δὲ μεσημβρινὸν αὐτοῦ πλευρὸν κλείεται τῇ τε τῶν Ἑνετῶν παραλίᾳ καὶ τοῖς Ἀπεννίνοις ὄρεσι τοῖς περὶ Ἀρίμινον καὶ Ἀγκῶνα καθήκουσι. Ταῦτα γὰρ ἀρξάμενα ἀπὸ τῆς Λιγυστικῆς εἰς τὴν Τυρρηνίαν ἐμβάλλει, στενὴν παραλίαν ἀπολείποντα · εἶτ' ἀναχωροῦντα εἰς τὴν μεσόγαιαν κατ' ὀλίγον, ἐπειδὰν γένηται κατὰ τὴν Πισᾶτιν, ἐπιστρέφει πρὸς ἕω καὶ πρὸς τὸν Ἀδρίαν ἕως τῶν περὶ Ἀρίμινον καὶ Ἀγκῶνα τόπων, συνάπτοντα ἐπ' εὐθείας τῇ τῶν Ἑνετῶν παραλίᾳ. Ἡ μὲν οὖν ἐντὸς Ἄλπεων Κελτικὴ τούτοις κλείεται τοῖς ὅροις**.

Ἡ λοιπὴ δ' Ἰταλία στενὴ καὶ παραμήκης ἐστί, κορυφουμένη διχῶς, τῇ μὲν πρὸς τὸν Σικελικὸν πορθμόν, τῇ δὲ πρὸς τὴν Ἰαπυγίαν · σφιγγομένη δ' ἑκατέρωθεν, τῇ μὲν ὑπὸ τοῦ Ἀδρίου, τῇ δ' ὑπὸ τοῦ Τυρρηνικοῦ πελάγους. *Καὶ ἔστι τῆς μὲν παραλίας τὸ μῆκος ὅσον τριακοσίων σταδίων ἐπὶ τοῖς ἑξακισχιλίοις ⟨μέχρι τῆς Ἰαπυγίας ἀπὸ⟩ τῶν ὀρῶν, μικρὸν δ' ἔλαττον τὸ πλάτος τῶν χιλίων.* ⟨Καὶ⟩ ἔστιν ὅμοιον τὸ σχῆμα τοῦ Ἀδρίου καὶ τὸ μέγεθος

TEST. : *Chrest.* V 2 (1).

---

2 δ' om. A (unde C[a] qui deletum uersum in ima pagella refecit) || 5 Ἀρίμινον Aldina : Ἀρίμηνον A ω' [-μει-s] E || 7 ἀπολείποντα Coray : -λιπόντα A ω' E || 9 Πισᾶτιν AEB : Πισάτην WCvs [in lemmate] Πισάτιδα s [in uersu] || 10 Ἀρίμινον A ω' s[a] : Ἀρίμηνον E Ἀρίμεινον s || τόπων om. W || 12 post ὅροις legitur in A ω' sententia quam Aly iussit infra post πελάγους transferri || 15-16 σφιγγομένη — Ἀδρίου om. W || 16 ὑπὸ[1] Bs[pc] : ἀπὸ ACvs[ac]B[a] def. W || 17 Καὶ — 19 τῶν χιλίων hic transposuit Aly, de qua mutatione cf. supra || 18 μέχρι τῆς Ἰαπυγίας ἀπὸ Lasserre ducente Aly qui μέχρι τοῦ ἰσθμοῦ ἀπὸ suppleuit : om. A ω' || 20 Καὶ ἔστιν Lasserre : ἔστιν A ω' ἔστι δ' B || ὅμοιον B : ὁμοίως A ω'.

que la délimitent d'une part les Apennins, d'autre part la mer sur ses deux côtés jusqu'à l'Iapygie et l'isthme qui sépare les golfes de Tarente et de Posidonia. L'une et l'autre, en effet, mesurent environ 1300 stades[1] dans leur plus grande largeur et pas beaucoup moins de 6000[2] en longueur, compte non tenu des territoires occupés par les Brettiens et une partie des Lucaniens. Polybe[3], d'autre part, affirme que, de l'Iapygie au détroit, le littoral mesure par terre 3000 stades et par eau — il le dit baigné par la Mer de Sicile — 500 de moins. Rejoignant la côte dans la région d'Ariminum et d'Ancône, les Apennins fixent à cette hauteur la largeur de l'Italie d'une mer à l'autre, puis, changeant de direction, ils la coupent tout entière dans le sens de la longueur. Jusqu'aux territoires des Peucétiens et des Lucaniens, ils ne s'éloignent guère de l'Adriatique, mais à peine entrés en Lucanie, ils dévient vers l'autre mer et, sur la dernière partie de leur tracé, s'avancent au milieu de la Lucanie, puis du Brettion, pour aboutir au promontoire dit de Leucopétra, près de Rhégion.

Nous avons ainsi esquissé la forme générale de l'Italie actuelle. Nous allons essayer maintenant de la décrire en détail en revenant à notre point de départ, c'est-à-dire en commençant par les territoires subalpins.

[*Première partie: la plaine du Pô*]
(4-12)

4. Ces territoires consistent en une plaine extrêmement riche, parsemée de collines fertiles[4]. Ils sont partagés à peu près en leur milieu par le Pô en deux régions appelées respectivement Cispadane et Transpadane, la Cispadane du côté des Apennins et de la Ligystique, la Transpadane comprenant tout le reste. La Cispadane est habitée par les peuples ligystiques

1. 240 km, mesure un peu forte dans les deux cas : la péninsule s'élargit à 210 km seulement à la hauteur d'Ancône et l'Adriatique atteint également 210 km à la hauteur de Split.

2. 1110 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 195.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 196.

τῇ Ἰταλίᾳ τῇ ἀφοριζομένῃ τοῖς τε Ἀπεννίνοις ὄρεσι καὶ τῇ θαλάττῃ ἑκατέρᾳ μέχρι τῆς Ἰαπυγίας καὶ τοῦ ἰσθμοῦ τοῦ κατὰ τὸν Ταραντῖνον καὶ τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον· τό τε γὰρ πλάτος τὸ μέγιστον ἀμφοῖν ἐστι περὶ χιλίους καὶ τριακοσίους σταδίους, τὸ δὲ μῆκος ἔλαττον ⟨οὐ⟩ πολὺ τῶν ἑξακισχιλίων. Ἡ λοιπὴ δ' ἐστὶν ὅσην κατέχουσι Βρέττιοι καὶ Λευκανῶν τινες. Φησὶ δὲ Πολύβιος, πεζῇ μὲν εἶναι τὴν παραλίαν τὴν ἀπὸ Ἰαπυγίας μέχρι Πορθμοῦ καὶ τρισχιλίων σταδίων, κλύζεσθαι δ' αὐτὴν τῷ Σικελικῷ πελάγει· πλέοντι δὲ καὶ πεντακοσίων δέουσαν. Τὰ δὲ Ἀπέννινα ὄρη συνάψαντα τοῖς περὶ Ἀρίμινον καὶ Ἀγκῶνα τόποις καὶ ἀφορίσαντα τὸ ταύτῃ πλάτος τῆς Ἰταλίας ἀπὸ θαλάττης ἐπὶ θάλατταν ἐπιστροφὴν λαμβάνει πάλιν καὶ τέμνει τὴν χώραν ὅλην ἐπὶ μῆκος. Μέχρι μὲν δὴ Πευκετίων καὶ Λευκανῶν οὐ πολὺ ἀφίσταται τοῦ Ἀδρίου· συνάψαντα δὲ Λευκανοῖς ἐπὶ τὴν ἑτέραν θάλατταν ἀποκλίνει μᾶλλον, καὶ λοιπὸν διὰ μέσων τῶν Λευκανῶν καὶ Βρεττίων διεξιόντα τελευτᾷ πρὸς τὴν Λευκόπετραν τῆς Ῥηγίνης καλουμένην.

Τυπωδῶς μὲν οὖν εἴρηται περὶ τῆς νῦν Ἰταλίας ἁπάσης ταῦτα· πειρασόμεθα δὲ ἀναλαβόντες εἰπεῖν περὶ τῶν καθ' ἕκαστα, καὶ πρῶτον περὶ τῶν ὑπὸ ταῖς Ἄλπεσιν. |

4. Ἔστι δὲ πεδίον σφόδρα εὔδαιμον καὶ γεωλοφίαις εὐκάρποις πεποικιλμένον. Διαιρεῖ δ' αὐτὸ μέσον πως ὁ Πάδος, καὶ καλεῖται τὸ μὲν ἐντὸς τοῦ Πάδου, τὸ δὲ πέραν· ἐντὸς μὲν ὅσον ἐστὶ πρὸς τοῖς Ἀπεννίνοις ὄρεσι καὶ τῇ Λιγυστικῇ, πέραν δὲ τὸ λοιπόν. Οἰκεῖται δὲ τὸ μὲν ὑπὸ

---

3 Ποσειδωνιάτην AW : Ποσιδ- ω' ‖ 5 οὐ B[s] : om. A ω' ‖ 7 Λευκανῶν τινες AC : Λευκαντινὲς Wvs Λευκανοὶ Bv[s] (in lemmate) ‖ 12 ταύτῃ Xylander : ταύτης A ω' ‖ 18 τῆς Ῥηγίνης B : Τικρηγίνης A ω' ‖ καλουμένην n : -μένης A ω' ‖ 20 πειρασόμεθα CWs : πειρασώμεθα AvB.

et celtiques, les premiers dans les montagnes, les seconds dans les plaines, la Transpadane par les Celtes et les Hénètes. Ces Celtes-là sont congénères des Celtes de Transalpine. Quant aux Hénètes, leur origine est expliquée de deux manières. Les uns[1] prétendent qu'ils sont aussi des colons celtes, issus de leurs homonymes les Vénètes des bords de l'Océan, les autres[2] qu'il faut les identifier avec certains Hénètes de Paphlagonie, rescapés de la guerre de Troie et venus à cet endroit avec Anténor. Les seconds invoquent comme preuve en faveur de leur opinion le zèle des Hénètes pour l'élevage des chevaux, activité aujourd'hui complètement disparue, mais autrefois très en honneur chez eux en souvenir de cette antique prédilection pour les juments mulassières à laquelle Homère fait allusion :

Du pays de l'Hénète, où l'on dit qu'est la souche
D'une race de mule au naturel farouche[3].

Denys, tyran de Sicile, avait fait venir de chez eux les chevaux de concours de son haras, de telle sorte que les Grecs apprirent le nom des élevages des poulains Hénètes, et que, de plus, cette race devint chez eux célèbre pour longtemps.

5. Cette contrée regorge donc tout entière de cours d'eau et de marais, mais cela est vrai surtout de la partie habitée par les Hénètes, où l'on observe aussi les variations de la mer[4]. Car c'est presque le seul endroit de notre mer où se produisent les mêmes phénomènes que sur l'Océan et où aient lieu, tout pareils à ceux de l'Océan, des flux et des reflux qui recouvrent

1. Polybe, II, 17, 5, fait allusion à la première opinion mentionnée par Strabon, qui la tient cependant ici d'Artémidore. Elle se fondait, selon lui, sur une parenté de mœurs et de vêtement entre Hénètes et Celtes. On n'hésitera donc guère à l'attribuer à Éphore, premier historien des migrations des Celtes et de leurs mœurs et source avouée de Polybe pour l'histoire des origines des peuples et des cités (XXXIV, 1, 3, B.-W.).
2. *Notes complémentaires*, p. 196.
3. *Iliade*, II, 852.
4. Le thème de cette description, son style, ses comparaisons révèlent infailliblement la main de Posidonius.

τῶν Λιγυστικῶν ἐθνῶν καὶ τῶν Κελτικῶν, τῶν μὲν ἐν τοῖς ὄρεσιν οἰκούντων, τῶν δ' ἐν τοῖς πεδίοις· τὸ δ' ὑπὸ τῶν Κελτῶν καὶ Ἑνετῶν. Οἱ μὲν οὖν Κελτοὶ τοῖς ὑπεραλπίοις ὁμοεθνεῖς εἰσι, περὶ δὲ τῶν Ἑνετῶν διττός ἐστι λόγος. Οἱ μὲν γὰρ καὶ αὐτούς φασιν εἶναι Κελτῶν ἀποίκους τῶν ὁμωνύμων παρωκεανιτῶν, οἱ δ' ἐκ τοῦ Τρωικοῦ πολέμου μετ' Ἀντήνορος σωθῆναι δεῦρό φασι τῶν ἐκ τῆς Παφλαγονίας Ἑνετῶν τινας· μαρτύριον δὲ τούτου προφέρονται τὴν περὶ τὰς ἱπποτροφίας ἐπιμέλειαν, ἣ νῦν μὲν τελέως ἐκλέλοιπε, πρότερον δ' ἐτιμᾶτο παρ' αὐτοῖς ἀπὸ τοῦ παλαιοῦ ζήλου τοῦ κατὰ τὰς ἡμιονίτιδας ἵππους. Τούτου δὲ καὶ Ὅμηρος μέμνηται·

ἐξ Ἐνετῶν, ὅθεν ἡμιόνων γένος ἀγροτεράων.

Καὶ Διονύσιος, ὁ τῆς Σικελίας τύραννος, ἐντεῦθεν τὸ ἱπποτρόφιον συνεστήσατο τῶν ἀθλητῶν ἵππων, ὥστε καὶ ὄνομα ἐν τοῖς Ἕλλησι γενέσθαι τῆς Ἑνετικῆς πωλείας καὶ πολὺν χρόνον εὐδοκιμῆσαι τὸ γένος.

5. Ἅπασα μὲν οὖν ἡ χώρα ποταμοῖς πληθύει καὶ ἕλεσι, μάλιστα δ' ἡ τῶν Ἑνετῶν· πρόσεστι δὲ ταύτῃ καὶ τὰ τῆς θαλάττης πάθη. Μόνα γὰρ ταῦτα τὰ μέρη σχεδόν τι τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάττης ὁμοιοπαθεῖ τῷ ὠκεανῷ, καὶ παραπλησίους ἐκείνῳ ποιεῖται τάς τε ἀμπώτεις καὶ τὰς

TEST. : Eust. *Dion.* 288, 1 (6-9, 12, 16, 21-22) ; *Chrest.* V 3 (20-22).

---

3 τοῖς A ω' E : τῶν C qui tamen ὑπεραλπίοις præbet || 7 Παφλαγονίας AE [ἐν τῇ Παφλαγονίᾳ] Eust. [Παφλαγονικοὶ] : -γωνίας ω' || 9 ἱπποτροφίας A ω' Eust. [-τροφίαν] : ἱπποδρομίας W || 11 ἡμιονίτιδας A^{pc}B : -νήτιδας A^{ac} ω' || ἵππους Ws : ἵππου ACvB || 13 ἐξ Ἐνετῶν ACs (et ita Homerus) : Ἐξενετῶν WvB || 22 παραπλησίους A ω' edd. ante Kramer iterum Jones : -σίως Kramer ὁμοίως πλημμύρουσα *Chrest.* ὁμοίως ποιοῦσα Eust.

de lagunes la plus grande partie de la plaine. Comme dans ce qu'on appelle la Basse-Égypte, un réseau de canaux et de levées de terre sillonne cette contrée, permettant d'en drainer et d'en cultiver une partie, tout en réservant l'autre à la navigation. Quant aux villes, les unes sont de véritables îles, les autres sont partiellement battues des flots. Celles de l'intérieur du pays, en arrière de la région des marais, jouissent d'admirables voies fluviales, en particulier toutes celles devant lesquelles coule le Pô. C'est, en effet, un très grand fleuve et les chutes de pluie et de neige le remplissent fréquemment. Il se disperse, cependant, en une multitude de bras par lesquels il s'écoule dans la mer, laissant ainsi s'obstruer l'embouchure principale, ce qui rend malaisé l'accès à son lit. Mais l'expérience vient à bout des plus grandes difficultés[1].

6. Autrefois, donc, comme je viens de le dire[2], le bassin du Pô était habité en majeure partie par les Celtes. Les peuples les plus importants étaient les Boïens et les Insubres, ainsi que les Sénones, qui avaient jadis, avec les Gésates, conquis au premier assaut le territoire des Romains[3]. Ces deux derniers peuples furent plus tard complètement exterminés par les Romains, tandis que les Boïens, chassés des lieux qu'ils occupaient, allaient s'installer sur les rives de l'Istros, où ils vécurent aux côtés des Taurisci. Perpétuellement en guerre contre les Daces, ils finirent par être à leur tour exterminés jusqu'au dernier, laissant leurs

1. Réflexion typique de Posidonius ; ainsi F 118 § 2 à propos des Ligures.
2. En V, 1, 4.
3. L'événement est daté par Tite-Live, V, 34, 8, de la fondation de Massalia, fixée traditionnellement à 600 av. J.-C. Mais il a eu lieu, en réalité, seulement vers 400. Les Boïens se fixent alors dans l'Émilie, avec Bologne pour capitale, les Insubres en Lombardie, les Sénones sur l'Adriatique entre Ancône et Ravenne. Quant aux Gésates, la confusion dénoncée par Fabius Pictor, fr. 23 Peter, est ancienne : *nomen non gentis sed mercennariorum Gallorum*. Tous ces noms se retrouvent chez Polybe (II, 17, 23 et 34) et figuraient dans le livre consacré à la géographie, avec un historique qui est la source (directe ?) de ce passage.

πλημμυρίδας, ὑφ' ὧν τὸ πλέον τοῦ πεδίου λιμνοθαλάττης γίνεται μεστόν. Διώρυξι δὲ καὶ παραχώμασι, καθάπερ ἡ Κάτω λεγομένη χώρα τῆς Αἰγύπτου, διωχέτευται, καὶ τὰ μὲν ἀνέψυκται καὶ γεωργεῖται, τὰ δὲ διάπλους ἔχει· τῶν δὲ πόλεων αἱ μὲν νησίζουσιν, αἱ δ' ἐκ μέρους κλύζονται. Ὅσαι δὲ ὑπὲρ τῶν ἑλῶν ἐν τῇ μεσογαίᾳ κεῖνται, τοὺς ἐκ τῶν ποταμῶν ἀνάπλους θαυμαστοὺς ἔχουσι, μάλιστα δ' ὅ⟨σας παραρρεῖ ὁ⟩ Πάδος· μέγιστός τε γάρ ἐστι καὶ πληροῦται πολλάκις ἔκ τε ὄμβρων καὶ χιόνων, διαχεόμενος δ' εἰς πολλὰ μέρη κατὰ τὰς ἐκβολὰς τυφλὸν τὸ στόμα ποιεῖ καὶ δυσείσβολός ἐστιν· ἡ δ' ἐμπειρία περιγίνεται καὶ τῶν χαλεπωτάτων.

6. Τὸ μὲν οὖν ἀρχαῖον, ὥσπερ ἔφην, ὑπὸ Κελτῶν περιῳκεῖτο τῶν πλείστων ὁ ποταμός. Μέγιστα δ' ἦν τῶν Κελτῶν ἔθνη Βόϊοι καὶ Ἴνσουβροι καὶ οἱ τὴν Ῥωμαίων ποτὲ ἐξ ἐφόδου καταλαβόντες Σένωνες μετὰ Γαισατῶν. Τούτους μὲν οὖν ἐξέφθειραν ὕστερον τελέως Ῥωμαῖοι, | τοὺς δὲ Βοΐους ἐξήλασαν ἐκ τῶν τόπων. Μεταστάντες δ' εἰς τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον τόπους μετὰ Ταυρίσκων ᾤκουν πολεμοῦντες πρὸς Δακούς, ἕως ἀπώλοντο πανεθνεί· τὴν δὲ χώραν οὖσαν τῆς Ἰλλυρίδος μηλόβοτον τοῖς περιοικοῦσι

TEST. : *Chrest.* V 3 (1-5) ; Eust. *Dion.* 288, 9 (1-3). Def. E.

---

1 πλημμυρίδας Eust. CWA[2] (πλημμύρουσα *Chrest.*) : πλημυ- vsB || 3 διωχέτευται A ω' : διωχετεύεται *Chrest.* διοχετεύεται Eust. || 8 δ' ὅσας παραρρεῖ ὁ Πάδος e. g. Lasserre : δ' ὁ Πάδος A ω' edd. dubitanter δὲ Πάδου coniecit Kramer admisitque Müller δ' ἐκ τοῦ Πάδου Siebenkees Coray suadente Clüver || 9 ὄμβρων C : ὀμβρίων A ω' || 15 Ἴνσουβροι A ω' : Ἴνσοβροι C Ἴσουμβροι s [sed Ἴνσου- in lemmate] || 16 Σένωνες A ω' : Σέννωνες A[2] Σένονες Kramer coll. supra IV, 3, 5 et 4, 1 || Γαισατῶν A ω' (cf. Polyb., II, 22, 1 al. Γαισάτους) : Γεσατῶν C Γαιζατῶν ut infra V, 1, 10 (A ω') Müller || 20 δὲ om. vs.

terres, qui font partie de l'Illyrie, aux troupeaux de moutons des populations voisines[1]. Les Insubres, en revanche, subsistent encore aujourd'hui. Ils ont eu de tout temps pour capitale Médiolanium, autrefois simple bourgade — car ils vivaient alors par villages — aujourd'hui cité importante. Médiolanium est sise au delà du Pô et touche plus ou moins aux Alpes. Près de là se trouve Vérone, elle aussi une grande ville. Brixia, Mantoue, Régium[2] et Côme sont plus petites. Côme fut d'abord un modeste établissement, mais Pompée Strabon, le père de Pompée Magnus, y envoya des colons après qu'elle eut été ravagée par les Rhètes de l'arrière-pays[3]. Gaius Scipion en ajouta plus tard trois mille autres[4], puis le dieu César accrut la colonie de cinq mille nouveaux habitants[5], dont les plus illustres, au nombre de cinq cents, se trouvaient être des Grecs. Ils reçurent de lui le droit de cité et furent inscrits au nombre des colons. Or non seulement ces Grecs habitèrent la ville, mais encore ils laissèrent leur nom à la nouvelle fondation. Ils furent, en effet, tous désignés sous le nom de Néocomètes, dont la traduction a donné Novum Comum[6]. Près de cette localité se trouve le lac connu sous le nom de Larius. Il est alimenté par l'Adda et se déverse dans le Pô. L'Adda prend sa source au Mont Adula, où le Rhin a aussi la sienne[7].

7. Les villes que nous venons d'énumérer s'élèvent loin des marais, vers l'intérieur du pays. Patavium, au contraire, en est toute proche. Elle surpasse toutes les villes de cette région et pouvait enregistrer, dit-on[8],

1-2. *Notes complémentaires*, p. 196.
3. En 89.
4. A une date inconnue. Voir *Notes complémentaires*, p. 196.
5. En 59. C'est alors que la ville prit le nom de Novum Comum.
6-7. *Notes complémentaires*, pp. 196-197.
8. La date toute récente du recensement, en Italie 8 ou 14 ap. J.-C., postule une source également toute récente. J'ai montré à propos d'une précédente mention des chevaliers recensés à Padoue, en III, 5, 3, qu'on peut songer au panégyriste massaliote et suggéré, à propos de l'affaire des Salasses, que celui-ci pouvait avoir recouru à Tite-Live (cf. IV, 6, 7). La précision des détails apportés ici autorise la même suggestion.

κατέλιπον. Ἴνσουβροι δὲ καὶ νῦν εἰσι. Μεδιολάνιον δ' ἔσχον μητρόπολιν, πάλαι μὲν κώμην (ἅπαντες γὰρ ᾤκουν κωμηδόν), νῦν δ' ἀξιόλογον πόλιν, πέραν τοῦ Πάδου, συνάπτουσάν πως ταῖς Ἄλπεσι. Πλησίον δὲ καὶ Οὐήρων, καὶ αὕτη πόλις μεγάλη. Ἐλάττους δὲ τούτων Βριξία καὶ Μαντούα καὶ Ῥήγιον καὶ Κῶμον· αὕτη δ' ἦν μὲν κατοικία μετρία, Πομπήιος δὲ Στράβων ὁ Μάγνου πατὴρ κακωθεῖσαν ὑπὸ τῶν ὑπερκειμένων Ῥαιτῶν συνῴκισεν· εἶτα Γάϊος Σκιπίων τρισχιλίους προσέθηκεν· εἶτα ὁ Θεὸς Καῖσαρ πεντακισχιλίους ἐπισυνῴκισεν, ὧν οἱ πεντακόσιοι τῶν Ἑλλήνων ὑπῆρξαν οἱ ἐπιφανέστατοι· τούτοις δὲ καὶ πολιτείαν ἔδωκε καὶ ἐνέγραψεν αὐτοὺς εἰς τοὺς συνοίκους· οὐ ⟨μόνον⟩ μέντοι ᾤκησαν αὐτόθι, ἀλλὰ καὶ τοὔνομά γε τῷ κτίσματι ἐκεῖνοι κατέλιπον· Νεοκωμῆται γὰρ ἐκλήθησαν ἅπαντες, τοῦτο δὲ μεθερμηνευθὲν Νοβουμκώμουμ λέγεται. Ἐγγὺς δὲ τοῦ χωρίου τούτου λίμνη Λάριος καλουμένη· πληροῖ δ' αὐτὴν ὁ Ἀδούας ποταμός· εἶτ' ἐξίησιν εἰς τὸν Πάδον· τὰς δὲ πηγὰς ἔσχηκεν ἐν τῷ Ἀδούλᾳ ὄρει, ὅπου καὶ ὁ Ῥῆνος.

7. Αὗται μὲν οὖν πολὺ ὑπὲρ τῶν ἑλῶν ᾤκηνται, πλησίον δὲ τὸ Παταούιον, πασῶν ἀρίστη τῶν ταύτῃ πόλεων, ἥ γε νεωστὶ λέγεται τιμήσασθαι πεντακοσίους ἱππικοὺς

TEST. : Eust. *Dion.* 267, 12 (1-4).

---

1 Ἴνσουβροι A ω' E : Ἴνσουμβροι W ‖ 5 Οὐήρων Coray ut supra IV, 6, 8 : Βήρων A ω' [-ρὼν Wv] ‖ 6 Βριξία Casaubon : Βρηξία A ω' ‖ Ῥήγιον A ω' : Βέργομον Clüver ‖ 8 συνῴκισεν A[s]C[pc]W[pc] : -κησεν C[ac]W[ac]v[-σ(ε)αν] s ‖ 9 Σκιπίων ACWB : Σκηvs ‖ 10 ἐπισυνῴκισεν AC[pc]WB[2] : -κησεν C[ac]vsB ‖ 13 οὐ μόνον μέντοι Lasserre : οὐ μέντοι A ω' edd. plerique οὐ μόνον δ' Kramer Müller ‖ ᾤκησαν WB[2] : ᾤκισαν A ω' ‖ 14 Νεοκωμῆται Lasserre : Νεωκωμῆται A ω' [κομ-s] Νεοκωμῖται Casaubon edd. ‖ 15 Νοβουμκώμουμ A ω' [Νόβουμ Κώμουμ sB] : Νοβουκώμουμ C ‖ 17 Λάριος Casaubon ut supra IV, 6, 12 : Λάριον A ω'.

au recensement qui a eu lieu récemment, cinq cents citoyens de l'ordre équestre. Autrefois déjà, elle mettait sur pied pour l'armée cent vingt mille hommes. La quantité des produits manufacturés qu'elle offre sur le marché de Rome, notamment ses articles vestimentaires de toute espèce, révèle aussi l'importance de la population de cette ville et son industrie. On l'atteint par eau, de la mer, en remontant à partir d'un grand port, sur 250 stades[1], une rivière qui traverse les marais. Ce port s'appelle Médoacus, du nom même de la rivière.

Au milieu des marais se trouve la ville très importante de Ravenne, construite tout entière en bois et traversée par les cours d'eau. Des ponts et des bacs y assurent la circulation. Elle reçoit à marée haute une part considérable des eaux de la mer, qui, jointes à l'apport des cours d'eau, évacuent continuellement toute la vase et purifient la ville des pestilences. La salubrité de ce lieu est si bien constatée que les chefs de l'État l'ont désigné pour l'entretien et l'entraînement des gladiateurs[2]. Et cette innocuité de l'air en plein marais est vraiment, à Ravenne, un sujet d'émerveillement, comme l'est aussi, à Alexandrie d'Égypte, le fait que le lac perde en été toute sa nocivité parce que la crue du Nil recouvre les bourbiers des basses terres. Mais le comportement de la vigne n'y est pas moins étonnant, puisqu'elle pousse dans le marais, qui la fait croître rapidement et donner des fruits abondants, mais dépérir en quatre ou cinq ans.

Altinum est également située dans un marais et dans des conditions tout à fait semblables à Ravenne. Entre

1. 46,25 km, mesure correcte puisque, par le Bacchiglione la voie navigable aboutissait à Porto Secco, ou même à Chioggia, où conduit le bras dit *Fossa Clodia*.

2. Vers 50 av. J.-C. ? Voir *Notes complémentaires*, p. 197. — La description de Ravenne, dont la situation au milieu des eaux préfigure celle de Venise, procède de toute évidence d'un témoin oculaire. Sur le comblement progressif de la lagune et les mouvements des cours d'eau qui l'alimentaient dans l'antiquité, voir R. Almagià, 444 ss. (avec carte) et 1050 ss.

ἄνδρας, καὶ τὸ παλαιὸν δὲ ἔστελλε δώδεκα μυριάδας στρατιᾶς. Δηλοῖ δὲ καὶ τὸ πλῆθος τῆς πεμπομένης κατασκευῆς εἰς τὴν Ῥώμην κατ' ἐμπορίαν, τῶν τε ἄλλων καὶ ἐσθῆτος παντοδαπῆς, τὴν εὐανδρίαν τῆς πόλεως καὶ τὴν εὐτεχνίαν. Ἔχει δὲ θαλάττης ἀνάπλουν ποταμῷ διὰ τῶν ἑλῶν φερομένῳ σταδίων πεντήκοντα καὶ διακοσίων ἐκ λιμένος μεγάλου· καλεῖται δ' ὁ λιμὴν Μεδόακος ὁμωνύμως τῷ ποταμῷ.

Ἐν δὲ τοῖς ἕλεσι μεγίστη μέν ἐστι Ῥάβεννα, ξυλοπαγὴς ὅλη καὶ διάρρυτος, γεφύραις καὶ πορθμείοις ὁδευομένη. Δέχεται δ' οὐ μικρὸν τῆς θαλάττης μέρος ἐν ταῖς πλημμυρίσιν, ὥστε καὶ ὑπὸ τούτων καὶ ὑπὸ ποταμῶν ἐκκλυζόμενον τὸ βορβορῶδες πᾶν ἰᾶται τὴν δυσαερίαν. Οὕτως γοῦν ὑγιεινὸν ἐξήτασται τὸ χωρίον, ὥστε ἐνταῦθα τοὺς μονομάχους τρέφειν καὶ γυμνάζειν ἀπέδειξαν οἱ ἡγεμόνες. Ἔστι μὲν οὖν καὶ τοῦτο θαυμαστὸν τῶν ἐνθάδε, τὸ ἐν ἕλει τοὺς ἀέρας ἀβλαβεῖς εἶναι, καθάπερ καὶ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τῇ πρὸς Αἰγύπτῳ τοῦ θέρους | ἡ λίμνη τὴν μοχθηρίαν ἀποβάλλει διὰ τὴν ἀνάβασιν τοῦ ποταμοῦ καὶ τὸν τῶν τελμάτων ἀφανισμόν. Ἀλλὰ καὶ τὸ περὶ τὴν ἄμπελον πάθος θαυμάζειν ἄξιον· φύει μὲν γὰρ αὐτὴν τὰ ἕλη καὶ ποιεῖ ταχὺ καὶ πολὺν ἀποδιδοῦσαν καρπόν, φθείρεται δὲ ἐν ἔτεσι τέτρασιν ἢ πέντε.

Ἔστι δὲ καὶ τὸ Ἄλτινον ἐν ἕλει, παραπλήσιον ἔχον τῇ

TEST. : *Chrest.* V 4 (9, 11-13, 17-20), 5 (22-24). Def. E.

---

8 ὁμωνύμως Coray : ὁμώνυμος A ω' fortasse recte || 9 Ῥάβεννα *Chrest.* A ω' : Ῥαβένα vs || 10 πορθμείοις Coray : -μίοις A ω' def. E || 12-13 ἐκκλυζόμενον Coray (ἡ πλημμυρίς τε τῆς θαλάσσης καὶ ἡ τοῦ Πάδου πλήρωσις πᾶν τὸ βορβορῶδες ἀποκαθαίρουσα *Chrest.*) : εἰσκλυζ- A ω' || 14 ὑγιεινὸν *Chrest.* ACsB²: ὑγεινὸν WvB || ἐξήτασται AC : ἐξήσταται WvB¹ ἐξίσταται sB || 17 Ἀλεξανδρείᾳ *Chrest.* ACWs : -δρίᾳ vB.

ces deux villes se trouve Butrium, simple agglomération dépendant de Ravenne, et Spina, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village, après avoir été dans les temps anciens une cité grecque renommée. De fait, on montre à Delphes un Trésor des Spinites, et tout ce que l'histoire sait d'eux atteste qu'ils exercèrent la thalassocratie. On rapporte que Spina était alors au bord de la mer, alors qu'elle se trouve aujourd'hui à l'intérieur des terres et séparée d'elle par quelque 90 stades[1].

On dit aussi[2] que Ravenne aurait été fondée par des Thessaliens, mais que ceux-ci, ne pouvant plus résister aux agressions brutales des Tyrrhéniens, auraient d'eux-mêmes ouvert leurs portes à des Ombriens, qui possèdent aujourd'hui la ville, et seraient retournés chez eux.

Ces villes sont donc en majeure partie entourées de marais, et par là menacées d'inondation.

8. Opitergium, Concordia[3], Atria, Vicentia et d'autres petites villes semblables à celles-ci sont moins incommodées par les marais, et pourtant elles n'en sont pas moins reliées à la mer par de courtes voies d'eau. Atria passe pour avoir été célèbre[4] et le golfe d'Adria tiendrait d'elle son nom, avec un léger changement. Aquiléia, qui est la plus rapprochée du golfe, a été fondée par les Romains[5] et garnie de remparts contre les barbares

1. 16,65 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 197.

2. Information également empruntée à Artémidore, selon toute vraisemblance (Ravenne est *municipium* romain au moins depuis 49, ce qui recule l'« aujourd'hui » d'autant), mais dont l'origine est plus ancienne. La comparaison avec Trogue Pompée, *ap.* Justin, XX, 1, 11 *et in Tuscis Tarquinii a Thessalis et Spina in Umbris*, conduit à Timée.

3. Le premier alinéa remonte, par Posidonius, à Artémidore, mais la mention de Concordia, si ce nom est correctement restitué, a été ajoutée par Strabon car la ville a été fondée entre 35 et 27 par Auguste après sa victoire sur les Carni.

4. L'information remonte à Timée : cf. Justin, XX, 1, 9, et T.-Liv., V, 33, 7.

5. En 181. Voir *Notes complémentaires*, p. 197.

Ῥαβέννῃ τὴν θέσιν. Μεταξὺ δὲ Βούτριον τῆς Ῥαβέννης πόλισμα καὶ ἡ Σπίνα, νῦν μὲν κωμίον, πάλαι δὲ Ἑλληνὶς πόλις ἔνδοξος. Θησαυρὸς γοῦν ἐν Δελφοῖς Σπινιτῶν δείκνυται, καὶ τἄλλα ἱστορεῖται περὶ αὐτῶν, ὡς θαλασσοκρατησάντων. Φασὶ δὲ καὶ ἐπὶ θαλάττῃ ὑπάρξαι, νῦν δ' ἐστὶν ἐν μεσογαίᾳ τὸ χωρίον περὶ ἐνενήκοντα τῆς θαλάσσης σταδίους ἀπέχον.

Καὶ ἡ Ῥάβεννα δὲ Θετταλῶν εἴρηται κτίσμα· οὐ φέροντες δὲ τὰς τῶν Τυρρηνῶν ὕβρεις ἐδέξαντο ἑκόντες τῶν Ὀμβρικῶν τινας, οἳ καὶ νῦν ἔχουσι τὴν πόλιν, αὐτοὶ δ' ἀπεχώρησαν ἐπ' οἴκου.

Αὗται μὲν οὖν ἐπὶ πλέον περιέχονται τοῖς ἕλεσιν, ὥστε καὶ κλύζεσθαι.

8. Ὀπιτέργιον δὲ καὶ ⟨Κωνκ⟩ορδία καὶ Ἀτρία καὶ Οὐικετία καὶ ἄλλα τοιαῦτα πολισμάτια ἧττον μὲν ὑπὸ τῶν ἑλῶν ἐνοχλεῖται, μικροῖς δ' ἀνάπλοις πρὸς τὴν θάλατταν συνῆπται. Τὴν δ' Ἀτρίαν ἐπιφανῆ γενέσθαι πόλιν φασίν, ἀφ' ἧς καὶ τοὔνομα τῷ κόλπῳ γενέσθαι τῷ Ἀδρίᾳ, μικρὰν μετάθεσιν λαβόν. Ἀκυληία δ', ἥπερ μάλιστα τῷ μυχῷ πλησιάζει, κτίσμα μέν ἐστι Ῥωμαίων, ἐπιτειχισθὲν τοῖς ὑπερκειμένοις βαρβάροις, ἀναπλεῖται

TEST. : *Chrest.* V 6 (17-19) ; St. Byz. Ἀκυληία (19) ; Eust. *Dion.* 286, 39 (19-21).

---

1 Ῥαβέννῃ ... Ῥαβέννης *Chrest.* s : Ῥαουένν- bis A ω' ‖ 6 θαλάσσης A ω' : -ττης s ‖ 8 Ῥάβεννα E : Ῥαούεννα A ω' ‖ 9 Ὀμβρικῶν Kramer : Ὀμβρίκων A ω' [Ὀβρίκων s] E ‖ 13 καὶ om. W ‖ 14 Ὀπιτέργιον Clüver : Ἐπίτερπον A ω' def. E ‖ Κωνκορδία Clüver : Ὀρδία Aω' ‖ Ἀτρία Siebenkees : Ἀδρία A ω' ‖ 15 Οὐικετία Coray : Ἰουκετία A ω' [-κέτεια W] Ἰουκεντία B[2] Οὐικεντία Cyriacus in n Clüver Siebenkees ‖ πολισμάτια A ω' s[pc] : -ματα s[ac] -μάτεια W ‖ 17 Ἀτρίαν Siebenkees : Ἀδρίαν *Chrest.* E Aω' ‖ 19 μικρὰν — λαβόν om. A ‖ ἥπερ A ω' E : ὑπὲρ W def. Stef. *Chrest.* Eust.

de l'arrière-pays. Les vaisseaux marchands l'atteignent en remontant le cours du Natiso sur 60 stades au plus[1]. Elle ouvre son marché aux peuples d'Illyrie qui habitent le bassin de l'Istros : ils viennent y chercher les marchandises acheminées par mer, du vin, qu'ils chargent sur leurs chariots couverts dans des tonneaux de bois, et de l'huile, tandis qu'on leur achète des esclaves, du bétail et des peaux. Aquiléia est sise en dehors des frontières des Hénètes, dont elle est séparée par un cours d'eau[2] qui descend des Alpes et peut être remonté sur 1200 stades en direction de la ville de Noréia, près de laquelle Gnéius Carbo tenta sans succès de s'opposer aux Cimbres[3]. Cette région possède des laveries d'or[4] pourvues d'avantages naturels et une industrie du fer.

Au fond du golfe terminal de l'Adriatique s'élève un sanctuaire de Diomède, le Timavum, qui mérite d'être mentionné. Il possède, en effet, un port, un magnifique bois sacré et sept sources d'eau de rivière[5] qui se déversent immédiatement dans la mer par un cours large et profond. Il est vrai que Polybe[6] a prétendu que ces sources, à l'exception d'une seule, sont des sources d'eau salée et que les gens du pays appelleraient ce lieu, pour cette raison, « mère et source de la mer »[7]. Mais Posidonius[8] affirme que le Timavus est une rivière issue des montagnes qui se précipite dans un gouffre, puis chemine sous la terre sur une distance d'environ 130 stades pour déboucher enfin au bord même de la mer[9].

9. La domination de Diomède sur la Mer Adriatique est attestée par les Iles de Diomède[10] et par l'histoire

1. 11,1 km. Voir la note précédente.

2. Le Tagliamento, qui marquait la frontière avant que celle-ci ne fût reportée à la Livenza par la fondation de Concordia. Mais cette rivière n'est pas navigable au delà d'une quinzaine de kilomètres et Noréia est située de l'autre côté des Alpes Carniques, à une distance qui est effectivement de quelque 1200 stades (222 km) par la route du Wurznerpass. Il y a donc eu confusion entre la description de la rivière et celle du trafic routier d'Aquiléia à Noréia.

3. En 113. Cf. Posidonius F 31 (= Strab., VII, 2, 1-3).

4-10. *Notes complémentaires*, pp. 197-198.

δὲ ὁλκάσι κατὰ τὸν Νατίσωνα ποταμὸν ἐπὶ πλείστους ἑξήκοντα σταδίους. Ἀνεῖται δ' ἐμπόριον τοῖς περὶ τὸν Ἴστρον τῶν Ἰλλυριῶν ἔθνεσι· κομίζουσι δ' οὗτοι μὲν τὰ ἐκ θαλάττης, καὶ οἶνον ἐπὶ ξυλίνων πίθων ἁρμαμάξαις ἀναθέντες καὶ ἔλαιον, ἐκεῖνοι δὲ ἀνδράποδα καὶ βοσκήματα καὶ δέρματα. Ἔξω δ' ἐστὶ τῶν Ἑνετικῶν ὅρων ἡ Ἀκυληία. Διορίζονται δὲ ποταμῷ ῥέοντι ἀπὸ τῶν Ἀλπίων ὀρῶν, ἀνάπλουν ἔχοντι καὶ διακοσίων σταδίων ἐπὶ τοῖς χιλίοις εἰς Νωρηίαν πόλιν, περὶ ἣν Γναῖος Κάρβων συμβαλὼν Κίμβροις οὐδὲν ἔπραξεν. Ἔχει δὲ ὁ τόπος οὗτος χρυσιοπλύσια εὐφυῆ καὶ σιδηρουργεῖα.

Ἐν αὐτῷ δὲ τῷ μυχῷ τοῦ Ἀδρίου καὶ ἱερὸν τοῦ Διομήδους ἐστὶν ἄξιον μνήμης, τὸ Τίμαυον· λιμένα γὰρ ἔχει καὶ ἄλσος ἐκπρεπὲς καὶ πηγὰς ἑπτὰ ποταμίου ὕδατος εὐθὺς εἰς τὴν θάλασσαν ἐκπίπτοντος, πλατεῖ καὶ βαθεῖ ποταμῷ. Πολύβιος δ' εἴρηκε πλὴν μιᾶς τὰς ἄλλας ἁλμυροῦ ὕδατος, καὶ δὴ καὶ τοὺς ἐπιχωρίους πηγὴν καὶ μητέρα τῆς θαλάττης ὀνομάζειν τὸν τόπον. | Ποσειδώνιος δέ φησι ποταμὸν τὸν Τίμαυον ἐκ τῶν ὀρῶν φερόμενον καταπίπτειν εἰς βέρεθρον, εἶθ' ὑπὸ γῆς ἐνεχθέντα περὶ ἑκατὸν καὶ τριάκοντα σταδίους ἐπὶ τῇ θαλάττῃ τὴν ἐκβολὴν ποιεῖσθαι.

9. Τῆς δὲ τοῦ Διομήδους δυναστείας περὶ τὴν θάλατταν ταύτην αἵ τε Διομήδειοι νῆσοι μαρτύρια καὶ τὰ περὶ

TEST. : Eust. *Dion.* 287, 1 (1-3), 286, 40 (6). Schol. A ad 4 πίθων : ἃ βουτία καλοῦσιν ἢ βούταιβας.

1 Νατίσωνα AEWv^pcBC^s : Ἀτίσωνα Cv^acs def. Eust. ‖ 2 ἐμπόριον AE Eust. CW : -ρεῖον vsB ‖ 6 post ἔξωθεν δὲ οὖσα (sc. ἡ Ἀκυληία) τῶν Ἑνετικῶν ὅρων pergit Eust. καί, ὥς τινές φασι, ἀπὸ θαλάσσης ρν' μίλια κειμένη quae unde habuerit minime constat ‖ 9 Νωρηίαν Aω' : Νωρίαν C ‖ 10 Κίμβροις Coray : -βρίοις A ω' ‖ 12 δὲ om. vs ‖ 24 Διομήδειοι Aldina : -διοι A ω' ‖ τὰ om. W.

des Dauniens et d'Argos Hippium. Nous n'en rapporterons ici que ce qui éclaire notre description et nous en laisserons de côté, comme il convient, la plus grande partie, qui consiste en mythes et en inventions telles que le récit de Phaéton et des filles du Soleil métamorphosées en peupliers noirs sur les bords de l'Éridan, lequel n'existe en aucun endroit de la terre, encore qu'on le dise voisin du Pô, ou que la légende des Électrides, soi-disant situées devant le Pô, et des pintades qui y vivraient, car il n'existe rien de pareil non plus dans ces lieux. En revanche, ce qu'on dit[1] des honneurs rendus chez les Hénètes à Diomède est un fait historique. Et en effet, on lui sacrifie encore[2] un cheval blanc, de même qu'on montre deux bois sacrés, l'un consacré à Héra d'Argos, l'autre à l'Artémis étolienne. Des récits fabuleux[3] se sont cependant ajoutés à cette tradition, comme il est naturel : dans ces bois, les bêtes sauvages s'apprivoiseraient d'elles-mêmes, les cerfs vivraient avec les loups dans le même troupeau et se laisseraient approcher et caresser par les hommes, enfin le gibier poursuivi par les chiens n'aurait qu'à s'y réfugier pour qu'aussitôt cessât la poursuite. On raconte aussi qu'un des notables de ce lieu, connu pour aimer s'offrir en caution et souvent raillé à ce sujet, rencontra un jour des chasseurs qui avaient pris un loup dans leurs filets. Comme ceux-ci s'étaient engagés, par manière de plaisanterie, s'il voulait bien se porter caution pour l'animal et payer les dégâts qu'il pourrait faire, à le libérer de ses entraves, il avait, disait-on, accepté le marché. Or, sitôt délivré, le loup avait rabattu vers l'écurie du cautionneur une forte harde de cavales non marquées et celui-ci, sensible à cette preuve de reconnaissance[4], les avait marquées d'un loup au fer chaud, ce qui avait valu à ces bêtes, plus remarquables pour leur rapidité que pour leur beauté, le nom de cavales lycophores. Ses héritiers passaient pour avoir hérité

1. Timée.
2-4. *Notes complémentaires*, p. 198.

Δαυνίους καὶ τὸ Ἄργος τὸ Ἵππιον ἱστορούμενα· περὶ ὧν ἐροῦμεν ἐφ' ὅσον πρὸς ἱστορίαν χρήσιμον, τὰ δὲ πολλὰ τῶν μυθευομένων ἢ κατεψευσμένων ἄλλως ἐᾶν δεῖ, οἷον τὰ περὶ Φαέθοντα καὶ τὰς Ἡλιάδας τὰς ἀπαιγειρουμένας περὶ τὸν Ἠριδανόν, τὸν μηδαμοῦ γῆς ὄντα, πλησίον δὲ τοῦ Πάδου λεγόμενον, καὶ τὰς Ἠλεκτρίδας νήσους τὰς πρὸ τοῦ Πάδου καὶ μελεαγρίδας ἐν αὐταῖς· οὐδὲ γὰρ τούτων οὐδέν ἐστιν ἐν τοῖς τόποις. Τῷ δὲ Διομήδει παρὰ τοῖς Ἑνετοῖς ἀποδεδειγμέναι τινὲς ἱστοροῦνται τιμαί· καὶ γὰρ θύεται λευκὸς ἵππος αὐτῷ, καὶ δύο ἄλση τὸ μὲν Ἥρας Ἀργείας δείκνυται, τὸ δ' Ἀρτέμιδος Αἰτωλίδος. Προσμυθεύουσι δ', ὡς εἰκός, τὸ ἐν τοῖς ἄλσεσι τούτοις ἡμεροῦσθαι τὰ θηρία καὶ λύκοις ἐλάφους συναγελάζεσθαι, προσιόντων δὲ τῶν ἀνθρώπων καὶ καταψώντων ἀνέχεσθαι, τὰ δὲ διωκόμενα ὑπὸ τῶν κυνῶν, ἐπειδὰν καταφύγῃ δεῦρο, μηκέτι διώκεσθαι. Φασὶ δέ τινα τῶν πάνυ γνωριζόμενον ὡς εἴη φιλέγγυος, καὶ σκωπτόμενον ἐπὶ τούτῳ παρατυχεῖν κυνηγέταις λύκον ἐν τοῖς δικτύοις ἔχουσιν· εἰπόντων δὲ κατὰ παιδιάν, εἰ ἐγγυᾶται τὸν λύκον, ἐφ' ᾧτε τὰς ζημίας ἃς εἴργασται διαλύσειν, ἀφήσειν αὐτὸν ἐκ τῶν λίνων, ὁμολογῆσαι. Ἀφεθέντα δὲ τὸν λύκον ἵππων ἀγέλην ἀπελάσαντα ἀκαυστηριάστων ἱκανὴν προσαγαγεῖν πρὸς τὸν τοῦ φιλεγγύου σταθμόν· τὸν δ' ἀπολαβόντα τὴν χάριν καυστηριάσαι τε τὰς ἵππους λύκον, καὶ κληθῆναι λυκοφόρους, τάχει μᾶλλον ἢ κάλλει διαφερούσας· τοὺς

TEST. : Eust. *Dion.* 267, 8 (5-6), 288, 6 (8, 10).

---

1 Ἵππιον WvsB : -ειον AC ‖ 3 ἐᾶν B[2] : ἂν A ω' def. E ‖ 7 μελεαγρίδας A ω' E : -δες W ‖ 16 γνωριζόμενον Kramer : -μένων A ω' Cobet ‖ 17 σκωπτόμενον B[2] : -μένῳ A ω' ‖ 18 δικτύοις AC Wv : δατίοις s δυκτίοις B ‖ 20 διαλύσειν A ω' : -λύειν B ‖ 22 ἀκαυστηριάστων ω' : ἀκαυτ- A ‖ 24 καυστηριάσαι ω' : καυτ- A ‖ 24-25 λυκοφόρους ACB[2] : -φόρος WvsB.

du fer et avoir conservé ce nom à la race de ces chevaux, se faisant une loi de ne jamais en vendre une seule femelle à l'extérieur, afin de garder pour eux seuls la lignée authentique, qui a depuis rendu célèbre l'élevage chevalin des Hénètes[1]. Mais aujourd'hui, comme nous l'avons dit[2], cette industrie a tout à fait disparu.

Au Timavus succède le littoral de l'Istrie jusqu'à Pola, qui appartient encore à l'Italie[3]. Entre les deux se trouve l'oppidum de Tergeste, distant d'Aquiléia de 180 stades[4]. Pola est bâtie dans un golfe en forme de port naturel qui contient des îlots fertiles offrant de bons mouillages[5]. Elle a été fondée autrefois par des Colchidiens envoyés à la poursuite de Médée, qui échouèrent dans leur mission et se condamnèrent eux-mêmes à l'exil, comme l'a dit Callimaque :

Un Grec l'appellerait l'Ile des Exilés,
D'un nom qui dans leur langue est énoncé Polæ[6].

Ce sont donc les Hénètes et les Istriens qui occupent la région transpadane jusqu'à Pola, tandis qu'on trouve en arrière des Hénètes, vers l'intérieur, les Carni, les Cénomans, les Médoaques et les Insubres. Une partie de ces peuples fut toujours hostile aux Romains, cependant les Cénomans et les Hénètes furent leurs

1. La relation de cette anecdote étiologique avec le commerce des chevaux Hénètes est évidente. On la rapprochera donc de la mention de l'achat de ces chevaux par Denys le Tyran, également due à Timée, en V, 1, 4.

2. En V, 1, 4.

3. Depuis 16 av. J.-C. seulement : l'insertion est propre à Strabon (voir la note 1 à V, 1, 1, p. 195).

4. 33,3 km., mesure routière passablement exacte.

5. Brioni et les îles avoisinantes.

6. Fr. 11, 5-6 Pfeiffer ; cf. Lycophr., *Alex.*, 1021 ss., et Apoll. Rh., IV, 516. La source commune aux poètes alexandrins est certainement Timée, qui nomme d'autres fondations des Colchidiens dans l'Adriatique (Geffcken, 92-94) et qui a peut-être avancé comme Callimaque l'argument linguistique. Mais Polybe avait ajouté de son cru la citation du distique des *Aetia*, qui a déjà servi à Strabon en I, 2, 39, dans un aperçu plus large de la controverse opposant Polybe à Ératosthène : Artémidore la tient de lui.

δ' ἀπ' ἐκείνου διαδεξαμένους τό τε καυτήριον φυλάξαι καὶ τοὔνομα τῷ γένει τῶν ἵππων, ἔθος δὲ ποιῆσαι, θήλειαν μὴ ἐξαλλοτριοῦν, ἵνα μένοι παρὰ μόνοις τὸ γνήσιον γένος, ἐνδόξου γενομένης ἐνθένδε ἱππείας. Νυνὶ δέ, ὥσπερ ἔφαμεν, πᾶσα ἐκλέλοιπεν ἡ τοιαύτη ἄσκησις.

Μετὰ δὲ τὸ Τίμαυον ἡ τῶν Ἰστρίων ἐστὶ παραλία μέχρι Πόλας, ἣ πρόσκειται τῇ Ἰταλίᾳ. Μεταξὺ δὲ φρούριον Τεργέστε, Ἀκυληίας διέχον ἑκατὸν καὶ ὀγδοήκοντα σταδίους· ἡ δὲ Πόλα ἵδρυται μὲν ἐν κόλπῳ λιμενοειδεῖ, νησίδια ἔχοντι εὔορμα καὶ εὔκαρπα. Κτίσμα δ' ἐστὶν ἀρχαῖον Κόλχων τῶν ἐπὶ τὴν Μήδειαν ἐκπεμφθέντων, | διαμαρτόντων δὲ τῆς πράξεως καὶ καταγνόντων ἑαυτῶν φυγήν·

τό κεν Φυγάδων τις ἐνίσποι
Γραικός,

ὡς Καλλίμαχος εἴρηκεν,

ἀτὰρ κείνων γλῶσσ' ὀνόμηνε Πόλας.

Τὰ μὲν δὴ πέραν τοῦ Πάδου χωρία οἵ τε Ἑνετοὶ νέμονται καὶ οἱ ⟨Ἴστροι⟩ μέχρι Πόλας. Ὑπὲρ δὲ τῶν Ἑνετῶν Κάρνοι καὶ Γενομάνοι καὶ Μεδόακοι καὶ Ἴσυμβροι· ὧν οἱ μὲν πολέμιοι τοῖς Ῥωμαίοις ὑπῆρξαν, Γενομάνοι δὲ

TEST. : *Chrest.* V 7 (6-7, 10-11, 17-18). Def. E.

4 ἐνθένδε A ω' : -δεν Ws || 8 Τεργέστε Kramer : Τεργέσται A ω' || 10 νησίδια A ω' : καὶ αἱ Ἀψυρτίδες νῆσοι ἐπίκεινται τῇ Πόλας (sic) *Chrest.* nomine insularum fortasse e scholio ad locum hausto || 11 Μήδειαν A ω' : Μεί- vB || 12 διαμαρτόντων AB : -τώντων ω' || 14 κεν Coray : μὲν ut supra I, 2, 39 A ω' || τις Xylander coll. supra I, 2, 39 : κεν A ω' quam suspicari potes olim uariam lectionem pro μὲν a scriba inepte in locum uerbi τις suffectam esse || 17 γλῶσσ' *Chrest.* AC : γλώσσαις WvsB || 19 Ἴστροι Siebenkees [Ἴστριοι Kramer sed cf. VII, 5, 3] : om. A ω' || 20 Γενομάνοι A ω' : Κεν- B[a] edd. || Ἴσυμβροι Aly : Σύμβροι Aω' || 21 Γενομάνοι A ω' [Γενόμενοι C] : Κεν- B[a] edd.

alliés non seulement avant la campagne d'Hannibal, au temps où les Romains faisaient la guerre aux Boïens et aux Insubres[1], mais aussi après[2].

10. Les habitants de la Cispadane occupent tout le territoire limité par l'arc des Apennins en direction des Alpes jusqu'à Gênes et aux Sabata. Il appartenait primitivement en majeure partie aux Boïens, aux Ligyens, aux Sénones et aux Gésates, mais depuis l'expulsion des Boïens et l'anéantissement des Gésates et des Sénones, il n'y reste plus que les peuplades ligystiques et les colonies romaines[3]. Aux Romains, d'ailleurs, se mêlent la population ombrienne et, ici et là, des éléments tyrrhéniens. Avant l'extension massive des Romains, en effet, ces deux nations menaient l'une contre l'autre une sorte de lutte pour la prépondérance, et comme elles n'avaient entre elles que le cours du Tibre, il leur était facile de le franchir pour s'attaquer réciproquement. De même, si l'une des deux entreprenait une expédition contre un territoire étranger, l'autre, par esprit de rivalité, ne manquait pas d'envahir à son tour les mêmes lieux. C'est ainsi, en particulier, que lors d'une expédition des Tyrrhéniens contre les barbares habitant la région du Pô, d'abord couronnée de succès, mais bientôt transformée en déroute à cause de l'intempérance des vainqueurs, les Ombriens avaient attaqué après eux les peuples qui venaient de les expulser. Par la suite, comme leurs droits sur les territoires qui leur étaient ainsi échus faisaient l'objet de nouvelles querelles, ils y installèrent des colonies en grand nombre, les unes tyrrhéniennes, les autres ombriennes, les plus nombreuses étant celles des Ombriens, du fait qu'ils habitaient plus près[4]. Quand les Romains recueillirent leur succession et envoyèrent à leur tour de nouveaux colons un peu partout, ils conservèrent à côté de leurs ressortissants

1. En 225.
2. En 218 contre Hannibal.
3-4. *Notes complémentaires*, p. 198.

καὶ Ἐνετοὶ συνεμάχουν καὶ πρὸ τῆς Ἀννίβα στρατείας, ἡνίκα Βοΐους καὶ Ἰσύμβρους ἐπολέμουν, καὶ μετὰ ταῦτα.

10. Οἱ δ' ἐντὸς τοῦ Πάδου κατέχουσι μὲν ἅπασαν ὅσην ἐγκυκλοῦνται τὰ Ἀπέννινα ὄρη πρὸς τὰ Ἄλπια μέχρι Γενούας καὶ τῶν Σαβάτων. Κατεῖχον δὲ Βόϊοι καὶ Λίγυες καὶ Σένωνες καὶ Γαισάται τὸ πλέον· τῶν δὲ Βοΐων ἐξελασθέντων, ἀφανισθέντων δὲ καὶ τῶν Γαισατῶν καὶ Σενώνων, λείπεται τὰ Λιγυστικὰ φῦλα καὶ τῶν Ῥωμαίων αἱ ἀποικίαι. Τοῖς δὲ Ῥωμαίοις ἀναμέμικται καὶ τὸ τῶν Ὀμβρικῶν φῦλον, ἔστι δ' ὅπου καὶ Τυρρηνῶν. Ταῦτα γὰρ ἄμφω τὰ ἔθνη πρὸ τῆς τῶν Ῥωμαίων ἐπὶ πλέον αὐξήσεως εἶχέ τινα πρὸς ἄλληλα περὶ πρωτείων ἅμιλλαν, καὶ μέσον ἔχοντα τὸν Τίβεριν ποταμὸν ῥᾳδίως ἐπιδιέβαινον ἀλλήλοις. Καὶ εἴ πού τινας ἐκστρατείας ἐποιοῦντο ἐπ' ἄλλους οἱ ἕτεροι, καὶ τοῖς ἑτέροις ἔρις ἦν μὴ ἀπολείπεσθαι τῆς εἰς τοὺς αὐτοὺς τόπους ἐξόδου· καὶ δὴ καὶ τῶν Τυρρηνῶν στειλάντων στρατιὰν εἰς τοὺς περὶ τὸν Πάδον βαρβάρους καὶ πραξάντων εὖ, ταχὺ δὲ πάλιν ἐκπεσόντων διὰ τὴν τρυφήν, ἐπεστράτευσαν οἱ ἕτεροι τοῖς ἐκβαλοῦσιν· εἶτ' ἐκ διαδοχῆς τῶν τόπων ἀμφισβητοῦντες πολλὰς τῶν κατοικιῶν τὰς μὲν Τυρρηνικὰς ἐποίησαν, τὰς δ' Ὀμβρικάς, πλείους δὲ τῶν Ὀμβρικῶν, οἱ ἐγγυτέρω γὰρ ἦσαν. Οἱ δὲ Ῥωμαῖοι, παραλαβόντες καὶ πέμψαντες

TEST. : def. E.

1 στρατείας Coray : -τιᾶς A ω || 2 Ἰσύμβρους Aly : Συμβρίους A ω' || ἐπολέμουν B^{2} : ἐπολέμει A ω' || 4 Ἄλπια A ω' : -εια vs || 6 Γαισάται Xylander coll. supra V, 1, 6 : Γαζάται Aω' [Γεζ- C] Γαιζάται B^{2} || 7 ἐξελασθέντων ω' : ἐξελαθ- A || Γαισατῶν Xylander : Γεζατῶν A ω' || 10 Ὀμβρικῶν Coray : Ὀμβρίκων A ω' || 12 πρωτείων A ω' : προτ- B || 15 ἄλλους B^{2} : ἀλλήλους A ω' || 17 στρατιὰν A ω' C^{pc} : -τειὰν C^{ac}v || 22 Ὀμβρικῶν B^{2} : Ὀμβρίκων A ω' || οἱ A : οἳ ω' om. B.

les descendants des colons qui les avaient précédés. Ainsi, tous les habitants de Cispadane sont aujourd'hui romains[1], mais on n'en donne pas moins aux uns le nom d'Ombriens, aux autres celui de Tyrrhéniens, comme on le fait des Hénètes, des Ligyens et des Insubres.

11. La Cispadane et le bassin du Pô possèdent quelques villes renommées, notamment, vers le centre, Placentia et Crémone[2], qui sont très proches l'une de l'autre, puis, entre elles et Ariminum, Parme, Mutina et — mais déjà plutôt dans la région de Ravenne — Bononia, enfin de petites villes qui s'intercalent entre les précédentes et jalonnent la route de Rome : Acara, Régium Lépidum, Macri Campi, où a lieu chaque année une panégyrie[3], Claterna, Forum Cornélium. Faventia et Cæséna, situées respectivement sur le cours du Sapis et sur celui du Rubicon, touchent déjà à Ariminum. Cette cité est une colonie ombrienne, comme Ravenne, mais l'une et l'autre ont accueilli des colons romains[4]. Ariminum possède un port et il y passe une rivière du même nom[5]. De Placentia à Ariminum, on compte 1300 stades[6]. En avançant vers l'intérieur, en arrière de Placentia, vers les frontières du territoire de Cottius, on rencontre à 36 milles[7] la ville de Ticinum et la rivière du même nom[8], affluent du Pô, et, un peu en dehors, sur une route latérale[9], Clastidium, Derto et Aquæ Statiellæ. La route directe

1. Depuis 89. Il n'est pas nécessaire de chercher une source précise à cette adjonction : il s'agit d'un état de fait notoire.

2-4. *Notes complémentaires*, p. 199.

5. L'Ariminus, aujourd'hui Marecchia.

6. 240,5 km, distance exacte.

7. 53,28 km, distance exacte. Le passage de la mesure grecque à la mesure romaine dénote l'emploi d'une source récente à partir du terminus de la Via Æmilia, la même qui a fourni quelques noms supplémentaires dans les énumérations précédentes. Le nom récent de territoire de Cottius révèle un itinéraire dépendant de la carte d'Agrippa (voir la Notice, pp. 21-24).

8. Le Ticinus, ou Tessin.

9. La Via Postumia de Placentia à Derto, la Via Æmilia Scauri, construite en 109, de là à Aquæ Statiellæ : information tirée de l'itinéraire.

ἐποίκους πολλαχοῦ, συνεφύλαξαν καὶ τὰ τῶν προεποικησάντων γένη. Καὶ νῦν Ῥωμαῖοι μέν εἰσιν ἅπαντες, οὐδὲν δ' ἧττον Ὄμβροι τέ τινες λέγονται καὶ Τυρρηνοί, καθάπερ Ἑνετοὶ καὶ Λίγυες καὶ Ἴνσουβροι.

11. Πόλεις δ' εἰσὶν ἐντὸς τοῦ Πάδου καὶ περὶ τὸν Πάδον ἐπιφανεῖς Πλακεντία μὲν καὶ Κρεμώνη, πλησιαίταται κατὰ μέσην που τὴν χώραν, μεταξὺ δὲ τούτων τε καὶ Ἀριμίνου Πάρμα καὶ Μουτίνη καὶ Βονωνία πλησίον ἤδη Ῥαουέννης, καὶ μικρὰ πολίσματα ἀνὰ μέσον τούτων, δι' ὧν ἡ εἰς Ῥώμην ὁδός, †Ἄκαρα, Ῥήγιον Λέπιδον, Μακροὶ Κάμποι, ὅπου πανήγυρις συντελεῖται κατ' ἔτος, Κλάτερνα, Φόρον Κορνήλιον · | Φαουεντία δὲ καὶ ⟨Και⟩σήνα πρὸς τῷ Σάπι ποταμῷ καὶ τῷ Ῥουβίκωνι ἤδη συνάπτουσι τῷ Ἀριμίνῳ. Τὸ δὲ Ἀρίμινον Ὄμβρων ἐστὶ κατοικία, καθάπερ καὶ ἡ Ῥαούεννα · δέδεκται δ' ἐποίκους Ῥωμαίους ἑκατέρα. Ἔχει δὲ τὸ Ἀρίμινον λιμένα καὶ ὁμώνυμον ποταμόν. Ἀπὸ δὲ Πλακεντίας εἰς Ἀρίμινον στάδιοι χίλιοι τριακόσιοι. Ὑπὲρ δὲ Πλακεντίας ἐπὶ μὲν τοὺς ὅρους τῆς Κοττίου γῆς Τίκινον ἐν τριάκοντα ἓξ μιλίοις πόλις καὶ ὁμώνυμος ὁ παραρρέων ποταμός, συμβάλλων τῷ Πάδῳ, καὶ Κλαστίδιον καὶ Δερτὼν καὶ Ἀκουαιστατιέλλαι μικρὸν ἐν παρόδῳ.

TEST. : St. Byz. Ἀρίμινον (16), Τίκινος (19). Def. E.

---

3 Ὄμβροι A ω' : Ὄμβριοι s Ὀμβρικοί B² ‖ 6 Κρεμώνη A ω' : Κρεμμ- W ‖ 8 Μουτίνη B² : Βου- A ω' ‖ 10 Ἄκαρα A ω' : Ἀχέρραι Xylander Ἄγκαρα coll. St. Byz. s. u. (= Polyb., VIII, 38b 1) Meincke, utramque coniecturam refutauit Aly ‖ Μακροὶ Xylander : Νάκροι A ω' ‖ 11 Κλάτερνα Clüver : Κλίτερνα A ω' ‖ 12 καὶ Καισήνα n² : καὶ Σήνα A ω' ‖ 13 τῷ Σάπι Kramer : τῷ Ἴσαπι A ω' [-πει W -πῆ (ϊ supra) s] ‖ 18 Κοττίου γῆς Kramer : Κοττούτης A ω' [-σης C] Κόττου γῆς Casaubon ‖ 19 ἓξ A ς' ω' : καὶ vs def. Stef. ‖ 20 παραρρέων CB : παραρέων AWvs ‖ 21 Δερτὼν Jones : Δέθων A ω' ‖ Ἀκουαιστατιέλλαι Clüver : Ἀκουδιεστατούελλα A ω' [-σταελλα C -διστατέλλαν B] ‖ μικρὸν B : μικρὰν A ω'.

pour Océlum, en revanche, longe le Pô et la Doire. Longue d'environ 90 milles[1], elle est bordée de précipices sur la plus grande partie de son parcours et franchit plusieurs cours d'eau, dont le Druentias. Au delà d'Océlum commencent déjà les Alpes et la Celtique[2]. Derto est une ville importante située à mi-parcours sur la route qui va de Gênes à Placentia, à 400 stades de l'une et de l'autre ville[3]. Aquæ Statiellæ est également sur cette route[4]. J'ai déjà indiqué[5] la distance de Placentia à Ariminum ; de Placentia à Ravenne par eau, en descendant le Pô, on compte deux jours et deux nuits.

Une grande partie de la Cispadane était autrefois occupée par des marais, qu'Hannibal traversa non sans peine quand il poussait vers la Tyrrhénie. Mais plus tard, Scaurus assécha les plaines en creusant deux canaux navigables du Pô jusqu'à Parme. A la hauteur de Placentia, en effet, le Pô reçoit les eaux de la Trébie, et auparavant déjà il se gonfle outre mesure de l'apport de nombreux affluents. Ce Scaurus[6]

1. 133,2 km., distance exacte.

2. Les manuscrits présentent à cet endroit une notice qui transporte brusquement le lecteur dans la région de Lucques et dont on a dès longtemps reconnu qu'elle appartient à un autre contexte. Sa place la plus probable est en V, 2, 5, où la rétablit cette édition, en dépit des arguments contraires avancés par G. E. F. Chilver, JRS, 28, 1938, 126-128.

3. Soit 50 milles (74 km), distance exacte dans les deux sens. La route en question est la Via Postumia, construite en 148, et décrite ici d'après Artémidore. Sur son tracé entre Gênes et Placentia, voir P. Fraccaro, 197 s.

4. Inexactitude : Aquæ Statiellæ est sur la Via Æmilia Scauri, construite en 109 (voir P. Fraccaro, 125, 131-139 et pl. XIII). Mais Strabon a inséré cette indication d'après l'itinéraire dérivé d'Agrippa, lequel décrivait pour ce trajet la Via Julia Augusta, dénomination récente des tronçons Placentia-Dertona sur l'ancienne Postumia et Dertona - Aquæ Statiellæ - Vada Sabatia sur l'ancienne Æmilia, restaurés et corrigés peu avant 27.

5. Ce rappel signale que Strabon revient ici à Artémidore.

6. M. Æmilius Scaurus, consul et vainqueur des Ligures en 115. Strabon décrit ici sa route d'après Artémidore.

Ἡ δ' εὐθεῖα εἰς Ὤκελον παρὰ τὸν Πάδον καὶ τὸν Δουρίαν ποταμόν, βαραθρώδης ἡ πολλή, πλείους καὶ ἄλλους ἔχουσα ποταμούς, ὧν καὶ τὸν Δρουεντίαν, μιλίων ἐστὶ περὶ ἐνενήκοντα. Ἐντεῦθεν δὲ ἤδη τὰ Ἄλπια ὄρη καὶ ἡ Κελτική. [Πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσι ** τοῖς ὑπερκειμένοις τῆς Λούνης *ἐστὶ πόλις* Λοῦκα · ἔνιοι δὲ κωμηδὸν οἰκοῦσιν. Εὐανδρεῖ δ' ὅμως ἡ χώρα καὶ τὸ στρατιωτικὸν ἐντεῦθεν τὸ πλέον ἐστὶ καὶ τὸ τῶν ἱππικῶν πλῆθος, ἐξ ὧν καὶ ἡ σύγκλητος λαμβάνει τὴν σύνταξιν.] Ἔστι δὲ ἡ Δερτὼν πόλις ἀξιόλογος κειμένη κατὰ μέσην τὴν ὁδὸν τὴν ἀπὸ Γενούας εἰς Πλακεντίαν, ἑκατέρας διέχουσα σταδίους τετρακοσίους · κατὰ δὲ ταύτην τὴν ὁδὸν καὶ Ἀκουαιστατιέλλαι. Ἀπὸ δὲ Πλακεντίας εἰς μὲν Ἀρίμινον εἴρηται · εἰς δὲ Ῥαούενναν κατάπλους τῷ Πάδῳ δυεῖν ἡμερῶν καὶ νυκτῶν.

Πολὺ δὲ καὶ τῆς ἐντὸς τοῦ Πάδου κατείχετο ὑπὸ ἑλῶν, δι' ὧν Ἀννίβας χαλεπῶς διῆλθε, προϊὼν ἐπὶ Τυρρηνίαν · ἀλλ' ἀνέψυξε τὰ πεδία ὁ Σκαῦρος διωρύγαις πλωταῖς ἀπὸ τοῦ Πάδου μέχρι Πάρμης [των]. Κατὰ γὰρ Πλακεντίαν ὁ Τρεβίας συμβάλλων τῷ Πάδῳ καὶ ἔτι πρότερον ἄλλοι πλείους πληροῦσι πέραν τοῦ μετρίου. Οὗτος δὲ ὁ Σκαῦρός

TEST. : def. E.

---

3 ἐνενήκοντα Lasserre : ἑξήκοντα Αω' (ex ἐνήκοντα correctum ?) Jones <ἑκατὸν> ἑξήκοντα du Theil Kramer al. || 5-9 sententia uncis quadratis a textu seiuncta locum habet suum infra V, 2, 5 || 6 ἐστὶ πόλις hic reposuit Clüver : post ὄρεσιν (sic Αω') præbent Αω' || 9 Δερτὼν Jones : Δέθων Αω' Δερθώνη v [supra uersum] s || 10 Γενούας Αω' : Γενιούας C || 11 ἑκατέρας B[2] : -τέρα Αω' || 12 Ἀκουαιστατιέλλαι Clüver : Διακουειστατειελλεια Αω' Κουστωδία καὶ ἰέλλεια B Διακούιστα B[3] in mg. || 13 Ἀρίμινον CWB : -μηνον Αv -μεινον s || 15 τῆς Αω' : τοῖς W || 18 Πάρμης Lasserre, de quo uide infra p. 54, 6 : Παρμήστων Αω' [-τῶν ω' Kramer] διωρύγας πλωτὰς ... μεχρὶ Πάρμης ἄγων Meincke ταμῶν Müller.

est aussi le constructeur de la Via Æmilia qui gagne les Sabata par Pise et Luna, pour traverser ensuite Derto, tandis qu'une autre Via Æmilia sert de prolongement à la Via Flaminia. En effet, alors qu'ils étaient consuls ensemble, Gaius Flaminius[1] et Marcus Lépidus, ayant soumis les Ligyens, construisirent le premier la Via Flaminia qui va de Rome à la région d'Ariminum à travers la Tyrrhénie et l'Ombrie, le second, la route qui la continue d'abord jusqu'à Bononia[2], puis de là jusqu'à Aquiléia en longeant le pied des Alpes et en contournant les marais.

Du côté des autres régions de l'Italie, la frontière du territoire que nous appelons Celtique Cisalpine a été marquée par le Mont Apennin, lequel fait suite à la Tyrrhénie, et par le cours de l'Æsis, plus tard par celui du Rubicon[3], rivières qui se jettent l'une et l'autre dans l'Adriatique.

12. A quel point ces lieux sont privilégiés, on s'en rend compte quand on considère la forte population, l'étendue et la richesse des villes. Tous ces avantages valent aux Romains qui y résident une évidente supériorité sur le reste de l'Italie. En effet, non seulement la terre mise en culture livre des produits abondants et variés, mais encore les bois fournissent tellement de glands que le cheptel porcin de ces régions pourvoit presque à lui seul à l'alimentation de la ville de Rome. La production de millet[4] est également très supérieure, grâce à la bonne distribution des eaux. Or le millet est la plus sûre ressource contre la famine, du fait qu'il

1. *Notes complémentaires*, p. 199.

2. Mais d'Ariminum au Silaris, la réfection était l'œuvre de Gaius Livius, consul en 188 (Radke, 215). Quant à la route qui joint Bononia à Aquiléia par Patavium et Opitergium, elle est nécessairement postérieure à la fondation d'Aquiléia en 181, ce qui a conduit G. Radke, *Klio*, 42, 1964, 304, à l'attribuer à M. Æmilius Lépidus II, le consul de 175, en admettant une confusion chez Strabon (ou plutôt sa source, Polybe, relayé par Artémidore).

3-4. *Notes complémentaires*, p. 199.

ἐστιν ὁ καὶ τὴν Αἰμιλίαν ὁδὸν στρώσας τὴν διὰ Πισῶν καὶ Λούνης μέχρι Σαβάτων, κἀντεῦθεν διὰ Δερτῶνος· ἄλλη δ' ἐστὶν Αἰμιλία διαδεχομένη τὴν Φλαμινίαν. Συνυπάτευσαν γὰρ ἀλλήλοις Μάρκος Λέπιδος καὶ Γάϊος Φλαμίνιος· καθελόντες δὲ Λίγυας, ὁ μὲν τὴν Φλαμινίαν ἔστρωσεν ἐκ Ῥώμης διὰ ⟨τῶν⟩ Τυρρηνῶν καὶ τῆς Ὀμβρικῆς μέχρι τῶν περὶ Ἀρίμινον τόπων, ὁ δὲ τὴν ἑξῆς μέχρι Βονωνίας, κἀκεῖθεν εἰς Ἀκυληίαν παρὰ τὰς ῥίζας τὰς τῶν Ἄλπεων ἐγκυκλούμενος τὰ ἕλη.

Ὅριον δὲ τῆς χώρας ταύτης, ἣν ἐντὸς Κελτικὴν καλοῦμεν, πρὸς τὴν λοιπὴν Ἰταλίαν τό τε Ἀπέννινον ὄρος τὸ ὑπὲρ τῆς Τυρρηνίας ἀπεδέδεικτο καὶ ὁ Αἶσις ποταμός, ὕστερον δὲ ὁ Ῥουβίκων, εἰς τὸν Ἀδρίαν ἐκδιδόντες ἀμφότεροι. |

12. Τῆς δ' ἀρετῆς τῶν τόπων τεκμήριον ἥ τ' εὐανδρία καὶ τὰ μεγέθη τῶν πόλεων καὶ ὁ πλοῦτος, οἷς πᾶσιν ὑπερβέβληνται τὴν ἄλλην Ἰταλίαν οἱ ταύτῃ Ῥωμαῖοι. Καὶ γὰρ ἡ γεωργουμένη γῆ πολλοὺς καὶ παντοίους ἐκφέρει καρπούς, καὶ αἱ ὗλαι τοσαύτην ἔχουσι βάλανον, ὥστ' ἐκ τῶν ἐντεῦθεν ὑοφορβίων ἡ Ῥώμη τρέφεται τὸ πλέον. Ἔστι δὲ καὶ κεγχροφόρος διαφερόντως διὰ τὴν εὐυδρίαν· τοῦτο δὲ λιμοῦ μέγιστόν ἐστιν ἄκος· πρὸς

---

1 Πισῶν Kramer : Πεισῶν A ω' [Πῖσα lemma v^2] ‖ 2 Δερτῶνος Jones : Δέθωνος A ω' Δερθώνης s ‖ 6 τῶν Lasserre suspicans articulum omissum inter columnas repositum esse ita tamen ut habitum sit pro terminatione uocis Πάρμης (supra p. 53, 18) : om. Aω' edd. ‖ 8 Βονωνίας sB^2 : Βοσιωνίας A ω' ‖ τὰς ῥίζας om. C ‖ 9 ἕλη A ω' : ἔθνη C ‖ 17 ὑπερβέβληνται s Kramer : -ντο A ω' [-νται^{το} s] unde -εβέβληντο edd. priores ‖ 21 κεγχροφόρος A ω' : κεγχρω- W.

supporte toutes les circonstances atmosphériques et qu'il ne risque jamais de venir à manquer, même s'il y a pénurie de tous les autres produits alimentaires. On y trouve encore d'étonnants fours à poix[1]. Quant au vin, son abondance est révélée par la grosseur des tonneaux : ceux de bois sont plus grands que des maisons. L'abondante production de poix contribue pour beaucoup à un bon bouchage[2]. Les environs de Mutina et la vallée du Scultannas fournissent une laine douce d'une qualité de loin supérieure à toute autre, tandis que la laine rêche dont on fait les vêtements des domestiques vient surtout de Ligystique et du pays des Insubres, et la laine rugueuse qu'on emploie pour les tapis de sol luxueux, les tapis de lit et tous les articles de ce genre à boucles sur une ou sur deux faces, des environs de Patavium. L'exploitation des mines de ces régions, en revanche, n'est pas aujourd'hui[3] aussi poussée, peut-être parce que les gisements de Celtique transalpine et d'Ibérie rapportent davantage, mais on les exploitait autrefois, puisqu'il y avait une mine d'or à Vercelli, bourg voisin d'Ictumulæ, qui est un autre bourg, situé comme le précédent dans les environs de Placentia.

Nous avons ainsi décrit la première division territoriale de l'Italie.

1. On y chauffait à feu doux des éclats de bois, principalement de bois de pin, dont la résine se transformait alors en poix. Voir Théophraste, *Hist. plant.*, IX, 3, 1-4.

2. L'authenticité de εὐχώνητον a été démontrée par A. G. Tsopanakis, Ἑλληνικά, 13, 1954, 20-23, à l'aide de témoignages assurant que l'on bouchait avec de la poix, notamment Pap. Zen. 59743. R. J. Forbes, *Studies in ancient Technology*, III, Leyde, 1955, 119, note que ce passage est le plus ancien témoin pour les tonneaux de bois.

3. C'est-à-dire à l'époque de Posidonius.

ἅπαντας γὰρ καιροὺς ἀέρων ἀντέχει καὶ οὐδέποτ' ἐπιλείπειν δύναται, κἂν τοῦ ἄλλου σίτου γένηται σπάνις. Ἔχει δὲ καὶ πιττουργεῖα θαυμαστά. Τοῦ δ' οἴνου τὸ πλῆθος μηνύουσιν οἱ πίθοι· ⟨οἱ⟩ ξύλινοι γὰρ μείζους οἴκων εἰσί· προσλαμβάνει δὲ πολὺ ἡ τῆς πίττης εὐπορία πρὸς τὸ εὐκώνητον. Ἐρέαν δὲ τὴν μὲν μαλακὴν οἱ περὶ Μουτίνην τόποι καὶ τὸν Σκουλτάνναν ποταμὸν φέρουσι πολὺ πασῶν καλλίστην, τὴν δὲ τραχεῖαν ἡ Λιγυστικὴ καὶ ἡ τῶν Ἰσύμβρων, ἐξ ἧς τὸ πλέον τῆς οἰκετείας τῶν Ἰταλιωτῶν ἀμπέχεται, τὴν δὲ μέσην οἱ περὶ Παταούιον, ἐξ ἧς οἱ τάπητες οἱ πολυτελεῖς καὶ γαύσαποι καὶ τὸ τοιοῦτον εἶδος πᾶν, ἀμφίμαλλόν τε καὶ ἑτερόμαλλον. Τὰ δὲ μέταλλα νυνὶ μὲν οὐχ ὁμοίως τὰ ἐνταῦθα σπουδάζεται διὰ τὸ λυσιτελέστερα ἴσως εἶναι τὰ ἐν τοῖς ὑπεραλπίοις Κελτοῖς καὶ τῇ Ἰβηρίᾳ, πρότερον δὲ ἐσπουδάζετο, ἐπεὶ καὶ ἐν Οὐερκέλλοις χρυσωρυχεῖον ἦν· κώμη δ' ἐστὶ πλησίον Ἰκτουμουλῶν, καὶ ταύτης [τῆς] κώμης, ἄμφω δ' εἰσὶ περὶ Πλακεντίαν.

Αὕτη μὲν δὴ ἡ πρώτη μερὶς τῆς Ἰταλίας μέχρι δεῦρο περιωδεύσθω.

TEST. : Schol. A ad 11 γαύσαποι : γαύνακοι · οἱ δὲ καυνάκαι · ἔστι στρώματα ἢ ἐπιβόλαια · ἕτεροι δὲ μαλλοὺς ἐξακούουσιν.

---

3 πιττουργεῖα A ω' : -γία C ‖ 4 alt. οἱ Meineke : om. A ω' E ‖ 6 εὐκώνητον A ω' E : εὐώνητον sB^2 edd. præter Meineke Jones ‖ 7 Σκουλτάνναν Clüver coll. Plin., *N. H.*, III, 118 *Scultennam* : Σκουτάνναν A ω' E Σκουτάναν vs edd. ante Kramer ‖ 9 Ἰσύμβρων Aly ut supra V, I, 9 : Σύμβρων A ω' E ‖ οἰκετείας Kramer : οἰκίας A ω' E Jones οἰκετίας Coray ‖ 10 Παταούιον A ω' E : -ούσιον W ‖ 11 γαύσαποι AECB^2 : ναύσαποι WvsB ‖ 13 ὁμοίως τὰ ἐνταῦθα ω' : τὰ legere non potuit scriba cod. A nec recepit, spatium tamen inter ὁμοίως et ἐνταῦθα reliquit ‖ 16 Οὐερκέλλοις A ω' : Οὐρκ- W Οὐερκελλ<ῶν ὅρ>οις Aly coll. Plin., *N. H.*, XXXIII, 78 *Victumularum aurifodinæ in agro Vercellensi* ‖ χρυσωρυχεῖον Coray : -χιον A ω' [-ορύχιον Cs^{ac}] ‖ 17 τῆς del. Coray ‖ 20 περιωδεύσθω ω' [-δευέσθω sB^2] : περωδεύσθω A.

2

[*Deuxième partie: la Ligurie italienne*]
(1)

1. Nous appellerons deuxième division territoriale la partie de la Ligystique qui est située dans les Apennins mêmes, entre ce que nous comprenons aujourd'hui sous le nom de Celtique et la Tyrrhénie. Elle ne présente rien qui mérite d'être relaté, si ce n'est que ses habitants vivent par bourgades et n'ont qu'un sol aride à labourer et piocher, ou plutôt, comme le dit Posidonius, à tailler[1].

[*Troisième partie: la Tyrrhénie*]
(1-9)

La troisième division est celle des Tyrrhéniens, leurs voisins immédiats, qui possèdent les plaines jusqu'au Tibre. Les eaux de ce fleuve, jusqu'à son embouchure, baignent leur territoire principalement à l'est, tandis que le côté opposé est battu par la Mer Tyrrhénienne et par la Mer de Sardaigne. Le Tibre descend des Apennins et se grossit de plusieurs affluents. Sur une partie de son cours, il traverse la Tyrrhénie même[2], puis, servant de frontière, il la sépare d'abord de l'Ombrie, ensuite des Sabins et des Latins de la région de Rome, et cela jusqu'au littoral de la mer. Ces territoires bordent le Tibre en quelque sorte par leur largeur[3], tandis qu'ils sont juxtaposés les uns aux autres du côté de leur longueur. Commençant tous au Tibre, ils s'étendent jusqu'à la chaîne des Apennins, qu'ils atteignent, là où elle côtoie l'Adriatique, dans l'ordre suivant : d'abord l'Ombrie, après elle le pays des Sabins, et, pour finir, le Latium. Le territoire du Latium

1. F 57 a (cf. Diod., IV, 20, 1 et V, 39 = F 118). Le mot « tailler », cité de première main, est emprunté au langage des carriers. La Ligurie proprement dite a été traitée en IV, 6, 2, également d'après Posidonius.
2. Jusqu'aux environs de Borgo Sansepolcro, 25 km NE Arezzo.
3. C'est-à-dire sur leur plus petit côté.

2

1. Δευτέρα δὲ λεγέσθω ἡ Λιγυστικὴ ἡ ἐν αὐτοῖς τοῖς Ἀπεννίνοις ὄρεσι, μεταξὺ ἱδρυμένη τῆς νῦν λεχθείσης Κελτικῆς καὶ τῆς Τυρρηνίας, οὐδὲν ἔχουσα περιηγήσεως ἄξιον, πλὴν ὅτι κωμηδὸν ζῶσι, τραχεῖαν γῆν ἀροῦντες καὶ σκάπτοντες, μᾶλλον δὲ λατομοῦντες, ὥς φησι Ποσειδώνιος.

Τρίτοι δ' εἰσὶ συνεχεῖς τούτοις οἱ Τυρρηνοί, τὰ πεδία ἔχοντες τὰ μέχρι τοῦ ποταμοῦ τοῦ Τιβέριδος, κλυζόμενοι τὰ μὲν πρὸς ἕω μάλιστα μέρη τῷ ποταμῷ μέχρι τῆς ἐκβολῆς αὐτοῦ, κατὰ δὲ θάτερα τῷ Τυρρηνικῷ καὶ Σαρδῴῳ πελάγει. Ῥεῖ δ' ἐκ τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν ὁ Τίβερις, πληροῦται δ' ἐκ πολλῶν ποταμῶν, μέρος μέν τι δι' αὐτῆς φερόμενος τῆς Τυρρηνίας, τὸ δ' ἐφεξῆς διορίζων ἀπ' αὐτῆς πρῶτον μὲν τὴν Ὀμβρικήν, εἶτα τοὺς Σαβίνους καὶ Λατίνους τοὺς πρὸς τῇ Ῥώμῃ μέχρι τῆς παραλίας. Παραβέβληνται δέ πως τῷ ποταμῷ μὲν καὶ τοῖς Τυρρηνοῖς κατὰ πλάτος, ἀλλήλοις δὲ κατὰ μῆκος· | ἀνέχουσι δὲ πρὸς τὰ Ἀπέννινα ὄρη τὰ πλησιάζοντα τῷ Ἀδρίᾳ πρῶτοι μὲν οἱ Ὀμβρικοί, μετὰ δὲ τούτους Σαβῖνοι, τελευταῖοι δ' οἱ τὴν Λατίνην ἔχοντες, ἀρξάμενοι πάντες ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ. Ἡ μὲν οὖν τῶν Λατίνων χώρα μεταξὺ κεῖται

TEST. : *Chrest.* V 8 (1-2, 4-5), 9 (7-10), 10 (11-18), 11 (21). Schol. *Chrest.* ad 11 sqq. : diagramma fluminis Tiberis.

---

3 τῆς om. W || 11 δ' E : δὲ A ω' del. *Chrest.* || 13 τὸ *Chrest.* s : τῷ A ω' E || 14 Σαβίνους *Chrest.* AEB : Σαβηνούς ω' || 16 παραβέβληνται *Chrest.* B[a] : -βληται A ω' || 19 Σαβῖνοι EWsB : Σαβηνοι AC[-νοί] v[-βή-] || 21 οὖν om. EW.

s'étend donc entre la portion du littoral comprise entre Ostie et la ville de Sinuessa[1] et la Sabine — Ostie est le port de Rome et l'endroit où se jette le Tibre après avoir longé cette ville[2] —. Le Latium s'avance dans le sens de la longueur jusqu'à la Campanie et aux monts du Samnium. La Sabine, elle, est située entre le Latium et l'Ombrie et s'avance à son tour jusqu'aux monts du Samnium, mais elle aborde surtout les Apennins là où résident les Vestins, les Péligniens et les Marses. Quant à l'Ombrie, elle occupe le milieu entre la Sabine et la Tyrrhénie et va jusqu'à Ariminum et Ravenne, au delà des montagnes. Les Tyrrhéniens, enfin, commencent à la mer qui porte leur nom et au Tibre et s'arrêtent aux montagnes qui les encerclent de la Ligurie jusqu'à l'Adriatique. C'est par eux que nous allons reprendre la description détaillée.

2. Les Tyrrhéniens sont connus chez les Romains sous les noms d'*Etrusci* et de *Tusci*. Les Grecs les ont appelés Tyrrhéniens en souvenir de Tyrrhénos, fils d'Atys, qu'on dit[3] avoir envoyé de Lydie des colons dans ces parages. En effet, une famine et une pénurie

1. Frontières atteintes, selon la tradition, dès Ancus Marcius du côté d'Ostie (cf. V, 3, 5), après 130 du côté de Sinuessa, fondée en 296. Que Polybe, III, 91, 4, ait cité Sinuessa parmi les villes de la plaine de Capoue ne veut pas dire, comme l'a bien montré R. Thomsen, 68, qu'il la rattachât politiquement à la Campanie. Dès cette phrase, Artémidore succède à Polybe. On notera le pluriel τὰ Ὤστια, attesté littérairement depuis Salluste seulement (Charis., I, 98, 16 Keil). Quelle que soit l'antiquité de sa source, Strabon a suivi l'usage courant.

2. A l'époque de Strabon, l'embouchure du Tibre se trouvait encore à Tor Bovacciana, 1500 m en aval d'Ostia Antica. Elle a progressé depuis lors de 4500 m.

3. Le récit est déjà dans Hérodote, mais sans les noms de Lydos et de Tyrrhénos. Son contemporain le Lydien Xanthos, en revanche, ignorait tout de cette émigration mais connaissait un partage de la Lydie entre les deux fils d'Atys, Lydos et Torrhébos (*FGrHist.*, 765 F 16). Cette divergence semble attester qu'Hérodote disposait seulement de sources orales (cf. F. Jacoby, *RE* Suppl. II, 416 ss.). Dans ces conditions, les deux noms cités par Strabon pourraient être une invention postérieure. On trouve celui de Tyrrhénos chez Timée (F 62 *Tyrrheno, qui fratri suo cesserat regni contentione*), source de Strabon par Artémidore.

τῆς τε ἀπὸ τῶν Ὠστίων παραλίας μέχρι πόλεως Σινοέσσης καὶ τῆς Σαβίνης (τὰ δ' Ὤστιά ἐστιν ἐπίνειον τῆς Ῥώμης, εἰς ὃ ἐκδίδωσιν ὁ Τίβερις παρ' αὐτὴν ῥυείς), ἐκτείνεται δὲ ἐπὶ μῆκος μέχρι τῆς Καμπανίας καὶ τῶν Σαυνιτικῶν ὀρῶν· ἡ δὲ Σαβίνη μεταξὺ τῶν Λατίνων κεῖται καὶ τῶν Ὀμβρικῶν, ἐκτείνεται δὲ καὶ αὐτὴ πρὸς τὰ Σαυνιτικὰ ὄρη, καὶ μᾶλλον συνάπτει τοῖς Ἀπεννίνοις τοῖς κατὰ Οὐηστίνους τε καὶ Πελίγνους καὶ Μαρσούς· οἱ δ' Ὀμβρικοὶ μέσοι μὲν κεῖνται τῆς τε Σαβίνης καὶ τῆς Τυρρηνίας, μέχρι ⟨δ'⟩ Ἀριμίνου καὶ Ῥαουέννης προΐασιν, ὑπερβάλλοντες τὰ ὄρη. Τυρρηνοὶ δὲ παύονται ὑπ' αὐτοῖς τοῖς ὄρεσι τοῖς περικλείουσιν ἐκ τῆς Λιγυστικῆς εἰς τὸν Ἀδρίαν, ἀπὸ τῆς οἰκείας ἀρξάμενοι θαλάττης καὶ τοῦ Τιβέριδος. Τὰ καθ' ἕκαστα δὲ διέξιμεν, ἀπ' αὐτῶν τούτων ἀρξάμενοι.

2. Οἱ Τυρρηνοὶ τοίνυν παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις Ἐτροῦσκοι καὶ Τοῦσκοι προσαγορεύονται. Οἱ δ' Ἕλληνες οὕτως ὠνόμασαν αὐτοὺς ἀπὸ Τυρρηνοῦ τοῦ Ἄτυος, ὥς φασι, τοῦ στείλαντος ἐκ Λυδίας ἐποίκους δεῦρο. Ἀπὸ γὰρ

TEST. : *Chresl.* V 11 (1-4), 12 (15, 17-18); Eust. *Dion.* 277, 42 (15-18).

1 Ὠστίων *Chresl.* Aω' : Ὀ^{ω}στίων E Ὄστια v^{2}[in lemmate] Ἐνοτίων C ‖ Σινοέσσης lemnia v^{2} : Σινυέσσης *Chresl.* Aω' E ‖ 2 Σαβίνης *Chresl.* EB[-νῆς] : Σαβηνῆς Aω' ‖ Ὤστιά *Chresl.* Aω' : Ὀ^{ω}στιά E ‖ 4 Σαυνιτικῶν Coray : Σαυνη- Aω' [Σαυννη-s] Καμπανίας καὶ Σαμνιτῶν *Chresl.* ‖ 5 Σαβίνη s^{pc} : Σαβηνὴ Aω' ‖ 6 Σαυνιτικὰ A^{2}B : Σαυνη- Aω' [Σαυννη- s] ‖ 7 τοῖς^{2} sB [post corr. m. pr.] : τῆς Aω' ‖ 8 Οὐηστίνους ut infra p. 75, 9 Coray : Οὐεσ- Aω' ‖ Πελίγνους Xylander : Πιλιγγρίους Aω' [-ιγρίους C] ‖ 9 Σαβίνης n : Σαβηνῆς Aω' ‖ 10 δ' A^{2} : om. Aω' ‖ προΐασιν Coray : προσίασιν Aω' ‖ ὑπερβάλλοντες Avs : -βαλόντες ω' ‖ 14 διέξιμεν CW : -ειμεν AvsB ‖ 15 Ἐτροῦσκοι Aω' [Ἑτρ- edd.] : Τροῦσκοι E Eust. def. *Chresl.* ‖ 17 ἀπὸ Τυρρηνοῦ *Chresl.* Aω' E Eust. : ἀπὸ τοῦ Τυρρηνοῦ Coray edd. ‖ 18 ἐποίκους Aω' E : ἀπ- *Chresl.* s[ἐ- supra ἀ- scripsit m. pr.] B def. Eust. ‖ Ἀπὸ Aω' : Ἐπὶ Kramer edd. Ὑπὸ k Coray (Λιμῷ γὰρ *Chresl.* cum ἀπὸ λιμοῦ congruit, ἐν καιρῷ λιμοῦ Eust. cum ἀπὸ et cum ἐπί).

générale de tous les produits du sol avaient obligé Atys, l'un des descendants d'Héraclès et d'Omphale, père lui-même de deux enfants, à ne garder avec lui qu'un fils, Lydos, désigné par tirage au sort, et à envoyer l'autre, Tyrrhénos, en expédition lointaine avec la plus grande partie de son peuple. Ce dernier donna son propre nom au pays dans lequel il était entré et l'appela Tyrrhénie. Il y fonda douze cités et mit à leur tête un seul chef, Tarcon, qui a donné son nom à la ville de Tarquinia et dont on raconte[1], parce qu'il manifesta dès l'enfance une grande intelligence, qu'il était né avec les cheveux blancs. Gouvernés par un seul homme, les Tyrrhéniens étaient à cette époque extrêmement puissants, mais il est probable que leur confédération se désagrégea quelque temps plus tard et que, cédant à la pression violente de leurs plus proches voisins, ils furent obligés de se morceler en cités indépendantes les unes des autres. Car ils n'auraient pas, sans cela, abandonné leurs terres, si fertiles, pour se tourner vers la mer et y vivre de piraterie, chacun dans la mer de son choix, alors qu'ils avaient les moyens, à condition d'unir leurs efforts, non seulement de repousser ceux qui les attaquaient, mais aussi de les attaquer à leur tour et d'entreprendre des campagnes de grande envergure. Après la fondation de Rome arriva de Corinthe un certain Démarate[2], qui amenait avec lui toute une population d'émigrants. Ils furent accueillis par les habitants de Tarquinia et Démarate engendra d'une femme du pays un fils nommé Lucumon. Celui-ci, devenu l'ami du roi des Romains Ancus Marcius, devint à son tour leur roi et prit alors le nom de Lucius Tarquinius Priscus. Comme l'avait fait déjà son père avant lui, il travailla à embellir la Tyrrhénie et y consacra les ressources que lui procurait Rome, tandis que son père avait mis à profit les nombreux artisans venus avec lui de Corinthe. On dit[3] que les ornements du triomphe, les insignes des consuls et, d'une manière générale, les emblèmes portés par les magistrats ont

1-3. *Notes complémentaires*, pp. 199-200.

λιμοῦ καὶ ἀφορίας ὁ Ἄτυς, εἷς τῶν ἀπογόνων Ἡρακλέους καὶ Ὀμφάλης, δυεῖν παίδων ὄντων, κλήρῳ Λυδὸν μὲν κατέσχε, τῷ δὲ Τυρρηνῷ τὸν πλείω συστήσας λαὸν ἐξέστειλεν. Ἐλθὼν δὲ τήν τε χώραν ἀφ' ἑαυτοῦ Τυρρηνίαν ἐκάλεσε, καὶ δώδεκα πόλεις ἔκτισεν, οἰκιστὴν ἐπιστήσας Τάρκωνα, ἀφ' οὗ Ταρκυνία ἡ πόλις, ὃν διὰ τὴν ἐκ παίδων σύνεσιν πολιὸν γεγεννῆσθαι μυθεύουσι. Τότε μὲν οὖν ὑφ' ἑνὶ ἡγεμόνι ταττόμενοι μέγα ἴσχυον, χρόνοις δ' ὕστερον διαλυθῆναι τὸ σύστημα εἰκὸς καὶ κατὰ πόλεις διασπασθῆναι βίᾳ τῶν πλησιοχώρων εἴξαντας· οὐ γὰρ ἂν χώραν εὐδαίμονα ἀφέντες τῇ θαλάττῃ κατὰ λῃστείαν ἐπέθεντο, ἄλλοι πρὸς ἄλλα τραπόμενοι πελάγη, ἐπεί, ὅπου γε συμπνεύσαιεν, ἱκανοὶ ἦσαν οὐκ ἀμύνασθαι μόνον τοὺς ἐπιχειροῦντας αὐτοῖς, ἀλλὰ καὶ ἀντεπιχειρεῖν καὶ μακρὰς στρατείας ποιεῖσθαι. Μετὰ δὲ τὴν τῆς Ῥώμης κτίσιν Δημάρατος ἀφικνεῖται, λαὸν ἄγων ἐκ Κορίνθου, καὶ δεξαμένων αὐτὸν Ταρκυνιτῶν γεννᾷ Λουκούμωνα ἐξ ἐπιχωρίας γυναικός. Γενόμενος δὲ Ἄγκῳ Μαρκίῳ, τῷ βασιλεῖ τῶν Ῥωμαίων, φίλος ἐβασίλευσεν οὗτος καὶ μετωνομάσθη Λεύκιος Ταρκύνιος Πρίσκος. | Ἐκόσμησε δ' οὖν τὴν Τυρρηνίαν καὶ αὐτὸς καὶ ὁ πατὴρ πρότερον, ὁ μὲν εὐπορίᾳ δημιουργῶν τῶν συνακολουθησάντων οἴκοθεν, ὁ δὲ ταῖς ἐκ τῆς Ῥώμης ἀφορμαῖς. Λέγεται δὲ καὶ ὁ θριαμβικὸς κόσμος καὶ ὑπατικὸς καὶ ἁπλῶς ὁ τῶν

TEST. : *Chrest.* V 12 (1-5) ; Eust. *Dion.* 278, 1 (1, 3-7). Def. E.

1 Ἄτυς *Chrest.* B[1] : Σάτυς A ω' def. Eust. || 7 γεγεννῆσθαι AvB : γεγενῆ- CWs || 14 αὐτοῖς n Xylander : αὐτοὺς A ω' || 17 αὐτὸν ACs : αὐτῶν WvB || Ταρκυνιτῶν n Coray : Ταρκυνητῶν A ω' || 18 Μαρκίῳ Coray : Μάρκῳ A ω'.

été apportés à Rome de Tarquinia avec les faisceaux, les haches, les trompettes, les cérémonies religieuses, l'art divinatoire et tout l'accompagnement musical des manifestations publiques romaines. Le second Tarquinius, dit Tarquinius le Superbe, fils du précédent, fut chassé de Rome et la royauté finit avec lui. Porsenna, roi de la ville tyrrhénienne de Clusium, tenta de le rétablir par les armes sur son trône, mais il n'y parvint pas et, renonçant à se faire l'ennemi des Romains, il gagna leur amitié et quitta leur territoire comblé d'honneurs et de riches présents.

3. Voilà ce que nous avions à dire de la renommée des Tyrrhéniens. Nous ajouterons cependant un mot sur les exploits accomplis par les habitants de Cæré. Alors que les Gaulois, après avoir pris Rome[1], se trouvaient en Sabine sur le chemin du retour, ils les attaquèrent, les vainquirent et les dépouillèrent de force du butin que les Romains leur avaient abandonné de bon gré. Outre cela, ils avaient précédemment sauvé la vie aux Romains venus se réfugier chez eux et avaient pris soin des Vestales et de la flamme immortelle[2]. Mal gouvernés comme ils l'étaient à cette époque, les Romains paraissent n'avoir pas su leur témoigner toute la reconnaissance qu'ils méritaient, car s'ils leur accordèrent le droit de cité, ils ne les inscrivirent pas sur le registre civique mais les reléguèrent avec tous ceux qui n'avaient pas droit à l'isonomie sur les listes dites Tables Cærétanes[3].

Cæré a joui chez les Grecs d'une excellente réputation, non seulement de courage, mais aussi de justice, pour s'être abstenue de piraterie, bien qu'elle fût extrêmement puissante. Elle est aussi la donatrice du trésor appelé

1. En 390. Voir *Notes complémentaires*, p. 200.
2. Cf. Tite-Live, V, 40, 7-10 (départ des Vestales pour Cæré).
3. On date généralement ces tables de 353, du fait de leur relation probable avec le traité mentionné par Tite-Live, VII, 20, 8. Elles semblent avoir institué le type du municipe à *civitas sine suffragio* et ont attiré à ce titre l'attention de Polybe. Voir en dernier lieu M. Sordi, *I rapporti Romano-Ceriti e l'origine della civitas sine suffragio*, Rome, 1960.

ἀρχόντων ἐκ Ταρκυνίων δεῦρο μετενεχθῆναι καὶ ῥάβδοι καὶ πελέκεις καὶ σάλπιγγες καὶ ἱεροποιίαι καὶ μαντικὴ καὶ μουσική, ὅσῃ δημοσίᾳ χρῶνται Ῥωμαῖοι. Τούτου δ' υἱὸς ἦν ὁ δεύτερος Ταρκύνιος ὁ Σούπερβος, ὅσπερ καὶ τελευταῖος βασιλεύσας ἐξέπεσε. Πορσίνας δ', ὁ τῶν Κλουσίνων βασιλεύς, πόλεως Τυρρηνίδος, κατάγειν αὐτὸν ἐπιχειρήσας δι' ὅπλων, ὡς οὐχ οἷός τε ἦν, καταλυσάμενος τὴν ἔχθραν ἀπῆλθε φίλος μετὰ τιμῆς καὶ δωρεῶν μεγάλων.

3. Περὶ μὲν τῆς ἐπιφανείας τῶν Τυρρηνῶν ταῦτα. Καὶ ἔτι τὰ τοῖς Καιρετάνοις πραχθέντα· καὶ γὰρ τοὺς ἑλόντας τὴν Ῥώμην Γαλάτας κατεπολέμησαν, ἀπιοῦσιν ἐπιθέμενοι κατὰ Σαβίνους, καὶ ἃ παρ' ἑκόντων ἔλαβον Ῥωμαίων ἐκεῖνοι λάφυρα ἄκοντας ἀφείλοντο· πρὸς δὲ τούτοις τοὺς καταφυγόντας παρ' αὐτοὺς ἐκ τῆς Ῥώμης ἔσωσαν καὶ τὸ ἀθάνατον πῦρ καὶ τὰς τῆς Ἑστίας ἱερείας. Οἱ μὲν οὖν Ῥωμαῖοι διὰ τοὺς τότε φαύλως διοικοῦντας τὴν πόλιν οὐχ ἱκανῶς ἀπομνημονεῦσαι τὴν χάριν αὐτοῖς δοκοῦσι· πολιτείαν γὰρ δόντες οὐκ ἀνέγραψαν εἰς τοὺς πολίτας, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς μὴ μετέχοντας τῆς ἰσονομίας εἰς τὰς δέλτους ἐξώριζον τὰς Καιρετάνων.

Παρὰ δὲ τοῖς Ἕλλησιν εὐδοκίμησεν ἡ πόλις αὕτη διά τε ἀνδρείαν καὶ δικαιοσύνην· τῶν τε γὰρ ληστηρίων ἀπέσχετο, καίπερ δυναμένη πλεῖστον. Καὶ Πυθοῖ τὸν

TEST. : *Chresl.* V 13 (9-13) ; St. Byz. [1]Ἄγυλλα (20), [2]Καιρή (20). Def. E.

---

5 Πορσίνας A : Πορσινᾶς CB Πορσινὰς Wvs Πορσηνᾶς Hopper (Πορσίνας Plut., *Popl.*, 17 al.) || 7 ὡς om. W || 8 δωρεῶν A ω' : -ραιῶν W || 10 Καιρετάνοις B[2] : Κερεατίνοις A ω' (e Κερε^{α}τίνοις ortum) def. *Chresl.* || 11 plura affert *Chresl.* (τοὺς τὴν Ῥώμην ἐπὶ Φουρίου [Φρουρίου cod.] λαβόντας) || 12 Σαβίνους *Chresl.* B : Σαβή- A ω' [-νούς Wvs] || 20 Καιρετάνων B[2] et ita fuisse docet St. Byz.[1] τὸ ἐθνικὸν Καιρετάνοι, ὡς Στράβων : Κερετάνων A Κερετανῶν sB Κερατανῶν CWv Καιρηταν(ός) St. Byz.[2].

Trésor des Agylléens à Pythô. En effet, l'actuelle Cæré s'appelait auparavant Agylla et l'on assure qu'elle avait pour fondateurs des Pélasges venus de Thessalie[1]. Mais quand les Lydiens, sous leur nouveau nom de Tyrrhéniens, vinrent attaquer les Agylléens, l'un d'eux s'étant avancé jusqu'au pied de leurs remparts leur demanda le nom de cette cité, et comme une sentinelle thessalienne, au lieu de répondre à sa question, l'avait salué d'un « Chæré »[2] de bienvenue, les Tyrrhéniens interprétèrent ce mot comme un présage et en firent le nouveau nom de la ville, une fois qu'ils l'eurent prise.

D'une cité aussi illustre et brillante, il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges, et c'est bien davantage dans la station thermale voisine appelée Bains de Cæré[3] qu'on rencontre une population nombreuse, à cause des villégiaturants venus y faire leur cure.

4. En ce qui concerne les Pélasges, presque tous les auteurs[4] s'accordent à les considérer comme une antique nation qui proliféra sur toute la Grèce, et principalement chez les Étoliens de Thessalie. Éphore[5] professe penser que, Arcadiens d'origine, ils choisirent par atavisme le métier de soldat, qu'ils y gagnèrent parmi les Grecs de nombreux adhérents qui portèrent dès lors tous leur nom et qu'ils acquirent, de ce fait, une grande renommée non seulement en Grèce, mais aussi hors de Grèce, partout où avaient pu les entraîner

1. Sur l'identification problématique du Trésor des Agylléens à Delphes, voir P. de La Coste-Messelière, *Au musée de Delphes*, Paris, 1936, 476 ss. Hérodote, I, 167, 1, mentionne le nom d'Agylla à propos d'une victoire de 535, motif probable de la consécration de ce monument, mais la ville a pu prendre le nom de Cæré avant ce témoignage. Quoi qu'il en soit, l'époque du changement de nom a été considérablement reculée par l'auteur de l'anecdote recueillie par Timée (cf. Geffcken, 44), qui la situe lui-même dans le cadre historique de la colonisation de l'Étrurie par les Pélasges selon la théorie d'Hellanicos (*FGrHist.*, 4 F 4).

2. C'est-à-dire : « Salut à toi ».

3. Aujourd'hui les Bagni del Sasso, à 9 km au nord-ouest de Cerveteri.

4-5. *Notes complémentaires*, p. 200.

Ἀγυλλαίων καλούμενον ἀνέθηκε θησαυρόν· Ἄγυλλα γὰρ ὠνομάζετο τὸ πρότερον ἡ νῦν Καῖρε, καὶ λέγεται Πελασγῶν κτίσμα τῶν ἐκ Θετταλίας ἀφιγμένων· τῶν δὲ Λυδῶν, οἵπερ Τυρρηνοὶ μετωνομάσθησαν, ἐπιστρατευσάντων τοῖς Ἀγυλλαίοις, προσιὼν τῷ τείχει τις ἐπυνθάνετο τοὔνομα τῆς πόλεως, τῶν δ' ἀπὸ τοῦ τείχους Θετταλῶν τινος ἀντὶ τοῦ ἀποκρίνασθαι προσαγορεύσαντος αὐτὸν « χαῖρε », δεξάμενοι τὸν οἰωνὸν οἱ Τυρρηνοὶ τοῦτον ἁλοῦσαν τὴν πόλιν μετωνόμασαν.

Ἡ δὲ οὕτω λαμπρὰ καὶ ἐπιφανὴς πόλις νῦν ἴχνη σῴζει μόνον, εὐανδρεῖ δ' αὐτῆς μᾶλλον τὰ πλησίον θερμά, ἃ καλοῦσι Καιρετανά, διὰ τοὺς φοιτῶντας θεραπείας χάριν.

4. Τοὺς δὲ Πελασγούς, ὅτι μὲν ἀρχαῖόν τι φῦλον κατὰ τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν ἐπεπόλασε, καὶ μάλιστα παρὰ τοῖς Αἰολεῦσι τοῖς κατὰ Θετταλίαν, ὁμολογοῦσιν | ἅπαντες σχεδόν τι. Νομίζειν δέ φησιν Ἔφορος τὸ ἀνέκαθεν Ἀρκάδας ὄντας ἑλέσθαι στρατιωτικὸν βίον, εἰς δὲ τὴν αὐτὴν ἀγωγὴν προτρέποντας πολλοὺς ἅπασι τοῦ ὀνόματος μεταδοῦναι καὶ πολλὴν ἐπιφάνειαν κτήσασθαι καὶ παρὰ τοῖς Ἕλλησι καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις, παρ' ὅσους ποτὲ ἀφιγμένοι τετυχή-

---

TEST. : St. Byz. Ἄγυλλα (locus parall. ad 1-9, unde Eust. *Hom.* 1432, 27).

---

1 Ἀγυλλαίων AB^{2} : Ἀνλλαίων CW Ἀγελλαίων vs[-αῖον] B ‖ Ἄγυλλα AB^{2} : Ἀγύλλα St. Byz. Ἄνλλα CW Ἄγελλα vsB ‖ 2 Καῖρε St. Byz. Eust. Casaubon : Κερέα A ω' Κεραία A^{2} Καιρέα B edd. ‖ 5 Ἀγυλλαίοις AB^{2} : Ἀνλλ- CW Ἀγελλ- vsB def. St. Byz. ‖ 8 Τυρρηνοὶ St. Byz. sB : -νιοι ACWv def. Eust. ‖ 9 τοῦτον om. W ‖ ἁλοῦσαν A ω' : Ἀνλλοῦσαν W def. St. Byz. Eust. ‖ 12 Καιρετάνα (sic) B : Κερετάνα A ω' [Κερέ-] ‖ 14 παρὰ A ω' : περὶ E ‖ 16 νομίζειν A[prius νομι scripsit amanuensis cetera uacua relinquens, deinde ζειν addidit alter] E : νομι C[spatio uacuo relicto] νομίζω WvsB ‖ 18 προτρέποντας AEB^{2} : -ντα ω'.

les hasards de leur carrière. Car Homère assure qu'ils ont eu des colons en Crète. Ainsi Ulysse dit-il à Pénélope :

Bien qu'on les eût mêlés, tous parlaient leur langage :
Ici les Achéens, là, bouillants de courage,
Les Étéocrétois, puis les gens de Cydon,
Puis les guerriers doriens avec leurs cheveux longs,
Enfin, pareils aux dieux, la troupe des Pélasges[1].

D'autre part, on appelle Argos Pélasgique la partie de la Thessalie comprise entre les embouchures du Pénée, les Thermopyles et le massif du Pinde, les Pélasges ayant été les maîtres de ce territoire. L'épithète de pélasgique est encore donnée à Zeus de Dodone par le poète :

Zeus, seigneur souverain, ô prince de Dodone,
O toi, Zeus pélasgique...[2]

Beaucoup d'auteurs[3] ont qualifié également de pélasgiques les peuplades de l'Épire, comme si les Pélasges avaient étendu jusque-là leur domination. Et comme on donnait aussi le nom de Pélasges à de nombreux héros, on en a fait plus tard le nom de leurs peuples. C'est ainsi qu'on parle[4] de la

pélasgienne Lesbos[5],

et qu'Homère nomme entre les voisins des Ciliciens de Troade les Pélasges :

Hippothoos menait les tribus des Pélasges :
Ces guerriers dont la lance avait fait le renom
Peuplaient de Larissa les champs gras et profonds[6].

Pour Éphore, Hésiode serait le premier témoin de l'origine arcadienne de cette nation, là où il dit :

Ils naquirent ainsi, fils de ce Lycaon,
Qu'on eût pris pour un dieu et qui, dans un autre âge,
Avait été conçu des œuvres de Pélasge[7].

1. *Odyssée*, XIX, 175-177.
2. *Iliade*, XVI, 233.
3-5. *Notes complémentaires*, pp. 200-201.
6. *Iliade*, II, 840-841.
7. Fr. 44 Rzach.

κασι. Καὶ γὰρ τῆς Κρήτης ἔποικοι γεγόνασιν, ὥς φησιν Ὅμηρος· λέγει γοῦν Ὀδυσσεὺς πρὸς Πηνελόπην·

ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα μεμιγμένη· ἐν μὲν Ἀχαιοί,
ἐν δ' Ἐτεόκρητες μεγαλήτορες, ἐν δὲ Κύδωνες,
Δωριέες τε τριχάϊκες, δῖοί τε Πελασγοί.

Καὶ τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἡ Θετταλία λέγεται, τὸ μεταξὺ τῶν ἐκβολῶν τοῦ Πηνειοῦ καὶ τῶν Θερμοπυλῶν ἕως τῆς ὀρεινῆς τῆς κατὰ Πίνδον, διὰ τὸ ἐπάρξαι τῶν τόπων τούτων τοὺς Πελασγούς. Τόν τε Δία τὸν Δωδωναῖον αὐτὸς ὁ ποιητὴς ὀνομάζει Πελασγικόν·

Ζεῦ ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικέ.

Πολλοὶ δὲ καὶ τὰ Ἠπειρωτικὰ ἔθνη Πελασγικὰ εἰρήκασιν, ὡς καὶ μέχρι δεῦρο ἐπαρξάντων· Πελασγούς τε πολλοὺς καὶ τῶν ἡρώων ὀνόματα καλέσαντες, οἱ ὕστερον ἀπ'ἐκείνων πολλὰ τῶν ἐθνῶν ἐπώνυμα πεποιήκασι· καὶ γὰρ τὴν Λέσβον « Πελασγίαν » εἰρήκασι, καὶ τοῖς ἐν τῇ Τρωάδι Κίλιξιν Ὅμηρος εἴρηκε τοὺς ὁμόρους Πελασγούς·

Ἱππόθοος δ' ἄγε φῦλα Πελασγῶν ἐγχεσιμώρων,
τῶν, οἳ Λάρισαν ἐριβώλακα ναιετάασκον.

Τῷ δ' Ἐφόρῳ τοῦ ἐξ Ἀρκαδίας εἶναι τὸ φῦλον τοῦτο ἦρξεν Ἡσίοδος. Φησὶ γάρ·

υἱεῖς ἐξεγένοντο Λυκάονος ἀντιθέοιο,
ὅν ποτε τίκτε Πελασγός.

TEST. : *Chrest.* V 14 (6-13, 17-18). Def. E.

---

2 γοῦν ω' : γ' οὖν A οὖν B ‖ Πηνελόπην A ω' : τὴν Ἐλόπην W πὴν Ἐλόπην v ‖ 4 ἐν δ' Ἐτεόκρητες CWv[-κριτες] : ἐν δέ τεό Κρῆτες A ἐν δὲ τε Κρῆτες sB[τε καὶ Κρῆτες B²] ‖ 5 Δωριέες τε A ω' : Δωριέσται Wv ‖ 7 Πηνειοῦ *Chrest.* : -νιοῦ A ω' ‖ 18 ἐγχεσιμώρων A ω' : -μόρων C def. *Chrest.* ‖ 19 Λάρισαν A ω' : -σσαν A¹ ‖ 20 τοῦ n Corny : τὸ A ω'.

Dans les *Supplianles* ou les *Danaïdes*[1], Eschyle attribue pour origine à la tribu des Pélasges la ville d'Argos, voisine de Mycènes. Éphore prétend, de son côté, que le Péloponnèse aurait été appelé Pélasgie, et Euripide dit aussi, dans son *Archélaos* :

Danaos, celui-là qui eut cinquante filles,
Vint sur le lieu d'Argos pour y fonder la ville
Désormais établie au bord de l'Inachos.
Puis il voulut — tel fut l'édit de Danaos —
Que dans l'Hellade entière on prît désormais note
Que tous ceux qu'on nommait autrefois Pélasgiotes
Devaient être appelés du nom de Danaens[2].

Anticlidès[3] assure qu'ils fondèrent les premiers les établissements de Lemnos et d'Imbros et que même certains d'entre eux avaient pris part aux côtés de Tyrrhénos, le fils d'Atys, à l'expédition d'Italie. Enfin les auteurs des *Atthides*[4] parlent des Pélasges comme s'il en avait existé également à Athènes, mais ils ajoutent que les habitants de l'Attique les avaient appelés Pélarges[5] parce que, perpétuellement nomades, ils allaient se fixer comme des oiseaux migrateurs dans les lieux où les conduisait le hasard.

5. On veut que la plus grande dimension de la Tyrrhénie en longueur soit le littoral de Luna à Ostie, avec quelque 2500 stades, et que sa largeur, mesurée le long des montagnes, soit plus petite de la moitié[6]. De Luna à Pise, on compte plus de 400 stades, de Pise à Volaterræ[7] 280 stades, de Volaterræ à Populonium 270 stades et de Populonium à Cosa près de 800 stades[8]

1. *Suppl.*, 16 ss. et 250 ss. Voir *Notes complémentaires*, p. 201.
2-4. *Notes complémentaires*, p. 201.
5. C'est-à-dire les « grues ». Cf. Philochore, *FGrHist.*, 328 F 99.
6. Soit 464 km sur 230, alors que la longueur atteint 315 km et la largeur le long des Apennins entre Pontremoli et les sources du Tibre, au plus 185 km. Ces chiffres proviennent d'Artémidore.
7. Plutôt les *Vada Volaterrana* (Vada, 21 km SSE Livourne).
8. Respectivement 75, 52, 50 et 148 km, avec un reste tacite de 750 stades de Cosa à Ostie, soit 139 km. Les distances réelles correspondantes sont, en rangeant la côte, de 60, 50, 40, 100 et 120 km environ.

Αἰσχύλος δ' ἐκ τοῦ περὶ Μυκήνας Ἄργους φησὶν ἐν Ἱκέτισιν ἢ Δαναΐσι τὸ γένος αὐτῶν. Καὶ τὴν Πελοπόννησον δὲ Πελασγίαν φησὶν Ἔφορος κληθῆναι, καὶ Εὐριπίδης δ' ἐν Ἀρχελάῳ φησὶν ὅτι

Δαναὸς ὁ πεντήκοντα θυγατέρων πατὴρ
ἐλθὼν ἐς Ἄργος ᾤκισ' Ἰνάχου πόλιν,
Πελασγιώτας δ' ὠνομασμένους τὸ πρὶν
Δαναοὺς καλεῖσθαι νόμον ἔθηκ' ἀν' Ἑλλάδα.

Ἀντικλείδης δὲ πρώτους φησὶν αὐτοὺς τὰ περὶ Λῆμνον καὶ Ἴμβρον κτίσαι, καὶ δὴ τούτων τινὰς καὶ μετὰ Τυρσηνοῦ τοῦ Ἄτυος εἰς τὴν Ἰταλίαν συνᾶραι. Καὶ οἱ τὴν Ἀτθίδα συγγράψαντες ἱστοροῦσι περὶ τῶν Πελασγῶν, ὡς καὶ Ἀθήνησι γενομένων· διὰ δὲ τὸ πλανήτας εἶναι καὶ δίκην ὀρνέων ἐπιφοιτᾶν ἐφ' οὓς ἔτυχε τόπους Πελαργοὺς ὑπὸ τῶν Ἀττικῶν κληθῆναι. |

5. Τῆς δὲ Τυρρηνίας μῆκος μὲν τὸ μέγιστον εἶναί φασι τὴν παραλίαν ἀπὸ Λούνης μέχρι Ὠστίων δισχιλίων που καὶ πεντακοσίων σταδίων, πλάτος δὲ τοῦ ἡμίσους ἔλαττον τὸ πρὸς τοῖς ὄρεσιν. Εἰς μὲν οὖν Πίσας ἀπὸ Λούνης πλείους τῶν τετρακοσίων σταδίων εἰσίν, ἐντεῦθεν δ' εἰς Οὐολατέρρας διακόσιοι [καὶ] ὀγδοήκοντα, πάλιν

TEST. : *Chrest.* V 15 (13-15), 16 (16-19), 17 (19-20). Def. E.

---

2 Πελοπόννησον A ω' : -πόνησον C ‖ 3 Ἔφορος s : Εὔφορος A ω' ‖ 6 ἐς Kramer : εἰς A ω' ‖ ᾤκισ' Kramer [ᾤκισεν Xylander] : ᾤκησεν A ω' ‖ 8 ἔθηκ' ἀν' s (e VIII, 6, 9) : ἔθηκεν Aω' ‖ 9 Λῆμνον n : Λίμνον A ω' ‖ 10 καὶ[2] om. C ‖ Τυρσηνοῦ A : Τυρσηνοῦς ω' [-νοῦς s] Τυρρηνοῦς B Τυρρηνοῦ Aldina edd. ‖ 13 post γενομένων addunt τῶν Πελασγῶν A ω' def. *Chrest.*, quæ deleuit Coray ‖ 17 φασι ω' : φησι A def. *Chrest.* ‖ Ὠστίων *Chrest.* : Ὀστίων A ω' ‖ 19 Πίσας s : Πείσας A ω' Πίσαν *Chrest.* ‖ 21 Οὐολατέρρας Xylander : Οὐαδετέρρας A ω' [om. s spatio relicto] Οὐαλδεστέρρας B[2] num Οὐαδ<α Οὐολα>τέρρας ?‖ καὶ tacite om. edd., de quo cf. infra p. 63, 3.

selon les uns, près de 600 selon les autres[1], alors que Polybe indique 400 et arrête le total à 1350 stades[2]. Le premier de ces noms, Luna, s'applique à une ville en même temps qu'à un port. Les Grecs l'appellent ville, et port, de Sélénè[3]. La ville elle-même n'est pas grande, le port, en revanche, est très grand et très beau : il enferme dans son périmètre plusieurs havres, tous profonds, et offre ainsi tous les avantages qu'on attend d'une base navale utilisée par des hommes ayant imposé leur thalassocratie sur une mer aussi vaste et pendant si longtemps. Le port est encore entouré d'une ceinture de montagnes élevées d'où l'on voit les différentes mers[4], la Sardaigne et une grande partie de la côte à gauche et à droite. Il s'y trouve du marbre, soit blanc, soit veiné d'un gris bleuâtre[5], en gisements tellement immenses et d'une si belle qualité — on en tire des dalles et des colonnes monolithiques — que Rome et les autres villes d'Italie s'y fournissent pour la construction de la plupart des monuments de marque. Ce matériau est, au surplus, facile à transporter, du fait que les carrières dominent la mer à faible distance de celle-ci et que le Tibre reprend à son tour le fret maritime. La Tyrrhénie fournit également la plus grande partie du bois de charpente utilisé dans la construction des maisons, avec les poutres les plus droites et les plus longues. Il est acheminé directement par le fleuve.

1. *Notes complémentaires*, p. 201.
2. Respectivement 71 et 239,75 km, chiffres relativement exacts, mais l'un et l'autre rétablis par conjecture en tenant compte de la mesure attribuée au stade par Polybe (XXXIV, 11, 3 B.-W.). On consultera sur les différentes estimations citées ici par Strabon l'article de G. Radke, *RE* s. v. *Pyrgoi* (XXIV, 26 ss.), encore que tout n'y soit pas convaincant.
3. Traduction de l'expression latine *Lunae portus*, mentionnée déjà par Ennius, *Ann.*, fr. 16 Vahlen, et rapportée à la forme semi-circulaire du golfe de la Spezia. Cf. Schol. Pers., VI, 1 et 9 *portum in modum lunae factum*. La source est ici Posidonius.
4. La Mer Ligystique et les deux mers baignant la Corse et la Sardaigne (Mer de Sardaigne et Mer Tyrrhénienne), effectivement visibles à quelque 250 km.
5. *Notes complémentaires*, p. 201.

δ' ἐνθένδε εἰς Ποπλώνιον διακόσιοι ἑβδομήκοντα, ἐκ δὲ Ποπλωνίου εἰς Κόσαν ἐγγὺς ὀκτακόσιοι, οἱ δὲ ἑξακόσιοί φασι, Πολύβιος δ⟨ὲ τετρακόσιοι, καὶ⟩ εἶναι τοὺς πάντας χιλίους τριακοσίους πεντήκοντα. Τούτων δ' ἡ μὲν Λούνα πόλις ἐστὶ καὶ λιμήν, καλοῦσι δ' οἱ Ἕλληνες Σελήνης λιμένα καὶ πόλιν. Ἡ μὲν οὖν πόλις οὐ μεγάλη, ὁ δὲ λιμὴν μέγιστός τε καὶ κάλλιστος, ἐν αὑτῷ περιέχων πλείους λιμένας, ἀγχιβαθεῖς πάντας, οἷον ἂν γένοιτο ὁρμητήριον θαλαττοκρατησάντων ἀνθρώπων τοσαύτης μὲν θαλάττης, τοσοῦτον δὲ χρόνον. Περικλείεται δ' ὁ λιμὴν ὄρεσιν ὑψηλοῖς, ἀφ' ὧν τὰ πελάγη κατοπτεύεται καὶ ἡ Σαρδὼ καὶ τῆς ἠιόνος ἑκατέρωθεν πολὺ μέρος. Μέταλλα δὲ λίθου λευκοῦ τε καὶ ποικίλου γλαυκίζοντος τοσαῦτά τ' ἐστὶ καὶ τηλικαῦτα, μονολίθους ἐκδιδόντα πλάκας καὶ στύλους, ὥστε τὰ πλεῖστα τῶν ἐκπρεπῶν ἔργων τῶν ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ ταῖς ἄλλαις πόλεσιν ἐντεῦθεν ἔχειν τὴν χορηγίαν· καὶ γὰρ εὐεξάγωγός ἐστιν ἡ λίθος, τῶν μετάλλων ὑπερκειμένων τῆς θαλάττης πλησίον, ἐκ δὲ τῆς θαλάττης διαδεχομένου τοῦ Τιβέριος τὴν κομιδήν· καὶ τὴν ξυλείαν τὴν εἰς τὰς οἰκοδομὰς σελμάτων εὐθυτάτων καὶ εὐμηκεστάτων ἡ Τυρρηνία χορηγεῖ τὴν πλείστην, τῷ ποταμῷ

TEST. : *Chrest.* V 16 (4-7, 12-16). Def. E.

1 Ποπλώνιον Αω' : Πλώνιον C || 2 Κόσαν Αω' : Κόσσαν W || 3 δὲ τετρακόσιοι καὶ Lasserre : δ' οὐκ Αω' quod e ΔΕΥΚ fluxisse potest, i. e. δὲ υ' κ(αὶ) (καὶ superuacaneum inuenitur paulo supra, p. 62, 21) δ' οὐκ εὖ Kramer || 4 τριακοσίους Α : τετρακοσίους ω' [υ' CWvB] || πεντήκοντα Aly : τριάκοντα Αω' [λ' CWvB] || 12 Σαρδὼ As : Σαρδὼν ω' || 17 χορηγίαν ACWB^{2} : χωρη- vsB || 18 θαλάττης^{2} Aldina : -σσης Αω'.

A proximité des montagnes qui dominent Luna se trouve la ville de Luca, mais une partie de la population pratique l'habitat par bourgades. La contrée est néanmoins fortement peuplée et c'est elle qui procure à l'armée le plus gros contingent de soldats. Elle fournit aussi la majorité des chevaliers, sur laquelle le Sénat prélève à son tour la majorité de ses membres d'ordre équestre[1]. Entre Luna et Pise coule le torrent du Macrès, dont beaucoup d'historiens[2] font la frontière entre la Tyrrhénie et la Ligystique.

Pise est une fondation des Pisates du Péloponnèse qui firent la guerre de Troie aux côtés de Nestor, s'égarèrent sur le chemin du retour et débarquèrent les uns à Métaponte, les autres dans la région de Pise. Tous, cependant, gardèrent leur nom de Pyliens[3]. La ville s'élève entre deux cours d'eau et sur leur confluent même : l'Arno et l'Ausar. A Pise, l'Arno, qui vient d'Arrétium, est une grosse rivière, mais ce n'est pas toute la rivière, car elle s'est auparavant scindée en trois bras. L'Ausar descend des Apennins. A l'endroit où les deux cours d'eau se réunissent pour ne plus en former qu'un seul, ils se soulèvent l'un contre l'autre, en se heurtant, à une hauteur telle, que deux hommes debout sur chacune des deux rives ne peuvent pas se voir l'un l'autre[4]. Il s'ensuit nécessairement qu'il est difficile de remonter la rivière à partir de la mer ; le trajet navigable atteint environ 20 stades[5].

1. Luca est colonie romaine depuis 180, municipe depuis 89. L'information, nécessairement postérieure à la seconde date, mais antérieure au principat, qui confère à l'empereur le recrutement des chevaliers (cf. E. Pais, *Straboniana*, RFIC, 15, 1887, 151), provient de Posidonius.

2. Probablement Polybe et ses sources romaines, relayés ici par Artémidore. Timée, en revanche, fixait la frontière à l'Arno (Lycophr., 1240 ss., cf. C. von Holtzinger, *Lykophron's Alexandra*, Leipzig, 1895, 339), qui a, en effet, assumé cet office jusqu'à la fondation de Luna en 177 et à nouveau depuis 81 av. J.-C.

3. Cette légende, née de la ressemblance des noms de la ville étrusque et de la ville d'Élide, remonte au moins à Timée. Cf. Justin, XX, 1, 11.

4. *Notes complémentaires*, p. 201.

5. 3,7 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 201.

κατάγουσα ἐκ τῶν ὀρῶν εὐθύς. ⟨Πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσι **τοῖς ὑπερκειμένοις τῆς Λούνης *ἐστὶ πόλις* Λοῦκα· ἔνιοι δὲ κωμηδὸν οἰκοῦσιν. Εὐανδρεῖ δ' ὅμως ἡ χώρα καὶ τὸ στρατιωτικὸν ἐντεῦθεν τὸ πλέον ἐστὶ καὶ τὸ τῶν ἱππικῶν πλῆθος, ἐξ ὧν καὶ ἡ σύγκλητος λαμβάνει τὴν σύνταξιν.⟩ Μεταξὺ δὲ Λούνης καὶ Πίσης ὁ Μάκρης ἐστὶ χαράδριον, ᾧ πέρατι τῆς Τυρρηνίας καὶ τῆς Λιγυστικῆς κέχρηνται τῶν συγγραφέων πολλοί.

Ἡ δὲ Πίσα κτίσμα μέν ἐστι τῶν ἐν Πελοποννήσῳ Πισατῶν, οἳ μετὰ Νέστορος ἐπὶ Ἴλιον στρατεύσαντες κατὰ τὸν ἀνάπλουν [ὃν] ἐπλανήθησαν, οἱ μὲν εἰς τὸ Μεταπόντιον, οἱ δ' εἰς τὴν Πισᾶτιν, ἅπαντες Πύλιοι καλούμενοι. Δυεῖν δὲ ποταμῶν κεῖται μεταξὺ κατ' αὐτὴν τὴν συμβολήν, Ἄρνου τε καὶ Αὔσαρος, ὧν ὁ μὲν ἐξ Ἀρρητίου φέρεται πολύς, οὐχὶ πᾶς, ἀλλὰ τριχῇ σχισθείς, ὁ δ' ἐκ τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν· συμπεσόντες δ' εἰς ἓν ῥεῖθρον μετεωρίζουσιν ἀλλήλους ταῖς ἀντικοπαῖς ἐπὶ τοσοῦτον, ὥστε τοὺς ἐπὶ τῶν ἠιόνων ἑστῶτας ἀμφοτέρων μηδ' ἕτερον ὑπὸ θατέρου καθορᾶσθαι, ὥστ' ἀνάγκη δυσανάπλωτα ἐκ θαλάττης εἶναι· στάδιοι δ' εἰσὶ τοῦ ἀνάπλου περὶ εἴκοσι. Μυθεύουσι

TEST. : *Chrest.* V 17 (9-11).

1-5 Πρὸς δὲ τοῖς — λαμβάνει τὴν σύνταξιν sententias ambas codices A ω' supra V, 1, 11 exhibent, hic uero reponi jubetur articulis τοῖς ante ὄρεσι et τῆς ante Λούνης, quod sensit Meineke, uerba εὐανδρεῖ δ' ὅμως — λαμβάνει τὴν σύνταξιν tamen suadente du Theil, supra V, 2, 1 post ὥς φησι Ποσειδώνιος inserens ‖ 2 ἐστὶ πόλις hic transposuit Clüver : post τοῖς ὄρεσι præbent A ω' ‖ 6 Πίσης Coray : Πείσης A ω' ‖ χαράδριον Müller ad Ptol., *Geogr.*, III, 1, 3 : χωρίον Aω' e XAPION ortum ‖ 9 Πίσα *Chrest.* E : Πεῖσα AWB Πείσα ω' ‖ Πισατῶν *Chrest.* E : Πεισα- A ω' ‖ 11 ὃν del. Xylander : præbent A ω' οἳ ... ἐν τῷ νόστῳ ἐπλανήθησαν *Chrest.* ‖ 12 Πισᾶτιν Coray : Πεισά- A ω' ‖ 13 τὴν om. Wvs[κατὰ τὴν reparauit] B ‖ 14 Αὔσαρος Clüver : Αἴσαρος A ω' E.

La légende raconte[1] que lorsque ces rivières descendirent pour la première fois des montagnes, les habitants de la région leur barrèrent le passage pour les empêcher d'inonder leur pays en formant ensemble un seul cours d'eau, qu'elles promirent alors de ne pas provoquer d'inondation et qu'elles tinrent parole. Pise paraît avoir été autrefois prospère et, aujourd'hui encore, sa renommée n'est pas négligeable grâce à la fertilité de son territoire, à ses carrières de pierre et au bois qu'elle livre pour la construction des bateaux. Ce bois lui servait autrefois à elle-même, quand elle était menacée du côté de la mer par les Ligyens qui, plus belliqueux que les Tyrrhéniens, les harcelaient alors et se montraient sur leur flanc des voisins malfaisants. Aujourd'hui, on en consomme la plus grande partie à Rome pour la construction des maisons, ainsi que pour celle des villas, qu'on équipe en véritables palais de rois persans[2].

6. Le territoire de Volaterræ est baigné par la mer, mais la ville elle-même a été installée par ses fondateurs dans un vallon encaissé, au milieu duquel se dresse une haute colline, abrupte sur tous les côtés, avec un sommet en plate-forme supportant le rempart de la cité. De la base au sommet, la voie d'accès est longue de 15 stades[3]. Elle est partout raide et malaisée. C'est là qu'un parti de Tyrrhéniens s'unit à des proscrits de Sylla pour prolonger la résistance et qu'ayant réuni des effectifs qui leur permirent de constituer quatre unités de combat, ils soutinrent ensemble un siège de deux ans et ne cédèrent ensuite la place que sous la garantie d'une convention[4].

Populonium est bâtie sur un haut promontoire coupé abruptement du côté de la mer et formant presqu'île. La ville subit également un siège lors des événements qui occasionnèrent celui de Volaterræ[5]. Ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une petite agglomération où tout est désert, sauf les temples et quelques groupes

1-2. *Notes complémentaires*, p. 202.
3. 2775 m. Voir *Notes complémentaires*, p. 202.
4-5. *Notes complémentaires*, p. 202.

δ', ὅτε πρῶτον ἐκ τῶν ὀρῶν οἱ ποταμοὶ κατεφέροντο οὗτοι, κωλυομένους ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων, μὴ συμπεσόντες εἰς ἓν κατακλύζοιεν τὴν χώραν, ὑποσχέσθαι μὴ κατακλύσειν | καὶ φυλάξαι τὴν πίστιν. Δοκεῖ δ' ἡ πόλις εὐτυχῆσαί ποτε, καὶ νῦν οὐκ ἀδοξεῖ διά τ' εὐκαρπίαν καὶ τὰ λιθουργεῖα καὶ τὴν ὕλην τὴν ναυπηγήσιμον, ᾗ τὸ μὲν παλαιὸν ἐχρῶντο πρὸς τοὺς κατὰ θάλατταν κινδύνους· καὶ γὰρ μαχιμώτεροι Τυρρηνῶν ὑπῆρξαν, καὶ παρώξυναν αὐτοὺς οἱ Λίγυες, πονηροὶ γείτονες παρὰ πλευρὰν ὄντες· νῦν δὲ τὸ πλέον εἰς τὰς οἰκοδομὰς ἀναλίσκεται τὰς ἐν Ῥώμῃ, κἀν ταῖς ἐπαύλεσι βασίλεια κατασκευαζομένων Περσικά.

6. Τῶν δὲ Οὐολατερρανῶν ἡ μὲν χώρα κλύζεται τῇ θαλάττῃ, τὸ δὲ κτίσμα ἐν φάραγγι βαθείᾳ· λόφος ἐστὶν ὑψηλὸς περίκρημνος πάντῃ, τὴν κορυφὴν ἐπίπεδος, ἐφ' ᾗ ἵδρυται τὸ τεῖχος τῆς πόλεως. Ἡ δ' ἐπ' αὐτὴν ἀνάβασις πεντεκαίδεκα σταδίων ἐστὶν ἀπὸ τῆς βάσεως, ὀξεῖα πᾶσα καὶ χαλεπή. Ἐνταῦθα συνέστησάν τινες τῶν Τυρρηνῶν καὶ τῶν προγεγραμμένων ὑπὸ Σύλλα· πληρώσαντες δὲ τέτταρα τάγματα στρατιᾶς διετῆ χρόνον ἐπολιορκήθησαν, εἶθ' ὑπόσπονδοι παρεχώρησαν τοῦ τόπου.

Τὸ δὲ Ποπλώνιον ἐπ' ἄκρας ὑψηλῆς ἵδρυται, κατερρωγυίας εἰς τὴν θάλατταν καὶ χερρονησιζούσης, πολιορκίαν καὶ αὐτὸ δεδεγμένον περὶ τοὺς αὐτοὺς καιρούς. Τὸ μὲν οὖν πολίχνιον πᾶν ἔρημόν ἐστι πλὴν τῶν ἱερῶν καὶ κατοικιῶν ὀλίγων, τὸ

TEST. : def. E.

1 ὅτε A ω' : ὁ v ὅτι s ‖ 3 κατακλύζοιεν A ω' : -κλύζειν C ‖ 5 λιθουργεῖα AC : -γία WvsB ‖ 12 Οὐολατερρανῶν v[a] in lemmate : Οὐλατερράνων A ω' ‖ 14 πάντῃ A[-τηι] : πάντη ω' cuius quidem stirpis codices ι adscriptum nunquam fere exhibent ‖ 19 στρατιᾶς Coray : στρατείας A ω' ‖ 22 χερρονησιζούσης ω' : χερροννη- A ‖ 24 καὶ om. W.

de maisons. Mais son port, qui possède une petite rade au pied de la montagne et deux bassins de radoub, est habité de manière plus régulière. Populonium me paraît être la seule des anciennes villes tyrrhéniennes bâtie au bord même de la mer[1]. L'absence de ports naturels dans toute cette région en est cause : les fondateurs de villes ont toujours évité la mer, ou alors érigé des défenses de son côté, de manière à ne pas s'exposer en permanence aux incursions des pirates avides de butin. Au-dessous du promontoire de Populonium se trouve une guette à thons. De la ville, on aperçoit tout juste dans le lointain la Sardaigne et, de plus près, l'île de Cyrnos, distante de la Sardaigne d'environ 60 stades[2]. Mais on voit beaucoup mieux l'île d'Æthalia, qui est plus nettement attenante au continent, puisqu'elle en est séparée par quelque 300 stades[3], distance égale à celle qui la sépare de Cyrnos. Populonium est le meilleur point d'embarquement pour se rendre à ces trois îles. Nous les avons vues nous-même en montant à la ville, ainsi que des mines abandonnées dans le pays alentour. Nous avons vu également les forgerons qui travaillent le fer apporté d'Æthalia. Ce fer, en effet, ne peut pas être rendu malléable au four dans l'île même, aussi le transporte-t-on sur le continent aussitôt extrait des mines. Une autre particularité curieuse de cette île[4], c'est que les galeries dont on a exploité le minerai se remplissent à nouveau avec le temps, comme on le constate, paraît-il[5], à Rhodes dans les carrières de pierre,

1. L'observation est déjà chez Artémidore (Plin., *N. H.*, III, 50).
2. 11,1 km, estimation exacte.
3. 55,5 km. Cette évaluation correspond en effet à la distance de la côte occidentale de l'île d'Elbe à la Corse, mais elle est trop forte de 20 km pour la distance de la même côte à Populonium (36 km) et, à plus forte raison, pour la largeur minimale du détroit, dit Canale di Piombino (15 km). Strabon a mal estimé la distance. Diodore, V, 13, 1 et 3, donne également 300 stades entre l'île d'Elbe et la Corse, mais 100 stades (18,5 km) pour le détroit). Comme il dépend de Timée, et comme Artémidore, cité plus loin avec un total de 1200 stades sera réfuté, il paraît certain que l'erreur retombe sur Strabon seul, non sur sa source éventuelle.
4-5. *Notes complémentaires*, p. 202.

δ' ἐπίνειον οἰκεῖται βέλτιον, πρὸς τῇ ῥίζῃ τοῦ ὄρους λιμένιον ἔχον καὶ νεωσοίκους δύο· καὶ δοκεῖ μοι μόνη τῶν Τυρρηνίδων τῶν παλαιῶν αὕτη πόλεων ἐπ' αὐτῇ τῇ θαλάττῃ ἱδρῦσθαι· αἴτιον δ' ἐστὶ τὸ τῆς χώρας ἀλίμενον· διόπερ παντάπασιν ἔφευγον οἱ κτίσται τὴν θάλατταν, ἢ προεβάλλοντο ἐρύματα πρὸς αὐτῆς, ὥστε μὴ λάφυρον ἕτοιμον ἐκκεῖσθαι τοῖς ἐπιπλεύσασιν. Ἔστι δὲ καὶ θυννοσκοπεῖον ὑπὸ τῇ ἄκρᾳ. Κατοπτεύεται δ' ἀπὸ τῆς πόλεως πόρρωθεν μὲν καὶ μόλις ἡ Σαρδώ, ἐγγυτέρω δ' ἡ Κύρνος, ἑξήκοντά πως διέχουσα τῆς Σαρδόνος σταδίους, πολὺ δὲ μᾶλλον τούτων ἡ Αἰθαλία, ⟨ἣ⟩ προσεχεστέρα τῇ ἠπείρῳ ἐστίν, ὅσον τριακοσίους διέχουσα σταδίους, ὅσους καὶ τῆς Κύρνου διέχει. Ἄριστον δ' ἀφετήριον τοῦτο τὸ χωρίον ἐστὶν ἐπὶ τὰς τρεῖς τὰς λεχθείσας νήσους. Εἴδομεν δὲ καὶ ταύτας ἡμεῖς, ἀναβάντες ἐπὶ τὸ Ποπλώνιον, καὶ μέταλλά τινα ἐν τῇ χώρᾳ ἐκλελειμμένα. Εἴδομεν δὲ καὶ τοὺς ἐργαζομένους τὸν σίδηρον τὸν ἐκ τῆς Αἰθαλίας κομιζόμενον· οὐ γὰρ δύναται συλλιπαίνεσθαι καμινευόμενος ἐν τῇ νήσῳ· κομίζεται δ' εὐθὺς ἐκ τῶν μετάλλων εἰς τὴν ἤπειρον. Τοῦτό τε δὴ παράδοξον ἡ νῆσος ἔχει καὶ τὸ τὰ ὀρύγματα ἀναπληροῦσθαι πάλιν τῷ χρόνῳ τὰ μεταλλευθέντα, | καθάπερ τοὺς πλαταμῶνάς φασι τοὺς ἐν Ῥόδῳ καὶ τὴν

TEST. : Eust. *Dion.* 303, 41 (9-10) ; *Chrest.* V 18 (16-22). Schol. A ad 22 πλαταμῶνας : πλαταμῶνάς φασι τὰς λειοπετρίας ἢ τὰς ὁλισθηρὰς καὶ ὑποπλάκους πέτρας ἀφ' ὧν ἔστι καὶ πλάκας ἀποσχίσαι.

---

2 νεωσοίκους AB : νεὼς οἴκους CWv νεωσήκους s || δύο Meineke : διὸ commate anteposito A ω' || 6 πρὸς ω' : πρὸ A Coray Meineke Jones || ἐκκεῖσθαι A ω' : ἐκεῖσθαι W || 9 Σαρδὼ AE : Σαρδὼν ω' def. Eust. || 10 Σαρδόνος A ω' E Eust. : Σαρδῶνος W || 11 ἣ Meineke : om. A ω' E || 12 τριακοσίους A ω' [τ' CWvB] : σ' i. e. διακοσίους E || 18 συλλιπαίνεσθαι *Chrest.* A ω' E : συλλιπένεσθαι C || 20 τε Coray : δὲ *Chrest.* A ω' ; potes etiam τοῦτό γε δὴ aut melius τοῦτο δή.

à Paros dans les carrières de marbre et aux Indes dans les salines mentionnées par Clitarque[1].

On voit donc qu'Ératosthène[2] a tort d'affirmer que ni Cyrnos, ni la Sardaigne ne sont visibles du continent, et qu'Artémidore se trompe également en situant les deux îles en haute mer à 1200 stades de la côte[3]. Car, à supposer qu'on pût les voir à cette distance, du moins ne les aurions-nous pas vues, quant à nous, aussi distinctement que nous l'avons fait, surtout celle de Cyrnos.

Il y a à Æthalia un port dit Port-Argo, d'un nom qu'on prétend[4] dérivé de la nef Argo. Jason, en effet, aurait touché cette côte quand il cherchait la résidence de Circé à la prière de Médée, qui voulait voir la déesse. On veut même que les râclures laissées par les Argonautes quand ils firent usage de leurs strigiles subsistent encore aujourd'hui, durcies, sous la forme des graviers multicolores qui couvrent le rivage. De telles légendes apportent la preuve de ce que nous avons dit[5], à savoir que les fictions rapportées par Homère ne sont pas toutes de son invention, mais qu'il en a connu plusieurs par ouï-dire et qu'il s'est contenté de les situer à grande distance et dans des lieux écartés. Ainsi, il a fait pour Jason[6], comme aussi pour Ménélas[7], exactement ce qu'il avait fait pour Ulysse en le poussant jusque sur l'Océan. Voilà ce qui devait être dit sur Æthalia.

7. L'île de Cyrnos est connue par les Romains sous le nom de Corsica. L'habitat y est misérable à cause

1. *FGrHist.*, 137 F 28.
2. Fr. III B 116 Berger, cité par Artémidore pour le réfuter. Si Diodore, V, 13, doit à Timée les estimations qu'il donne, on ne croira pas, avec H. Berger, qu'Ératosthène tienne aussi de Timée l'opinion que la Corse et la Sardaigne ne se voient pas du continent : il suit plutôt Timosthène de Rhodes.
3. 222 km (fr. 48 Stiehle), distance valable pour la Sardaigne, mais trop grande de plus de 100 km pour la Corse, dont le point le plus rapproché est à 80 km seulement de Populonium.
4. La source est Timée. Cf. Geffcken, 94.
5. En I, 2, 10.
6. *Odyssée*, XII, 69-72.
7. *Odyssée*, IV, 81-89.

ἐν Πάρῳ πέτραν τὴν μάρμαρον καὶ τοὺς ἐν Ἰνδοῖς ἅλας, οὕς φησι Κλείταρχος.

Οὔτ' οὖν Ἐρατοσθένης ὀρθὸς ὁ φήσας μὴ καθορᾶσθαι μήτε τὴν Κύρνον ἐκ τῆς ἠπείρου μήτε τὴν Σαρδόνα, οὔτ' Ἀρτεμίδωρος ὁ φήσας ἐν χιλίοις εἶναι καὶ διακοσίοις σταδίοις πελαγίας ἀμφοτέρας. Καὶ γὰρ εἴ τισιν, ἡμῖν γε οὐκ ἂν ὑπῆρξαν ὁραταὶ [ἢ] ἐπὶ τοσοῦτον, ἐφ' ὅσον σαφεῖς ἑωρῶντο, καὶ μάλιστα ἡ Κύρνος.

Ἔστι δὲ κατὰ τὴν Αἰθαλίαν λιμὴν Ἀργῷος ἀπὸ τῆς Ἀργοῦς, ὥς φασιν. Ἐκεῖσε γὰρ πλεῦσαι τὴν τῆς Κίρκης οἴκησιν ζητοῦντα τὸν Ἰάσονα, τῆς Μηδείας ἐθελούσης ἰδεῖν τὴν θεάν· καὶ δὴ καὶ τῶν ἀποστλεγγισμάτων παγέντων, ἃ ἐποίουν οἱ Ἀργοναῦται, διαμένειν ἔτι καὶ νῦν διαποικίλους τὰς ἐπὶ τῆς ἠιόνος ψήφους. Αἱ δὲ τοιαῦται μυθοποιίαι τεκμήρια τῶν λεγομένων ὑφ' ἡμῶν εἰσιν, ὅτι οὐ πάντα Ὅμηρος αὐτὸς ἔπλαττεν, ἀλλ' ἀκούων θρυλουμένων τῶν τοιούτων πολλῶν αὐτὸς προσετίθει μήκη διαστημάτων καὶ ἐκτοπισμῶν, καὶ καθάπερ τὸν Ὀδυσσέα εἰς τὸν ὠκεανὸν ἐξέβαλε, παραπλησίως καὶ τὸν Ἰάσονα, γενομένης καὶ τούτῳ πλάνης τινὸς κἀκείνῳ, καθάπερ καὶ Μενελάῳ. Περὶ μὲν οὖν τῆς Αἰθαλίας τοσαῦτα.

7. Ἡ δὲ Κύρνος ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων καλεῖται Κορσίκα. Οἰκεῖται δὲ φαύλως, τραχεῖά τε οὖσα καὶ τοῖς πλείστοις

TEST. : *Chrest.* V 18 (1), 19 (21-23); Eust. *Dion.* 303, 42 (22-23). Schol. A ad 12 ἀποστλεγγισμάτων : ἀποστ<λ>εγγίσματα τὰ ἀποξύ<σ>ματα λέγεται· στλέγγις γὰρ ἡ ξύστρα καλεῖται.

---

1 τοὺς .... ἅλας *Chrest.* s[τοὺς] B : τὰς .... ἄλλας ACWv ‖ 2 οὕς B : ἅς Aω' ‖ 3 ὀρθὸς Aω' : ὀρθῶς edd. omnes ‖ 7 ἢ delendum sensit Coray : praebent Aω' Jones, etiam ἢ <οὐκ> coniecit Coray haud malo ‖ 8 ἑωρῶντο AsB : ἑωρῶν CWv ‖ 10 Κίρκης Aω' : Κύρκης vs ‖ 12 καὶ τῶν Aω' : καὶ ὑπὸ τῶν B ‖ 14 διαποικίλους Aω' : -κίλλους Cs ‖ 16-17 θρυλουμένων AvB : θρυλλ- CWs ‖ Schol. ad 12 : litteras uncis inclusas om. A.

du sol rocailleux et de l'impénétrabilité absolue de la plus grande partie du pays. Aussi les brigands qui en occupent les montagnes et vivent de leurs rapines sont-ils plus sauvages que des animaux. Quand les généraux romains y font des coups de main et qu'après avoir enfoncé leurs défenses, ils en ramènent de grandes quantités d'esclaves, on peut voir à Rome avec étonnement à quel point ils tiennent à la fois du fauve et de la bête d'élevage. En effet, ou bien ils se laissent mourir par dégoût de la vie, ou bien ils fatiguent à tel point leur propriétaire par leur apathie et leur insensibilité qu'ils lui font regretter son achat, si peu qu'il y ait dépensé[1]. Quelques parties de l'île, cependant, sont habitées, et il s'y trouve des agglomérations telles que Blésino, Charax, Éniconiæ et Vapanes[2]. Selon le Chorographe, elle mesure 160 milles en longueur, 70 en largeur[3]. Selon d'autres auteurs, son périmètre serait de 3200 stades et celui de la Sardaigne de 4000[4].

La plus grande partie de la Sardaigne est rocailleuse et, de plus, mal pacifiée. Mais elle offre aussi un grand territoire, favorisé sous tous les rapports et particulièrement propice à la culture du blé. Elle a plusieurs villes, dont les plus importantes sont Caralis et Sulchi[5]. Cependant, les avantages de ces lieux sont contrebalancés par un grave inconvénient, c'est que l'île est malsaine l'été, et cela surtout dans les régions les plus fertiles. Ces mêmes régions sont, en outre, continuellement ravagées par les populations montagnardes

1-2. *Notes complémentaires*, pp. 202-203.

3. Agrippa, fr. 10 Klotz. La longueur a été mesurée sur la route Mariana-Palla (125 milles selon *It. Ant.*, 851), avec un supplément pour le promontoire septentrional. Correspondant à 236,8 km, elle s'écarte passablement de la vérité, 180 km. La largeur, avec 103,6 km, représente sans erreur la route Aléria-Aiacium, alors qu'on compte à vol d'oiseau 84 km au maximum.

4. Ces chiffres, respectivement 592 et 740 km, au lieu de 490 et 790 qui seraient la réalité, proviennent d'Artémidore, fondé peut-être sur Timée.

5. Déjà mentionnées par Timée (chez Pausanias, X, 17, 9), qui est probablement, à travers Posidonius, la source de tout l'alinéa, sauf la dernière phrase.

μέρεσι δύσβατος τελέως, ὥστε τοὺς κατέχοντας τὰ ὄρη καὶ ἀπὸ λῃστηρίων ζῶντας ἀγριωτέρους εἶναι θηρίων. Ὁπόταν γοῦν ὁρμήσωσιν οἱ τῶν Ῥωμαίων στρατηγοί, καὶ προσπεσόντες τοῖς ἐρύμασι πολὺ πλῆθος ἕλωσι τῶν ἀνδραπόδων, ὁρᾶν ἐστιν ἐν τῇ Ῥώμῃ καὶ θαυμάζειν, ὅσον ἐμφαίνεται τὸ θηριῶδες καὶ τὸ βοσκηματῶδες ἐν αὐτοῖς· ἢ γὰρ οὐχ ὑπομένουσι ζῆν ἢ ζῶντες ἀπαθείᾳ καὶ ἀναισθησίᾳ τοὺς ὠνησαμένους ἐπιτρίβουσιν, ὥστε καίπερ τὸ τυχὸν καταβαλοῦσιν ὑπὲρ αὐτῶν ὅμως μεταμέλειν. Ἔστι δ' ὅμως οἰκήσιμά τινα μέρη καὶ πολίσματά που Βλησίνων τε καὶ Χάραξ καὶ Ἐνικονίαι καὶ Οὐάπανες. Μῆκος δὲ τῆς νήσου φησὶν ὁ χωρογράφος μίλια ἑκατὸν ἑξήκοντα, πλάτος δὲ ἑβδομήκοντα· Σαρδόνος δὲ μῆκος διακόσια εἴκοσι, πλάτος δὲ ἐνενήκοντα ὀκτώ. Κατ' ἄλλους δὲ Κύρνου μὲν περίμετρος περὶ ⟨τρισ⟩χιλίους λέγεται καὶ διακοσίους σταδίους, τῆς δὲ Σαρδόνος καὶ τετρακισχιλίους.

Ἔστι δὲ αὐτῆς τὸ πολὺ μέρος τραχὺ καὶ οὐκ εἰρηναῖον, πολὺ δὲ καὶ χώραν ἔχον εὐδαίμονα τοῖς πᾶσι, σίτῳ δὲ καὶ διαφερόντως. Πόλεις δ' εἰσὶ μὲν πλείους, ἀξιόλογοι δὲ Κάραλις καὶ Σοῦλχοι. | Τῇ δ' ἀρετῇ τῶν τόπων ἀντιτάττεταί τις καὶ μοχθηρία· νοσερὰ γὰρ ἡ νῆσος τοῦ θέρους, καὶ μάλιστα ἐν τοῖς εὐκαρποῦσι χωρίοις· τὰ δ' αὐτὰ ταῦτα καὶ πορθεῖται συνεχῶς ὑπὸ τῶν ὀρείων, οἳ

TEST. : *Chrest.* V 19 (1-2, 5, 7-8, 11-14, 17-19, 21-22) ; Eust. *Dion.* 304, 1 (1-2, 5-9).

---

9 καταβαλοῦσιν A non obstat Eust. (εἰ .... καταβάλλουσιν .... ὅμως μεταμέλει αὐτοῖς ὕστερον) s^{ac} : -βάλλουσιν ω' s^{pc} || μεταμέλειν A ω' Eust.[-μέλει] : -μέλλειν C || 10 που om. W || 13 διακόσια ω' E [σ' uterque] : διακοσίων A || 15 τρισχιλίους coni. Cyriacus in n : χιλίους A ω'[,α] ,β B^{s} in marg. || 16 τῆς δὲ — τετρακισχιλίους om. W || 18 ἔχον A ω' : ἔχων W || 20 Κάραλις ω' : Κάλαρις A || Σοῦλχοι A ω' [-χοί WB] : Σουχοί vs || 21 καὶ μοχθηρία AB^{s} : καὶ τῇ μοχθηρίᾳ ω' def. *Chrest.* || γὰρ om. WvsB.

connues aujourd'hui sous le nom de Diagesbéens et qu'on appelait autrefois Iolaéens en raison d'une tradition[1] voulant que Iolaos ait conduit dans ces lieux quelques-uns des enfants d'Héraclès et qu'il les ait colonisés aux côtés des barbares — des Tyrrhéniens — propriétaires de l'île. La Sardaigne passa plus tard sous la domination des Phéniciens venus de Carthage, puis eurent lieu les guerres contre les Romains, qui furent suivies de l'assujettissement de l'île entière à ces derniers après la défaite des Carthaginois[2]. La région montagneuse est répartie entre quatre peuplades : les Parati, les Sossinati, les Balari et les Aconites[3]. Ils habitent des cavernes et ne se soucient pas d'ensemencer les terres cultivables qu'ils possèdent, mais préfèrent piller celles des populations agricoles, soit sur place, soit en traversant la mer jusqu'à la côte en face, en particulier du côté de Pise. Les généraux envoyés dans l'île luttent contre certaines de leurs entreprises, mais ils s'abstiennent dans d'autres cas, du fait qu'il leur faudrait entretenir en permanence et sans aucun profit des troupes dans les régions insalubres. Aussi se rabattent-ils sur certains stratagèmes : par exemple, ayant observé que les barbares ont coutume de célébrer une panégyrie de plusieurs jours après leurs coups de main, ils profitent de cette occasion pour les attaquer et en capturer un grand nombre. La Sardaigne produit une race de béliers qui ont des poils de chèvre au lieu de laine et qu'on appelle mousmons. On fait de leurs peaux des cuirasses[4]. Les armes usuelles sont le petit bouclier et la dague.

8. Les îles dont nous venons de parler sont parfaitement visibles de toute la côte entre Populonium et Pise. Elles sont toutes trois de forme oblongue et sont disposées à peu près parallèlement les unes aux autres en direction du sud et de la Libye[5]. La moins vaste, et

1-4. *Notes complémentaires*, p. 203.
5. Strabon n'étant pas allé jusqu'à Pise, cette brève description revient à sa source, sans doute Artémidore (cf. V, 2, 6).

καλοῦνται Διαγησβεῖς, Ἰολαεῖς πρότερον ὀνομαζόμενοι. Λέγεται γὰρ Ἰόλαος ἄγων τῶν παίδων τινὰς τῶν Ἡρακλέους ἐλθεῖν δεῦρο καὶ συνοικῆσαι τοῖς τὴν νῆσον ἔχουσι βαρβάροις (Τυρρηνοὶ δ' ἦσαν)· ὕστερον δὲ Φοίνικες ἐπεκράτησαν οἱ ἐκ Καρχηδόνος, καὶ μετὰ τούτων Ῥωμαίοις ἐπολέμουν· καταλυθέντων δὲ ἐκείνων, πάνθ' ὑπὸ Ῥωμαίοις ὑπῆρξε. Τέτταρα δ' ἐστὶ τῶν ὀρείων ἔθνη, Πάρατοι, Σοσσινάτοι, Βάλαροι, Ἀκώνιτες, ἐν σπηλαίοις οἰκοῦντες, ⟨εἰ⟩ δέ τινα ἔχουσι γῆν σπόριμον, οὐδὲ ταύτην ἐπιμελῶς σπείροντες, ἀλλὰ τὰς τῶν ἐργαζομένων καθαρπάζοντες, τοῦτο μὲν τῶν αὐτόθι, τοῦτο δ' ἐπιπλέοντες τοῖς ἐν τῇ περαίᾳ, Πισάταις μάλιστα. Οἱ δὲ πεμπόμενοι στρατηγοὶ τὰ μὲν ἀντέχουσι, πρὸς ἃ δ' ἀπαυδῶσιν, ἐπειδὰν μὴ λυσιτελῇ τρέφειν συνεχῶς ἐν τόποις νοσεροῖς στρατόπεδον. Λείπεται δὲ στρατηγεῖν τέχνας τινάς· καὶ δὴ τηρήσαντες ἔθος τι τῶν βαρβάρων (πανηγυρίζουσι γὰρ ἐπὶ πλείους ἡμέρας ἀπὸ τῆς λεηλασίας), ἐπιτίθενται τότε καὶ χειροῦνται πολλούς. Γίνονται δ' ἐνταῦθα οἱ τρίχα φύοντες αἰγείαν ἀντ' ἐρέας κριοί, καλούμενοι δὲ μούσμωνες, ὧν ταῖς δοραῖς θωρακίζονται. Χρῶνται δὲ πέλτῃ καὶ ξιφιδίῳ.

8. Ἀπὸ πάσης δὲ τῆς μεταξὺ Ποπλωνίου καὶ Πίσης ἱκανῶς αἱ νῆσοι κατοπτεύονται· ἐπιμήκεις δ' εἰσὶ καὶ παράλληλοι σχεδὸν αἱ τρεῖς, ἐπὶ νότον καὶ Λιβύην

TEST. : *Chrest.* V 20 (18-21).

2-3 τῶν Ἡρακλέους A ω' : τοῦ edd. omnes ‖ 6 ἐπολέμουν - ὑπὸ Ῥωμαίοις om. vsB[reposuit in marg. B[2]] ‖ 8 Σοσσινάτοι A ω' : Σωσι- C Σοσι- s ‖ 9 εἰ δὲ Coray : οὐ δέ A ω' εἰ καί B[2] ‖ 12 Πισάταις Kramer : Πεισ- A ω' ‖ 14 στρατόπεδον om. C ‖ 18 Γίνονται *Chrest.* AEs : γείν- ω' ‖ 19 αἰγείαν *Chrest.* AE : αἰγίαν ω' ‖ 20 θωρακίζονται *Chrest.* A ω' E : θορα- W ‖ 22 Πίσης Aldina : Πείσης A ω'.

de beaucoup, est Æthalia. Le Chorographe[1] fixe à 300 milles la distance la plus courte qui sépare la Sardaigne de la Libye[2].

Après Populonium[3] vient la ville de Cossæ, qui est située à quelque distance au-dessus de la mer. Elle a été installée par ses fondateurs sur une butte élevée, au fond d'un golfe. Au-dessous de Cossæ se trouvent d'abord Port-Héraclès, puis, non loin de là, une lagune et, sur le promontoire qui domine le golfe[4], une guette à thons. Le thon, en effet, vient chercher le long des côtes non seulement le gland, mais aussi le murex, de la Mer Extérieure jusqu'à la Sicile[5]. En longeant la côte de Cossæ à Ostie, on passe successivement les petites villes de Gravisci, Pyrgi, Alsium et Frégéna. On compte 300 stades[6] jusqu'à Gravisci, mais il existe sur le parcours une localité du nom de Régisvilla dont les historiens[7] rapportent qu'elle fut autrefois le palais de Maléos, un Pélasge. Après avoir régné sur ces lieux avec les Pélasges venus en même temps que lui comme colons, celui-ci serait allé de là se fixer à Athènes. C'est à cette même nation des Pélasges qu'appartiennent aussi les habitants d'Agylla. De Gravisci à Pyrgi, on compte un peu moins de 180 stades[8]. Pyrgi est le port de Cæré et se trouve à 30 stades[9] de cette ville. Il possède un sanctuaire d'Ilithye fondé par les Pélasges, autrefois riche, mais pillé plus tard par Denys, le tyran de Sicile,

1. Agrippa, fr. 60 Klotz. On remarquera que la mesure proposée, appelée par la mention de la Libye dans la phrase précédente, n'est guère à sa place ici. Strabon l'a jointe à ce contexte pour utiliser une note prise au cours de ses lectures.

2. 444 km, estimation bien au-dessus de la réalité, qui est de 210 km.

3. *Notes complémentaires*, p. 203.

4. Le Monte Argentario.

5. Information reprise par Posidonius de Polybe : cf. III, 2, 7.

6. 55,5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 203.

7. *Notes complémentaires*, p. 203.

8. 33,3 km, ce qui correspond à la réalité si Gravisci se trouvait entre la Marta et le Mignone.

9. 5,5 km. On compte, en réalité, près de 12 km en ligne droite d'une ville à l'autre.

τετραμμέναι· πολὺ μέντοι τῷ μεγέθει λείπεται τῶν ἄλλων ἡ Αἰθαλία. Ἀπό τε τῆς Λιβύης τὸ ἐγγυτάτω δίαρμά φησιν ὁ χωρογράφος εἰς τὴν Σαρδὼ μίλια τριακόσια.

Μετὰ δὲ τὸ Ποπλώνιον Κόσσαι πόλις μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης· ἔστι δ' ἐν κόλπῳ βουνὸς ὑψηλός, ἐφ' οὗ τὸ κτίσμα· ὑπόκειται δ' Ἡρακλέους λιμὴν καὶ πλησίον λιμνοθάλαττα καὶ παρὰ τὴν ἄκραν τὴν ὑπὲρ τοῦ κόλπου θυννοσκοπεῖον. Ἀκολουθεῖ γὰρ ὁ θύννος οὐ τῇ βαλάνῳ μόνον, ἀλλὰ καὶ τῇ πορφύρᾳ παρὰ γῆν, ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς ἔξω θαλάττης μέχρι καὶ Σικελίας. Ἀπὸ δὲ τῶν Κοσσῶν εἰς Ὠστίαν παραπλέουσι πολίχνιά ἐστι Γραουίσκοι καὶ Πύργοι καὶ Ἄλσιον καὶ Φρεγήνα. Εἰς μὲν δὴ Γραουίσκους στάδιοι τριακόσιοι, ἐν δὲ τῷ μεταξὺ τόπος ἐστὶ καλούμενος Ῥηγισούιλλα· ἱστόρηται δὲ γενέσθαι τοῦτο βασίλειον Μάλεω τοῦ Πελασγοῦ, | ὅν φασι δυναστεύσαντα ἐν τοῖς τόποις μετὰ τῶν συνοίκων Πελασγῶν ἀπελθεῖν ἐνθένδε εἰς Ἀθήνας· τούτου δ' εἰσὶ τοῦ φύλου καὶ οἱ τὴν Ἄγυλλαν κατεσχηκότες. Ἀπὸ δὲ Γραουίσκων εἰς Πύργους μικρὸν ἐλάττους τῶν ἑκατὸν ὀγδοήκοντα, ἔστι δ' ἐπίνειον τῶν Καιρετανῶν ἀπὸ τριάκοντα σταδίων. Ἔχει δὲ Εἰληθυίας ἱερόν, Πελασγῶν ἵδρυμα, πλούσιόν ποτε γενόμενον· ἐσύλησε δ' αὐτὸ Διονύσιος ὁ τῶν Σικελιωτῶν τύραννος

TEST. : *Chrest.* V 21 (2-3), 22 (4, 8-10). Def. E.

---

2 τὸ A : τῷ ω' def. *Chrest.* ‖ 4 τὸ om. ω' ‖ Κόσσαι *Chrest.* AB : Κόσαι ω' ‖ 5 ἐφ' ACs : ἀφ' WvB ‖ 11 Γραουίσκοι Kramer (exspectes Γραουίσκαι) : Τραουικίσκιον A ω' [Τραουκ- C] ‖ 12 Ἄλσιον Xylander : Ἀλεῖον A Ἀλλεῖον ω' ‖ Φρεγήνα Coray : -νία A ω' ‖ Γραουίσκους Xylander : Τραουικίσκους A ω' ‖ 14 Ῥηγισούιλλα Casaubon : Ῥιγησ- A ω' ‖ ἱστόρηται ACvB^{ac} : ἱστορεῖται WsB^{2} ‖ 15 Μάλεω τοῦ Hermann : Μαλαιώτοῦ A Μαλαιώτου ω' ‖ 17 Ἄγυλλαν Xylander : Ἀγγύαλαν A ω' [Ἐγγ- C] Ἄγυλαν B^{2} [ex Ἀγ.λαν corr.] ‖ 18 Γραουίσκων B : Τραουίσκων A ω' ‖ 20 Καιρετανῶν B : Κερε- A ω' ‖ τριάκοντα AC[λ'] : ν' WvsB.

alors qu'il menait sa flotte contre Cyrnos[1]. De Pyrgi à Ostie, il y a 260 stades[2]. Entre les deux se trouvent Alsium et Frégéna.

Voilà ce que nous avions à dire du littoral tyrrhénien.

9. A l'intérieur des terres s'élèvent les villes d'Arrétium, de Pérouse, de Volsinii et de Sutrium, outre celles que nous avons déjà mentionnées. On peut y ajouter plusieurs agglomérations à caractère urbain, telles que Bléra, Férentinum, Falérii, Faliscum, Népita, Statonia[3] et beaucoup d'autres qui ou bien subsistent telles quelles depuis toujours, ou bien se présentent dans l'état auquel les Romains les ont amenées en y établissant une colonie, ou aussi en les ruinant, comme ils le firent de Véies, qui leur avait souvent fait la guerre, et de Fidénæ. Certains auteurs[4] affirment que les habitants de Falérii ne sont pas des Tyrrhéniens, mais des Falisques, qui forment une nation distincte. D'autres[5] font de Falisci une ville qui aurait sa langue particulière. D'autres encore[6] identifient cette ville avec Æquum Faliscum, qui se trouve sur la Via Flaminia entre Ocriculi et Rome. Au pied du Mont Soracte est une ville appelée Féronia, du nom d'une divinité locale tenue en très grande vénération par tous les peuples alentour, dont le sanctuaire s'élève à cet endroit. On y célèbre une étrange cérémonie. Possédés par la déesse, ses adeptes parcourent nu-pieds, sans en ressentir aucun effet, une vaste surface recouverte de charbons ardents et de cendres brûlantes. Une foule immense

1. En 384, information remontant évidemment à Timée. Les fouilles conduites par M. Pallottino ont mis à jour un sanctuaire que des offrandes portant en étrusque le nom de Junon (Uni) et en phénicien celui d'Astarté permettraient à la rigueur d'identifier à celui d'Héra-Ilithye. Voir Archeologia Classica, 9, 1957 et suiv., et R. Bloch, *Tite-Live et les premiers siècles de Rome*, Paris, 1965, 89-101.

2. 48,1 km, mesure côtière parfaitement exacte.

3. La première énumération paraît suivre la Via Cassia du nord au sud, la seconde, cas unique et peut-être fallacieux, l'alphabet latin. Les informations qui suivent sont dans la manière d'Artémidore.

4-6. *Notes complémentaires*, pp. 203-204.

κατὰ τὸν πλοῦν τὸν ἐπὶ Κύρνον. Ἀπὸ δὲ τῶν Πύργων εἰς Ὠστίαν διακόσιοι ἑξήκοντα· ἐν δὲ τῷ μεταξὺ τὸ Ἄλσιον καὶ ἡ Φρεγήνα.

Περὶ μὲν τῆς παραλίας τῆς Τυρρηνικῆς ταῦτα.

9. Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ πόλεις πρὸς ταῖς εἰρημέναις Ἀρρήτιόν τε καὶ Περουσία καὶ Οὐολσίνιοι καὶ Σούτριον· πρὸς δὲ ταύταις πολίχναι συχναί, Βλῆρα τε καὶ Φερεντῖνον καὶ Φαλέριοι καὶ Φαλίσκον καὶ Νεπίτα καὶ Στατωνία καὶ ἄλλαι πλείους, αἱ μὲν ἐξ ἀρχῆς συνεστῶσαι, τινὲς δὲ τῶν Ῥωμαίων οἰκισάντων ἢ ταπεινωσάντων, καθάπερ τοὺς Οὐηίους πολεμήσαντας πολλάκις καὶ τὰς Φιδήνας. Ἔνιοι δ' οὐ Τυρρηνούς φασι τοὺς Φαλερίους, ἀλλὰ Φαλίσκους, ἴδιον ἔθνος· τινὲς δὲ καὶ τοὺς Φαλίσκους πόλιν ἰδιόγλωσσον· οἱ δὲ Αἰκουουμφαλίσκον λέγουσιν ἐπὶ τῇ Φλαμινίᾳ ὁδῷ κείμενον μεταξὺ Ὀκρίκλων καὶ Ῥώμης. Ὑπὸ δὲ τῷ Σωράκτῳ ὄρει Φερωνία πόλις ἐστίν, ὁμώνυμος ἐπιχωρίᾳ τινὶ δαίμονι τιμωμένῃ σφόδρα ὑπὸ τῶν περιοίκων, ἧς τέμενός ἐστιν ἐν τῷ τόπῳ θαυμαστὴν ἱεροποιίαν ἔχον· γυμνοῖς γὰρ ποσὶ διεξίασιν ἀνθρακιὰν καὶ σποδιὰν μεγάλην οἱ κατεχόμενοι ὑπὸ τῆς δαίμονος ταύτης ἀπαθεῖς καὶ συνέρχεται πλῆθος ἀνθρώπων ἅμα

TEST. : def. E.

---

3 Ἄλσιον Xylander : Ἄλειον A ω' ‖ Φρεγήνα Coray : Φραιγ- A ω' ‖ 6 Περουσία s in lemmate : Πτερ- A ω' ‖ Οὐολσίνιοι W^pc : Οὐλσ- A ω' [-νιον B] ‖ 7 Βλῆρα τε A ω' : Βληράτη B ‖ Φερεντῖνον s : Φερεντηνὸν A ω' [Φρεν- W] ‖ 8 Φαλέριοι Avs : -ριον CWB ‖ 10 οἰκισάντων AWvB² : οἰκη- CsB ‖ 11 Οὐηίους Xylander : Οἰκείους ACWv^ac Οὐικίους B² [Οὐηκίους B ?] Οὐκείους v^pc Οὐκίους s ‖ 12 Φαλερίους A ω' : Φαλλε- vs ‖ 13 δὲ om. WvsB ‖ 14 Αἰκουουμφαλίσκον Coray : Οἰακουσυμφαλίσκον A ω' [duobus uerbis WsB] ‖ 15 Ὀκρίκλων Casaubon : Ὀχηκλῶν A ω' Ὀχηαλῶν s ‖ 16 Σωράκτῳ Xylander : Σαράκτῳ A ω' Σοράκτῳ B³.

se réunit pour la panégyrie annuelle célébrée à cette occasion, en même temps que pour adorer la déesse[1]. La ville située le plus loin vers l'intérieur est Arrétium, qui touche aux montagnes. Elle est à 1200 stades de Rome, Clusium à 800 stades[2]. Près de ces deux villes se trouve encore Pérouse.

Plusieurs grands lacs contribuent à la richesse de la Tyrrhénie[3]. Ils sont, en effet, navigables et nourrissent non seulement beaucoup de poisson, mais aussi des oiseaux aquatiques. D'autre part, de grandes quantités de roseau, de papyrus et de massette[4] sont expédiées à Rome après avoir été descendues jusqu'au Tibre par leurs émissaires. Les principaux de ces lacs sont celui de Ciminius, celui de Volsinii, celui de Clusium, celui de Sabata, ce dernier très proche de Rome et de la mer. Le lac Trasimène, voisin d'Arrétium, en est au contraire très éloigné. Les armées le longent pour accéder de Celtique en Tyrrhénie et c'est le passage qu'utilisa Hannibal. Mais il existe, en fait, deux voies d'accès : celle-là et celle qui aboutit à Ariminum à travers l'Ombrie. Celle d'Ariminum est évidemment meilleure, du fait que la chaîne des Apennins s'abaisse considérablement à cet endroit. Cependant, comme les passages étaient soigneusement gardés sur cet itinéraire, Hannibal fut obligé de prendre la route la plus difficile[5], ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de s'en emparer après avoir vaincu Flaminius dans de grandes batailles. La Tyrrhénie possède également des eaux thermales en abondance, et comme elles sont proches de Rome[6], l'afflux de population n'y est pas moins important qu'à Baïes, la station balnéaire de loin la plus renommée.

1. La cérémonie du franchissement du feu, rite de fertilité agricole (W. Mannhardt, *Antike Wald- und Feldkulte*, II², Berlin, 1905, 318 ss.), était célébrée en réalité en l'honneur du dieu du Soracte, non de Féronia, selon Virgile, *Aen.*, XI, 785 ss. La panégyrie, en revanche, concerne bien la déesse (T.-Liv., I, 30, 5, Dion. Hal., III, 32, 1). La confusion a été faite par Artémidore, ou par Polybe s'il est ici la source d'Artémidore.

2. Soit 222 et 148 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 204.

3-6. *Notes complémentaires*, p. 204.

τῆς τε πανηγύρεως χάριν, ἣ συντελεῖται κατ' ἔτος, καὶ τῆς λεχθείσης θέας. Μάλιστα δ' ἐστὶν ἐν μεσογαίᾳ τὸ Ἀρρήτιον πρὸς τοῖς ὄρεσιν. Ἀπέχει γοῦν τῆς Ῥώμης χιλίους καὶ διακοσίους σταδίους, τὸ δὲ Κλούσιον ὀκτακοσίους, ἐγγὺς δὲ τούτων ἐστὶ καὶ ἡ Περουσία.

Προσλαμβάνουσι δὲ πρὸς τὴν εὐδαιμονίαν τῆς χώρας καὶ λίμναι, μεγάλαι τε καὶ πολλαὶ οὖσαι · καὶ γὰρ πλέονται καὶ τρέφουσιν ὄψον πολὺ καὶ τῶν πτηνῶν τὰ λιμναῖα · τύφη τε καὶ πάπυρος ἀνθήλη τε πολλὴ κατακομίζεται ποταμοῖς εἰς τὴν Ῥώμην, οὓς ἐκδιδόασιν αἱ λίμναι μέχρι τοῦ Τιβέρεως · ὧν ἐστιν ἥ τε Κιμινία καὶ ἡ περὶ Οὐολσινίους καὶ ἡ περὶ Κλούσιον καὶ ἡ ἐγγυτάτω τῆς Ῥώμης καὶ τῆς θαλάττης Σαβάτα · ἀπωτάτω δὲ καὶ ἡ πρὸς Ἀρρητίῳ Τρασουμέννα, καθ' ἣν αἱ ἐκ τῆς Κελτικῆς εἰς τὴν Τυρρηνίαν εἰσβολαὶ στρατοπέδοις, αἷσπερ καὶ Ἀννίβας ἐχρήσατο, δυεῖν οὐσῶν, ταύτης τε καὶ τῆς ἐπ' Ἀριμίνου διὰ τῆς Ὀμβρικῆς. Βελτίων μὲν οὖν ἡ ἐπ' Ἀριμίνου · ταπεινοῦται γὰρ ἐνταῦθα ἱκανῶς τὰ ὄρη · | φρουρουμένων δὲ τῶν παρόδων τούτων ἐπιμελῶς, ἠναγκάσθη τὴν χαλεπωτέραν ἑλέσθαι, καὶ ἐκράτησεν ὅμως νικήσας μάχας μεγάλας Φλαμίνιον. Πολλὴ δὲ καὶ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἀφθονία κατὰ τὴν Τυρρηνίαν, τῷ *δὲ* πλησίον εἶναι τῆς Ῥώμης οὐχ ἧττον ** εὐανδρεῖ τῶν ἐν Βαΐαις, ἃ διωνόμασται πολὺ πάντων μάλιστα.

TEST. : *Chrest.* V 23 (7-10). Def. E.

---

1 τε s : γε A ω' || 2 ἐν om. CWvB || 5 Περουσία vsB[2] : Πτερ- A Περιουσία CWB || 9 πάπυρος Aω' : πάπυροι *Chrest.* || 10 ποταμοῖς A ω' : -μοι Cv def. *Chrest.* || 13 ἡ om. Kramer || 14 Τρασουμέννα Kramer [ἡ Τρ.] : γῆ [γῆ] Πασουμέννα A ω' ἤδη Τρασυμένα Xylander || 15 εἰσβολαὶ B[2] : ἐκβολαὶ Aω' || αἷσπερ Aldina : οἷσπερ A ω' || 20 μάχας μεγάλας A ω' : μάχῃ μεγάλῃ coll. Polyb., III, 85, 8, Liu., XXII, 7, 8, Aly || 21 Φλαμίνιον A[pc]sv[in lemmate] : Φλαμίνινον A[ac] Φλαβινινόν Cwv Φλαμμίνιον B || 22 δὲ hic reposuit Lasserre : post ἧττον exhibent A ω' [δ' uterque].

[*Quatrième partie: l'Ombrie*]
(10)

10. La Tyrrhénie est bordée du côté de l'est par l'Ombrie, qui débute aux Apennins et même au-delà et s'étend jusqu'à l'Adriatique. En effet, elle commence à Ravenne et possède d'abord le territoire dépendant de cette ville, puis, successivement, Sarsina, Ariminum, Séna et Camarinum[1]. Elle comprend encore le cours de l'Æsis, le Mont Cingulus, Sentinum, le cours du Métaure et le Temple de la Fortune, lieux près desquels passait autrefois la frontière de l'Italie et de la Celtique dans le secteur de l'Adriatique. Il est vrai que cette frontière a été souvent modifiée par les chefs de l'État qui, par exemple, la fixèrent anciennement sur le cours de l'Æsis, puis sur celui du Rubicon. Or l'Æsis coule entre Ancône et Séna, tandis que le Rubicon débouche entre Ariminum et Ravenne, se jetant comme l'Æsis dans l'Adriatique[2]. Mais puisqu'on prolonge aujourd'hui jusqu'aux Alpes l'aire désignée du nom d'Italie, nous n'avons plus à nous occuper de ces détails de frontières, sauf à savoir que l'Ombrie proprement dite s'étend, de l'avis unanime de tous les auteurs[3], jusqu'à Ravenne, dont les habitants sont Ombriens. De là à Ariminum, on indique environ 300 stades[4], et d'Ariminum à Ocriculi et au Tibre, par la Via Flaminia, qui mène à Rome en traversant toute l'Ombrie, la route est longue de 1350 stades[5]. Ce trajet représente la longueur de l'Ombrie. Sa largeur est inégale. En deçà des Apennins,

1. L'Ombrie décrite ici est celle d'avant la conquête romaine, alors que les Sénones l'occupaient de Ravenne à l'Æsis et même, au delà de l'Æsis, jusqu'à Camarinum. L'auteur suivi ici est donc Polybe.
2. *Notes complémentaires*, pp. 204-205.
3. C'est-à-dire Polybe et Timée (voir la dernière note à V, 1, 7).
4. 55,5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 205.
5. Chiffre arrondi par Artémidore pour 1348, soit 168 milles (250 km, distance exacte), comptés à partir de Ponte Felice, limite de l'*ager Romanus* (53 km NNO Rome). Voir le tracé dans JRS, 11, 1921, 125-190.

10. Τῇ δὲ Τυρρηνίᾳ παραβέβληται κατὰ τὸ πρὸς ἕω μέρος ἡ Ὀμβρική, τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τῶν Ἀπεννίνων λαβοῦσα, καὶ ἔτι περαιτέρω μέχρι τοῦ Ἀδρίου. Ἀπὸ γὰρ δὴ Ῥαουέννης ἀρξάμενοι κατέχουσιν οὗτοι τὸ πλησίον καὶ ἐφεξῆς Σάρσιναν, Ἀρίμινον, Σήναν, Καμάρινον. Αὐτοῦ δ' ἐστὶ καὶ ὁ Αἶσις ποταμὸς καὶ τὸ Κιγγοῦλον ὄρος καὶ Σεντῖνον καὶ Μέταυρος ποταμὸς καὶ τὸ ἱερὸν τῆς Τύχης. Περὶ γὰρ τούτους τοὺς τόπους ἐστὶ τὰ ὅρια τῆς Ἰταλίας τῆς πρότερον καὶ τῆς Κελτικῆς κατὰ τὸ πρὸς τῇ θαλάττῃ ταύτῃ μέρος, καίπερ μετατιθέντων πολλάκις τῶν ἡγεμόνων. Πρότερον μέν γε τὸν Αἶσιν ἐποιοῦντο ὅριον, πάλιν δὲ τὸν Ῥουβίκωνα ποταμόν. Ἔστι δ' ὁ μὲν Αἶσις μεταξὺ Ἀγκῶνος καὶ Σήνας, ὁ δὲ Ῥουβίκων μεταξὺ Ἀριμίνου καὶ Ῥαουέννης, ἄμφω δ' ἐκπίπτουσιν εἰς τὸν Ἀδρίαν. Νυνὶ δὲ συμπάσης τῆς μέχρι Ἄλπεων ἀποδειχθείσης Ἰταλίας, τούτους μὲν τοὺς ὅρους ἐᾶν δεῖ· τὴν δ' Ὀμβρικὴν καθ' ⟨αὐτ⟩ὴν οὐδὲν ἧττον μέχρι καὶ Ῥαουέννης ὁμολογοῦσιν ἅπαντες διατείνειν· οἰκεῖται γὰρ ὑπὸ τούτων. Εἰς μὲν δὴ Ἀρίμινον ἐνθένδε περὶ τριακοσίους φασίν, ἐκ δὲ Ἀριμίνου τὴν ἐπὶ Ῥώμης ἰόντι κατὰ τὴν Φλαμινίαν ὁδὸν διὰ τῆς Ὀμβρικῆς ἅπασα ἡ ὁδός ἐστι μέχρι Ὀκρίκλων καὶ τοῦ Τιβέρεως σταδίων πεντήκοντα καὶ τριακοσίων ἐπὶ τοῖς χιλίοις. Τοῦτο μὲν δὴ μῆκος, τὸ δὲ πλάτος ἀνώμαλόν ἐστι. Πόλεις δ' εἰσὶν αἱ ἐντὸς τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν ἄξιαι λόγου κατ' αὐ-

---

TEST. : def. E.

---

3 περαιτέρω ACs^{pc}B : περετέρω Wvs^{ac} || δὴ om. B || 5 Καμάρινον B^{s} Jones : καὶ Μάρινον A ω' καὶ Καμάρινον Aldina || 6 Κιγγοῦλον Kramer : Κιγγοῦνον A Γιγγοῦνον CWvB Πιγγ- C^{s} || 8 ἐστὶ A ω' [C^{s} def. C] : εἰσὶ edd. præter Jones || 13 Σήνας v^{pc}s : Σηλίας A ω' Σηνεγαλίας B unde γρ. Σενηγαλίας Cyriacus in n || 13 Ῥαουέννης A ω' : Ῥαουέρνης Wv || 16 αὐτὴν Meineke : ἣν A ω' ἑαυτὴν Xylander || 20 Φλαμινίαν A ω' : Φλαμμι- B.

les villes importantes sont, sur la Via Flaminia, Ocriculi près du Tibre et Narnia, que traverse le Nar, lequel se jette dans le Tibre un peu en amont d'Ocriculi et se prête à la navigation pour de petits bâtiments. Viennent ensuite Carsuli, puis Mévania, bordée par le Ténéas, que descendent également jusqu'au Tibre, transportés par des barques de petite dimension, les produits du plateau. Il existe encore d'autres établissements, dont la population a crû plutôt en raison de leur situation sur la route qu'à cause de leur organisation politique, tels que Forum Flaminium, Nucéria, où se fabrique la vaisselle de bois, et Forum Sempronium[1]. Dans la partie du pays située à droite de la route quand on va d'Ocriculi à Ariminum se trouvent Intéramna, Spolétium, Æsium, enfin Camertès, en plein dans les montagnes qui bordent le Picénum. Dans l'autre partie, on voit Améria, Tuder, qui est très bien fortifiée, Hispellum et Iguvium, cette dernière déjà toute proche des cols qui franchissent la montagne. Le pays jouit d'une grande fertilité, mais il est un peu trop montagneux et nourrit ses habitants d'épeautre plutôt que de blé.

La Sabine, qui fait suite à l'Ombrie et la borde de la même manière que celle-ci borde la Tyrrhénie, est également montagneuse, et le Latium, là où il confine

1. Les villes énumérées correspondent jusqu'à Nucéria à l'itinéraire mis sous le nom de Via Flaminia dans *It. Ant.*, 310, 5, et de bout en bout à celui des gobelets de Vicarello. Mais il existe entre Narnia et Forum Flaminii une variante plus longue par Intéramna et Spolétium dont Radke, 211 s. (cf. *RE*, Suppl. IX, 1818 s.), a défendu l'antériorité avec de bons arguments, attribuant le raccourci à Auguste, le tronçon Forum Flaminii-Ariminum à Sempronius (Tibérius Sempronius Gracchus, consul en 177), et à Flaminius la route de Forum Flaminii à Ariminum par Séna Gallica. Mais en fait, le chiffre de 1350 stades donné par Artémidore correspond au tracé le plus court et les notices descriptives ne sauraient provenir de l'itinéraire fondé sur la carte d'Agrippa que Strabon aurait dû alors utiliser. Le raccourci date donc déjà de Gaius Flaminius junior, consul en 187 (voir la note 1 à V, 1, 11, p. 54), et rien n'empêche, dès lors, d'identifier avec Nissen, II, 383, le fondateur de Forum Sempronii à Gaius Sempronius Gracchus, qui aurait restauré la route de Fano en même temps qu'il procédait à la réforme agraire dans cette région (inscription de Fano, *CIL*, I², 583).

τὴν μὲν τὴν Φλαμινίαν ὁδὸν οἵ τε Ὀκρίκλοι πρὸς τῷ Τιβέρει [καὶ λαρολονι] καὶ Ναρνία, δι' ἧς ῥεῖ ὁ Νὰρ ποταμός, συμβάλλων τῷ Τιβέρει μικρὸν ὑπὲρ Ὀκρίκλων, πλωτὸς οὐ μεγάλοις σκάφεσιν· εἶτα Κάρσουλοι καὶ Μηουανία, παρ' ἣν ῥεῖ ὁ Τενέας, καὶ οὗτος ἐλάττοσι σκάφεσι κατάγων ἐπὶ τὸν Τίβεριν τὰ ἐκ τοῦ πεδίου. Καὶ ἄλλαι δ' εἰσὶ κατοικίαι διὰ τὴν ὁδὸν πληθυνόμεναι μᾶλλον ἢ διὰ πολιτικὸν σύστημα, Φόρον Φλαμίνιον καὶ Νουκερία, ἡ τὰ ξύλινα ἀγγεῖα ἐργαζομένη, καὶ Φόρον Σεμπρώνιον. Ἐν δεξιᾷ δὲ τῆς ὁδοῦ βαδίζοντι ἐκ τῶν Ὀκρίκλων εἰς Ἀρίμινον Ἰντέραμνά ἐστι καὶ Σπολήτιον καὶ Αἴσιον καὶ Καμέρτης, ἐν αὐτοῖς τοῖς ὁρίζουσι τὴν Πικεντίνην ὄρεσι. Κατὰ δὲ θάτερα μέρη Ἀμερία τε καὶ Τοῦδερ, εὐερκὴς πόλις, καὶ Εἰσπέλλον καὶ Ἰγούιον, πλησίον τοῦτο ἤδη τῶν ὑπερβολῶν τοῦ ὄρους. Ἅπασα δ' εὐδαίμων ἡ χώρα, μικρῷ δ' ὀρειο|τέρα, ζειᾷ μᾶλλον ἢ πυρῷ τοὺς ἀνθρώπους τρέφουσα.

Ὀρεινὴ δὲ καὶ ἡ Σαβίνη ἐφεξῆς οὖσα ταύτῃ, παραβεβλημένη τὸν αὐτὸν τρόπον, ὅνπερ αὕτη τῇ Τυρρηνικῇ· καὶ τῆς Λατίνης δὲ ὅσα πλησιάζει τούτοις τε καὶ τοῖς

TEST. : def. E.

---

1 μὲν A ω' : δὲ vs || Φλαμινίαν A ω' : Φλαμμι- B || 2 Τιβέρει W : Τίβερι A ω' || καὶ λαρολονι ACW deleri iusserunt Kramer Radermacher, *Demetrii Phalerii qui dicitur lib. De eloc.*, p. 108, defendit Aly : Λάρονι v[Λάρον lemma v²] s Λάρολον B || Ναρνία Coray : Νάρνα A ω' Νάρινα s || 3 Τιβέρει W : Τίβερι A ω' || 8 διὰ πολιτικὸν A ω' : διὰ τὸ πολιτικὸν Wv || Φλαμίνιον A ω' : Φλαμμι- B || 12 Καμέρτης A ω' : -τη B || 14 Τοῦδερ εὐερκὴς Casaubon : τουδερεύελκις A ω' [τοῦ δερ- WvsB] Τοῦδερ v² in lemmate || Εἰσπέλλον Lasserre : Εἰσ- A ω' edd. || Ἰγούιον Clüver : Ἴτουρον A ω' || 15 τοῦτο ἤδη Casaubon : τούτου δὴ A ω' || 16 ὀρειοτέρα AB : ὀριώ- ω'.

à l'Ombrie, à la Sabine et aux Apennins, est assez rocailleux. Les deux pays que nous avons nommés en dernier lieu commencent au Tibre et à la Tyrrhénie et, s'avançant obliquement en direction de l'Adriatique[1], s'étendent seulement jusqu'aux Apennins, tandis que l'Ombrie les franchit, comme nous l'avons dit[2], et s'étend jusqu'à la mer.

En voilà assez sur l'Ombrie.

3

[*Cinquième partie: la Sabine*]
(1)

1. Les Sabins habitent un territoire étroit, dont la longueur atteint 1000 stades[3] du Tibre et de la petite ville de Nomentum jusqu'aux frontières des Vestins. Leur pays compte peu de villes, et des villes amoindries par des guerres continuelles. On peut citer Amiternum et Réate ; dans le voisinage de cette dernière se trouvent le bourg d'Intérocréa et les sources glacées de Cotiliæ, dont on boit l'eau ou dans lesquelles on prend des bains de siège pour le traitement de certaines maladies[4]. A la Sabine appartient également Foruli, piton rocheux plus propre à abriter des insurgés qu'à fournir un lieu d'habitation. Curès n'est plus, aujourd'hui, qu'un village, mais ce fut autrefois une ville très connue et le berceau de deux rois de Rome, Titus Tatius et Numa Pompilius. De là provient le nom de Quirites sous lequel les orateurs publics désignent les Romains quand

1. La traduction adoptée ici suit Xylander et rapporte l'obliquité aux provinces. Tardieu, Jones et d'autres l'appliquent au contraire aux Apennins, en tant que leur chaîne rencontre obliquement la côte, joignant παρεμβάλλοντα à ὄρη plutôt qu'à ἔθνη.
2. En V, 2, 1.
3. 185 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 205.
4. Le fait est confirmé notamment par Pline, *N. H.*, XXXI, 10 et 59, lequel s'appuie généralement sur Varron. Strabon le cite d'après Artémidore, mais il était connu depuis une date plus ancienne comme *paradoxon* (*Parad. Flor.*, 37, d'après Timée ?).

᾿Απεννίνοις ὄρεσι τραχύτερά ἐστιν. Ἄρχεται μὲν οὖν τὰ δύο ἔθνη ταῦτα ἀπὸ τοῦ Τιβέρεως καὶ τῆς Τυρρηνίας, ἐκτείνεται δὲ ἐπὶ τὰ ᾿Απέννινα ὄρη πρὸς τῷ ᾿Αδρίᾳ λοξὰ παρεμβάλλοντα, ἡ δὲ ᾿Ομβρικὴ καὶ παραλλάττουσα, ὡς εἴρηται, μέχρι τῆς θαλάττης.

Περὶ μὲν οὖν τῶν ᾿Ομβρικῶν ἱκανῶς εἴρηται.

3

1. Σαβῖνοι δὲ στενὴν οἰκοῦσι χώραν, ἐπὶ μῆκος δὲ διήκουσαν καὶ χιλίων σταδίων ἀπὸ τοῦ Τιβέρεως καὶ Νωμέντου πολίχνης μέχρι Οὐηστίνων. Πόλεις δ' ἔχουσιν ὀλίγας καὶ τεταπεινωμένας διὰ τοὺς συνεχεῖς πολέμους, ᾿Αμίτερνον καὶ ῾Ρεάτε, ᾧ πλησιάζει κώμη ᾿Ιντεροκρέα καὶ τὰ ἐν Κωτιλίαις ψυχρὰ ὕδατα, ἀφ' ὧν καὶ πίνουσι καὶ ἐγκαθίζοντες θεραπεύονται νόσους. Σαβίνων δ' εἰσὶ καὶ οἱ Φόρουλοι, πέτραι πρὸς ἀπόστασιν μᾶλλον ἢ κατοικίαν εὐφυεῖς. Κύρης δὲ νῦν μὲν κωμίον ἐστίν, ἦν δὲ πόλις ἐπίσημος, ἐξ ἧς ὥρμηντο οἱ τῆς ῾Ρώμης βασιλεύσαντες, Τίτος Τάτιος καὶ Νουμᾶς Πομπίλιος· ἐντεῦθεν δὲ καὶ Κυρίτας ὀνομάζουσιν οἱ δημηγοροῦντες τοὺς ῾Ρωμαίους.

TEST. : def. E.

---

2 δύο Casaubon : δέκα A ω' ‖ 7 Σαβῖνοι B : Σαβηνοὶ A[sine acc.] Cv Σαβινοὶ Ws ‖ 8 καὶ ante χιλίων om. W ‖ 9 μέχρι A ω' : μέχρις edd. ‖ 11 ῾Ρεάτε, ᾧ Groskurd : ῾Ρεάτῳ AC ῾Ρεάτω Wv [῾Ρέατε v^3 in lemmate] sB ‖ ᾿Ιντεροχρέα ω' : -χρέᾳ A ‖ 12
Σκ
Κωτιλίαις Casaubon : Κωτισκωλίαις A ω' e Κωτιλίαις (uar. lect.)
Κω ι
uel potius Σκωλίαις (emendatio) ortum ‖ 13 Σαβίνων sB : Σαβήνων A ω' ‖ 14 πέτραι B : πέτρας A ω' ‖ 17 Τάτιος s : Στάτιος A ω' Τίτο Τάτιος v^3 in lemmate ‖ Πομπίλιος Siebenkees : Πομπήλιος A ω' [Πομπήϊος C] ‖ 18 Κυρίτας B : Κυρῆτας A Κυρήτεις C Κυρήτης Wvs.

ils s'adressent à eux. Trébula, Érétum et d'autres localités du même genre doivent être rangées au nombre des bourgs plutôt que des villes.

Le territoire de la Sabine est remarquablement planté d'oliviers et de vignes. Il produit aussi des glands à profusion. Il est important, d'autre part, pour ses élevages, notamment pour la race des mulets de Réate, dont le nom est extraordinairement répandu[1]. En effet, si l'Italie tout entière, pour ainsi dire, est éminemment propre à l'élevage du bétail et riche en produits agricoles, chaque région a sa spécialité, dans laquelle elle occupe la première place.

Les Sabins sont une race très ancienne. Ils sont véritablement des autochtones. Les Picentins et les Samnites sont des colons issus de leur peuple, les Lucaniens, des colons issus des précédents et les Brettiens, une colonie lucanienne. Cette haute antiquité expliquerait en quelque mesure leur bravoure et toutes les qualités qui leur ont permis de se maintenir jusque dans le temps présent[2]. Ainsi l'historien Fabius[3] pouvait-il écrire que les Romains connurent pour la première fois les bienfaits de leur richesse à partir du jour où ils se furent rendus maîtres de cette nation. La Via Salaria, qui n'est guère importante, traverse la Sabine, et la Via Nomentana, qui part comme elle de la Porte Colline[4], la rejoint à Érétum, un bourg situé dans une position dominante au-dessus du Tibre.

[*Sixième partie : le Latium et Rome*] *(2-13)*

2. A la Sabine succède le Latium, qui comprend avec la capitale romaine plusieurs cités dont certaines, autrefois, n'étaient pas latines. En effet, lorsque Rome

1. Cf. Varron, *Rer. rust.*, II, 1, 14.
2. *Notes complémentaires*, p. 205.
3. *FGrHist.*, 809 F 27, évidemment transmis par Polybe.
4. *Notes complémentaires*, p. 205.

Τρήβουλά τε καὶ Ἠρητὸν καὶ ἄλλαι κατοικίαι τοιαῦται κῶμαι μᾶλλον ἢ πόλεις ἐξετάζοιντ' ἄν.

Ἅπασα δ' αὐτῶν ἡ γῆ διαφερόντως ἐλαιόφυτός ἐστι καὶ ἀμπελόφυτος, βάλανόν τε ἐκφέρει πολλήν. Σπουδαία δὲ καὶ βοσκήμασι τοῖς τε ἄλλοις, καὶ δὴ τὸ τῶν ἡμιόνων γένος τῶν Ῥεατίνων διωνόμασται θαυμαστῶς. Ὡς δ' εἰπεῖν, ἅπασα ἡ Ἰταλία θρεμμάτων τε ἀρίστη τροφὸς καὶ καρπῶν ἐστιν, ἄλλα δ' εἴδη κατὰ ἄλλα μέρη τῶν πρωτείων τυγχάνει.

Ἔστι δὲ καὶ παλαιότατον γένος οἱ Σαβῖνοι καὶ οἱ αὐτόχθονες· τούτων δ' ἄποικοι Πικεντῖνοί τε καὶ Σαυνῖται, τούτων δὲ Λευκανοί, τούτων δὲ Βρέττιοι. Τὴν δ' ἀρχαιότητα τεκμήριον ἄν τις ποιήσαιτο ἀνδρείας καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς, ἀφ' ἧς ἀντέσχον μέχρι πρὸς τὸν παρόντα χρόνον. Φησὶ δ' ὁ συγγραφεὺς Φάβιος Ῥωμαίους αἰσθέσθαι τοῦ πλούτου τότε πρῶτον, ὅτε τοῦ ἔθνους τούτου κατέστησαν κύριοι. Ἔστρωται δὲ δι' αὐτῶν ἥ τε Σαλαρία ὁδὸς οὐ πολλὴ οὖσα, εἰς ἣν καὶ ἡ Νωμεντανὴ συμπίπτει κατὰ Ἠρητόν, τῆς Σαβίνης κώμην ὑπὲρ τοῦ Τιβέρεως κειμένην, ὑπὲρ τῆς αὐτῆς πύλης ἀρχομένη τῆς Κολλίνης.

2. Ἑξῆς δ' ἡ Λατίνη κεῖται, ἐν ᾗ καὶ ἡ τῶν Ῥωμαίων πόλις, πολλὰς συνειληφυῖα καὶ τῆς μὴ Λατίνης πρότερον.

TEST. : def. E.

---

1 Τρήβουλά Casaubon : -βουρά A ω' ‖ Ἠρητὸν Wv [Ἥρ- uterque] : ἡ ῥητὸν A Κρήτον C Κίρητον s Ἥρατον B ‖ 6 Ῥεατίνων vs : Ῥελτίνων A ω' [Ῥελα- B] ‖ 6 διωνόμασται B : δι' ὧν ὠνόμασται A ω' ‖ 9 Σαβῖνοι sB : Σαβῆνοι A[sine acc.] ω' ‖ οἱ post καὶ om. edd. ad unum Jones ‖ 10 Σαυνῖται B : -νῆται A ω' ‖ δὲ A ω' : δ' οἱ C ‖ 16 τε A ω' Jones : del. Coray ; locum anacolutho purgabis, si u. 17 εἰς ἣν post καὶ ἡ Νωμεντάνη pones ‖ Σαλαρία ACB[2] : Σαμαρία WvsB ‖ 17 κατὰ Casaubon : καθὰ A ω' ‖ Ἠρητόν ω' : ἡ ῥητόν A ‖ 18 Σαβίνης s[-νῆς] : Σαβήνης A ω' [-νῆς ω'] ‖ κώμην s : κώμη A ω' ‖ κειμένην Cyriacus in n : -μένη A ω'.

fut fondée, elle était environnée de populations telles que les Èques, les Volsques, les Herniques, les Aborigènes, fixés tout près de son propre emplacement, les Rutules, qui possédaient l'antique Ardéa, et d'autres groupes plus ou moins considérables. Certaines de ces nations, organisées en bourgs fédérés, vivaient dans l'autonomie et n'étaient subordonnées à aucun ensemble ethnique. On rapporte[1] qu'Énée aborda avec Anchise, son père, et Ascagne, son fils, à Laurentum près d'Ostie et de la rive du Tibre et qu'il fonda une ville non loin de la mer, à quelque 24 stades[2] de là. Il reçut alors la visite de Latinus, le roi des Aborigènes, qui habitaient le lieu où s'élève Rome aujourd'hui, et ses compagnons lui offrirent leur alliance pour lutter contre ses voisins les Rutules, qui possédaient Ardéa (il y a 160 stades d'Ardéa à Rome[3]). Revenu du combat avec la victoire, Latinus fonda à son tour près de l'autre ville une cité à laquelle il donna un nom évoquant celui de sa fille Lavinia[4]. Les Rutules, cependant, s'étaient remis en campagne et, dans une nouvelle bataille, Latinus trouva la mort. Mais Énée remporta la victoire et, devenu roi, donna le nom de Latins à l'ensemble de ses sujets. Après la mort de son père et de son grand-père, Ascagne fonda Albe sur le Mont Albain, qui est à la même distance de Rome qu'Ardéa. C'est là que se célèbre le

1. Le chapitre entier a pour source Polybe, de qui les extraits retenus par Cicéron, *De rep.*, II, 2, 4 ss. et 7, 12 ss., coïncident parfois littéralement avec l'exposé de Strabon (cf. Steinbrück, 65 ss.). Mais à partir des mots « On rapporte... » c'est, à travers Polybe, à Fabius Pictor que remonte la tradition rapportée, soit directement, soit par les *Origines* de Caton.

2. 4,44 km. La ville en question serait Laurentum, la future Lavinium, sise selon Denys d'Halicarnasse, I, 53,3 - 57,1, à 24 stades (!) du premier établissement des Troyens sur le Latium, les *Castra Troiana*. Comme cette mesure correspond vraisemblablement à 3 milles, il y a tout lieu de croire qu'elle est indépendante, même chez Polybe, de son système de conversion.

3. Ou 20 milles, soit 29,6 km, mesure correcte. L'information a été reprise telle quelle par Polybe chez Fabius Pictor.

4. *Notes complémentaires*, p. 205.

Αἶκοι γὰρ καὶ Οὐόλσκοι καὶ Ἕρνικοι Ἀβοριγῖνές τε οἱ περὶ αὐτὴν τὴν Ῥώμην καὶ Ῥουτοῦλοι οἱ τὴν ἀρχαίαν Ἀρδέαν ἔχοντες καὶ ἄλλα συστήματα | μείζω καὶ ἐλάττω τὰ περιοικοῦντα τοὺς τότε Ῥωμαίους ὑπῆρξαν, ἡνίκα πρῶτον ἔκτιστο ἡ πόλις· ὧν ἔνια κατὰ κώμας αὐτονομεῖσθαι συνέβαινεν, ὑπ' οὐδενὶ κοινῷ φύλῳ τεταγμένα. Φασὶ δὲ Αἰνείαν μετὰ τοῦ πατρὸς Ἀγχίσου καὶ τοῦ παιδὸς Ἀσκανίου κατάραντας εἰς Λαύρεντον τῆς πλησίον τῶν Ὠστίων καὶ τοῦ Τιβέρεως ἠιόνος, μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης, ὅσον ἐν τέτταρσι καὶ εἴκοσι σταδίοις, κτίσαι πόλιν. Ἐπελθόντα δὲ Λατῖνον τὸν τῶν Ἀβοριγίνων βασιλέα, τῶν οἰκούντων τὸν τόπον τοῦτον, ὅπου νῦν ἡ Ῥώμη ἐστί, συμμάχοις χρήσασθαι τοῖς περὶ τὸν Αἰνείαν ἐπὶ τοὺς γειτονεύοντας Ῥουτούλους τοὺς Ἀρδέαν κατέχοντας (στάδιοι δ' εἰσὶν ἀπὸ τῆς Ἀρδέας εἰς τὴν Ῥώμην ἑκατὸν ἑξήκοντα), νικήσαντα δ' ἀπὸ τῆς θυγατρὸς Λαουινίας ἐπώνυμον κτίσαι πλησίον πόλιν. Πάλιν δὲ τῶν Ῥουτούλων συμβαλόντων εἰς μάχην, τὸν μὲν Λατῖνον πεσεῖν, τὸν δὲ Αἰνείαν νικήσαντα βασιλεῦσαι καὶ Λατίνους καλέσαι τοὺς ὑφ' αὐτῷ. Καὶ τούτου δὲ τελευτήσαντος καὶ τοῦ πατρός, τὸν Ἀσκάνιον Ἄλβαν κτίσαι ἐν τῷ Ἀλβανῷ ὄρει, διέχοντι τῆς Ῥώμης τοσοῦτον, ὅσον καὶ ἡ Ἀρδέα. Ἐνταῦθα Ῥωμαῖοι σὺν τοῖς Λατίνοις Διὶ θύουσιν, ἅπασα

TEST. : *Chrest.* V 24 (7-20); a 7 Φασὶ δὲ Αἰνείαν incipit Pletho. Def. E.

---

1 Οὐόλσκοι v[2] in lemmate : Οὐάοκλοι A ω' ‖ Ἀβοριγῖνές B : Ἀββορρ- A ω' [Ἀβορρ- s] ‖ 3 Ἀρδέαν B[2] : Ἄρβενναν A ω' [-βαινναν C] Ἀρδέναν B ‖ 4 ὑπῆρξαν Aldina : -ξεν A ω' ‖ 7 τοῦ om. vs ‖ 8 Λαύρεντον Xylander : Λαῦρον A ω' Pletho Λαύροντον om. deinde τῆς B ‖ 11 Ἀβοριγίνων *Chrest.* [Ἀβορι γίνων] ACv[pc] B : Ἀβοργίνων v[ac] Pletho Ἀβοργίων W ‖ 12 τοῦτον om. vs.

sacrifice commun des Romains et des Latins en l'honneur de Zeus. La magistrature s'y rassemble au complet et remet le gouvernement de la ville à un jeune patricien pour la durée de la cérémonie.

Le récit de la rivalité entre Amulius et son frère Numitor, en partie légendaire, en partie recevable, se place quatre cents ans plus tard[1]. Les deux frères, donc, avaient hérité des descendants d'Ascagne le royaume d'Albe, qui s'étendait jusqu'au Tibre. Après avoir écarté du trône son aîné, le plus jeune, Amulius, prit le pouvoir, et comme Numitor avait un fils et une fille, il fit périr le premier par traîtrise au cours d'une chasse et voua la seconde, Rhéa Silvia, à devenir prêtresse de Vesta afin que, obligée à la virginité, elle demeurât sans descendant. Puis, après avoir découvert que celle-ci s'était laissé séduire, car deux jumeaux lui étaient nés, il la fit emprisonner. Un reste d'égard pour son frère Numitor le retint seul de la mettre à mort. Quant aux jumeaux, il les exposa au bord du Tibre conformément à une coutume ancestrale. La légende raconte d'une part que ces enfants avaient été engendrés par Arès, d'autre part qu'on vit une louve les allaiter après les avoir emportés. L'un des gardiens de pourceaux qui fréquentaient ce lieu, un certain Faustulus, les aurait alors recueillis — entendez qu'ils furent pris en charge par quelqu'un des puissants sujets d'Amulius — et les aurait nommés l'un Romulus, l'autre Romus[2]. Mais, parvenus à l'âge d'homme, ils attaquèrent Amulius et ses enfants, les défirent et

1. En 751/0 selon Polybe, en 752/1 selon Caton, qui compte deux ans pour le voyage d'Énée après la chute de Troie (1184) et 30 pour le règne d'Ascagne (fr. 17 Peter), 748/7 selon Fabius Pictor (*FGrHist.*, 809 F 3). Strabon suit ici Polybe de tout près. La distinction entre légende et histoire remonte cependant déjà à Fabius Pictor (cf. F 4a § 4, 4).

2. Bien qu'une variante ancienne propose Rémus, il y a lieu de conserver la leçon Romus, forme admise par Fabius Pictor, F 4 b, et avant lui par Timée (cf. Lycophr., 1233 ῥώμη γένος).

ἡ συναρχία ἀθροισθεῖσα · τῇ πόλει δ' ἐφίστησιν ἄρχοντα πρὸς τὸν τῆς θυσίας χρόνον τῶν γνωρίμων τινὰ νέων.

Ὕστερον δὲ τετρακοσίοις ἔτεσιν ἱστορεῖται τὰ περὶ Ἀμόλλιον καὶ τὸν ἀδελφὸν Νομίτορα, τὰ μὲν μυθώδη, τὰ δ' ἐγγυτέρω πίστεως. Διεδέξαντο μὲν γὰρ τὴν τῆς Ἄλβας ἀρχὴν ἀμφότεροι παρὰ τῶν ἀπογόνων τοῦ Ἀσκανίου, διατείνουσαν μέχρι τοῦ Τιβέρεως · παραγκωνισάμενος δ' ὁ νεώτερος τὸν πρεσβύτερον ἦρχεν ὁ Ἀμόλλιος, υἱοῦ δ' ὄντος καὶ θυγατρὸς τῷ Νομίτορι, τὸν μὲν ἐν κυνηγίᾳ δολοφονεῖ, τὴν δέ, ἵνα ἄτεκνος διαμείνῃ, τῆς Ἑστίας ἱέρειαν κατέστησε, παρθενείας χάριν · καλοῦσι δ' αὐτὴν Ῥέαν Σιλουίαν. Εἶτα φθορὰν φωράσας, διδύμων αὐτῇ παίδων γενομένων, τὴν μὲν εἶρξεν ἀντὶ τοῦ κτείνειν, χαριζόμενος τἀδελφῷ · τοὺς δ' ἐξέθηκε πρὸς τὸν Τίβεριν κατά τι πάτριον. Μυθεύεται μὲν οὖν ἐξ Ἄρεως γενέσθαι τοὺς παῖδας, ἐκτεθέντας δ' ὑπὸ λυκαίνης ὁραθῆναι σκυλακευομένους. Φαυστύλον δέ τινα τῶν περὶ τὸν τόπον συφορβῶν ἀνελόμενον ἐκθρέψαι (δεῖ δ' ὑπολαβεῖν τῶν δυνατῶν τινα, ὑπηκόων δὲ τῷ Ἀμολλίῳ, λαβόντα ἐκθρέψαι), καλέσαι δὲ τὸν μὲν Ῥωμύλον, τὸν δὲ Ῥῶμον. Ἀνδρωθέντας δ' ἐπιθέσθαι τῷ Ἀμολλίῳ καὶ τοῖς παισί ·

TEST. : Pletho ; *Chresl.* V 24 (3-21). Def. E.

---

1 ἐφίστησιν A ω' def. Pletho : ἐφιστᾶσιν Groskurd ‖ 2 θυσίας AWB : οὐσίας Cvs def. Pletho ‖ 3 Ἀμόλλιον A ω' Pletho : Ἀμόλιον *Chresl.* Ἀμούλιον C ‖ 5 Ἄλβας A ω' def. *Chresl.* : Ἄλβης Pletho ‖ 8 Ἀμόλλιος A ω' Pletho : Ἀμόλιος *Chresl.* ‖ 9 Νομίτορι *Chresl.* Cs Pletho : Νουμ- AWvB ‖ 11 παρθενείας *Chresl.* A[ac] ω' Pletho : -νίας A[pc] s ‖ 12 Σιλουίαν *Chresl.* : Σιλβίαν A ω' Pletho ‖ 13 εἶρξεν *Chresl.* ω' s[pc] Pletho : ἧρξεν As[ac] ‖ 15 Μυθεύεται *Chresl.* : -ονται A ω' Pletho ‖ 17 Φαυστύλον B Pletho : Φαιστύλον *Chresl.* CW[ac] Φαίστυλλον W[pc] Φαεστύλον vs Φαίστολλον A ‖ 20 Ῥῶμον ACB Pletho : Ῥόμον Wvs Ῥέμον *Chresl.* ‖ 21 Ἀνδρωθέντας *Chresl.* ACW Pletho : Ἀνδρο- vsB ‖ Ἀμολλίῳ A ω' Pletho : Ἀμολίῳ *Chresl.*

après que la royauté eut été rendue à Numitor, rentrèrent aux lieux où ils avaient été élevés et y fondèrent Rome sur un emplacement plutôt dicté par la nécessité que librement choisi. En effet[1], le site n'est pas naturellement fortifié, la contrée alentour ne produit pas de quoi satisfaire aux besoins d'une ville, enfin la population ne suffisait pas à lui procurer ses habitants, chacun vivant pour son propre compte, alors même qu'ils touchaient pour ainsi dire les remparts de la nouvelle fondation, et ne se souciant guère non plus d'Albe. Telles étaient les circonstances à Collatia, à Antemnæ, à Fidénæ, à Labicum et dans d'autres petites villes du même genre, à 30 stades de Rome[2] ou un peu plus, aujourd'hui[3] descendues au rang de bourgades, voire de propriétés privées.

De fait, il existe entre la cinquième et la sixième borne milliaire un lieu connu sous le nom de Festi qu'on dit être la limite du sol romain[4]. Dans ce lieu et dans plusieurs autres considérés aujourd'hui comme la frontière de Rome, les prêtres célèbrent le même jour des sacrifices dans une fête appelée *Ambarvia.* On rapporte[5] qu'une querelle éclata au moment de la fondation de la ville et que Romus y perdit la vie. Après la fondation, Romulus y rassembla des vagabonds, décréta lieu d'asile l'enceinte sacrée comprise entre le sommet de la colline et le Capitole et fit citoyens tous

1. Les réflexions qui suivent sont vraisemblablement propres à Polybe plutôt qu'à sa source.

2. Environ 5,3 km, si l'on admet qu'il s'agit du stade de Polybe.

3. C'était déjà vrai du temps de Polybe.

4. C'est-à-dire de l'*ager romanus*, mais dans l'extension qu'il avait eue à l'époque des rois. Ovide, *Fasti*, II, 679-684, nomme également le sixième milliaire sur la Via Laurentina, qui longeait la rive gauche du Tibre, tandis que le lieu mentionné par Strabon a été identifié avec vraisemblance par H. Jordan, *Topographie der Stadt Roms*, Berlin, 1878-1907, I, 289, au temple de *Dea Dia* sur la Via Campana, laquelle partait de la Porta Portuensis et descendait le long du Tibre sans quitter sa rive droite. Ce temple a été retrouvé en 1866 à une quinzaine de kilomètres de Rome, sur le Monte delle Piche, à l'ouest de la station ferroviaire de la Magliana. Voir cependant *Notes complémentaires*, p. 206.

5. Vraisemblablement Fabius Pictor.

καταλυθέντων δ' ἐκείνων καὶ τῆς ἀρχῆς εἰς τὸν Νομίτορα περιστάσης, ἀπελθόντας οἴκαδε κτίσαι τὴν Ῥώμην ἐν τόποις οὐ πρὸς αἵρεσιν μᾶλλον ἢ πρὸς ἀνάγκην ἐπιτηδείοις. | Οὔτε γὰρ ἐρυμνὸν τὸ ἔδαφος οὔτε χώραν οἰκείαν ἔχον τὴν πέριξ ὅση πόλει πρόσφορος, ἀλλ' οὐδ' ἀνθρώπους τοὺς συνοικήσοντας · οἱ γὰρ ὄντες ᾤκουν καθ' αὑτούς, συνάπτοντές πως τοῖς τείχεσι τῆς κτιζομένης πόλεως, οὐδὲ τοῖς Ἀλβανοῖς πάνυ προσέχοντες. Κολλατία δ' ἦν καὶ Ἀντέμναι καὶ Φιδῆναι καὶ Λαβικὸν καὶ ἄλλα τοιαῦτα τότε μὲν πολίχνια, νῦν δὲ κῶμαι, κτήσεις ἰδιωτῶν, ἀπὸ τριάκοντα ἢ ⟨καὶ⟩ μικρῷ πλειόνων τῆς Ῥώμης σταδίων.

Μεταξὺ γοῦν τοῦ πέμπτου καὶ τοῦ ἕκτου λίθου τῶν τὰ μίλια διασημαινόντων τῆς Ῥώμης καλεῖται τόπος Φῆστοι · τοῦτον δ' ὅριον ἀποφαίνουσι τῆς τότε Ῥωμαίων γῆς, οἵ θ' ἱερομνήμονες θυσίαν ἐπιτελοῦσιν ἐνταῦθά τε καὶ ἐν ἄλλοις τόποις πλείοσιν ὡς ὁρίοις αὐθημερόν, ἣν καλοῦσιν Ἀμβαρουίαν. Γενομένης δ' οὖν στάσεώς φασι κατὰ τὴν κτίσιν ἀναιρεθῆναι τὸν Ῥῶμον. Μετὰ δὲ τὴν κτίσιν ἀνθρώπους σύγκλυδας ὁ Ῥωμύλος ἤθροιζεν, ἀποδείξας ἄσυλόν τι τέμενος μεταξὺ τῆς ἄκρας καὶ τοῦ Καπετωλίου, τοὺς

TEST. : Pletho. ; *Chrest.* V 24 (1-12, 18-21). Λ u. 7 συνάπτοντες inc. n^c def. A ; def. E.

---

1 Νομίτορα *Chrest.* sB Pletho : Νομή- A Νεμή- CWv || 6 συνοικήσοντας Λ ω' Pletho : συνοικί- *Chrest.* || 7 πως Letronne : πρὸς *Chrest.* ω' Pletho || 9 Ἀντέμναι *Chrest.* ω' Pletho : Ἀντένναι n^o || Φιδῆναι Bn^c : Φιδῖναι *Chrest.* Φεδῆναι ω' Pletho || Λαβικὸν *Chrest.* : -νον ω' Λαουΐνον n^c def. Pletho || 10 κτήσεις Pletho : κτίσεις *Chrest.* ω' || 11 καὶ Lasserre : μ' ω' τετταράκοντα ἢ n^c Pletho λ' ἢ om. *Chrest.* μ' om. Coray edd. || 18 Ἀμβαρουίαν ω' Pletho : Ἀβα- B def. *Chrest.* || 19 ἀναιρεθῆναι - κτίσιν om. vs || Ῥῶμον B^a n^c Pletho : Ῥέμον *Chrest.* Πρένιον CWB || 20 σύγκλυδας ω' Pletho : συνήλυδας *Chrest.* || 21 Καπετωλίου *Chrest.* CWvs : Καπι- Bn^c Pletho.

ceux qui s'y réfugiaient du voisinage. Mais comme il ne pouvait obtenir pour eux le droit de contracter mariage dans les nations voisines, il fit annoncer la célébration d'un concours hippique consacré à Poséidon, qui a lieu encore de nos jours[1]. De nombreux spectateurs étant accourus à cette occasion, principalement de la Sabine, il donna l'ordre à tous ceux qui désiraient se marier d'enlever les jeunes filles venues avec eux. Titus Tatius, le roi des Curites, qui voulait punir cet affront par les armes, en vint cependant à conclure avec Romulus un traité associant les deux trônes et les deux états. Mais il fut traîtreusement assassiné à Lavinium et Romulus devint ainsi, avec leur consentement, le seul souverain des Curites. Il eut pour successeur Numa Pompilius, un concitoyen de Tatius, qui reçut le pouvoir des mains de ses sujets. Tel est le récit de la fondation de Rome qui mérite le plus de crédit.

3. Un autre récit, plus ancien[2] et de caractère légendaire, fait de Rome une colonie arcadienne fondée par Évandre. Héraclès, quand il ramenait les vaches de Géryon, aurait été son hôte, et comme Évandre avait appris de la bouche de sa mère[3], versée, dit-on, dans l'art de la divination, que le destin promis au héros était de devenir dieu le jour où il aurait accompli tous ses travaux, non seulement il lui en fit la révélation, mais encore il lui dédia un sanctuaire et institua pour lui un sacrifice de rite grec qui s'est maintenu jusqu'à

1. Strabon entend ici les *Consualia*, célébrées en l'honneur de Consus. L'identification de Consus à Poséidon est antérieure à Denys d'Halicarnasse, qui en cite en II, 31, 2 deux explications différentes remontant peut-être, au moins pour l'une des deux, à Fabius Pictor.

2. C'est-à-dire s'attachant à des événements plus anciens, ce qui n'implique pas, contrairement à ce qu'a pensé Strabon, une origine plus ancienne que celle de la principale tradition recueillie par Fabius Pictor. En fait, la légende d'Évandre est également effleurée par Fabius, F 4 b § 8 et F 23, et pourrait à la rigueur, comme celle de Romulus, avoir figuré déjà chez Timée, car elle est grecque.

3. Carmenta ou Carmentis, nom qu'une étymologie à peine spécieuse associe à *carmen*, d'où la capacité divinatoire reconnue à cette nymphe.

δ' ἐκεῖ καταφεύγοντας τῶν ἀστυγειτόνων πολίτας ἀποφαίνων. Ἐπιγαμίας δὲ τούτοις οὐ τυγχάνων ἐπηγγείλατο ἕνα ἀγῶνα ἱππικὸν τοῦ Ποσειδῶνος ἱερόν, τὸν καὶ νῦν ἐπιτελούμενον. Συνελθόντων δὲ πολλῶν, πλείστων δὲ Σαβίνων, ἐκέλευσε τὰς παρθένους ἁρπάσαι τὰς ἀφιγμένας τοῖς δεομένοις γάμου· μετιὼν δὲ τὴν ὕβριν Τίτος Τάτιος δι' ὅπλων, ὁ βασιλεὺς τῶν Κυριτῶν, ἐπὶ κοινωνίᾳ τῆς ἀρχῆς καὶ πολιτείας συνέβη πρὸς τὸν Ῥωμύλον· δολοφονηθέντος δ' ἐν Λαουινίῳ τοῦ Τατίου, μόνος ἦρξεν ἑκόντων τῶν Κυριτῶν ὁ Ῥωμύλος. Μετὰ δὲ τοῦτον διεδέξατο τὴν ἀρχὴν Νουμᾶς Πομπίλιος, πολίτης τοῦ Τατίου, παρ' ἑκόντων λαβὼν τῶν ὑπηκόων. Αὕτη μὲν οὖν ἡ μάλιστα πιστευομένη τῆς Ῥώμης κτίσις ἐστίν.

3. Ἄλλη δέ τις προτέρα καὶ μυθώδης, Ἀρκαδικὴν λέγουσα γενέσθαι τὴν ἀποικίαν ὑπ' Εὐάνδρου. Τούτῳ δ' ἐπιξενωθῆναι τὸν Ἡρακλέα, ἐλαύνοντα τὰς Γηρυόνου βοῦς· πυθόμενον δὲ τῆς μητρὸς Νικοστράτης τὸν Εὔανδρον (εἶναι δ' αὐτὴν μαντικῆς ἔμπειρον), ὅτι τῷ Ἡρακλεῖ πεπρωμένον ἦν τελέσαντι τοὺς ἄθλους θεῷ γενέσθαι, φράσαι τε πρὸς τὸν Ἡρακλέα ταῦτα, καὶ τέμενος ἀναδεῖξαι καὶ θῦσαι θυσίαν Ἑλληνικήν, ἣν καὶ νῦν ἔτι φυλάττεσθαι

TEST. : n^c, Pletho ; *Chrest.* V 24 (1-12). Def. AE.

---

3 Ποσειδῶνος *Chrest.* W s n^c Pletho : Ποσι- CvB ‖ 4 Συνελθόντων-πολλῶν om. s ‖ 5 Σαβίνων *Chrest.* sB n^c Pletho : Σαβή- CWv ‖ 6 Τάτιος *Chrest.* s v^2[in lemmate] : Στάτιος ω' Pletho ‖ 8 πολιτείας *Chrest.* n^c Pletho : -τείᾳ ω' ‖ 9 Λαουινίῳ WB Pletho : Λαβινίῳ *Chrest.* n^c Λαουνίῳ C Λαουνίου vs ‖ Τατίου *Chrest.* s : Στατίου ω' Pletho ‖ 10 ἑκόντων τῶν *Chrest.* ω' : ἑκόντων καὶ τῶν n^c Pletho ‖ 11 Νουμᾶς *Chrest.* ω' : Νουμμὰς n^c Νομᾶς Pletho ‖ Πομπίλιος *Chrest.* ω' Pletho : Πομπήιος C ‖ Τατίου *Chrest.* s : Στατίου ω' Pletho ‖ 14 καὶ μυθώδης om. n^c Pletho qui antea προτέρα τις pro τις προτέρα praebent ‖ 15 ὑπ' C : ὑπὸ ω' Pletho ‖ 16 ante τὸν add. φασι n^c Pletho ‖ 19 ἦν ω' : εἴη n^c Pletho.

nos jours en l'honneur d'Héraclès. L'historien romain Acilius[1] voit dans ce sacrifice ancestral à Héraclès exécuté selon le rite grec la preuve que Rome est une fondation grecque[2]. Les Romains adorent aussi sous le nom de Carmentis la mère d'Évandre, dont ils font une nymphe.

4. Les Latins, donc, n'étaient primitivement pas nombreux et la plupart d'entre eux ne s'intéressaient pas à Rome. Mais dans la suite, impressionnés par les succès de Romulus et des rois qui le suivirent, ils se laissèrent tous assujettir. Après la soumission des Èques, des Volsques et des Herniques, précédée déjà de celle des Rutules et des Aborigènes, auxquels il faut ajouter les Rhæci, les Argyrusci et, selon certains auteurs, les Préferni[3], les territoires occupés par ces différentes nations furent appelés pays latin. Les Volsques possédaient à la frontière du Latium la plaine Pomentine et la ville d'Apiolæ, que devait détruire Tarquin l'Ancien. Les Èques étaient surtout les voisins des Curites. Leurs villes furent également ravagées par Tarquin l'Ancien, tandis que son fils[4] est responsable de la prise de Sucssa, capitale des Volsques. Les Herniques résidaient près

1. *FGrHist.*, 813 F 1. Du point de vue paléographique, la leçon fautive Κύλιος s'explique aussi bien à partir de Κοίλιος que d'Ἀκύλιος. Mais s'il est attesté qu'Acilius, qui écrivait en grec, a traité en détail des origines de Rome, il est, en revanche, difficile de faire entrer ce thème dans l'œuvre de Cælius Antipater, vouée à l'histoire de la deuxième Guerre Punique et probablement, d'ailleurs, postérieure à celle de Polybe. On attribuera sans peine à Polybe l'insertion de cet éclaircissement dans la version de Fabius Pictor, sans étendre nécessairement la citation d'Acilius à tout le paragraphe, comme le font H. Peter, *Historicorum Romanorum reliquiae*, 1, 49, et F. Jacoby.

2. *Notes complémentaires*, p. 206.

3. Ou *Privernates*, c'est-à-dire les habitants de Privernum (cf. *infra* 3, 10). Le récit de leur soumission définitive en 329 se trouve notamment chez Tite-Live, VIII, 19, qui cite incidemment l'annaliste Claudius Quadrigarius, contemporain de Sylla. Mais déjà Caton, *Orig.*, fr. 62 Peter, séparait l'histoire de Privernum de celle du reste des Volsques et c'est peut-être à lui que fait allusion Polybe, en le distinguant de Fabius Pictor, son guide pour le reste du chapitre.

4. Tarquin le Superbe. Voir *Notes complémentaires*, p. 206.

τῷ Ἡρακλεῖ. Καὶ ὅ γε ⟨Ἀ⟩κύλιος, ὁ τῶν Ῥωμαίων συγγραφεύς, τοῦτο τίθεται σημεῖον τοῦ Ἑλληνικὸν εἶναι κτίσμα τὴν Ῥώμην, τὸ παρ' αὐτῇ τὴν πάτριον θυσίαν Ἑλληνικὴν εἶναι τῷ Ἡρακλεῖ. Καὶ τὴν μητέρα δὲ τοῦ Εὐάνδρου τιμῶσι Ῥωμαῖοι, μίαν τῶν νυμφῶν νομίσαντες, Καρμέντιν μετονομασθεῖσαν. |

4. Οἱ δ' οὖν Λατῖνοι κατ' ἀρχὰς μὲν ἦσαν ὀλίγοι, καὶ οἱ πλείους οὐ προσεῖχον Ῥωμαίοις· ὕστερον δὲ καταπλαγέντες τὴν ἀρετὴν τοῦ τε Ῥωμύλου καὶ τῶν μετ' ἐκεῖνον βασιλέων ὑπήκοοι πάντες ὑπῆρξαν. Καταλυθέντων δὲ τῶν τε Αἰκούων καὶ τῶν Οὐόλσκων καὶ Ἑρνίκων, ἔτι δὲ πρότερον Ῥουτούλων τε καὶ Ἀβοριγίνων, πρὸς δὲ τούτοις Ῥαικῶν, καὶ Ἀργυρούσκων, ⟨ὡς⟩ δέ τινες καὶ Πρεφέρνων, ἡ τούτων χώρα Λατίνη προσηγόρευται πᾶσα. Ἦν δὲ τῶν Οὐόλσκων καὶ τὸ Πωμεντῖνον πεδίον, ὅμορον τοῖς Λατίνοις, καὶ πόλις Ἀπιόλαι, ἣν κατέσκαψε Ταρκύνιος Πρίσκος. Αἴκουοι δὲ γειτονεύοντες μάλιστα τοῖς Κυρίταις, καὶ τούτων δ' ἐκεῖνος τὰς πόλεις ἐξεπόρθησεν· ὁ δ' υἱὸς αὐτοῦ τὴν Σούεσσαν εἷλε τὴν μητρόπολιν τῶν Οὐόλσκων. Ἕρνικοι δὲ πλησίον

TEST. : n^{c}, Pletho. Def. AE.

---

1 ὅ γε Ἀκύλιος scripsi ὅ γ' Ἀκύλιος Schwegler Peter Jacoby : ὁ γε Κύλιος CWv ὁ Κεκύλιος sB ὁ Κεκίλιος n^{c} Pletho (unde ὁ Καικίλιος Voss) ὅ γε Κοίλιος Kramer Meineke ‖ 10 ὑπῆρξαν ω' : ἐγένοντο n^{c} Pletho ‖ 11 Αἰκούων WBn^{c} Pletho lemma in v^{2} et s : Ἀσκούων Cvs ‖ Οὐόλσκων B v^{2} in lemmate [Οὐόλσκοι] : Οὐάσκων ω' Pletho Βάσκων n^{c} ‖ 12 Ἀβοριγίνων sBn^{c} : Ἀβορριγίνων CWv Ἀβοργίνων Pletho ‖ 13 ὡς add. Aly : om. ω', unde δέ τινων n^{c} Pletho B^{2} ‖ 14 Πρεφέρνων WvsB Pletho : Προ- Cn^{c}B^{2} ‖ 15 Οὐόλσκων B : Οὐάσκων ω' Pletho Βάσκων n^{c} ‖ τὸ Πωμεντῖνον Pletho : τὸ Πομ- n^{c} τόπων ἐντῖμον CWvB τόπος, ἐντῖμον s ‖ 16 Ἀπιόλαι Lasserre coll. lat. *Apiolae* : Ἐπίολα ω' Pletho Ἀπίολα Xylander ‖ 19 Σούεσσαν B : Σούσσαν ω' Pletho Σοῦσαν n^{c} ‖ 20 Οὐόλσκων B : Οὐάσκων ω' Pletho Βάσκων n^{c}.

de Lanuvium, d'Albe et de Rome même. Aricia, Tellénæ et Antium ne sont pas bien loin non plus. Quant aux Albains, qui appartenaient au Latium et parlaient la même langue que les Romains, ils entretinrent d'ab rd avec eux de bonnes relations. Bien que les deux royautés se trouvassent séparées, les mariages entre nations étaient admis et les sanctuaires d'Albe, ainsi que les droits politiques, étaient communs aux deux cités. Mais plus tard éclata une guerre, à l'issue de laquelle Albe fut entièrement détruite, à l'exception du sanctuaire, et ses habitants furent décrétés citoyens romains. Des autres cités des alentours de Rome, les unes furent détruites, d'autres perdirent leur rang à cause de leurs désobéissances, d'autres au contraire prirent de l'importance grâce à la bonne volonté dont elles avaient fait preuve. Aujourd'hui[1], le littoral s'appelle Latium d'Ostie jusqu'à Sinuessa, tandis qu'il ne portait auparavant ce nom que jusqu'au Circeo[2]. Autrefois aussi, le Latium était peu étendu vers l'intérieur, mais il recula plus tard ses frontières jusqu'à la Campanie, jusqu'au Samnium et jusqu'aux territoires des Péligniens et des autres habitants des Apennins[3].

5. Le Latium est une contrée généralement favorisée et fertile, si l'on excepte quelques endroits marécageux et malsains du côté du littoral, par exemple le canton d'Ardéa, l'espace compris entre la ligne Antium-Lanuvium et la plaine Pomentine, certains lieux dans les régions de Sétia, de Tarracina et du Circeo, et naturellement tous les endroits montagneux et rocheux. Ces endroits, d'ailleurs, ne sont pas complètement

1. Pline, *N. H.*, XXXI, 8, et Ptolémée, *Geogr.*, III, 1, 6, attribuent Sinuessa à la Campanie, dont le nom remplace celui de Latium après la fusion des deux territoires dans la première *regio* d'Auguste (sur l'influence éventuelle du centième milliaire dans cette délimitation, voir R. Thomsen, 68 ss.). Strabon s'en tient encore à l'ancienne frontière, valable depuis l'annexion des Aurunci et de l'*ager Falernus* après la guerre latine. Cf. V, 2, 1 et la note 1, p. 57.

2-3, *Notes complémentaires*, p. 206.

ᾤκουν τῷ τε Λανουίῳ καὶ τῇ Ἄλβᾳ καὶ αὐτῇ τῇ Ῥώμῃ· οὐκ ἄποθεν δ' οὐδ' Ἀρικία καὶ Τελλῆναι καὶ Ἄντιον. Ἀλβανοὶ δὲ κατ' ἀρχὰς μὲν ὡμονόουν τοῖς Ῥωμαίοις, ὁμόγλωσσοί τε ὄντες καὶ Λατῖνοι, βασιλευόμενοι δ' ἑκάτεροι χωρὶς ἐτύγχανον· οὐδὲν δ' ἧττον ἐπιγαμίαι τε ἦσαν πρὸς ἀλλήλους καὶ ἱερὰ κοινὰ τὰ ἐν Ἄλβᾳ καὶ ἄλλα δίκαια πολιτικά· ὕστερον δὲ πολέμου συστάντος ἡ μὲν Ἄλβα κατεσκάφη πλὴν τοῦ ἱεροῦ, οἱ δ' Ἀλβανοὶ πολῖται Ῥωμαίων ἐκρίθησαν. Καὶ τῶν ἄλλων δὲ τῶν περιοικίδων πόλεων αἱ μὲν ἀνῃρέθησαν, αἱ δὲ ἐταπεινώθησαν ἀπειθοῦσαι, τινὲς δὲ καὶ ηὐξήθησαν διὰ τὴν εὔνοιαν. Νυνὶ μὲν οὖν ἡ παραλία μέχρι πόλεως Σινοέσσης ἀπὸ τῶν Ὠστίων Λατίνη καλεῖται, πρότερον δὲ μέχρι τοῦ Κιρκαίου μόνον ἐσχήκει τὴν ἐπίδοσιν· καὶ τῆς μεσογαίας δὲ πρότερον μὲν οὐ πολλή, ὕστερον δὲ καὶ μέχρι Καμπανίας διέτεινε καὶ Σαυνιτῶν καὶ Πελίγνων καὶ ἄλλων τῶν τὸ Ἀπέννινον κατοικούντων.

5. Ἅπασα δ' ἐστὶν εὐδαίμων καὶ παμφόρος πλὴν ὀλίγων χωρίων τῶν κατὰ τὴν παραλίαν, ὅσα ἑλώδη καὶ νοσερά, οἷα τὰ τῶν Ἀρδεατῶν καὶ τὰ μεταξὺ Ἀντίου καὶ Λανουίου μέχρι Πωμεντίνου καί τινων τῆς Σητίνης χωρίων καὶ τῆς περὶ Ταρρακίναν καὶ τὸ Κιρκαῖον, ἢ εἴ τινα ὀρεινὰ καὶ πετρώδη· καὶ ταῦτα δ' οὐ τελέως ἀργὰ

TEST. : n[c], Pletho ; *Chrest.* V 25 (12-16, 18-20). Def. AE.

---

1 Λανουίῳ Kramer : Λαουνίῳ Cs Λαουινίῳ WvBn[c] Pletho ‖ 2 ἄποθεν s C[a] n[c] : ἄπωθεν ω' Pletho ‖ Ἀρικία n[c] Pletho : Ἀρκία ω' ‖ 5 ἑκάτεροι ω' Pletho : ἕτεροι vs ‖ ἐπιγαμίαι Bn[c] Pletho : -μία ω' ‖ 6 κοινὰ ω' Pletho : τινα C ‖ τὰ ἐν Ἄλβᾳ om. n[c] Pletho ‖ 12 Σινοέσσης ω' Pletho : Σινουέσσης *Chrest.* ‖ 15 πολλὴ n[c] Pletho : πολλὴν ω' def. *Chrest.* ‖ 21 Λανουίου Kramer : Λαονούγου ω' def. Pletho ‖ Σητίνης Coray : Σιτήνης ω' def. Pletho ‖ 22 Ταρρακίναν n[c] B : -κινα ω' def. Pletho.

improductifs et inutiles : on y trouve de gras pâturages, du bois et les cultures particulières aux terrains marécageux ou rocheux. C'est ainsi que la région marécageuse du Cécube produit une vigne dite vigne arborescente de laquelle on tire un vin excellent[1].

Entre les villes latines du bord de la mer, citons d'abord Ostie. Ostie n'a pas de port à cause des dépôts d'alluvions sans cesse croissants que provoque le Tibre gonflé de ses nombreux affluents. Les navires restent par conséquent au large et y mouillent en grande rade. Cette opération est périlleuse, il est vrai, mais l'appât du profit a raison des dangers et, en effet, les innombrables barques à rame qui déchargent les cargaisons et en apportent d'autres en échange permettent aux navires de repartir rapidement, sans avoir à s'exposer au courant du fleuve. Certains d'entre eux, aussi, s'allègent d'une partie de leur chargement et pénètrent ensuite dans l'embouchure du Tibre pour remonter jusqu'à Rome, à 190 stades[2] de là. Ostie est une fondation d'Ancus Marcius[3]. Telle est cette ville.

Après Ostie vient la ville d'Antium, elle aussi sans port. Antium est bâtie sur des rochers. Elle se trouve à quelque 260 stades[4] d'Ostie. Elle offre actuellement aux chefs de l'État un lieu pour leurs loisirs[5]. Ils viennent s'y reposer de la politique toutes les fois qu'ils en ont l'occasion, c'est pourquoi ils ont fait construire dans la ville un grand nombre de demeures luxueuses appropriées à ces séjours. Mais autrefois, les habitants d'Antium possédaient des navires et pratiquaient la piraterie aux côtés des Tyrrhéniens, alors même qu'ils étaient déjà les sujets des Romains. Cette situation amena d'abord Alexandre à déléguer une ambassade à

1. Ce premier alinéa et le suivant sont de Posidonius. La description des villes côtières, qui vient ensuite, relève en revanche de l'autorité d'Artémidore, comme le montrent les parallèles chez Pline, *N. H.*, III, 56 s.

2. 35,5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 206.

3. *Notes complémentaires*, p. 206.

4. 48 km, évaluation correcte.

5. *Notes complémentaires*, p. 206.

οὐδ' ἄχρηστα, ἀλλὰ νομὰς παρέχει δαψιλεῖς ἢ ὕλην ἢ καρπούς τινας ἐλείους ἢ πετραίους· τὸ δὲ Καίκουβον, ἑλῶδες ὄν, εὐοινοτάτην ἄμπελον τρέφει, τὴν δενδρῖτιν.

Πόλεις δ' ἐπὶ θαλάττῃ μὲν τῶν Λατίνων εἰσὶ τά τε Ὤστια, πόλις ἀλίμενος διὰ τὴν πρόσχωσιν, ἣν ὁ Τίβερις παρασκευάζει, πληρούμενος ἐκ πολλῶν ποταμῶν. Παρακινδύνως μὲν οὖν ὁρμίζονται μετέωρα ἐν τῷ σάλῳ τὰ ναυκλήρια, τὸ μέντοι λυσιτελὲς νικᾷ· | καὶ γὰρ ἡ τῶν ὑπηρετικῶν σκαφῶν εὐπορία τῶν ἐκδεχομένων τὰ φορτία καὶ ἀντιφορτιζόντων ταχὺν ποιεῖ τὸν ἀπόπλουν, πρὶν ἢ τοῦ ποταμοῦ ἅψασθαι· ⟨ἔστι δ' ἃ⟩ καὶ μέρους ἀποκουφισθέντος εἰσπλεῖ καὶ ἀνάγεται μέχρι τῆς Ῥώμης, σταδίους ἑκατὸν ἐνενήκοντα. Κτίσμα δ' ἐστὶ τὰ Ὤστια Ἄγκου Μαρκίου. Αὕτη μὲν ἡ πόλις τοιαύτη.

Ἑξῆς δ' ἐστὶν Ἄντιον, ἀλίμενος καὶ αὐτὴ πόλις· ἵδρυται δ' ἐπὶ πέτραις, διέχει δὲ τῶν Ὠστίων περὶ διακοσίους ἑξήκοντα σταδίους. Νυνὶ μὲν οὖν ἀνεῖται τοῖς ἡγεμόσιν εἰς σχολὴν καὶ ἄνεσιν τῶν πολιτικῶν, ὅτε λάβοιεν καιρόν, καὶ διὰ τοῦτο κατῳκοδόμηνται πολυτελεῖς οἰκήσεις ἐν τῇ πόλει συχναὶ πρὸς τὰς τοιαύτας ἐπιδημίας. Καὶ πρότερον δὲ ναῦς ἐκέκτηντο καὶ ἐκοινώνουν τῶν λῃστηρίων τοῖς Τυρρηνοῖς, καίπερ ἤδη Ῥωμαίοις ὑπακούοντες. Διόπερ καὶ Ἀλέξανδρος πρότερον ἐγκαλῶν

TEST. : n[c], Pletho ; *Chrest.* V 26 (4-5, 8-10, 12-13) ; 27 (21-23). Def. A.

---

2 ἐλείους CBn[c] Pletho : ἐλίους Wvs ‖ 5 πρόσχωσιν ω' E Pletho : προχ- *Chrest.* ‖ 7 ὁρμίζονται n[c] Pletho B[1] : ὁρίζονται ω' ‖ 11 ἔστι δ' ἃ Pletho n[c][om. deinde καὶ] Coray : om. ω' et antea iam archetypus ut demonstrant uerba καὶ οὕτως ὁ ἀνάπλους γίνεται (sc. oneribus tralatis) in *Chrest.* ‖ 13 Κτίσμα ω' Pletho : κτίσματα C def. *Chrest.* ‖ 14 Μαρκίου Xylander : Μάρκου ω' Pletho ‖ 16 πέτραις ω' : πέτρας n[c] Pletho ‖ 21 Καὶ om. n[c] Pletho.

Rome pour s'en plaindre[1], puis plus tard Démétrios à renvoyer aux Romains des pirates qui s'étaient laissé capturer et à leur dire que s'il leur faisait la faveur de les leur restituer au nom de la parenté unissant les Romains aux Grecs, il ne jugeait pas moins inadmissible que les mêmes hommes fussent à la fois les conducteurs de l'Italie et les pourvoyeurs des expéditions de pirates, ou qu'ils adorassent les Dioscures et leur aient élevé un temple sur le Forum en même temps qu'ils envoyaient des pillards désoler les rivages de la Grèce, patrie de ces dieux universellement connus sous le nom de Protecteurs. Aussi les Romains mirent-ils fin à cette activité.

Au milieu entre Ostie et Antium se trouve Lavinium, qui possède un sanctuaire d'Aphrodite[2] commun à tous les peuples latins, mais commis aux soins des Ardéates, qui le font entretenir par des intendants. Puis vient Laurentum, puis, en arrière de ces villes, Ardéa, établissement des Rutules à 70 stades[3] de la mer, près duquel se trouve le sanctuaire d'Aphrodite où les Latins tiennent leur panégyrie. Les Samnites ont pillé ces lieux, mais si l'on n'y voit que les vestiges des villes antiques, ces vestiges, du moins, ont été rendus illustres par le séjour d'Énée et par les cérémonies sacrées qu'on prétend[4] remonter jusqu'à cette époque reculée.

6. Après Antium, à 290 stades[5], vient le Mont Circeo, qui se dresse comme une île au milieu de la mer et des marais. On le dit aussi, sans doute pour en accommoder l'aspect à la légende de Circé, fertile en racines[6]. Il s'y trouve une petite ville[7], un sanctuaire de Circé et un autel d'Athéna[8]. On y montrerait aussi, dit-on[9], une

1-2. *Notes complémentaires*, p. 207.

3. 13 km. : en réalité 5 km au plus en descendant le cours de l'Incastro. L'erreur est imputable à Artémidore ou à sa source.

4. L. Cassius Hémina, fr. 7 Peter, en attribuait l'institution à Énée, mais il est probable que Fabius Pictor l'avait dit avant lui et Timée, source fréquente d'Artémidore, avant Fabius.

5. 53,65 km, estimation correcte si l'on suit la côte.

6. Πολυφάρμακον selon Schol. Ap. Rhod., III, 311 : la tradition remonte au moins à Timée (voir Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 78, et Geffcken, 146), voire jusqu'à Éphore.

7-9. *Notes complémentaires*, p. 207.

ἐπέστειλε, καὶ Δημήτριος ὕστερον, τοὺς ἁλόντας τῶν λῃστῶν ἀναπέμπων τοῖς Ῥωμαίοις, χαρίζεσθαι μὲν αὐτοῖς ἔφη τὰ σώματα διὰ τὴν πρὸς τοὺς Ἕλληνας συγγένειαν, οὐκ ἀξιοῦν δὲ τοὺς αὐτοὺς ἄνδρας στρατηγεῖν τε ἅμα τῆς Ἰταλίας καὶ λῃστήρια ἐκπέμπειν, καὶ ἐν μὲν τῇ ἀγορᾷ Διοσκούρων ἱερὸν ἱδρυσαμένους τιμᾶν, οὓς πάντες Σωτῆρας ὀνομάζουσιν, εἰς δὲ τὴν Ἑλλάδα πέμπειν τὴν ἐκείνων πατρίδα τοὺς λεηλατήσοντας· ἔπαυσαν δ' αὐτοὺς Ῥωμαῖοι τῆς τοιαύτης ἐπιτηδεύσεως.

Ἀνὰ μέσον δὲ τούτων τῶν πόλεών ἐστι τὸ Λαουίνιον, ἔχον κοινὸν τῶν Λατίνων ἱερὸν Ἀφροδίτης· ἐπιμελοῦνται δ' αὐτοῦ διὰ προπόλων Ἀρδεᾶται. Εἶτα Λαύρεντον. Ὑπέρκειται δὲ τούτων ἡ Ἀρδέα, κατοικία Ῥουτούλων ἄνω ἑβδομήκοντα σταδίοις ἀπὸ τῆς θαλάττης· ἔστι δὲ καὶ ταύτης πλησίον Ἀφροδίσιον, ὅπου πανηγυρίζουσι Λατῖνοι. Σαυνῖται δ' ἐπόρθησαν τοὺς τόπους καὶ λείπεται μὲν ἴχνη πόλεων, ἔνδοξα δὲ διὰ τὴν Αἰνείου γέγονεν ἐπιδημίαν καὶ τὰς ἱεροποιίας, ⟨ἃς⟩ ἐξ ἐκείνων τῶν χρόνων παραδεδόσθαι φασί.

6. Μετὰ δὲ Ἄντιον τὸ Κιρκαῖόν ἐστιν ἐν διακοσίοις καὶ ἐνενήκοντα σταδίοις ὄρος, νησίζον θαλάττῃ τε καὶ ἕλεσι· φασὶ δὲ καὶ πολύρριζον εἶναι, τάχα τῷ μύθῳ τῷ περὶ τῆς Κίρκης συνοικειοῦντες. Ἔχει δὲ πολίχνιον καὶ Κίρκης ἱερὸν καὶ Ἀθηνᾶς βωμόν, δείκνυσθαι δὲ καὶ

TEST. : n^{c}, Pletho ; *Chrest.* V 27 (1-9), 28 (20-24) ; St. Byz. Ἀρδέα (13). ; Eust. *Dion.* 341, 23 (20-24). Def. AE.

---

6 ἱδρυσαμένους n^{o} Pletho B^{2} quocum consentit ἱδρυσάμενοι *Chrest.* : -μένων ω' || 12 προπόλων Coray : προγόνων ω' Pletho || 18 ἃς Coray : om. ω' def. Pletho || 22 πολύρριζον Eust. [πολύριζον cod. D] B^{2} Pletho : πολύριζον ω' n^{c} def. *Chrest.* E || 23 συνοικειοῦντες - Κίρκης om. Wvs.

coupe ayant appartenu à Ulysse. Entre Antium et le Circeo débouche le cours du Storas. Un mouillage s'ouvre à son embouchure[1]. Puis le rivage est tout entier exposé au vent du sud-ouest et ne présente qu'un seul petit port[2] au pied du Circeo.

En arrière de cette côte, à l'intérieur des terres, s'étend la plaine Pomentine, dont les abords furent habités primitivement par les Ausones, également propriétaires de la Campanie, puis par les Osques, qui possédaient de même une partie de la Campanie. Aujourd'hui, comme je l'ai dit[3], tout appartient au Latium jusqu'à Sinuessa. Phénomène remarquable, à propos des Osques et de la nation des Ausones, alors que les Osques ont disparu, leur dialecte se maintient chez les Romains et on en produit en scène des poèmes mimés à l'occasion d'un concours traditionnel[4]. D'autre part, alors que les Ausones n'ont jamais eu le moindre établissement sur la Mer de Sicile, celle-ci s'appelle cependant Mer Ausonienne.

Après le Circeo, 100 stades[5] plus loin, se trouve Tarracina, autrefois appelée Trachiné en raison de sa situation[6]. Devant cette ville s'étend un grand marais formé par deux rivières dont la plus grande est connue sous le nom d'Aufidus[7]. C'est là que la Via Appia, qui va de Rome jusqu'à Brentésion et qui est la plus utilisée de toutes les routes romaines, atteint pour la première fois la mer. Elle ne touche d'ailleurs, des villes de la

1. Plus exactement, entre l'embouchure et la localité d'Astura, bâtie sur l'île ou presqu'île qui ferme, au sud, la baie d'Antium.
2. Porto di Paola, 4 km à l'ouest de la Cittadella.
3. A la fin de V, 3, 4.
4. *Notes complémentaires*, p. 207.
5. 18,5 km, évaluation correcte.
6. Par dérivation de τραχύς : la « ville sur l'escarpement ». L'information est isolée et ressemble plus à une explication grecque du nom, empruntée peut-être par Artémidore à Timée, qu'à un témoignage authentique sur le lieu : la ville n'a rien de grec, ni dans son histoire, ni dans ses vestiges. Le contexte, d'autre part, n'engage pas à attribuer cette étymologie à Posidonius, avec R. Munz, 24, et Posidonius est plus heureux dans cette matière.
7. L'autre étant l'Amaseno, qui le rejoint à 3 km de la mer.

φιάλην τινά φασιν Ὀδυσσέως. Μεταξὺ δὲ ὅ τε Στόρας ποταμὸς καὶ ἐπ' αὐτῷ ὕφορμος. Ἔπειτα προσεχὴς αἰγιαλὸς Λιβί, πρὸς αὐτῷ μόνον τῷ Κιρκαίῳ λιμένιον ἔχων.

Ὑπέρκειται δ' ἐν τῇ μεσογαίᾳ τὸ Πωμεντῖνον πεδίον· τὴν δὲ συνεχῆ ταύτῃ πρότερον Αὔσονες ᾤκουν, οἵπερ καὶ τὴν Καμπανίαν εἶχον. | Μετὰ δὲ τούτους Ὄσκοι· καὶ τούτοις δὲ μετῆν τῆς Καμπανίας, νῦν δ' ἅπαντα Λατίνων ἐστὶ μέχρι Σινοέσσης, ὡς εἶπον. Ἴδιον δέ τι τοῖς Ὄσκοις καὶ τῷ τῶν Αὐσόνων ἔθνει συμβέβηκε· τῶν μὲν γὰρ Ὄσκων ἐκλελοιπότων ἡ διάλεκτος μένει παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις, ὥστε καὶ ποιήματα σκηνοβατεῖσθαι κατά τινα ἀγῶνα πάτριον καὶ μιμολογεῖσθαι· τῶν δ' Αὐσόνων οὐδ' ἅπαξ οἰκησάντων ἐπὶ τῇ Σικελικῇ θαλάττῃ, τὸ πέλαγος ὅμως Αὐσόνιον καλεῖται.

Ἑξῆς δ' ἐν ἑκατὸν σταδίοις τῷ Κιρκαίῳ Ταρρακίνα ἐστί, Τραχινὴ καλουμένη πρότερον ἀπὸ τοῦ συμβεβηκότος. Πρόκειται δ' αὐτῆς μέγα ἕλος, ὃ ποιοῦσι δύο ποταμοί· καλεῖται δ' ὁ μείζων Αὔφιδος. Ἐνταῦθα δὲ συνάπτει τῇ θαλάττῃ πρῶτον ἡ Ἀππία ὁδός, ἐστρωμένη μὲν ἀπὸ τῆς Ῥώμης μέχρι Βρεντεσίου, πλεῖστον δ' ὁδευομένη· τῶν δ' ἐπὶ θαλάττῃ πόλεων τούτων ἐφαπτομένη

TEST. : n[c], Pletho ; *Chrest.* V 28 (1), 29 (18-19) ; Eust. *Dion.* 341, 24 (1). Def. A.

---

3 Λιβί Kramer : Λιβή ω' [B ante corr.] λυπρὸς s[cum signo corruptelæ] ἁλίμενος n[c] B[s] cdd. priores def. Pletho || αὐτῷ sBn[c] : καὐτῷ CWv def. Pletho || ἔχων ω' n[c] : ἔχον Wv def. Pletho || 4 Ὑπέρκειται sn[c] Pletho : -κειντται ω' || Πωμεντῖνον vsBn[c] Pletho : -τιον CW || 5 ταύτῃ Cn[c] Pletho (τῇ Λατίνῃ E) : ταύτην WvsB || Αὔσονες ECWn[c] Pletho v[s][in lemmate] : Αὔσωνες vsB || 9 Αὐσόνων s[ac] : Αὐσονίων ω' s[pc]n[c] Pletho || 12 Αὐσόνων Pletho : -νίων E ω' n[c] || 16 Τραχινὴ CvB : -χεινὴ Wn[c] Pletho -χηνὴ s || 18 Αὔφιδος CW : Ἄμφιδος s Ἄφιδος vBn[c] Pletho || 19 πρῶτον ω' n[o] : πρότερον C def. *Chrest.* Pletho || 20 Βρεντεσίου *Chrest.* C[post corr.] WsB : -τησίου [C ante corr. ?] vB[s] -τισίου n[c] def. Pletho || 21 ἐφαπτομένη n[c] B[s] : -μένων ω' def. Pletho.

côte, que Tarracina et les villes qui la suivent immédiatement, Formies, Minturnes et Sinuessa, ainsi que Tarente et Brentésion sur la fin de son parcours. Près de Tarracina dans la direction de Rome, la Via Appia est bordée d'un canal alimenté en plusieurs endroits par les eaux stagnantes et courantes. On y navigue surtout la nuit, les voyageurs embarquant le soir et débarquant le lendemain matin pour faire à pied le reste de la route, mais aussi parfois le jour. Le bateau est halé par un petit mulet[1].

Après Tarracina vient Formies, fondation laconienne. Son nom était autrefois Hormies, à cause de l'excellent mouillage qu'offre cette ville[2]. Le golfe qui sépare Tarracina de Formies avait reçu des Laconiens le nom de Caïatas, employé par eux pour désigner toute espèce de creux. Certains auteurs[3], cependant, disent qu'il porte le nom de la nourrice d'Énée. Il commence à Tarracina et finit au promontoire qui porte son nom. Sa longueur est de 100 stades[4]. Aux flancs de ce promontoire s'ouvrent d'immenses cavernes dans lesquelles ont été aménagées de vastes et luxueuses résidences[5]. De là jusqu'à Formies, on compte 40 stades[6]. A mi-chemin entre cette ville et Sinuessa, à quelque 80 stades[7] de l'une et de l'autre, se trouve Minturnes, que traverse le cours du Liris, autrefois appelé Clanis. Cette rivière

1. Les deux phrases consacrées à la Via Appia sont vraisemblablement une adjonction de Strabon à la description de la côte empruntée à Artémidore. Le canal qu'il mentionne, construit par Auguste, commençait à Féronia, à 4,5 km de Tarracina, et aboutissait après 28 km, de l'autre côté des marais Pontins, à Forum Appii.

2. Cette fausse étymologie, de la même veine que celle de Tarracina, remonte peut-être à Timée. Elle se retrouve chez Festus, p. 73 Lindsay, qui la tient de Varron, tributaire lui-même d'Artémidore en géographie. On peut attribuer la même origine à celle de Caïatas dans la phrase suivante, malgré R. Munz, 25.

3. *Notes complémentaires*, pp. 207-208.

4. 18,5 km, évaluation trop faible pour les quelque 28 km séparant Terracina du phare de Gaète.

5. *Notes complémentaires*, p. 208.

6. 7,4 km, mesure correcte.

7. 14,8 km, mesure correcte.

μόνον, τῆς τε Ταρρακίνης καὶ τῶν ἐφεξῆς, Φορμιῶν μὲν καὶ Μιντούρνης καὶ Σινοέσσης, καὶ τῶν ἐσχάτων, Τάραντός τε καὶ Βρεντεσίου. Πλησίον δὲ τῆς Ταρρακίνης βαδίζοντι ἐπὶ τῆς Ῥώμης παραβέβληται τῇ ὁδῷ τῇ Ἀππίᾳ διῶρυξ ἐπὶ πολλοὺς τόπους πληρουμένη τοῖς ἑλείοις τε καὶ τοῖς ποταμίοις ὕδασι· πλεῖται δὲ μάλιστα μὲν νύκτωρ, ὥστ' ἐμβάντας ἀφ' ἑσπέρας ἐκβαίνειν πρωίας καὶ βαδίζειν τὸ λοιπὸν τῇ ὁδῷ, ἀλλὰ καὶ μεθ' ἡμέραν· ῥυμουλκεῖ δ' ἡμιόνιον.

Ἑξῆς δὲ Φορμίαι Λακωνικὸν κτίσμα ἐστίν, Ὁρμίαι λεγόμενον πρότερον διὰ τὸ εὔορμον. Καὶ τὸν μεταξὺ δὲ κόλπον ἐκεῖνοι Καιάταν ὠνόμασαν, τὰ γὰρ κοῖλα πάντα καιάτας οἱ Λάκωνες προσαγορεύουσιν· ἔνιοι δ' ἐπώνυμον τῆς Αἰνείου τροφοῦ τὸν κόλπον φασίν. Ἔχει δὲ μῆκος σταδίων ἑκατὸν ἀρξάμενος ἀπὸ Ταρρακίνης, μέχρι τῆς ἄκρας τῆς ὁμωνύμου· ἀνέῳγέ τ' ἐνταῦθα σπήλαια ὑπερμεγέθη, κατοικίας μεγάλας καὶ πολυτελεῖς δεδεγμένα· ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὰς Φορμίας τετταράκοντα. Ταύτης δ' ἀνὰ μέσον εἰσὶ καὶ Σινοέσσης αἱ Μιντοῦρναι, σταδίους ἑκατέρας διέχουσαι περὶ ὀγδοήκοντα. Διαρρεῖ δὲ Λεῖρις

TEST. : n^c, Pletho. Def. A.

1 Φορμιῶν Coray [Φορμίων Xylander] : Φοραμίων ω′ n^c def. Pletho ‖ 2 Σινοέσσης sv[in mg. cum γρ.] n^c B^2 : Αἰνουέσσης CWB Ἐνου- v def. Pletho ‖ 3 τε om. C [Τάραντός tamen scripsit amanuensis] ‖ Βρεντεσίου ω′ : -τησίου B^2 -δισίου n^c def. Pletho ‖ 5 ἑλείοις n^c : ἑλίοις ω′ ἑλλείοις B def. Pletho ‖ 8 ῥυμουλκεῖ Kramer : ἱρυ- ω′ ῥυμουλκεῖται δι' ἡμιόνων n^c B^2 ‖ 10 Φορμίαι n^c B^2 : -μία ω′ Pletho ‖ 12 Καιάταν n^c Pletho B^2 : Κεάτα CWv[γρ. Καιάτα m. pr. in marg.] Καιάτα sB ‖ 13 καιάτας En^c Pletho (cf. Eust. *Hom.* 1478, 45 καὶ δεσμωτήριόν τι σπηλαιῶδες παρὰ Λάκωσιν ὁ καιέτας, ἢ διὰ τοῦ α καιάτας) : κεήτας CW καιήτας vsB καιέτας Kramer ‖ 17 δεδεγμένα Bn^c Pletho : δεδειγ- ω′ ‖ 19 εἰσὶ Aldina : ἐστὶ ω′ Pletho ‖ 20 Λεῖρις Xylander : Λῖρις ω′ Pletho.

descend des Monts Apennins et du pays des Vestini, longe le bourg de Frégellæ, qui était autrefois[1] une ville renommée, et se précipite enfin dans un bois sacré situé en aval de Minturnes et vénéré au delà de toute expression par ses habitants. Juste en face des cavernes dont nous avons parlé, et bien en vue, surgissent au large les deux îles de Pandataria et de Ponza. Petites, mais remplies de belles habitations, ces îles sont assez proches l'une de l'autre et distantes du continent de 250 stades[2]. Le Cécube est attenant au golfe de Caïatas et la ville de Fundi, sur la Via Appia, attenante à son tour au Cécube. Tous ces lieux produisent des vins excellents : le Cécube, le Fundanus et le Sétinus[3] sont comptés au nombre des vins de grande renommée au même titre que le Falerne, l'Albanus et le Statanus. Sinuessa est bâtie sur le golfe, d'où son nom, puisque *sinus* signifie golfe. Il y a près de la ville un établissement de bains chauds qui font merveille dans le traitement de certaines maladies[4].

Telles sont les villes latines du bord de la mer.

7. A l'intérieur des terres, la première ville après Ostie est Rome. C'est la seule qui se trouve au bord du Tibre, l'emplacement de sa fondation ayant été, comme

1. C'est-à-dire avant 125, date de la répression des Frégellans révoltés par L. Opimius. L'information vient d'Artémidore.

2. 46,25 km. Pandataria est, en réalité, à 60 km de Sinuessa, Ponza, à 30 km du Circeo. Comme les villas de *Spelunca*, celles de Ponza sont probablement contemporaines de Strabon, à qui on les aura décrites de vive voix.

3. Vin de *Setia*, nommé par Pline, *N. H.*, III, 60, dans une énumération parallèle à celle de ce passage. Steinbrück, 30, voudrait attribuer la phrase encore à Artémidore, mais la comparaison qui suit est dans la manière de Posidonius, à qui il convient de donner toute la fin de l'alinéa.

4. On les recommandait, selon Pline, *N. H.*, XXXI, 8, aux femmes stériles et aux hommes atteints de démence (voir aussi Pline, *N. H.*, III, 60 *hæc litora fontibus calidis rigantur*). Ce sont les Bagni Minerali, 2 km S Sinuessa.

ποταμός, Κλάνις δ' ἐκαλεῖτο πρότερον· φέρεται δ' ἄνωθεν ἐκ τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν καὶ τῆς Οὐηστίνης παρὰ Φρεγέλλας κώμην (πρότερον δ' ἦν πόλις ἔνδοξος), ἐκπίπτει δ' εἰς ἄλσος ἱερὸν τιμώμενον περιττῶς ὑπὸ τῶν ἐν Μιντούρναις, ὑποκείμενον τῇ πόλει. Τῶν δὲ σπηλαίων ἐν ὄψει μάλιστα πρόκεινται δύο νῆσοι πελάγιαι, Πανδαταρία τε καὶ Ποντία, μικραὶ μέν, οἰκούμεναι δὲ καλῶς, οὐ πολὺ ἀπ' ἀλλήλων διέχουσαι, τῆς ἠπείρου δὲ πεντήκοντα ἐπὶ τοῖς διακοσίοις. Ἔχεται δὲ τοῦ Καιάτου κόλπου τὸ Καίκουβον, τούτου δὲ Φοῦνδοι, πόλις ἐν τῇ ὁδῷ τῇ Ἀππίᾳ κειμένη. | Πάντες δ' εἰσὶν οἱ τόποι οὗτοι σφόδρα εὔοινοι· ὁ δὲ Καίκουβος καὶ ὁ Φουνδανὸς καὶ ὁ Σητινὸς τῶν διωνομασμένων εἰσί, καθάπερ ὁ Φάλερνος καὶ ὁ Ἀλβανὸς καὶ ὁ Στατανός. Ἡ δὲ Σινόεσσα ἐν [σητάνοις] κόλπῳ ἵδρυται, ἀφ' οὗ καὶ τοὔνομα· σίνος γὰρ ὁ κόλπος· πλησίον ἐστὶ δ' αὐτῆς θερμὰ λουτρά, κάλλιστα ποιοῦντα πρὸς νόσους ἐνίας.

Αὗται μὲν αἱ ἐπὶ θαλάττῃ τῶν Λατίνων πόλεις.

7. Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ πρώτη μὲν ὑπὲρ τῶν Ὠστίων ἐστὶν ἡ Ῥώμη, καὶ μόνη γε ἐπὶ τῷ Τιβέρει κεῖται· περὶ

TEST. : n^{c}, Pletho. Def. A.

---

2 Οὐηστίνης Xylander : Οὐιστίνης ω' Οὐεστίνης n^{c} Pletho B^{2} || 3 Φρεγέλλας v^{2} in lemmate (Φρεγέλλαι) B^{pc} : Φρετεάλας ω' B^{ac} B^{2pc} Pletho Φρετεάλλας W^{2} || 5 Μιντούρναις ω' n^{c} Pletho Μιτ- W || 6 πρόκεινται sn^{c} Pletho B^{2} : πρόσ- ω' || Πανδαταρία Xylander : Πανδαρία ω' Pletho Πανταρία n^{c} v^{2} in lemmate || 9 Καιάτου sn^{c} Pletho B^{2} : Κεάτου Cv Κιάτου WB || 10 Φοῦνδοι ω' : Φούνδη n^{c} Pletho || 12 Καίκουβος ω' : Κέκ- C def. Pletho || 14 Στατανός Xylander : Σταγάνος ω' def. Pletho || σητάνοις C σιτάνοις WvB σιτάνης s σιτανῷ n^{c} Pletho del. Kramer ut uestigium uar. lect. nominis corrupti Σταγάνος [vel potius Σητινὸς si scriptum erat Σητ$^{\iota}$ανὸς] : Καιετάνῳ Jones || 20 Τιβέρει E Pletho : Τιβέρι ω'.

nous l'avons dit[1], plutôt dicté par la nécessité que librement choisi. Ajoutons que ceux qui ont, par la suite, créé de nouveaux quartiers n'étaient plus maîtres de leur assurer une meilleure situation, mais devaient se plier aux conditions déterminées par la première fondation. Les premiers constructeurs avaient entouré d'un rempart le Capitole, le Palatin et la colline du Quirinal, qui était d'un accès si facile de l'extérieur que Titus Tatius s'en empara au premier assaut dès son arrivée, quand il accourut pour punir le rapt des jeunes filles. Ancus Marcius incorpora à l'enceinte fortifiée le Cælius, l'Aventin et la plaine intermédiaire, bien que ces hauteurs fussent aussi isolées l'une de l'autre qu'elles l'étaient des collines précédemment entourées d'un rempart. Deux raisons, en effet, l'obligeaient à ce tracé. D'une part il ne pouvait pas laisser à l'extérieur de l'enceinte et à disposition de quiconque eût voulu s'en faire une base d'attaque des collines aussi bien fortifiées naturellement. D'autre part, il n'avait pas assez de moyens pour étendre le cercle jusqu'au Quirinal[2]. Servius reconnut l'inconvénient de cette lacune et la combla en ajoutant aux collines de Rome l'Esquilin et le Viminal. Ces deux collines étant elles aussi faciles à attaquer de l'extérieur, les Romains creusèrent un profond fossé, en deçà duquel ils recueillirent la terre qu'ils en avaient extraite, de manière à former un terre-plein d'environ six stades de longueur[3] au-dessus de la lèvre intérieure du fossé. Sur cette base, ils construisirent un rempart et des tours allant de la Porte Colline jusqu'à la Porte Esquiline. Au milieu du terre-plein fut édifiée une troisième porte, qui a le même nom que la colline du Viminal[4]. Telles sont les fortifications de la ville, qui avaient d'ailleurs elles-mêmes besoin d'être protégées par une

1. En V, 3, 2. Voir *Notes complémentaires*, p. 208.
2. *Notes complémentaires*, p. 208.
3. 1110 m : c'est le fameux *agger*, transformé progressivement en quartier résidentiel dès le temps de Mécène. Strabon, évidemment, décrit d'après Polybe.
4. Porta Viminalis.

ἧς, ὅτι πρὸς ἀνάγκην, οὐ πρὸς αἵρεσιν ἔκτισται, εἴρηται· προσθετέον δ' ὅτι οὐδ' οἱ μετὰ ταῦτα προσκτίσαντές τινα μέρη κύριοι τοῦ βελτίονος ἦσαν, ἀλλ' ἐδούλευον τοῖς προϋποκειμένοις. Οἱ μέν γε πρῶτοι τὸ Καπιτώλιον καὶ τὸ Παλάτιον καὶ τὸν Κουιρῖνον λόφον ἐτείχισαν, ὃς ἦν οὕτως εὐεπίβατος τοῖς ἔξωθεν, ὥστ' ἐξ ἐφόδου Τίτος Τάτιος εἷλεν ἐπελθών, ἡνίκα μετῄει τὴν τῶν ἁρπαγεισῶν παρθένων ὕβριν· Ἄγκος τε Μάρκιος προσλαβὼν τὸ Καίλιον ὄρος καὶ τὸ Ἀβεντῖνον ὄρος καὶ τὸ μεταξὺ τούτων πεδίον, διηρτημένα καὶ ἀπ' ἀλλήλων καὶ ἀπὸ τῶν προτετειχισμένων, προσέθηκεν ἀναγκαίως· οὔτε γὰρ οὕτως ἐρυμνοὺς λόφους ἔξω τείχους ἐᾶσαι τοῖς βουλομένοις ἐπιτειχίσματα καλῶς εἶχεν, οὔθ' ὅλον ἐκπληρῶσαι τὸν κύκλον ἴσχυσε τὸν μέχρι τοῦ Κουιρίνου. Ἤλεγξε δὲ Σερούιος τὴν ἔκλειψιν· ἀνεπλήρωσε γὰρ προσθεὶς τόν τε Ἠσκυλῖνον λόφον καὶ τὸν Οὐιμίναλιν. Καὶ ταῦτα δ' εὐέφοδα τοῖς ἔξωθέν ἐστι· διόπερ τάφρον βαθεῖαν ὀρύξαντες εἰς τὸ ἐντὸς ἐδέξαντο τὴν γῆν, καὶ ἐξέτειναν ὅσον ἑξαστάδιον χῶμα ἐπὶ τῇ ἐντὸς ὀφρύϊ τῆς τάφρου, καὶ ἐπέβαλον τεῖχος καὶ πύργους ἀπὸ τῆς Κολλίνας πύλης μέχρι τῆς Ἠσκυλίνας. Ὑπὸ μέσῳ δὲ τῷ χώματι τρίτη ἐστὶ πύλη ὁμώνυμος τῷ Οὐιμινάλι λόφῳ. Τὸ μὲν οὖν ἔρυμα τοιοῦτόν

TEST. : n^c, Pletho ; *Chrest.* V 30 (1). Def. A.

---

3 βελτίονος s^pc Pletho : -ωνος ω' s^ac || 4 Καπιτώλιον ω' Pletho : Καπε- Wvn^c || 7 Τάτιος sv²[in lemmate] : Στάτιος ω' Pletho || μετῄει Pletho : μετίη C μετείη ω' || τὴν om. Wvsn^c Pletho || 8 Μάρκιος Xylander : Μάρκος ω' Pletho || 9 Καίλιον Coray : Κέλιον ω' Κέλλιον Pletho || 16 Οὐιμίναλιν sv²[in lemmate] : -μινάλε C -μίναλεν WvBn^c[Βι-] -μέναλιν Pletho || 20 Κολλίνας Kramer : Κολμίνας ω' Κολίνας n^cB² Κολλίνης s Κολμίνης Pletho[μ expuncta] || 22 Οὐιμινάλι Meineke : -μενάλι ω' -μενάλει Pletho.

seconde ligne fortifiée. Mais il me semble que les premiers constructeurs de la ville ont voulu pour leurs successeurs la même règle que celle qu'ils avaient choisie pour eux-mêmes, à savoir qu'il convient à des Romains de faire dépendre leur sécurité et, d'une manière générale, leur prospérité, non pas de leurs murailles, mais de leurs armes et de leur propre vaillance. Car ils estimaient qu'il appartient non pas aux remparts de protéger les hommes, mais bien aux hommes de protéger les remparts. Dans les premiers temps, il est vrai, quand d'autres que les Romains possédaient des terres étendues et fertiles tout autour de Rome, alors que l'emplacement de la ville était à la merci d'une attaque, ce qu'on aurait pu leur envier, ce n'était certainement pas le lieu que le sort leur avait assigné. Mais quand ils se furent approprié tout le pays à force de vaillance et d'efforts, on vit en quelque sorte affluer chez eux des richesses qui dépassaient tout ce que peut offrir la nature en fait d'avantages. Aussi, malgré les dimensions qu'elle a atteintes, la ville peut-elle faire face à tous ses besoins, tant pour son ravitaillement en vivres que pour les fournitures de bois et de pierre requises sans interruption par les effondrements et les incendies, de même que par les ventes et reventes d'immeubles qui se succèdent elles-mêmes sans interruption et qui équivalent en quelque manière à des effondrements volontaires, puisque les nouveaux acquéreurs démolissent les unes après les autres les maisons qu'ils achètent, pour en reconstruire d'autres à leur place[1]. Pour subvenir à ces besoins, donc, Rome dispose des ressources exceptionnelles que mettent à sa discrétion les nombreuses carrières de pierre, les forêts, enfin les cours d'eau utilisés pour les transports, à savoir d'abord l'Aniene, qui vient de la ville latine d'Albe, voisine du territoire des Marses, et va se jeter dans le Tibre en traversant la plaine située au pied de celle-ci, puis le Nar et le Ténéas, qui traversent l'Ombrie pour se jeter également dans le

1. *Notes complémentaires*, p. 208.

ἐστι τὸ τῆς πόλεως, ἐρυμάτων ἑτέρων δεόμενον. Καί μοι δοκοῦσιν οἱ πρῶτοι τὸν αὐτὸν λαβεῖν διαλογισμὸν περί τε σφῶν αὐτῶν καὶ περὶ τῶν ὕστερον, διότι Ῥωμαίοις προσῆκεν οὐκ ἀπὸ τῶν ἐρυμάτων, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ὅπλων καὶ τῆς οἰκείας ἀρετῆς ἔχειν τὴν ἀσφάλειαν καὶ τὴν ἄλλην εὐπορίαν, προβλήματα νομίζοντες οὐ τὰ τείχη τοῖς ἀνδράσιν, ἀλλὰ τοὺς ἄνδρας τοῖς τείχεσι. Κατ' ἀρχὰς μὲν οὖν ἀλλοτρίας τῆς κύκλῳ χώρας οὔσης ἀγαθῆς τε καὶ πολλῆς, τοῦ δὲ τῆς πόλεως ἐδάφους εὐεπιχειρήτου, τὸ μακαρισθησόμενον οὐδὲν ἦν τοπικὸν εὐκλήρημα· τῇ δ' ἀρετῇ καὶ τῷ πόνῳ τῆς χώρας οἰκείας γενομένης, ἐφάνη συνδρομή τις ἀγαθῶν | ἅπασαν εὐφυΐαν ὑπερβάλλουσα· δι' ἣν ἐπὶ τοσοῦτον αὐξηθεῖσα ἡ πόλις ἀντέχει τοῦτο μὲν τροφῇ, τοῦτο δὲ ξύλοις καὶ λίθοις πρὸς τὰς οἰκοδομίας, ἃς ἀδιαλείπτους ποιοῦσιν αἱ συμπτώσεις καὶ ἐμπρήσεις καὶ μεταπράσεις, ἀδιάλειπτοι καὶ αὗται οὖσαι· καὶ γὰρ αἱ μεταπράσεις ἑκούσιοί τινες συμπτώσεις εἰσί, καταβαλλόντων καὶ ἀνοικοδομούντων πρὸς τὰς ἐπιθυμίας ἕτερα ἐξ ἑτέρων. Πρὸς ταῦτ' οὖν τό τε τῶν μετάλλων πλῆθος καὶ ἡ ὕλη καὶ οἱ κατακομίζοντες ποταμοὶ θαυμαστὴν παρέχουσι τὴν ὑποχορηγίαν, πρῶτος μὲν Ἀνίων ἐξ Ἄλβας ῥέων, τῆς πρὸς Μαρσοῖς Λατίνης πόλεως, καὶ διὰ τοῦ ὑπ' αὐτῇ πεδίου μέχρι τῆς πρὸς τὸν Τίβεριν συμβολῆς, ἔπειθ' ὁ Νὰρ καὶ ὁ Τενέας οἱ διὰ τῆς Ὀμβρικῆς εἰς τὸν αὐτὸν καταφερόμενοι ποταμὸν τὸν

TEST. : n^c, Pletho (1-6) ; *Chrest.* V 30 (5-6). Def. A.

---

4 ἀλλ' ω' Pletho : ἀλλὰ E || 6 νομίζοντες E ω' : -ζοντας vs Pletho def. *Chrest.* || 10 εὐκλήρημα ω' : -ρωμα vs || 15 ἀδιαλείπτους Casaubon : -πτως ω' Jones || 16 ἐμπρήσεις ω' : -πράσεις vs || 22 τῆς Bn^c : τοῖς ω' || Μαρσοῖς n^c B^2 : Μασοῖς ω' || 24 Τενέας Xylander coll. supra V, 2, 10 : Τενὰς ω' n^c.

Tibre, enfin le Clanis, qui traverse la Tyrrhénie et le canton de Clusium.

César Auguste s'est d'ailleurs préoccupé de parer aux accidents que nous avons évoqués, d'une part en constituant un corps de milice recruté parmi les affranchis pour soutenir la lutte contre les incendies, d'autre part, pour prévenir les effondrements, en réduisant la hauteur des nouvelles constructions par un règlement qui interdit de bâtir sur la voie publique au-dessus de 70 pieds[1]. Ces mesures seraient néanmoins insuffisantes sans l'appoint des carrières, des forêts et des facilités de transport.

8. Tels sont les avantages que la nature a mis à la disposition de Rome. Les Romains, de leur côté, ont apporté les ressources de leur prévoyance[2]. Car, tandis que les Grecs pensent avoir pleinement atteint leur but, en fondant des cités, quand ils se sont préoccupés de la beauté du site, de la force du terrain, des ports et des ressources naturelles du pays[3], les Romains, eux, ont pourvu surtout à ce que ceux-ci avaient négligé, à savoir la construction de chaussées, d'aqueducs et d'égouts capables d'évacuer dans le Tibre tous les immondices de la cité. Ils ont construit également les routes qui desservent le pays, pratiquant des tranchées dans les collines et comblant les ravins pour que leurs chariots puissent assurer le transport des cargaisons amenées par eau. Quant à leurs égouts, ils sont parfois si grands qu'ils donneraient passage à des chars de foin. L'eau amenée par les aqueducs, d'autre part, afflue en quantités telles que ce sont de véritables rivières qui se déversent à travers la ville et le long des égouts : presque chaque maison possède des citernes, des conduites et des fontaines intarissables, dues pour

1. La création du corps des vigiles, motivée par un terrible incendie, date de l'an 6 ap. J.-C. La limitation des immeubles à 70 pieds (20 m) dans les *insulae*, probablement consécutive à la même catastrophe, pourrait être de la même année. Dans les deux cas, Strabon a recueilli l'information directement à Rome.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 209.

Τίβεριν, διὰ δὲ Τυρρηνίας καὶ τῆς Κλουσίνης ὁ Κλάνις.

Ἐπεμελήθη μὲν οὖν ὁ Σεβαστὸς Καῖσαρ τῶν τοιούτων ἐλαττωμάτων τῆς πόλεως, πρὸς μὲν τὰς ἐμπρήσεις συντάξας στρατιωτικὸν ἐκ τῶν ἀπελευθεριωτῶν τὸ βοηθῆσον, πρὸς δὲ τὰς συμπτώσεις τὰ ὕψη τῶν καινῶν οἰκοδομημάτων καθελών, καὶ κωλύσας ἐξαίρειν ποδῶν ἑβδομήκοντα τὸ πρὸς ταῖς ὁδοῖς ταῖς δημοσίαις. Ἀλλ' ὅμως ἐπέλειπεν ἂν ἡ ἐπανόρθωσις, εἰ μὴ τὰ μέταλλα καὶ ἡ ὕλη καὶ τὸ τῆς πορθμείας εὐμεταχείριστον ἀντεῖχε.

8. Ταῦτα μὲν οὖν ἡ φύσις τῆς χώρας παρέχεται τὰ εὐτυχήματα τῇ πόλει, προσέθεσαν δὲ Ῥωμαῖοι καὶ τὰ ἐκ τῆς προνοίας. Τῶν γὰρ Ἑλλήνων περὶ τὰς κτίσεις εὐστοχῆσαι μάλιστα δοξάντων, ὅτι κάλλους ἐστοχάζοντο καὶ ἐρυμνότητος καὶ λιμένων καὶ χώρας εὐφυοῦς, οὗτοι προυνόησαν μάλιστα ὧν ὠλιγώρησαν ἐκεῖνοι, στρώσεως ὁδῶν καὶ ὑδάτων εἰσαγωγῆς καὶ ὑπονόμων τῶν δυναμένων ἐκκλύζειν τὰ λύματα τῆς πόλεως εἰς τὸν Τίβεριν. Ἔστρωσαν δὲ καὶ τὰς κατὰ τὴν χώραν ὁδούς, προσθέντες ἐκκοπάς τε λόφων καὶ ἐγχώσεις κοιλάδων, ὥστε τὰς ἁρμαμάξας δέχεσθαι πορθμείων φορτία· οἱ δ' ὑπόνομοι συννόμῳ λίθῳ κατακαμφθέντες ὁδοὺς ἁμάξαις χόρτου πορευτὰς ἐνίας ἀπολελοίπασι. Τοσοῦτον δ' ἐστὶ τὸ εἰσαγώγιμον ὕδωρ διὰ τῶν ὑδραγωγείων, ὥστε ποταμοὺς διὰ τῆς πόλεως καὶ τῶν ὑπονόμων ῥεῖν, ἅπασαν δὲ οἰκίαν σχεδὸν δεξαμενὰς καὶ σίφωνας καὶ κρουνοὺς ἔχειν ἀφθόνους, ὧν πλείστην

TEST. : n[c] ; *Chrest.* V, 31 (2, 5-7), 32 (12-16). Def. AE.

---

6 ἐξαίρειν ω' : καθεξαίρειν vs def. *Chrest.* || 9 πορθμείας n[c] : -μίας ω' || 15 ὠλιγώρησαν vsB[a] : -γόρησαν ω' n[c][-ρισαν] def. *Chrest.* || 20 πορθμείων n[c] : -μίων ω' || 21 κατακαμφθέντες ω' : καμφθέντες C || 23 ὑδραγωγείων B : -γίων ω'.

la plus grande part aux soins diligents de Marcus Agrippa, qui a d'ailleurs fait offrande de plusieurs autres constructions pour embellir la ville[1].

On pourrait dire que les premiers Romains ont accordé peu d'importance à la beauté de Rome, pour se vouer à des objets plus importants et plus nécessaires, tandis que leurs successeurs, surtout dans les temps modernes et de nos jours, pour ne pas demeurer en arrière sur cet autre point, l'ont remplie d'une multitude de magnifiques monuments. Pompée, le dieu César, Auguste, ses enfants, ses amis, sa femme et sa sœur ont déployé plus de zèle et dépensé plus d'argent que quiconque en travaux d'embellissement. Le Champ de Mars en a reçu la plus grande part, ajoutant ainsi à sa beauté naturelle les ornements dus à la sollicitude des donateurs. En effet, si l'on doit admirer que l'étendue de cette plaine permette simultanément et sans gêne ni pour les uns, ni pour les autres, d'une part les courses de chars et toute la variété des démonstrations hippiques, d'autre part les exercices à la balle, au cerceau et à la lutte d'une foule considérable, les œuvres d'art qui en ornent tout le pourtour, le sol recouvert toute l'année de gazon vert et, au delà du fleuve, la couronne de collines qui s'avancent jusqu'au bord de l'eau et font l'effet d'un décor de théâtre, tout cela offre un tableau dont l'œil a peine à se détacher. Près de cette plaine se déploie une autre plaine[2], bordée de nombreux portiques disposés en cercle et suivie de bois sacrés, de trois théâtres, d'un amphithéâtre et de temples somptueux serrés à se toucher, au point que le reste de la ville ne paraît plus jouer, en comparaison, qu'un rôle accessoire[3]. Aussi les Romains ont-ils reconnu à ce lieu plus qu'à tout autre un caractère sacré, et c'est là qu'ils ont voulu dresser les monuments des hommes et des femmes les plus illustres. Le plus remarquable de tous est celui qu'on appelle le Mausolée, imposant

1-2. *Notes complémentaires*, p. 209.

3. Les trois théâtres sont ceux de Pompée, de Balbus et de Marcellus, l'amphithéâtre, le Circus Flaminius. Quant aux temples, ils étaient particulièrement denses au pied du Capitole.

ἐπιμέλειαν ἐποιήσατο Μάρκος Ἀγρίππας, πολλοῖς καὶ ἄλλοις ἀναθήμασι κοσμήσας τὴν πόλιν.

Ὡς δ' εἰπεῖν, | οἱ παλαιοὶ μὲν τοῦ κάλλους τῆς Ῥώμης ὠλιγώρουν, πρὸς ἄλλοις μείζοσι καὶ ἀναγκαιοτέροις ὄντες· οἱ δ' ὕστερον, καὶ μάλιστα οἱ νῦν καὶ καθ' ἡμᾶς, οὐδὲ τούτου καθυστέρησαν, ἀλλ' ἀναθημάτων πολλῶν καὶ καλῶν ἐπλήρωσαν τὴν πόλιν. Καὶ γὰρ Πομπήιος καὶ ὁ Θεὸς Καῖσαρ καὶ ὁ Σεβαστὸς καὶ οἱ τούτου παῖδες καὶ οἱ φίλοι καὶ γυνὴ καὶ ἀδελφὴ πᾶσαν ὑπερεβάλλοντο σπουδὴν καὶ δαπάνην εἰς τὰς κατασκευάς· τούτων δὲ τὰ πλεῖστα ὁ Μάρτιος ἔχει κάμπος, πρὸς τῇ φύσει προσλαβὼν καὶ τὸν ἐκ τῆς προνοίας κόσμον. Καὶ γὰρ τὸ μέγεθος τοῦ πεδίου θαυμαστὸν ἅμα καὶ τὰς ἁρματοδρομίας καὶ τὴν ἄλλην ἱππασίαν ἀκώλυτον παρέχον τῷ τοσούτῳ πλήθει τῶν σφαίρᾳ καὶ κρίκῳ καὶ παλαίστρᾳ γυμναζομένων· καὶ τὰ περικείμενα ἔργα καὶ τὸ ἔδαφος ποάζον δι' ἔτους καὶ τῶν λόφων στεφάναι τῶν ὑπὲρ τοῦ ποταμοῦ μέχρι τοῦ ῥείθρου σκηνογραφικὴν ὄψιν ἐπιδεικνύμεναι δυσαπάλλακτον παρέχουσι τὴν θέαν. Πλησίον δ' ἐστὶ τοῦ πεδίου τούτου καὶ ἄλλο πεδίον καὶ στοαὶ κύκλῳ παμπληθεῖς καὶ ἄλση καὶ θέατρα τρία καὶ ἀμφιθέατρον καὶ ναοὶ πολυτελεῖς καὶ συνεχεῖς ἀλλήλοις, ὡς πάρεργον ἂν δόξαιεν ἀποφαίνειν τὴν ἄλλην πόλιν. Διόπερ ἱεροπρεπέστατον νομίσαντες τοῦτον τὸν τόπον καὶ τὰ τῶν ἐπιφανεστάτων μνήματα ἐνταῦθα κατεσκεύασαν ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν. Ἀξιολογώτατον δὲ τὸ Μαυσώλειον καλούμενον,

---

TEST. : n[c] ; *Chrest.* V 33 (2-5). Def. AE.

---

4 ὠλιγώρουν *Chrest.* vs : -γόρουν ω' ‖ 8 δ' om. C ‖ 14 παρέχον vs : -έχων ω' ‖ 17 τῶν[2] n[c] : τὸ ω' ‖ 26 Μαυσώλειον Aldina : -λιον ω'.

tumulus élevé sur un haut soubassement de marbre blanc au bord du fleuve, recouvert jusqu'au faîte d'arbres toujours verts et surmonté à son sommet d'une statue d'airain de César Auguste. Sous ce monument sont déposés les cinéraires de l'empereur, de ses proches parents et de ses amis intimes, et derrière s'étend un vaste bois sacré qui offre d'admirables promenades. Au milieu de la plaine, le bûcher crématoire d'Auguste est enfermé dans un péribole également bâti de marbre blanc. Une balustrade circulaire en fer en fait le tour et l'intérieur est planté de peupliers[1]. Mais si, là-dessus, l'on passe dans l'ancien Forum, quand on voit l'un après l'autre les forums qui le bordent, les basiliques et les temples, quand on voit le Capitole et les œuvres qui le décorent, quand on voit les édifices du Palatin et de la Promenade de Livie[2], on oublie à l'instant tout ce qu'on avait pu voir hors de la ville. Telle est Rome.

9. En ce qui concerne les autres villes du Latium, des points de repère permettent de déterminer la position de certaines d'entre elles, mais dans la plupart des cas on peut les situer au moyen des routes les plus fameuses qui sillonnent le territoire latin. En effet, elles sont toujours bâties ou sur ces routes, ou dans leurs abords, ou entre deux d'entre elles[3]. Les routes les plus célèbres sont la Via Appia, la Via Latina et la Via Valéria. La première délimite une région maritime du Latium qui va jusqu'à Sinuessa ; la seconde, la région adjacente à la Sabine, qui s'étend jusqu'au territoire des Marses ; la troisième, la Via Latina, passe entre les deux autres et rejoint la Via Appia à 19 stades[4] de Capoue, dans la ville de Casilinum.

1-3. *Notes complémentaires*, pp. 209-210.

4. 3,515 km, alors que la distance exacte, donnée par la Table de Peutinger, est de 3 milles, soit 24 stades (4,44 km). La faute s'aggrave si l'on compte en stades de Polybe, comme il semble qu'on doive le faire pour les autres mesures de ce paragraphe : il faudrait 25 stades (confusion de KE avec IΘ ?).

ἐπὶ κρηπῖδος ὑψηλῆς λευκολίθου πρὸς τῷ ποταμῷ χῶμα μέγα, ἄχρι κορυφῆς τοῖς ἀειθαλέσι τῶν δένδρων συνηρεφές · ἐπ' ἄκρῳ μὲν οὖν εἰκών ἐστι χαλκῆ τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος, ὑπὸ δὲ τῷ χώματι θῆκαί εἰσιν αὐτοῦ καὶ τῶν συγγενῶν καὶ οἰκείων, ὄπισθεν δὲ μέγα ἄλσος περιπάτους θαυμαστοὺς ἔχον · ἐν μέσῳ δὲ τῷ πεδίῳ ὁ τῆς καύστρας αὐτοῦ περίβολος, καὶ οὗτος λίθου λευκοῦ, κύκλῳ μὲν περικείμενον ἔχων σιδηροῦν περίφραγμα, ἐντὸς δ' αἰγείροις κατάφυτος. Πάλιν δ' εἴ τις εἰς τὴν ἀγορὰν παρελθὼν τὴν ἀρχαίαν ἄλλην ἐξ ἄλλης ἴδοι παραβεβλημένην ταύτῃ καὶ βασιλικὰς στοὰς καὶ ναούς, ἴδοι δὲ καὶ τὸ Καπιτώλιον καὶ τὰ ἐνταῦθα ἔργα καὶ τὰ ἐν τῷ Παλατίῳ καὶ τῷ τῆς Λιβίας περιπάτῳ, ῥᾳδίως ἐκλάθοιτ' ἂν τῶν ἔξωθεν. Τοιαύτη μὲν ἡ Ῥώμη.

9. Τῶν δ' ἄλλων τῆς Λατίνης πόλεων τὰς μὲν ἑτέροις γνωρίσμασι, τὰς δ' ἐπὶ πλεῖστον ὁδοῖς ἀφορίσαιτ' ἄν τις ταῖς γνωριμωτάταις, ὅσαι διὰ τῆς Λατίνης ἔστρωνται · ἢ γὰρ ἐπὶ ταύταις ἢ παρὰ ταύταις ἢ μεταξὺ ἵδρυνται. Γνωριμώταται δὲ τῶν ὁδῶν ἥ τε Ἀππία καὶ ἡ Λατίνη καὶ ἡ Οὐαλερία · | ἡ μὲν τὰ πρὸς θάλατταν ἀφορίζουσα μέρη τῆς Λατίνης μέχρι Σινοέσσης, ἡ δὲ τὰ πρὸς τῇ Σαβίνῃ μέχρι Μαρσῶν, μέση δ' αὐτῶν ἡ Λατίνη ἡ συμπίπτουσα τῇ Ἀππίᾳ κατὰ Κασιλῖνον, πόλιν διέχουσαν Καπύης ἐννεακαίδεκα σταδίους. Ἄρχεται δ' ἀπὸ

TEST. : n^c. Def. AE.

2 μέγα C : om. WvsBn^c || 9 τὴν² om. n^c || 10 ἴδοι ω' n^c : ἰδὼν C || ταύτῃ n^c[deinde δὲ καὶ] : ταύτην ω' || 11 Καπιτώλιον sB : Καπε- CWvn^c || 12 τὰ² Bn^c : τῷ ω' || 16 ἐπὶ πλεῖστον dub. Lasserre : ἐπὶ τοῖς ω' ἐπὶ ταῖς n^c om. Kramer τὰς δὲ ταῖς ὁδοῖς Xylander || 18 ἢ παρὰ ταύταις om. n^c || 22 Σαβίνῃ n^c : Σαβή- ω' || 23 Κασιλῖνον Clüver : Κάσινον ω' || 24 δ' ἀπὸ Xylander [δὲ ἀπὸ] : δὲ τὸ ἀπὸ ω' δὲ τὸ n^c.

La Via Latina commence par se détacher de la Via Appia en tournant à gauche à peu de distance de Rome. Elle franchit ensuite le Mont Tusculanus entre la ville de Tusculum et le Mont Albain, pour redescendre sur la petite ville d'Algidum et le relais Ad Pictas. Elle est rejointe alors par la Via Labicana, qui part de la Porte Esquiline, comme la Via Prænestina, et laisse à gauche, outre cette dernière, la plaine de l'Esquilin, pour se rapprocher après un trajet de plus de 120 stades[1] de Labicum, fondation ancienne installée sur une éminence, mais aujourd'hui ruinée, et aboutir finalement, en laissant cette ville et Tusculum sur sa droite, au relais Ad Pictas et à la Via Latina. Cette localité se trouve à 210 stades[2] de Rome. Plus loin, la Via Latina passe par des villes et des lieux de résidence bien connus : Férentinum, Frusino, que borde le cours du Cosas, Fabratéria, que borde le cours du Trérus, Aquinum, qui est une grande ville, bordée par une rivière importante, le Melpis[3], Intéramnium, au confluent de deux cours d'eau, le Liris et un autre[4], enfin Casinum, ville importante elle aussi. Casinum est la dernière ville du Latium[5], puisque la ville suivante, connue sous le nom de Téanum Sidicinum, atteste par son épithète qu'elle relève des Sidicins, qui sont

1. On comptait 15 milles (*It. Ant.*, 304, 7 = 22,2 km), c'est-à-dire *exactement* 120 stades dans le système de Strabon, mais *un peu plus*, soit 125, dans celui de Polybe. Il apparaît donc que l'information est tirée sans changement de Polybe.

2. On comptait 25 milles (*It. Ant.*, 304, 8 = 37 km), soit 200 stades dans le système de Strabon, 208 1/3 dans celui de Polybe, chiffre arrondi ici à 210.

3. Le Melpis (Melfa) coule, en réalité, entre Fabratéria et Aquinum, à 6 km de l'une et l'autre ville, et seul un petit affluent du Liris, le Forme d'Aquino, passe à Aquinum même.

4. Intéramnium est, en réalité, située entre le Forme d'Aquino et la Spella bassa, qui l'enserrent à l'est et à l'ouest avant de se jeter, indépendamment l'un de l'autre, dans le Liris, limite méridionale de la ville.

5. Casinum était samnite, mais se trouvait à l'intérieur de la limite des cent mille pas. Voir R. Thomsen, 71 ss.

τῆς Ἀππίας, ἐν ἀριστερᾷ ἀπ' αὐτῆς ἐκτρεπομένη πλησίον Ῥώμης, εἶτα διὰ τοῦ Τουσκλανοῦ ὄρους ὑπερβᾶσα μεταξὺ Τούσκλου πόλεως καὶ τοῦ Ἀλβανοῦ ὄρους κάτεισιν ἐπὶ Ἄλγιδον πολίχνιον καὶ Πικτὰς πανδοχεῖα. Εἶτα συμπίπτει καὶ ἡ Λαβικανή, ἀρχομένη μὲν ἀπὸ τῆς Ἠσκυλίνης πύλης, ἀφ' ἧς καὶ ἡ Πραινεστίνη· ἐν ἀριστερᾷ δ' ἀφεῖσα καὶ ταύτην καὶ τὸ πεδίον τὸ Ἠσκυλῖνον πρόεισιν ἐπὶ πλείους τῶν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι σταδίων, καὶ πλησιάσασα τῷ Λαβικῷ, παλαιῷ κτίσματι κατεσπασμένῳ, κειμένῳ δ' ἐφ' ὕψους, τοῦτο μὲν καὶ τὸ Τούσκουλον ἐν δεξιοῖς ἀπολείπει, τελευτᾷ δὲ πρὸς τὰς Πικτὰς καὶ τὴν Λατίνην· διέχει δὲ τῆς Ῥώμης τὸ χωρίον τοῦτο διακοσίους καὶ δέκα σταδίους. Εἶθ' ἑξῆς μὲν ἐπ' αὐτῆς τῆς Λατίνης εἰσὶν ἐπίσημοι κατοικίαι καὶ πόλεις Φερέντινον, Φρούσινον, παρ' ἣν ὁ Κόσας ῥεῖ ποταμός, Φαβρατερία, παρ' ἣν ὁ Τρῆρος ῥεῖ, Ἀκούινον, ⟨ἣ⟩ μεγάλη πόλις ἐστί, παρ' ἣν ὁ Μέλπις ῥεῖ ποταμὸς μέγας, Ἰντεράμνιον, [ὃν] ἐν συμβολῇ δυεῖν ποταμῶν κείμενον, Λείριός τε καὶ ἑτέρου· Κάσινον, καὶ αὕτη πόλις ἀξιόλογος, ὑστάτη τῶν Λατίνων. Τὸ γὰρ Τέανον τὸ καλούμενον Σιδικῖνον ἐφεξῆς κείμενον ἐκ τοῦ ἐπιθέτου δηλοῦται, διότι τῶν Σιδικίνων ἐστίν. Οὗτοι δὲ

TEST. : n^{c}. Def. AE.

2 τοῦ ω' : τὸ vs ‖ 6 Ἠσκυλίνης Kramer : Κυλίνης CWvn^{c} Κολίης s Ἠσκουλίης s^{2} Ἐσκυλίνης B ‖ Πραινεστίνη Aldina : Πρε- ω' ‖ 7 Ἠσκυλῖνον Kramer : Ἐσκυκλίνον Cv Ἐσκύλινον WsBn^{c} ‖ 8 πρόεισιν n^{c} [πρὸς expunctum, deinde πρόεισιν] : πρόσεισιν ω' ‖ 11 Πικτὰς s^{pc}Bn^{c} : Πυκτὰς C Πηκτὰς Wvs^{ac} ‖ 14 Φρούσινον Lasserre coll. Ptol., III, 1, 54 (codd.) : Φορούσινον ω' Φορόσ- s in lemmate Φρουσίνων Clüver edd. ‖ 16 Τρῆρος ω' : Τόληρος Nibby, *Annalisi della carta dei dintorni di Roma*, III^{2}, 369 ‖ Ἀκούινον Coray : Ἀκούηνον ω' Ἀκούηνον W ‖ ἣ inseruit Jones : om. ω' unde ἐστί deleuit Groskurd ‖ 17 ὃν secl. Coray ‖ 20 Σιδικῖνον Coray : Σινδικηνὸν CWBn^{c} Σινδικινὼν v Σινδικινὸν s ‖ 21 Σιδικίνων ω' [-νῶν] : Σιδικηνῶν B Σινδηκινῶν n^{c}.

des Osques, nation campanienne aujourd'hui éteinte. Cela fait en somme de Téanum une ville de Campanie. C'est la plus grande des villes bâties sur la Via Latina. Après elle vient encore la cité des Calènes, elle aussi importante. Elle touche déjà Casilinum.

10. Passons maintenant aux villes situées de part et d'autre de la Via Latina. On a d'abord à droite, entre elle et la Via Appia, Sétia et Signia, localités vinicoles qui produisent la première l'un des crus les plus coûteux d'Italie, la seconde le vin le plus propre à resserrer les entrailles, celui qu'on appelle le Signinum. Avant Signia se trouvent Privernum, Cora, Suessa, Trapontium, et de même Vélitræ et Alétrium[1]. Ajoutons Frégellae[2], où passe le cours du Liris, qui se jette dans la mer à Minturnes. Actuellement simple bourgade, c'était autrefois une ville importante tenant sous son pouvoir la plupart des localités des alentours que nous venons d'énumérer. Leurs habitants continuent, d'ailleurs, à y venir aujourd'hui pour y faire leur marché et y célébrer des cérémonies sacrées[3]. Elle fut détruite par les Romains à la suite d'une révolte. La plupart des villes ci-dessus, comme celles de la Via Latina et comme celles qui s'élèvent, de l'autre côté de la Via Latina, sur les territoires des Herniques, des Èques et des Volsques, sont de fondation romaine.

A gauche, maintenant, de la Via Latina, entre elle et la Via Valéria, on a d'abord Gabies. Située sur la Via Prænestina à égale distance — 100 stades environ[4] — de Rome et de Préneste, elle possède les carrières qui fournissent le plus de pierre à Rome. Puis vient Préneste, dont nous aurons l'occasion de reparler[5],

1. Traduction littérale d'un texte peut-être altéré. L'ordre bizarre de l'énumération ne permet ni de comprendre en quoi ces villes seraient situées « avant » Signia (elles sont presque toutes plus éloignées de Rome), ni de corriger sûrement.

2. Alétrium et Frégellæ sont, en réalité, à gauche de la Via Latina et Trapontium (?) sur la Via Appia.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 210.

5. Voir le paragraphe suivant.

Ὄσκοι, Καμπανῶν ἔθνος ἐκλελοιπός, ὥστε λέγοιτ' ἂν τῆς Καμπανίας καὶ αὕτη, μεγίστη οὖσα τῶν ἐπὶ τῇ Λατίνῃ πόλεων. Καὶ ἡ ἐφεξῆς ἡ τῶν Καληνῶν, καὶ αὕτη ἀξιόλογος, συνάπτουσα τῷ Κασιλίνῳ.

10. Ἐφ' ἑκάτερα δὲ τῆς Λατίνης ἐν δεξιᾷ μέν εἰσιν αἱ μεταξὺ αὐτῆς καὶ τῆς Ἀππίας, Σητία τε καὶ Σιγνία, φέρουσαι οἶνον, ἡ μὲν τῶν πολυτελῶν ἕνα, ἡ δὲ τὸν σταλτικώτατον κοιλίας, τὸν Σιγνῖνον λεγόμενον. Πρὸ δὲ ταύτης ἐστὶ Πρίβερνον καὶ Κόρα καὶ Σύεσσα †Τραπόντιόν τε† καὶ Οὐελίτραι καὶ Ἀλέτριον· ἔτι δὲ Φρεγέλλαι, παρ' ἣν ὁ Λεῖρις ῥεῖ ὁ εἰς τὰς Μιντούρνας ἐκδιδούς, νῦν μὲν κώμη, πόλις δέ ποτε γεγονυῖα ἀξιόλογος καὶ τὰς πολλὰς τῶν ἄρτι λεχθεισῶν περιοικίδας πρότερον ἐσχηκυῖα, αἳ νῦν εἰς αὐτὴν συνέρχονται, ἀγοράς τε ποιούμεναι καὶ ἱεροποιίας τινάς· κατεσκάφη δ' ὑπὸ Ῥωμαίων ἀποστᾶσα. Πλεῖσται δ' εἰσὶ καὶ τούτων καὶ τῶν ἐν τῇ Λατίνῃ καὶ τῶν ἐπέκεινα ἐν τῇ Ἑρνίκων τε καὶ Αἴκων καὶ Οὐόλσκων ἱδρυμέναι, Ῥωμαίων δ' εἰσὶ κτίσματα.

Ἐν ἀριστερᾷ δὲ τῆς Λατίνης αἱ μεταξὺ αὐτῆς | καὶ τῆς Οὐαλερίας, Γάβιοι μὲν ἐν τῇ Πραινεστίνῃ ὁδῷ κειμένη, λατόμιον ἔχουσα ὑπουργὸν τῇ Ῥώμῃ μάλιστα τῶν ἄλλων, διέχουσα τὸ ἴσον τῆς Ῥώμης τε καὶ Πραινέστου, περὶ ἑκατὸν

TEST. : n^c ; St. Byz. Σίγνινα (6) ; Pletho (6-8). Def. ΛΕ.

---

6 Σητία v : Σητέα ω' def. Pletho || Σιγνία ω' Pletho : Σίγνινα St. Byz. || 8 σταλτικώτατον ω' : συστ- Pletho || Σιγνῖνον Meineke e St. Byz. : Σίγνιον ω' Pletho || Πρὸ δὲ ταύτης ω' Jones : Πρὸς δὲ ταύταις Clüver def. Pletho || 9 Σύεσσα Τραπόντιόν τε C³ : Σύες Σατραπόντιόν τε ω' Σύεσσα καὶ Ἔχετρα πολίχνιον Aly [om.τε] || 10 Ἀλέτριον ω' : Οὐαλέτριον v Οὐαλέντριον s || ἔτι n^c : ἔστι ω' || 13 περιοικίδας sn^c : -οικίας ω' || 17 Αἴκων Bn^c : Ἔκων ω' || Οὐόλσκων Bn^c : Οὐέλκων ω' || 20 Πραινεστίνῃ sB : Περαιν- CWv Πρεν- n^c.

puis les villes des montagnes en arrière de Préneste : Capitulum, qui est la modeste cité des Herniques, la ville importante d'Anagnia, Céréaté, enfin Sora, où passe le Liris avant de descendre sur Frégellæ et Minturncs. Plus loin se trouvent encore d'autres localités, telles que Vénafrum, d'où provient la meilleurc qualité d'huilc d'olive. La ville de Vcnafrum est situce au sommet d'une colline au pied dc laquelle coule le Vulturne. Cette rivière passe ensuite à Casilinum et se jette dans la mer près de la ville qui porte son nom[1]. Æsernia et Allifæ appartiennent déjà au Samnium : la premicre de ces villes a été dctruite lors de la guerre contre les Marses[2], la seconde subsiste encore.

11. La Via Valéria commence à Tibur et conduit jusqu'au territoire des Marses ct à Corfinium[3], capitale du pays des Péligniens. Les villcs latines sur son parcours sont Varia, Carséoli et Alba ; la ville de Cuculum en est voisine. Tibur, Prénestc et Tusculum sont visibles de Rome. A Tibur[4] se trouvent un sanctuaire d'Hcraclès et la fameuse cascade que forme l'Aniene, déjà navigable à cet endroit. Cclle-ci se précipite d'une grande hauteur dans un profond vallon, tapissé de forêts, qui s'ouvre juste à côtc de la ville. De là, la rivière traverse une plaine cxtrêmement fertile, passant à côté des carricrcs d'où l'on extrait la picrre tiburtine, la pierrc de Gabies et la pierre dite rougc. De ce fait, l'achemincment du

1. Vulturnum, à l'emplacement de l'actuel Castel Volturno.
2. Selon V, 4, 11, il s'agit moins de la Guerre Marsique proprement dite, c'est-à-dire de la Gucrre Sociale (91-88), que de la reconquête du Samnium à la fin de la Guerre Civile, en 82. De fait, Æsernia demeurait encore comme municipe du temps de Strabon, qui n'a pas mis à jour les informations dues à Posidonius.
3. *Notes complémentaires*, p. 210.
4. La description des eaux de Tibur paraît relever du témoignage personnel de Strabon. Quant à la mention des carrières de la plaine tiburtine, elle provient presque certainement de Strabon, puisque l'usage massif du travertin pour les monuments de Rome, qu'il évoque, commence avec Auguste. Mais selon G. Lugli, *La tecnica edilizia romana*, I, Rome, 1957, 253, la pierre rouge provient du Tibre, non de l'Aniene. Il n'a donc pas vu toutes les exploitations dont il parle.

σταδίους· εἶθ' ἡ Πραίνεστος, περὶ ἧς αὐτίκα ἐροῦμεν· εἶθ' αἱ ἐν τοῖς ὄρεσι τοῖς ὑπὲρ Πραίνεστον, ἥ τε τῶν Ἑρνίκων πολίχνη Καπίτουλον καὶ Ἀναγνία, πόλις ἀξιόλογος, καὶ Κερεάτε καὶ Σώρα, παρ' ἣν ὁ Λεῖρις παρεξιὼν εἰς Φρεγέλλας ῥεῖ καὶ Μιντούρνας. Ἔπειτα ἄλλα τινὰ καὶ Οὐέναφρον, ὅθεν τὸ κάλλιστον ἔλαιον· ἡ μὲν οὖν πόλις ἐφ' ὕψους κεῖται, παραρρεῖ δὲ τὴν τοῦ λόφου ῥίζαν ὁ Οὐουλτοῦρνος, ὃς καὶ παρὰ τὸ Κασιλῖνον ἐνεχθεὶς ἐκδίδωσι κατὰ τὴν ὁμώνυμον αὐτῷ πόλιν. Αἰσερνία δὲ καὶ Ἀλλιφαὶ ἤδη Σαυνιτικαὶ πόλεις εἰσίν, ἡ μὲν ἀνῃρημένη κατὰ τὸν Μαρσικὸν πόλεμον, ἡ δ' ἔτι συμμένουσα.

11. Ἡ Οὐαλερία δ' ἄρχεται μὲν ἀπὸ Τιβούρων, ἄγει δ' ἐπὶ Μαρσοὺς καὶ Κορφίνιον, τὴν τῶν Πελίγνων μητρόπολιν. Εἰσὶ δ' ἐν αὐτῇ Λατῖναι πόλεις Οὐαρία τε καὶ Καρσέολοι καὶ Ἄλβα, πλησίον δὲ καὶ πόλις Κούκουλον. Ἐν ὄψει δ' εἰσὶ τοῖς ἐν Ῥώμῃ Τίβουρά τε καὶ Πραίνεστος καὶ Τοῦσκλον. Τίβουρα μέν, ᾗ τὸ Ἡράκλειον, καὶ ὁ καταρράκτης, ὃν ποιεῖ πλωτὸς ὢν ὁ Ἀνίων, ἀφ' ὕψους μεγάλου καταπίπτων εἰς φάραγγα βαθεῖαν καὶ καταλσῆ πρὸς αὐτῇ τῇ πόλει. Ἐντεῦθεν δὲ διέξεισι πεδίον εὐκαρπότατον παρὰ τὰ μέταλλα τοῦ λίθου τοῦ Τιβουρτίνου καὶ τοῦ ἐν Γαβίοις, καὶ τοῦ ἐρυθροῦ λεγομένου, ὥστε τὴν ἐκ τῶν

TEST. : n^c ; Pletho (15-22). Def. AE.

---

1 αἱ Coray : ἡ ω' ‖ 2 Ἑρνίκων B : Ἐρκίνων ω' n^c Ἐρβίκων s ‖ Καπίτουλον Xylander : καὶ Πίτουλον ω' n^c ‖ 3 Ἀναγνία ω' : -γνοία vs ‖ Κερεάτε Kramer : Κερεάται ω' ‖ 5 Οὐέναφρον Coray : Οὐερνάφριον ω' Οὐενάφριον Bn^c ‖ 7 Οὐουλτοῦρνος WB : Οὐλτ- Cvs Οὐολτ- n^c ‖ 9 δὲ om. n^c ‖ 12 Οὐαλερία Aldina : Οὐαλλερία ω' Οὐαλκαρία n^c ‖ 14 Οὐαρία Clüver Kramer : Οὐαλερία ω' [Οὐαλλ- B] ‖ 16 τοῖς ω' n^c Pletho : τῆς C ‖ 17 καταρράκτης ω' : -αράκτης sn^c Pletho ‖ 18 Ἀνίων Aldina : Ἀννίων ω' Pletho ‖ 20 πεδίον C : om. WvsBn^c Pletho ‖ εὐκαρπότατον ω' : εὐκαρπώ- C om. n^c Pletho.

matériau des carrières à la rivière et son transport ultérieur sont tout à fait faciles. C'est de là que provient la pierre dans laquelle ont été exécutées la plupart des œuvres d'art de Rome. Dans cette plaine coulent également les eaux connues sous le nom d'Albulæ. Ce sont des eaux glacées jaillies de plusieurs sources, salutaires contre différentes maladies. On les boit, ou on y prend des bains de siège. Non loin de là, sur la Via Nomentana, dans la région d'Érétum, les eaux Labaines offrent la même particularité[1]. A Préneste se trouve le temple de la Fortune, célèbre pour ses oracles.

Ces deux villes ont été construites sur les flancs du même massif montagneux, à quelque 100 stades l'une de l'autre[2]. On compte au moins le double de cette distance de Rome à Préneste, mais moins du double jusqu'à Tibur[3]. On assure[4] d'autre part que les deux villes ont une origine grecque et que Préneste s'appelait primitivement Polystéphanos. Elles sont l'une et l'autre naturellement fortifiées. Préneste l'est, cependant, beaucoup plus que Tibur. En effet, elle a pour acropole une haute montagne dominant la ville et séparée, à son revers, de la chaîne ininterrompue des sommets par un col au-dessus duquel elle s'élève verticalement jusqu'à une hauteur de deux stades[5]. Outre ces défenses naturelles, elle dispose de conduits souterrains forés dans toutes les directions jusqu'à la plaine et destinés les uns à l'approvisionnement en eau, les autres à ménager des issues secrètes. Marius, assiégé dans Préneste, fut tué dans l'un de ces derniers[6]. De fait, alors qu'une bonne défense constitue le plus souvent un avantage pour une cité, les habitants de Préneste n'en ont retiré que des malheurs à cause des révoltes qui ont déchiré Rome. Car les insurgés n'ont rien de plus pressé que de s'y réfugier, mais quand ils

1. *Notes complémentaires*, p. 210.
2. 18,5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 210.
3-4 *Notes complémentaires*, pp. 210-211.
5. 370 m. Voir *Notes complémentaires*, p. 211.
6. En 82. Il s'agit de C. Marius le jeune, fils adoptif du vainqueur de Jugurtha.

μετάλλων ἐξαγωγὴν καὶ τὴν πορθμείαν εὐμαρῆ τελέως εἶναι, τῶν πλείστων ἔργων τῆς Ῥώμης ἐντεῦθεν κατασκευαζομένων. Ἐν δὲ τῷ πεδίῳ τούτῳ καὶ τὰ Ἄλβουλα καλούμενα ῥεῖ ὕδατα ψυχρὰ ἐκ πολλῶν πηγῶν, πρὸς ποικίλας νόσους καὶ πίνουσι καὶ ἐγκαθημένοις ὑγιεινά· τοιαῦτα δὲ καὶ τὰ Λαβανά, οὐκ ἄποθεν τούτων ἐν τῇ Νωμεντανῇ καὶ τοῖς περὶ Ἠρητὸν τόποις. Πραίνεστος δ' ἐστὶν ὅπου τὸ τῆς Τύχης ἱερὸν ἐπίσημον χρηστηριάζον.

Ἀμφότεραι δ' αἱ πόλεις αὗται τῇ αὐτῇ προσιδρυμέναι τυγχάνουσιν ὀρεινῇ, διέχουσι δ' ἀλλήλων ὅσον σταδίους ἑκατόν, τῆς δὲ Ῥώμης Πραίνεστος μὲν καὶ διπλάσιον, Τίβουρα δ' ἔλαττον. Φασὶ δ' Ἑλληνίδας ἀμφοτέρας, Πραίνεστον γοῦν Πολυστέφανον καλεῖσθαι πρότερον. Ἐρυμνὴ μὲν οὖν ἑκατέρα, πολὺ δ' ἐρυμνοτέρα Πραίνεστος· ἄκραν γὰρ ἔχει τῆς μὲν πόλεως ὕπερθεν ὄρος ὑψηλόν, ὄπισθεν δ' ἀπὸ τῆς συνεχούσης ὀρεινῆς αὐχένι διεζευγμένον, ὑπεραῖρον καὶ δυσὶ σταδίοις τούτου πρὸς ὀρθίαν ἀνάβασιν. | Πρὸς δὲ τῇ ἐρυμνότητι καὶ διώρυξι κρυπταῖς διατέτρηται πανταχόθεν μέχρι τῶν πεδίων, ταῖς μὲν ὑδρείας χάριν, ταῖς δ' ἐξόδων λαθραίων, ὧν ἐν μιᾷ Μάριος πολιορκούμενος ἀπέθανε. Ταῖς μὲν οὖν ἄλλαις πόλεσι πλεῖστον τὸ εὐερκὲς πρὸς ἀγαθοῦ τίθεται, Πραινεστίνοις δὲ συμφορὰ γεγένηται διὰ τὰς Ῥωμαίων στάσεις. Καταφεύγουσι γὰρ ἐκεῖσε οἱ νεωτερίσαντες· ἐκπολιορκηθέντων

TEST. : n^c ; Pletho (1-14, 18-21). Def. AE.

---

3 post τούτῳ add. δ ὁ Ἀννίων διέξεισι καὶ Pletho n^c B^a [uterque om. δ], quæ eo desiderari uidebantur quod supra πεδίον interciderat || 5 ποικίλας WvBn^c Pletho : -κίλλας Cs || 6 ἄποθεν sn^c : ἄπω- WvBn^c Pletho ; quod in C erat iam non legi potest || 7 Νωμεντανῇ ω' [-τάνῃ] : -τίνῃ n^c[No-] Pletho || 15 ἄκραν Coray : ἄκρον ω' || 23 τὰς Ῥωμαίων ω' : τὰς τῶν Ῥωμαίων W || 24 ἐκπολιορκηθέντων ω' n^c : -κισθέντων C.

ont été forcés de se rendre après y avoir subi le siège, la ville doit endurer en sus des dévastations de la guerre l'aliénation de son territoire, l'innocent payant pour le coupable. La région de Préneste est traversée par le cours du Vérestis.

Telles sont les villes situées à l'est de Rome.

12. En deçà du massif où se trouvent ces villes et séparée de lui par la vallée d'Algidum règne une autre chaîne, fort élevée, qui aboutit au Mont Albain. C'est là qu'est installée la ville de Tusculum, luxueusement bâtie et embellie par une couronne de jardins et d'édifices remarquables, en particulier dans les quartiers inférieurs, du côté de Rome[1]. A cet endroit, en effet, le Mont Tusculus se présente comme une colline au sol fertile et bien irriguée, dont les pentes, sur plusieurs côtés, s'élèvent doucement vers le sommet et se prêtent à recevoir le magnifique appareil de palais véritablement royaux. Elles se prolongent sans solution de continuité par les premiers contreforts du Mont Albain, qui offrent les mêmes avantages et le même luxe de constructions. A ces hauteurs succèdent des plaines, dont une partie vient border Rome et ses faubourgs tandis que les autres descendent en direction de la mer. Les régions proches de celle-ci sont moins salubres que les autres, qui assurent un séjour agréable et qui ont été mises en valeur à peu près comme les collines.

Après le Mont Albain vient Aricia, sur la Via Appia, à 160 stades[2] de Rome. L'endroit est encaissé, mais n'en présente pas moins une acropole naturellement fortifiée. En arrière d'Aricia vers l'intérieur du pays se trouvent d'une part, à droite de la Via Appia, la ville romaine de Lanuvium, d'où l'on peut voir la mer et Antium, d'autre part, sur la gauche de la route quand on monte d'Aricia vers les collines, le sanctuaire

1. Strabon parle ici en témoin oculaire, la vogue de Tusculum datant de la fin de la République et de l'Empire. Mais Cicéron y bâtit dès 68 et de nombreux Romains l'y avaient précédé, ce qui rend possible l'usage d'un témoin plus ancien : Posidonius.

2. 29,6 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 211.

δέ, πρὸς τῇ κακώσει τῆς πόλεως καὶ τὴν χώραν ἀπαλλοτριοῦσθαι συμβαίνει, τῆς αἰτίας μεταφερομένης ἐπὶ τοὺς ἀναιτίους. Ῥεῖ δὲ διὰ τῆς χώρας Οὐέρεστις ποταμός.

Πρὸς ἕω δὲ τῆς Ῥώμης εἰσὶν αἱ λεχθεῖσαι πόλεις.

12. Ἐνδοτέρω δὲ τῆς κατ' αὐτὰς ὀρεινῆς ἄλλη ῥάχις ἐστί, μεταξὺ αὐλῶνα καταλείπουσα τὸν κατὰ Ἄλγιδον, ὑψηλὴ μέχρι τοῦ Ἀλβανοῦ ὄρους. Ἐπὶ ταύτης δὴ τὸ Τοῦσκλον ἵδρυται, πόλις οὐ φαύλως κατεσκευασμένη· κεκόσμηται δὲ ταῖς κύκλῳ φυτείαις καὶ οἰκοδομίαις, καὶ μάλιστα ταῖς ὑποπιπτούσαις ἐπὶ τὸ κατὰ τὴν Ῥώμην μέρος. Τὸ γὰρ Τούσκουλον ἐνταῦθα ἐστὶ λόφος εὔγεως καὶ εὔυδρος, κορυφούμενος ἠρέμα πολλαχοῦ καὶ δεχόμενος βασιλείων κατασκευὰς ἐκπρεπεστάτας. Συνεχῆ δ' ἐστὶ καὶ τὰ τῷ Ἀλβανῷ ὄρει ὑποπίπτοντα, τὴν αὐτήν τε ἀρετὴν ἔχοντα καὶ κατασκευήν. Ἐφεξῆς δ' ἐστὶ πεδία, τὰ μὲν πρὸς τὴν Ῥώμην συνάπτοντα καὶ τὰ προάστεια αὐτῆς, τὰ δὲ πρὸς τὴν θάλατταν· τὰ μὲν οὖν πρὸς τὴν θάλατταν ἧττόν ἐστιν ὑγιεινά, τὰ δ' ἄλλα εὐάγωγά τε καὶ παραπλησίως ἐξησκημένα.

Μετὰ δὲ τὸ Ἀλβανὸν Ἀρικία ἐστὶ πόλις ἐπὶ τῇ ὁδῷ τῇ Ἀππίᾳ· στάδιοι δ' εἰσὶν ἐκ τῆς Ῥώμης ἑκατὸν ἑξήκοντα· κοῖλος δ' ἐστὶν ὁ τόπος, ἔχει δ' ὅμως ἐρυμνὴν ἄκραν. Ὑπέρκειται δ' αὐτῆς τὸ μὲν Λανούιον, πόλις Ῥωμαίων, ἐν δεξιᾷ τῆς Ἀππίας ὁδοῦ, ἀφ' ἧς ἔποπτος ἥ τε θάλαττά ἐστι καὶ τὸ Ἄντιον, τὸ δ' Ἀρτεμίσιον, ὃ

TEST. : n° ; Pletho (3-10, 15-17). Def. AE.

---

6 κατὰ om. C ‖ Ἄλγιδον Xylander : Ἄλγινον CBn° Pletho Ἄλγεινον Wvs ‖ 11 Τούσκουλον ω' : Τούσκουνον C Τοῦσκλον vn° ‖ εὔγεως WvsB : εὔγαιος Cn° ‖ 13 ἐκπρεπεστάτας WvsB : εὐπρεπ- Cn° ‖ 20 Ἀρικία ω' : Ἀρκία vs ‖ 23 Λανούιον Clüver : Λαουίνιον ω' Λαβίνιον n° ‖ 25 θάλαττά n° : -σσά ω'.

d'Artémis connu sous le nom de Némus. On rapporte que l'Artémis d'Aricia et son temple sont la copie du sanctuaire de l'Artémis Tauropole[1] et, de fait, les éléments barbares et scythes prédominent dans les rites de son culte. Est proclamé prêtre du sanctuaire, en effet, l'esclave fugitif qui parvient à tuer de sa main l'homme consacré avant lui à cet office. Aussi ce prêtre est-il en tout temps armé d'un glaive et se montre-t-il attentif aux attaques éventuelles et prêt à se défendre. Le sanctuaire est situé dans un bois sacré devant lequel s'étend un lac profond comme la mer. Tout autour, les montagnes forment un escarpement circulaire ininterrompu et très élevé, qui emprisonne le sanctuaire et l'étendue des eaux dans un creux profond. On peut voir les sources qui alimentent le lac. L'une d'entre elles est appelée Égérie, du nom de quelque divinité[2]. Les émissaires, en revanche, sont invisibles. On ne les voit resurgir à la surface du sol que bien loin au dehors du creux.

13. Près des localités dont nous venons de parler s'élève le Mont Albain. Il domine de très haut le sanctuaire d'Artémis et les pentes escarpées qui l'entourent, bien qu'elles soient remarquablement hautes et raides. Il renferme également un lac, beaucoup plus vaste que celui du sanctuaire d'Artémis[3]. Les villes mentionnées auparavant[4] qui se situent au delà des mêmes localités[5] appartiennent au Latium, mais la ville latine la plus reculée vers l'intérieur est la ville d'Alba voisine du territoire des Marses. Elle est bâtie sur un piton rocheux

1. C'est-à-dire « celle qui mène les taureaux ». Artémis était adorée sous cet aspect et cette dénomination en plusieurs endroits d'Asie Mineure, ainsi qu'à Samos et sur l'île d'Icaria. Citoyen d'Éphèse et prêtre d'Artémis, Artémidore était bien placé pour attester la ressemblance de la Diane du Lac Némi avec les Artémis asiatiques protectrices des troupeaux. Voir *Notes compl.*, p. 211.
2. Information d'Artémidore.
3. Le Lac d'Albano.
4. C'est-à-dire Préneste et Tibur, décrites en V, 3, 11.
5. Elles sont, en effet, au delà d'Aricia et de Tusculum quand on vient de Rome par la Via Appia.

καλοῦσι Νέμος, ἐκ τοῦ ἐν ἀριστερᾷ μέρους τῆς ὁδοῦ τοῖς ἐξ Ἀρικίας ἀναβαίνουσιν εἰς τὴν ⟨ὀρεινήν. Τὴν⟩ δ' Ἀρικίνην ⟨Ἀρτέμιδά τε καὶ⟩ τὸ ἱερὸν λέγουσιν ἀφιδρύματα τῆς Ταυροπόλου· καὶ γάρ τι βαρβαρικὸν κρατεῖ καὶ Σκυθικὸν περὶ τὸ ἱερὸν ἔθος. Καθίσταται γὰρ ἱερεὺς ὁ γενηθεὶς αὐτόχειρ τοῦ ἱερωμένου πρότερον δραπέτης ἀνήρ· ξιφήρης οὖν ἐστιν ἀεί, περισκοπῶν τὰς ἐπιθέσεις, ἕτοιμος ἀμύνεσθαι. Τὸ δ' ἱερὸν ἐν ἄλσει, πρόκειται δὲ λίμνη πελαγίζουσα, κύκλῳ δ' ὀρεινὴ συνεχὴς ὀφρὺς περίκειται καὶ λίαν ὑψηλὴ καὶ τὸ ἱερὸν καὶ τὸ ὕδωρ ἀπολαμβάνουσα ἐν κοίλῳ τόπῳ καὶ βαθεῖ. Τὰς μὲν οὖν πηγὰς ὁρᾶν ἐστιν, ἐξ ὧν ἡ λίμνη πληροῦται· | τούτων δ' ἐστὶν Ἠγερία καλουμένη, δαίμονός τινος ἐπώνυμος· αἱ δ' ἀπορρύσεις ἐνταῦθα μὲν ἄδηλοί εἰσιν, ἔξω δὲ δείκνυνται πόρρω πρὸς τὴν ἐπιφάνειαν ⟨ἀν⟩έχουσαι.

13. Πλησίον δ' ἐστὶ τῶν χωρίων τούτων καὶ τὸ Ἀλβανὸν ὄρος πολὺ ὑπερκύπτον τοῦ Ἀρτεμισίου καὶ τῶν περὶ αὐτὸ ὀφρύων, καίπερ ὑψηλῶν οὐσῶν καὶ ὀρθίων ἱκανῶς. Ἔχει δὲ καὶ τοῦτο λίμνην πολὺ μείζω τῆς κατὰ τὸ Ἀρτεμίσιον [ὄρος]. Προσωτέρω δὲ τούτων αἱ λεχθεῖσαι πρότερον πόλεις τῆς Λατίνης εἰσί. Μάλιστα δ' ἐν μεσογαίᾳ τῶν Λατίνων πόλεών ἐστιν ἡ Ἄλβα, ὁμοροῦσα Μαρσοῖς·

TEST. : n^c ; Pletho (21-22). Def. AE.

---

1 τοῖς Wvsn^c : τῆς CB ‖ 2 ἐξ Ἀρικίας Aldina : ἐξ Ἀρεκίας Cn^c ἐξαρεκίας WvsB ‖ τὴν ὀρεινήν. Τὴν δ' Ἀρικίνην Lasserre : τὴν δαρεκίνην ω' τὴν δ' Ἀρεκίνην n^c Τὴν δ' Ἀρικίνην Kramer ‖ 3 Ἀρτέμιδά τε καὶ add. Lasserre : om. ω' ‖ λέγουσιν Lasserre : λέγουσι δι' ω' [cum signo mendæ s] λέγουσιν εἶναι B [cum signo mendæ] ‖ 6 γενηθεὶς ω' : γεννη- vs ‖ 10 λίαν Coray : μία ω' ‖ 13 ἡ Ἠγερία Clüver sed ἡ om. Kramer : ἱέρεια ω' ‖ 14 ἀπορρύσεις ω' : ἀρρύσεις vs ἀπεκρύσεις n^c ‖ 15 ἀνέχουσαι n^c : ἔχουσαι ω' ‖ 16 τὸ C : om. WvsBn^c ‖ 20 ὄρος del. Coray ‖ 21 τῆς Λατίνης ω' : τοῖς Λατίνοις C def. Pletho ‖ 22 Ἄλβα Pletho : Ἄλβη ω' edd. ante Coray (sed cf. infra p. 99, 13 Τῇ δὲ Ἄλβᾳ).

proche du Lac Fucino, véritable mer par l'étendue. Ce lac est utilisé surtout par les Marses et tous les habitants du voisinage. On raconte[1] qu'il se remplit parfois jusqu'à la hauteur des montagnes, ou, au contraire, qu'il baisse au point de laisser à sec les terres ordinairement recouvertes d'eau et d'en permettre la culture. Ce phénomène est dû soit à des déplacements des eaux dans les profondeurs du sol, qui les font tantôt se disperser et disparaître, tantôt affluer à nouveau toutes en un même point, soit à une disparition complète des sources, suivie d'une compression qui en fait jaillir de nouvelles, comme on le rapporte[2] de l'Aménanos. En effet, cette rivière, qui traverse Catane, demeure à sec parfois pendant plusieurs années et se remet ensuite à couler. On assure[3], d'autre part, que le Lac Fucino est à l'origine des sources de l'Aqua Marciana, qui alimente Rome en eau potable et jouit, entre toutes les eaux, de la plus haute réputation. Quant à Alba, les Romains l'ont souvent utilisée comme prison à cause de ses défenses naturelles et de sa situation de ville perdue au plus profond des terres. Ils y enfermaient les prisonniers à placer sous bonne garde[4].

4

[*Septième partie : le Picénum et le centre de la péninsule*] *(1-2)*

1. Après avoir décrit tout d'abord les peuples du pied des Alpes et la portion de la chaîne des Apennins adjacente à leurs territoires, puis avoir franchi cette chaîne et abordé la description de la partie de l'Italie sise en deçà, entre la Mer Tyrrhénienne et les Apennins dans le secteur où ils regardent l'Adriatique, jusqu'au Samnium et à la Campanie, nous reviendrons mainte-

1. La source atteignable au delà d'Artémidore est certainement Timée (cf. Lycophr., 1275-1280, et Geffcken, 43).
2-4. *Notes complémentaires*, pp. 211-212.

ἵδρυται δ' ἐφ' ὑψηλοῦ πάγου λίμνης Φουκίνας πλησίον, πελαγίας τὸ μέγεθος· χρῶνται δ' αὐτῇ μάλιστα μὲν Μαρσοὶ καὶ πάντες οἱ πλησιόχωροι. Φασὶ δ' αὐτὴν καὶ πληροῦσθαί ποτε μέχρι τῆς ὀρεινῆς καὶ ταπεινοῦσθαι πάλιν, ὥστ' ἀναψύχειν τοὺς λιμνωθέντας τόπους καὶ γεωργεῖσθαι παρέχειν, ἤτοι μεταστάσεις τῶν κατὰ βάθους ὑγρῶν σποράδην καὶ ἀδήλως γίνονται, πάλιν δ' ἐπισυρρέουσιν, ἢ τελέως ἐκλείπουσιν αἱ πηγαὶ καὶ πάλιν συνθλίβονται, καθάπερ ἐπὶ τοῦ 'Αμενάνου συμβαίνειν φασὶ τοῦ διὰ Κατάνης ῥέοντος· ἐκλείπει γὰρ ἐπὶ πολλὰ ἔτη καὶ πάλιν ῥεῖ. 'Εκ δὲ τῆς Φουκίνας εἶναι τὰς πηγὰς ἱστοροῦσι τοῦ Μαρκίου ὕδατος τοῦ τὴν 'Ρώμην ποτίζοντος καὶ παρὰ τἆλλα εὐδοκιμοῦντος ὕδατα. Τῇ δὲ Ἄλβᾳ διὰ τὸ ἐν βάθει τῆς χώρας ἱδρῦσθαι καὶ διὰ τὸ εὐερκὲς ἀντὶ φρουρᾶς ἐχρήσαντο πολλάκις 'Ρωμαῖοι, τοὺς φυλακῆς δεομένους ἐνταῦθα καθείργοντες.

4

1. 'Επεὶ δ' ἀπὸ τῶν προσαλπίων ἐθνῶν ἀρξάμενοι καὶ τῶν πρὸς αὐτοῖς ὀρῶν τῶν 'Απεννίνων, ἔπειθ' ὑπερβάντες ταῦτα τὴν ἐντὸς ἐπήλθομεν πᾶσαν, ὅση μεταξὺ κεῖται τοῦ Τυρρηνικοῦ πελάγους καὶ τῶν 'Απεννίνων ὀρῶν τῶν κεκλιμένων πρὸς τὸν 'Αδρίαν μέχρι Σαυνιτῶν ⟨καὶ⟩

TEST. : n^c; Pletho (1-2, 11-16). Def. AE.

1-2 λίμνης .... πελαγίας Kramer : λίμνη .... πελαγία ω' unde ἔστι δὲ καὶ λίμνη Φουκίνα πλησίον πελαγία κτλ. n^c et πλησίον δὲ καὶ λίμνη Φουκίνα πελαγία κτλ. Pletho coniecerunt || 6 μεταστάσεις Casaubon : -στάσει ω' n^c[qui ἅπερ ante ἤτοι inseruit] || 10 ἐκλείπει CWB^pc : -λείπειν vsB^ac n^c || 21 καὶ sn^c : om ω'.

nant sur nos pas pour décrire les peuples qui habitent à l'intérieur même de cette chaîne de montagnes et au pied de ses deux versants, le versant transapennin jusqu'au littoral de l'Adriatique et le versant cisapennin. Il nous faut donc repartir des limites de la Celtique.

2. Au delà des villes d'Ombrie situées entre Ariminum et Ancône s'étend le Picénum. Les Picentins ont émigré de la Sabine sous la conduite d'un pivert, qui aurait montré la route aux premiers chefs de leur nation. De là vient leur nom, car ils appellent cet oiseau, qui est pour eux l'oiseau sacré d'Arès, *picus*[1]. Leur habitat commence aux montagnes et finit aux plaines et à la mer. Ils occupent donc un territoire développé en longueur plutôt qu'en largeur, d'ailleurs propre à toutes les cultures, mais plus favorable aux arbres fruitiers qu'aux céréales. Sa largeur, entre les montagnes et la mer, est variable. Sa longueur, en suivant le littoral du lit de l'Æsis à Castrum, est de 800 stades[2].

Ses villes sont les suivantes. D'abord Ancône, dont l'origine est grecque et qui fut fondée par des Syracusains fuyant la tyrannie de Denys[3]. Ancône est bâtie sur un promontoire qui circonscrit un port en se recourbant vers le nord. Elle produit énormément de vin et de blé. Dans le voisinage, un peu en arrière de la côte, se trouve la ville d'Auxumum. Puis viennent Septempéda, Pollentia[4], Potentia, Firmum Picénum et le port de cette dernière, Castellum. La localité suivante est le sanctuaire de Cupra, fondé et construit

1. La légende se retrouve notamment chez Festus, p. 235 Lindsay, qui la tient au moins de Varron. Mais son origine est beaucoup plus ancienne, et si Strabon suit ici Artémidore (cf. Plin., *N. H.*, III, 110, et Dæbritz, 13), celui-ci n'est à son tour qu'un intermédiaire. Cf. Fabius Pictor, *Lat. Annales*, fr. 3 Peter, *simul videbant picum Martium.*

2. 148 km, correspondant probablement à une mesure routière de 100 milles, non attestée, mais correcte. On remarquera que le choix de l'Æsis comme frontière avec l'Ombrie correspond à la période de l'occupation de l'Ombrie par les Sénones, comme Strabon l'a annoncé à la fin du paragraphe précédent (voir déjà V, 1, 11 et 2, 10).

3-4. *Notes complémentaires*, p. 212.

Καμπανῶν, νῦν ἐπανιόντες δηλώσομεν τὰ ἐν τοῖς ὄρεσι τούτοις οἰκοῦντα καὶ ταῖς ὑπωρείαις τῆς τε ἐκτὸς μέχρι τῆς παραλίας τῆς Ἀδριατικῆς καὶ τῆς ἐντός. Ἀρκτέον δὲ πάλιν ἀπὸ τῶν Κελτικῶν ὅρων.

2. Ἔστι δ' ἡ Πικεντίνη μετὰ τὰς τῶν Ὀμβρικῶν πόλεις τὰς μεταξὺ Ἀριμίνου καὶ Ἀγκῶνος. Ὥρμηνται δὲ ἐκ τῆς Σαβίνης οἱ Πικεντῖνοι, δρυοκολάπτου τὴν ὁδὸν ἡγησαμένου τοῖς ἀρχηγέταις, ἀφ' οὗ καὶ τοὔνομα· πῖκον γὰρ τὸν ὄρνιν τοῦτον ὀνομάζουσι, καὶ νομίζουσιν Ἄρεως ἱερόν. Οἰκοῦσι δ' ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἀρξάμενοι μέχρι τῶν πεδίων καὶ τῆς θαλάττης, ἐπὶ μῆκος ηὐξημένην ἔχοντες μᾶλλον ἢ πλάτος τὴν χώραν, ἀγαθὴν πρὸς ἅπαντα, βελτίω δὲ τοῖς ξυλίνοις καρποῖς ἢ τοῖς σιτικοῖς. | Ἔστι δ' εὖρος μὲν τὸ ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἐπὶ θάλατταν ἀνώμαλον τοῖς διαστήμασι· μῆκος δ' ἀπὸ Αἴσιος ποταμοῦ μέχρι Κάστρου παράπλουν ἔχον σταδίων ὀκτακοσίων.

Πόλεις δὲ Ἀγκὼν μὲν Ἑλληνίς, Συρακουσίων κτίσμα τῶν φυγόντων τὴν Διονυσίου τυραννίδα· κεῖται δ' ἐπ' ἄκρας μὲν λιμένα ἐμπεριλαμβανούσης τῇ πρὸς τὰς ἄρκτους ἐπιστροφῇ, σφόδρα δ' εὔοινός ἐστι καὶ εὐπυροφόρος. Πλησίον δ' αὐτῆς Αὔξουμον πόλις μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης· εἶτα Σεπτέμπεδα καὶ Πολλεντία καὶ Ποτεντία καὶ Φίρμον Πικηνόν·

TEST. : n[c] ; *Chresl.* V 34 (17-19). Def. A.

---

9 Ἄρεως ω' : Ἄρεος C ‖ 12 χώραν ω' C[2] : πόλιν C ‖ 14 ἀνώμαλον n[c] : μᾶλλον ω' ‖ 15 Κάστρου n[c] : Λεάστρου ω' ‖ 17 πόλεις vs : πόλις *Chresl.* [Ἀγκὼν πόλις κτίσμα ἐστὶ κτλ.] E [Ὁ δὲ Ἀγκὼν πόλις ἐστὶν κτλ.] ω' ‖ Συρακουσίων *Chresl.* E ω' n[c] : Συρρα- C ‖ 20 εὐπυροφόρος ω' : εὐπόρφυρος E ‖ 22 Σεπτέμπεδα ω' n[c] : Σεμπτέπεδα vs ‖ Πολλεντία du Theil Groskurd : Πνευεντία ω' [Πρεβεντία s] ‖ Ποτεντία n[c] : Πετ- ω' ‖ Φίρμον Bn[c] : Ἄφιρ μον ω' ‖ Πικηνόν Bn[c] : Πικι- ω' B[2].

par les Tyrrhéniens, qui donnent à Héra le nom de Cupra[1]. Puis viennent le cours du Truentinus et la ville qui en tire son nom[2], Castrum Novum, enfin le cours du Matrinus, qui descend d'Adria, cité des Adriani, avec un port du même nom pour cette cité[3]. A l'intérieur des terres se trouve, outre Adria, la localité d'Asculum Picénum, qui jouit de formidables défenses naturelles. En effet, la colline sur laquelle s'élève le rempart et les montagnes tout alentour ne sont pas accessibles aux armées.

En arrière du Picénum s'étendent les territoires des Vestins, des Marses, des Péligniens, des Marrucins et de la nation samnite des Frentans. Ces peuples occupent les montagnes et touchent la mer seulement sur un étroit espace[4]. Ils sont faibles numériquement, mais très courageux, et les occasions ne leur ont pas manqué de prouver aux Romains leur vaillance, une première fois quand ils leur firent la guerre[5], une deuxième fois en combattant à leurs côtés[6], une troisième fois enfin quand ils se révoltèrent contre eux et déclenchèrent la guerre dite Marsique parce qu'ils n'obtenaient pas la liberté et le droit de cité auquel ils prétendaient[7]. C'est dans cette troisième circonstance qu'ils proclamèrent la capitale des Péligniens, Corfinium, cité commune de toutes les nations italiotes, à la place de Rome, et base des opérations de la guerre, après avoir substitué à son nom celui d'Italica[8], qu'ils réunirent en assemblée tous leurs partisans et qu'ils élurent des

1. Une inscription de l'époque des Gracques trouvée à Fossato di Vico, à 87 km d'Ancône sur la route de Rome, nomme cette déesse *Cubrar Mater*, ce qui équivaut à la *Bona Dea* latine (F. Bücheler, *Umbrica*, Bonn, 1883, 173, et Varron, *De ling. lat.*, V, 159 *ciprum Sabine bonum*). Artémidore se trompe en attribuant la fondation du sanctuaire aux Étrusques : le culte de Cypra est d'origine sabine. G. Capovilla, Rend. Ist. Lombardo di sc. e lett., 91, 1957, 796 s., l'estime chypriote.

2. Truentum, ou Castrum Truentinum, qui occupait le sommet de la colline de Cività à Colonella (25 km SE Ascoli), au-dessus de l'ancienne embouchure du Tronto.

3. Matrinum.

4-8. *Notes complémentaires*, p. 212.

ἐπίνειον δὲ ταύτης Κάστελλον. Ἐφεξῆς δὲ τὸ τῆς Κύπρας ἱερόν, Τυρρηνῶν ἵδρυμα καὶ κτίσμα· τὴν δ' Ἥραν ἐκεῖνοι Κύπραν καλοῦσιν· εἶτα Τρουεντῖνος ποταμὸς καὶ πόλις ἐπώνυμος· εἶτα Καστρουνόουν, καὶ ὁ Ματρῖνος ποταμός, ῥέων ἀπὸ τῆς Ἀδριανῶν πόλεως, ἔχων ἐπίνειον τῆς Ἀδρίας ἐπώνυμον ἑαυτοῦ. Ἔστι δ' ἐν τῇ μεσογαίᾳ καὶ αὕτη καὶ τὸ Ἄσκλον τὸ Πικηνόν, ἐρυμνότατον χωρίον· καὶ ⟨γὰρ καὶ ὁ λόφος⟩, ἐφ' ᾧ κεῖται τὸ τεῖχος, καὶ τὰ περικείμενα ὄρη στρατοπέδοις οὐ βάσιμα.

Ὑπὲρ δὲ τῆς Πικεντίνης Οὐηστῖνοί τε καὶ Μαρσοὶ καὶ Πελίγνοι καὶ Μαρρουκῖνοι καὶ Φρεντανοί, Σαυνιτικὸν ἔθνος, τὴν ὀρεινὴν κατέχουσιν, ἐφαπτόμενοι μικρὰ τῆς θαλάττης. Ἔστι δὲ τὰ ἔθνη ταῦτα μικρὰ μέν, ἀνδρικώτατα δὲ καὶ πολλάκις τὴν ἀρετὴν ταύτην ἐπιδεδειγμένα Ῥωμαίοις, πρῶτον μέν, ἡνίκα ἐπολέμουν· δεύτερον δέ, ὅτε συνεστράτευον· τρίτον δ', ὅτε δεόμενοι τυχεῖν ἐλευθερίας καὶ πολιτείας μὴ τυγχάνοντες ἀπέστησαν καὶ τὸν Μαρσικὸν καλούμενον ἐξῆψαν πόλεμον, Κορφίνιον, τὴν τῶν Πελίγνων μητρόπολιν, κοινὴν ἅπασι τοῖς Ἰταλιώταις ἀποδείξαντες πόλιν ἀντὶ τῆς Ῥώμης, ὁρμητήριον τοῦ πολέμου, μετονομασθεῖσαν Ἰταλικήν, καὶ ἐνταῦθα δὴ τοὺς συνεπομένους ἀθροίσαντες καὶ χειροτονήσαντες ὑπάτους

TEST. : n[c]; *Chrest.* V 35 (2), 36 (10-12, 14-22); St. Byz. Φορεντανόν (11). Def. AE.

---

1 Κάστελλον Xylander : Κάτελλον ω' n[c] || 4 Καστρουνόουν Kramer : καὶ Τρουνόουν ω' [Καιτρου- s] n[c] Καστρουμνόβουμ Siebenkees (coll. supra V, 1, 6 Νοβουμκώμουμ) Καστρουνόουμ Coray Jones || 6 αὕτη Coray : αὐτὴ ω' || 7-8 γὰρ καὶ ὁ λόφος Lasserre : om. ω' lacunam agnouit Groskurd || 10 Οὐηστῖνοί n[c] [Οὐε-] B[a] : Οὐήστιοί ω' def. *Chrest.* || 11 Πελίγνοι n[c]B[a] [Πιλλ-] : Παλίγνοι *Chrest.* ω' || Φρεντανοί n[c] : Φορεντα- St. Byz. Φρεττα- *Chrest.* ω' Φρετα- W || 12-13 μικρὰ-ταῦτα om. vs || 21 δὴ Kramer : δὲ ω' def. *Chrest.*

consuls et des préteurs. Ils firent durer cette guerre deux ans, jusqu'à ce qu'ils obtinssent la communauté de droits pour laquelle ils l'avaient entreprise. Le nom de Guerre Marsique lui vient de ce qu'elle prit naissance chez les Marses, en particulier sur l'initiative du Marse Pompædius.

Tous ces peuples vivent généralement par bourgades, mais ils possèdent aussi des villes, soit à l'intérieur, loin de la mer, avec Corfinium, Sulmum, Maruvium et Téatéa, capitale du pays des Marrucins, soit au bord même de celle-ci, avec Aternum, qui confine au Picénum et porte le même nom que la rivière servant de frontière entre le territoire des Vestins et celui des Marrucins[1]. Cette rivière, en effet, vient de la région d'Amiternum, traverse le territoire des Vestins et laisse à droite celui des Marruviens[2], situé au-dessus de celui des Péligniens. On la franchit sur un pont de bateaux. La ville qui porte son nom appartient aux Vestins, mais elle sert aussi de port pour les Péligniens et les Marrucins. Le pont de bateaux est à 24 stades[3] de Corfinium.

Après Aternum viennent Orton, port des Frentans, et Buca, qui appartient également aux Frentans, dans le voisinage de Téanum d'Apulie, puis Histonium, à

1. L'Aternus, aujourd'hui Aterno dans la partie supérieure de son cours et Pescara à partir de Popoli. Il se jette à Pescara.

2. Le territoire mentionné devant se trouver « au-dessus » de celui des Péligniens et n'étant pas touché par l'Aternus, il ne peut s'agir que du canton de Maruvium, en pays marsique. La leçon des manuscrits, Μαρρουκίνους, demande donc à être corrigée : les Marrucins se trouvent en aval, c'est-à-dire « au-dessous » des Péligniens et touchent l'Aternus sur toute la dernière partie de son cours.

3. Soit 3 milles (4,44 km), à compter en aval de Corfinium, ce qui conduit à l'actuelle Popoli. César, *Bell. civ.*, I, 16, 2, indique aussi 3 milles. G. Veith, Klio, 13, 1913, 6-10, a montré contre Nissen, II, 435, que le pont en question ne transférait pas la Via Valéria sur la rive gauche, impraticable en aval de Popoli sur 15 km, mais permettait la jonction de cette route avec celle qui arrivait d'Amiternum (appelée plus tard Via Claudia Nova). Comme Strabon parle d'un pont de bateaux, alors que César, en 49, trouve à cet endroit un pont de bois (Lucain, II, 486), le témoignage oculaire est plus ancien : on peut le rapporter à un informateur d'Artémidore, source des deux derniers alinéas.

καὶ στρατηγούς · δύο δ' ἔτη συνέμειναν ἐν τῷ πολέμῳ, μέχρι διεπράξαντο τὴν κοινωνίαν, περὶ ἧς ἐπολέμουν. Μαρσικὸν δὲ ὠνόμασαν τὸν πόλεμον ἀπὸ τῶν ἀρξάντων τῆς ἀποστάσεως, καὶ μάλιστα ἀπὸ Πομπαιδίου.

Τὰ μὲν οὖν ἄλλα κωμηδὸν ζῶσιν, ἔχουσι δὲ καὶ πόλεις ὑπὲρ μὲν τῆς θαλάττης τό τε Κορφίνιον καὶ Σοῦλμον καὶ Μαρούιον καὶ Τεατέαν τὴν τῶν Μαρρουκίνων μητρόπολιν. Ἐπ' αὐτῇ δὲ τῇ θαλάττῃ τό τε Ἄτερνον, ὅμορον τῇ Πικεντίνῃ, ὁμώνυμον δὲ τῷ ποταμῷ τῷ διορίζοντι τήν τε Οὐηστίνην καὶ τὴν Μαρρουκίνην. Ῥεῖ γὰρ ἐκ τῆς Ἀμιτερνίνης, διὰ δὲ Οὐηστίνων, παραλιπὼν ἐν δεξιᾷ τοὺς Μαρρουουίνους ὑπὲρ [τῷ] τῶν Πελίγνων κειμένους, ζεύγματι περατός. Τὸ δὲ πόλισμα τὸ ἐπώνυμον αὐτοῦ Οὐηστίνων μέν ἐστι, | κοινῷ δ' ἐπινείῳ χρῶνται καὶ οἱ Πελίγνοι καὶ οἱ Μαρρουκῖνοι · διέχει δὲ τὸ ζεῦγμα τέσσαρας καὶ εἴκοσι σταδίους ἀπὸ Κορφινίου.

Μετὰ δὲ Ἄτερνον Ὄρτων, ἐπίνειον Φρεντανῶν, καὶ Βοῦκα, καὶ αὐτὴ Φρεντανῶν, ὅμορος Τεάνῳ τῷ Ἀπούλῳ.

TEST. : n[c] ; *Chrest.* V 36 (1-2) ; Eust. *Dion.* 285, 7 (3-4). Def. ΛΕ.

---

3 τὸν Cn[c] (ὁ ᾀδόμενος Μαρσικὸς Ῥωμαϊκὸς ὀνομάζεται πόλεμος Eust.) : αὐτὸν WvsB ‖ 4 Πομπαιδίου Kramer : -πεδίου ω' def. Eust. ‖ 7 Τεατέαν Xylander τὴν add. Kramer : Τεγεάτην C Τραγεάτην W Τεαγέτην vs Τεαγεάτην Bn[c] ‖ Μαρρουκίνων Cn[c] [post corr.] B[2] : Καρρ- WvsBn[c] [ante corr.] ‖ 8 Ἄτερνον Xylander : Αὔτερνον ω' n[c] [ante corr.] Ἀμίτερνον n[c] [post corr.] B[2] ‖ 9 Οὐηστίνην Xylander : Οὐιστί- ω' Οὐιστή- s Οὐεστί- n[c] ‖ 10 Μαρρουκίνην Coray : Μαρουτικίνην ω' Μαρουκίνην Bn[c] ‖ Ἀμιτερνίνης B[2] : -τερρίνης ω' ‖ 11 Οὐηστίνων n[c] : Οὐιστί- ω' ‖ Μαρρουουίνους (-ιβ- archetypus) Lasserre coll. Plin. *N. H.*, III, 106 *Marruvinii* : Μαρρουκίνους ω' ‖ 12 τῷ om. n[c] : præbet ω' ‖ 13 Οὐηστίνων n[c] : Οὐεστί- ω' ‖ 17 Ἄτερνον Xylander : Αὔτ- ω' ‖ Ὄρτων CB : Ὄντων Wvs ὃν n[c] ‖ Φρεντανῶν n[c] : Φρεττ- ω ‖ 18 αὐτὴ Groskurd : αὐτὸ ω' ‖ Φρεντανῶν Xylander : Φρεττανῶν ω' [-νὸν n[c]].

faible distance d'Orton, véritable rocher à pirates, dont les habitants bâtissent leurs maisons des épaves des naufrages et, paraît-il[1], se comportent en toute occasion comme des bêtes féroces. Entre Orton et Aternum coule le Sagros[2], qui sépare les Frentans des Péligniens. Du Picénum au territoire des Apuliens ou, pour parler comme les Grecs, des Dauniens[3], le trajet à la côte est d'environ 490 stades[4].

[*Huitième partie: la Campanie et le Samnium*] *(3-13)*

3. Au Latium succèdent la Campanie, qui borde la mer, derrière elle vers l'intérieur le Samnium, qui s'étend jusqu'aux territoires des Frentans et des Dauniens, enfin la Daunie elle-même et tous les peuples qui la suivent jusqu'au détroit de Sicile.

Nous parlerons d'abord de la Campanie. A partir de Sinuessa, la suite du littoral jusqu'à Misène forme un grand et beau golfe et depuis là, beaucoup plus grand que le premier, un second golfe qu'on appelle le Cratère[5] et qui se creuse entre les deux caps de Misène et du sanctuaire d'Athéna. Le pays qui se déploie en arrière de cette côte constitue toute la Campanie. Elle consiste en une plaine, la plus favorisée de toute l'Italie, qu'entourent des collines fertiles et les montagnes des Samnites et des Osques. Antiochos affirme qu'elle fut peuplée par « des Opiques auxquels on donnait aussi le nom d'Ausones[6] ». Polybe, au contraire, distingue clairement deux peuples quand il rapporte « que les

1-2. *Notes complémentaires*, p. 213.

3. Dénomination propre à Timée (et à Lycos de Rhégion, sa source : cf. Geffcken, 5 ss.) et reprise encore par Polybe.

4. 90,65 km, à moins que l'approximation laissée par Artémidore ne rende compte d'une conversion de 58 ou 59 milles en stades de Polybe, qui pourrait être ici sa source : on aurait alors environ 87 km. Mais la côte mesure à peu près 125 km entre les deux frontières considérées, ce qui rend aléatoire toute hypothèse sur le mode de calcul employé.

5. *Notes complémentaires*, p. 213.

6. F 7 (d'où Arstt., *Pol.*, 1329ᵇ 18), transmis par Artémidore relayant Timée.

Ὄρτω⟨νος δὲ πλησίον Ἱστώ⟩νιόν ἐστιν ἐν τοῖς Φρεντανοῖς, πέτραι λῃστρικῶν ἀνθρώπων, οἷς αἱ οἰκήσεις ἀπὸ τῶν ναυαγίων πήγνυνται· καὶ τἆλλα θηριώδεις εἶναι. Μεταξὺ δὲ Ὄρτωνος καὶ Ἀτέρνου ὁ Σάγρος ποταμὸς ὁρίζων τοὺς Φρεντανοὺς ἀπὸ τῶν Πελίγνων. Ὁ δὲ παράπλους ἀπὸ τῆς Πικεντίνης ἐπὶ τοὺς Ἀπούλους, οὓς οἱ Ἕλληνες Δαυνίους καλοῦσι, σταδίων ἐστὶν ὅσον τετρακοσίων ἐνενήκοντα.

3. Ἑξῆς δὲ μετὰ τὴν Λατίνην ἥ τε Καμπανία, παρήκουσα τῇ θαλάττῃ, καὶ ὑπὲρ ταύτην ἡ Σαυνῖτις ἐν μεσογαίᾳ μέχρι Φρεντανῶν καὶ τῶν Δαυνίων, εἶτ' αὐτοὶ Δαύνιοι καὶ τἆλλα ἔθνη τὰ μέχρι τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ.

Πρῶτον δὲ περὶ τῆς Καμπανίας ῥητέον. Ἔστι δ' ἀπὸ τῆς Σινοέσσης ἐπὶ μὲν τὴν ἑξῆς παραλίαν κόλπος εὐμεγέθης μέχρι Μισηνοῦ, κἀκεῖθεν ἄλλος κόλπος πολὺ μείζων τοῦ προτέρου, καλοῦσι δ' αὐτὸν Κρατῆρα, ἀπὸ τοῦ Μισηνοῦ μέχρι τοῦ Ἀθηναίου, δυεῖν ἀκρωτηρίων, κολπούμενον. Ὑπὲρ δὲ τούτων τῶν ἠιόνων Καμπανία πᾶσα ἵδρυται, πεδίον εὐδαιμονέστατον τῶν ἁπάντων· περίκεινται δ' αὐτῷ γεωλοφίαι τε εὔκαρποι καὶ ὄρη τά τε τῶν Σαυνιτῶν καὶ τὰ τῶν Ὄσκων. Ἀντίοχος μὲν οὖν φησι τὴν χώραν ταύτην Ὀπικοὺς οἰκῆσαι, τούτους δὲ καὶ Αὔσονας καλεῖσθαι. Πολύβιος δ' ἐμφαίνει δύο ἔθνη νομίζων ταῦτα·

TEST. : n^{c} ; *Chrest.* V 37 (18-19). Def. A.

---

1 Ὄρτω<νος δὲ πλησίον Ἱστώ>νιόν ἐστιν tentauit e. g. Lasserre : Ὀρτώνιόν ἐστιν ω' Ἱστώνιόν [Ἱστό- D. Romanelli, *Scoverte Frentane*, II, 238] ἐστιν Aly ‖ Φρεντανοῖς Xylander : Φρεττ- ω' n^{c} ‖ 2 τῶν om. W ‖ 4 Ἀτέρνου Xylander : Αὐτ- ω' Ἀμιτ- B^{2} ‖ 5 Φρεντανοὺς Xylander : Φρεττ- ω' ‖ 11 Φρεντανῶν Xylander : Φρεττ- ω' n^{c} ‖ 14 Σινοέσσης Esn^{c} : Σινουέ- ω' ‖ 18 πᾶσα om. E ‖ 20 τε^{1} om. E.

Opiques et les Ausones habitent le pays qui borde le Cratère[1] ». D'autres encore[2] veulent que la Campanie ait été d'abord habitée par des Opiques et des Ausones, passant ensuite aux mains du peuple osque des Sidicins, qui furent évincés à leur tour par les Cuméens, eux-mêmes supplantés par les Tyrrhéniens, la fertilité de cette terre excitant la convoitise des conquérants. Les Tyrrhéniens y auraient fondé douze villes et auraient donné à celle qui est comme leur *tête* le nom de Capoue[3]. Mais leur luxe les fit bientôt verser dans la mollesse et, de même qu'ils avaient dû se retirer de la plaine du Pô, de même ils durent céder en Campanie devant les Samnites, qui furent ensuite chassés par les Romains.

La fertilité de cette contrée est bien mise en évidence par le fait que c'est elle qui produit la plus belle qualité de blé, je veux parler de ce blé froment dont on fait le gruau, une farine supérieure non seulement à celle du riz, mais même à tous les produits alimentaires à base de céréales. On rapporte aussi[4] qu'il y a en Campanie quelques plaines où l'on fait successivement dans une même année deux cultures d'épeautre et une troisième de millet, voire, dans certains cas, une quatrième de légumes. Les Romains font aussi venir de là leurs meilleurs vins, le Falerne, le Statanus et le Calénus, mais la concurrence du Surrentinus commence à compter, depuis l'expérience récente[5] qu'il se prête bien au vieillissement. Enfin, toute la région de Vénafrum, qui avoisine ces plaines, est, dans des proportions semblables, grande productrice d'huile d'olive.

4. Les villes du bord de la mer après Sinuessa sont les suivantes. D'abord Liternum, où s'élève le tombeau de Scipion, celui qui porta le premier le surnom d'Africain. Il y passa, en effet, la fin de sa vie, après avoir

1. XXXIV, 11, 7 B.-W. Polybe a ici raison contre Antiochos : les Opiques, ou Osques, sont un peuple distinct des Ausones. Mais Antiochos appelait Opiques tous les Samnites, d'où le parti qu'il prend à l'égard des Ausones de Campanie (cf. Wikén, 120, et J. Heurgon, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue pré-romaine*, Paris, 1942, 42-50).

2-5. *Notes complémentaires*, p. 213.

Ὀπικοὺς γάρ φησι καὶ Αὔσονας οἰκεῖν τὴν χώραν ταύτην περὶ τὸν Κρατῆρα. Ἄλλοι δὲ λέγουσιν, οἰκούντων Ὀπικῶν πρότερον καὶ Αὐσόνων Σιδικινοὺς κατασχεῖν ὕστερον Ὄσκων τι ἔθνος, τούτους δ' ὑπὸ Κυμαίων, ἐκείνους δ' ὑπὸ Τυρρηνῶν ἐκπεσεῖν· διὰ γὰρ τὴν ἀρετὴν περιμάχητον γενέσθαι τὸ πεδίον· δώδεκα δὲ πόλεις ἐγκατοικίσαντας τὴν οἷον κεφαλὴν ὀνομάσαι Καπύην. Διὰ δὲ τὴν τρυφὴν εἰς μαλακίαν τραπομένους, καθάπερ τῆς περὶ τὸν Πάδον χώρας ἐξέστησαν, οὕτω καὶ ταύτης παραχωρῆσαι Σαυνίταις, τούτους δ' ὑπὸ Ῥωμαίων ἐκπεσεῖν.

Τῆς δ' εὐκαρπίας ἐστὶ σημεῖον τὸ σῖτον ἐνταῦθα γίνεσθαι τὸν κάλλιστον, λέγω δὲ τὸν πύρινον, ἐξ οὗ καὶ ὁ χόνδρος, κρείττων ὢν πάσης καὶ ὀρύζης καὶ ἐν ὀλίγῳ σιτικῆς τροφῆς. Ἱστορεῖται δ' ἔνια τῶν πεδίων σπείρεσθαι δι' ἔτους δὶς μὲν τῇ ζειᾷ, τὸ δὲ τρίτον ἐλύμῳ, | τινὰ δὲ καὶ λαχανεύεσθαι τῷ τετάρτῳ σπόρῳ. Καὶ μὴν τὸν οἶνον τὸν κράτιστον ἐντεῦθεν ἔχουσι Ῥωμαῖοι τὸν Φάλερνον καὶ τὸν Στατανὸν καὶ Καληνόν· ἤδη δὲ καὶ ὁ Σουρεντῖνος ἐνάμιλλος καθίσταται τούτοις, νεωστὶ πειρασθεὶς ὅτι παλαίωσιν δέχεται. Ὡς δ' αὔτως εὐέλαιός ἐστι καὶ πᾶσα ἡ περὶ τὸ Οὐέναφρον, ὅμορον τοῖς πεδίοις ὄν.

4. Πόλεις δ' ἐπὶ μὲν τῇ θαλάττῃ μετὰ τὴν Σινόεσσαν Λίτερνον, ὅπου τὸ μνῆμα τὸ τοῦ Σκιπίωνος τοῦ πρώτου προσαγορευθέντος Ἀφρικανοῦ· διέτριψε γὰρ ἐνταῦθα τὸ

TEST. : n^c usque ad 18 Σουρεντῖνος cujus uerbi syllabas ρεντῖνος præbet A iterum suppetens; *Chrest.* V 37 (5-7, 14-17); Eust. *Dion.* 280, 9 (6-7). Schol. *Chrest.* ad 7 κεφαλὴν : κάπην γὰρ τὴν κεφαλὴν καλοῦσι; cf. Eust. *ibid.* γλώττῃ Λατίνων.

---

3 Σιδικινοὺς Aly : οἱ δ' ἐκείνους ω′ || 6 ἐγκατοικίσαντας Coray : -σαντες ω′ def. *Chrest.* Eust. || 9 οὕτω E : οὕτως ω′ || 15 ζειᾷ *Chrest.* EC : ζεᾷ ω′ ζυᾷ s || 18 Καληνόν B² : Κάλανον ω′ Μάλανον vs || 19 πειρασθεὶς A : πειραθεὶς ω′ || 23 τὸ τοῦ Lasserre : τὸ om. ω′ τοῦ om. A.

abandonné les affaires publiques par haine de certains personnages[1]. Le long de la ville passe une rivière du même nom[2], comme c'est ensuite le cas du Vulturne, qui porte lui aussi le nom de la ville qu'il longe[3], la première après Liternum. Le Vulturne traverse Vénafrum et passe par le milieu de la Campanie. Après ces deux villes vient Cumes, fondation extrêmement ancienne des habitants de Chalcis et de Cymé : c'est la plus vieille de toutes les colonies de Sicile et d'Italie[4]. Hippoclès de Cymé et Mégasthénès de Chalcis, qui conduisaient l'expédition, avaient convenu entre eux que la colonie relèverait de l'un des deux peuples, mais porterait le nom de l'autre, c'est pourquoi elle s'appelle aujourd'hui Cymé, bien qu'elle soit considérée comme une fondation chalcidienne. Elle était autrefois prospère, comme l'était aussi la plaine connue sous le nom de Champs Phlégréens où l'on situe[5] la légende des Géants, sans autre motif, apparemment, que la fertilité de cette terre, bien propre à susciter les antagonismes. Mais plus tard[6], les Campaniens se rendirent maîtres de la cité et exercèrent toutes sortes de violences sur ses habitants, allant notamment jusqu'à cohabiter avec leurs femmes. Il y subsiste cependant encore de nombreuses traces de l'organisation grecque, tant dans les cérémonies religieuses que dans le domaine des lois. Certains auteurs[7] veulent que le nom de Cumes vienne du mot κύματα, parce que les rivages avoisinants sont bordés de brisants et exposés aux vents. Les Cuméens exploitent des pêcheries de grand poisson très réputées.

A l'intérieur de ce golfe se trouve aussi une forêt d'arbustes connue sous le nom de Forêt Gallinarienne, qui s'étend sur plusieurs stades d'un sol sans eau et sablonneux. C'est là que les amiraux de Sextus Pompée

1. Scipion meurt en 183, retiré à Liternum, à la suite de circonstances relatées avec le plus grand soin par Tite-Live, XXXVIII, 52 s. Artémidore, source de Strabon, les connaissait sans doute par Polybe.
2. Le Liternus, aujourd'hui Foce di Patria. Voir le *Lexique*.
3. Volturnum.
4-7. *Notes complémentaires*, p. 214.

τελευταῖον, ἀφεὶς τὰς πολιτείας κατ' ἀπέχθειαν τὴν πρός τινας. Παραρρεῖ δ' ὁμώνυμος τῇ πόλει ποταμός. Ὡς δ' αὕτως καὶ Οὐ⟨ου⟩λτοῦρνος ὁμώνυμός ἐστι τῇ παρ' αὐτὸν πόλει ἐφεξῆς κειμένῃ· ῥεῖ δ' οὗτος διὰ Οὐενάφρου καὶ τῆς Καμπανίας μέσης. Ταύταις δ' ἐφεξῆς ἐστι Κύμη, Χαλκιδέων καὶ Κυμαίων παλαιότατον κτίσμα· πασῶν γάρ ἐστι πρεσβυτάτη τῶν τε Σικελικῶν καὶ τῶν Ἰταλιωτίδων. Οἱ δὲ τὸν στόλον ἄγοντες, Ἱπποκλῆς ὁ Κυμαῖος καὶ Μεγασθένης ὁ Χαλκιδεύς, διωμολογήσαντο πρὸς σφᾶς αὐτούς, τῶν μὲν ἀποικίαν εἶναι, τῶν δὲ τὴν ἐπωνυμίαν· ὅθεν νῦν μὲν προσαγορεύεται Κύμη, κτίσαι δ' αὐτὴν Χαλκιδεῖς δοκοῦσι. Πρότερον μὲν οὖν ηὐτύχει· καὶ τὸ Φλεγραῖον καλούμενον πεδίον, ἐν ᾧ τὰ περὶ τοὺς Γίγαντας μυθεύουσιν, οὐκ ἄλλοθεν, ὡς εἰκός, ἀλλ' ἐκ τοῦ περιμάχητον τὴν γῆν εἶναι δι' ἀρετήν· ὕστερον δ' οἱ Καμπανοὶ κύριοι καταστάντες τῆς πόλεως ὕβρισαν εἰς τοὺς ἀνθρώπους πολλά· καὶ δὴ καὶ ταῖς γυναιξὶν αὐτῶν συνῴκησαν αὐτοί. Ὅμως δ' οὖν ἔτι σῴζεται πολλὰ ἴχνη τοῦ Ἑλληνικοῦ κόσμου καὶ τῶν ἱερῶν καὶ τῶν νομίμων. Ὠνομάσθαι δ' ἔνιοι Κύμην ἀπὸ τῶν κυμάτων φασί· ῥαχιώδης γὰρ καὶ προσεχὴς ὁ πλησίον αἰγιαλός. Εἰσὶ δὲ καὶ κητεῖαι παρ' αὐτοῖς ἄρισται.

Ἐν δὲ τῷ κόλπῳ τούτῳ καὶ ὕλη τίς ἐστι θαμνώδης, ἐπὶ πολλοὺς ἐκτεινομένη σταδίους, ἄνυδρος καὶ ἀμμώδης, ἣν Γαλλιναρίαν ὕλην καλοῦσιν. Ἐνταῦθα δὴ λῃστήρια

TEST. : *Chresl.* V 38 (5-12) ; Eust. *Dion.* 280, 2 (13-15).

---

3 Οὐουλτοῦρνος Xylander : Οὐλτοῦρνος Αω' ‖ 4 Οὐενάφρου s^{ac} B^{s} : Οὐεννά- Αω' s^{pc} ‖ 17 καὶ post δὴ om. WvsB ‖ 21 προσεχὴς Kramer : προσηχὴς Αω'E ‖ κητεῖαι Casaubon coll. Ael., *N.A.*, XIII, 17 Περὶ τὰς καλουμένας νήσους Τυρρηνικὰς θηρῶσιν .... τὸν ἐκεῖθι κητώδη ἰχθύν : κιττίαι Α κιττεῖαι ω' ‖ 23-24 ἐπὶ πολλούς-ἀμμώδης om. W ‖ 25 Γαλλιναρίαν Α : Γαλλη- ω'.

rassemblèrent les équipages de pirates à l'époque où celui-ci souleva la Sicile contre Rome[1].

5. Près de Cumes se trouvent le Cap Misène et, dans l'intervalle, le Lac Achérusien, sorte d'étier marécageux. Sitôt qu'on a tourné le Cap Misène, au pied même du promontoire, s'ouvre un port, après lequel la côte se creuse en une baie d'une infinie profondeur, abritant la ville de Baïes et ses eaux thermales, aussi appréciées des amateurs de luxe qu'utiles au traitement des maladies. A Baïes succèdent immédiatement d'abord le Golfe Lucrin, puis, à l'intérieur de celui-ci, le Golfe Averne, qui fait une presqu'île de l'espace de terrain compris entre la ligne oblique l'unissant à Cumes et le Cap Misène. En effet, si l'on mesure à travers le tunnel qui mène à Cumes même et à la mer, il ne reste à cet endroit qu'un isthme de quelques stades[2].

Les récits fabuleux de nos prédécesseurs[3] situent dans l'Averne la scène homérique de l'évocation des morts[4]. Ils racontent, en particulier[5], qu'il y existait un oracle par nécromancie et qu'Ulysse s'était rendu dans son sanctuaire. L'Averne est un golfe[6] profond jusque près de ses bords et d'ouverture étroite. Il a la dimension et les caractéristiques d'un port, mais ne se prête pas à cet usage[7], du fait que le Golfe Lucrin, qui est vaste et sans la moindre profondeur, s'interpose entre la mer et lui. L'Averne est cerné de pentes escar-

1. C'est-à-dire en automne 43.

2. Il y a certainement témoignage oculaire, le tunnel en question ayant été foré par l'architecte L. Coccéius Auctus, dont le nom se retrouve sur une inscription provenant apparemment du temple d'Auguste à Pouzzoles, donc relativement tardive (*CIL*, X, 1614). Le tunnel, long de plus de 1000 m, partait du bord de l'Averne. C'est aujourd'hui la Grotta di Pietro la Pace.

3. Éphore et Timée, le second critiquant le premier au nom de son témoignage oculaire, mais s'accordant avec lui sur l'essentiel. Cf. Geffcken, 31 ss.

4. C'est-à-dire le chant XI de l'*Odyssée*.

5. La phrase émane de Timée (= Diod., IV, 22, 2), mais elle faisait déjà allusion chez Timée à la mention du νεκυομαντεῖον par Éphore.

6-7. *Notes complémentaires*, p. 214.

συνεστήσαντο οἱ Πομπηίου Σέξτου ναύαρχοι, καθ' ὃν καιρὸν Σικελίαν ἀπέστησεν ἐκεῖνος.

5. Πλησίον δὲ τῆς Κύμης τὸ Μισηνὸν ἀκρωτήριον καὶ ἐν τῷ μεταξὺ Ἀχερουσία λίμνη, τῆς θαλάττης ἀνάχυσίς τις τεναγώδης. Κάμψαντι δὲ τὸ Μισηνὸν λιμὴν εὐθὺς ὑπὸ τῇ ἄκρᾳ, καὶ μετὰ τοῦτον ἐγκολπίζουσα ἠιὼν εἰς βάθος ἀένναον, ἐν ᾗ αἱ Βαΐαι καὶ τὰ θερμὰ ὕδατα | τὰ καὶ πρὸς τρυφὴν καὶ πρὸς θεραπείαν νόσων ἐπιτήδεια. Ταῖς δὲ Βαΐαις συνεχὴς ὅ τε Λοκρῖνος κόλπος, καὶ ἐντὸς τούτου ὁ Ἄορνος, χερρόνησον ποιῶν τὴν ἀπολαμβανομένην μέχρι Μισηνοῦ γῆν ἀπὸ τῆς πλαγίας τῆς μεταξὺ Κύμης καὶ αὐτοῦ. Λοιπὸς γάρ ἐστιν ὀλίγων σταδίων ἰσθμὸς διὰ τῆς διώρυγος ἐπ' αὐτὴν Κύμην, καὶ τὴν πρὸς αὐτὴν θάλατταν.

Ἐμύθευον δ' οἱ πρὸ ἡμῶν ἐν τῷ Ἀόρνῳ τὰ περὶ τὴν νέκυιαν τὴν Ὁμηρικήν· καὶ δὴ καὶ νεκυομαντεῖον ἱστοροῦσιν ἐνταῦθα γενέσθαι καὶ Ὀδυσσέα εἰς τοῦτ' ἀφικέσθαι. Ἔστι δ' ὁ μὲν Ἄορνος κόλπος ἀγχιβαθὴς καὶ ἀρτίστομος, λιμένος καὶ μέγεθος καὶ φύσιν ἔχων, χρείαν δ' οὐ παρεχόμενος λιμένος διὰ τὸ προκεῖσθαι τὸν Λοκρῖνον κόλπον προσβραχῆ καὶ πολύν. Περικλείεται δ' Ἄορνος ὀφρύσιν

TEST. : *Chrest.* V 39 (3, 7-8), 41 (15-16); Eust. *Hom.* 1667, 46 (3-5, 9-10, 12-13, 15-18, 21). Schol. *Chrest.* ad 7 Βαΐαι : ὅθεν οἱ Ῥωμαῖοι βαΐαν καλοῦσι τὴν τροφὸν καὶ βαιοῦλον, διὰ τὰς Βαΐας, τόπον ὄντα ἀπολαυστικώτατον καὶ τρυφῶντι ἐπιτήδειον.

---

4 θαλάττης A : θαλάσσης ω' E Eust. || 5 λιμὴν Coray : λίμνῃ A λίμνη ω' def. Eust. || 6 τοῦτον Aω' : τούτων vs || 7 ἀένναον ω' [ἀέναον B] : in pagine uertenda om. A (primum uerbum nouæ paginis debebat esse] def. *Chrest.* || αἱ om. A [add. A²] || 7-8 τὰ καὶ Xylander : καὶ τὰ Aω' om. *Chrest.* (πρός τε τρυφὴν καὶ) || 11 Μισηνοῦ Aω' : Μισηγηνοῦ vs || πλαγίας Müller : πελαγίας Aω' || 14 θάλατταν AW : -σσαν ω' || 18 ἀγχιβαθὴς Aω' Eust. : -βαθὺς C || 21 προσβραχῆ Siebenkees : προβραχῆ Aω' def. Eust.

pécs qui le dominent de tous côtés, sauf à l'entrée du golfe. La civilisation, aujourd'hui[1], les a mises en culture, mais elles étaient autrefois[2] couvertes d'une forêt de grands arbres, impénétrable et sauvage, et, selon la superstition, plongeaient le golfe entier dans l'ombre. Les habitants de la région racontaient que les oiseaux entraînés là dans leur vol s'abattaient aussitôt à la surface des eaux, frappés à mort par les exhalaisons qui se dégageaient de ce lieu comme si ce fussent les Portes de l'Enfer[3]. Ils lui donnaient, d'ailleurs, le nom de Plutonium et y localisaient la légende des Cimmériens. Ceux qui désiraient offrir aux dieux infernaux des sacrifices propitiatoires et leur adresser ensuite des supplications y pénétraient pourtant en bateau et il y avait des prêtres affectés à l'exploitation de ce lieu pour accomplir de tels rites. Une source d'eau douce y jaillit sur le bord de la mer, mais tous s'abstenaient d'y goûter, la prenant pour l'eau du Styx. Là s'élève aussi le sanctuaire de l'oracle. Les eaux thermales du voisinage et le Lac Achérusien[4], enfin, étaient censés révéler la présence du Pyriphlégéthon. Éphore[5], qui assigne aux Cimmériens ce séjour, assure qu'ils y habitaient dans des demeures souterraines appelées là-bas *argilles* et qu'ils se rendaient les uns chez les autres au moyen de tunnels, par lesquels ils conduisaient aussi les étrangers jusqu'au sanctuaire de l'oracle, installé très loin sous la terre. Ils vivaient d'industrie minière et de la consultation des oracles, le roi du pays s'étant engagé, de surcroît, à leur verser une redevance. En vertu de l'usage ancestral du sanctuaire, personne

1. Le déboisement est également l'œuvre d'Agrippa et Strabon dit ici ce qu'il a vu quand il séjournait à Naples.

2. Depuis ici, Strabon revient à Timée (cf. F 57 συνδένδρων τόπων), qui renvoyait à son tour son lecteur à Éphore pour le tableau des superstitions attachées à ces lieux, presque toutes contestables et démenties par ce qu'il y avait lui-même constaté.

3. Contre cette tradition, Timée faisait valoir qu'il avait vu beaucoup de cygnes sur l'Averne (Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 839a24).

4. *Notes complémentaires*, p. 214.

5. F 134, interprétant Hom., *Od.*, XI, 14-19.

ὀρθίαις, ὑπερκειμέναις πανταχόθεν πλὴν τοῦ εἴσπλου, νῦν μὲν ἡμέρως ἐκπεπονημέναις, πρότερον δὲ συνηρεφέσιν ἀγρίᾳ ὕλῃ μεγαλοδένδρῳ καὶ ἀβάτῳ, αἳ κατὰ δεισιδαιμονίαν κατάσκιον ἐποίουν τὸν κόλπον. Προσεμύθευον δ' οἱ ἐπιχώριοι καὶ τοὺς ὄρνεις τοὺς ὑπερπετεῖς γινομένους καταπίπτειν εἰς τὸ ὕδωρ, φθειρομένους ὑπὸ τῶν ἀναφερομένων ἀέρων, καθάπερ ἐν τοῖς Πλουτωνίοις. Καὶ τοῦτο ⟨τὸ⟩ χωρίον Πλουτώνιόν τι ὑπελάμβανον, καὶ τοὺς Κιμμερίους ἐνταῦθα λέγεσθαι· καὶ εἰσέπλεόν γε οἱ προθυσόμενοι καὶ ἱλασόμενοι τοὺς καταχθονίους δαίμονας, ὄντων τῶν ὑφηγουμένων τὰ τοιάδε ἱερέων, ἠργολαβηκότων τὸν τόπον. Ἔστι δὲ πηγή τις αὐτόθι ποταμίου ὕδατος ἐπὶ τῇ θαλάττῃ· τούτου δ' ἀπείχοντο πάντες, τὸ τῆς Στυγὸς ὕδωρ νομίσαντες· καὶ τὸ μαντεῖον ἐνταῦθά που ἵδρυται· τόν τε Πυριφλεγέθοντα ἐκ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἐτεκμαίροντο τῶν πλησίον καὶ τῆς Ἀχερουσίας. Ἔφορος δὲ τοῖς Κιμμερίοις προσοικειῶν τὸν τόπον φησὶν αὐτοὺς ἐν καταγείοις οἰκίαις οἰκεῖν, ἃς καλοῦσιν ἀργίλλας, καὶ διά τινων ὀρυγμάτων παρ' ἀλλήλους τε φοιτᾶν καὶ τοὺς ξένους εἰς τὸ μαντεῖον δέχεσθαι, πολὺ ὑπὸ γῆς ἱδρυμένον· ζῆν δ' ἀπὸ μεταλλείας καὶ τῶν μαντευομένων, καὶ τοῦ βασιλέως ἀποδείξαντος αὐτοῖς συντάξεις. Εἶναι δὲ τοῖς περὶ τὸ χρηστήριον ἔθος πάτριον, μηδένα τὸν ἥλιον ὁρᾶν,

TEST. : *Chrest.* V 41 (13-19) ; Eust. *Hom.* 1667, 49 (1-16).

5 ὄρνεις AWvs : ὄρνις E Eust. CB ‖ 6 ὑπὸ E Eust. C : ἀπὸ A ω' ‖ 8 τὸ Kramer : om. A ω' Eust. ‖ 9 προθυσόμενοι Eust. B[2] : -σάμενοι A ω' ‖ 10 ἱλασόμενοι A ω' Eust. : ἱλασσό- C ‖ 11 ἠργολαβηκότων Coray : ἐργο- A ω' def. Eust. ‖ 12 τὸν om. A ‖ 13 θαλάττῃ AE : -σσῃ ω' Eust. def. *Chrest.* ‖ 16 πλησίον AE Eust.Cs : πλησίων WvB def. *Chrest.* ‖ τοῖς *Chrest.* s[in mg.] n : τις A ω' E def. Eust. ‖ 17 προσοικειῶν B[2] : προσοικῶν A ω' E def. *Chrest.* ‖ 19 παρ' ἀλλήλους AECB : παραλλήλους Wvs def. *Chrest.* ‖ 23 χρηστήριον E in mg. : ληστήριον A ω' [λη-] E [λη-].

ne devait voir le soleil et l'on ne pouvait sortir des cavernes que la nuit. Si l'on en croit Éphore, c'est cet usage qui aurait fait dire au poète, lorsqu'il parle des Cimmériens :

Jamais de ses rayons Phœbus ne les contemple[1].

Un roi, plus tard, aurait anéanti ce peuple parce que l'oracle ne lui était pas favorable, mais le sanctuaire subsisterait encore, transféré dans un autre lieu[2].

Telles sont les fables qu'ont racontées nos prédécesseurs. Aujourd'hui, depuis qu'Agrippa a rasé la forêt de l'Averne, qu'on a bâti à Baïes et qu'une galerie souterraine a été creusée de l'Averne jusqu'à Cumes, tous ces récits se sont avérés être des mythes, bien que le nommé Coccéius qui a fait cette galerie et celle qui conduit de Dicéarchia à Néapolis ait, en quelque manière, suivi l'exemple des Cimmériens, tel que nous l'avons rapporté. Car il se pourrait qu'il ait estimé conforme à la tradition ancestrale de faire passer à cet endroit les routes dans des tunnels[3].

6. Le Golfe Lucrin s'étend en largeur jusqu'à Baïes. Il est séparé de la mer libre par une levée de terre d'une longueur de huit stades[4] et de la largeur d'un char. On veut[5] que cet ouvrage ait été entièrement exécuté par Héraclès quand il ramenait les vaches de Géryon. Comme sa surface subit par gros temps l'assaut des vagues au point qu'on ne peut plus y passer à pied,

1. *Od.*, XI, 15 s.
2. *Notes complémentaires*, p. 215.
3. On remarquera, avec M. Reinhold, *Marcus Agrippa*, 32, que Strabon n'établit pas de relation entre les travaux de Coccéius et ceux d'Agrippa, contrairement à l'opinion la plus répandue chez les historiens modernes, qui voudraient attribuer à ce dernier presque tous les aménagements de cette région. Il est vrai que le texte a subi des altérations difficilement réparables aux endroits précis où cette relation aurait pu être évoquée, mais la fin de l'alinéa fait la part très grande à l'initiative de Coccéius, non sans ironie, d'ailleurs, et ne paraît pas laisser beaucoup de place pour un plan éventuel d'Agrippa.
4. 1480 m ou 1 mille, indication qui peut remonter à Artémidore.
5. La légende figurait déjà chez Timée : cf. Lycophr., 697 ss., et Geffcken, 30.

ἀλλὰ τῆς νυκτὸς ἔξω πορεύεσθαι τῶν χασμάτων · καὶ διὰ τοῦτο τὸν ποιητὴν περὶ αὐτῶν εἰπεῖν, ὡς ἄρα

οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιδέρκεται · |

ὕστερον δὲ διαφθαρῆναι τοὺς ἀνθρώπους ὑπὸ βασιλέως τινός, οὐκ ἀποβάντος αὐτῷ τοῦ χρησμοῦ, τὸ δὲ μαντεῖον ἔτι συμμένειν, μεθεστηκὸς εἰς ἕτερον τόπον.

Τοιαῦτα μὲν οἱ πρὸ ἡμῶν ἐμυθολόγουν, νυνὶ δὲ τῆς μὲν ὕλης τῆς περὶ τὸν Ἄορνον κοπείσης ὑπὸ Ἀγρίππα, τῶν δὲ *ἐπὶ ταῖς Βαΐαις* χωρίων κατοικοδομηθέντων, ἀπὸ δὲ τοῦ Ἀόρνου διώρυγος ὑπονόμου τμηθείσης μέχρι Κύμης, ἅπαντ' ἐκεῖνα ἐφάνη μῦθος, τοῦ Κοκκηίου τοῦ ποιήσαντος τὴν διώρυγα ἐκείνῃ τε καὶ ἐπὶ Νεάπολιν ἐκ Δικαιαρχίας ** ἐπακολουθήσαντός πως τῷ περὶ τῶν Κιμμερίων ἀρτίως λεχθέντι λόγῳ, τυχὸν ἴσως καὶ πάτριον νομίσαντος τῷ τόπῳ τούτῳ δι' ὀρυγμάτων εἶναι τὰς ὁδούς.

6. Ὁ δὲ Λοκρῖνος κόλπος πλατύνεται μέχρι Βαϊῶν, χώματι εἰργόμενος ἀπὸ τῆς ἔξω θαλάττης ὀκτασταδίῳ τὸ μῆκος, πλάτος δὲ ἁμαξιτοῦ πλατείας, ὅ φασιν Ἡρακλέα διαχῶσαι, τὰς βοῦς ἐλαύνοντα τὰς Γηρυόνου · δεχόμενον δ' ἐπιπολῆς τὸ κῦμα τοῖς χειμῶσιν, ὥστε μὴ πεζεύεσθαι

TEST. : *Chresl.* V 41 (1, 13).

---

7 συμμένειν Xylander : -μένει A ω' E || 10 ἐπὶ ταῖς Βαΐαις hic inseruit Lasserre : post Δικαιαρχίας u. 14 exhibent Aω' || ἀπὸ AECB^2 : ὑπὸ WvsB || 13 ἐκείνῃ Lasserre : ἐκείνην A ω' def. *Chresl.* ἐκείνην τε καὶ τὴν Tyrwhitt Coray || ἐπὶ Νεάπολιν Lasserre monente Kramer : ἀπινέαν πόλιν A ω' περὶ τὴν πλησίον Νεάπολιν *Chresl.* ἐπὶ Νέαν πόλιν contra usum Strabonianum Xylander edd. || 14 Δικαιαρχίας AB^2 [Διαρχίας B^1] : -χείας ω' || post Δικαιαρχίας legitur ἐπὶ ταῖς Βαΐαις A ω' : del. ut glossam marg. Groskurd, post τῶν δὲ u. 10 reposuit Lasserre || 19 φασιν A : φησιν ω'.

Agrippa l'a surélevée. Le Lucrin est accessible à des bateaux légers, mais inutilisable comme mouillage. La pêche des huîtres, en revanche, y offre des ressources inépuisables[1]. Certains auteurs assimilent le Lac Achérusien à ce golfe[2] ; pour Artémidore, c'est l'Averne[3].

On dit que Baïes a pris le nom de Baïos, un des compagnons d'Ulysse, le Cap Misène, celui de Misénos[4].

Ensuite viennent la côte escarpée de la région de Dicéarchia et la ville elle-même. Dicéarchia était, à l'origine, un port construit par les habitants de Cumes sur la pente descendant vers la mer, mais les Romains s'y installèrent à leur tour lors de la guerre contre Hannibal et changèrent son nom contre celui de Putéoli, emprunté aux puits[5]. Certains auteurs, cependant, font venir ce nom de l'odeur putride de l'eau[6], toute la contrée jusqu'à Baïes et jusqu'aux environs de Cumes étant pleine de soufre, de feu et de sources chaudes. On pense aussi[7] que la région de Cumes a été appelée pour la même raison Phlégra et qu'il faut rapporter aux émissions de feu et d'eau l'histoire des blessures faites par la foudre aux Géants qui tombèrent sur ce champ de bataille. Dicéarchia a été autrefois[8] un très grand port de commerce, possédant des bassins d'ancrage que la nature particulièrement favorable du sable[9] a permis de creuser de main d'homme : il est constitué, en effet, dans la proportion qui convient à la chaux et acquiert une compacité et une dureté à toute épreuve. Aussi se contente-t-on de mêler du gravier à ce sable, uni à de la chaux, pour en faire ensuite des digues qui s'avancent dans la mer. On forme ainsi sur des côtes dépourvues de replis des anses capables d'abriter en toute sécurité les plus grands bâtiments de commerce. Au-dessus de la ville s'étend l'Agora d'Héphestos[10],

1-2. *Notes complémentaires*, p. 215.
3. Fr. 43 Stiehle (= p. 47 Hagenow).
4-6. *Notes complémentaires*, p. 215.
7. Timée, F 89.
8. *Notes complémentaires*, p. 215.
9. La pouzzolane, un tuf volcanique.
10. Le nom, encore que bien réel à l'époque de Posidonius, est naturellement une image : il s'agit de la solfatare de Pouzzoles.

ῥᾳδίως, Ἀγρίππας [δὲ] ἐπεσκεύασεν. Εἴσπλουν δ' ἔχει πλοίοις ἐλαφροῖς, ἐνορμίσασθαι μὲν ἄχρηστος, τῶν ὀστρέων δὲ θήραν ἔχων ἀφθονωτάτην. Ἔνιοι δὲ τοῦτον αὐτὸν τὴν λίμνην εἶναι τὴν Ἀχερουσίαν φασίν, Ἀρτεμίδωρος δὲ αὐτὸν τὸν Ἄορνον.

Τὰς δὲ Βαΐας ἐπωνύμους εἶναι λέγουσι Βαΐου τῶν Ὀδυσσέως ἑταίρων τινός, καὶ τὸ Μισηνὸν ⟨Μισηνοῦ⟩.

Ἑξῆς δ' εἰσὶν αἱ περὶ Δικαιαρχίαν ἀκταὶ καὶ αὐτὴ ἡ πόλις. Ἦν δὲ πρότερον μὲν ἐπίνειον Κυμαίων ἐπ' ὀφρύος ἱδρυμένον, κατὰ δὲ τὴν Ἀννίβα στρατείαν συνῴκισαν Ῥωμαῖοι καὶ μετωνόμασαν Ποτιόλους ἀπὸ τῶν φρεάτων· οἱ δ' ἀπὸ τῆς δυσωδίας τῶν ὑδάτων, ἅπαν τὸ χωρίον ἐκεῖ μέχρι Βαϊῶν καὶ τῆς Κυμαίας ὅτι θείου πλῆρές ἐστι καὶ πυρὸς καὶ θερμῶν ὑδάτων. Τινὲς δὲ καὶ Φλέγραν διὰ τοῦτο τὴν Κυμαίαν νομίζουσι κληθῆναι, καὶ τῶν πεπτωκότων γιγάντων τὰ κεραύνια τραύματα ἀναφέρειν τὰς τοιαύτας προχοὰς τοῦ πυρὸς καὶ τοῦ ὕδατος. Ἡ δὲ πόλις ἐμπόριον γεγένηται μέγιστον, χειροποιήτους ἔχουσα ὅρμους διὰ τὴν εὐφυΐαν τῆς ἄμμου· σύμμετρος γάρ ἐστι τῇ τιτάνῳ καὶ κόλλησιν ἰσχυρὰν καὶ πῆξιν λαμβάνει. Διόπερ τῇ χάλικι καταμίξαντες τὴν ἀμμοκονίαν προβάλλουσι χώματα εἰς τὴν θάλατταν, καὶ κολποῦσι τὰς ἀναπεπταμένας ἠιόνας, ὥστ' ἀσφαλῶς ἐνορμίζεσθαι τὰς μεγίστας ὁλκάδας. | Ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως εὐθὺς ἡ τοῦ Ἡφαίστου

TEST. : *Chrest.* V 40 (8, 10-11, 18, 24) ; Eust. *Dion.* 280, 8 (13-15).

---

1 δὲ del. Kramer : δὲ A ω' : num διεπεσκεύασεν ? || 6 Βαΐου Xylander : Βαΐᾳ A Βαΐα ω' || 7 ἑταίρων s : ἑταίρου ACB² ἑτέρου WvB || τὸ Clüver : τὸν A ω' || Μισηνοῦ Kramer ducentibus Clüver Coray : om. A ω' || 8 περὶ A ω' : παρὰ C def. *Chrest.* || Δικαιαρχίαν *Chrest.* AEsB : -χειαν CWv || 11 Ποτιόλους *Chrest.* A ω' : Πυτιόλους CB² || 14 Φλέγραν A ω' : Φλεγραίαν Eust. || 16 τὰ ω' : τε A || 22 θάλατταν A : -σσαν ω'.

vaste plateau entouré de toutes parts de talus brûlants, percés comme un fourneau d'une multitude d'orifices expiratoires qui répandent une odeur nauséabonde à souhait. Quant au plateau, il est tout recouvert de déjections de soufre.

7. A Dicéarchia succède la ville de Néapolis. Fondée par les habitants de Cumes[1], elle reçut plus tard une colonie chalcidienne et quelques ressortissants de Pithécusses et d'Athènes, ce qui lui valut son nom de Néa Polis[2]. On y montre le tombeau de l'une des Sirènes, Parthénope, et des jeux gymniques y sont célébrés en vertu d'un ancien oracle[3]. Plus tard encore[4], divisés en deux factions rivales, les habitants de Néapolis admirent dans leur cité des Campaniens, obligés par les circonstances à se faire de leurs pires ennemis des frères d'élection, puisqu'ils traitaient comme des étrangers leurs véritables frères. Les noms des démarques reflètent ces événements : les premiers sont grecs, tandis que ceux qui viennent ensuite sont pêle-mêle grecs et campaniens[5]. De très nombreux vestiges de la vie grecque se sont d'ailleurs conservés à Néapolis[6], par exemple les gymnases, les places de jeu des éphèbes, les phratries et même des noms grecs, alors que la population est romaine. Actuellement ont lieu tous les cinq ans, dans cette ville, des jeux sacrés qui durent plusieurs jours et comprennent des concours de musique et de gymnastique dignes de rivaliser avec les fêtes les plus célèbres de la Grèce[7]. On y voit aussi une galerie souterraine pratiquée dans la montagne entre Dicéarchia et Néapolis et exécutée comme celle de Cumes[8], c'est-à-dire qu'elle ménage sur une longueur de plusieurs stades une voie carrossable sur laquelle peuvent se croiser deux attelages. De plus, grâce à des fenêtres percées

1. La première fondation, Parthénope, coiffait la colline de Pizzofalcone et a laissé des restes funéraires qui s'échelonnent du VIIe au VIe siècle (M. Napoli, La Parola del Passato, 7, 1952, 269-285, et *Napoli Greco-romana*, Naples, 1959, 11 ss.).

2-8. *Notes complémentaires*, pp. 215-216.

ἀγορά, πεδίον περικεκλειμένον διαπύροις ὀφρύσι, καμινώδεις ἐχούσαις ἀναπνοὰς πολλαχοῦ καὶ βρομώδεις ἱκανῶς· τὸ δὲ πεδίον θείου πλῆρές ἐστι συρτοῦ.

7. Μετὰ δὲ Δικαιαρχίαν ἐστὶ Νεάπολις Κυμαίων· ὕστερον δὲ καὶ Χαλκιδεῖς ἐπῴκησαν καὶ Πιθηκουσσαίων τινὲς καὶ Ἀθηναίων, ὥστε καὶ Νεάπολις ἐκλήθη διὰ τοῦτο· ὅπου δείκνυται μνῆμα τῶν Σειρήνων μιᾶς, Παρθενόπης, καὶ ἀγὼν συντελεῖται γυμνικὸς κατὰ μαντείαν. Ὕστερον δὲ Καμπανῶν τινας ἐδέξαντο συνοίκους διχοστατήσαντες, καὶ ἠναγκάσθησαν τοῖς ἐχθίστοις ὡς οἰκειοτάτοις χρήσασθαι, ἐπειδὴ τοὺς οἰκείους ἀλλοτρίους ἔσχον. Μηνύει δὲ τὰ τῶν δημάρχων ὀνόματα, τὰ μὲν πρῶτα Ἑλληνικὰ ὄντα, τὰ δ' ὕστερα τοῖς Ἑλληνικοῖς ἀναμὶξ τὰ Καμπανικά. Πλεῖστα δ' ἴχνη τῆς Ἑλληνικῆς ἀγωγῆς ἐνταῦθα σῴζεται, γυμνάσιά τε καὶ ἐφηβεῖα καὶ φρατρίαι καὶ ὀνόματα Ἑλληνικά, καίπερ ὄντων Ῥωμαίων. Νυνὶ δὲ πεντετηρικὸς ἱερὸς ἀγὼν συντελεῖται παρ' αὐτοῖς, μουσικός τε καὶ γυμνικὸς ἐπὶ πλείους ἡμέρας, ἐνάμιλλος τοῖς ἐπιφανεστάτοις τῶν κατὰ τὴν Ἑλλάδα. Ἔστι δὲ καὶ ἐνθάδε διῶρυξ κρυπτή, τοῦ μεταξὺ ὄρους τῆς τε Δικαιαρχίας καὶ τῆς Νεαπόλεως ὑπεργασθέντος ὁμοίως, ὥσπερ ἐπὶ τὴν Κύμην, ὁδοῦ τε ἀνοιχθείσης ἐναντίοις ζεύγεσι πορευτῆς ἐπὶ πολλοὺς σταδίους· τὰ δὲ φῶτα ἐκ τῆς ἐπιφανείας τοῦ

TEST. : *Chrest.* V 40 (1-3).

---

1 περικεκλειμένον *Chrest.* A : -κεκλιμένον ω' [παρα- C -κεκλεισμένον s] || 2 ἐχούσαις A ω' : -σας *Chrest.* || βρομώδεις *Chrest.* A[2] B[2] : βρομώδης A βρωμώδεις ω' || 4 Δικαιαρχίαν EvB : -χίας A -χείαν CWs || 5 ἐπῴκησαν ω' [C^{pc}] : -ῴκισαν AC^{ac} || Πιθηκουσσαίων A : -κουσαίων ω' [-σέων s] || 9 τινας B[2] : τινες Aω' || 15 ἐφηβεῖα καὶ φρατρίαι Tyrwhitt : ἐφηβιακὰ φρατρία As ἐφηβειακὰ φρατρία ω' ἐφηβεῖαι κ. φρ. nescioquis in Lexic. Liddell Scott || 17 πεντετηρικὸς n[2] : πενθερικὸς A ω' || 20 Δικαιαρχίας AB : -χείας ω'.

sur plusieurs points de l'extérieur de la montagne, la lumière du jour se répand dans tout le tunnel malgré sa grande profondeur. Néapolis possède des écoulements d'eaux thermales et des établissements balnéaires qui valent ceux de Baïes, mais le leur cède de beaucoup sous le rapport de la fréquentation, car à Baïes s'est créée véritablement une seconde ville, aussi grande que Dicéarchia, depuis qu'on y construit des palais côte à côte, les uns après les autres. En revanche, l'afflux à Néapolis de tous ceux qui y reviennent à cause de sa tranquillité et parce que leur âge ou leur faiblesse leur fait souhaiter de vivre dans un climat de détente après avoir pratiqué à Rome l'enseignement ou quelque autre métier, entretient et développe dans cette ville les habitudes grecques. Et bien des Romains aussi, gagnés à ce genre de vie et voyant tant de gens que le goût des mêmes habitudes a poussés à se fixer là-bas, y séjournent avec délices et décident à leur tour d'y passer leur vie[1].

8. L'oppidum d'Héracléion, contigu à Néapolis, occupe un promontoire en saillie sur la mer et remarquablement battu des vents du sud-ouest, ce qui assure la salubrité de ce lieu de résidence. Comme la ville de Pompéi, que borde le cours du Sarnos, Héracléion a appartenu d'abord aux Osques, puis aux Tyrrhéniens et aux Pélasges, enfin aux Samnites, jusqu'à ce que ces derniers aient été à leur tour expulsés de ces lieux[2]. Située près du Sarnos, par lequel se font l'importation et l'exportation des marchandises, Pompéi sert de port à Nola, à Nucéria et à Acherræ, localité homonyme de celle qui avoisine Crémone[3].

La région est dominée par le Vésuve[4], qu'occupent

1. *Notes complémentaires*, p. 216.

2. Ce résumé historique correspond à l'idée que se faisait Timée de la succession des populations sur le sol italien (voir *supra* V, 2, 3) : Artémidore, source de l'alinéa, s'en est inspiré.

3. Elle est peut-être nommée en V, 1, 11, mais sous la forme Ἄχαρα, qui n'est pas homonyme de celle-ci.

4. La description du Vésuve provient tout entière de Posidonius, probablement témoin oculaire des faits rapportés, ou en tout cas renseigné de première main.

ὄρους, πολλαχόθεν ἐκκοπεισῶν θυρίδων, διὰ βάθους πολλοῦ κατάγεται. Ἔχει δὲ καὶ ἡ Νεάπολις θερμῶν ὑδάτων ἐκβολὰς καὶ κατασκευὰς λουτρῶν οὐ χείρους τῶν ἐν Βαΐαις, πολὺ δὲ τῷ πλήθει λειπομένας· ἐκεῖ γὰρ ἄλλη πόλις γεγένηται, συνῳκοδομημένων βασιλείων ἄλλων ἐπ' ἄλλοις, οὐκ ἐλάττων τῆς Δικαιαρχίας. Ἐπιτείνουσι δὲ τὴν ἐν Νεαπόλει διαγωγὴν τὴν Ἑλληνικὴν οἱ ἐκ τῆς Ῥώμης ἀναχωροῦντες δεῦρο ἡσυχίας χάριν τῶν ἀπὸ παιδείας ἐργασαμένων ἢ καὶ ἄλλων, διὰ γῆρας ἢ ἀσθένειαν ποθούντων ἐν ἀνέσει ζῆν· καὶ τῶν Ῥωμαίων δ' ἔνιοι χαίροντες τῷ βίῳ τούτῳ, θεωροῦντες τὸ πλῆθος τῶν ἀπὸ τῆς αὐτῆς ἀγωγῆς ἐπιδημούντων ἀνδρῶν, ἄσμενοι φιλοχωροῦσι καὶ ζῶσιν αὐτόθι.

8. Ἐχόμενον δὲ φρούριόν ἐστιν Ἡράκλειον, ἐκκειμένην εἰς τὴν θάλατταν ἄκραν ἔχον, καταπνεομένην Λιβὶ θαυμαστῶς, ὥσθ' ὑγιεινὴν ποιεῖν τὴν κατοικίαν. | Ὄσκοι δὲ εἶχον καὶ ταύτην καὶ τὴν ἐφεξῆς Πομπαίαν, ἣν παραρρεῖ ὁ Σάρνος ποταμός, εἶτα Τυρρηνοὶ καὶ Πελασγοί, μετὰ ταῦτα δὲ Σαυνῖται· καὶ οὗτοι δ' ἐξέπεσον ἐκ τῶν τόπων. Νώλης δὲ καὶ Νουκερίας καὶ Ἀχερρῶν, ὁμωνύμου κατοικίας τῆς περὶ Κρέμωνα, ἐπίνειόν ἐστιν ἡ Πομπαία, παρὰ τῷ Σάρνῳ ποταμῷ καὶ δεχομένῳ τὰ φορτία καὶ ἐκπέμποντι.

Ὑπέρκειται δὲ τῶν τόπων τούτων ὄρος τὸ Οὐεσούιον,

TEST. : *Chresl.* V 42 (2-4, 7-8, 10), 43 (23). Def. E.

---

6 ἐλάττων A ω' : ἐλάττω Ws ‖ Δικαιαρχίας ACB : -χείας Wvs ‖ 9 ἄλλων A ω' : ἄλλως sB ‖ 15 θάλατταν A : -σσαν ω' ‖ 17 Πομπαίαν A ω' defendit W. Fröhner, Rh. Mus., 47, 1892, 296, coll. osc. *pompaiians* : -πήιαν Tyrwhitt edd. ‖ 19 Σαυνῖται B : Σαγνῆται A Σαγνῖται ω' ‖ 20 Νουκερίας A ω' : -καιρίας C ‖ Ἀχερρῶν Kramer coll. infra V, 4, 11 : Ἀγχέρων A ω' ‖ 21 Κρέμωνα Casaubon : Κρέωνα A ω' ‖ ἡ Πομπαία Fröhner [-πηία Tyrwhitt] : ἢ ποιεῖ Aω' ‖ παρὰ A ω' : περὶ vs ‖ 23 τῶν τόπων τούτων A ω' : τὸν τόπον τοῦτον C def. *Chrest.* ‖ Οὐεσούιον C² : Οὐεσσούιον *Chrest.* A ω' [def. C] Οὐεσσούνιον BC² [ut uar. lect.] Οὐεσσούβιον B².

entièrement, sauf au sommet, de très belles terres de culture disposées tout autour. Le sommet lui-même est en majeure partie plat, mais absolument stérile. Le sol y a l'aspect de la cendre et présente des crevasses qui s'ouvrent comme des pores dans une roche couleur de suie dont on dirait qu'elle a été rongée par le feu. Ce spectacle peut donner à croire que cet emplacement était autrefois en continuel incendie et couvert de cratères de feu, mais qu'il finit par s'éteindre faute d'aliments. L'admirable fertilité des terres qui l'entourent a, sans doute, la même origine, comme c'est le cas à Catane, où l'on assure[1] que les surfaces recouvertes de cendres rejetées par les feux de l'Etna constituent un sol particulièrement favorable à la vigne. La cendre volcanique, en effet, contient une matière qui engraisse aussi bien les sols en train de brûler que ceux qui portent des récoltes. Or, tant que les sols regorgent de cette matière, ils ne sont bons qu'à brûler, comme n'importe quelle substance sulfureuse, mais sitôt qu'ils l'ont évacuée par évaporation et qu'ils se sont éteints et transformés en cendre, ils deviennent aptes à produire.

Surrentum, cité campanienne de laquelle se détache le sanctuaire d'Athéna, appelé par certains auteurs[2] promontoire des Sirénusses, est contiguë à Pompéi. A la pointe du promontoire s'élève un temple d'Athéna bâti par Ulysse. De là à l'île de Capri la traversée est courte. Sitôt le cap doublé se présentent de petites

1. Témoignage recueilli par Posidonius. En 123, Catane est partiellement dévastée par une éruption, à laquelle pourrait se rapporter la description des terres brûlées.

2. La source est Artémidore (cf. Plin., *N. H.*, III, 62), mais il ressort de I, 2, 12 que Strabon connaît personnellement la côte qu'il décrit ici. Bien que le nom de *Minervium* soit attesté pour Posidonius par Appien, *Bell. civ.*, I, 42, 186, et plus tôt encore par un décret du Sénat de 181, il n'y a pas à douter que le cap ait été voué à l'origine à la divinité grecque plutôt qu'à Minerve. Artémidore suit donc une tradition grecque. Quant au nom de promontoire des Sirénusses, c'est-à-dire des îles des Sirènes, il provient de Timée, qui situait ces îlots au pied même du cap (Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 103, 839a26).

ἀγροῖς περιοικούμενον παγκάλοις πλὴν τῆς κορυφῆς· αὕτη δ' ἐπίπεδος μὲν πολὺ μέρος ἐστίν, ἄκαρπος δ' ὅλη, ἐκ δὲ τῆς ὄψεως τεφρώδης, καὶ κοιλάδας φαίνει σηραγγώδεις πετρῶν αἰθαλωδῶν κατὰ τὴν χρόαν, ὡς ἂν ἐκβεβρωμένων ὑπὸ πυρός· ὥστε τεκμαίροιτ' ἄν τις τὸ χωρίον τοῦτο καίεσθαι πρότερον καὶ ἔχειν κρατῆρας πυρός, σβεσθῆναι δ' ἐπιλιπούσης τῆς ὕλης. Τάχα δὲ καὶ τῆς εὐκαρπίας τῆς κύκλῳ τοῦτ' αἴτιον, ὥσπερ ἐν τῇ Κατάνῃ, φασί, τὸ κατατεφρωθὲν μέρος ἐκ τῆς σποδοῦ τῆς ἀνενεχθείσης ὑπὸ τοῦ Αἰτναίου πυρὸς εὐάμπελον τὴν γῆν ἐποίησεν. Ἔχει μὲν γὰρ τὸ λιπαῖνον καὶ τὴν ἐκπυρουμένην βῶλον καὶ τὴν ἐκφέρουσαν τοὺς καρπούς· πλεονάζουσα μὲν οὖν τῷ λίπει πρὸς ἐκπύρωσιν ἐπιτηδεία, καθάπερ ἡ θειώδης πᾶσα, ἐξικμασθεῖσα δὲ καὶ λαβοῦσα σβέσιν καὶ ἐκτέφρωσιν εἰς καρπογονίαν μετέβαλε.

Συνεχὲς δ' ἐστὶ τῇ Πομπαίᾳ τὸ Συρρεντὸν τῶν Καμπανῶν, ὅθεν πρόκειται τὸ Ἀθήναιον, ὅ τινες Σειρηνουσσῶν ἀκρωτήριον καλοῦσιν· ἔστι δὲ ἐπ' ἄκρῳ μὲν Ἀθηνᾶς ἱερόν, ἵδρυμα Ὀδυσσέως. Διάπλους δ' ἐνθένδε βραχὺς εἰς Καπρέας νῆσον. Κάμψαντι δὲ τὴν ἄκραν νησῖδές εἰσιν ἔρημοι

TEST. : *Chrest.* V 43 (1-15), 44 (17, 19-20) ; Eust. *Hom.* 1709, 49 (17-20). Def. E.

---

3 τεφρώδης *Chrest.* A ω' : -δεις C[3] [def. C] ‖ κοιλάδας *Chrest.* ω' : κοίλας AC[3] [def. C] ‖ φαίνει A ω' : φέρει *Chrest.* ‖ 5 ὥστε *Chrest.* : ὡς A ω' ‖ τεκμαίροιτ' A ω' : τεκμήραιτο *Chrest.* ‖ 7 ἐπιλιπούσης *Chrest.* AvsB[2] : -λειπούσης CWB ‖ 13 οὖν om. W ‖ 16 Πομπαίᾳ ω' : Πομπέᾳ A def. Eust. ‖ Συρρεντὸν Siebenkees : Συρεόν A Σύραιον ω' def. Eust. ‖ 17 Σειρηνουσσῶν teste *Chrest.* [Πιθηκοῦσσαι καὶ Καπρέαι καὶ Σειρηνοῦσσαι καὶ Προχύτη] : Πρηνοῦσσον A ω' [-σσὸν] Πρηνουσῶν C def. Eust.

îles désertes et rocheuses qu'on appelle[1] les Sirènes. Du côté de Surrentum, en revanche, on aperçoit un sanctuaire[2], avec de très anciens monuments votifs, l'endroit étant vénéré des habitants de la région. C'est là que se termine le golfe connu sous le nom de Cratère. Il est délimité par deux promontoires orientés vers le sud, le Cap Misène et celui du sanctuaire d'Athéna, et paré sur toute sa longueur soit des cités que nous avons énumérées, soit, dans les espaces intermédiaires, de résidences et de plantations qui se touchent toutes et offrent ainsi d'un bout à l'autre l'aspect d'une seule ville[3].

9. Le Cap Misène est prolongé par l'île de Prochyté, qui n'est qu'un fragment détaché de celle de Pithécusses. Quant à l'île de Pithécusses, elle a été colonisée par des Érétriens et des Chalcidiens[4]. Mais bien que sa fertilité et ses mines d'or les eussent rendus prospères, ils l'abandonnèrent d'abord à la suite de querelles intestines, puis parce que des tremblements de terre et des éruptions de feu mêlé d'eau de mer et d'eaux chaudes les en chassèrent. L'île produit, en effet, de telles émanations que de nouveaux colons envoyés par Hiéron, le tyran de Syracuse[5], durent abandonner et la forteresse qu'ils y avaient construite et l'île elle-même. Enfin des habitants de Néapolis y débarquèrent et en prirent possession.

Ces phénomènes sont à l'origine du mythe qui dit que Typhon gît sous cette île et qu'à chaque fois qu'il se retourne jaillissent des flammes, des colonnes d'eau et parfois même de petites îles contenant de l'eau bouillante[6]. On accordera cependant plus de crédit à

1. Référence à Artémidore. Les récifs évoqués ici, aujourd'hui Li Galli, à 8 km à l'est de la Punta della Campanella, sont au nombre de trois.

2. E. Pais, *Italia antica*, II, 177-182, situe ce sanctuaire, un temple des Sirènes, à Fontanella, au pied de Massalubrense (4 km SO Sorrento), où a été retrouvée une tête féminine (authentique ?) du début du ve siècle. L'information remonte à Timée (cf. Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 103, 839a30).

3-6. *Notes complémentaires*, pp. 216-217.

πετρώδεις, ἃς καλοῦσι Σειρῆνας. Ἐκ δὲ τοῦ πρὸς Συρρεντὸν μέρους ἱερόν τι δείκνυται καὶ ἀναθήματα παλαιὰ τιμώντων τῶν πλησίον ⟨τὸν⟩ τόπον. Μέχρι μὲν δεῦρο ἔχει τέλος ὁ κόλπος ὁ Κρατὴρ προσαγορευόμενος, ἀφοριζόμενος δυσὶν ἀκρωτηρίοις βλέπουσι πρὸς μεσημβρίαν, τῷ τε Μισηνῷ καὶ τῷ Ἀθηναίῳ. Ἅπας δ' ἐστὶ κατεσκευασμένος τοῦτο μὲν ταῖς πόλεσιν, ἃς ἔφαμεν, τοῦτο δὲ ταῖς οἰκοδομίαις καὶ φυτείαις, αἳ μεταξὺ συνεχεῖς οὖσαι μιᾶς πόλεως ὄψιν παρέχονται.

9. Τοῦ μὲν οὖν Μισηνοῦ πρόκειται νῆσος ἡ Προχύτη, Πιθηκουσσῶν δέ ἐστιν ἀπόσπασμα. Πιθηκούσσας δ' Ἐρετριεῖς ᾤκισαν καὶ Χαλκιδεῖς, εὐτυχήσαντες ⟨δὲ⟩ δι' εὐκαρπίαν καὶ διὰ τὰ χρυσεῖα ἐξέλιπον τὴν νῆσον κατὰ στάσιν, ὕστερον δὲ καὶ ὑπὸ σεισμῶν ἐξελαθέντες καὶ ἀναφυσημάτων πυρὸς καὶ θαλάττης καὶ θερμῶν ὑδάτων · | ἔχει γὰρ τοιαύτας ἀποφορὰς ἡ νῆσος, ὑφ' ὧν καὶ οἱ πεμφθέντες παρὰ Ἱέρωνος τοῦ τυράννου τῶν Συρακουσίων ἐξέλιπον τὸ κατασκευασθὲν ὑφ' ἑαυτῶν τεῖχος καὶ τὴν νῆσον · ἐπελθόντες δὲ Νεαπολῖται κατέσχον. Ἐντεῦθεν καὶ ὁ μῦθος, ὅτι φασὶ τὸν Τυφῶνα ὑποκεῖσθαι τῇ νήσῳ ταύτῃ, στρεφομένου δὲ τὰς φλόγας ἀναφυσᾶσθαι καὶ τὰ ὕδατα, ἔστι δ' ὅτε καὶ νησῖδας ἐχούσας ζέον ὕδωρ.

TEST. : Eust. *Hom.* 1709, 51 (1) ; *Chrest.* V 44 (4-6, 10-11). Def. E.

---

1 Συρρεντὸν A : Σύρραιον ω' B^2 Σύραιον B || 3 τῶν AC [qui τόπων pro τόπον præbet] v : τὸν WsB || τὸν n : om. A ω' || 11 Πιθηκουσσῶν et mox Πιθηκούσσας *Chrest.* A : -κουσῶν -κούσας ω' || 12 ᾤκισαν A : ᾤκησαν ω' || δὲ Coray : om. A ω' εὐτυχήσαντες δ' εἰς εὐκαρπίαν coni. s || 13 χρυσεῖα s : χρυσία A ω' χυτρεῖα Pais, *Italia antica*, II, 228, negans fuisse ibi aurifodinas || 14 δὲ ω' : μὲν A || 15 θαλάττης A : -σσης ω' || 16 ἀποφορὰς B e coniectura : ὑποφορὰς A ω' Jones || 17 Συρακουσίων ω' : Συρακοσίων A Συρρακουσίων C || 19 Νεαπολῖται ω' : -πολίτας A.

ce qu'en a dit Pindare, parce qu'il est parti d'un fait reconnu, à savoir que le trajet de Cumes jusqu'à la Sicile est volcanique sur toute sa longueur et que ses profondeurs recèlent certaines anfractuosités communiquant par un conduit unique non seulement entre elles, mais aussi avec le continent. De là proviennent les phénomènes observés sur l'Etna, tel qu'il apparaît dans toutes les descriptions, ainsi que sur les îles Lipari, en divers points de la région de Dicéarchia, de Néapolis et de Baïes, enfin sur l'île de Pithécusses. C'est donc en connaissance de cause que Pindare a pu montrer Typhon gisant sous tous ces lieux ensemble[1] :

Sur son torse velu, dès lors, doublement pèsent
Et le rivage altier qui oppose à la mer
Au-dessus de Cymé le mur de ses falaises
Et l'île de Sicile...

Timée[2] rapporte à son tour qu'il courait chez les anciens[3] une foule de récits curieux sur l'île de Pithécusses. Peu de temps avant sa naissance[4], notamment, secouée par des tremblements de terre, la colline connue sous le nom d'Épomeus[5] avait vomi du feu et rejeté vers le large tout le terrain qui la séparait de la mer. Simultanément, une partie des terres, réduites en

1. *Pyth.*, I, 18 ss., cité à nouveau en XIII, 4, 6, mais d'après Démétrios de Scepsis et à des fins légèrement différentes.

2. F 58 ; comme toutes les citations de cet alinéa, celle de Timée a été transmise par Artémidore, qui paraît d'ailleurs lui devoir aussi les précédentes, ainsi que les explications sur le mécanisme des éruptions inspirées de Théophraste.

3. Il a dû exister une chronique cuméenne remontant au VIe siècle : on lui devrait notamment la transmission du témoignage oculaire sur l'apparition de l'île de Procida, qui date du VIIIe siècle, et la tradition relative aux singes de Pithécusses (Lycophr., 691, et Strab., XIII, 4, 6, d'après Timée). Sur d'autres traces de cette chronique, voir en dernier lieu A. Alföldi, 56-72.

4. On la situe en 358/7, ce qui renvoie l'événement à la première moitié du IVe siècle. Le récit a été évidemment recueilli sur place auprès d'un témoin oculaire, soit par Timée lui-même, soit par un auteur plus ancien (Philistos ?).

5. *Montem Epopon* selon Pline, *N. H.*, II, 203, d'après Timée. Le nom actuel de Monte Epomeo garantit la forme attestée par le seul Strabon. Mais est-on sûr qu'il n'a pas une origine érudite ?

Πιθανώτερον δὲ Πίνδαρος εἴρηκεν ἐκ τῶν φαινομένων ὁρμηθείς, ὅτι πᾶς ὁ πόρος οὗτος, ἀπὸ τῆς Κυμαίας ἀρξάμενος μέχρι τῆς Σικελίας, διάπυρός ἐστι, καὶ κατὰ βάθους ἔχει κοιλίας τινὰς εἰς ἓν συναπτούσας πρός τε ἀλλήλας καὶ πρὸς τὴν ἤπειρον. Διόπερ ἥ τε Αἴτνη τοιαύτην ἔχειν δείκνυται φύσιν, οἵαν ἱστοροῦσιν ἅπαντες, καὶ αἱ τῶν Λιπαραίων νῆσοι καὶ τὰ περὶ τὴν Δικαιαρχίαν καὶ Νεάπολιν καὶ Βαΐας χωρία καὶ αἱ Πιθηκοῦσσαι. Ταῦτ' οὖν διανοηθεὶς τῷ παντὶ τόπῳ τούτῳ φησὶν ὑποκεῖσθαι τὸν Τυφῶνα·

νῦν γε μὰν
ταί θ' ὑπὲρ Κύμας ἁλιερκέες ὄχθαι
Σικελία τ' αὐτοῦ πιέζει
στέρνα λαχνάεντα.

Καὶ Τίμαιος δὲ περὶ τῶν Πιθηκουσσῶν φησιν ὑπὸ τῶν παλαιῶν πολλὰ παραδοξολογεῖσθαι, μικρὸν δὲ πρὸ ἑαυτοῦ τὸν Ἐπωμέα λόφον ἐν μέσῃ τῇ νήσῳ τιναγέντα ὑπὸ σεισμῶν ἀναβαλεῖν πῦρ καὶ τὸ μεταξὺ αὐτοῦ καὶ τῆς θαλάττης ἐξῶσαι [πάλιν] ἐπὶ τὸ πέλαγος, τὸ δ' ἐκτεφρωθὲν

TEST. : *Chrest.* V 45 (1-8), 46 (15, 17-19).

---

2 πόρος A ω' E : χῶρος *Chrest.* || 5 ἀλλήλας Coray : Ἕλληνας A ω' def. *Chrest.* τὰς νήσους coni. n² unde B² || 7 Δικαιαρχίαν *Chrest.* AEB : -χειαν ω' || 8 Βαΐας A ω' E : Βαΐαις *Chrest.* || αἱ om. C || Πιθηκοῦσσαι *Chrest.* AE : -κοῦσαι ω' [καὶ ἐπιθηκοῦσαι v] || 9 τούτῳ om. W || 11-12 μὰν ταί θ' ὑπὲρ Pind. : μανταίου περ A ω' μαντέου [αι supra ε m. pr.] περὶ s || 12 Κύμας ἁλιερκέες As : κῦμα σαλιέρκεες CWv κύμ' [-ας erasum] ἀλιερκέες B || 12-13 ὄχθαι Σικελία τ' αὐτοῦ Pind. : ὄχεε Σικελία τ' αὐτοῦ A ω' [s in mg.] ὀχέεσι ταυτοῦ s ὄχεε τ' αὔτου C || 14 λαχνάεντα AC Wv : λαχνή- B λαχνί- s || 15 Πιθηκουσσῶν A : -κουσῶν ω' def. *Chrest.* || 17 Ἐπωμέα ω' : -μαία A def. *Chrest.* || τιναγέντα ω' : παγέντα A γρ. ῥαγέντα n unde B² def. *Chrest.* πληγέντα Cobet || 19 θαλάττης A : -σσης *Chrest.* ω' || πάλιν del. Coray : præbent *Chrest.* A ω'.

cendres, avait été d'abord projetée en l'air, puis était retombée sur l'île à la manière d'un typhon, provoquant dans la mer un reflux de trois stades[1], bientôt suivi d'un retour en raz de marée qui avait submergé l'île et en avait éteint l'incendie, tandis que, sur le continent, le fracas faisait fuir à l'intérieur de la Campanie les habitants du littoral.

Les eaux thermales qu'on trouve dans l'île de Pithécusses guérissent de la maladie de la pierre. Quant à l'île de Capri, elle compta autrefois deux villes[2], puis n'en eut plus qu'une seule. Comme l'île de Pithécusses, elle fut conquise par les habitants de Néapolis. Ceux-ci perdirent ensuite Pithécusses dans une guerre[3], mais en recouvrèrent la propriété par don de César Auguste, qui, d'autre part, fit de Capri son bien propre et y construisit une résidence[4].

Telles sont les villes du littoral campanien et les îles qui leur font face.

10. A l'intérieur des terres s'élève la ville de Capoue, qui est la capitale de la Campanie. Elle en est réellement la *tête*, comme le veut l'étymologie de son nom[5], toutes les autres localités pouvant être considérées comme de petites villes, sauf Téanum Sidicinum, qui est elle aussi importante. Comme Capoue, cette dernière se trouve sur la Via Appia, ce qui est vrai encore de celles des autres villes qui jalonnent à partir de Capoue l'itinéraire de Brentésion, à savoir Calatia, Caudium et Bénéven-

1. 555 m.

2. Elles correspondaient probablement à peu près à Capri et Anacapri. Les fondateurs en sont inconnus, de même que la date de la fondation. La prise de possession par les Napolitains pourrait être contemporaine de l'occupation par eux de Pithécusses, survenue entre 474 et 466 (G. Pugliese Carratelli, La Parola del Passato, 7, 1952, 251).

3. En 82, à l'issue de la Guerre Civile.

4. L'échange des îles eut lieu en 29, information que Strabon a pu recueillir personnellement à Naples même, tandis que les événements mentionnés précédemment lui sont connus par Posidonius, relayant partiellement Timée.

5. Voir *supra* V, 4, 3.

τῆς γῆς, μετεωρισμὸν λαβόν, κατασκῆψαι πάλιν τυφωνοειδῶς εἰς τὴν νῆσον, καὶ ἐπὶ τρεῖς τὴν θάλατταν ἀναχωρῆσαι σταδίους, ἀναχωρήσασαν δὲ μετ' οὐ πολὺ ὑποστρέψαι καὶ τῇ παλιρροίᾳ κατακλύσαι τὴν νῆσον, καὶ γενέσθαι σβέσιν τοῦ ἐν αὐτῇ πυρός· ἀπὸ δὲ τοῦ ἤχου τοὺς ἐν τῇ ἠπείρῳ φυγεῖν ἐκ τῆς παραλίας εἰς τὴν Καμπανίαν.

Δοκεῖ δὲ τὰ θερμὰ ὕδατα ἐνταῦθα θεραπεύειν τοὺς λιθιῶντας. Αἱ δὲ Καπρέαι δύο πολίχνας εἶχον τὸ παλαιόν, ὕστερον δὲ μίαν. Νεαπολῖται δὲ καὶ ταύτην κατέσχον, πολέμῳ δ' ἀποβαλόντες τὰς Πιθηκούσσας ἀπέλαβον πάλιν, δόντος αὐτοῖς Καίσαρος τοῦ Σεβαστοῦ, τὰς δὲ Καπρέας ἴδιον ποιησαμένου κτῆμα καὶ κατοικοδομήσαντος.

Αἱ μὲν οὖν παράλιοι πόλεις τῶν Καμπανῶν καὶ αἱ προκείμεναι νῆσοι τοιαῦται.

10. Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ Καπύη μέν ἐστιν ἡ μητρόπολις, κεφαλὴ τῷ ὄντι κατὰ τὴν ἐτυμότητα τοῦ ὀνόματος· τὰ γὰρ ἄλλα πολίχνια νομίζοιτ' ἂν κατὰ τὴν σύγκρισιν πλὴν Τεάνου Σιδικίνου· | καὶ γὰρ αὕτη ἀξιόλογος. Κεῖται δ' ἐπὶ τῇ ὁδῷ τῇ Ἀππίᾳ αὐτή τε καὶ αἱ τῶν ἄλλων ἐπὶ Βρεντέσιον ἄγουσαι ἀπ' αὐτῆς, Καλατία καὶ Καύδιον

TEST. : *Chrest.* V 46 (1-6) ; Eust. *Dion.* 280, 10 (15-16). Def. E.

1 κατασκῆψαι *Chrest.* A ω' : -σκύψας vs ‖ 2 εἰς om. *Chrest.* ‖ τὴν θάλατταν B² : τῆς θαλάττης *Chrest.* Aω' [-σσης] ‖ ἀναχωρῆσαι σταδίους A ω' [om. vs] : χώρας σταδίους *Chrest.* ‖ 3 ἀναχωρήσασαν A ω' : -ρησαν *Chrest.* ‖ δὲ μετ' οὐ Coray : μετ' οὐ *Chrest.* δ' οὐ A ω' ‖ 4 κατακλύσαι A ω' : -καῦσαι *Chrest.* ‖ 5 τοὺς *Chrest.* : τοῦ A ω' ‖ 6 ante Καμπανίαν add. ἄνω n edd. a Casaubon ad unum Jones ‖ 8 Καπρέαι Hopper : Κάπραι Aω' ‖ 10 Πιθηκούσσας A : -κούσας ω' ‖ 12 Καπρέας Hopper : Καπραίας A ω' ‖ κτῆμα s : κτίσμα A ω' ‖ 18 Σιδικίνου Coray : Σιδικείνου A [Σιδ- e corr. m. pr.] Σουδικηνοῦ ω' [Σουδ- fortasse A[ac]] ‖ 19 Ἀππίᾳ ACW : Ἀπίᾳ vs[pc] [Ἀπύᾳ s[ac]] B ‖ 20 Καλατία Casaubon coll. infra p. 183, 8 Καλατίας : Καλλατερία A ω' [Καλα- s] ‖ Καύδιον Casaubon coll. ib. Κ[λ]αυδίου : Καλύδιον Aω' [Καλί- vs].

tum. Du côté de Rome, au contraire, s'élève Casilinum, qui est construite au bord du Vulturne[1]. C'est là que cinq cent quarante Prénestins[2] furent assiégés par Hannibal, alors au faîte de sa puissance, et résistèrent si longtemps que la famine fit vendre jusqu'à 200 drachmes[3] un rat du poids de deux mines[4], dont l'acheteur fut sauvé, tandis que celui qui l'avait vendu mourut de faim. C'est dans cette circonstance aussi qu'Hannibal, les voyant semer des navets au pied de leurs remparts, s'émerveilla non sans raison de leur opiniâtreté, puisqu'ils espéraient tenir jusqu'à ce que les navets fussent en état d'être récoltés. Et de fait, on assure qu'ils survécurent tous, sauf quelques hommes qui moururent de faim ou furent tués en combattant[5].

11. Appartiennent encore à la Campanie, outre les villes déjà décrites, celles dont nous avons fait mention plus haut, Calès et Téanum Sidicinum. La frontière qui sépare leurs territoires est signalée par deux statues de la Fortune dressées à gauche et à droite de la Via Latina. Ajoutons Suessula, Atella, Nola, Nucéria, Acherræ, Abella et d'autres localités plus petites, dont quelques-unes sont attribuées au Samnium par les auteurs[6].

Les Samnites, après avoir autrefois poussé leurs incursions jusqu'à la Via Latina et à la région d'Ardéa,

1. L'énumération des villes de la Via Appia est d'Artémidore ou de Strabon, qui l'a parcourue de Brentésion à Rome.

2. Tite-Live, XXIII, 19, 17, donne le chiffre de 570, Valère-Maxime, VII, 6, 3, celui de 300. L'anecdote du rat rapportée par Strabon se retrouve chez le second de ces auteurs, chez Frontin, *Strateg.*, IV, 5, 20, et chez Pline, *N. H.*, VIII, 222, citant des *Annales*. Strabon la tient probablement de Polybe, mais à travers la source de ce paragraphe (Artémidore), et Polybe, de Fabius Pictor. Le siège de Casilinum date de 216.

3. 200 *denarii* dans la version latine, qui, d'autre part, n'indique pas le poids du rat. En 216, le rapport des deux monnaies était d'environ 40 : 39 en faveur du denier. Cette somme, à cette date, permettait d'acheter environ 1550 kg de blé.

4. Environ 900 grammes.

5-6. *Notes complémentaires*, p. 217.

καὶ Βενεουεντόν· ἐπὶ δὲ Ῥώμης Κασίλινον ἵδρυται ἐπὶ τῷ Οὐουλτούρνῳ ποταμῷ, ἐν ᾗ πολιορκούμενοι Πραινεστίνων ἄνδρες τετταράκοντα καὶ πεντακόσιοι πρὸς ἀκμάζοντα Ἀννίβαν ἐπὶ τοσοῦτον ἀντέσχον, ὥσθ' ὑπὸ λιμοῦ διακοσίων δραχμῶν πραθέντος μυὸς δίμνου, ὁ μὲν πωλήσας ἀπέθανεν, ἐσώθη δ' ὁ πριάμενος. Ἰδὼν δ' αὐτοὺς πλησίον [τε] τοῦ τείχους σπείροντας γογγύλην ἐθαύμαζεν, ὡς ἔοικεν, ὁ Ἀννίβας τῆς μακροθυμίας, εἰ ἐλπίζοιεν τέως ἀνθέξειν, ἕως τελεσφορήσειεν ἡ γογγύλη· καὶ δὴ περιγενέσθαι πάντας φασὶ πλὴν ἀνδρῶν ὀλίγων τῶν ἢ λιμῷ διαλυθέντων ἢ ἐν ταῖς μάχαις.

11. Πρὸς δὲ ταῖς ῥηθείσαις ἔτι καὶ αὗται Καμπαναὶ πόλεις εἰσίν, ὧν ἐμνήσθημεν πρότερον, Κάλης τε καὶ Τέανον Σιδικῖνον, ἃς διορίζουσιν αἱ δύο Τύχαι ἐφ' ἑκάτερα ἱδρυμέναι τῆς [τε] Λατίνης ὁδοῦ. Καὶ ἔτι Σουεσσοῦλα καὶ Ἀτέλλα καὶ Νῶλα καὶ Νουκερία καὶ Ἀχέρραι καὶ Ἀβέλλα καὶ ἄλλαι ἔτι ἐλάττους τούτων κατοικίαι, ὧν ἐνίας Σαυνίτιδάς φασιν εἶναι.

Σαυνῖται δὲ πρότερον μὲν καὶ μέχρι τῆς Λατίνης τῆς

TEST. : def. E. Schol. uel lemma A ad 1 Οὐενουεντόν (sic) : Βενεβεντόν.

---

1 Βενεουεντόν n^{pc} : Οὐενουεντόν A ω' Βενέβεντον schol. A ‖ Κασίλινον B^{2} : Κασίαιμνον A ω' ‖ 2 Οὐουλτούρνῳ Hopper : Οὐατούρνῳ A ω' [Οὐλ- B^{2}] ‖ 4 Ἀννίβαν A ω' : Ἀννίβαλ W Ἀννίβλαν v ‖ 5 μυὸς δίμνου Lasserre : μεδίμνου A ω' μυὸς Casaubon μυὸς διμναίου om. διακοσίων δραχμῶν Aly ‖ 7 τε del. Aldina : præbent A ω' ‖ 8 Ἀννίβας A ω' : Ἀννίβαλ Wv ‖ τέως Coray : ὡς Aω' τε omissum id est quod supra post πλησίον perperam legitur ‖ 9 περιγενέσθαι Aldina : -γίνεσθαι A ω' ‖ 10 φασὶ Xylander : φησὶ A ω' ‖ 13 Κάλης Casaubon : Κάλκη A ω' ‖ 14 Σιδικῖνον AC^{2} : -κηνόν ω' def. C ‖ 15 τε del. Xylander : præbent A ω' ‖ Σουεσσοῦλα A ω' : -σουκα C ‖ 16 Νῶλα A ω' [def. C] : Νῶλλα C^{2} ‖ Ἀχέρραι A : Ἀχέραι ω' C^{2} def. C ‖ 18 Σαυνίτιδάς Coray : Σαυνίδας A ω' τι omissum idem fortasse est quod u. 15 τε ante Λατίνης legitur.

étaient devenus ensuite très puissants par le pillage de la Campanie, d'autant plus que les Campaniens, habitués de toute manière à subir des maîtres despotiques, s'étaient bien vite mis à leurs ordres. Ils ont été complètement écrasés de nos jours et notamment, en dernier lieu, par Sylla, le dictateur de Rome. Constatant qu'ils étaient presque les seuls à subsister en collectivité après qu'il eut brisé la révolte des Italiotes et que leur situation de voisins leur donnait même l'audace de marcher sur Rome, celui-ci leur livra bataille devant les murs de la capitale et tailla en pièces un grand nombre d'entre eux (il avait donné l'ordre de ne pas faire de prisonniers). Les autres, au nombre, dit-on[1], de trois ou quatre mille, durent jeter les armes et furent conduits à la Villa Publica, dans le Champ de Mars, où on les enferma. Trois jours plus tard, ayant envoyé des soldats, il les fit égorger jusqu'au dernier et n'arrêta pas, dès lors, les proscriptions avant que tout ce qui portait le nom de Samnite ne fût soit exterminé, soit chassé hors de l'Italie. A ceux qui lui faisaient grief de se laisser entraîner si loin dans sa colère, il répondait qu'il avait appris par l'expérience qu'aucun Romain n'aurait jamais la paix tant que les Samnites demeureraient unis en une nation. De fait, quand elles n'ont pas entièrement disparu, leurs villes ne sont plus aujourd'hui que des bourgs comme Bovianum, Æsernia, Panna, Télésia, tout près de Vénafrum, et d'autres du même genre[2]. Aucune d'entre elles ne mérite d'être traitée de ville, mais nous tenons à descendre jusque dans ces détails de médiocre importance, puisqu'il s'agit de la gloire et de la puissance de l'Italie. Bénéventum, cependant, s'est bien maintenue, de même que Vénusia.

1. Référence à Posidonius. Voir *Notes complémentaires*, p. 217.
2. Ces localités ayant toutes joué un rôle dans la Guerre Civile — on ne sait rien, cependant, de Panna, absolument inconnue — il y a lieu d'attribuer encore à Posidonius leur énumération et le témoignage relatif à leur déchéance.

περὶ Ἀρδέαν ἐξοδίας ποιούμενοι, μετὰ δὲ ταῦτα αὐτὴν τὴν Καμπανίαν πορθοῦντες πολλὴν ἐκέκτηντο δύναμιν· καὶ γὰρ ἄλλως δεσποτικῶς ἄρχεσθαι μεμαθηκότες ταχὺ ὑπούργουν τοῖς προστάγμασι. Νυνὶ δ' ἐκπεπόνηνται τελέως ὑπό τε ἄλλων καὶ τὸ τελευταῖον ὑπὸ Σύλλα τοῦ μοναρχήσαντος Ῥωμαίων· ὃς ἐπειδὴ πολλαῖς μάχαις καταλύσας τὴν τῶν Ἰταλιωτῶν ἐπανάστασιν, τούτους σχεδόν τι μόνους συμμένοντας ἑώρα καὶ οὕτως ὁμοροῦντας, ὥστε καὶ ἐπ' αὐτὴν τὴν Ῥώμην ἐλθεῖν, συνέστη πρὸ τοῦ τείχους αὐτοῖς, καὶ τοὺς μὲν ἐν τῇ μάχῃ κατέκοψε, κελεύσας μὴ ζωγρεῖν, τοὺς δὲ ῥίψαντας τὰ ὅπλα, περὶ τρισχιλίους ἄνδρας ἢ τετρακισχιλίους φασίν, εἰς τὴν δημοσίαν ἔπαυλιν τὴν ἐν τῷ Κάμπῳ καταγαγὼν εἶρξε· τρισὶ δὲ ὕστερον ἡμέραις ἐπιπέμψας στρατιώτας ἅπαντας ἀπέσφαξε, προγραφάς τε ποιούμενος οὐκ ἐπαύσατο, πρὶν ἢ πάντας τοὺς ἐν ὀνόματι Σαυνιτῶν διέφθειρεν ἢ ἐκ τῆς Ἰταλίας ἐξέβαλε· πρὸς δὲ τοὺς αἰτιωμένους τὴν ἐπὶ τοσοῦτον ὀργὴν ἔφη καταμαθεῖν ἐκ τῆς πείρας, ὡς οὐδέποτ' ἂν εἰρήνην ἀγάγοι Ῥωμαίων οὐδὲ εἷς, ἕως ἂν συμμένωσι καθ' ἑαυτοὺς Σαυνῖται. Καὶ γάρ τοι νυνὶ κῶμαι γεγόνασιν αἱ πόλεις, ἔνιαι δ' ἐκλελοίπασι τε|λέως, Βοϊανόν, Αἰσερνία, Πάννα, Τελεσία συνεχὴς Οὐενάφρῳ, καὶ ἄλλαι τοιαῦται, ὧν οὐδεμίαν ἄξιον ἡγεῖσθαι πόλιν· ἡμεῖς δ' ἐπέξιμεν μέχρι τοῦ μετρίου διὰ τὴν τῆς Ἰταλίας δόξαν καὶ δύναμιν. Βενεουεντὸν δ' ὅμως συνέστηκεν εὖ καὶ Οὐενουσία.

TEST. : def. E.

---

4 ἐκπεπόνηνται Coray : -νηται A ω' || 5 Σύλλα A ω' : Σύλα C || 8 οὕτως Kramer (deinde ὁμονοοῦντας uel ὁμοφρονοῦντας) : ὁμοίως A ω' Meineke (qui deinde ὁρμῶντας coniecit) || 20 τοι νυνὶ [νῦν B] ω' : τοίνυν εἰ A || 21 Αἰσερνία Casaubon : Ἐσερνῖνα A ω' || 22 Οὐενάφρῳ Aldina : -φρων A ω' -φρον B || 25 Οὐενουσία A ω' : Γενου- C.

12. Il existe encore, relativement aux Samnites, une tradition[1] selon laquelle les Sabins, depuis longtemps en guerre contre les Ombriens, avaient, comme certains peuples grecs en pareille circonstance, fait le vœu de consacrer aux dieux tout ce qui serait produit dans l'année. Ayant vaincu leurs ennemis, ils offrirent en sacrifice une partie de leurs récoltes et consacrèrent le reste aux dieux. Mais cet acte ayant été suivi d'une disette, quelqu'un leur dit qu'il fallait aussi consacrer leurs nouveau-nés. Ils s'exécutèrent donc et vouèrent à Arès les enfants qui étaient nés dans l'année. Devenus des hommes, ceux-ci décidèrent d'émigrer et mirent à la tête de leur troupe un taureau. Quand ils furent arrivés dans le pays des Opiques, qui vivaient alors par bourgades, voyant que le taureau se couchait, ils chassèrent les habitants et s'installèrent à leur place. Quant au taureau, conformément à l'ordre des devins, ils le sacrifièrent à Arès qui le leur avait donné pour guide. Cette histoire explique pourquoi, vraisemblablement, ils reçurent le nom de *Sabelli*, qui était le diminutif du nom de leurs parents. Leur autre nom de Samnites, en grec *Saunites*, en revanche, a une autre origine. Certains auteurs[2] prétendent qu'ils s'étaient associé une colonie laconienne, ce qui expliquerait leur philhellénisme et le fait que certains d'entre eux sont connus sous le nom de Pitanates. Mais il semble que cette explication ait été forgée par des Tarentins qui voulaient flatter des voisins aussi puissants et, du même coup, gagner leur amitié, quand on sait que ces voisins pouvaient mettre autrefois sur pied quatre-vingt mille soldats d'infanterie et huit mille cavaliers. On vante volontiers[3], à propos des Samnites, l'excellence de l'une de leurs lois qui incite à la perfection. Il n'est pas permis de donner sa fille en mariage à qui l'on veut, mais un jugement désigne chaque année les dix meilleures jeunes filles et les dix meilleurs jeunes hommes : la première est donnée en mariage au premier,

1-2. *Notes complémentaires*, p. 217.
3. Sans doute Timée, relayé par Artémidore.

12. Περὶ δὲ Σαυνιτῶν καὶ τοιοῦτός τις λόγος φέρεται, διότι πολεμοῦντες Σαβῖνοι πολὺν χρόνον πρὸς τοὺς Ὀμβρικοὺς εὔξαντο, καθάπερ τῶν Ἑλλήνων τινές, τὰ γενόμενα τῷ ἔτει τούτῳ καθιερῶσαι, νικήσαντες δὲ τῶν γενομένων τὰ μὲν κατέθυσαν, τὰ δὲ καθιέρωσαν· ἀφορίας δὲ γενηθείσης, εἶπέ τις ὡς ἐχρῆν καθιερῶσαι καὶ τὰ τέκνα. Οἱ δ' ἐποίησαν τοῦτο καὶ τοὺς γενομένους τότε παῖδας Ἄρεως ἐπεφήμισαν, ἀνδρωθέντας δ' ἔστειλαν εἰς ἀποικίαν, ἡγήσατο δὲ ταῦρος· ἐν δὲ τῇ τῶν Ὀπικῶν κατευνασθέντος (ἐτύγχανον δὲ κωμηδὸν ζῶντες), ἐκβαλόντες ἐκείνους ἱδρύθησαν αὐτόθι καὶ τὸν ταῦρον ἐσφαγίασαν τῷ Ἄρει τῷ δόντι αὐτὸν ἡγεμόνα κατὰ τὴν τῶν μάντεων ἀπόφασιν. Εἰκὸς δὲ διὰ τοῦτο καὶ Σαβέλλους αὐτοὺς ὑποκοριστικῶς ἀπὸ τῶν γονέων προσαγορευθῆναι, Σαμνίτας δ' ἀπ' ἄλλης αἰτίας, οὓς οἱ Ἕλληνες Σαυνίτας λέγουσι. Τινὲς δὲ καὶ Λάκωνας συνοίκους αὐτοῖς γενέσθαι φασὶ καὶ διὰ τοῦτο καὶ φιλέλληνας ὑπάρξαι, τινὰς δὲ καὶ Πιτανάτας καλεῖσθαι. Δοκεῖ δὲ καὶ Ταραντίνων πλάσμα τοῦτ' εἶναι, κολακευόντων ὁμόρους καὶ μέγα δυναμένους ἀνθρώπους καὶ ἅμα ἐξοικειουμένων, οἵ γε καὶ ὀκτὼ μυριάδας ἔστελλόν ποτε τῆς πεζῆς στρατιᾶς, ἱππέας δ' ὀκτακισχιλίους. Φασὶ δὲ νόμον εἶναι παρὰ τοῖς Σαυνίταις καλὸν καὶ προτρεπτικὸν πρὸς ἀρετήν· οὐ γὰρ ἔξεστι διδόναι τὰς θυγατέρας οἷς ἂν ἐθέλωσιν, ἀλλὰ κρίνεσθαι κατὰ ἔτος δέκα μὲν παρθένους, δέκα δὲ τῶν νέων τοὺς ἀρίστους καὶ τὰς

TEST. : def. E.

---

8 ἐπεφήμισαν AsB : -μησαν CWv ‖ 9 ἡγήσατο A ω' : ἡγεισατο (η supra ει) Wv ‖ κατευνασθέντος Xylander : -θέντες A ω' ‖ 14 Σαμνίτας A[ac] : Σαυνίτας A[pc] ω' ‖ 15 Σαυνίτας A : Σαμνίτας ω' ‖ 17 τινὰς Kramer : τινὲς A ω' ‖ 21 στρατιᾶς Coray : -τείας A ω' ‖ 22 νόμον coni. n : μόνον A ω'.

la deuxième, au deuxième, et ainsi de suite, et si l'un de ceux qui a remporté ce prix d'honneur vient à changer de conduite, on le déshonore publiquement et on lui retire l'épouse qu'on lui avait donnée.

Après les Samnites viennent les Hirpins, qui sont, eux aussi, de souche samnite. Leur nom vient de ce qu'un loup les conduisait quand ils durent émigrer, car les Samnites nomment le loup *hirpos*[1]. Ils sont les voisins directs des Lucaniens de l'intérieur.

Voilà ce que nous avions à dire des Samnites.

13. Quant aux Campaniens[2], la richesse de leur pays leur a apporté autant de maux que de bienfaits. En effet, le luxe des plaisirs atteignit chez eux à de tels excès qu'ils allaient jusqu'à donner des banquets où l'on pouvait voir combattre des couples de gladiateurs dont le nombre était déterminé par l'importance des convives. Et quand Hannibal eut reçu leur soumission volontaire, ils amenèrent à force de délices son armée à un tel état de mollesse dans les quartiers d'hiver où ils l'accueillaient, qu'il disait être en grand danger de devenir la proie de ses ennemis malgré sa victoire, puisqu'il ne retrouvait plus pour soldats que des femmes au lieu d'hommes. En devenant à leur tour leurs maîtres, les Romains les rendirent sages par les maux innombrables qu'ils leur firent subir, dont le dernier fut de s'adjuger des lots de leur territoire[3]. Aujourd'hui[4], néanmoins, comme ils ont pu s'entendre avec les colons installés sur leur sol, ils ont retrouvé la prospérité et conservent, grâce à l'importance de leur capitale et au chiffre de leur population, leur renom d'autrefois.

1. *Notes complémentaires*, p. 218.
2. L'alinéa entier est de Posidonius, sauf sa dernière phrase, qui émane de Strabon. Le thème des vicissitudes de la fortune de la Campanie réfléchit les sentiments que devait inspirer à un historien le spectacle de cette contrée après la dictature de Sylla.
3. Allusion aux *adsignationes* de Sylla en 81.
4. C'est-à-dire surtout après Actium. La dernière installation massive de colons romains commence, en effet, à la promulgation de la Lex Julia Campana en 61, mais elle n'est pas encore achevée dix ans plus tard (Cic., *Ad Fam.*, VIII, 10, 4).

ἀρίστας· τούτων τῷ πρώτῳ τὴν πρώτην δίδοσθαι, τῷ δευτέρῳ τὴν δευτέραν καὶ ἑξῆς οὕτως· ἐὰν δ' ὁ λαβὼν τὸ γέρας μεταβαλόμενος γένηται πονηρός, ἀτιμάζουσι καὶ ἀφαιροῦνται τὴν δοθεῖσαν.

Ἑξῆς δ' εἰσὶν Ἱρπῖνοι, καὐτοὶ Σαυνῖται· τοὔνομα δ' ἔσχον ἀπὸ τοῦ ἡγησαμένου λύκου τῆς ἀποικίας· ἵρπον γὰρ καλοῦσιν οἱ Σαυνῖται τὸν λύκον· συνάπτουσι δὲ Λευκανοῖς τοῖς μεσογαίοις.

Περὶ μὲν Σαυνιτῶν ταῦτα.

13. Καμπανοῖς δὲ συνέβη διὰ τὴν τῆς χώρας εὐδαιμονίαν ἐπ' ἴσον ἀγαθῶν ἀπολαῦσαι καὶ κακῶν. Ἐπὶ τοσοῦτον γὰρ ἐξετρύφησαν, ὥστε ἐπὶ δεῖπνον ἐκάλουν πρὸς ζεύγη μονομάχων, ὁρίζοντες ἀριθμὸν κατὰ τὴν τῶν συνδείπνων ἀξίαν. Ἀννίβα δ' ἐξ ἐνδόσεως λαβόντος αὐτούς, δεξάμενοι χειμαδίοις τὴν στρατιὰν | οὕτως ἐξεθήλυναν ταῖς ἡδοναῖς, ὥσθ' ὁ Ἀννίβας ἔφη νικῶν κινδυνεύειν ἐπὶ τοῖς ἐχθροῖς γενέσθαι, γυναῖκας ἀντὶ τῶν ἀνδρῶν τοὺς στρατιώτας ἀπολαβών. Ῥωμαῖοι δὲ κρατήσαντες πολλοῖς κακοῖς ἐσωφρόνισαν αὐτούς, ὕστατα δὲ καὶ κατεκληρούχησαν τὴν γῆν. Νυνὶ μέντοι μετ' εὐπραγίας διάγουσι τοῖς ἐποίκοις ὁμονοήσαντες καὶ τὸ ἀξίωμα φυλάττουσι τὸ ἀρχαῖον καὶ τῷ μεγέθει τῆς πόλεως καὶ κατ' εὐανδρίαν.

TEST. : *Chrest.* V 47 (10-19) ; Eust. *Dion.* 280, 14 (12). Def. E.

---

3 μεταβαλόμενος AvsBC^{ac} : -βαλλόμενος C^{pc}W ‖ 5 Ἱρπῖνοι A [sed Ἰρπ-] : Ἱρπηνοί ω' Ἀρπηνοί s^{ac} ‖ 6 ἵρπον A ω' : ἄρπον s^{ac} ‖ 8 μεσογαίοις ω' : -γέοις A ‖ 12 ἐξετρύφησαν Meineke : εὐετρύφησαν *Chrest.* εὖ ἐτρύφησαν A ω' (τρυφῆσαι πολλὰ Eust.) ‖ 13 συνδείπνων Bekker : δείπνων *Chrest.* A ω' δειπνούντων Coray ‖ 14 Ἀννίβα *Chrest.* s^{ac} : Ἀννίβαλ A ω' Ἀννίβου s^{pc} ‖ 15 χειμαδίοις *Chrest.* A ω' : -δείοις WB^{2} ‖ στρατιὰν *Chrest.* : -τείαν A ω' ‖ 16 Ἀννίβας sB : Ἀννίβαλ ACWv[Ἀνί-] (τὸν Ἀννίβαν φάναι *Chrest.*) ‖ 17 τῶν om. ω' ‖ 18 ἀπολαβών *Chrest.* A ω' : λαβών C ‖ 19 ἐσωφρόνισαν CvB : -νησαν *Chrest.* AWs ‖ 22 τῷ A ω' : τὸ Wv ‖ καὶ om. W.

[*Neuvième partie: le territoire des Picentes*] *(13 fin)*

Sur la Mer Tyrrhénienne succèdent à la Campanie et au Samnium (y compris le territoire des Frentans) d'abord le territoire habité par le peuple des Picentes, qui est un petit rameau détaché de la nation des Picentins de l'Adriatique, les Romains les ayant transférés au bord du Golfe Posidoniate[1], connu aujourd'hui sous le nom de Golfe Pæstan, puis la ville de Posidonia Pæstos, située au milieu du golfe. Les Sybarites y élevèrent un poste fortifié sur le bord même de la mer, tandis que les habitants qui s'y étaient d'abord établis se déplaçaient plus haut[2]. Plus tard, les Lucaniens prirent la ville aux Sybarites et les Romains, à leur tour, la prirent aux Lucaniens. Le cours d'eau qui se déverse près de là dans des marais la rend malsaine[3].

Entre les Sirénusses et Posidonia, d'autre part, se trouve Marcina, fondation tyrrhénienne dont la population est samnite[4]. De là à Pompéi par Nucéria, l'isthme à franchir ne mesure pas plus de 120 stades[5]. Le territoire des Picentes s'étend jusqu'au cours du Silaris, qui le sépare de l'ancienne Italie. On rapporte à propos de cette rivière que son eau, qui est potable, a la propriété particulière de pétrifier les plantes qu'on y jette, sans toutefois leur faire perdre leur couleur ni leur forme[6].

1-2. *Notes complémentaires*, p. 218.

3. La description conviendrait au Silaris, mais puisqu'il n'est pas nommé, il faut penser plutôt au Fosso Capo dei Fiumi, qui longeait la muraille de Posidonia et se perdait dans la lagune séparant celle-ci de la mer. Sur les modifications du littoral, voir G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 309-314.

4. Le parallèle chez Pline, *N. H.*, III, 70, *ager Picentinus fuit Tuscorum* assure que la source géographique est Artémidore, mais il n'y a guère que Timée qui ait pu savoir que la ville avait été fondée par les Étrusques.

5. Soit 15 milles, 22,2 km, mesure correcte empruntée par Artémidore à une table routière.

6. *Notes complémentaires*, p. 218.

Μετὰ δὲ τὴν Καμπανίαν καὶ τὴν Σαυνῖτιν μέχρι Φρεντανῶν ἐπὶ μὲν τῇ Τυρρηνικῇ θαλάττῃ τὸ τῶν Πικέντων ἔθνος οἰκεῖ, μικρὸν ἀπόσπασμα τῶν ἐν τῷ Ἀδρίᾳ Πικεντίνων, ὑπὸ Ῥωμαίων μετῳκισμένων εἰς τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον, ὃς νῦν Παιστανὸς καλεῖται, καὶ ἡ πόλις ἡ Ποσειδωνία Παιστός, ἐν μέσῳ τῷ κόλπῳ κειμένη. Συβαρῖται μὲν οὖν ἐπὶ θαλάττῃ τεῖχος ἔθεντο, οἱ δ' οἰκισθέντες ἀνωτέρω μετέστησαν, ὕστερον δὲ Λευκανοὶ μὲν ἐκείνους, Ῥωμαῖοι δὲ Λευκανοὺς ἀφείλοντο τὴν πόλιν. Ποιεῖ δ' αὐτὴν ἐπίνοσον ποταμὸς πλησίον εἰς ἕλη ἀναχεόμενος.

Μεταξὺ δὲ τῶν Σειρηνουσσῶν καὶ τῆς Ποσειδωνίας Μαρκῖνα, Τυρρηνῶν κτίσμα οἰκούμενον ὑπὸ Σαυνιτῶν. Ἐντεῦθεν εἰς Πομπαίαν διὰ Νουκερίας οὐ πλειόνων ἑκατὸν καὶ εἴκοσι σταδίων ἐστὶν ὁ ἰσθμός. Διήκουσι δ' οἱ Πίκεντες μέχρι τοῦ Σιλάριδος ποταμοῦ τοῦ ὁρίζοντος ἀπὸ ταύτης τῆς χώρας τὴν ἀρχαίαν Ἰταλίαν· ἐφ' οὗ τοῦτ' ἴδιον ἱστοροῦσιν περὶ τοῦ ὕδατος ὄντος ποτίμου, τὸ καθιέμενον εἰς αὐτὸ φυτὸν ἀπολιθοῦσθαι φυλάττον τὴν χρόαν καὶ τὴν μορφήν.

TEST. : *Chrest.* V 48 (1, 3-6, 10), 49 (17-19) ; Eust. *Dion.* 280, 29 (15, 16-19). Def. E.

1-2 μέχρι Φρεντανῶν del. Kramer ‖ 2 Πικέντων Kramer coll. infra u. 15 Πίκεντες : Πικεντίνων A ω' (ἡ Πικεντίνη *Chrest.*) ‖ 4 μετῳκισμένων A ω' (οὗτοι .... ὑπὸ Ῥωμαίων ἐξαναστάντες *Chrest.*) : -μένον Xylander edd. ‖ 7 τεῖχος A ω' : τὸ τεῖχος C ‖ 9 δ' A : δὲ ω' ‖ 10 ἀναχεόμενος ω' : ἄνω χεόμενος A def. *Chrest.* ‖ 11 Σειρηνουσσῶν A : -νουσῶν ω' ‖ 12 Μαρκῖνα AW[Μάρ-] v[-κινα (ν supra)] s[-κηνα (ϊ ν supra)] : Μάρκιννα CB ‖ 13 Πομπαίαν Lasserre coll. supra p. 112, 16 : -πηίαν A ω' ‖ 16 Ἰταλίαν du Theil coll. infra p. 173, 1 τὴν ἀρχαίαν Ἰταλίαν : Καμπανίαν AsB Κανίαν CWv def. Eust. ‖ 17 περὶ Coray : ἐπὶ A ω' def. *Chrest.* Eust. ‖ ὕδατος ὄντος ποτίμου Eust. ὕδωρ ἐστὶ πότιμον *Chrest.* : ὕδατος τοῦ ὄντος ποταμοῦ A ω' ‖ 18 ἀπολιθοῦσθαι B : -λιθοῦται A ω' (ὅτι ... λιθοῦται *Chrest.* ὅτι ... ἀπολιθοῦται Eust.) ‖ φυλάττον *Chrest.* Eust. ACW : -λάττων vsB.

Picentia était autrefois la capitale des Picentes, mais ils vivent aujourd'hui par bourgades, les Romains les ayant expulsés de cette ville pour avoir fait cause commune avec Hannibal. Ils furent en outre, à la même époque, affectés en lieu et place de leur service militaire au service public des courriers et du port des lettres, comme le furent, pour la même raison, les Lucaniens et les Brettiens[1]. Pour se protéger contre eux, les Romains fortifièrent la ville de Salerne, qui est située un peu en retrait de la mer.

Des Sirénusses jusqu'au Silaris, on compte 260 stades[2].

1. La notice remonte probablement à Polybe (noter χωμηδόν), mais par Artémidore. Le décret relatif aux *tabellarii* date au plus tard de l'abandon définitif du Brettion par Hannibal en 202 et de l'installation d'une colonie à Salerne en 197. Sur l'organisation du courrier sur la route conduisant à Rhégion, fait exceptionnel sous la République, effleuré aussi par Aulu-Gelle, X, 3, 19, voir A. M. Ramsay, JRS, 10, 1920, 79-86.

2. 48,1 km, chiffre exact si l'on compte en ligne droite des Galli à l'embouchure du Sele, mais la côte est plus longue d'au moins 20 km. Il est d'ailleurs certain qu'Artémidore entendait ici le Cap des Sirènes, non les îles, ce qui augmente encore de près de 10 km la distance évaluée.

Τῶν δὲ Πικέντων ὑπῆρχε μητρόπολις Πικεντία, νυνὶ δὲ κωμηδὸν ζῶσιν ἀπωσθέντες ὑπὸ Ῥωμαίων διὰ τὴν πρὸς Ἀννίβαν κοινωνίαν· ἀντὶ δὲ στρατείας ἡμεροδρομεῖν καὶ γραμματοφορεῖν ἀπεδείχθησαν ἐν τῷ τότε δημοσίᾳ, καθάπερ καὶ Λευκανοὶ καὶ Βρέττιοι κατὰ τὰς αὐτὰς αἰτίας· ἐπετείχισαν δ' αὐτοῖς Σάλερνον Ῥωμαῖοι φρουρᾶς χάριν μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης.

Εἰσὶ δ' ἀπὸ Σειρηνουσσῶν ἐπὶ Σίλαριν στάδιοι διακόσιοι ἑξήκοντα.

TEST. : def. E. Post ἑξήκοντα præbet ω' Μετὰ δὲ τὸ στόμα τοῦ [sic s : τὸ CWvB] Σιλάριδος Λευκανία καὶ τὸ τῆς Ἥρας ἱερὸν τῆς Ἀργονίας, Ἰάσονος ἵδρυμα, quæ sententia initium est libri VI.

---

4 δημοσίᾳ A : -σίῳ ω' ‖ 7 θαλάττης AW : -σσης ω' ‖ 8 Σειρηνουσσῶν A : -νουσῶν ω'.

LIVRE VI

LIVRE VI

L'ITALIE (SUITE)

1

[*Dixième partie: la Lucanie*]
(1-3)

1. La Lucanie commence après l'embouchure du Silaris, après laquelle on rencontre le sanctuaire d'Héra Argienne, édifié par Jason[1], et, un peu plus loin à 50 stades[2], Posidonia. En gagnant de là la haute mer en direction du sud, on passe l'île de Leucosia, à faible distance de la terre. Elle porte le nom de l'une des Sirènes, qui aurait été rejetée là après qu'elles se furent toutes précipitées, selon la légende, dans les profondeurs de la mer[3]. En face de l'île se dresse le promontoire

1. Information de Timée transmise par Artémidore (Geffcken, 142). Le passage parallèle chez Pline, *N. H.*, III, 70, situe le sanctuaire sur la rive droite de la rivière, contradiction qui a fait longtemps hésiter sur son emplacement. La découverte de l'Héraion par P. Zancani Montuoro et U. Zanotti Bianco a donné raison à Strabon, mais les variations du lit du Sele expliquent Pline : il a corrigé sa source d'après l'état des lieux constaté de son temps, tandis que Strabon a reproduit Artémidore sans changement. La commune origine des deux textes incite à corriger 'Αργονία de Strabon en 'Αργεία, Pline donnant *Argiua*. La conjecture 'Αργῴα, souvent proposée, susciterait une Héra « de la nef Argo » actuellement sans exemple, tandis que l'Héra Argienne était répandue partout en Grande-Grèce et, selon Timée, jusqu'en Vénétie (cf. *supra* V, 1, 9). Elle passait pour avoir été installée à Samos précisément par les Argonautes (Paus., VII, 4, 4).
2. 9,25 km, estimation exacte, faite de la côte.
3. Tradition recueillie par Timée (Lycophr., 722 ss. ; Geffcken, 145).

ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ

ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΩΝ ΕΚΤΟΝ

1

C 252 1. Μετὰ δὲ τὸ στόμα τοῦ Σιλάριδος Λευκανία καὶ τὸ τῆς Ἥρας ἱερὸν τῆς Ἀργείας, Ἰάσονος ἵδρυμα, καὶ πλησίον ἐν πεντήκοντα σταδίοις ἡ Ποσειδωνία. Ἐντεῦθεν δ' ἐκπλέοντι ⟨πρὸς νότον ἐπὶ⟩ τὸν πόντον νῆσος Λευκωσία, μικρὸν ἔχουσα πρὸς τὴν ἤπειρον διάπλουν, ἐπώνυμος μιᾶς τῶν Σειρήνων, ἐκπεσούσης δεῦρο μετὰ τὴν μυθευομένην ῥίψιν αὐτῶν εἰς τὸν βυθόν. Τῆς δὲ νήσου πρόκειται

TEST. : Eust. *Dion.* 280, 32 (1-6) ; Anonym. *Epithet. deor.* in Schœll-Studemund, *Anecdota uaria*, I, 269 (Laur. LIX 16 sæc. XII) Ἐπίθετα Ἥρας · ... Ἀργονίας (2) ; *Chrest.* VI I (4, 6-7) ; celerum codd. stirpis ω' sententiam primam Μετὰ δὲ-ἵδρυμα etiam ad calcem libri V proferunt. Argumentum præbet A (unde C[s]) : Ἐν τῷ ἕκτῳ τὰ ἐφεξῆς τῆς Ἰταλίας καὶ τὰ ἐντὸς τοῦ Ἀδρία μέχρι Μακεδονίας, ἐν οἷς Ἀπουλία, Καλαβρία καὶ ὅσα κατὰ τὸν Ἰόνιον κόλπον ἅμα ταῖς παρακειμέναις νήσοις ἀπὸ Σικελίας ἕως τῶν Κεραυνίων, κἀκ τοῦ ἄλλου μέρους ἕως Καρχηδόνος καὶ τῶν ταύτῃ παρακειμένων νησιδίων.

---

2. Ἀργείας Casaubon coll. Plin., *N.H.*, III, 70 *Ager Picentinus fuit Tuscorum, templo Iunonis Argiuæ ab (Iasone condito insignis* : Ἀργονίας A ω' Anecdoton Laur. def. Eust. Ἀργῴας reponi posse censuit Casaubon || 4 πρὸς νότον ἐπὶ e. g. Lasserre : om. A ω' E Eust. def. *Chrest.* || Λευκωσία *Chrest.* AEEust. : Λευκοσία ω'.

qui fait pendant aux Sirénusses et délimite le Golfe Posidoniate[1].

Passé ce cap commence un autre golfe, contigu au précédent, sur lequel est bâtie une ville que les Phocéens, ses fondateurs, avaient appelée Hyélé, alors que d'autres lui ont donné le nom d'Élé, qui est celui d'une source, et qu'on la nomme aujourd'hui Élée[2]. Elle a vu naître les Pythagoriciens Parménide et Zénon[3] et me paraît avoir joui, et grâce à eux et déjà auparavant, d'une excellente législation. Aussi put-elle tenir tête tant aux Lucaniens qu'aux Posidoniates et finalement en triompher, bien qu'elle leur fût inférieure sous le double rapport de l'étendue de son territoire et du nombre de ses soldats[4]. Les Éléates sont contraints par la pauvreté de leur sol d'exploiter principalement les ressources de la mer, l'industrie des salaisons et d'autres activités du même ordre[5]. Selon Antiochos[6], lorsque Phocée fut prise par Harpage, chef des armées de Cyrus, tous les citoyens qui le purent s'embarquèrent avec leurs familles dans des bateaux et firent voile d'abord sur l'île de Cyrnos et sur Massalia, sous la conduite de Créontiadès. Mais on les repoussa et ils fondèrent alors Élée. Certains auteurs[7] dérivent ce nom de celui de la rivière Éléès. La ville d'Élée est à quelque 200 stades de Posidonia[8].

Après Élée vient le promontoire de Palinure. En face de l'Éléatide se trouvent les deux îles Œnotrides, pourvues chacune d'un mouillage. Au Cap Palinure succèdent le cap, le port et la rivière de Pyxus, le même

1. Punta Licosa.
2. Hyélé est le nom connu d'Hérodote, I, 167, 3, et porté sur les monnaies du v[e] siècle. Éléa apparaît chez Platon, *Soph.*, 216[a], mais il était devenu *Velia* (Ptol., III, 1, 8 Οὐέλιαι) bien avant Strabon, ce qui renvoie l'« aujourd'hui » à sa source, Artémidore.
3. Parménide serait « Pythagoricien » par son maître Améinias (Diog. Laert., IX, 21), Zénon en tant que commentateur d'Empédocle (*Sud.* s. v.).
4. Les luttes contre Posidonia remontent au v[e] siècle, mais on ne peut en préciser le motif ni la date, celles contre les Lucaniens au début du iv[e], Posidonia et Laos tombant entre leurs mains respectivement vers 400 et 390 (Ciaceri, II, 398).
5-7. *Notes complémentaires*, p. 219.
8. 37 km, évaluation correcte, en ligne droite de cap en cap.

τὸ ἀντακρωτήριον ταῖς Σειρηνούσσαις, ποιοῦν τὸν Ποσειδωνιάτην κόλπον.

Κάμψαντι δ' ἄλλος συνεχὴς κόλπος, ἐν ᾧ πόλις, ἣν οἱ μὲν κτίσαντες Φωκαιεῖς Ὑέλην, οἱ δὲ Ἔλην ἀπὸ κρήνης τινός, οἱ δὲ νῦν Ἐλέαν ὀνομάζουσιν, ἐξ ἧς Παρμενίδης καὶ Ζήνων ἐγένοντο, ἄνδρες Πυθαγόρειοι. Δοκεῖ δέ μοι καὶ δι' ἐκείνους καὶ ἔτι πρότερον εὐνομηθῆναι· διὸ καὶ πρὸς Λευκανοὺς ἀντέσχον καὶ πρὸς Ποσειδωνιάτας καὶ κρείττους ἀπῄεσαν, καίπερ ἐνδεέστεροι καὶ χώρᾳ καὶ πλήθει σωμάτων ὄντες. Ἀναγκάζονται γοῦν διὰ τὴν λυπρότητα τῆς γῆς τὰ πολλὰ θαλαττουργεῖν καὶ ταριχείας συνίστασθαι καὶ ἄλλας τοιαύτας ἐργασίας. Φησὶ δ' Ἀντίοχος Φωκαίας ἁλούσης ὑφ' Ἁρπάγου, τοῦ Κύρου στρατηγοῦ, τοὺς δυναμένους ἐμβάντας εἰς τὰ σκάφη πανοικίους πλεῦσαι πρῶτον εἰς Κύρνον καὶ Μασσαλίαν μετὰ Κρεοντιάδου, ἀποκρουσθέντας δὲ τὴν Ἐλέαν κτίσαι· ἔνιοι δὲ τοὔνομα ἀπὸ ποταμοῦ Ἐλέητος· διέχει δὲ τῆς Ποσειδωνίας ὅσον διακοσίους σταδίους ἡ πόλις.

Μετὰ δὲ ταύτην ἀκρωτήριον Παλίνουρος. Πρὸ δὲ τῆς Ἐλεάτιδος αἱ Οἰνωτρίδες νῆσοι δύο, ὑφόρμους ἔχουσαι. | Μετὰ δὲ Παλίνουρον Πυξοῦς ἄκρα καὶ λιμὴν καὶ ποταμός·

TEST. : *Chrest.* VI 2 (3-7, 10-12) ; Arethæ schol. in Plat. *Soph.* 216 A (2-3, 5, 20).

---

1 Σειρηνούσσαις A : -νούσαις ω' ‖ ποιοῦν ω' : καὶ ποιοῦν A ‖ 4 Φωκαιεῖς Xylander : Φωκιεῖς A ω' Φωκαεῖς teste *Chrest.* (Φωκαέως κτίσμα) e Φωκάεῖς (ι supra α) fortasse ‖ 5 Ἐλέαν EA^{s}B^a : Ἐλαίαν *Chrest.* Arethas A ω' ‖ Παρμενίδης *Chrest.* A ω' : -νίων E ‖ 6 Πυθαγόρειοι ω' E : -γόριοι *Chrest.* AWv^{ac} ‖ 11 ταριχείας ω' (ταρίχη *Chrest.*) : ταρηχείας A ‖ 13 Φωκαίας n^{pc} : -κέας A ω' ‖ Ἁρπάγου AB^a : Ἁρπάγας CWv Ἁρπαγῆς sB[dub.] ‖ 14 ἐμβάντας ω' : ἐκβ- A ‖ 15 Κύρνον Xylander : Κυρωνόν A ω' ‖ 16 Ἐλέαν En^{pc} B^a : Ἐλαίαν A ω' ‖ 17 Ἐλέητος EnB^a : Ἐλαίητος A ω' ‖ 20 Ἐλεάτιδος EnB^a : Ἐλαιά- A ω' def. Arethas ‖ Οἰνωτρίδες A ω' E : Οἰνο- Arethas C ‖ 21 Πυξοῦς A ω' : Πιξοῦς C.

nom s'appliquant aux trois. Pyxus fut colonisée par Micythos, tyran de Messène en Sicile[1], mais, sauf un petit nombre d'entre eux, ceux qui s'y étaient installés alors en repartirent. A Pyxus succèdent le golfe et la rivière de Talaos, puis le cours du Laos, qui sépare la Lucanie du Brettion, et la ville du même nom[2], dernière des villes lucaniennes. Laos est située un peu en retrait de la mer. C'est une colonie sybarite. Il y a 400 stades[3] d'Élée jusqu'à cette ville, et la longueur totale de la Lucanie en rangeant la côte est de 650 stades[4]. Près de là se dresse le sanctuaire du héros Dracon, l'un des compagnons d'Ulysse, auquel fait allusion l'oracle adressé aux Italiotes en ces termes :

> Aux pieds de Dracon du Laos
> Un jour mourra le grand « laos »[5].

Et en effet, quand les Grecs d'Italie, abusés par cet oracle, attaquèrent cette ville de toute leur multitude, les Lucaniens changèrent en désastre leur expédition.

2. Telles sont les localités lucaniennes qui se succèdent sur le littoral de la Mer Tyrrhénienne. Quant à l'autre mer, dominée par les Grecs, qui possédaient le Golfe de Tarente, elle n'était autrefois touchée en aucun point par la Lucanie, et, avant l'arrivée des Grecs, il n'existait pas encore de Lucaniens : tous ces lieux étaient occupés par les Chônes et les Œnotriens[6]. Mais quand les Sam-

1. En 471/0 selon Diodore, XI, 59, 4, information qui remonte à Timée, voire à Antiochos. Micythos, régent de Rhégion et de Messène au nom des fils d'Anaxilas dès 476, se retire en 467/6.

2. Le texte présente ici une lacune qui a fait tomber la mention du cours du Laos et qu'on a suppléée, en général, en corrigeant Talaos en Laos. Le nom de Talao, ou Talago, s'applique cependant aujourd'hui encore au cours supérieur de la plus importante des rivières débouchant dans le golfe de Policastro, à 14 km au sud-sud-est de Sapri. Voir F. Lasserre, La Parola del Passato, 18, 1963, 355-364.

3. 74 km, mesure côtière relativement exacte.

4. 120,25 km, estimation un peu faible si l'on tient compte des principaux golfes, mais qui résulte de l'addition des chiffres avancés précédemment.

5-6. *Notes complémentaires*, pp. 219-220.

ἓν γὰρ τῶν τριῶν ὄνομα· ᾤκισε δὲ Μίκυθος, ὁ Μεσσήνης ἄρχων τῆς ἐν Σικελίᾳ, πάλιν δ' ἀπῆραν οἱ ἱδρυθέντες πλὴν ὀλίγων. Μετὰ δὲ Πυξοῦντα Ταλαὸς κόλπος καὶ ποταμὸς [Ταλαὸς] καὶ Λᾶ⟨ος ποταμὸς ὁ διορίζων τὴν Λευκανίαν ἀπὸ τῆς Βρεττίας καὶ⟩ πόλις, ἐσχάτη τῶν Λευκανίδων, μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης, ἄποικος Συβαριτῶν, εἰς ἣν ἀπὸ Ἔλης στάδιοι τετρακόσιοι· ὁ δὲ πᾶς τῆς Λευκανίας παράπλους ἑξακοσίων πεντήκοντα. Πλησίον δὲ τὸ τοῦ Δράκοντος ἡρῷον, ἑνὸς τῶν Ὀδυσσέως ἑταίρων, ἐφ' οὗ ὁ χρησμὸς τοῖς Ἰταλιώταις ἐγένετο,

Λάϊον ἀμφὶ Δράκοντα πολύν ποτε λαὸν ὀλεῖσθαι·

ἐπὶ γὰρ ταύτην λαοὶ στρατεύσαντες οἱ κατὰ τὴν Ἰταλίαν Ἕλληνες ὑπὸ Λευκανῶν ἠτύχησαν, ἐξαπατηθέντες τῷ χρησμῷ.

2. Κατὰ μὲν δὴ τὴν Τυρρηνικὴν παραλίαν ταῦτ' ἐστὶ τὰ τῶν Λευκανῶν χωρία, τῆς δ' ἑτέρας οὐχ ἥπτοντο θαλάττης πρότερον· ἀλλ' οἱ Ἕλληνες ἐπεκράτουν οἱ τὸν Ταραντῖνον ἔχοντες κόλπον. Πρὶν δὲ τοὺς Ἕλληνας ἐλθεῖν οὐδ' ἦσάν πω Λευκανοί, Χῶνες δὲ καὶ Οἰνωτροὶ τοὺς τόπους ἐνέμοντο. Τῶν δὲ Σαυνιτῶν αὐξηθέντων ἐπὶ

TEST. : *Chrest.* VI 3 (7-14). Def. E.

1 Μεσσήνης A : Μεσή- ω' ‖ 2 τῆς A ω' : τοῖς W ‖ 3 Ταλαὸς A ω' : Λᾶος Xylander edd. nescientes nominari etiamnunc flumen italice *Talao* ‖ 4 Ταλαὸς A ω' [Τά- WvsB] del. Kramer ‖ 5-6 καὶ Λᾶος κτλ. -πόλις e. g. suppl. Lasserre coll. infra p. 129, 13 ὅριον .... ὅπερ καὶ τῆς Λευκανίας [Βρεττανίας A ω'] ἔφαμεν τὸν Λᾶον ποταμόν et *Chrest.* Καὶ πρὸς τῷ πέρατι τῆς Λευκανίας ἡρῷον τοῦ Δράκοντος : καὶ καπολις A ω' [κά-] καὶ πόλις B edd. ‖ 9 τὸ om. Cs ‖ 10 ἐφ' οὗ ὁ A ω' : ἐφ' οὗ καὶ ὁ *Chrest.* ‖ 12 λαοὶ *Chrest.* A ω' : τὴν Λᾶον Niebuhr edd. præter Jones ‖ 16 τῆς δ' ἑτέρας Kramer ducentibus Siebenkees Coray : ἃ τῆς δευτέρας A ω' (iam γρ. ἑτέρας n[2]) ‖ 17 θαλάττης A : -σσης ω' ‖ 19 Οἰνωτροὶ AB[2] : Οἰνωποὶ ω'.

nites, en pleine expansion, eurent chassé les Chônes et les Œnotriens et eurent installé dans ce secteur une colonie lucanienne, tandis que les Grecs, à la même époque, mettaient la main, des deux côtés de l'Italie, sur les terres du littoral jusqu'au détroit de Sicile, une guerre se déclencha, qui devait opposer pendant longtemps les uns aux autres les Grecs et les barbares[1]. Plus tard, les tyrans de Sicile et après eux les Carthaginois, qui faisaient la guerre aux Romains tantôt pour la Sicile, tantôt pour l'Italie elle-même, firent beaucoup souffrir les habitants de ces régions, en particulier les Grecs, car ces derniers, dans un mouvement de conquête commencé dès la guerre de Troie, s'étaient emparés ensuite d'une grande partie des territoires de l'intérieur et s'étaient si bien étendus qu'ils pouvaient appeler Grande-Grèce non seulement toute cette partie de l'Italie, mais encore la Sicile. Aujourd'hui, en revanche, à l'exception de Tarente, de Rhégion et de Néapolis, tout ce pays est devenu entièrement barbare, en ce sens qu'il appartient pour une part aux Lucaniens et aux Brettiens, pour l'autre part à des Campaniens, qui sont d'ailleurs Campaniens de nom seulement et Romains de fait, puisqu'ils sont devenus citoyens romains[2]. Cependant, qui traite de la géographie de la terre doit tenir compte non seulement du présent, mais, aussi de certaines réalités du passé, surtout quand elles sont bien connues.

Pour en revenir aux Lucaniens, une partie d'entre eux, nous l'avons dit[3], touche à la Mer Tyrrhénienne, tandis que l'autre partie, maîtresse de l'intérieur, étend son habitat jusqu'aux terres situées en arrière des rivages du Golfe de Tarente. Ils ont été à ce point malmenés en même temps que les Brettiens et même les Samnites, de qui ils descendent, qu'il est difficile de distinguer les uns des autres les établissements qui leur reviennent en propre. Il ne subsiste plus, en effet, d'organisation politique ni de communauté propre à chacune de ces

1-2. *Notes complémentaires*, p. 220.
3. Au début de l'alinéa précédent.

πολὺ καὶ τοὺς Χῶνας καὶ τοὺς Οἰνωτροὺς ἐκβαλόντων, Λευκανοὺς δ' εἰς τὴν μερίδα ταύτην ἀποικισάντων, ἅμα δὲ καὶ τῶν Ἑλλήνων τὴν ἑκατέρωθεν παραλίαν μέχρι Πορθμοῦ κατεχόντων, πολὺν χρόνον ἐπολέμουν οἵ τε Ἕλληνες καὶ οἱ βάρβαροι πρὸς ἀλλήλους. Οἱ δὲ τῆς Σικελίας τύραννοι καὶ μετὰ ταῦτα Καρχηδόνιοι τοτὲ μὲν περὶ τῆς Σικελίας πολεμοῦντες πρὸς Ῥωμαίους, τοτὲ δὲ περὶ αὐτῆς τῆς Ἰταλίας, ἅπαντας τοὺς ταύτῃ κακῶς διέθηκαν, μάλιστα δὲ τοὺς Ἕλληνας· ὕστερον μέν γε καὶ τῆς μεσογαίας πολλὴν ἀφῄρηντο, ἀπὸ τῶν Τρωικῶν χρόνων ἀρξάμενοι, καὶ δὴ ἐπὶ τοσοῦτον ηὔξηντο, ὥστε τὴν μεγάλην Ἑλλάδα ταύτην ἔλεγον καὶ τὴν Σικελίαν. Νυνὶ δὲ πλὴν Τάραντος καὶ Ῥηγίου καὶ Νεαπόλεως ἐκβεβαρβαρῶσθαι συμβέβηκεν ἅπαντα καὶ τὰ μὲν Λευκανοὺς καὶ Βρεττίους κατέχειν, τὰ δὲ Καμπανούς, καὶ τούτους λόγῳ, τὸ δ' ἀληθὲς Ῥωμαίους· καὶ γὰρ αὐτοὶ Ῥωμαῖοι γεγόνασιν. Ὅμως δὲ τῷ πραγματευομένῳ τὴν τῆς γῆς περίοδον καὶ τὰ νῦν ὄντα λέγειν ἀνάγκη καὶ τῶν ὑπαρξάντων ἔνια, καὶ μάλιστα ὅταν ἔνδοξα ᾖ.

Τῶν δὲ Λευκανῶν οἱ μὲν ἁπτόμενοι τῆς Τυρρηνικῆς θαλάττης εἴρηνται, οἱ δὲ τὴν μεσόγαιαν ἔχοντές εἰσιν οἱ ὑπεροικοῦντες τοῦ Ταραντίνου κόλπου. Οὕτω δ' εἰσὶ κεκακωμένοι τελέως αὐτοὶ καὶ Βρέττιοι καὶ αὐτοὶ Σαυνῖται οἱ τούτων ἀρχηγέται, ὥστε καὶ διορίσαι χαλεπὸν τὰς κατοικίας αὐτῶν· | αἴτιον δ' ὅτι οὐδὲν ἔτι σύστημα κοινὸν

TEST. : Eust. *Dion.* 281, 8 (11-12).

---

9 μάλιστα Villebrun : μετὰ A ω' ‖ ὕστερον A ω' : πρότερον coni. Kramer ‖ μέν γε A ω' : μέντοι γε C ‖ 10-11 Τρωικῶν χρόνων ἀρξάμενοι A : Τρωικῶν ἀρξάμενοι χρόνων ω' ‖ 15 Βρεττίους A : Βριττίους ω' Βρετίους B [et ita ubique] ‖ 16 λόγῳ B : λέγω A ω' ‖ 17 δὲ Siebenkees : δεῖ A ω' δὴ Casaubon ‖ 18 ὄντα om. W.

nations, et leurs usages particuliers, touchant la langue, l'armement, le vêtement et les éléments de cet ordre ont complètement disparu[1]. De toute manière, d'ailleurs, considérés séparément et en détail, leurs établissements sont dénués de toute importance.

3. Nous allons donc exposer globalement ce que nous avons recueilli au sujet des peuples de l'intérieur, les Lucaniens et leurs voisins les Samnites, sans faire de distinctions entre eux[2]. Pétélia est considérée comme la capitale des Lucaniens et possède, aujourd'hui encore, une population considérable[3]. Elle fut fondée par Philoctète quand il fut chassé de Mélibée par une révolte[4]. La ville jouit de défenses naturelles, aussi les Samnites la garnirent-ils autrefois de murailles pour se protéger contre Thurii. Philoctète fonda également dans la région l'ancienne Crimissa. D'après Apollodore, qui parle de lui dans son *Catalogue des Vaisseaux*[5], certains auteurs[6] prétendaient qu'il avait fondé à son arrivée en Crotoniatide la citadelle de Crimissa et, plus loin vers l'intérieur, la ville de Chôné, qui a donné son nom à la nation des Chônes, puis qu'une expédition envoyée par lui en Sicile près d'Éryx sous la conduite du Troyen Ægestos y avait construit les remparts d'Ægesta. A l'intérieur des terres se trouvent aussi Grumentum, Vertinæ, Calasarna et d'autres petites localités jusqu'à Vénusia, qui est une ville importante[7]. Autant que j'en puis juger, cette dernière ville et celles

1. Réflexion typique de Posidonius, notamment en ce qu'elle esquisse le programme d'une ethnographie bien conduite.

2. Les villes citées dans ce paragraphe, sauf Grumentum, se trouvent en plein Brettion. Mais Strabon l'ignore, et après avoir averti qu'il ne se souciera pas, ici, des frontières, il produit un extrait d'un chapitre d'Artémidore touchant l'histoire des Samnites à l'époque où ils installaient dans l'ancienne Italie le rameau lucanien, dont les futurs Brettiens ne s'étaient pas encore séparés.

3. Observation valable pour le temps d'Artémidore ou pour une époque encore plus ancienne. Voir U. v. Kahrstedt, 81-87.

4. L'information remonte à Timée, comme toutes celles qui ont trait aux fondations de Philoctète en Italie (cf. Geffcken, 18), mais celui-ci la tient peut-être déjà d'Antiochos.

5-7. *Notes complémentaires*, p. 220.

τῶν ἐθνῶν ἑκάστου συμμένει, τά τε ἔθη διαλέκτων γε καὶ ὁπλισμοῦ καὶ ἐσθῆτος καὶ τῶν παραπλησίων ἐκλέλοιπεν, ἄλλως τε ἄδοξοι παντάπασίν εἰσιν αἱ καθ' ἕκαστα καὶ ἐν μέρει κατοικίαι.

3. Ἐροῦμεν δὲ κοινῶς ἃ παρειλήφαμεν, οὐδὲν παρὰ τοῦτο ποιούμενοι τοὺς τὴν μεσόγαιαν οἰκοῦντας, Λευκανούς τε καὶ τοὺς προσεχεῖς αὐτοῖς Σαυνίτας. Πετηλία μὲν οὖν μητρόπολις νομίζεται τῶν Λευκανῶν καὶ συνοικεῖται μέχρι νῦν ἱκανῶς. Κτίσμα δ' ἐστὶ Φιλοκτήτου, φυγόντος τὴν Μελίβοιαν κατὰ στάσιν. Ἐρυμνὴ δ' ἐστίν, ὥστε καὶ Σαυνῖταί ποτε Θουρίοις ἐπετείχισαν αὐτήν. Φιλοκτήτου δ' ἐστὶ καὶ ἡ παλαιὰ Κρίμισσα περὶ τοὺς αὐτοὺς τόπους. Ἀπολλόδωρος δ' ἐν τοῖς περὶ Νεῶν τοῦ Φιλοκτήτου μνησθεὶς λέγειν τινάς φησιν, ὡς εἰς τὴν Κροτωνιᾶτιν ἀφικόμενος Κρίμισσαν ἄκραν οἰκίσαι καὶ Χώνην πόλιν ὑπὲρ αὐτῆς, ἀφ' ἧς οἱ ταύτῃ Χῶνες ἐκλήθησαν, παρ' αὐτοῦ δέ τινες σταλέντες εἰς Σικελίαν περὶ Ἔρυκα μετὰ Αἰγέστου τοῦ Τρωὸς Αἴγεσταν τειχίσαιεν. Καὶ Γρουμεντὸν δὲ καὶ Οὐερτῖναι τῆς μεσογαίας εἰσὶ καὶ Καλασάρνα καὶ ἄλλαι μικραὶ κατοικίαι μέχρι Οὐενουσίας, πόλεως ἀξιολόγου· ταύτην δ' οἶμαι καὶ τὰς ἐφεξῆς ἐπὶ

TEST. : *Chrest.* VI 4 (7-10, 12-13) ; St. Byz. Χώνη (16).

---

1 ἔθη CB : ἔθνη AWvs ‖ διαλέκτων - 2 παραπλησίων om. vs ‖ γε A ω' [def. vs] : τε Xylander edd. ‖ 6 τοὺς om. vs ‖ 7 Πετηλία A ω' : Πετιλία *Chrest.* ‖ 8 Λευκανῶν *Chrest.* A ω' : Χώνων Coray Meineke Jones ‖ 11 Θουρίοις Meineke : φρουρίοις A ω' ‖ 12 Κρίμισσα *Chrest.* A : Κρίμισα ω' ‖ 12-13 τοὺς αὐτοὺς *Chrest.* : αὐτοὺς τοὺς A ω' ‖ 15 Κρίμισσαν A ω' : Κρίμισαν C ‖ ἄκραν om. W ‖ οἰκίσαι Siebenkees : οἰκῆσαι A ω' ‖ 16 Χώνην St. Byz. C : Χῶνιν A ω' ‖ 16 ταύτῃ A ω' : ταύτης St. Byz. ‖ 17 Ἔρυκα Aω' : Ἔρικα vs ‖ 18 Τρωὸς ω' : Τρῳὸς A ‖ τειχίσαιεν Kramer : τειχίσαι A ω' ‖ 19 Γρουμεντὸν Xylander : Που- A ω' ‖ 20 καὶ ἄλλαι ω' : καὶ αἱ ἄλλαι A.

qui la suivent en direction de la Campanie sont samnites. En arrière de Thurii s'étend le canton connu sous le nom de Tauriane.

Les Lucaniens sont de souche samnite. Après avoir vaincu à la guerre les Posidoniates et leurs alliés, ils entrèrent en possession de leurs villes. Vivant en temps ordinaire en démocratie, ils faisaient en temps de guerre élire un roi par leurs magistrats en charge. Aujourd'hui, ils sont citoyens romains[1].

[*Onzième partie: le Brettion*] *(4-15)*

4. Le reste du littoral jusqu'au détroit de Sicile, sur une longueur de 1350 stades[2], appartient au Brettion. Dans son traité *De l'Italie*, Antiochos[3] rapporte que cette région porte le nom d'Italie et que c'est elle qui fait le sujet de son étude, mais qu'elle était appelée aussi autrefois Œnotrie. Il lui assigne pour limites, du côté de la Mer Tyrrhénienne, la même que celle que nous avons assignée à la Lucanie[4], à savoir le cours du Laos, et du côté du détroit de Sicile la ville de Métaponte. Quant au territoire de Tarente, qui suit immédiatement Métaponte, il en fait mention comme d'un territoire extérieur à l'Italie et donne à ses habitants le nom d'Iapyges. Dans un temps plus reculé encore, à l'en croire, les noms d'Œnotriens et d'Italiens se seraient appliqués seulement aux peuples fixés en deçà de l'isthme, face au détroit de Sicile. L'isthme en question, large de 160 stades[5], est celui qui sépare les deux golfes nommés respectivement Golfe d'Hipponion — le Golfe Napitinos d'Antiochos — et Golfe de Scyllétion. Le périple du pays compris entre l'isthme et le détroit de Sicile est

1. *Notes complémentaires*, p. 220.
2. 249,75 km, évaluation correcte.
3. F 3, citation transmise vraisemblablement par Timée et Artémidore.
4. En VI, 1, 1.
5. 29,6 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 221.

Καμπανίαν ἰόντι Σαυνίτιδας εἶναι. Ὑπὲρ δὲ τῶν Θουρίων καὶ ἡ Ταυριανὴ χώρα λεγομένη ἵδρυται.

Οἱ δὲ Λευκανοὶ τὸ μὲν γένος εἰσὶ Σαυνῖται. Ποσειδωνιατῶν δὲ καὶ τῶν συμμάχων κρατήσαντες πολέμῳ κατέσχον τὰς πόλεις αὐτῶν. Τὸν μὲν οὖν ἄλλον χρόνον ἐδημοκρατοῦντο, ἐν δὲ τοῖς πολέμοις ᾑρεῖτο βασιλεὺς ὑπὸ τῶν νεμομένων ἀρχάς · νῦν δ' εἰσὶ Ῥωμαῖοι.

4. Τὴν δ' ἑξῆς παραλίαν Βρέττιοι μέχρι τοῦ Σικελικοῦ κατέχουσι πορθμοῦ, σταδίων πεντήκοντα καὶ τριακοσίων ἐπὶ τοῖς χιλίοις. Φησὶ δ' Ἀντίοχος ἐν τῷ περὶ τῆς Ἰταλίας συγγράμματι, ταύτην Ἰταλίαν κληθῆναι, καὶ περὶ ταύτης συγγράφειν, πρότερον δ' Οἰνωτρίαν προσαγορεύεσθαι. Ὅριον δ' αὐτῆς ἀποφαίνει πρὸς μὲν τῷ Τυρρηνικῷ πελάγει τὸ αὐτό, ὅπερ καὶ τῆς Λευκανίας ἔφαμεν, τὸν Λᾶον ποταμόν · πρὸς δὲ τῷ Σικελικῷ τὸ Μεταπόντιον. Τὴν δὲ Ταραντίνην, ἣ συνεχὴς τῷ Μεταποντίῳ ἐστίν, ἐκτὸς τῆς Ἰταλίας ὀνομάζει, Ἰάπυγας καλῶν. Ἔτι δ' ἀνώτερον Οἰνωτρούς τε καὶ Ἰταλοὺς μόνους ἔφη καλεῖσθαι τοὺς ἐντὸς τοῦ ἰσθμοῦ πρὸς τὸν Σικελικὸν κεκλιμένους πορθμόν. | Ἔστι δ' αὐτὸς ὁ ἰσθμὸς ἑκατὸν καὶ ἑξήκοντα στάδιοι μεταξὺ δυεῖν κόλπων, τοῦ τε Ἱππωνιάτου, ὃν Ἀντίοχος Ναπιτῖνον εἴρηκε, καὶ τοῦ Σκυλλητικοῦ. Περίπλους δ' ἐστὶ τῆς ἀπολαμβανομένης χώρας πρὸς τὸν Πορθμὸν

TEST. : *Chrest.* VI 5 (8-15), 6 (20-23).

---

9 σταδίων πεντήκοντα καὶ τριακοσίων A ω'[ν' καὶ σ'] : περὶ μίλια σ' *Chrest.* || 12 Οἰνωτρίαν *Chrest.* AWvB : Οἰνο- Cs || 14 Λευκανίας coni. Kramer, quod nomen supra VI, 1, 1 scriptum fuisse testatur *Chrest.*, VI, 3 : Βρεττανίας A ω' [Βρετα- B] Ἰταλίας s [Βρεττανίας in mg.] Βρεττίας n^2 unde B^2 Βρεττιανῆς Madvig ; Βρεττ error e Λευκανίας ortus uidetur || Λᾶον A ω' : Λαῦο(ν) *Chrest.* || 22 Ναπιτῖνον A ω' : Ναπιντ- W def. *Chrest.* || Σκυλλητικοῦ *Chrest.* A ω' : Σκυλη- C.

de 2000 stades[1]. « Après cette époque », continue Antiochos, « on voit les deux noms d'Italie et d'Œnotriens s'étendre jusqu'aux territoires de Métaponte et de Siris »[2]. Et en effet, selon lui, ces lieux auraient été habités par des Chônes. Antiochos, on le voit, a simplifié à l'excès, et ses conceptions sont archaïques, puisqu'il n'est entré dans aucune distinction relativement aux Lucaniens et aux Brettiens. Or la Lucanie occupe l'espace défini du côté de la mer par le littoral de la Mer Tyrrhénienne entre le Silaris et le Laos et par celui de la Mer de Sicile entre Métaponte et Thurii, du côté du continent par le Samnium et par l'isthme compris entre Thurii et Cérilli, près de Laos ; cet isthme est large de 300 stades[3]. Quant aux Brettiens, ils occupent, en arrière de la Lucanie, une presqu'île qui comprend à son tour une seconde presqu'île, celle précisément que détermine l'isthme séparant les golfes de Scyllétion et d'Hipponion. Cette nation a reçu son nom des Lucaniens. Ils appellent, en effet, les rebelles *Brettii*. Et de fait, d'abord bouviers et bergers au service des Lucaniens, puis devenus hommes libres en profitant de la mollesse de leurs maîtres, les Brettiens, dit-on[4], se rebellèrent contre eux quand Dion fit la guerre contre Denys et jeta les uns contre les autres tous les habitants de ces régions.

Voilà tout ce que nous avions à dire des Lucaniens et des Brettiens en général.

1. 370 km, évaluation trop forte d'au moins 90 km, compte tenu des accidents de la côte.

2. Antiochos attribuait cette extension aux conquêtes du roi Italos, déjà responsable de l'unification du premier territoire (F 5). Avec ce roi serait apparu le nom d'Italie, celui d'Œnotrie étant, selon Jacoby *ad loc.*, l'appellation grecque de la Calabre méridionale. Van Compernolle, 483, suppose que l'Italie n'était qu'une partie de l'Œnotrie, que les Chônes en étaient une autre et que Strabon (ou sa source) a mal compris Antiochos. Sur l'extension du concept d'Italie, voir en dernier lieu E. Lepore, Klearchos, 20, 1963, 89-113.

3. 55,5 km, estimation exacte.

4. Timée, cité par Artémidore. Le soulèvement des Brettiens, évoqué encore d'après Timée par Diodore, XVI, 15, 1-2(avec l'équivalence Βρέττιοι = δραπέται) et Trogue Pompée (Justin, XXIII, 1, 4-14), date de 356.

ἐντὸς στάδιοι δισχίλιοι. Μετὰ δὲ ταῦτα ἐπεκτείνεταί, φησι, τοὔνομα καὶ τὸ τῆς Ἰταλίας καὶ τὸ τῶν Οἰνωτρῶν μέχρι τῆς Μεταποντίνης καὶ τῆς Σειρίτιδος · οἰκῆσαι γὰρ τοὺς τόπους τούτους Χῶνας, Οἰνωτρικὸν ἔθνος κατακοσμούμενον, καὶ τὴν γῆν ὀνομάσαι Χώνην. Οὗτος μὲν οὖν ἁπλουστέρως εἴρηκε καὶ ἀρχαϊκῶς, οὐδὲν διορίσας περὶ τῶν Λευκανῶν καὶ τῶν Βρεττίων. Ἔστι δ' ἡ μὲν Λευκανία μεταξὺ τῆς τε παραλίας τῆς Τυρρηνικῆς καὶ τῆς Σικελικῆς, τῆς μὲν ἀπὸ τοῦ Σιλάριδος μέχρι Λάου, τῆς δ' ἀπὸ τοῦ Μεταποντίου μέχρι Θουρίων · κατὰ δὲ τὴν ἤπειρον ἀπὸ Σαυνιτῶν μέχρι τοῦ ἰσθμοῦ τοῦ ἀπὸ Θουρίων εἰς Κηρίλλους, πλησίον Λάου · στάδιοι δ' εἰσὶ τοῦ ἰσθμοῦ τριακόσιοι. Ὑπὲρ δὲ τούτων Βρέττιοι, χερρόνησον οἰκοῦντες, ἐν ταύτῃ δ' ἄλλη περιείληπται χερρόνησος ἡ τὸν ἰσθμὸν ἔχουσα τὸν ἀπὸ Σκυλλητίου ἐπὶ τὸν Ἱππωνιάτην κόλπον. Ὠνόμασται δὲ τὸ ἔθνος ὑπὸ Λευκανῶν · Βρεττίους γὰρ καλοῦσι τοὺς ἀποστάτας · ἀπέστησαν δ', ὥς φασι, ποιμαίνοντες αὐτοῖς πρότερον, εἶθ' ὑπὸ ἀνέσεως ἐλευθεριάσαντες, ἡνίκα ἐπεστράτευσε Δίων Διονυσίῳ καὶ ἐξετάραξεν ἅπαντας πρὸς ἅπαντας.

Τὰ καθόλου μὲν δὴ ταῦτα περὶ Λευκανῶν καὶ Βρεττίων λέγομεν.

TEST. *Chresl.* VI 7 (7-19) ; St. Byz. Χώνη (2, 5) ; Eust. *Dion.* 281, 14 (16-18).

---

1 ἐπεκτείνεταί A ω' : -νεσθαί v Groskurd Kramer def. *Chresl.* || 5 Χώνην St. Byz. : Χωνίην A ω' def. *Chresl.*; error e $\text{Χών}\overset{η}{\text{ι}}\text{ν}$ ortus uidetur || 9 Λάου ω' E : A Λαύου *Chresl.* (et ita u. 12) || δ' om. A || 15 Σκυλλητίου *Chresl.* A ω' : Σκυλι- C || 17 ἀπέστησαν *Chresl.* A ω' Eust. : ἀπεστάτησαν E || 19 ἐξετάραξεν A : ἐτάραξεν ω' def. *Chresl.*

5. La première ville du Brettion après Laos est Témésa, qu'on appelle aujourd'hui Tempsa[1]. Fondée par les Ausones, elle fut colonisée plus tard par des Étoliens que conduisait Thoas[2], mais ils en furent expulsés par les Brettiens et ceux-ci, à leur tour, par Hannibal et par les Romains. Près de Témésa s'élève, couvert d'oliviers sauvages, un sanctuaire dédié au héros Politès, l'un des compagnons d'Ulysse[3]. Les barbares l'ayant tué par traîtrise, sa colère se déchaîna sur eux après sa mort et un oracle prescrivit aux habitants de ces lieux de lever un tribut à son profit[4]. Aussi dit-on proverbialement à l'endroit des mauvais coucheurs qu'il sont sous l'emprise du héros de Témésa. Mais quand la ville tomba plus tard aux mains des Locriens d'Épizéphyrion, on raconte que le pugiliste Euthymos descendit en lice contre le héros lui-même, qu'il le vainquit en combat singulier et qu'il l'obligea à libérer du tribut les habitants de ce pays[5].

C'est de cette Témésa, pense-t-on[6], que parle le poète, et non de la ville de Tamasos sur l'île de Chypre. Le texte dit, en effet, aussi bien :

Je vais à Témésa pour y chercher du cuivre,

que

Je vais à Tamasa pour y chercher du cuivre[7].

Au surplus, on montre près de Témésa des mines de cuivre aujourd'hui abandonnées[8].

1. Forme latine du nom, utilisée déjà par Cicéron, *Verr.*, V, 16, 41.

2. Timée disait la ville fondée par les Phocidiens Schédios et Épistrophos à leur retour de Troie et attribuait à Thoas, également après la prise de Troie, des colonisations en Illyrie et peut-être en Apulie (Geffcken, 10 et 21). La tradition suivie par Artémidore a donc une autre origine, que l'absence de parallèles ne permet pas d'identifier (on rejettera les combinaisons d'Immisch dans le *Lexikon* de Roscher, V, 820). Thoas paraît dans le catalogue des vaisseaux, *Iliade*, II, 638. Voir J. Bérard, 339-341.

3. Nommé dans l'*Odyssée*, X, 224.

4. Il s'agissait d'une jeune fille sacrifiée annuellement. Le texte qui suit est conjectural en ce qui concerne l'application du proverbe.

5-8. *Notes complémentaires*, p. 221.

5. Ἀπὸ γὰρ Λάου πρώτη πόλις ἐστὶ τῆς Βρεττίας Τεμέση, Τέμψαν δ' οἱ νῦν καλοῦσιν, Αὐσόνων κτίσμα, ὕστερον δὲ καὶ Αἰτωλῶν τῶν μετὰ Θόαντος, οὓς ἐξέβαλον Βρέττιοι, Βρεττίους δὲ ἐπέτριψαν Ἀννίβας τε καὶ Ῥωμαῖοι. Ἔστι δὲ πλησίον τῆς Τεμέσης ἡρῷον, ἀγριελαίοις συνηρεφές, Πολίτου τῶν Ὀδυσσέως ἑταίρων, ὃν δολοφονηθέντα ὑπὸ τῶν βαρβάρων γενέσθαι βαρύμηνιν, ὥστε τοὺς περιοίκους δασμολογεῖν αὐτῷ κατά τι λόγιον, καὶ παροιμίαν εἶναι πρὸς τοὺς ἀηδεῖς, τὸν ἥρωα τὸν ἐν Τεμέσῃ λεγόντων ἐπικεῖσθαι αὐτοῖς. Λοκρῶν δὲ τῶν Ἐπιζεφυρίων ἑλόντων τὴν πόλιν, Εὔθυμον μυθεύουσι τὸν πύκτην καταβάντα ἐπ' αὐτὸν κρατῆσαι τῇ μάχῃ καὶ βιάσασθαι παραλῦσαι τοῦ δασμοῦ τοὺς ἐπιχωρίους.

Ταύτης δὲ τῆς Τεμέσης φασὶ μεμνῆσθαι τὸν ποιητήν, οὐ τῆς ἐν Κύπρῳ Ταμάσου· λέγεται γὰρ ἀμφοτέρως τὸ |

ἐς Τεμέσην μετὰ χαλκόν,

⟨καὶ

ἐς Ταμάσην μετὰ χαλκόν·⟩

καὶ δείκνυται χαλκουργεῖα πλησίον, ἃ νῦν ἐκλέλειπται.

TEST. : *Chrest.* VI 8 (1-2, 5-10, 14-15, 18) ; Eust. *Hom.* 1409, 11 (1-3, 5-10, 14-15).

---

1 Λάου Α ω' : Λαύου *Chrest.* def. Eust. ‖ 2 Τεμέση Α ω' Eust. : Τέμεσα *Chrest.* ‖ 4 ἐπέτριψαν ω' : ἐπερίτριψαν Α ‖ 5 Τεμέσης ACv : -μέσσης WsB def. *Chrest.* Eust. ‖ συνηρεφές ω' Eust. : συνειρ- Α def. *Chrest.* ‖ 8 δασμολογεῖν Α ω' Eust. : -φορεῖν *Chrest.* ‖ 9 πρὸς τοὺς ἀηδεῖς Meineke : πρὸς αὐτούς · μηδεὶς *Chrest.* [om. πρὸς αὐτοὺς] Α ω' (ὅθεν ἐπὶ τῶν ἀγριαινόντων ἔξω καιροῦ παροιμία κεῖται · ὁ ἐν Τεμέσῃ ἥρως aliunde affert Eust.) πρὸς τοὺς ἀνηλεεῖς Buttmann ‖ 14 δὲ Α : τε ω' ‖ 15 Κύπρῳ Eust. : κρύπτῳ Α ω' def. *Chrest.* ‖ Ταμάσου teste Eust. (τὴν μέντοι ἐν Κύπρῳ Τεμέσην Τάμασον ἀξιοῦσι διὰ τοῦ ᾱ οἱ παλαιοὶ λέγεσθαι) : Ταμάσσου Α [sine acc.] ω' Ταμεσσοῦ Β Τεμεσσοῦ s *Chrest.* ‖ 17-18 καὶ-χαλκὸν suppl. Lasserre coll. *Chrest.* (λέγεται καὶ Ταμάση διὰ τοῦ ᾱ) et St. Byz. Τάμασος · .... ἐντεῦθέν τινες γράφουσιν · ἐς Ταμάσην μετὰ χαλκόν.

Toute proche de Témésa se trouve Térina, qui fut détruite par Hannibal parce qu'il ne pouvait en assurer la garde, quand il dut se réfugier dans le Brettion même[1]. Puis viennent Cosentia, la capitale du Brettion, et, un peu plus loin vers l'intérieur, la place forte naturellement défendue de Pandosia, près de laquelle fut tué Alexandre le Molosse[2]. Il avait été, lui aussi, trompé par l'oracle de Dodone, qui lui prescrivait de se garder de l'Achéron et de Pandosia[3]. En effet, ces noms étaient connus comme noms de lieux en Thesprotie, mais c'est dans le Brettion qu'il trouva la mort. La place forte, il faut le dire, embrasse trois sommets, et un cours d'eau connu sous le nom d'Achéron la longe. Or un autre oracle avait contribué à son erreur :

Un jour, ô Pandosia, ville aux trois éminences,
Un jour tu causeras la mort d'un peuple immense.

Il avait cru, en effet, qu'il prédisait la mort de ses ennemis et non celle des siens. On rapporte aussi[4] que Pandosia fut autrefois le palais des rois d'Œnotrie.

A Cosentia succède Hipponion, fondation locrienne. Propriété des Bretticns, elle leur fut prise par les Romains, qui substituèrent à son nom celui de Vibo Valentia[5]. Le pays alentour est riche en pâturages et remarquablement fleuri ; aussi la croyance veut-elle que Coré se plaise à y venir de Sicile cueillir des fleurs. En vertu de cette légende[6], les femmes d'Hipponion se sont fait une tradition d'aller cueillir des fleurs et de s'en tresser des couronnes, et ce serait même une honte pour elles de porter dans les fêtes des couronnes qu'elles auraient achetées. La ville possède un port

1. En 203, information d'Artémidore recueillie peut-être chez Polybe.

2. En 330, information que sa date et l'évocation d'un oracle pareil à celui de Laos cité en VI, 1, 1 conduisent à attribuer à Timée.

3. Le texte en est conservé dans la *Suda*, s. v. τόνον.

4. Information recueillie sans doute chez Antiochos.

5-6. *Notes complémentaires*, p. 221.

Ταύτης δὴ συνεχὴς Τερίνα, ἣν Ἀννίβας καθεῖλεν, οὐ δυνάμενος φυλάττειν, ὅτε δὴ εἰς αὐτὴν καταπεφεύγει τὴν Βρεττίαν. Εἶτα Κωσεντία μητρόπολις Βρεττίων· μικρὸν δ' ὑπὲρ ταύτης Πανδοσία, φρούριον ἐρυμνόν, περὶ ἣν Ἀλέξανδρος ὁ Μολοττὸς διεφθάρη. Ἐξηπάτησε δὲ καὶ τοῦτον ὁ ἐκ Δωδώνης χρησμός, φυλάττεσθαι κελεύων τὸν Ἀχέροντα καὶ τὴν Πανδοσίαν· δεικνυμένων γὰρ ἐν τῇ Θεσπρωτίᾳ ὁμωνύμων τούτοις, ἐνταῦθα κατέστρεψε τὸν βίον. Τρικόρυφον δ' ἐστὶ τὸ φρούριον, καὶ παραρρεῖ ποταμὸς Ἀχέρων. Προσηπάτησε δὲ καὶ ἄλλο λόγιον,

Πανδοσίη τρικόλωνε, πολύν ποτε λαὸν ὀλέσσεις·

ἔδοξε γὰρ πολεμίων φθοράν, οὐκ οἰκείων δηλοῦσθαι. Φασὶ δὲ καὶ βασίλειόν ποτε γενέσθαι τῶν Οἰνωτρικῶν βασιλέων τὴν Πανδοσίαν.

Μετὰ δὲ τὴν Κωσεντίαν Ἱππώνιον, Λοκρῶν κτίσμα· Βρεττίους δὲ κατέχοντας ἀφείλοντο Ῥωμαῖοι καὶ μετωνόμασαν Οὐιβῶναν Οὐαλεντίαν. Διὰ δὲ τὸ εὐλείμωνα εἶναι τὰ περικείμενα χωρία καὶ ἀνθηρὰ τὴν Κόρην ἐκ Σικελίας πεπιστεύκασιν ἀφικνεῖσθαι δεῦρο ἀνθολογήσουσαν· ἐκ δὲ τούτου ταῖς γυναιξὶν ἐν ἔθει γέγονεν ἀνθολογεῖν τε καὶ στεφανηπλοκεῖν, ὥστε ταῖς ἑορταῖς αἰσχρὸν εἶναι στεφάνους ὠνητοὺς φορεῖν. Ἔχει δ' ἐπίνειον,

---

TEST. : St. Byz. Πανδοσία (4-5, 9, 12-13) ; *Chrest.* VI 9 (3-13). Schol. A ad 18 Οὐιβώναν (sic) : Τὴν νῦν Βιβώναν λεγομένην.

---

1 δὴ A : δὲ ω' ‖ 3 Βρεττίαν sB : Βριττίαν A ω' ‖ Κωσεντία Aω' E : Κοσ- *Chrest.* ‖ Βρεττίων *Chrest.* E : Βριττίων A ω' ‖ 8-9 Θεσπρωτίᾳ-τρικόρυφον om. C ‖ 10 παραρρεῖ A ω' : παραρεῖ vB περιρρεόμενον *Chrest.* ‖ 12 Πανδοσίη St. Byz. : -σία *Chrest.* A ω' ‖ 14 Οἰνωτρικῶν A : Οἰνο- ω' ‖ 18 Οὐιβῶναν A ω' [-βώναν uterque] : -βώνων vs Οὐιβῶνα Casaubon.

aménagé jadis, quand il l'eut conquise, par Agathoclès, le tyran de la Sicile[1].

Quand on fait route de là sur Port-Héraclès, l'orientation des caps de l'Italie qui bordent le détroit commence à s'infléchir vers l'ouest. On passe ensuite au cours de ce trajet la ville de Medma, elle aussi fondation locrienne, près d'une source considérable qui porte le même nom[2]. Elle possède dans son voisinage un port nommé Emporion. Tout près de là se trouve aussi le cours du Métaure, avec un mouillage du même nom. En face de cette côte sont situées les îles Lipari, à une distance de 200 stades[3] du détroit de Sicile. Certains auteurs[4] les identifient avec l'île de cet Éole dont parle le poète dans l'Odyssée[5]. On en compte sept, toutes visibles et de Sicile et du continent dans la région de Medma. Nous en parlerons dans le chapitre sur la Sicile[6]. Au Métaure déjà mentionné succède, à ... stades[7], une seconde rivière du nom de Métaure. Puis vient le Scylléon, qui est un haut rocher formant presqu'île, avec un isthme peu élevé, accessible aux bateaux des deux côtés. Anaxilaos, tyran de Rhégion[8], défendit cet isthme par une muraille contre les Tyrrhéniens, y aménagea une base navale et interdit aux pirates l'accès du détroit de Sicile. Près de là, en effet, à 250 stades de Medma[9], se trouve le Cænys, qui est le dernier cap de l'Italie et celui qui détermine le détroit en face de la Sicile et du Cap Pélorias. Le Pélorias est

1. La conquête eut lieu peu de temps avant sa mort, survenue en 289 (Ciaceri, III, 32).
2. *Notes complémentaires*, p. 221.
3. 37 km : on en compte, en réalité, 60.
4. Identification banale, attestée déjà par Thucydide, III, 88, 1, et au moins aussi ancienne que la colonisation de Lipara en 580, mais contestée par Ératosthène (cf. Strab., I, 2, 13).
5. X, I ss.
6. *Infra* VI, 2, 10-11.
7. Le libellé de la phrase postule une indication de distance, omise par un copiste. Si le premier Métaure est identique au Torrente Budello (voir le *Lexique*), le chiffre à restituer est 5 stades.
8. De 494 à 476, l'information remonte à Timée.
9. 46,25 km, estimation correcte.

ὃ κατεσκεύασέ ποτε Ἀγαθοκλῆς ὁ τύραννος τῶν Σικελιωτῶν, κρατήσας τῆς πόλεως.

Ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὸν Ἡρακλέους λιμένα πλεύσασιν ἀρχὴ τοῦ ἐπιστρέφειν τὰ ἄκρα τῆς Ἰταλίας τὰ πρὸς τῷ Πορθμῷ πρὸς τὴν ἑσπέραν. Ἐν δὲ τῷ παράπλῳ τούτῳ Μέδμα, πόλις Λοκρῶν τῶν αὐτῶν ὁμώνυμος κρήνῃ μεγάλῃ, πλησίον ἔχουσα ἐπίνειον καλούμενον Ἐμπόριον· ἐγγὺς δὲ καὶ Μέταυρος ποταμός, καὶ ὕφορμος ὁμώνυμος. Πρόκεινται δὲ τῆς ἠιόνος ταύτης αἱ τῶν Λιπαραίων νῆσοι, διέχουσαι τοῦ Πορθμοῦ σταδίους διακοσίους. Οἱ δ' Αἰόλου φασίν, οὗ καὶ τὸν ποιητὴν μεμνῆσθαι κατὰ τὴν Ὀδύσσειαν· εἰσὶ δ' ἑπτὰ τὸν ἀριθμὸν ἐν ἀπόψει πᾶσαι καὶ τοῖς ἐκ τῆς Σικελίας καὶ τοῖς ἐκ τῆς ἠπείρου τοῖς κατὰ τὴν Μέδμαν ἀφορῶσι· περὶ ὧν ἐροῦμεν, ὅταν περὶ τῆς Σικελίας λέγωμεν. Ἀπὸ δὲ τοῦ Μεταύρου ποταμοῦ ⟨ἐστιν ἐν .... σταδίοις ποταμὸς⟩ Μέταυρος ἕτερος· ἐκδέχεται δ' ἐντεῦθεν τὸ Σκύλλαιον, πέτρα χερρονησίζουσα ὑψηλή, τὸν ἰσθμὸν ἀμφίδυμον καὶ ταπεινὸν ἔχουσα, | ὃν Ἀναξίλαος ὁ τύραννος τῶν Ῥηγίνων ἐπετείχισε τοῖς Τυρρηνοῖς, κατασκευάσας ναύσταθμον, καὶ ἀφείλετο τοὺς λῃστὰς τὸν διὰ τοῦ Πορθμοῦ διάπλουν. Πλησίον γάρ ἐστι καὶ ἡ Καῖνυς, διέχουσα τῆς Μέδμης σταδίους πεντήκοντα καὶ διακοσίους, ἡ τελευταῖα ἄκρα ποιοῦσα τὰ στενὰ τοῦ Πορθμοῦ πρὸς τὴν ἐκ τῆς Σικελίας ἄκραν τὴν Πελωριάδα· ἔστι δ' αὕτη

---

6 Μέδμα A in lemmate : Μέδαμα A [in textu] ω' || 7 Ἐμπόριον A ω' : -ρεῖον Ws || 9 ἠιόνος A ω' E : ἠονο[ς] E supra uersum || Λιπαραίων AE : -ρέων ω' || 12 ἀπόψει s : ἀποψὶ A ω' [-όψι] || πᾶσαι Coray : πᾶσι A ω' || 13 Μέδμαν Kramer : Μεδάμαν A ω' [Μέ-] || 16 lacunam agnouit suppleuitque e. g. Lasserre : ποταμὸς pro Μέταυρος scribi uult Kramer alii alia || 17 Σκύλλαιον A ω' : Σκύλαιον E || χερρονησίζουσα EWB : χερροννη- ACvs || 21 Καῖνυς Xylander : Κένυς A ω' Γένυς E || 22 Μέδμης A ω' E : Μεδάμης B[1] || 23 ἄκρα ποιοῦσα Kramer : ποιοῦσα ἄκρα A ω' || 24 Πελωριάδα Clüver : -ρίδα A ω'.

l'un des trois caps qui donnent à l'île sa forme triangulaire. Il pointe vers le levant d'été[1], le Cænys, au contraire, vers l'ouest, les deux caps décrivant, l'un en face de l'autre, leur courbe en sens inverse. Du Cap Cænys au sanctuaire de Poséidon, ou Colonne de Rhégion, le goulot du détroit atteint une longueur d'environ 6 stades et sa largeur, dans sa partie la plus étroite, est légèrement supérieure[2]. De la Colonne jusqu'à Rhégion, on compte 100 stades[3], le détroit s'élargissant à mesure qu'on se rapproche de la mer extérieure et orientale connue sous le nom de Mer de Sicile.

6. Rhégion a été fondée par des Chalcidiens, dont on raconte[4] qu'ils avaient été prélevés sur leur nation à raison d'un sur dix à cause d'une disette, sur le conseil d'un oracle[5], pour être voués à Apollon et que, par la suite, ils quittèrent Delphes et vinrent s'installer à cet endroit avec d'autres compatriotes enrôlés au passage. Au dire d'Antiochos[6], cependant, ces Chalcidiens auraient été appelés là par des habitants de Zanclé, qui leur auraient adjoint en qualité de chef de la colonie un certain Antimnestos. Des exilés messéniens du Péloponnèse prirent également part à cette colonisation, victimes de factieux qui refusaient de donner réparation aux Lacédémoniens après l'affaire du viol des jeunes filles envoyées à Limnæ pour y célébrer une fête religieuse[7], alors qu'ils les avaient, eux aussi, outragées et qu'ils avaient tué les hommes accourus à leur secours. Après s'être repliés à Macistos, ces exilés avaient envoyé à Delphes une députation pour reprocher à Apollon et à Artémis de leur accorder un sort pareil en échange de leur dévouement à défendre leur cause et pour demander au dieu comment être sauvés de l'extermination. Apollon leur avait ordonné alors de se joindre

1. C'est-à-dire à peu près le nord-est.
2. 6 stades feraient 1110 m. Voir *Notes complémentaires*, p. 221.
3. 18, 5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 221.
4. Le récit vient de Timée (cf. Jacoby *ad* Antiochos F 9), mais était déjà connu d'Aristote dans son entier (cf. Heracl., *Pol.* 25). Sur la fondation de Rhégion, voir G. Vallet, 56-80.
5-7. *Notes complémentaires*, p. 222.

μία τῶν τριῶν τῶν ποιουσῶν τρίγωνον τὴν νῆσον, νεύει δὲ ἐπὶ θερινὰς ἀνατολάς, καθάπερ ἡ Καῖνυς πρὸς τὴν ἑσπέραν, ἀνταποστροφήν τινα ἀπ' ἀλλήλων ποιουμένων αὐτῶν. Ἀπὸ δὲ Καίνυος μέχρι τοῦ Ποσειδωνίου, τῆς Ῥηγίνων στυλίδος, τοῦ Πορθμοῦ διήκει στενωπὸς ὅσον ἑξαστάδιος, μικρῷ δὲ πλέον τὸ ἐλάχιστον διαπέραμα, ἀπὸ δὲ στυλίδος ἑκατὸν εἰς Ῥήγιον, ἤδη τοῦ Πορθμοῦ πλατυνομένου, προϊοῦσι πρὸς τὴν ἔξω καὶ πρὸς ἕω θάλατταν τὴν τοῦ Σικελικοῦ καλουμένου πελάγους.

6. Κτίσμα δ' ἐστὶ τὸ Ῥήγιον Χαλκιδέων, οὓς κατὰ χρησμὸν δεκατευθέντας τῷ Ἀπόλλωνι δι' ἀφορίαν, ὕστερον ἐκ Δελφῶν ἀποικῆσαι δεῦρό φασι, παραλαβόντας καὶ ἄλλους τῶν οἴκοθεν · ὡς δ' Ἀντίοχός φησι, Ζαγκλαῖοι μετεπέμψαντο τοὺς Χαλκιδέας καὶ οἰκιστὴν Ἀντίμνηστον συνέστησαν ἐκείνων. Ἦσαν δὲ τῆς ἀποικίας καὶ οἱ Μεσσηνίων φυγάδες τῶν ἐν Πελοποννήσῳ καταστασιασθέντες ὑπὸ τῶν μὴ βουλομένων δοῦναι δίκας ὑπὲρ τῆς φθορᾶς τῶν παρθένων τῆς ἐν Λίμναις γενομένης τοῖς Λακεδαιμονίοις, ἃς καὶ αὐτοὶ ἐβιάσαντο, πεμφθείσας ἐπὶ τὴν ἱερουργίαν, καὶ τοὺς ἐπιβοηθοῦντας ἀπέκτειναν. Παραχωρήσαντες οὖν εἰς Μάκιστον οἱ φυγάδες πέμπουσιν εἰς θεοῦ, μεμφόμενοι τὸν Ἀπόλλω καὶ τὴν Ἄρτεμιν, εἰ τοιούτου τυγχάνοιεν ἀνθ' ὧν ἐτιμώρουν αὐτοῖς, καὶ πυνθανόμενοι, πῶς ἂν σωθεῖεν ἀπολωλότες. Ὁ δ' Ἀπόλλων

TEST. : Eust. *Dion.* 277, 27 (10); *Chrest.* VI 10 (15-24).

---

2 Καῖνυς ω' : Κένυς A ‖ 4 Καίνυος Xylander : Κένυος Aω' Γένυος E ‖ 6 num ἑκκαιδεκαστάδιος ? ‖ 8 προϊοῦσι Aω' : πελάγους C ‖ 12 ἀποικῆσαι Aω' : -κίσαι C ‖ 13 Ζαγκλαῖοι AB[s] : Ζακλαῖοι WvsB Ζαχαῖοι C ‖ 14 Ἀντίμνηστον Aω' : -μνησον C ‖ 19 αὐτοὶ *Chrest.* [καὶ αὐτῶν Μεσσηνίων] Aω' : αὐτὰς Coray edd. præter Jones ‖ 23 τοιούτου Kramer : τοιοῦτοι *Chrest.* Aω'.

à l'expédition des Chalcidiens à Rhégion et de se montrer reconnaissants envers Artémis qui, loin de les perdre, les avait au contraire sauvés, puisqu'ils allaient ainsi échapper à l'anéantissement imminent de leur patrie, destinée à devenir bientôt la proie des Spartiates. Ils obéirent, et de là vient que les tyrans de Rhégion furent toujours de souche messénienne jusqu'à Anaxilaos[1]. Antiochos[2] assure que ce lieu fut autrefois entièrement peuplé de Sicules et de Morgètes, qui passèrent ensuite en Sicile, chassés par les Œnotriens. Certains auteurs[3] veulent aussi que le nom de la ville de Morgantion remonte à cette époque et vienne des Morgètes.

La cité de Rhégion fut extrêmement puissante et posséda de nombreuses dépendances tout alentour. Elle garda de tout temps des défenses fortifiées du côté de l'île, de l'antiquité jusqu'à nos jours, puisqu'elle les avait récemment encore quand Sextus Pompée souleva la Sicile[4].

Touchant le nom de Rhégion, l'une des hypothèses proposées l'explique avec Eschyle par le bouleversement qui a marqué cette région : la Sicile aurait été *arrachée* du continent par des tremblements de terre. Citons, entre autres auteurs, Eschyle lui-même :

C'est pourquoi, depuis lors, on l'appelle Rhégion[5].

Pour prouver qu'un tel événement n'est pas invraisemblable, les auteurs[6] allèguent les phénomènes similaires observés sur l'Etna et dans d'autres parties de la Sicile, sur l'île de Lipara et sur les îles voisines, enfin sur Pithécusses et sur toute la côte qui lui fait face. Ils reconnaissent, il est vrai, qu'aujourd'hui la terre tremble rarement dans la région du détroit, parce que

1. Sur le génitif 'Αναξίλα après le nominatif 'Αναξίλαος de l'alinéa précédent, voir les exemples empruntés aux inscriptions attiques par W. Lademan, *De titulis atticis*, Thèse, Bâle, 1915, 87 ss.

2. Suite de F 9. Il datait la migration de 1034 (Van Compernolle, 491-496).

3-6. *Notes complémentaires*, p. 222.

ἐκέλευσε στέλλεσθαι μετὰ Χαλκιδέων εἰς τὸ Ῥήγιον καὶ τῇ ἀδελφῇ αὐτοῦ χάριν ἔχειν · οὐ γὰρ ἀπολωλέναι αὐτούς, ἀλλὰ σεσῶσθαι, μέλλοντάς γε δὴ μὴ συναφανισθήσεσθαι τῇ πατρίδι, ἁλωσομένῃ μικρὸν ὕστερον ὑπὸ Σπαρτιατῶν · οἱ δ' ὑπήκουσαν. Διόπερ οἱ τῶν Ῥηγίνων ἡγεμόνες μέχρι Ἀναξίλα τοῦ Μεσσηνίων γένους ἀεὶ καθίσταντο. Ἀντίοχος δὲ τὸ παλαιὸν ἅπαντα τὸν τόπον τοῦτον οἰκῆσαί φησι Σικελοὺς καὶ Μόργητας · διᾶραι ⟨δ'⟩ εἰς τὴν Σικελίαν ὕστερον, ἐκβληθέντας ὑπὸ τῶν Οἰνωτρῶν. Φασὶ δέ τινες καὶ τὸ Μοργάντιον ἐντεῦθεν τὴν προσηγορίαν ἀπὸ τῶν Μοργήτων ἔχειν. |

Ἴσχυσε δὲ μέγιστον ἡ τῶν Ῥηγίνων πόλις καὶ περιοικίδας ἔσχε συχνάς, ἐπιτείχισμά τε ὑπῆρξεν ἀεὶ τῇ νήσῳ καὶ πάλαι καὶ νεωστὶ ἐφ' ἡμῶν, ἡνίκα Σέξτος Πομπήιος ἀπέστησε τὴν Σικελίαν.

Ὠνομάσθη δὲ Ῥήγιον, εἴθ', ὥς φησιν Αἰσχύλος, διὰ τὸ συμβὰν πάθος τῇ χώρᾳ ταύτῃ · ἀπορραγῆναι γὰρ ἀπὸ τῆς ἠπείρου τὴν Σικελίαν ὑπὸ σεισμῶν, ἄλλοι τε κἀκεῖνος εἴρηκεν ·

ἀφ' οὗ δὴ Ῥήγιον κικλήσκεται.

Τεκμαίρονται δ' ἀπὸ τῶν περὶ τὴν Αἴτνην συμπτωμάτων καὶ τῶν κατ' ἄλλα μέρη τῆς Σικελίας καὶ τῶν κατὰ Λιπάραν καὶ τὰς περὶ αὐτὴν νήσους, ἔτι δὲ τῶν κατὰ τὰς Πιθηκούσσας καὶ τὴν προσεχῆ περαίαν ἅπασαν οὐκ ἀπεικὸς ὑπάρχειν καὶ τοῦτο συμβῆναι. Νυνὶ μὲν οὖν ἀνεῳγμένων τούτων τῶν στομάτων, δι' ὧν τὸ πῦρ ἀναφυσᾶται καὶ

TEST. : *Chrest.* VI 10 (1-4, 8-9), 11 (16-18, 20-25) ; Eust. *Dion.* 277, 28 (16-18).

---

8 δ' Casaubon et iam prius i : om. A ω' def. *Chrest.* || 9 Οἰνωτρῶν Coray : -τρίων A ω' [-τριῶν] -τρέων n unde B² || 14 καὶ ante ἐφ' ἡμῶν add. C || Σέξτος Aldina : Σέξστος A [Σέκστος pr. man. in mg.] s Σέστος ω' || 19 Ῥήγιον A ω' : Ῥήγινον B || 23 ἔτι δὲ τῶν A ω' E : ἔτι δὲ καὶ τῶν *Chrest.*

les bouches par lesquelles s'exhale le feu et se déversent les matières incandescentes et l'eau sont depuis longtemps ouvertes. Mais ils affirment qu'autrefois, quand tous les conduits menant à la surface de la terre étaient encore bouchés, le feu couvant sous terre et l'air sous pression provoquaient de brutales secousses sismiques et que les terres ainsi ébranlées avaient fini par céder à la poussée des vents et par ouvrir, en se déchirant, le passage aux deux mers qui les bordaient. Cette explication vaut non seulement pour la mer du détroit, mais aussi pour la mer qui sépare les unes des autres toutes les îles de ces parages, car Prochyté, Pithécusses, Capri et les îles de Leucosia, des Sirènes et des Œnotrides sont des fragments détachés du continent. D'autres îles, en revanche, ont surgi des profondeurs de la mer, comme cela se passe encore aujourd'hui en plusieurs endroits. Il y a lieu de croire, en effet, que les îles situées en pleine mer se sont plutôt soulevées du fond que détachées de la côte. Mais pour celles qu'on voit devant les promontoires et séparées d'eux par un simple détroit, il est plus raisonnable d'admettre qu'elles en ont été arrachées.

Cela dit, il est encore permis de se demander, touchant le nom de Rhégion, quelle hypothèse est la plus vraie : celle qui lui attribue l'origine que nous venons de mettre en lumière, ou cette autre, qui l'explique par la célébrité de la ville et veut que son nom, assimilé au mot latin signifiant *royal*[1], lui ait été donné par des Samnites, puisque les fondateurs de cette nation faisaient partie de l'état romain et se servaient abondamment du latin[2]. Et c'est vrai que Rhégion fut célèbre, qu'elle fonda et colonisa plusieurs cités, qu'elle donna le jour à des hommes de valeur qui se distinguèrent et dans la politique et dans la science[3]. Mais elle n'en fut pas moins détruite de fond en comble par Denys[4], qui ne pouvait pardonner à ses habitants de lui avoir envoyé la fille du bourreau quand, désireux

1-4. *Notes complémentaires*, pp. 222-223.

μύδροι καὶ ὕδατα ἐκπίπτει, σπάνιόν τι σείεσθαί φασι τὴν περὶ τὸν Πορθμὸν γῆν, τότε δὲ πάντων ἐμπεφραγμένων τῶν εἰς τὴν ἐπιφάνειαν πόρων, ὑπὸ γῆς σμυχόμενον τὸ πῦρ καὶ τὸ πνεῦμα σεισμοὺς ἀπειργάζετο σφοδρούς, μοχλευόμενοι δ' οἱ τόποι πρὸς τὴν βίαν τῶν ἀνέμων ὑπεῖξάν ποτε καὶ ἀναρραγέντες ἐδέξαντο τὴν ἑκατέρωθεν θάλατταν καὶ ταύτην καὶ τὴν μεταξὺ τῶν ἄλλων τῶν ταύτῃ νήσων. Καὶ γὰρ ἡ Προχύτη καὶ Πιθηκοῦσσαι ἀποσπάσματα τῆς ἠπείρου καὶ αἱ Καπρίαι καὶ ἡ Λευκωσία καὶ Σειρῆνες καὶ Οἰνωτρίδες. Αἱ δὲ καὶ ἐκ τοῦ πελάγους ἀνέδυσαν, καθάπερ καὶ νῦν πολλαχοῦ συμβαίνει· τὰς μὲν γὰρ πελαγίας ἐκ βυθοῦ μᾶλλον ἀνενεχθῆναι πιθανόν, τὰς δὲ προκειμένας τῶν ἀκρωτηρίων καὶ πορθμῷ διῃρημένας ἐντεῦθεν ἀπερρωγέναι δοκεῖν εὐλογώτερον.

Πλὴν εἴτε διὰ ταῦτα τοὔνομα τῇ πόλει γέγονεν, εἴτε διὰ τὴν ἐπιφάνειαν τῆς πόλεως, ὡς ἂν βασίλειον τῇ Λατίνῃ φωνῇ προσαγορευσάντων Σαυνιτῶν διὰ τὸ τοὺς ἀρχηγέτας αὐτῶν κοινωνῆσαι Ῥωμαίοις τῆς πολιτείας καὶ ἐπὶ πολὺ χρήσασθαι τῇ Λατίνῃ διαλέκτῳ, πάρεστι σκοπεῖν, ὁποτέρως ἔχει τἀληθές. Ἐπιφανῆ δ' οὖν πόλιν οὖσαν καὶ πολλὰς μὲν πόλεις οἰκίσασαν, πολλοὺς δ' ἄνδρας παρασχομένην ἀξίους λόγου, τοὺς μὲν κατὰ πολιτικὴν ἀρετήν, τοὺς δὲ κατὰ παιδείαν, κατασκάψαι Διονύσιον αἰτιασάμενον, ὅτι αἰτησαμένῳ κόρην πρὸς

TEST. : *Chrest.* VI 11 (1-14) ; Eust. *Dion.* 280, 35 (9), 277, 28 (8-10), 33 (16-17). Schol. A ad 16 βασίλειον : Ση. ὅτι τὸ Ῥήγιον καὶ ἀπὸ τοῦ βασίλειον χρηματίσαι κέκληται · ῥήγες γὰρ οἱ βασιλεῖς Λατίνων φωνῇ ; schol. Eust. ibid. ῥῆγες γὰρ καὶ ῥέγες οἱ βασιλεῖς.

---

3 σμυχόμενον *Chrest.* Aω' : μυχόμενον vs ‖ 7 θάλατταν *Chrest.* Aω' : -σσαν Es ‖ 10 Σειρῆνες Aω' E Eust. : Σειρηνοῦσσαι *Chrest.* ‖ καὶ Οἰνωτρίδες *Chrest.* E : καὶ αἱ Οἰνωτρίδες Aω' def. Eust. ‖ 15 ταῦτα E : ταύτην Aω'.

de se marier, il leur avait demandé une jeune fille de chez eux. Son fils, après cela, en releva un quartier et lui donna le nom de Phœbia. Mais à l'époque de Pyrrhus, la garnison campanienne imposée à la ville massacra malgré les traités la plus grande partie de ses habitants[1]. Un peu avant les guerres Marsiques, des tremblements de terre renversèrent à leur tour plusieurs quartiers d'habitation[2]. Enfin, lorsque César Auguste eut chassé Pompée de Sicile et qu'il vit à quel point la ville était dépeuplée, il lui accorda un renfort d'habitants prélevé sur son armée, de telle sorte que sa population est aujourd'hui assez considérable[3].

7. A 50 stades à l'est de Rhégion[4], le navigateur range le cap de Leucopétra, appelé ainsi à cause de sa couleur. On le considère[5] comme le terme de la chaîne des Apennins. On gagne de là l'Héracléion, qui est le promontoire terminal de l'Italie et qui regarde le sud. En effet, sitôt qu'on l'a doublé, la route des navires suit jusqu'au Cap d'Iapygie la direction donnée par le vent du sud-ouest, puis elle tourne de plus en plus vers le nord-ouest, en direction du Golfe Ionien. A l'Héracléion succède, en territoire locrien, un cap appelé Zéphyrion, avec un port protégeant des vents d'ouest, ce qui lui a valu son nom[6]. Puis vient la ville de Locres Épizéphyrienne, qui fut colonisée par les Locriens du Golfe de Crissa sous la conduite d'Évanthès, peu de temps après les fondations de

1. Information de Timée : l'occupation romano-campanienne de la ville dura de 282 à 270.
2. Témoignage isolé, certainement dû à Posidonius.
3. En 36, information ajoutée par Strabon et qui se distingue des précédentes en ce qu'elle ne touche que de très loin aux malheurs de Rhégion, thème de l'alinéa.
4. 9,25 km : cette distance conduit à la Punta di Pellaro, le plus accentué des promontoires de ce rivage. Mais il est situé droit au sud de Rhégion, tandis que le Capo delle Armi, 7 km plus loin, la Πέτρα τῆς 'Ρηγίνης (Thuc., VII, 35, 2), marque le milieu de la courbe décrite par Strabon. Artémidore entendait certainement le second cap, signalé par une falaise de couleur claire.
5-6. *Notes complémentaires*, p. 223.

γάμον τὴν τοῦ δημίου θυγατέρα προὔτειναν· ὁ δ' υἱὸς αὐτοῦ μέρος τι τοῦ κτίσματος ἀναλαβὼν Φοιβίαν ἐκάλεσεν. Ἐπὶ Πύρρου δὲ ἡ τῶν Καμπανῶν φρουρὰ παρασπονδηθέντας διέφθειρε τοὺς πλείστους· μικρὸν δὲ πρὸ τῶν Μαρσικῶν καὶ σεισμοὶ κατήρειψαν πολὺ τῆς κατοι|κίας. Πομπήιον δ' ἐκβαλὼν τῆς Σικελίας ⟨ὁ⟩ Σεβαστὸς Καῖσαρ, ὁρῶν λειπανδροῦσαν τὴν πόλιν, συνοίκους ἔδωκεν αὐτῇ τῶν ἐκ τοῦ στόλου τινάς, καὶ νῦν ἱκανῶς εὐανδρεῖ.

7. Ἀπὸ δὲ τοῦ Ῥηγίου πλέοντι πρὸς ἕω Λευκοπέτραν καλοῦσιν ἄκραν ἀπὸ τῆς χρόας ἐν πεντήκοντα σταδίοις, εἰς ἣν τελευτᾶν φασι τὸ Ἀπέννινον ὄρος. Ἐντεῦθεν δὲ Ἡράκλειον, ὃ δὴ τελευταῖον ἀκρωτήριον νεύει πρὸς μεσημβρίαν· κάμψαντι γὰρ εὐθὺς ὁ πλοῦς Λιβὶ μέχρι πρὸς ἄκραν Ἰαπυγίαν· εἶτ' ἐκκλίνει πρὸς ἄρκτον ἀεὶ καὶ μᾶλλον καὶ πρὸς τὴν ἑσπέραν ἐπὶ τὸν κόλπον τὸν Ἰόνιον. Μετὰ δὲ τὸ Ἡράκλειον ἄκρα τῆς Λοκρίδος, ἣ καλεῖται Ζεφύριον, ἔχουσα τοῖς ἑσπερίοις ἀνέμοις λιμένα, ἐξ οὗ καὶ τοὔνομα. Εἶθ' ἡ πόλις οἱ Λοκροὶ οἱ Ἐπιζεφύριοι, Λοκρῶν ἄποικοι τῶν ἐν τῷ Κρισαίῳ κόλπῳ, μικρὸν ὕστερον ἀπὸ τῆς Κρότωνος καὶ Συρακουσῶν κτίσεως ἀποικισθέντες

TEST. : *Chrest.* VI 11 (9, 12, 17-19); Eust. *Dion.* 277, 36 (9-11); 232, 24 (9-11); 281, 27 (16-17).

---

3 δὲ ἡ Kramer : ἡ δὲ A ω' ἐπὶ δὲ Πύρρου ἡ Siebenkees || 5 κατήρειψαν Coray : -ήριψαν A ω' || 6 Πομπήιον A ω' : -πήιος C || ὁ Coray : om A ω' || 7 αὐτῇ k Kramer : αὐτῷ A ω' || 11 τελευτᾶν E : -τᾷ A ω' || δὲ om. E || 13 Λιβὶ AB : λήγει E[ὁ πλοῦς om.] s λείβει CWv || 15 Ἰόνιον E : Ἰώνιον A ω' Eust. || 18 Ἐπιζεφύριοι Λοκρῶν *Chresl.* E : Ἐπιζεφύριοι ἐπεὶ Λοκρῶν A ω' || 19 Κρισαίῳ *Chresl.* E : Κραισώῳ A ω' Κροισαίῳ s Κρισσαίῳ B^{2} || 20 ἀπὸ τῆς Lasserre : τῆς ἀπὸ A ω' E ἀπὸ del. Coray || Συρακουσῶν EW[Συρρα-] : -κουσσῶν A ω' || κτίσεως E[supra uersum]sB[uterque τ supra uersum] : κρίσεως Aω'[sB in uersu] κύσεως E in uersu (e κρίσεως ortus error).

Crotone et de Syracuse[1]. Éphore[2], qui en fait une colonie des Locriens d'Oponte, se trompe. De fait, les premiers colons ne demeurèrent au Cap Zéphyrion que trois ou quatre ans, puis ils déplacèrent la ville avec le concours des Syracusains. A la même époque, en effet, les Syracusains, parmi lesquels il y avait aussi...[3]. Là où les Locriens avaient établi leur camp se trouve une fontaine du nom de Locria. De Rhégion à Locres, on compte 600 stades[4]. La ville est bâtie sur un escarpement appelé l'Ésopis[5].

8. On considère généralement que les Locriens eurent les premiers des lois écrites. Après une très longue période pendant laquelle ils retirèrent tous les avantages qu'offre une excellente législation, Denys, expulsé de Syracuse[6], vint se livrer chez eux aux actes les plus illégaux. Par exemple, se glissant avant la mère dans la chambre où la fiancée parée du vêtement nuptial attendait son époux, il jouissait d'elle avant lui. Ou encore, faisant amener aux banquets qu'il donnait les jeunes filles nubiles de la ville, il les faisait évoluer toutes nues au milieu d'une volée de colombes aux ailes non rognées qu'il avait lâchées dans la salle, ordonnant aussi à certaines d'entre elles de poursuivre ces oiseaux après leur avoir fait chausser, pour plus d'indécence, des chaussures à talons inégaux, l'un plus haut, l'autre plus bas. Il reçut cependant le châtiment qu'il méritait quand il retourna en Sicile pour y reconquérir le pouvoir[7], car les Locriens se débarrassèrent aussitôt de la garnison qu'il avait installée chez eux, se déclarèrent indépendants et s'emparèrent de sa femme et des enfants qu'il avait laissés avec elle, à savoir deux filles et le cadet de ses fils, déjà presque adolescents. L'autre,

1. *Notes complémentaires*, p. 223.
2. F 138.
3. *Notes complémentaires*, p. 223.
4. 111 km, près de deux fois la distance réelle.
5. *Notes complémentaires*, p. 223.
6. En 356. Le paragraphe entier, y compris l'évocation des lois de Zaleucos, qui en expose le thème, provient de Timée (on comparera notamment la fin de F 12).
7. Vers 346.

ὑπὸ Εὐάνθους· Ἔφορος δ' οὐκ εὖ, τῶν Ὀπουντίων Λοκρῶν ἀποίκους φήσας. Ἔτη μὲν οὖν τρία ἢ τέτταρα ᾤκουν ἐπὶ τῷ Ζεφυρίῳ· εἶτα μετήνεγκαν τὴν πόλιν, συμπραξάντων καὶ Συρακουσίων· ἅμα γὰρ οὗτοι, ἐν οἷς καὶ ⟨... Καὶ⟩ ἔστιν ἐκεῖ κρήνη Λοκρία, ὅπου οἱ Λοκροὶ ἐστρατοπεδεύσαντο. Εἰσὶ δ' ἀπὸ Ῥηγίου μέχρι Λοκρῶν ἑξακόσιοι στάδιοι. Ἵδρυται δ' ἡ πόλις ἐπ' ὀφρύος, ἣν Ἐσῶπιν καλοῦσι.

8. Πρῶτοι δὲ νόμοις ἐγγραπτοῖς χρήσασθαι πεπιστευμένοι εἰσί· καὶ πλεῖστον χρόνον εὐνομηθέντας Διονύσιος ἐκπεσὼν ἐκ τῆς Συρακουσίων ἀνομώτατα πάντων διεχρήσατο, ὅς γε προεγάμει μὲν παρεισιὼν εἰς τὸ δωμάτιον τὰς νυμφοστολισθείσας, συναγαγὼν δὲ τὰς ὡραίας παρθένους περιστερὰς ὁλοπτέρους ἐν τοῖς συμποσίοις ἠφίει, κἀκείνας ἐκέλευε γυρεύειν γυμνάς, τινὰς δὲ καὶ σανδάλια |ὑποδουμένας ἄζυγα, τὸ μὲν ὑψηλόν, τὸ δὲ ταπεινόν, περιδιώκειν [ἔφασαν] τοῦ ἀπρεποῦς χάριν. Δίκας μέντοι ἔτισεν, ἐπειδὴ πάλιν εἰς τὴν Σικελίαν ἐπανῆλθεν, ἀναληψόμενος τὴν ἀρχήν· καταλύσαντες γὰρ οἱ Λοκροὶ τὴν φρουρὰν ἠλευθέρωσαν σφᾶς καὶ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ καὶ τῶν παιδίων κύριοι κατέστησαν· δύο δ' ἦσαν αἱ θυγατέρες καὶ τῶν

TEST. : *Chrest.* VI 11 (6-7, 9-21); Eust. *Dion.* 281, 29 (9-10). Schol. A ad 7 Ἐσῶπιν : Ἡ νῦν Ἁγία Κυριακή.

---

4 Συρακουσίων Aldina : -κουσσίων A ω' Συρρακουσίων W ‖ ἐν οἷς καὶ ... καὶ ἔστιν Lasserre lacunam ex homœoteleuto ortam suspicans : ἐν οἷς καὶ ἔστιν A ω' ‖ 7 Ἐσῶπιν A ω' : Ἐπ- Meineke propter etymologiam ‖ 9 ἐγγραπτοῖς *Chrest.* A : ἐνγρ- ω' γραπτοῖς Eust. ‖ 10 εὐνομηθέντας AsB² (εὐνομήθησαν *Chrest.* εὐνομηθῆναι Eust.) : εὐνομι- ω' ‖ 11 Συρακουσίων Aldina : -κουσσίων A ω' Συρρακουσσίων W def. *Chrest.* ‖ 12 προεγάμει *Chrest.* AB² : προσγαμεῖ ω' ‖ 13 νυμφοστολισθείσας A ω' : -στοληθείσας *Chrest.* ‖ 15 ἐκέλευε *Chrest.* : -λευσε A ω' ‖ 17 ἔφασαν del. Casaubon : præbent *Chrest.* A ω' ‖ 21 αἱ WvsB : οἱ AC (τῶν δύο θυγατέρων .... κύριοι κατέστησαν *Chrest.*).

Apollocratès, commandait avec son père l'expédition qui devait assurer son retour à Syracuse. Denys eut beau supplier les Locriens de relâcher les membres de sa famille en leur promettant d'accepter les conditions qu'il leur plairait de fixer, et les Tarentins eurent beau plaider pour lui, ils refusèrent et préférèrent même endurer les rigueurs d'un siège et la dévastation de leur contrée. Mais ils déchargèrent sur ses filles le poids de leur colère et les étranglèrent après les avoir livrées à la prostitution. Puis ils brûlèrent leurs corps, broyèrent leurs os et jetèrent le tout à la mer.

Évoquant les lois écrites des Locriens, qui furent composées par Zaleucos d'éléments empruntés aux coutumes de Crète, de Sparte et de l'Aréopage, Éphore[1] note que l'une des premières innovations du législateur fut de fixer les peines dans l'énoncé des lois, alors qu'on remettait auparavant aux juges le soin de les fixer à l'occasion de chaque délit, parce qu'il constatait que leurs sentences n'étaient jamais identiques et qu'il estimait qu'elles devaient l'être. Il le loue également d'avoir rendu plus simple le formulaire des contrats. Il nous apprend encore que, plus tard, les habitants de Thurii, voulant surpasser les Locriens dans l'exactitude des détails, y avaient, en effet, acquis une gloire supérieure à la leur, mais s'étaient montrés moins capables, car ce n'est pas la stricte observance de détails bons pour des dénonciateurs professionnels qui fait la force d'une législation, mais le ferme maintien de principes simples. Tel était également le sentiment de Platon[2], quand il disait que les peuples qui ont le plus de lois ont aussi le plus de procès et les mœurs les plus

1. F 139. Voir le commentaire de M. Mühl, Klio, 22, 1928, 110-112, lequel établit notamment qu'Éphore a projeté sur son tableau de cette législation les théories de son maître Isocrate. L'allusion à des lois de l'Aréopage, en particulier, trahit cet artifice, l'Aréopage n'ayant eu ni lois ni coutumes et l'idée que s'en fait Éphore dérivant en droite ligne de l'*Aréopagitique*.

2. *Notes complémentaires*, p. 223.

υἱῶν ὁ νεώτερος ἤδη μειράκιον· ἅτερος γὰρ Ἀπολλοκράτης συνεστρατήγει τῷ πατρὶ τὴν κάθοδον. Πολλὰ δὲ δεομένῳ τῷ Διονυσίῳ καὐτῷ καὶ Ταραντίνοις ὑπὲρ αὐτοῦ, προέσθαι τὰ σώματα ἐφ' οἷς ἂν ἐθελήσωσιν, οὐκ ἔδοσαν, | ἀλλὰ πολιορκίαν ὑπέμειναν καὶ πόρθησιν τῆς χώρας, τὸν δὲ θυμὸν εἰς τὰς θυγατέρας τὸν πλεῖστον ἐξέχεαν· καταπορνευθείσας γὰρ ἐστραγγάλισαν, εἶτα καύσαντες τὰ σώματα κατήλεσαν τὰ ὀστᾶ καὶ κατεπόντωσαν.

Τῆς δὲ τῶν Λοκρῶν νομογραφίας μνησθεὶς Ἔφορος, ἣν Ζάλευκος συνέταξεν ἔκ τε τῶν Κρητικῶν νομίμων καὶ Λακωνικῶν καὶ ἐκ τῶν Ἀρεοπαγιτικῶν, φησὶν ἐν τοῖς πρώτοις καινίσαι τοῦτο τὸν Ζάλευκον, ὅτι, τῶν πρότερον τὰς ζημίας τοῖς δικασταῖς ἐπιτρεψάντων ὁρίζειν ἐφ' ἑκάστοις τοῖς ἀδικήμασιν, ἐκεῖνος ἐν τοῖς νόμοις διώρισεν, ἡγούμενος τὰς μὲν γνώμας τῶν δικαστῶν οὐχὶ τὰς αὐτὰς εἶναι περὶ τῶν αὐτῶν, δεῖν δ' ⟨εἶναι⟩ τὰς αὐτάς· ἐπαινεῖ δὲ καὶ τὸ ἁπλουστέρως περὶ τῶν [αὐτῶν] συμβολαίων διατάξαι. Θουρίους δ' ὕστερον ἀκριβοῦν θέλοντας πέρα τῶν Λοκρῶν ἐνδοξοτέρους μὲν γενέσθαι, χείρονας δέ· εὐνομεῖσθαι γὰρ οὐ τοὺς ἐν τοῖς νόμοις ἅπαντα φυλαττομένους τὰ τῶν συκοφαντῶν, ἀλλὰ τοὺς ἐμμένοντας τοῖς ἁπλῶς κειμένοις. Τοῦτο δὲ καὶ Πλάτων εἴρηκεν, ὅτι παρ' οἷς πλεῖστοι νόμοι καὶ

TEST.: *Chrest.* VI 11 (1-4, 6-8).

---

4 σώματα n^2 (γρ. σώματα) Coray : πράγματα *Chrest.* A ω' ‖ ἐφ' n^2 Xylander : ἐν *Chrest.* A ω' ‖ ἔδοσαν *Chrest.* A : ἔδωσαν ω' ‖ 7 ἐστραγγάλισαν *Chrest.* s B : -λησαν ACWv ‖ 11 Ἀρεοπαγιτικῶν Xylander : Ἀρεοπαγει- A Ἀρεωπαγη- ω' [Ἀρεο- C] Ἀρεοπαγητῶν s ‖ 12 τοῦτο Coray : τοῦτον A ω' ‖ 16 δ' εἶναι Kramer [qui δὲ] : δὲ A ω' ‖ ἐπαινεῖ δὲ Coray : ἐπαινεῖν A ω' ‖ 17 αὐτῶν del. Meineke : præbent A ω' ‖ 18 πέρα B^2 : παρὰ A ω' [περὶ s in mg.] ‖ Λοκρῶν A : ἄκρων ω' ‖ 20 ἅπαντα Xylander : ἅπαντας A ω' (puncta sub ς in B nulla uidi).

corrompues, de même que là où l'on voit beaucoup de médecins on peut penser qu'il y a beaucoup de maladies.

9. Le cours de l'Alex, qui marque la limite entre le territoire de Rhégion et la Locride, suit un profond ravin. Celui-ci se trouve être la cause d'un phénomène singulier dans le comportement des cigales : celles de la rive locrienne chantent, tandis que celles de l'autre rive sont muettes. La raison en est, pense-t-on[1], que l'habitat des secondes est situé sur le versant de l'ombre, où les cigales, constamment humides de rosée, ne peuvent déployer leurs membranes, tandis que les premières, exposées au soleil, gardent les leurs sèches et cornées, ce qui leur permet d'en tirer facilement leur chant. Aussi montrait-on à Locres une statue du cithariste Eunomos représenté avec une cigale posée sur sa cithare. Comme cet Eunomos concourait aux Jeux Pythiques contre Ariston de Rhégion, raconte Timée, et qu'ils se disputaient le pas, Ariston sollicita l'appui des Delphiens en faisant valoir que ses ancêtres avaient été voués au dieu de Delphes et que les fondateurs de leur colonie étaient partis de là. Eunomos allégua, de son côté, que des gens chez qui les cigales, les plus mélodieux des animaux, demeurent muettes ne méritaient pas même qu'on leur ouvrît les concours de chant. Ariston n'en remporta pas moins un grand succès d'estime et il pouvait à juste titre espérer la victoire. Mais elle échut quand même à Eunomos et il fit ériger dans sa patrie la statue que nous avons dite, parce que, l'une des cordes de son instrument étant venue à se rompre pendant le concours, une cigale s'était posée à sa place et l'avait suppléée de son chant.

1. La source de tout ce passage est Timée, dont le nom figure un peu plus bas et se retrouve dans la relation parallèle d'Antigonos de Carystos, *Hist. mir.*, 1 (= F 43). La variante connue de Pausanias, VI, 6, 4, nomme le Cécinos au lieu de l'Alex et doit remonter à une autre tradition. L'origine commune aux deux versions est vraisemblablement un conte archaïque.

δίκαι παρὰ τούτοις καὶ βίοι μοχθηροί, καθάπερ καὶ παρ' οἷς ἰατροὶ πολλοί, καὶ νόσους εἰκὸς εἶναι πολλάς.

9. Τοῦ δὲ Ἄληκος ποταμοῦ τοῦ διορίζοντος τὴν Ῥηγίνην ἀπὸ τῆς Λοκρίδος βαθεῖαν φάραγγα διεξιόντος, ἴδιόν τι συμβαίνει τὸ περὶ τοὺς τέττιγας· οἱ μὲν γὰρ ἐν τῇ τῶν Λοκρῶν περαίᾳ φθέγγονται, τοῖς δ' ἀφώνοις εἶναι συμβαίνει· τὸ δ' αἴτιον εἰκάζουσιν, ὅτι τοῖς μὲν παλίνσκιόν ἐστι τὸ χωρίον, ὥστ' ἐνδρόσους ὄντας μὴ διαστέλλειν τοὺς ὑμένας, τοὺς δ' ἡλιαζομένους ξηροὺς καὶ κερατώδεις ἔχειν, ὥστ' ἀπ' αὐτῶν εὐφυῶς ἐκπέμπεσθαι τὸν φθόγγον. Ἐδείκνυτο δ' ἀνδριὰς ἐν Λοκροῖς Εὐνόμου τοῦ κιθαρῳδοῦ, τέττιγα ἐπὶ τὴν κιθάραν καθήμενον ἔχων. Φησὶ δὲ Τίμαιος, Πυθίοις ποτὲ ἀγωνιζομένους τοῦτόν τε καὶ Ἀρίστωνα Ῥηγῖνον ἐρίσαι περὶ τοῦ κλήρου· τὸν μὲν δὴ Ἀρίστωνα δεῖσθαι τῶν Δελφῶν ἑαυτῷ συμπράττειν· ἱεροὺς γὰρ εἶναι τοῦ θεοῦ τοὺς προγόνους αὐτοῦ καὶ τὴν ἀποικίαν ἐνθένδε ἐστάλθαι· τοῦ δ' Εὐνόμου φήσαντος, ἀρχὴν μηδὲ μετεῖναι ἐκείνοις τῶν περὶ φωνὴν ἀγωνισμάτων, παρ' οἷς καὶ οἱ τέττιγες εἶεν ἄφωνοι, τὰ εὐφθογγότατα τῶν ζῴων, ὅμως εὐδοκιμεῖν μηδὲν ἧττον τὸν Ἀρίστωνα καὶ ἐν ἐλπίδι τὴν νίκην ἔχειν, νικῆσαι μέντοι τὸν Εὔνομον καὶ ἀναθεῖναι τὴν λεχθεῖσαν εἰκόνα ἐν τῇ πατρίδι, ἐπειδὴ κατὰ τὸν ἀγῶνα, μιᾶς τῶν χορδῶν ῥαγείσης, ἐπιστὰς τέττιξ ἐκπληρώσειε τὸν φθόγγον. |

TEST. : *Chresl.* VI 12 (3-11) ; Eust. *Dion.* 281, 43 (3-13, 23-24). Schol. A ad 22 εἰκόνα : Ἐφ' ἧς καὶ τὸ ἐπίγραμμα τοῦτο · Εὔνομον, ὤπολλον, σὺ μὲν οἶσθά με πῶς ποτε νικῶ Σπάρταν ὁ Λοκρὸς ἐγώ, καὶ ἑξῆς (*A.P.*, IX, 584, 1-2).

---

3 Ἄληκος *Chresl.* [Ἄληξ] A ω' E Eust. [uterque Ἄληξ] : Ἄληκος edd. contra usum ‖ 5 συμβαίνει Xylander : -νειν A ω' def. *Chresl.* Eust. ‖ 8 παλίνσκιόν *Chresl.* ACWvB[ac] : παλίσκιόν sB[pc] (ὁλόσκιον Eust.) ‖ 9 τοὺς δ' ἡλιαζομένους Kramer : τοῖς δ' ἡλιαζομένοις *Chresl.* A ω' (aliter Eust.) ‖ 20 Ἀρίστωνα ACvs : Ἀρίστονα WB.

L'intérieur du pays en arrière de Rhégion et de Locres appartient aux Brettiens. On y trouve la ville de Mamertium et une forêt appelée Sila qui produit la meilleure qualité de poix, la poix du Brettion. Cette forêt possède de beaux arbres et beaucoup d'eau. Sa longueur est de 700 stades[1].

10. On passe après Locres le cours de la Sagra — le nom est féminin. Sur sa rive se dressent les autels des Dioscures, près desquels dix mille Locriens affrontèrent, avec l'aide de troupes venues de Rhégion, cent trente mille Crotoniates et les vainquirent. De là viendrait, dit-on[2], cette locution proverbiale dont on use à l'adresse des incrédules : « Plus vrai que l'affaire de la Sagra. » Certains auteurs[3] ajoutent ce détail fabuleux que la nouvelle de l'événement parvint encore le même jour à Olympie, où se célébraient alors les jeux, et que le fait d'une transmission aussi rapide fut reconnu exact après vérification. On attribue[4] au désastre de la Sagra la décadence des Crotoniates, dont la cité ne se maintint que peu de temps encore, tant les pertes sur le champ de bataille avaient été grandes.

Après la Sagra se trouvait la ville de Caulonia, fondée par les Achéens et appelée primitivement Aulonia à cause du *vallon*[5] qui s'ouvrait devant elle. L'emplacement en est aujourd'hui désert, ses occupants ayant été chassés par les barbares en Sicile, où ils fondèrent la ville sicilienne de Caulonia[6]. Puis vient Scyllétion, qui fut colonisée par des Athéniens sous la conduite de Ménesthée et qui porte aujourd'hui le nom de Scylacium. Possession des Crotoniates, elle passa au mains des Locriens par un décret de Denys[7]. Le Golfe Scyllétique, qui détermine avec le Golfe Hipponiate l'isthme dont nous avons parlé plus haut[8], doit son

1. 129,5 km, ordre de grandeur admissible : il correspondrait à peu près à la distance de l'Aspromonte à l'actuel massif de la Sila. Voir *Notes complémentaires*, p. 224.

2-4. *Notes complémentaires*, p. 224.

5. En grec αὐλών.

6-7. *Notes complémentaires*, p. 224.

8. En VI, 1, 4.

Τὴν δ' ὑπὲρ τῶν πόλεων τούτων μεσόγαιαν Βρέττιοι κατέχουσι· καὶ πόλις ἐνταῦθα Μαμέρτιον καὶ ὁ δρυμὸς ὁ φέρων τὴν ἀρίστην πίτταν τὴν Βρεττίαν, ὃν Σίλαν καλοῦσιν, εὔδενδρός τε καὶ εὔυδρος, μῆκος ἑπτακοσίων σταδίων.

10. Μετὰ δὲ Λοκροὺς Σάγρα, ὃν θηλυκῶς ὀνομάζουσιν, ἐφ' οὗ βωμοὶ Διοσκούρων, περὶ οὓς Λοκροὶ μύριοι μετὰ Ῥηγίνων πρὸς δεκατρεῖς μυριάδας Κροτωνιατῶν συμβαλόντες ἐνίκησαν· ἀφ' οὗ τὴν παροιμίαν πρὸς τοὺς ἀπιστοῦντας ἐκπεσεῖν φασιν· ἀληθέστερα τῶν ἐπὶ Σάγρᾳ. Προσμεμυθεύκασι δ' ἔνιοι καὶ διότι αὐθημερὸν τοῦ ἀγῶνος ἐνεστῶτος Ὀλυμπίασιν ἀπαγγελθείη τοῖς ἐκεῖ τὸ συμβὰν καὶ εὑρεθείη τὸ τάχος τῆς ἀγγελίας ἀληθές. Ταύτην δὲ τὴν συμφορὰν αἰτίαν τοῖς Κροτωνιάταις γενέσθαι φασὶ τοῦ μὴ πολὺν ἔτι συμμεῖναι χρόνον διὰ τὸ πλῆθος τῶν τότε πεσόντων ἀνδρῶν.

Μετὰ δὲ τὴν Σάγραν Ἀχαιῶν κτίσμα Καυλωνία, πρότερον δ' Αὐλωνία λεγομένη, διὰ τὸν προκείμενον αὐλῶνα. Ἔστι δ' ἔρημος· οἱ γὰρ ἔχοντες ἐν Σικελίᾳ ὑπὸ τῶν βαρβάρων ἐξέπεσον καὶ τὴν ἐκεῖ Καυλωνίαν ἔκτισαν. Μετὰ δὲ ταύτην Σκυλλήτιον, ἄποικος Ἀθηναίων τῶν μετὰ Μενεσθέως, νῦν δὲ Σκυλάκιον καλεῖται· Κροτωνιατῶν δ' ἐχόντων, Διονύσιος Λοκροῖς προσώρισεν. Ἀπὸ δὲ τῆς πόλεως καὶ ὁ κόλπος Σκυλλητικὸς ὠνόμασται, ποιῶν τὸν εἰρημένον ἰσθμὸν πρὸς

TEST. : *Chrest.* VI 12 (1-3), 13 (5-11), 14 (16, 20-21, 22-23).

---

3 τὴν Βρεττίαν, ὃν Σίλαν Le Paulmier de Grentemesnil : ἣν Βρεττιάνιον [Βρετι- B] Σίλαν A ω' del. *Chrest.* ‖ εὔδενδρος A ω' : εὔενδρος E del. *Chrest.* ‖ τε Coray : δὲ A ω' om. E del. *Chrest.* ‖ 5 Σάγρα *Chrest.* Ev [in lemmate] : Σάγρας A ω' ‖ 9 φασιν Xylander : φησιν A ω' om. *Chrest.* ‖ 14 συμμεῖναι A : συμβαίνειν Cs συμβαίνει Wv συμμένειν B ‖ 19 ἐκεῖ om. C ‖ 20 Σκυλλήτιον A ω : Σκυλή- *Chrest.* E ‖ 21 Σκυλάκιον *Chrest.* ω' : Σκυλλά- A ‖ 22 προσώρισεν Meineke : μέρος ὥρισεν A ω' ‖ 23 Σκυλλητικὸς A ω' : Σκυλη- *Chrest.*

nom à cette ville. Après une campagne contre les Lucaniens, Denys tenta de barrer l'isthme de bout en bout par une muraille, soi-disant pour garantir en deçà la sécurité des habitants contre les barbares de l'extérieur, en réalité pour rompre les liens qui unissaient entre elles les villes grecques et pour dominer la presqu'île sans y être inquiété. Mais une incursion des peuples du dehors l'en empêcha[1].

11. Après Scyllétion viennent le territoire de Crotone et les trois caps des Iapyges, suivis du Lacinion, qui est un sanctuaire d'Héra, autrefois riche et plein d'offrandes votives. Les distances que donnent les auteurs se révèlent assez confuses à l'examen, à cette exception près que Polybe compte en gros 1300 stades[2] du détroit de Sicile jusqu'au Lacinion et qu'il admet une distance de 700 stades[3] entre le Lacinion et le Cap Iapygien, c'est-à-dire pour la mesure de ce qu'on appelle la bouche du golfe de Tarente. Quant au golfe proprement dit, il offre un pourtour considérable : 240 milles[4] selon le Chorographe, ou 1300 stades selon Polybe, qui en compterait cependant 80 de trop[5], de l'avis d'Artémidore, tandis qu'il serait de 80 stades au-dessous de la réalité dans sa mesure de la largeur de la bouche du golfe. Le golfe de Tarente est tourné vers le levant d'hiver[6] et commence au Lacinion. Sitôt ce cap tourné, on passe devant les lieux où s'élevaient autrefois les villes achéennes. Aucune

1. Projet un peu postérieur à l'assujettissement de Scyllétion.
2. 231 km en stades de Polybe (= XXXIV, 11, 9-11 B.-W.), ici non convertis, d'où l'expression « en gros ». Le texte porte 2300 (408,5 km), mais la correction s'impose : d'une part la distance réelle est de 275 km, d'autre part Polybe, *Hist.*, X, 1, 1, compte « plus de 2000 » stades du détroit de Sicile à Tarente (355 km). Avec le texte adopté, la distance Lacinion-Tarente serait donc de « plus de 700 » stades (124,3 km), évidemment en traversée directe (en réalité 155 km). En y ajoutant quelque 600 stades de Tarente au Cap Iapygien (cf. VI, 3, 5), on obtient les 1300 stades de périple du golfe conjecturés six lignes plus loin.
3. 124, 3 km selon Polybe. Voir *Notes complémentaires*, p. 224.
4. 354,2 km (= fr. 43 Klotz) : chiffre sûr, estimation correcte.
5-6. *Notes complémentaires*, p. 225.

τὸν Ἱππωνιάτην κόλπον. Ἐπεχείρησε δ' ὁ Διονύσιος καὶ διατειχίζειν τὸν ἰσθμόν, στρατεύσας ἐπὶ Λευκανούς, λόγῳ μὲν ὡς ἀσφάλειαν παρέξων ἀπὸ τῶν ἐκτὸς βαρβάρων τοῖς ἐντὸς ἰσθμοῦ, τὸ δ' ἀληθὲς λῦσαι τὴν πρὸς ἀλλήλους κοινωνίαν τῶν Ἑλλήνων βουλόμενος, ὥστ' ἄρχειν ἀδεῶς τῶν ἐντός· ἀλλ' ἐκώλυσαν οἱ ἐκτὸς εἰσελθόντες.

11. Μετὰ δὲ τὸ Σκυλλήτιον ἡ Κροτωνιᾶτις χώρα καὶ τῶν Ἰαπύγων ἄκραι τρεῖς. Μετὰ δὲ ταύτας τὸ Λακίνιον, Ἥρας ἱερόν, πλούσιόν ποτε ὑπάρξαν καὶ πολλῶν ἀναθημάτων μεστόν. Τὰ διάρματα δ' οὐκ εὐκρινῶς λέγεται· πλὴν ὥς γε ἐπὶ τὸ πολὺ σταδίους ἀπὸ Πορθμοῦ μέχρι Λακινίου Πολύβιος ἀποδίδωσι χιλίους καὶ τριακοσίους, ἐντεῦθεν δὲ καὶ δίαρμα εἰς ἄκραν Ἰαπυγίαν ἑπτακοσίων. Τοῦτο μὲν οὖν στόμα λέγουσι τοῦ Ταραντίνου κόλπου. Αὐτὸς δ' ὁ κόλπος ἔχει περίπλουν ἀξιόλογον μιλίων διακοσίων τεσσαράκοντα, ὡς ὁ χωρογράφος φησι⟨ν, ὡς δὲ Πολύβιος σταδίων χιλίων⟩ τριακοσίων, ὀγδοήκοντα ⟨πλεον⟩άζων, ὡς Ἀρτεμίδωρος, | τοσούτοις δὲ καὶ λείπων τοῦ πλάτους τοῦ στόματος τοῦ κόλπου. Βλέπει δὲ πρὸς ἀνατολὰς χειμερινάς, ἀρχὴ δ' αὐτοῦ τὸ Λακίνιον· κάμψαντι γὰρ εὐθὺς αἱ τῶν Ἀχαιῶν πόλεις ἦσαν, αἳ νῦν οὐκ εἰσὶ

TEST. : *Chrest.* VI, 14 (7-9, 20) ; Eust. *Dion.* 283, 25 (8-9).

---

1 τὸν A ω' : τὸ C ‖ Ἐπεγείρησε A ω' : -ρισε C ‖ 2 διατειχίζειν B : διὰ τοῦ τειχίζειν A ω' ‖ 7 Σκυλλήτιον A ω' : Σκυλή- W def. *Chrest.* ‖ 8 ταύτας E : ταῦτα A ω' def. *Chrest.* Eust. ‖ 10 λέγεται o^{pc} : λέγεσθαι A ω' ‖ 11 ὥς γε Coray : ὥστε γε A ω' ‖ 12 χιλίους Mannert : δισχιλίους A ω' ‖ 13 δὲ om. W ‖ ἑπτακοσίων A ω' [ψ'] : -κόσιοι Coray ‖ 16-18 φησιν — πλεονάζων ὡς reddidit Lasserre ducente Aly, cui debetur πλεονάζων : φησὶ τριακοσίων ὀγδοήκοντα [τ'π' ω'] ἀζώνῳ [ζώνῳ W^{ac} εὐζώνῳ W^{pc} s^{ac} B] A ω' alia multa coniecerunt alii lacunasque multifariam indixerunt.

d'entre elles n'existe plus aujourd'hui, sauf Tarente, mais il vaut la peine d'en parler avec quelque détail, étant donné leur renommée.

12. La première est Crotone, à 150 stades du Lacinion[1]. Au même endroit se trouvent aussi une rivière, l'Æsaros, un port et une autre rivière, le Néæthos, dont le nom proviendrait du fait suivant. On raconte[2] que des Achéens qui erraient sur la mer au retour de l'expédition contre Troie avaient été poussés sur cette côte et qu'ils y avaient débarqué pour explorer les lieux. Mais quand les femmes troyennes qu'ils ramenaient avec eux s'aperçurent qu'il ne restait plus un seul homme à bord, elles mirent le feu aux navires, lassées de tant de voyages. Aussi les Achéens se trouvèrent-ils dans l'obligation de se fixer sur cette terre, dont ils avaient d'ailleurs remarqué la fertilité. D'autres compatriotes ne tardèrent pas à les rejoindre en nombre de plus en plus élevé et, l'émulation aidant, comme il arrive souvent entre ressortissants d'une même nation, plusieurs établissements virent bientôt le jour, qui prirent pour la plupart le nom de héros troyens. La rivière, donc, doit pour sa part à l'événement son nom de Néæthos. Antiochos[3], de son côté, rapporte que quand Apollon eut prescrit aux Achéens de fonder Crotone[4], Myscellos partit pour explorer le site. Mais quand il y vit, déjà fondée, la ville de Sybaris, qui porte le même nom que la rivière voisine, il trouva qu'elle offrait à tout point de vue plus d'avantages. Il repartit donc et retourna vers le dieu pour lui demander s'il ne serait pas plus profitable de réaliser sa fondation dans cette ville plutôt que dans le site de Crotone. Le dieu lui répondit en ces termes — il faut savoir que Myscellos était un peu bossu :

Si c'est une autre proie, ô chasseur, que tu guettes,
Hors d'atteinte pour toi, tu n'auras que des miettes.
Sache plutôt louer, Myscellos au court dos,
La juste ligne droite offerte en ce cadeau.

1. 27,25 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 225.
2-4. *Notes complémentaires*, p. 225.

πλὴν τῆς Ταραντίνων. Ἀλλὰ διὰ τὴν δόξαν τινῶν ἄξιον καὶ ἐπὶ πλέον αὐτῶν μνησθῆναι.

12. Πρώτη δ' ἐστὶ Κρότων ἐν ἑκατὸν καὶ πεντήκοντα σταδίοις ἀπὸ τοῦ Λακινίου καὶ ποταμὸς Αἴσαρος καὶ λιμὴν καὶ ἄλλος ποταμὸς Νέαιθος, ᾧ τὴν ἐπωνυμίαν γενέσθαι φασὶν ἀπὸ τοῦ συμβεβηκότος. Καταχθέντας γάρ τινας τῶν ἀπὸ τοῦ Ἰλιακοῦ στόλου πλανηθέντων Ἀχαιῶν ἐκβῆναι λέγουσιν ἐπὶ τὴν κατάσκεψιν τῶν χωρίων, τὰς δὲ συμπλεούσας αὐτοῖς Τρωάδας καταμαθούσας ἔρημα ἀνδρῶν τὰ πλοῖα ἐμπρῆσαι, βαρυνομένας τὸν πλοῦν, ὥστ' ἀναγκασθῆναι μένειν ἐκείνους, ἅμα καὶ τὴν γῆν σπουδαίαν ὁρῶντας· εὐθὺς δὲ καὶ ἄλλων πλειόνων εἰσαφικνουμένων καὶ ζηλούντων ἐκείνους κατὰ τὸ ὁμόφυλον, πολλὰς κατοικίας γενέσθαι, ὧν αἱ πλείους ἐπώνυμοι τῶν Τρώων ἐγένοντο, καὶ ποταμὸς δὲ ὁ Νέαιθος ἀπὸ τοῦ πάθους τὴν προσωνυμίαν ἔσχε. Φησὶ δ' Ἀντίοχος, τοῦ θεοῦ φήσαντος Ἀχαιοῖς Κρότωνα κτίζειν, ἀπελθεῖν Μύσκελλον κατασκεψόμενον τὸν τόπον, ἰδόντα δ' ἐκτισμένην ἤδη Σύβαριν, ποταμῷ τῷ πλησίον ὁμώνυμον, κρῖναι ταύτην ἀμείνω· ἐπανερέσθαι δ' οὖν ἀπιόντα τὸν θεόν, εἰ λῷον εἴη ταύτην ἀντ' ἐκείνης κτίζειν, τὸν δὲ ἀνειπεῖν (ἐτύγχανε δὲ ὑπόκυφος ὢν ὁ Μύσκελλος)·

Μύσκελλε βραχύνωτε, παρὲκ σέθεν ἄλλο ματεύων
κλάσματα θηρεύεις· ὀρθὸν δ' ὅ τι δῷ τις ἐπαίνει.

TEST. : *Chrest.* VI 14 (3-4, 16-24).

1-2 πλὴν — αὐτῶν om. C || 5 ᾧ Meineke : ὧν A ω' || 8 Ἀχαιῶν Aldina : τῶν Ἀχαιῶν A ω' || 14 ἐπώνυμοι ω' : ὁμώνυμοι A || 20 δ' *Chrest.* (ἐπανελθόντα δ' ἐρέσθαι) : om. A ω' || 21 λῷον A in mg. : δότον A ω' (εἰ κελεύοι *Chrest.*) || 23 παρὲκ σέθεν Toup : πάρες σέθεν A ω' παρέξελθ' *Chrest.* || 24 κλάσματα *Chrest.* A [supra scr. οὐκ ἀγαθὰ m. pr.] ω' : κλαύματα Coray coll. Diod., VIII, 17, 1 || ὀρθὸν A ω' : δῶρον ut Diod. loc. cit. *Chrest.* A [in mg.] || ἐπαίνει *Chrest.* : ἐπαινεῖ A ω'.

Il refit alors le voyage et fonda Crotone avec le concours d'Archias, le futur fondateur de Syracuse, dont la flotte le rejoignit par hasard alors qu'elle cinglait vers le lieu où devait être bâtie Syracuse.

Au dire d'Éphore[1], Crotone fut habitée d'abord par des Iapyges. Elle paraît avoir cultivé particulièrement les arts de la guerre et les disciplines athlétiques. Il y eut même une Olympiade dans laquelle les sept premiers à la course du stade venaient de Crotone, ce qui a fait dire, semble-t-il, très justement que le dernier des Crotoniates était le premier de tous les autres Grecs. On fait venir aussi de cet événement[2] l'expression proverbiale « plus sain même que Crotone », dans l'idée que ce lieu doit renfermer quelque principe générateur de santé et de vigueur, puisqu'il produit autant d'athlètes. Cette cité, de fait, a compté un très grand nombre de vainqueurs olympiques, bien qu'elle n'ait pas duré longtemps à cause des pertes si considérables qu'elle subit à la bataille de la Sagra. Les nombreux Pythagoriciens de Crotone ont également contribué à sa gloire, notamment Milon, le plus célèbre des athlètes, qui devint le disciple de Pythagore pendant le long séjour de celui-ci dans sa ville. On raconte à ce propos qu'un jour, tandis que les philosophes prenaient leur repas en commun, l'une des colonnes de la salle étant venue à fléchir, Milon se mit à sa place et parvint non seulement à sauver la vie de tous ses compagnons, mais encore à s'esquiver lui-même. Sûr comme il l'était de sa force, il est permis de croire qu'il mourut réellement de la façon que relatent certains auteurs[3]. On rapporte, en effet, qu'il cheminait un jour à travers une épaisse forêt et qu'il s'était écarté considérablement de la route quand il avisa un grand tronc d'arbre, dans lequel étaient enfoncés des coins de bûcheron. Introduisant dans la fente d'abord les mains, puis les pieds, il fit appel à toutes ses forces pour l'ouvrir davantage

1. F 140, cité également par Timée, comme le montre la suite.
2-3. *Notes complémentaires*, p. 225.

Ἐπανελθόντα δὲ κτίσαι τὸν Κρότωνα, συμπράξαντος καὶ Ἀρχίου τοῦ τὰς Συρακούσας οἰκίσαντος, προσπλεύσαντος κατὰ τύχην, ἡνίκα ὥρμητο ἐπὶ τὸν τῶν Συρακουσῶν οἰκισμόν.

Ὤικουν δ' Ἰάπυγες τὸν Κρότωνα πρότερον, ὡς Ἔφορός φησι. Δοκεῖ δ' ἡ πόλις τά τε πολέμια ἀσκῆσαι καὶ τὰ περὶ τὴν ἄθλησιν· ἐν μιᾷ γοῦν Ὀλυμπιάδι οἱ τῶν ἄλλων προτερήσαντες τῷ σταδίῳ ἑπτὰ ἄνδρες ἅπαντες ὑπῆρξαν Κροτωνιᾶται, ὥστ' εἰκότως εἰρῆσθαι δοκεῖ, διότι Κροτωνιατῶν ὁ ἔσχατος πρῶτος ἦν τῶν ἄλλων Ἑλλήνων· καὶ τὴν παροιμίαν δὲ ὑγιέστερον Κρότωνος λέγουσαν ἐντεῦθεν εἰρῆσθαί φασιν, ὡς τοῦ τόπου πρὸς ὑγείαν καὶ εὐεξίαν ἔχοντός τι φορὸν διὰ τὸ πλῆθος τῶν ἀθλητῶν. Πλείστους οὖν Ὀλυμπιονίκας ἔσχε, καίπερ οὐ πολὺν χρόνον οἰκηθεῖσα διὰ τὸν φθόρον τῶν ἐπὶ Σάγρᾳ πεσόντων ἀνδρῶν τοσούτων τὸ | πλῆθος· προσέλαβε δὲ τῇ δόξῃ καὶ τὸ τῶν Πυθαγορείων πλῆθος καὶ Μίλων, ἐπιφανέστατος μὲν τῶν ἀθλητῶν γεγονώς, ὁμιλητὴς δὲ Πυθαγόρου, διατρίψαντος ἐν τῇ πόλει πολὺν χρόνον. Φασὶ δ' ἐν τῷ συσσιτίῳ ποτὲ τῶν φιλοσόφων πονήσαντος στύλου τὸν Μίλωνα ὑποδύντα σῶσαι ἅπαντας, ὑποσπάσαι δὲ καὶ ἑαυτόν· τῇ δ' αὐτῇ ῥώμῃ πεποιθότα εἰκὸς καὶ τὴν ἱστορουμένην ὑπό τινων εὑρέσθαι καταστροφὴν τοῦ βίου. Λέγεται γοῦν ὁδοιπορῶν ποτε δι' ὕλης βαθείας παραβῆναι τὴν ὁδὸν ἐπὶ πλέον, εἶθ' εὑρὼν ξύλον μέγα ἐσφηνωμένον, ἐμβαλὼν χεῖρας ἅμα καὶ πόδας εἰς τὴν διάστασιν βιάζεσθαι

TEST. : *Chrest.* VI 14 (1-11, 15-26) ; Eust. *Dion.* 282, 32 (7-11), 283, 9 unde schol. rec. Ar. *Eq.* 1091 (11-12).

2 Συρακούσας s : -κούσσας *Chrest.* A ω' ‖ 3 ὥρμητο *Chrest.* : ὥρμηντο A ω' ‖ Συρακουσῶν s : -κουσσῶν *Chrest.* A ω' ‖ 17 Πυθαγορείων Aldina : -γορίων *Chrest.* [ἐν τοῖς Πυθαγορίοις] A ω' E ‖ 22 pr. καὶ om. WvsB.

et finalement fendre en deux le tronc. Mais il ne put faire plus que de l'ouvrir assez pour que les coins s'en échappassent. Les deux parties du tronc s'étant alors brusquement refermées, il se trouva pris comme dans un piège et fut livré en pâture aux bêtes féroces.

13. Après Crotone, à 290 stades, on rencontre le cours du Traeis[1], puis, à 200 stades de là, Sybaris, colonie achéenne située entre deux rivières, le Crathis et le Sybaris. Son fondateur est Oes... d'Hélicé[2]. Sybaris jouit autrefois d'une fortune si exceptionnelle qu'elle put commander à quatre nations voisines, avoir pour sujettes vingt-cinq cités et remplir de ses habitants sur le seul Crathis une enceinte circulaire de 50 stades[3]. Les Sybarites furent cependant victimes de leur luxe et de leur suffisance et toute leur prospérité fut anéantie en soixante-dix jours par les Crotoniates, qui, après avoir pris leur ville, détournèrent sur elle le cours de la rivière et la noyèrent sous ses eaux. Un petit groupe de survivants revint plus tard s'y fixer[4], mais ils furent à leur tour exterminés après quelque temps par des Athéniens et d'autres Grecs qui, venus là pour participer avec eux au repeuplement de la ville, les méprisèrent

1. Dans le texte des manuscrits, la phrase saute directement de « Après Crotone » à « à 200 stades », ce qui ferait assigner 37 km à la distance séparant Sybaris de Crotone, au lieu de 105. D'autre part, la récapitulation des distances partielles entre le Lacinion et la pointe du Cap Iapygien devant donner un total de 1920 stades (*supra*, VI, 1, 11 : 240 milles selon le Chorographe), un supplément de 300 stades doit être rajouté quelque part. On obtient, en effet, l'addition suivante : VI, 1, 12 Lacinion-Crotone 150 st., puis le Traeis à 290 st. (54 km, en réalité 80), puis Sybaris et Thurii à 200 st. (37 km, en réalité 30), puis Héraclée et Siris à 330 st. (cf. VI, 1, 14), puis Métaponte à 140 st. (cf. VI, 1, 15), puis Tarente à 210 st. (cf. VI, 3, 1), enfin Baris à 600 st. (cf. VI, 3, 5). On comparera les conjectures et les calculs un peu différents d'Aly, 265 ss.

2. *Notes complémentaires*, p. 225.

3. 9,25 km, donnée vraisemblable, mais encore incontrôlable.

4. De 453 à 448, selon Diodore, XI, 90, 3-4 et XII, 10, 2, qui attribue cependant la nouvelle destruction de la ville à Crotone.

πρὸς τὸ διαστῆσαι τελέως· τοσοῦτον δ' ἴσχυσε μόνον, ὥστ' ἐκπεσεῖν τοὺς σφῆνας, εἶτ' εὐθὺς ἐπισυμπεσεῖν τὰ μέρη τοῦ ξύλου, ἀποληφθέντα δ' αὐτὸν ἐν τῇ τοιαύτῃ πάγῃ θηριόβρωτον γενέσθαι.

13. Ἐφεξῆς δ' ἐστὶ⟨ν ἐν διακοσίοις ἐνενήκοντα σταδίοις ὁ Τράεις ποταμος, εἶτ' ἐν⟩ διακοσίοις σταδίοις Ἀχαιῶν κτίσμα ἡ Σύβαρις δυεῖν ποταμῶν μεταξύ, Κράθιδος καὶ Συβάριδος· οἰκιστὴς δ' αὐτῆς Οἰσ⟨.... ὁ⟩ Ἑλικεύς. Τοσοῦτον δ' εὐτυχίᾳ διήνεγκεν ἡ πόλις αὕτη τὸ παλαιόν, ὡς τεττάρων μὲν ἐθνῶν τῶν πλησίον ὑπῆρξε, πέντε δὲ καὶ εἴκοσι πόλεις ὑπηκόους ἔσχε, τριάκοντα δὲ μυριάσιν ἀνδρῶν ἐπὶ Κροτωνιάτας ἐστράτευσαν, πεντήκοντα δὲ σταδίων κύκλον συνεπλήρουν οἰκοῦντες ἐπὶ τῷ Κράθιδι. Ὑπὸ μέντοι τρυφῆς καὶ ὕβρεως ἅπασαν τὴν εὐδαιμονίαν ἀφῃρέθησαν ὑπὸ Κροτωνιατῶν ἐν ἡμέραις ἑβδομήκοντα· ἑλόντες γὰρ τὴν πόλιν ἐπήγαγον τὸν ποταμὸν καὶ κατέκλυσαν. Ὕστερον δ' οἱ περιγενόμενοι συνελθόντες ἐπῴκουν ὀλίγοι· χρόνῳ δὲ καὶ οὗτοι διεφθάρησαν ὑπὸ Ἀθηναίων καὶ ἄλλων Ἑλλήνων, οἳ συνοικήσοντες μὲν ἐκείνοις

TEST. : *Chrest.* VI 14 (1-4), 15 (5-17) ; Eust. *Dion.* 283, 28 (6-8, 10-12, 14-17) ; 25 (18-19). Schol. A ad 7 Σύβαρις : Ταύτην νῦν Σιμέρην καλοῦσιν.

---

1 πρὸς τὸ om. C ‖ 3 ἀποληφθέντα *Chrest.* B² : ἀπολει- A ω′ ‖ τῇ τοιαύτῃ WB² : τῇ om. *Chrest.* AC τῇ αὐτῇ vsB ‖ 4 θηριόβρωτον *Chrest.* : θηρό- A ω′ ‖ 5 ἐστὶν κτλ. coniecit Aly τετρακοσίοις tamen pro διακοσίοις ἐνενήκοντα [Lasserre] scribens : ἐστὶ A ω′ E ἐν addiderat iam Casaubon ; def. Eust. (ἐφεξῆς τῷ Κρότωνι σταδίοις σ′ ἡ Σύβαρίς ἐστι πόλις *Chrest.*) ‖ 8 Οἰσ .... ὁ Ἑλικεύς Coray [ὁ Lasserre] : ὁ Ἰσελικεύς A ω′ def. *Chrest.* Eust. ὁ Ἶς Ἑλικεὺς Meineke, cui scripturæ obstat articulus ‖ 9 παλαιόν Tyrwhitt : πλέον A ω′ def. *Chrest.* ‖ 10 πλησίον *Chrest.* AEC : πλησίων WvsB def. Eust. ‖ 15 ἀφῃρέθησαν *Chrest.* ω′ E Eust. : ὑφ- A ‖ 17 συνελθόντες n unde B² : συνελόντες A ω′ def. *Chrest.* Eust.

à tel point qu'ils finirent par les massacrer et par déplacer la cité en un autre lieu. Ils lui donnèrent alors[1] le nom de Thurii, qui est celui d'une source locale. L'eau du Sybaris rend ombrageux les chevaux qui s'abreuvent à cette rivière, c'est pourquoi on en écarte leurs troupeaux. Celle du Crathis blondit ou blanchit les cheveux si l'on s'y baigne et elle guérit toutes sortes de maladies[2]. Les habitants de Thurii vécurent longtemps dans l'abondance, puis ils furent réduits en esclavage par les Lucaniens[3]. Mais quand les Tarentins eurent enlevé leur ville à ces derniers, ils cherchèrent un refuge auprès des Romains. Voyant que la ville se dépeuplait, ceux-ci y envoyèrent de nouveaux colons et changèrent son nom en celui de Copiæ[4].

14. Après Thurii vient la place forte de Lagaria, qui fut fondée par Épéios et par les Phocidiens. De là vient le Lagaritanus, vin doux et léger, très recommandé par les médecins. Le vin de Thurii compte d'ailleurs aussi au nombre des vins renommés[5]. Puis viennent la ville d'Héraclée, un peu en retrait de la mer, et deux rivières navigables, l'Aciris et le Siris. Sur le Siris s'élevait autrefois une ville du même nom, d'origine troyenne. Avec le temps, après que les Tarentins eurent fondé Héraclée en y installant la population de Siris, cette ville ne subsista plus que comme le port d'Héraclée. Elle était située à 24 stades d'Héraclée et environ 330[6] de Thurii. On donne[7] pour preuve de l'établissement des Troyens à cet endroit une idole de l'Athéna Troyenne, dont on raconte qu'elle ferma les yeux quand les suppliants venus implorer sa protection furent arrachés de là par les Ioniens, qui s'étaient emparés de la ville. Ces derniers, en effet, seraient arrivés à Siris

1-2. *Notes complémentaires*, p. 226.
3. En 389, après la défaite de Laos.
4. *Notes complémentaires*, p. 226.
5. La mention de ces deux vins a été insérée dans l'exposé d'Artémidore par Strabon : elle provient de Posidonius (cf. *supra* V, 3, 6 et 4, 3).
6. Respectivement 4, 44 et 61 km, estimations invérifiables tant que le site de Siris n'aura pas été sûrement identifié.
7. La source est Timée (cf. F 51-52).

ἀφίκοντο, καταφρονήσαντες δὲ αὐτῶν τοὺς μὲν διεχειρίσαντο, τὴν δὲ πόλιν εἰς ἕτερον τόπον μετέθηκαν πλησίον καὶ Θουρίους προσηγόρευσαν ἀπὸ κρήνης ὁμωνύμου. Ὁ μὲν οὖν Σύβαρις τοὺς πίνοντας ἵππους ἀπ' αὐτοῦ πτυρτικοὺς ποιεῖ· διὸ καὶ τὰς ἀγέλας ἀπείργουσιν ἀπ' αὐτοῦ· ὁ δὲ Κρᾶθις τοὺς ἀνθρώπους ξανθοτριχεῖν καὶ λευκοτριχεῖν ποιεῖ λουομένους καὶ ἄλλα πολλὰ πάθη ἰᾶται. Θούριοι δ' εὐτυχήσαντες πολὺν χρόνον ὑπὸ Λευκανῶν ἠνδραποδίσθησαν, Ταραντίνων δ' ἀφελομένων ἐκείνους ἐπὶ Ῥωμαίους κατέφυγον, οἱ δὲ πέμψαντες συνοίκους ὀλιγανδροῦσι μετωνόμασαν Κωπιὰς τὴν πόλιν.

14. Μετὰ δὲ Θουρίους Λαγαρία φρούριον, Ἐπειοῦ καὶ Φωκέων κτίσμα, ὅθεν καὶ ὁ Λαγαριτανὸς οἶνος, γλυκὺς καὶ ἁπαλὸς καὶ παρὰ τοῖς ἰατροῖς σφόδρα εὐδοκιμῶν· | καὶ ὁ Θουρῖνος δὲ τῶν ἐν ὀνόματι οἴνων ἐστίν. Εἶθ' Ἡράκλεια πόλις μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης, καὶ ποταμοὶ δύο πλωτοὶ Ἄκιρις καὶ Σῖρις, ἐφ' οὗ πόλις ἦν ὁμώνυμος Τρωική· χρόνῳ δὲ τῆς Ἡρακλείας ἐντεῦθεν οἰκισθείσης ὑπὸ Ταραντίνων, ἐπίνειον αὕτη τῶν Ἡρακλεωτῶν ὑπῆρξε. Διεῖχε δ' Ἡρακλείας μὲν τέτταρας καὶ εἴκοσι σταδίους, Θουρίων δὲ περὶ τριακοσίους τριάκοντα. Τῆς δὲ τῶν Τρώων κατοικίας τεκμήριον ποιοῦνται τὸ τῆς Ἀθηνᾶς τῆς Ἰλιάδος ξόανον ἱδρυμένον αὐτόθι, ὅπερ καταμῦσαι μυθεύουσιν ἀποσπωμένων τῶν ἱκετῶν ὑπὸ Ἰώνων τῶν ἑλόντων τὴν πόλιν· τούτους γὰρ ἐπελθεῖν

TEST. : *Chrest.* VI 15 (2-3), 16 (4-8), 17 (8-11), 18 (16) ; Eust. *Dion.* 283, 25 (2-7). Priscian. Lyd. *Solut. ad Chosroem* p. 91, 6 (4-8) ; St. Byz. Λαγαρία (12-13 ; 15).

---

1 δὲ om. C ‖ 11 Κωπιὰς AWvB : Κοπιὰς *Chrest.* Cs ‖ 16 Ἡράκλεια πόλις *Chrest.* : Ἡρακλεόπολις A ω' ‖ 21 τριακοσίους Coray : -κοσίων A τ'τ' ω'.

en colonisateurs, fuyant la domination lydienne. Ils l'auraient prise de vive force alors qu'elle appartenait aux Chônes et lui auraient donné le nom de Poliéion[1]. Enfin, on y montrerait de nos jours encore la statue qui ferme les yeux[2]. Reconnaissons qu'il faut déjà une certaine impudence pour raconter de pareilles légendes et pour oser prétendre, en particulier, non seulement que la statue d'Athéna ferma les yeux devant le sacrilège, comme elle s'était une autre fois détournée à Troie devant le viol de Cassandre, mais encore qu'on peut la voir aujourd'hui les fermer ! Mais il en faut encore beaucoup plus pour faire venir de Troie toutes les statues dont parlent les historiens, car à Rome, comme à Lavinium, comme à Lucéria et comme, finalement, en Siritide, Athéna est appelée « Athéna Troyenne » parce qu'on la croit apportée de Troie. Quant au récit de l'acte audacieux des Troyennes brûlant les navires, on le colporte partout et, tout possible qu'il est, il paraît bien incroyable[3].

Certains auteurs voudraient aussi[4] que la Siritide et la ville de Sybaris du Traeis soient des fondations rhodiennes. Pour Antiochos[5], la Siritide aurait été l'objet d'une guerre entre les habitants de Thurii, conduits par un général banni de Sparte, Cléandridas, et les Tarentins, puis d'un accord prévoyant un établissement commun et une attribution de la colonie aux Tarentins. Siris se serait ensuite appelée Héraclée, changeant de nom en même temps qu'elle changeait d'emplacement.

15. Ensuite vient Métaponte, à 140 stades[6] du port d'Héraclée. Elle passe pour avoir été fondée par des Pyliens revenant de Troie sous la conduite de Nestor[7], et l'on rapporte que la mise en culture de son territoire leur assura de tels bénéfices qu'ils firent à Delphes, figurée en or, l'offrande d'une moisson entière. Cette origine pylienne serait prouvée par le rite local du sacrifice expiatoire aux mânes des Néléides. La ville fut

1-5. *Notes complémentaires*, pp. 226-227.
6. 25,9 km, estimation correcte.
7. *Notes complémentaires*, p. 227.

οἰκήτορας, φεύγοντας τὴν Λυδῶν ἀρχήν, καὶ βίᾳ λαβεῖν τὴν πόλιν Χώνων οὖσαν, καλέσαι δὲ αὐτὴν Πολίειον· δείκνυσθαι δὲ καὶ νῦν καταμῦον τὸ ξόανον. Ἰταμὸν μὲν οὖν καὶ τὸ οὕτω μυθεύειν, ὥστε μὴ καταμῦσαι φάναι μόνον, καθάπερ καὶ τὸ ἐν Ἰλίῳ ἀποστραφῆναι κατὰ τὸν Κασάνδρας βιασμόν, ἀλλὰ καὶ καταμῦον δείκνυσθαι. Πολὺ δὲ ἰταμώτερον τὸ τοσαῦτα ποιεῖν ἐξ Ἰλίου κεκομισμένα ξόανα, ὅσα φασὶν οἱ συγγραφεῖς· καὶ γὰρ ἐν Ῥώμῃ καὶ ἐν Λαουινίῳ καὶ ἐν Λουχερίᾳ καὶ ἐν Σειρίτιδι Ἰλιὰς Ἀθηνᾶ καλεῖται, ὡς ἐκεῖθεν κομισθεῖσα. Καὶ τὸ τῶν Τρωάδων δὲ τόλμημα περιφέρεται πολλαχοῦ καὶ ἄπιστον φαίνεται, καίπερ δυνατὸν ὄν.

Τινὲς δὲ καὶ Ῥοδίων κτίσμα φασὶ καὶ Σειρῖτιν καὶ τὴν ἐπὶ τοῦ Τράεντος Σύβαριν. Φησὶ δ' Ἀντίοχος τοὺς Ταραντίνους Θουρίοις καὶ Κλεανδρίδᾳ τῷ στρατηγῷ φυγάδι ἐκ Λακεδαίμονος πολεμοῦντας περὶ τῆς Σειρίτιδος συμβῆναι καὶ συνοικῆσαι μὲν κοινῇ, τὴν δ' ἀποικίαν κριθῆναι Ταραντίνων, Ἡράκλειαν δ' ὕστερον κληθῆναι, μεταβαλοῦσαν καὶ τοὔνομα καὶ τὸν τόπον.

15. Ἑξῆς δ' ἐστὶ Μεταπόντιον, εἰς ἣν ἀπὸ τοῦ ἐπινείου τῆς Ἡρακλείας εἰσὶ στάδιοι τεσσαράκοντα πρὸς τοῖς ἑκατόν. Πυλίων δὲ λέγεται κτίσμα τῶν ἐξ Ἰλίου πλευσάντων μετὰ Νέστορος, οὓς οὕτως ἀπὸ γεωργίας εὐτυχῆσαί φασιν, ὥστε θέρος χρυσοῦν ἐν Δελφοῖς ἀναθεῖναι. Σημεῖον δὲ ποιοῦνται τῆς κτίσεως τὸν τῶν Νηληιδῶν ἐναγισμόν·

TEST. : *Chrest.* VI 18 (20-25) ; Eust. *Dion.* 282, 22 (22-24). Def. E.

---

2 Χώνων A ω' : αὐτοχθόνων A in mg unde B² per n γρ. αὐτοχθόνων ‖ Πολίειον Clüver Saumaise : Πολίϊον A ω' ‖ 3 νῦν καταμῦον n unde B² : νύκτα μῦον A ω' ‖ 4-5 φάναι μόνον Kramer : φαινόμενον A ω' ‖ 7 τοσαῦτα Tyrwhitt : τοιαῦτα A ω' ‖ 10 τὸ om. C ‖ 14 τοῦ Τράεντος Groskurd : τεύθραντος Aω' ‖ 15 Κλεανδρίδᾳ Coray : Κλεανδρίᾳ Aω' ‖ 18 μεταβαλοῦσαν WvsB : -λαβοῦσαν AC.

anéantie par les Samnites[1]. Suivant Antiochos[2], le site abandonné aurait été colonisé ensuite par des Achéens obéissant à un appel de leurs compatriotes de Sybaris. En effet, mus par leur haine atavique des Tarentins, dont les ancêtres avaient chassé les leurs de Laconie, ceux-ci leur auraient demandé d'y venir pour empêcher leurs voisins de Tarente d'y prendre aussitôt pied. Comme les nouveaux venus avaient le choix entre deux emplacements, soit Métaponte, à bonne distance de Tarente, soit la Siritide, plus proche de cette ville, ils se décidèrent pour Métaponte sur le conseil des Sybarites, qui les persuadèrent que la possession de ce territoire leur assurait par-dessus le marché, à bref délai, celle de la Siritide, tandis que s'ils optaient pour la Siritide, ils feraient en somme cadeau de Métaponte à Tarente, puisque ces deux villes étaient situées côte à côte. Les guerres qui les opposèrent plus tard aux Tarentins et aux Œnotriens de l'intérieur auraient trouvé leur dénouement dans un accord sur la parcelle de territoire qui constituait la frontière entre l'Italie d'alors et l'Iapygie. On situe[3] à Métaponte et la légende de Métapontos et celle de Mélanippe captive et de son fils Bœotos. Antiochos[4] croit savoir d'une part que Métaponte s'appelait primitivement Métabon et que son nom s'est légèrement modifié par la suite, d'autre part que ce n'est pas au héros Métabos que fut amenée Mélanippe, mais au héros Dios. Le premier fait serait prouvé par la présence d'un sanctuaire du héros Métabos, le second par ce texte du poète Asios sur Bœotos :

Prince à qui Mélanippe à l'aimable apparence
Dans le palais de Dios avait donné naissance[5].

Ce texte montrerait que Mélanippe avait été conduite chez Dios plutôt que chez Métabos. De l'avis d'Éphore[6], le fondateur de Métaponte fut Daulios, le tyran de

1. A l'époque des rois de Rome, selon l'hypothèse samnite de Timée déjà évoquée à propos du nom « latin » de Rhégion (*supra* VI, 1, 6).
2-6. *Notes complémentaires*, p. 227.

ἠφανίσθη δ' ὑπὸ Σαυνιτῶν. Ἀντίοχος δέ φησιν ἐκλειφθέντα τὸν τόπον ἐποικῆσαι τῶν Ἀχαιῶν τινας μεταπεμφθέντας ὑπὸ τῶν ἐν Συβάρει Ἀχαιῶν, μεταπεμφθῆναι δὲ κατὰ μῖσος τὸ πρὸς Ταραντίνους τῶν Ἀχαιῶν, τῶν ἐκπεσόντων ἐκ τῆς Λακωνικῆς, ἵνα μὴ Ταραντῖνοι γειτνιῶντες ἐπιπηδήσαιεν τῷ τόπῳ. Δυεῖν δ' οὐσῶν πόλεων, τοῦ ⟨μὲν⟩ Μεταποντίου ἐγγυτέρω, ⟨τῆς δὲ Σειρίτιδος ἀπωτέρω⟩ τοῦ Τάραντος, πεισθῆναι τοὺς ἀφιγμένους ὑπὸ τῶν Συβαριτῶν | τὸ Μεταπόντιον κατασχεῖν· τοῦτο μὲν γὰρ ἔχοντας ἕξειν καὶ τὴν Σειρῖτιν, εἰ δ' ἐπὶ τὴν Σειρῖτιν τράποιντο, προσθήσειν τοῖς Ταραντίνοις τὸ Μεταπόντιον ἐν πλευραῖς οὖσι. Πολεμοῦντας δ' ὕστερον πρὸς τοὺς Ταραντίνους καὶ τοὺς ὑπερκειμένους Οἰνωτροὺς ἐπὶ μέρει διαλυθῆναι τῆς γῆς, ὅπερ γενέσθαι τῆς τότε Ἰταλίας ὅριον καὶ τῆς Ἰαπυγίας. Ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸν Μετάποντον μυθεύουσι καὶ τὴν Μελανίππην τὴν δεσμῶτιν καὶ τὸν ἐξ αὐτῆς Βοιωτόν. Δοκεῖ δ' Ἀντίοχος τὴν πόλιν Μεταπόντιον εἰρῆσθαι πρότερον Μέταβον, παρωνομάσθαι δ' ὕστερον· τήν τε Μελανίππην οὐ πρὸς τοῦτον, ἀλλὰ πρὸς Δῖον κομισθῆναι ἐλέγχειν ἡρῷον τοῦ Μετάβου καὶ Ἄσιον τὸν ποιητὴν φήσαντα, ὅτι τὸν Βοιωτὸν

Δίου ἐνὶ μεγάροις τέκεν εὐειδὴς Μελανίππη,

ὡς πρὸς ἐκεῖνον ἀχθεῖσαν τὴν Μελανίππην, οὐ πρὸς Μέταβον. Οἰκιστὴς δὲ τοῦ Μεταποντίου Δαύλιος ὁ Κρίσης

TEST. : def. E.

2-3 μεταπεμφθέντας-Ἀχαιῶν om. W ‖ Συβάρει A : Συβάρι ω' def. W ‖ 5 ἐπιπηδήσαιεν ACB : -δησαι ἐν Wvs ‖ 6 μὲν Lasserre : om. A ω' δὲ Coray ‖ 7 τῆς δὲ Σειρίτιδος ἀπωτέρω Groskurd : om. A ω' Coray ‖ 15 τὸν A ω' : τὴν vs ‖ 16 δεσμῶτιν AWB : -μοτιν Cvs ‖ Βοιωτόν AsB² : Βοιωθόν ω' ‖ 18 Μέταβον, παρωνομάσθαι AB² : μεταπαρωνομάσθαι ω' ‖ 24 Δαύλιος A ω' : -λίως vs.

Crisa, près de Delphes. Il existe enfin un récit aux termes duquel l'homme envoyé par les Achéens pour diriger la colonisation entreprise avec les Sybarites était un certain Leucippe, qui s'était d'abord fait prêter la place par les Tarentins pour un jour et une nuit, puis avait refusé de la rendre, en opposant à leurs réclamations, le jour, qu'il l'avait demandée et obtenue pour le jour avec la nuit suivante, la nuit, qu'il y avait droit pour la nuit avec le jour suivant[1].

Après Métaponte viennent Tarente et l'Iapygie, dont nous parlerons seulement après avoir fait le tour des îles de l'Italie, conformément au plan que nous nous sommes fixé en commençant[2]. Nous avons, en effet régulièrement énuméré les îles voisines des pays décrits, et puisque nous arrivons ici à la fin de la description de l'Œnotrie, c'est-à-dire du pays auquel les anciens réservaient à l'exclusion de tout autre le nom d'Italie, il est juste que nous observions la même disposition et que nous passions à la Sicile et aux îles avoisinantes.

2

[*Douzième partie: la Sicile*] *(1-11)*

1. La Sicile présente une forme triangulaire, d'où son nom primitif de Trinacria, modifié plus tard en Thrinacia pour des raisons d'euphonie[3]. Cette configuration lui est donnée par trois caps : le Cap Pélorias,

1. Cette version pourrait avoir été opposée par Timée à celle d'Éphore. Elle se retrouve chez Denys d'Halicarnasse, XIX, 3, mais appliquée à la fondation de Callipolis, autre établissement revendiqué par Tarente. Leucippe apparaît sur les monnaies métapontines après 350 (Noe, *o. c.*, I, 30-31 et 36).

2. En II, 5, 17, avec une référence tacite à VI, 1, 4, où Strabon a présenté son chapitre sur le Brettion comme un chapitre sur l'Italie proprement dite.

3. *Notes complémentaires*, p. 228.

τύραννος γεγένηται τῆς περὶ Δελφούς, ὥς φησιν Ἔφορος. Ἔστι δέ τις καὶ οὗτος λόγος, ὡς ὁ πεμφθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν ἐπὶ τὸν συνοικισμὸν Λεύκιππος εἴη, χρησάμενος δὲ παρὰ τῶν Ταραντίνων τὸν τόπον εἰς ἡμέραν καὶ νύκτα μὴ ἀποδοίη, μεθ' ἡμέραν μὲν λέγων πρὸς τοὺς ἀπαιτοῦντας, ὅτι καὶ εἰς τὴν ἐφεξῆς νύκτα αἰτήσαιτο καὶ λάβοι, νύκτωρ δ', ὅτι καὶ πρὸς τὴν ἑξῆς ἡμέραν.

Ἐφεξῆς δ' ἐστὶν ὁ Τάρας καὶ ἡ Ἰαπυγία, περὶ ὧν ἐροῦμεν, ὅταν πρότερον τὰς προκειμένας τῆς Ἰταλίας νήσους περιοδεύσωμεν κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς πρόθεσιν· ἀεὶ γὰρ τοῖς ἔθνεσιν ἑκάστοις τὰς γειτνιώσας προσκαταλέγοντες νήσους καὶ νῦν, ἐπειδὴ μέχρι τέλους ἐπεληλύθαμεν τὴν Οἰνωτρίαν, ἥνπερ καὶ Ἰταλίαν μόνην ὠνόμαζον οἱ πρότερον, δίκαιοί ἐσμεν φυλάξαι τὴν αὐτὴν τάξιν, ἐπελθόντες τὴν Σικελίαν καὶ τὰς περὶ αὐτὴν νήσους.

2

1. Ἔστι δ' ἡ Σικελία τρίγωνος τῷ σχήματι, καὶ διὰ τοῦτο Τρινακρία μὲν πρότερον, Θρινακία δ' ὕστερον προσηγορεύθη, μετονομασθεῖσα εὐφωνότερον. Τὸ δὲ σχῆμα διορίζουσι τρεῖς ἄκραι, Πελωριὰς μὲν ἡ πρὸς

TEST. : Eust. *Dion.* 305, 29 (17-18), *Hom.* 1675, 5 (17-18). Schol. E ad 10 περιοδεύσωμεν : Ὅτι « περιοδεύσομέν » φησι τὰς νήσους ἀντὶ τοῦ « περιηγησόμεθα » καὶ ὁ Κωμικὸς « γῆς περίοδος ἁπάσης » ((*Nub.*, 206); schol. Av ad 15 ss. : diagramma Siciliæ insulæ sub lemmate Περὶ Σικελίας.

---

2 οὗτος A ω' : τοιοῦτος s [in mg.] n B²‖ 3 Λεύκιππος AWB² : Λεύκιπος CvsB ‖ 7 καὶ om. B ‖ 9 προκειμένας WsB : προσ- ACv ‖ 10 περιοδεύσωμεν AWvsB : -σομεν schol. et C ‖ 17 Θρινακία E Eust. [utroque loco sed Τρινακὶς cod. U Comm. in Dion.] : Θρινακὶς A ω'.

qui détermine le détroit de Sicile en face du Cap Cænys et de la Colonne de Rhégion, le Cap Pachynos, qui, faisant saillie à l'est de l'île, est battu par la Mer de Sicile et regarde en direction du Péloponnèse et du détroit de Crète, enfin le Cap Lilybée, tourné vers la Libye voisine et par là-même dans la direction du couchant d'hiver[1]. Deux des côtés définis par ces trois caps sont légèrement concaves. Le troisième, celui qui joint le Cap Lilybée au Cap Pélorias et qui est aussi, avec 1700 stades, ou 1720[2] selon Posidonius[3], le plus grand, est au contraire franchement convexe. Le côté qui joint l'un à l'autre les caps Pachynos et Lilybée est plus grand que le suivant, qui confine au détroit et à l'Italie voisine, entre le Cap Pélorias et le Cap Pachynos. Ce dernier, le plus court, mesure environ 1130 stades[4]. Le calcul de Posidonius aboutit à un total de 4400 stades[5] pour le périple entier. Dans la *Chorographie*[6], les distances admises, décomposées en sections et mesurées en milles, sont plus grandes : 25 du Cap Pélorias à Mylæ, autant de Mylæ à Tyndaris, puis 30 milles de Tyndaris à Agathyrnon, autant de là à Halæsa et encore une fois autant de Halæsa à Céphalœdion (tous ces noms se rapportent à de petites villes), ensuite 18 milles jusqu'au cours de l'Himéra, qui coule

1. L'orientation des caps est faussée de près de 45 degrés de cercle, comme si l'île avait pivoté d'un huitième de tour. Cette erreur, accentuée encore par Posidonius (voir plus loin), remonte au moins à Dicéarque, puisqu'il faisait passer le parallèle Gadéira-Athènes-Rhodes par le détroit de Messine (fr. 110 Wehrli), et probablement déjà aux géographes ioniens du v[e] siècle.

2. Respectivement 314,5 et 317,8 km. La première estimation est celle de Timée, livrée par Posidonius et reproduite également par Diodore, V, 2, 2. La côte mesure au plus près environ 310 km (250 en ligne droite).

3. F. 62. Voir *Notes complémentaires*, p. 228.

4. 209 km, estimation correcte (190 en ligne droite, 287 à la côte).

5. 814 km (en réalité 1039 de développement côtier total). Posidonius donnait donc 1550 stades à la côte nord, au lieu des 1500 de Timée.

6. Fr. 13 Klotz. Voir *Notes complémentaires*, p. 228.

τὴν Καῖνυν καὶ τὴν στυλίδα τὴν Ῥηγίνων ποιοῦσα τὸν Πορθμόν, Πάχυνος δὲ ἡ ἐκκειμένη πρὸς ἕω καὶ τῷ Σικελικῷ κλυζομένη πελάγει, βλέπουσα πρὸς τὴν Πελοπόννησον καὶ τὸν ἐπὶ Κρήτης πόρον· τρίτη δ' ἐστὶν ἡ προσεχὴς τῇ Λιβύῃ, βλέπουσα πρὸς ταύτην ἅμα καὶ τὴν χειμερινὴν δύσιν, Λιλύβαιον. Τῶν δὲ πλευρῶν, ἃς ἀφορίζουσιν αἱ τρεῖς ἄκραι, δύο μέν εἰσι κοῖλαι μετρίως, | ἡ δὲ τρίτη κυρτή, ἡ ἀπὸ τοῦ Λιλυβαίου καθήκουσα πρὸς τὴν Πελωριάδα, ἥπερ μεγίστη ἐστί, σταδίων χιλίων καὶ ἑπτακοσίων, ὡς Ποσειδώνιος εἴρηκε προσθεὶς καὶ εἴκοσι. Τῶν δ' ἄλλων ἡ ἐπὶ Πάχυνον ἀπὸ τοῦ Λιλυβαίου μείζων τῆς ἑτέρας· ἐλαχίστη δὲ ἡ τῷ Πορθμῷ καὶ τῇ Ἰταλίᾳ προσεχής, ἡ ἀπὸ τῆς Πελωριάδος ἐπὶ τὸν Πάχυνον, σταδίων ὅσον χιλίων καὶ ἑκατὸν καὶ τριάκοντα. Τὸν δὲ περίπλουν ὁ Ποσειδώνιος σταδίων τετρακοσίων ἐπὶ τοῖς τετρακισχιλίοις ἀποφαίνει. Ἐν δὲ τῇ Χωρογραφίᾳ μείζω λέγεται τὰ διαστήματα, κατὰ μέρος διῃρημένα μιλιασμῷ· ἐκ δὲ Πελωριάδος εἰς Μύλας εἴκοσι πέντε· τοσαῦτα δὲ καὶ ἐκ Μυλῶν εἰς Τυνδαρίδα· εἶτ' εἰς Ἀγάθυρνον τριάκοντα καὶ τὰ ἴσα εἰς Ἄλαισα, καὶ πάλιν ἴσα εἰς Κεφαλοίδιον· ταῦτα μὲν πολίχνια· εἰς δ' Ἱμέραν ποταμὸν δεκαοκτὼ

TEST. : *Chrest.* VI 19 (7-10, 12-15).

---

1 Καῖνυν Xylander : Γένυν AEC Γένην WvsB || καὶ post στυλίδα præbent Aω' E[deinde deletum], quod uerbum fortasse in principio ad Γένυν corrigendum in marginem inscriptum fuerat : om. Coray || 10 Ποσειδώνιος AW : Ποσι- CvsB || 11 ἡ ἐπὶ Kramer : ἥ τ' ἐπὶ Aω' def. *Chrest.* || μείζων B² : μείζω Aω' || 15 Ποσειδώνιος AEWs : Ποσι- CvB def. *Chrest.* || 19 Τυνδαρίδα Aω' : τὴν Δαρίδα vs || Ἀγάθυρνον Casaubon : -θυρσον Aω' (cf. St. Byz. Ἀγάθυρσα · πόλις Σικελίας, ὡς Πολύβιος ἐννάτῃ = IX, 27, 10 B.-W.) || 20 Ἄλαισα Lasserre (latine *Ha-*) : Ἄλαισα Aω' Ἄλαισαν Coray adnuente Kramer || Κεφαλοίδιον ACvB : -λίδιον Ws || 21 post Ἱμέραν erasæ octo fere litteræ A.

par le milieu de la Sicile, 35 de là à Panormos, 32 de Panormos au port de commerce de la ville d'Ægesta, 30 pour le reste du trajet jusqu'au Cap Lilybée. Passons après ce cap au côté adjacent, nous trouvons 75 milles jusqu'à Héracléion et 20 milles de là au port de commerce de la ville d'Agrigente, puis 28 milles jusqu'à Phintia, 20 de Phintia à Géla et 20 autres de Géla à Camarina, ensuite 50 jusqu'au Cap Pachynos. Enfin le troisième côté mesure à partir du Cap Pachynos 36 milles jusqu'à Syracuse, 60 milles de Syracuse à Catane, puis 33 milles de Catane à Tauroménion et 30 milles de là jusqu'à Messène. Par terre, le Chorographe compte 168 milles du Cap Pachynos au Cap Pélorias et 235 milles[1] de Messène au Cap Lilybée, distance prise sur la Via Valéria. Certains auteurs ont dit plus simplement, comme Éphore[2], que le périple de la Sicile est de cinq jours et cinq nuits.

Posidonius[3], de plus, détermine la position de l'île d'après les climats, ce qui l'amène à tourner le Cap Pélorias vers le nord, le Cap Lilybée vers le sud et le Cap Pachynos vers l'est. Les climats étant figurés par des parallélogrammes, tout triangle inscrit, surtout s'il s'agit d'un triangle scalène ou d'un triangle dont aucun côté n'est parallèle à l'un des côtés du parallélogramme,

1. Respectivement 248,64 et 347,8 km, après une correction sûre du second chiffre.

2. F 135. Thucydide, VI, 1, 2 (d'après Antiochos), indique un peu moins de huit jours pour un bateau de commerce.

3. F 63. L'erreur atteint 90°, la côte septentrionale se trouvant désormais courir du nord au sud. Par *climat*, Strabon entend l'inclinaison du soleil, d'où il appert que Posidonius disposait de données astronomiques pour deux caps seulement, probablement le Pélorias et le Pachynos, et qu'il ignorait que le troisième fût situé moins au sud que le second, se contentant de calculer sa position relative d'après l'angle formé par les côtes. L'explication qui suit, toute de Strabon, postule l'usage d'une carte, apparemment celle du Chorographe : elle tend à montrer qu'on peut situer le Cap Lilybée plus au sud que le Cap Pélorias sans l'inscrire sur le même méridien et sans modifier l'orientation du Cap Pachynos vers l'est.

διὰ μέσης ῥέοντα τῆς Σικελίας, εἶτ' εἰς Πάνορμον τριάκοντα πέντε· δύο δὲ καὶ τριάκοντα εἰς τὸ τῶν Αἰγεστέων ἐμπόριον· λοιπὰ δὲ εἰς Λιλύβαιον τριάκοντα ὀκτώ. Ἐντεῦθεν δὲ κάμψαντι ἐπὶ τὸ συνεχὲς πλευρὸν εἰς μὲν τὸ Ἡράκλειον ἑβδομήκοντα πέντε, ἐπὶ δὲ τὸ Ἀκραγαντίνων ἐμπόριον εἴκοσι· ⟨εἶτ' εἰς Φιντίαν εἴκοσι ὀκτὼ καὶ εἰς Γέλαν εἴκοσι,⟩ καὶ ἄλλα εἴκοσι εἰς Καμάριναν· εἶτ' ἐπὶ Πάχυνον πεντήκοντα. Ἔνθεν πάλιν κατὰ τὸ τρίτον πλευρὸν εἰς μὲν Συρακούσας τριάκοντα ἕξ, εἰς δὲ Κατάνην ἑξήκοντα· εἶτ' εἰς Ταυρομένιον τριάκοντα τρία· εἶτ' εἰς Μεσσήνην τριάκοντα. Πεζῇ δὲ ἐκ μὲν Παχύνου εἰς Πελωριάδα ἑκατὸν ἑξήκοντα ὀκτώ, ἐκ δὲ Μεσσήνης εἰς Λιλύβαιον τῇ Οὐαλερίᾳ ὁδῷ ⟨διακόσια⟩ τριάκοντα πέντε. Ἔνιοι δ' ἁπλούστερον εἰρήκασιν, ὥσπερ Ἔφορος, τὸν περίπλουν ἡμερῶν καὶ νυκτῶν πέντε.

Καὶ Ποσειδώνιός γε τοῖς κλίμασιν ἀφορίζων τὴν νῆσον, πρὸς ἄρκτον μὲν τὴν Πελωριάδα, πρὸς νότον δὲ Λιλύβαιον, πρὸς ἕω δὲ τὸν Πάχυνον τίθησιν. Ἀνάγκη δέ, τῶν κλιμάτων ἐν παραλληλογράμμῳ σχήματι διαστελλομένων, τὰ ἐγγραφόμενα τρίγωνα, καὶ μάλιστα ὅσα σκαληνὰ καὶ ὧν οὐδεμία πλευρὰ ⟨οὐδεμιᾷ πλευρᾷ⟩ τῶν τοῦ παραλ-

---

3 λοιπὰ Xylander : λοιπαὶ A ω' ‖ 5 Ἀκραγαντίνων k : -τῖνον A ω'[-τίνον] ‖ 6-7 εἶτ' - εἴκοσι suppl. Lasserre ducente Aly : lacunam agnouit Kramer ‖ 9 Συρακούσας vs : -κούσσας A ω' ‖ 11 Μεσσήνην AB : Μεσσί- CWv Μεσή- s ‖ 12 Μεσσήνης AB[2] : Μεσσιω' Μεσι- s ‖ 13 διακόσια Clüver : om. A ω' ‖ 14 τὸν περίπλουν Coray : τόν γε περίπλουν A ω' γε neglexit iam E, quam particulam ut correctionem particulæ τε post Ποσειδώνιός u. 16 restitui ‖ 16 Καὶ Ποσειδώνιός γε Lasserre (dc particulis cf. adn. ad u. 14 ct 17) : Ποσειδώνιός τε AW Ποσιδώνιός τε ω' ‖ 17 πρὸς Coray : καὶ πρὸς A ω' cf. adn. ad u. 16 ‖ 21 οὐδεμιᾷ Coray πλευρᾷ Lasserrc : om. A ω'.

se trouvera nécessairement, en raison de son obliquité, ne pas concorder avec les climats. Toutefois, dans le cas des climats de la Sicile, comme le Cap Pélorias est situé au sud de l'Italie, on peut admettre qu'il est le plus septentrional des trois angles de l'île, avec la conséquence que la droite qui le joint au Cap Pachynos va constituer un côté regardant, dirons-nous, vers le nord-est et dans la direction du détroit. Cela étant, il faut aussi prendre en considération une légère inclinaison vers le levant d'hiver, à cause de la déviation du rivage sur le trajet de Catane à Syracuse et au Cap Pachynos.

La distance du Cap Pachynos à l'embouchure de l'Alphée est de 4000 stades[1]. Mais Artémidore compte 4600 stades du Cap Pachynos au Cap Ténare et 1130 stades de l'Alphée au Pamisos[2], ce qui me semble impliquer un désaccord entre ses propres évaluations et le chiffre de 4000 stades qu'on donne pour la distance du Cap Pachynos à l'Alphée[3].

Quant au côté qui joint le Cap Pachynos au Cap Lilybée — ce dernier est nettement plus à l'ouest que le Cap Pélorias —, on peut admettre qu'il dessine lui aussi une ligne oblique, en s'écartant franchement du sud vers l'ouest, et qu'il fait ainsi face au sud-est. Il est baigné en partie par la Mer de Sicile, en partie

1. 740 km (au lieu de 560). Cette estimation, qui remonte probablement à Ératosthène par Posidonius, a été faite sur la route des navires. Elle reparaît en VIII, 5, 1.

2. Fr. 49 Stiehle. Les distances proposées correspondent respectivement à 851 km (au lieu de 800 en suivant la côte de l'Alphée au Ténare) et 209 km (au lieu de 165). Artémidore comptait donc environ 3500 stades du Cap Pachynos au Péloponnèse, ce qui est le chiffre donné par Agrippa, fr. 61 Klotz, avec 440 milles (3520 stades).

3. La critique est de Strabon lui-même, mais c'est chez Posidonius qu'il a pris le chiffre de 4000 stades, et il n'a pas sous les yeux de texte d'Artémidore qui puisse le renseigner sur l'estimation faite par ce dernier pour cette distance. Timée, à tout le moins, admettait le même chiffre (F 41[b]), qui remonte donc au delà d'Ératosthène, probablement à Timosthène, voire à Dicéarque.

ληλογράμμου ἐφαρμόττει, ἀναρμόστως ἔχειν πρὸς τὰ κλίματα διὰ τὴν λόξωσιν. Ὅμως δ' οὖν ἐν τοῖς τῆς Σικελίας τῇ Ἰταλίᾳ πρὸς νότον κειμένη ἡ Πελωριὰς ἀρκτικωτάτη λέγοιτ' ἂν καλῶς τῶν τριῶν γωνιῶν, ὥσθ' ἡ ἐπιζευγνυμένη ἀπ' αὐτῆς ἐπὶ τὸν Πάχυνον, ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω, φαμέν, ⟨καὶ⟩ πρὸς ἄρκτον βλέπουσαν ποιήσει [δὲ] τὴν πλευρὰν καὶ πρὸς τὸν Πορθμόν. Δεῖ δ' ἐπιστροφὴν μικρὰν λαμβάνειν ἐπὶ χειμερινὰς ἀνατολάς· οὕτω γὰρ ἡ ἠιὼν παρακλίνει προϊοῦσιν ἀπὸ τῆς Κατάνης ἐπὶ τὰς Συρακούσας καὶ τὸν Πάχυνον.

Δίαρμα δ' ἐστὶν ἀπὸ τοῦ Παχύνου πρὸς τὸ στόμα τοῦ Ἀλφειοῦ στάδιοι τετρακισχίλιοι. | Ἀρτεμίδωρος δ' ἀπὸ τοῦ Παχύνου φήσας ἐπὶ Ταίναρον εἶναι τετρακισχιλίους καὶ ἑξακοσίους, ἀπὸ δ' Ἀλφειοῦ ἐπ⟨ὶ Π⟩αμισὸν χιλίους ἑκατὸν τριάκοντα, παρασχεῖν ἂν δοκεῖ μοι λόγον, μὴ οὐχ ὁμολογούμενα λέγῃ τῷ φήσαντι τετρακισχιλίους εἶναι τοὺς ἐπὶ τὸν Ἀλφειὸν ἀπὸ τοῦ Παχύνου.

Ἡ δ' ἀπὸ Παχύνου πρὸς Λιλύβαιον, ἑσπεριώτερον δὲ τῆς Πελωριάδος ἱκανῶς ἐστιν, ἱκανῶς ἂν καὐτὴ λοξοῖτο ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ σημείου πρὸς τὴν ἑσπέραν, βλέποι δ' ἂν ἅμα πρός τε τὴν ἕω καὶ πρὸς τὸν νότον, τῇ μὲν ὑπὸ τοῦ Σικελικοῦ πελάγους κλυζομένη, τῇ δ' ὑπὸ τοῦ Λιβυκοῦ

TEST. : Eust. *Dion.* 305, 31 (11-12).

---

3 κειμένη A ω' : -μένης B ‖ 4 ὥσθ' ἡ ἐπιζευγνυμένη A ω' : ὥστε τὴν ἐπιζευγνυμένην propter ἐκκεῖσθαι coni. B ‖ 5 φαμέν, καὶ Lasserre : μὲν καὶ Coray φαμὲν A ω' ‖ 6 δὲ del. Lasserre : præb. A ω' ‖ 9 προϊοῦσιν n unde B^{2} : προσιοῦσιν A ω' ‖ Συρακούσας s : -κούσσας A ω' ‖ 11 τοῦ^{1} ω' : τῆς A om. E Eust. ‖ 13 Ταίναρον C^{3} : Τέναρον A ω' ‖ 14 ἐπὶ Παμισὸν Coray : ἐπ' Ἀμισὸν A ω' ἐπὶ Παμμισὸν n^{2} ‖ 16 λέγῃ B : λέγει A ω' λέγειν sC^{3} ‖ 19 καὐτὴ Wvs κ' αὐτὴ A : καὶ αὐτὴ CB ‖ λοξοῖτο Tyrwhitt : δόξοιτο A δόξοι τὸ ω' ‖ 21 τὸν om. WvsB.

par la portion de la Mer de Libye qui s'étend de Carthage en direction des Syrtes. La plus faible distance entre la Sicile et la Libye se mesure du Cap Lilybée à la région de Carthage avec 1500 stades[1]. C'est à ce cap, dit-on[2], qu'un homme de bonne vue va se placer sur un observatoire pour annoncer aux habitants de Lilybée le nombre des vaisseaux qui quittent Carthage. Le côté joignant le Cap Lilybée au Cap Pélorias, enfin, trace forcément une ligne oblique en direction de l'est et fait face au nord-ouest. On a de là l'Italie au nord, la Mer Tyrrhénienne et les îles d'Éole à l'ouest.

2. Passons aux villes de Sicile en commençant par le côté adjacent au détroit. La première est Messène. Puis viennent Tauroménion, Catane et Syracuse[3]. Entre Catane et Syracuse, à l'endroit où les ramifications des cours d'eau qui descendent de l'Etna se réunissent et constituent par leurs embouchures des ports à tout point de vue excellents, s'élevaient autrefois les villes disparues de Naxos et de Mégare[4]. Là aussi se trouve le promontoire de Xiphonia. Éphore[5] affirme que ces deux villes furent les premières fondations grecques en Sicile, dix générations après la Guerre de Troie[6], car, par crainte des pirates tyrrhéniens et de la cruauté des barbares installés dans l'île, les Grecs

1. 277,5 km. On compte, en réalité, moins de 140 km jusqu'au Cap Bon et environ 215 km jusqu'au port de Carthage. Le chiffre donné est à peu près celui d'Agrippa, fr. 61 Klotz, soit 180 milles (= 1440 stades), et doit remonter à Artémidore.

2. Information de Posidonius.

3. Catane et Syracuse occupent actuellement exactement les sites qu'elles occupaient à l'époque de Strabon.

4. Naxos est anéantie en 403 par Denys, tandis que Mégare, détruite en 483 par Gélon et abandonnée jusque vers 340, retrouve une certaine importance jusqu'à sa prise par Marcellus en 213, lequel châtie durement ses habitants pour avoir passé avec Syracuse aux Carthaginois. Cf. G. Vallet et F. Villard, Boll. d'Arte, 45, 1960, 263-273.

5. F 137. Jacoby fait commencer sans raison la citation à la phrase sur Catane et Syracuse, alors que le style de celle-ci et l'intérêt qu'elle révèle pour l'hydrographie de la plaine catanienne trahissent suffisamment Posidonius.

6. *Notes complémentaires*, p. 228.

τοῦ πρὸς τὰς Σύρτεις διήκοντος ἀπὸ τῆς Καρχηδονίας. Ἔστι δὲ καὶ ἀπὸ Λιλυβαίου τοὐλάχιστον δίαρμα ἐπὶ Λιβύην χίλιοι καὶ πεντακόσιοι περὶ Καρχηδόνα· καθ' ὃ δὴ λέγεταί τις τῶν ὀξυδορκούντων ἀπό τινος σκοπῆς ἀπαγγέλλειν τὸν ἀριθμὸν τῶν ἀναγομένων ἐκ Καρχηδόνος σκαφῶν τοῖς ἐν Λιλυβαίῳ. Ἀπὸ δὲ τοῦ Λιλυβαίου τὴν ἐπὶ Πελωριάδα πλευρὰν ἀνάγκη λοξοῦσθαι πρὸς ἕω καὶ βλέπειν πρὸς τὸ μεταξὺ τῆς ἑσπέρας καὶ τῆς ἄρκτου, πρὸς ἄρκτον μὲν ἔχουσαν τὴν Ἰταλίαν, πρὸς δύσιν δὲ τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος καὶ τὰς Αἰόλου νήσους.

2. Πόλεις δ' εἰσὶ κατὰ μὲν τὸ πλευρὸν τὸ ποιοῦν τὸν Πορθμὸν Μεσσήνη πρῶτον, ἔπειτα Ταυρομένιον καὶ Κατάνη καὶ Συράκουσαι· αἱ δὲ μεταξὺ Κατάνης καὶ Συρακουσῶν ἐκλελοίπασι, Νάξος καὶ Μέγαρα, ὅπου καὶ αἱ τῶν ποταμῶν ἐκβολαὶ συνελθοῦσαι ** καταρρεόντων ἐκ τῆς Αἴτνης εἰς εὐλίμενα *κατὰ πάντα* στόματα· ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸ τῆς Ξιφωνίας ἀκρωτήριον. Φησὶ δὲ ταύτας Ἔφορος πρώτας κτισθῆναι πόλεις Ἑλληνίδας ἐν Σικελίᾳ δεκάτῃ γενεᾷ μετὰ τὰ Τρωικά· τοὺς γὰρ πρότερον δεδιέναι τὰ λῃστήρια τῶν Τυρρηνῶν καὶ τὴν

TEST. : *Chrest.* VI 19 (2-6, 11-14) ; Eust. *Dion.* 305, 33 (2-6).

---

3 καθ' ὃ Xylander : καὶ ὃ Aω' καὶ *Chrest.* Eust. [ὃ δὴ om. uterque] ‖ 4 σκοπῆς Aω' : σκοπιᾶς *Chrest.* Eust. ‖ 5 ἀναγομένων *Chrest.* Eust. : ἀγο- Aω' ‖ 6 τοῦ om. E ‖ 13 Μεσσήνη *Chrest.* AB : Μεσή- Es Μεσσί- CWv ‖ 13 Συράκουσαι E : -κουσσαι *Chrest.* Aω' ‖ 14 Συρακουσῶν s : -κουσσῶν Aω' ‖ 15 post συνελθοῦσαι legitur in Aω' καὶ πάντα [πάντα om. s lacunam indicans, in πάντων mutauit B²], quæ uerba in κατὰ πάντα corr. Aly et ita emendata post εὐλίμενα u. 16 transposuit Lasserre ‖ καταρρεόντων s : καταρε- Aω' ‖ 17 Ξιφωνίας Casaubon coll. St. Byz. Ξιφωνία (= Theopompus F 190 Jacoby) : Ξιφονίας Aω' ‖ 19 δεκάτῃ Scaliger et idem Ephorus ap. Ps. Scymn. 272 δεκάτῃ γενεᾷ (= F 133[k] Jacoby) : καὶ τῇ Aω'.

n'avaient jusque-là pas même osé s'y aventurer pour y faire du commerce. Enfin l'Athénien Théoclès, poussé par les vents jusqu'en Sicile, aurait constaté l'extrême faiblesse numérique des populations indigènes et l'excellence du sol. Revenu à Athènes, il n'aurait pas réussi à convaincre ses compatriotes et aurait alors recruté pour son second voyage un fort parti de Chalcidiens d'Eubée, quelques Ioniens et même des Doriens venus pour la plupart de Mégare. Les Chalcidiens fondèrent Naxos et les Doriens, Mégare, qui s'appelait auparavant Hybla. Ces villes, nous l'avons dit, n'existent plus, mais le nom d'Hybla a survécu grâce au miel hybléen, connu pour sa qualité[1].

3. Revenons aux villes qui ont subsisté jusqu'à nos jours sur ce côté. Messène est située au fond d'un golfe ou, pour ainsi dire, au fond d'une sorte d'aisselle que forme le Cap Pélorias en se repliant fortement vers l'est. Entre elle et Rhégion, la largeur du détroit est de 60 stades[2], mais elle est beaucoup plus faible si on la prend seulement jusqu'à la Colonne de Rhégion. L'actuelle Messène est une fondation de Messéniens venus du Péloponnèse, desquels elle a pris le nom après avoir porté primitivement celui de Zanclé, dû à la courbe de la côte à cet endroit, le mot *recourbé* se disant à cette époque *zanclios*, mais elle avait été l'objet d'une première fondation de la part des Naxiens de Naxos près Catane. Elle fut, par la suite, accrue d'une colonie de Mamertins, nation campanienne. Les Romains en firent leur base d'opérations dans la Guerre de Sicile, qui les opposait aux Carthaginois[3]. Plus tard[4], Sextus Pompée y concentra à son tour sa flotte tout le temps qu'il fit la guerre à César Auguste, et c'est de là qu'il s'enfuit quand il fut poussé hors de l'île. On montre un peu en avant de la ville, sur le détroit,

1. *Notes complémentaires*, p. 228.
2. 11,1 km. On comparera les chiffres cités à la fin de VI, 1, 5.
3. *Notes complémentaires*, p. 229.
4. De 46 à 43, information extraite de la documentation rassemblée par Strabon pour son œuvre historique. L'événement est contemporain de son premier séjour à Rome.

ὠμότητα τῶν ταύτῃ βαρβάρων, ὥστε μηδὲ κατ' ἐμπορίαν πλεῖν. Θεοκλέα δ' Ἀθηναῖον παρενεχθέντα ἀνέμοις εἰς τὴν Σικελίαν κατανοῆσαι τήν τε οὐδένειαν τῶν ἀνθρώπων καὶ τὴν ἀρετὴν τῆς γῆς, ἐπανελθόντα δὲ Ἀθηναίους μὲν μὴ πεῖσαι, Χαλκιδέας δὲ τοὺς ἐν Εὐβοίᾳ συχνοὺς παραλαβόντα καὶ τῶν Ἰώνων τινάς, ἔτι δὲ Δωριέων, ⟨ὧν⟩ οἱ πλείους ἦσαν Μεγαρεῖς, πλεῦσαι· τοὺς μὲν οὖν Χαλκιδέας κτίσαι Νάξον, τοὺς δὲ Δωριέας Μέγαρα, τὴν Ὕβλαν πρότερον καλουμένην. Αἱ μὲν οὖν πόλεις οὐκέτ' εἰσί, τὸ δὲ τῆς Ὕβλης ὄνομα συμμένει διὰ τὴν ἀρετὴν τοῦ Ὑβλαίου μέλιτος.

3. Τῶν δὲ συμμενουσῶν κατὰ τὸ λεχθὲν πλευρὸν πόλεων ἡ μὲν Μεσσήνη τῆς Πελωριάδος ἐν κόλπῳ κεῖται, | καμπτομένης ἐπὶ πολὺ πρὸς ἕω καὶ μασχάλην τινὰ ποιούσης· ἀπέχει δὲ τοῦ μὲν Ῥηγίου δίαρμα ἑξηκονταστάδιον, τῆς δὲ στυλίδος πολὺ ἔλαττον. Κτίσμα δ' ἐστὶ Μεσσηνίων τῶν ἐν Πελοποννήσῳ, παρ' ὧν τοὔνομα μετήλλαξε, καλουμένη Ζάγκλη πρότερον διὰ τὴν σκολιότητα τῶν τόπων (ζάγκλιον γὰρ ἐκαλεῖτο τὸ σκολιόν), Ναξίων οὖσα πρότερον κτίσμα τῶν πρὸς Κατάνην· ἐπῴκησαν δ' ὕστερον Μαμερτῖνοι, Καμπανῶν τι φῦλον. Ἐχρήσαντο δ' ὁρμητηρίῳ Ῥωμαῖοι πρὸς τὸν Σικελικὸν πόλεμον τὸν πρὸς Καρχηδονίους, καὶ μετὰ ταῦτα Πομπήιος ὁ Σέξτος ἐνταῦθα συνεῖχε τὸ ναυτικόν, πολεμῶν πρὸς τὸν Σεβαστὸν Καίσαρα, ἐντεῦθεν δὲ καὶ τὴν φυγὴν ἐποιήσατο, ἐκπεσὼν ἐκ τῆς νήσου. Δείκνυται δὲ καὶ ἡ Χάρυβδις μικρὸν πρὸ τῆς

TEST. : *Chresl.* VI 19 (15-16, 18-19, 26) ; Eust. *Hom.* 1716, 10 (13, 16-19, 26).

---

1 ἐμπορίαν ω' : -ρείαν A ‖ 3 οὐδένειαν Aldina : οὐδενίαν A ω' οὐθενίαν s ‖ 6 ὧν add. Coray : om. A ω' ‖ 13 Μεσσήνη AsBEust. : Μεσσι- CWv ‖ Πελωριάδος A ω' : -ρίδος Eust. ‖ 22 τὸν² A : τοῦ ω' ‖ 23 Σέξτος ω' : Σέξστος A.

Charybde, qui est un entonnoir extrêmement profond, dans lequel les navires, entraînés naturellement par les contre-courants du détroit, viennent s'engloutir au centre d'un formidable tourbillon. Les débris des navires qui se sont laissé ainsi aspirer et détruire sont emportés ensuite jusqu'au rivage de Tauroménion, qui a reçu le nom de Copria[1] en raison de cette particularité.

Pour en revenir aux Mamertins, leur puissance s'affirma si bien au milieu de la population de Messène que la cité passa dans leurs mains. Aussi ses habitants sont-ils connus généralement sous le nom de Mamertins plutôt que sous celui de Messéniens et le vin de cette contrée riche de très beaux vignobles, rival des meilleurs vins italiens, est appelé vin mamertin et non vin messénien.

La ville compte beaucoup d'habitants, mais Catane en a davantage, du fait qu'elle a accueilli des colons romains[2]. Tauroménion est la moins peuplée des trois. Catane est une fondation des seuls Naxiens[3]. Tauroménion, quant à elle, a été fondée par des colons de Zanclé installés à Hybla[4]. Catane perdit sa population primitive quand Hiéron, le tyran de Syracuse, y installa une nouvelle colonie et substitua à son nom celui d'Etna[5]. Pindare le désigne expressément comme le fondateur de cette nouvelle ville, quand il dit :

> Accorde ton audience aux vœux que je publie,
> Toi qui portes le nom des saintes liturgies,
> O père, ô fondateur de la cité d'Etna[6] !

Mais à la mort d'Hiéron[7], les Cataniens revinrent

1. C'est-à-dire « tas de fumier ».
2. Occupée dès 263 par les Romains, Catane devient colonie en 21.
3. Thucydide, VI, 3, 3, d'après Antiochos sans doute, situe cette fondation cinq ans après celle de Syracuse, ou un peu plus tard, soit vers 729/8 (Van Compernolle, 428-430).
4. *Notes complémentaires*, p. 229.
5. Vers 476/5.
6. Fr. 105 Snell = *Hyp.*, 1, 1-3 Pucch. Pindare joue sur le nom d'Hiéron, qui signifie, en effet, le *Saint*.
7. En 467/6. Les exilés ne devaient toutefois revenir à Catane qu'en 461.

πόλεως ἐν τῷ πόρῳ, βάθος ἐξαίσιον, εἰς ὃ αἱ παλίρροιαι τοῦ Πορθμοῦ κατάγουσιν εὐφυῶς τὰ σκάφη τραχηλιζόμενα μετὰ συστροφῆς καὶ δίνης μεγάλης· καταποθέντων δὲ καὶ διαλυθέντων τὰ ναυάγια παρασύρεται πρὸς ἠιόνα τῆς Ταυρομενίας, ἣν καλοῦσιν ἀπὸ τοῦ συμπτώματος τούτου Κοπρίαν.

Τοσοῦτον δ' ἐπεκράτησαν οἱ Μαμερτῖνοι παρὰ τοῖς Μεσσηνίοις, ὥστ' ἐπ' ἐκείνοις ὑπῆρξεν ἡ πόλις· καλοῦσι δὲ Μαμερτίνους μᾶλλον ἅπαντες αὐτοὺς ἢ Μεσσηνίους, εὐοίνου τε σφόδρα τῆς χώρας οὔσης, οὐ Μεσσήνιον καλοῦσι τὸν οἶνον, ἀλλὰ Μαμερτῖνον, τοῖς ἀρίστοις ἐνάμιλλον ὄντα τῶν Ἰταλικῶν.

Οἰκεῖται δ' ἱκανῶς ἡ πόλις, μᾶλλον δὲ Κατάνη· καὶ γὰρ οἰκήτορας δέδεκται Ῥωμαίους· ἧττον δ' ἀμφοῖν τὸ Ταυρομένιον. Καὶ ἡ Κατάνη δ' ἐστὶ Ναξίων τῶν αὐτῶν κτίσμα, Ταυρομένιον δὲ τῶν ἐν Ὕβλῃ Ζαγκλαίων· ἀπέβαλε δὲ τοὺς οἰκήτορας τοὺς ἐξ ἀρχῆς ἡ Κατάνη, κατοικίσαντος ἑτέρους Ἱέρωνος τοῦ Συρακουσίων τυράννου καὶ προσαγορεύσαντος αὐτὴν Αἴτνην ἀντὶ Κατάνης. Ταύτης δὲ καὶ Πίνδαρος κτίστορα λέγει αὐτόν, ὅταν φῇ·

Ξύνες ⟨ὅ⟩ τοι λέγω,
ζαθέων ἱερῶν ὁμώνυμε,
πάτερ κτίστορ Αἴτνης.

Κατὰ δὲ τὴν τελευτὴν τοῦ Ἱέρωνος κατελθόντες οἱ Κατα-

TEST. : *Chrest.* VI 19 (1-7, 10-11) ; Eust. *Hom.* 1716, 13 (1-3).

---

1 αἱ om. C ‖ 4 πρὸς ἠιόνα *Chrest.* A ω' : πρὸς τὴν ἠιόνα E ‖ 9 Μεσσηνίους AWsB : -νούς Cv ‖ 15 Καὶ ἡ Κατάνη ω' : καὶ Κατάνη A ‖ 17 κατοικίσαντος Aldina : -οικήσαντος A ω' ‖ 18 Συρακουσίων Aldina : -κουσσίων A ω' ‖ 21 Ξύνες ὅ τοι Pind. : Ξένεστοι A [sine acc.] ω' Ξένετοι s^pc ‖ 23 πάτερ Pind. : πατὴρ A ω' ‖ Αἴτνης A ω' : Αἴτνας Pind.

dans leur cité, en chassèrent les habitants et démolirent le tombeau du tyran. Expulsés, les Etnéens allèrent s'établir dans un district montagneux de l'Etna appelé Innésa, donnèrent à la localité qu'ils créaient, à 80 stades[1] de Catane, le nom d'Etna et reconnurent pour son fondateur Hiéron lui-même.

L'Etna domine surtout Catane, et cette ville est celle qui a le plus à souffrir de l'activité des cratères[2]. En effet, les coulées de lave qui descendent jusqu'au territoire de Catane passent tout près d'elle. C'est là qu'Amphinomos et Anapias accomplirent cet acte de piété filiale si souvent raconté[3], quand ils prirent leurs parents sur leurs épaules et les sauvèrent du fléau qui déjà s'abattait sur eux. Aux dires de Posidonius[4], chaque fois que la montagne est en action, les champs des Cataniens disparaissent sous une épaisse couche de cendre, mais si la cendre volcanique cause momentanément des dégâts, elle exerce ensuite, avec le temps, une influence bénéfique pour tout le pays. Amendé par elle, en effet, le sol produit des récoltes très supérieures et un excellent raisin, qui n'a pas son pareil dans les autres terres à vignobles. Les racines qui poussent dans les terrains soumis à l'action de la cendre engraissent à tel point les moutons qu'ils risquent l'étouffement. C'est pourquoi on les saigne à l'oreille tous les trois ou quatre jours, comme nous avons dit que cela se pratique sur l'île d'Érythéia[5]. La lave, il est vrai, transforme en se figeant la surface du sol en une carapace de pierre très épaisse, si bien qu'il faut tailler

1. 14,8 km. On en compte, en réalité, près de 18.

2. La traduction adoptée ici est celle des traducteurs antérieurs à Jones. Pour ce dernier, ἡ Αἴτνη désignerait la seconde ville d'Etna, non le volcan, et serait, au lieu de Catane, le sujet de κοινωνεῖ. Si la syntaxe classique lui donne raison, on peut alléguer en revanche que la figure du chiasme sépare ἡ Αἴτνη de κοινωνεῖ et que τῆς Κατάνης a été suffisamment souligné par μάλιστα et par l'ordre des mots pour qu'on n'hésite pas à en faire le sujet de κοινωνεῖ. Et surtout, Strabon reprend ici sa description de Catane, le développement historique sur Etna étant achevé.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 229.

5. En III, 5, 4.

ναῖοι τούς τε ἐνοίκους ἐξέβαλον καὶ τὸν τάφον ἀνέσκαψαν τοῦ τυράννου. Οἱ δὲ Αἰτναῖοι παραχωρήσαντες τὴν Ἴννησαν καλουμένην τῆς Αἴτνης ὀρεινὴν ᾤκησαν καὶ προσηγόρευσαν τὸ χωρίον Αἴτνην, διέχον τῆς Κατάνης σταδίους ὀγδοήκοντα, καὶ τὸν Ἱέρωνα οἰκιστὴν ἀπέφηναν.

Ὑπέρκειται δὲ μάλιστα τῆς Κατάνης ἡ Αἴτνη, καὶ τῶν περὶ τοὺς κρατῆρας παθῶν πλεῖστον κοινωνεῖ · | καὶ γὰρ οἱ ῥύακες εἰς τὴν Καταναίαν ἐγγυτάτω καταφέρονται, καὶ τὰ περὶ τοὺς εὐσεβεῖς ἐκεῖ τεθρύληται τὸν Ἀμφίνομον καὶ τὸν Ἀναπίαν, οἳ τοὺς γονέας ἐπὶ τῶν ὤμων ἀράμενοι διέσωσαν ἐπιφερομένου τοῦ κακοῦ. Ὅταν δ', ὡς Ποσειδώνι⟨ός φησι⟩, γίνηται τὰ περὶ τὸ ὄρος, κατατεφροῦται πολλῷ βάθει τὰ Καταναίων χωρία · ἡ μὲν οὖν σποδός, λυπήσασα πρὸς καιρόν, εὐεργετεῖ τὴν χώραν χρόνοις ὕστερον · εὐάμπελον γὰρ παρέχεται καὶ χρηστόκαρπον, τῆς ἄλλης οὐχ ὁμοίως οὔσης εὐοίνου · τάς τε ῥίζας, ⟨ἃς⟩ ἐκφέρει τὰ κατατεφρωθέντα χωρία, πιαίνειν ἐπὶ τοσοῦτον τὰ πρόβατά φασιν, ὥστε πνίγεσθαι · διόπερ ἐκ τῶν ὤτων ἀφαιροῦσιν αἷμα δι' ἡμερῶν τεσσάρων ἢ πέντε, καθάπερ τοῦτο καὶ κατὰ τὴν Ἐρύθειαν συμβαῖνον εἰρήκαμεν. Ὁ δὲ ῥύαξ εἰς πῆξιν μεταβάλλων ἀπολιθοῖ τὴν ἐπιφάνειαν τῆς γῆς ἐφ' ἱκανὸν βάθος, ὥστε λατομίας

TEST. : St. Byz. Αἴτνη (2-5) ; *Chrest.* VI 20 (7-22). Def. E.

---

3 Ἴννησαν ω' [Ἴννι- s] A² : Ἰννῆσαν A Ἴννησον St. Byz. || 8 τὴν om. C || 9 ἐκεῖ τεθρύληται Xylander : ἐκτεθρύληται A ω' [-θρυλλ- CW edd. ante Kramer] def. *Chrest.* || 11-12 Ὅταν δ', ὡς Ποσειδώνιός φησι, γίνηται Lasserre : Ὅταν τῷ Ποσειδῶνι [Ποσι- CvsB] φαίνηται A ω' def. *Chrest.* Ὅταν † τῷ Ποσειδώνιος, γίνηται Coray || 12 κατατεφροῦται *Chrest.* [κατατεφρούμενα] sB : καταντεφρούρηται ACWv || 17 ἃς add. Coray : om. *Chrest* A ω' || πιαίνειν Coray : πιαίνει δ' *Chrest.* s πιαίνειν δ' A ω' || 20 Ἐρύθειαν *Chrest.* [ἐν τῇ Ἐρυθείᾳ] : -θίαν A ω'.

dedans comme dans une carrière, si l'on veut découvrir à nouveau le terrain primitif. En effet, la roche liquéfiée dans les cratères du volcan et projetée en l'air déborde au-dessus du sommet et se répand sur les flancs de la montagne sous forme de coulées d'une boue humide et noire. Puis elle se solidifie et se transforme en pierre meulière, tout en gardant la couleur qu'elle avait à l'état liquide. Mais en brûlant ainsi, la roche produit de la cendre, comme le bois, et de même qu'une plante telle que la rue se nourrit de cendre de bois, de même la cendre de l'Etna a la propriété de nourrir la vigne.

4. Syracuse a été fondée par Archias, qui vint de Corinthe à peu près à l'époque où furent colonisées Naxos et Mégare[1]. On rapporte[2] qu'Archias se rendit à Delphes en même temps que Myscellos et que le dieu leur demanda, quand ils consultèrent l'oracle, ce qu'ils préféraient, de la richesse ou de la santé. Archias ayant choisi la richesse et Myscellos, la santé, il assigna au premier Syracuse et Crotone au second. Aussi les Crotoniates trouvèrent-ils dans le lieu où ils établirent leur ville cette remarquable salubrité que nous avons évoquée[3], tandis que Syracuse se vit précipitée dans une telle abondance de richesses que ses habitants, comme ceux de Crotone, inspirèrent un dicton proverbial qui les a partout fait connaître. On dit, en effet, de gens qui se livrent à un luxe excessif : « La dîme des Syracusains ne leur suffirait pas. » La tradition ajoute qu'en allant en Sicile, Archias laissa dans l'île autrefois appelée Schérie une partie de ses compagnons sous la conduite

1. Voir les notes à VI, 2, 2.

2. La version de Posidonius semble remonter à Éphore et compléter la citation de celui-ci en VI, 2, 2 (J. Bérard, 116 s.). Elle trouve, en effet, un écho dans Ps. Scymn., 279-282, qui mentionne le passage d'Archias au Cap Zéphyrion. Mais Éphore a puisé chez Antiochos, qui lui a livré la tradition sur l'oracle (cf. *supra* VI, 1, 12) et l'information sur la participation d'un Héraclide (Thuc., VI, 3, 2). Tout a pu passer par Timée, les réflexions sur le luxe de Syracuse rappelant des propos similaires sur Crotone et Sybaris (cf. F 44-50). L'oracle est cité dans *Sud.* s. v. Ἀρχίας (cf. H. W. Parke et D. E. W. Wormell, *The Delphic Oracle*, II, 94).

3. En VI, 1, 12.

εἶναι χρείαν τοῖς ἀνακαλύψαι βουλομένοις τὴν ἐξ ἀρχῆς ἐπιφάνειαν. Τακείσης γὰρ ἐν τοῖς κρατῆρσι τῆς πέτρας, εἶτ' ἀναβληθείσης, τὸ ὑπερχυθὲν τῆς κορυφῆς ὑγρὸν πηλός ἐστι μέλας, ῥέων κατὰ τῆς ὀρεινῆς· εἶτα πῆξιν λαβὼν γίνεται λίθος μυλίας, τὴν αὐτὴν φυλάττων χρόαν, ἣν ῥέων εἶχε. Καὶ ἡ σποδὸς δὲ καιομένων τῶν λίθων ὡς ἀπὸ τῶν ξύλων γίνεται· καθάπερ οὖν τὸ πήγανον τῇ ξυλίνῃ σποδῷ τρέφεται, τοιοῦτον ἔχειν τι οἰκείωμα πρὸς τὴν ἄμπελον εἰκὸς τὴν Αἰτναίαν σποδόν.

4. Τὰς δὲ Συρακούσας Ἀρχίας μὲν ἔκτισεν ἐκ Κορίνθου πλεύσας περὶ τοὺς αὐτοὺς χρόνους, οἷς ᾠκίσθησαν ἥ τε Νάξος καὶ τὰ Μέγαρα. Ἅμα δὲ Μύσκελλόν τέ φασιν εἰς Δελφοὺς ἐλθεῖν καὶ τὸν Ἀρχίαν· χρηστηριαζομένων ⟨δ'⟩ ἐρέσθαι τὸν θεόν, πότερον αἱροῦνται πλοῦτον, ἢ ὑγίειαν· τὸν μὲν οὖν Ἀρχίαν ἑλέσθαι τὸν πλοῦτον, Μύσκελλον δὲ τὴν ὑγίειαν· τῷ μὲν δὴ Συρακούσας δοῦναι κτίζειν, τῷ δὲ Κρότωνα. Καὶ δὴ συμβῆναι Κροτωνιάτας μὲν οὕτως ὑγιεινὴν οἰκῆσαι πόλιν, ὥσπερ εἰρήκαμεν, Συρακούσας δ' ἐπὶ τοσοῦτον ἐκπεσεῖν πλοῦτον, ὥστε καὶ αὐτοὺς ἐν παροιμίᾳ διαδοθῆναι, λεγόντων πρὸς τοὺς ἄγαν πολυτελεῖς, ὡς οὐκ ἂν ἐκγένοιτο αὐτοῖς ἡ Συρακουσίων δεκάτη. Πλέοντα δὲ τὸν Ἀρχίαν εἰς τὴν Σικελίαν καταλιπεῖν μετὰ μέρους τῆς στρατιᾶς τοῦ τῶν Ἡρακλειδῶν

TEST. : St. Byz. Συρακοῦσαι (12-22) ; *Chrest.* VI 20 (1-9), 21 (12-22). Def. E.

---

8 τι *Chrest.* A : om. ω' ‖ 10 Συρακούσας Aldina : -κούσσας A ω' ‖ 13 χρηστηριαζομένων δ' Meineke : χρηστηριαζόμενον A ω' om. *Chrest.* def. St. Byz. ‖ 15-16 τὸν μὲν - τὴν ὑγίειαν om. ω' [restituerunt C^2B^2] ‖ 16 Συρακούσας *Chrest.* s (-κουσαν St. Byz.) : -κούσσας A ω' ‖ 19 Συρακούσας B : -κούσσας A ω' def. *Chrest.* ‖ 21 ἐκγένοιτο St. Byz. $A^{pc}B^2$: ἐκγένοιντο A^{ac} ω' def. *Chrest.* ‖ Συρακουσίων St. Byz. *Chrest.* : -κουσσίων AvB -κουσσέων CWs ‖ 23 στρατιᾶς C : -τείας A ω'.

d'un prince de la maison des Héraclides, Chersicratès, pour y fonder la colonie qui porte aujourd'hui le nom de Corcyre. Celui-ci en chassa les précédents propriétaires, les Liburnes, et y fonda sa colonie. Archias, de son côté, ayant abordé au Cap Zéphyrion et y ayant trouvé un certain nombre de Doriens qui arrivaient de Sicile après s'être séparés des fondateurs de Mégare, les recueillit alors qu'ils se préparaient à repartir et fonda avec eux la ville de Syracuse[1]. La cité se développa grâce à la richesse du pays et aux avantages naturels de ses ports et ses habitants finirent par s'arroger l'hégémonie de la Sicile, régnant en despotes sur les autres peuples quand ils étaient eux-mêmes soumis à des tyrans, mais agissant en libérateurs de ceux qui étaient asservis aux barbares quand ils jouissaient eux-mêmes d'un régime de liberté.

Certaines de ces populations barbares de la Sicile étaient autochtones, mais d'autres arrivaient du continent vis-à-vis, et si les Grecs parvenaient à interdire à quiconque de prendre pied sur le littoral, ils n'étaient pas assez forts pour barrer absolument l'accès aux terres de l'intérieur, si bien qu'elles sont restées jusqu'à notre époque[2] le séjour des Sicèles, des Sicanes, des Morgètes et de quelques autres nations installées dans l'île, telles que les Ibères, qui seraient, selon Éphore[3], les premiers colonisateurs barbares de la Sicile. Il est vraisemblable, par exemple, que Morgantium, ville aujourd'hui disparue, fut fondée par les Morgètes[4].

1-2. *Notes complémentaires*, p. 229.

3. F 136. Éphore, qui est utilisé depuis le début de l'alinéa, est nommé ici seulement pour son opinion sur les Ibères. La comparaison des différentes théories sur le peuplement de la Sicile montre, en effet, qu'il s'oppose à ses prédécesseurs en distinguant les Sicanes des Ibères : Antiochos disait les Sicanes autochtones, Hellanicos, Thucydide et Philistos les faisaient venir d'Ibérie (voir Jacoby *ad* Hellan. F 79). On ne peut établir, en fait, qu'une influence momentanée de la civilisation ibérique sur la Sicile occidentale, au début du IIe millénaire, et des échanges commerciaux, par les Phéniciens, aux IXe et VIIIe siècles (cf. L. Bernabò Brea, Ampurias, 15/16, 1953/54, 178 ss. et 213).

4. *Notes complémentaires*, p. 230.

γένους Χερσικράτη συνοικιοῦντα τὴν νῦν Κέρκυραν καλουμένην, πρότερον δὲ Σχερίαν. Ἐκεῖνον μὲν οὖν ἐκβαλόντα Λιβυρνοὺς κατέχοντας οἰκίσαι τὴν νῆσον, | τὸν δ' Ἀρχίαν κατασχόντα πρὸς τὸ Ζεφύριον τῶν Δωριέων εὑρόντα τινὰς δεῦρο ἀφιγμένους ἐκ τῆς Σικελίας παρὰ τῶν τὰ Μέγαρα κτισάντων *ἀπιόντας* ἀναλαβεῖν αὐτούς, καὶ κοινῇ μετ' αὐτῶν κτίσαι τὰς Συρακούσας ** · ηὐξήθη δὲ καὶ διὰ τὴν τῆς χώρας εὐδαιμονίαν ἡ πόλις καὶ διὰ τὴν τῶν λιμένων εὐφυΐαν. Οἵ τε ἄνδρες ἡγεμονικοὶ κατέστησαν, καὶ συνέβη Συρακουσίοις τυραννουμένοις τε δεσπόζειν τῶν ἄλλων καὶ ἐλευθερωθεῖσιν ἐλευθεροῦν τοὺς ὑπὸ τῶν βαρβάρων καταδυναστευομένους.

Ἦσαν γὰρ τῶν βαρβάρων οἱ μὲν ἔνοικοι, τινὲς δ' ἐκ τῆς περαίας ἐπῄεσαν, οὐδένα δὲ τῆς παραλίας εἴων οἱ Ἕλληνες ἅπτεσθαι, τῆς δὲ μεσογαίας ἀπείργειν παντάπασιν οὐκ ἴσχυον, ἀλλὰ διετέλεσαν μέχρι δεῦρο Σικελοὶ καὶ Σικανοὶ καὶ Μόργητες καὶ ἄλλοι τινὲς νεμόμενοι τὴν νῆσον, ὧν ἦσαν καὶ Ἴβηρες, οὕσπερ πρώτους φησὶ τῶν βαρβάρων Ἔφορος λέγεσθαι τῆς Σικελίας οἰκιστάς. Καὶ τὸ Μοργάντιον δὲ εἰκὸς ὑπὸ τῶν Μοργήτων ᾠκίσθαι · πόλις δ' ἦν αὕτη, νῦν δ' οὐκ

TEST. : *Chrest.* VI 22 (9-12), 23 (16-17, 19-20). Def. E.

---

1 Χερσικράτη AB : -τει ω' ‖ Κέρκυραν A ω' : -κυλα v -κυλαν s ‖ 3 οἰκίσαι ABC² : οἰκῆσαι CWvs ‖ 6-7 ἀπιόντας hic reposuit Groskurd : post Συρακούσας præbent A ω' ‖ 7 Συρακούσας Aldina : -κούσσας A ω' ‖ 10 Συρακουσίοις *Chrest.* v : -κουσσίοις A ω' ‖ τε Casaubon : τὸ A ω' om. *Chrest.* ‖ 14 ἐπῄεσαν om. C ‖ 18 πρώτους Coray : πρῶτον A ω' ‖ 19 τὸ Μοργάντιον Casaubon : τὴν Μοργάντιον A ω' τὴν Μοργαντίνην *Chrest.*[sententia mutata] ‖ 20 ᾠκίσθαι Casaubon : ᾠκῆσθαι ACvB οἰκεῖ- W ᾠκεῖ-s def.*Chrest.*

Quant aux Carthaginois, eux aussi envahisseurs de la Sicile, ils ne cessèrent de molester à la fois ces peuples et les Grecs, mais ils se heurtèrent à la résistance des Syracusains. Ils furent chassés plus tard par les Romains, qui s'emparèrent du même coup de Syracuse après un siège[1]. De nos jours, enfin, comme les dévastations de Pompée avaient atteint particulièrement Syracuse, César Auguste y plaça une colonie et fit relever une bonne partie de l'ancienne ville[2]. Syracuse, en effet, comprenait autrefois cinq villes distinctes, protégées par un rempart de 180 stades[3], mais rien n'obligeait à remplir toute cette enceinte et Auguste estima que le mieux à faire était de reconstruire le quartier voisin de l'île d'Ortygie, dont le périmètre était déjà celui d'une ville importante.

Proche du continent, cette île est reliée à la terre par un pont. Elle renferme la fontaine d'Aréthuse, dont l'eau s'écoule dans la mer à peine elle a jailli. La légende veut[4] que l'eau d'Aréthuse soit en réalité celle de l'Alphée : issu du Péloponnèse, son cours traverserait la mer en passant sous terre, jaillirait dans cette fontaine et retournerait ensuite à la mer. On en donne pour preuve, par exemple, qu'une coupe tombée dans la rivière à Olympie est censée avoir été rejetée par l'eau dans la fontaine, ou que les sacrifices de bœufs accomplis à Olympie donnent à son eau une couleur trouble. Aussi Pindare, qui croyait à ce phénomène, a-t-il pu dire :

1. En 212. Voir *Notes complémentaires*, p. 230.

2. Syracuse devient colonie en 21. Strabon semble suggérer que les colons avaient pour tâche de restaurer la ville, mais, selon Auguste lui-même, il s'agissait plutôt d'assurer des terres à ses vétérans (*Res Gestae*, 3, 3 et 28, 1). En tout état de cause, la découverte de vestiges d'un quartier romain à plan augustéen sur Ortygie, immédiatement au sud du temple d'Apollon, atteste une reconstruction importante, tandis que d'autres témoins romains éventuels venus au jour au Corso Gelone, dans la « ville » de Néapolis (communication verbale due à l'obligeance de Mlle P. Pelagatti, inspectrice au Musée National de Syracuse), pourraient correspondre à la reconstruction mentionnée par Strabon, qui semble avoir été renseigné de première main.

3. 33,3 km (au lieu des quelque 27 qu'il mesure en réalité).

4. *Notes complémentaires*, p. 230.

ἐστιν. Ἐπελθόντες δὲ Καρχηδόνιοι καὶ τούτους οὐκ ἐπαύσαντο κακοῦντες καὶ τοὺς Ἕλληνας, ἀντεῖχον δ' ὅμως οἱ Συρακούσιοι. Ῥωμαῖοι δ' ὕστερον καὶ τοὺς Καρχηδονίους ἐξέβαλον καὶ τὰς Συρακούσας ἐκ πολιορκίας εἷλον. Ἐφ' ἡμῶν δὲ Πομπηίου τάς τε ἄλλας κακώσαντος πόλεις καὶ δὴ καὶ τὰς Συρακούσας, πέμψας ἀποικίαν ὁ Σεβαστὸς Καῖσαρ πολὺ μέρος τοῦ παλαιοῦ κτίσματος ἀνέλαβε. Πεντάπολις γὰρ ἦν τὸ παλαιόν, ὀγδοήκοντα καὶ ἑκατὸν σταδίων ἔχουσα τὸ τεῖχος. Ἅπαντα μὲν δὴ τὸν κύκλον τοῦτον ἐκπληροῦν οὐδὲν ἔδει, τὸ δὲ συνοικούμενον τὸ πρὸς τῇ νήσῳ τῇ Ὀρτυγίᾳ μέρος ᾠήθη δεῖν οἰκίσαι βέλτιον, ἀξιολόγου πόλεως ἔχον περίμετρον.

Ἡ δ' Ὀρτυγία συνάπτει γεφύρᾳ πρὸς τὴν ἤπειρον οὖσα, κρήνην δ' ἔχει τὴν Ἀρέθουσαν, ἐξιεῖσαν ποταμὸν εὐθὺς εἰς τὴν θάλατταν. Μυθεύουσι δὲ τὸν Ἀλφειὸν εἶναι τοῦτον, ἀρχόμενον μὲν ἐκ τῆς Πελοποννήσου, διὰ δὲ τοῦ πελάγους ὑπὸ γῆς τὸ ῥεῖθρον ἔχοντα μέχρι πρὸς τὴν Ἀρέθουσαν, εἶτ' ἐκδιδόντα ἐνθένδε πάλιν εἰς τὴν θάλατταν. Τεκμηριοῦνται δὲ τοιούτοις τισί· καὶ γὰρ φιάλην τινὰ ἐκπεσοῦσαν εἰς τὸν ποταμὸν ἐν Ὀλυμπίᾳ ἐνόμισαν δεῦρο ἀνενεχθῆναι εἰς τὴν κρήνην, καὶ θολοῦσθαι ἀπὸ τῶν ἐν Ὀλυμπίᾳ βουθυσιῶν. Ὅ τε Πίνδαρος ἐπακολουθῶν τούτοις εἴρηκε τάδε·

TEST. : *Chrest.* VI 24 (15, 17). Def. E. Schol. A ad 8 Πεντάπολις : Διόδωρος ὁ ἱστορικὸς τετράπολίν φησι Συρακούσσας, ἐν οἷς ἀφομοιοῖ Ἀντιόχειαν τὴν πρὸς τῷ Ὀρέντῃ (sic) ταῖς Συρακούσσαις (= lib. XXVI fr. 19 Dindorf).

---

3 Συρακούσιοι C : -κούσσιοι A ω' ‖ 4 et 6 Συρακούσας Aldina : -κούσσας A ω' ‖ 12 οἰκίσαι ACB[3] : οἰκῆσαι WsB οἰκεῖσαι v ‖ ἀξιολόγου Casaubon : ἀξιόλογον A ω' ‖ 20 ἐν Ὀλυμπίᾳ ἐνόμισαν Groskurd : ἐνόμισαν ἐν Ὀλυμπίᾳ A ω' ‖ 23 τάδε Kramer : τῷδε A ω' [uterque ut initium Pindarici carminis] τὸ δὲ s.

Saint séjour où respire enfin le fleuve Alphée,
Enfant de Syracuse à l'ample renommée,
O source d'Ortygie...[1]

L'historien Timée[2], enfin, apporte sur cet objet le même témoignage que Pindare.

Oui, à la rigueur, si l'Alphée allait se jeter au fond de quelque gouffre avant d'atteindre la mer, on pourrait se persuader que son eau passe jusqu'en Sicile par-dessous la terre et qu'elle reste potable parce qu'elle est préservée ainsi de tout contact avec l'eau de mer. Mais puisque tout le monde peut constater que cette rivière débouche dans la mer et puisqu'on n'aperçoit près de son embouchure, dans le lit de la mer, aucun entonnoir susceptible d'aspirer son courant — même ainsi, d'ailleurs, l'eau ne resterait pas douce, encore qu'elle le puisse en bonne partie si elle pénètre par là dans un conduit souterrain — la tradition relative à l'Alphée s'avère inacceptable[3]. Ce qui prouve, en effet, sa fausseté, contre les témoignages allégués, c'est que l'eau d'Aréthuse est potable. On doit dès lors aussi considérer comme une pure fiction l'idée que le courant de la rivière subsisterait tel quel, sans s'évanouir dans l'eau de la mer, sur toute la longueur de l'immense trajet qui l'amènerait finalement au prétendu conduit de la fontaine d'Aréthuse. On peut, en effet, à peine le croire dans le cas du Rhône, dont le cours se maintient, à travers le lac dans lequel il passe, de telle manière qu'on le voit couler[4]. Et d'ailleurs, en ce qui concerne le Rhône, la traversée est courte et le lac n'est pas constamment agité par les vagues, mais dans le cas de l'Alphée, avec une mer qui connaît des tempêtes effroyables et des vagues énormes, cette explication ne mérite aucun crédit. Quant à l'argument de la coupe, il accroît

1. *Nem.* 1, 1-2.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 230.

4. Le phénomène a été mentionné en IV, 1, 11 d'après Posidonius, mais limité à « plusieurs stades ». La source de Posidonius étant, à cet endroit, Polybe, on en déduira que ce dernier avait fait sur le *paradoxon* du Léman quelques réserves de bon sens, quitte à l'admettre au nom des conditions particulières rappelées ici.

Ἄμπνευμα σεμνὸν Ἀλφεοῦ,
κλεινᾶν Συρακοσσᾶν θάλος, Ὀρτυγία. |

Συναποφαίνεται δὲ τῷ Πινδάρῳ ταὐτὰ καὶ Τίμαιος ὁ συγγραφεύς.

Εἰ μὲν οὖν πρὸ τοῦ συνάψαι τῇ θαλάττῃ κατέπιπτεν ὁ Ἀλφειὸς εἴς τι βάραθρον, ἦν τις ἂν πιθανότης ἐντεῦθεν διήκειν κατὰ γῆς ῥεῖθρον μέχρι τῆς Σικελίας, ἀμιγὲς τῇ θαλάττῃ διασῷζον τὸ πότιμον ὕδωρ· ἐπειδὴ δὲ τὸ τοῦ ποταμοῦ στόμα φανερόν ἐστιν εἰς τὴν θάλατταν ἐκδιδόν, ἐγγὺς δὲ μηδὲν ἐν τῷ πόρῳ τῆς θαλάττης φαινόμενον στόμα τὸ καταπῖνον τὸ ῥεῦμα τοῦ ποταμοῦ (καίπερ οὐδ' οὕτως ἂν συμμεῖναι γλυκύ, ὅμως τό γε ἐπὶ πλέον, εἰ καταδύνοι εἰς τὸ κατὰ γῆς ῥεῖθρον), παντάπασιν ἀμήχανόν ἐστι. Τό τε γὰρ τῆς Ἀρεθούσης ὕδωρ ἀντιμαρτυρεῖ, πότιμον ὄν· τό τε διὰ τοσούτου πόρου συμμένειν τὸ ῥεῦμα τοῦ ποταμοῦ, μὴ διαχεόμενον τῇ θαλάττῃ, μέχρις ἂν εἰς τὸ πεπλασμένον ῥεῖθρον ἐμπέσῃ, παντελῶς μυθῶδες. Μόλις γὰρ ἐπὶ τοῦ Ῥοδανοῦ τοῦτο πιστεύομεν, ᾧ συμμένει τὸ ῥεῦμα διὰ λίμνης ἰόν, ὁρατὴν σῷζον τὴν ῥύσιν· ἀλλ' ἐκεῖ μὲν καὶ βραχὺ διάστημα καὶ οὐ κυμαινούσης τῆς λίμνης, ἐνταῦθα δέ, ὅπου χειμῶνες ἐξαίσιοι καὶ κλυδασμοί, πιθανότητος οὐδεμιᾶς οἰκεῖος ὁ λόγος. Ἐπιτείνει δὲ τὸ ψεῦδος ἡ φιάλη παρατεθεῖσα· οὐδὲ γὰρ αὐτὴ ῥεύματι

TEST. : *Chrest.* VI 24 (19-20).

---

1 ἄμπνευμα Pind. : ἀνπνεῦμα A ω' ἀνὰ πνεῦμα s πνεῦμα B ‖ Ἀλφεοῦ Pind. : Ἀλφειοῦ A ω' ut ita fortasse Strabo ‖ 2 κλεινᾶν Pind. : κρήνας A ω' ‖ Συρακοσσᾶν Pind. : -κουσσᾶν Aω' ‖ Ὀρτυγία Pind. : -γίας A ω' ‖ 5 οὖν A ω' : γὰρ E ‖ 12 γλυκύ AE : γλυκύν ω' ‖ 13 καταδύνοι Kramer : -δύνει A ω' ‖ 16 μέχρις CWB^ac s : μέχρι AvB^pc ‖ 20 ἐκεῖ E : ἐκεῖνο A ω' def. *Chrest.* ‖ 22 οἰκεῖος υ Coray : οἰκείας A ω' ‖ 23 αὐτὴ E : αὔτη A ω'.

encore la fiction, car elle ne saurait, elle non plus, avoir suivi un courant capable de la porter sur une mer d'une telle étendue et dans les conditions de traversée que nous avons dites.

Et les cours souterrains? On en connaît, assurément, pour plusieurs fleuves et en plusieurs endroits de la terre, mais jamais sur de pareilles distances. Et si la chose est en elle-même possible, du moins les circonstances desquelles on l'entoure, telles que nous les avons évoquées plus haut, sont impossibles et toutes pareilles à la fable de l'Inachos du récit de Sophocle :

Il coule des sommets du Pinde et du Lacmos,
Et d'abord du Perrhèbe il quitte la contrée.
Puis, chez l'Acarnanien ayant fait son entrée
Et chez l'Amphilochien, au fleuve Achéloos
Il mélange ses eaux...

Et plus loin :

De là, fendant la vague, il paraît en Argos
Au bourg de Lyrcéion...[1]

D'autres auteurs ne craignent pas de renchérir encore sur l'aspect prodigieux de pareils récits, par exemple en faisant passer l'Inopos du Nil jusqu'à Délos[2]. Le rhéteur Zoïle, celui-là même qui reproche à Homère ses fables, fait venir l'Alphée de Ténédos, dans son *Éloge des Ténédiens*[3], et Ibycos veut que l'Asopos de

1. Fr. 249 Nauck. La sévérité de Polybe à l'égard des fables des poètes tragiques s'exprime en plusieurs endroits de son œuvre, notamment en II, 17, 6, où il s'en prend, comme ici, à leur « tératologie » en matière d'histoire et de géographie.

2. L'Inopos est le ruisseau qui descend d'un repli du Cynthe vers la ville de Délos. La tradition qui en faisait une résurgence du Nil se retrouve chez Callimaque, *Hymn.*, III, 171 et IV, 206-208, et chez Pausanias, II, 5, 3. Or, si Pausanias emprunte certainement les légendes de l'Asopos et de l'Inopos en II, 5, 1-5 et celles de l'Alphée, du Nil et du Jourdain en V, 7, 1-5 à quelque paradoxographe, il est probable que Timée a pris ses quatre exemples, avec les citations appropriées, à l'une des sources de la Θαυμάτων συναγωγή de Callimaque (cf. fr. 407 Pfeiffer).

3. *FGrHist.*, 71 F 1, citation rare, typique de l'érudition alexandrine.

εὐπειθὴς ἐπὶ πόντῳ τε τοσούτῳ καὶ διὰ τοιούτων πόρων φερομένῳ.

Φέρονται δ' ὑπὸ γῆς ποταμοὶ πολλοὶ καὶ πολλαχοῦ τῆς γῆς, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ τοσοῦτον διάστημα· εἰ δὲ τοῦτο δυνατόν, τά γε προειρημένα ἀδύνατα καὶ τῷ περὶ τοῦ Ἰνάχου μύθῳ παραπλήσια·

ῥεῖ γὰρ ἀπ' ἄκρας
Πίνδου

φησὶν ὁ Σοφοκλῆς

Λάκμου τ' ἀπὸ Περραιβῶν
εἰς Ἀμφιλόχους καὶ Ἀκαρνᾶνας,
μίσγει δ' ὕδασιν τοῖς Ἀχελῴου·

καὶ ὑποβάς,

ἐνθένδ' εἰς Ἄργος
διὰ κῦμα τεμὼν ἥκει δῆμον
τὸν Λυρκείου.

Ἐπιτείνουσι δὲ τὴν τοιαύτην τερατολογίαν οἱ τὸν Ἰνωπὸν εἰς Δῆλον ἐκ τοῦ Νείλου περαιοῦντες. Ἀλφειὸν δὲ Ζωίλος ὁ ῥήτωρ ἐν τῷ Τενεδίων ἐγκωμίῳ φησὶν ἐκ Τενέδου ῥεῖν, ὁ τὸν Ὅμηρον ψέγων ὡς μυθογράφον. Ἴβυκος δὲ τὸν ἐν Σικυῶνι Ἀσωπὸν ἐκ Φρυγίας ῥεῖν φησι. Βελτίων

TEST. : *Chrest.* VI 24 (5, 8, 11-12, 14-15, 17-18).

---

1 ἐπὶ πόντῳ c. g. Lasserre : οὐχὶ τῷ A ω' οὐχ ὅπως Siebenkees οὐχ ὅτι τῷ Meineke ‖ τε τοσούτῳ Lasserre : τότε οὕτω A ω' τοσούτῳ τε Siebenkees ‖ πόρων Coray : ὀρῶν A ω' ‖ 2 φερομένῳ A : -μένων ω' ‖ 5 τῷ Coray : τὰ A ω' Jones def. *Chrest.* ‖ 10 τ' Soph. : τε A ω' ‖ Περραιβῶν A : Περρε- ω' [Πτερρε- s] ‖ 12 ὕδασιν Soph. : ὕδασι A ω' ‖ 14 ἐνθένδ' Soph. : ἐνθένδε A ω' def. *Chrest.* ‖ 15 τεμὼν ἥκει δῆμον Casaubon Tyrwhitt : τεμὼν ἵκου δῆμον A τεμωνικοῦ [τεμωννιοῦ v] δημονικοῦ δῆμον ω' τεμὼν ἥκει δημονικοῦ δῆμον B ‖ 16 Λυρκείου Tyrwhitt : -κίου A ω' ‖ 17 τὸν Ἰνωπὸν *Chrest.* [τοῦ ἐν Δήλῳ Ἰνώπου] B[a] : χονινωπὸν A ω' [χων- uar. lect. in s].

Sicyone ait sa source en Phrygie[1]. En revanche, Hécatée[2] est dans le vrai quand il affirme que l'Inachos des Amphilochiens, celui qui descend, comme l'Æas, du Lacmos, n'est pas le même que l'Inachos d'Argolide et qu'il fut nommé Inachos par le héros Amphilochos, à qui la ville d'Argos Amphilochienne doit également son nom. Cet Inachos, selon Hécatée, se jette dans l'Achéloos, tandis que l'Æas coule vers l'ouest, en direction d'Apollonie.

Des deux côtés de l'île d'Ortygie s'ouvrent deux grands ports, dont le plus grand atteint 80 stades[3]. Après Syracuse, Auguste releva encore Catane. Il reconstruisit aussi Centoripa, qui avait beaucoup contribué à l'effondrement de Pompée[4]. Centoripa se trouve en arrière de Catane : elle touche aux premières pentes de l'Etna et au cours du Symæthos, qui descend dans le territoire de Catane.

5. Des deux autres côtés de la Sicile, celui qui joint le Cap Pachynos au Cap Lilybée est entièrement abandonné et ne conserve que quelques vestiges des anciens établissements, dont la colonie syracusaine de Camarina fut l'un des principaux. Agrigente, colonie de Géla, son port[5] et la ville de Lilybée subsistent encore. Cette région étant la plus exposée aux attaques de Carthage, elle fut le théâtre de guerres continuelles et souvent très longues qui la ruinèrent presque complètement.

Le troisième côté, qui est le plus long, sans être à proprement parler une région fortement peuplée, compte cependant passablement d'habitants. On y trouve, en effet, des agglomérations telles que Halæsa, Tyndaris, le port de commerce d'Ægesta et Céphalœdis.

1. Fr. 41 Page. On lui donnait pour origine le Méandre.
2. F 102c.
3. 14,8 km, chiffre qu'il faut rapporter à la longueur de la côte du golfe dont l'actuel Porto Grande forme le fond, avec une exagération de près de 5 km.
4-5. *Notes complémentaires*, p. 230.

δ' Ἑκαταῖος, ὅς φησι τὸν ἐν τοῖς Ἀμφιλόχοις Ἴναχον ἐκ τοῦ Λακμοῦ ῥέοντα, ἐξ οὗ καὶ ὁ Αἴας ῥεῖ, ἕτερον εἶναι τοῦ Ἀργολικοῦ, ὠνομάσθαι δ' ὑπὸ Ἀμφιλόχου τοῦ καὶ τὴν πόλιν Ἄργος Ἀμφιλοχικὸν καλέσαντος· τοῦτον μὲν οὖν οὗτός φησιν εἰς τὸν Ἀχελῷον ἐκβάλλειν, τὸν δὲ Αἴαντα εἰς Ἀπολλωνίαν πρὸς δύσιν ῥεῖν.

Ἑκατέρωθεν δὲ τῆς νήσου λιμήν ἐστι μέγας, ὧν ὁ μείζων καὶ ὀγδοήκοντα σταδίων ἐστί. | Ταύτην δὲ τὴν πόλιν ἀνέλαβεν ὁ Καῖσαρ καὶ τὴν Κατάνην, ὡς δ' αὕτως Κεντόριπα, συμβαλομένην πολλὰ πρὸς τὴν Πομπηίου κατάλυσιν. Κεῖνται δ' ὑπὲρ Κατάνης τὰ Κεντόριπα, συνάπτοντα τοῖς Αἰτναίοις ὄρεσι καὶ τῷ Συμαίθῳ ποταμῷ ῥέοντι εἰς τὴν Καταναίαν.

5. Τῶν δὲ λοιπῶν τῆς Σικελίας πλευρῶν ἡ μὲν ἀπὸ τοῦ Παχύνου πρὸς Λιλύβαιον διήκουσα ἐκλέλειπται τελέως, ἴχνη τινὰ σῴζουσα τῶν ἀρχαίων κατοικιῶν, ὧν ἦν καὶ Καμάρινα, ἄποικος Συρακουσίων· Ἀκράγας δὲ Γελῴων οὖσα καὶ τὸ ἐπίνειον καὶ Λιλύβαιον ἔτι συμμένει. Τῇ γὰρ Καρχηδονίᾳ τούτων μάλιστα ὑποπιπτόντων τῶν μερῶν, μακροὶ καὶ συνεχεῖς οἱ πόλεμοι γενόμενοι τὰ πολλὰ κατέφθειραν.

Ἡ δὲ λοιπὴ καὶ μεγίστη πλευρά, καίπερ οὐδ' αὐτὴ πολυάνθρωπος οὖσα, ὅμως ἱκανῶς συνοικεῖται. Καὶ γὰρ Ἅλαισα καὶ Τυνδαρὶς καὶ τὸ τῶν Αἰγεστέων ἐμπόριον

TEST. : *Chrest.* VI 25 (1-4), 26 (19-20).

---

1 Ἀμφιλόχοις *Chrest.* AB : Ἀντιλόχοις ω' ‖ 2 Λακμοῦ B² : Λαχμοῦ A ω' Χμοῦ vs def. *Chrest.* ‖ 3 ὠνομάσθαι Xylander : -μασται A ω' def. *Chrest.* ‖ 4 τοῦτον A : τοῦτο ω' ‖ 5 οὗτος C [οὕτως, o supra ω] : οὕτως A ω' [οὕτω B²] ‖ 9 συμβαλομένην Coray : -βαλλομένην A ω' ‖ 16 Συρακουσίων Aldina : -κουσσίων A ω' ‖ 16-17 Γελῴων οὖσα Kramer coll. Thuc., VI, 4, 4 : λέγω ἰωνουσα A ω' [ἰώ-] Ἰώνων οὖσα B ‖ 23 Ἅλαισα Lasserre (Ἄλαισα Xylander) : Ἄλεσα A ω' ‖ ἐμπόριον ω' : -ρεῖον As.

Panormos abrite, en plus de sa population, un établissement romain[1]. On raconte que la colonie d'Ægesta fut fondée par les compagnons de Philoctète après qu'ils eurent passé de Troie à Crotone, comme nous l'avons relaté dans notre chapitre sur l'Italie[2] : Philoctète les aurait envoyés en Sicile sous la conduite du Troyen Ægestos.

6. Dans l'intérieur de l'île, la ville d'Enna, où se trouve le fameux sanctuaire de Déméter, n'est plus occupée que par un petit nombre d'habitants[3]. Enna est bâtie sur une colline entièrement entourée de vastes hauts plateaux qui se prêtent au labour. Elle eut particulièrement à souffrir des esclaves révoltés conduits par Eunoos, quand ils se trouvèrent assiégés dans ses murs, d'où les Romains ne les délogèrent que difficilement[4]. Catane, Tauroménion et plusieurs autres villes subirent d'ailleurs le même sort.

La haute colline d'Éryx est également habitée. Elle possède un sanctuaire d'Aphrodite plus vénéré qu'aucun autre, jadis rempli d'esclaves sacrées qu'on venait offrir à la déesse à la suite d'un vœu, non seulement de Sicile, mais très souvent aussi de plus loin encore. Aujourd'hui, le sanctuaire à son tour est inhabité, comme la localité voisine, et la foule des esclaves sacrées a disparu[5]. Le temple dit d'Aphrodite Érycine à Rome, devant la Porte Colline, est une reproduction de celui d'Éryx. Sa cella et la colonnade qui l'entoure sont remarquables.

Les autres colonies de Sicile[6], ainsi que la plus grande

1. Conquise en 254 par Rome, puis *civitas libera*, Palerme acquiert le statut de colonie seulement vers l'an 20 av. J.-C., situation évoquée ici par Strabon et parvenue probablement à sa connaissance par la source mentionnée p. 162, n. 4.
2. En VI, 1, 3, d'après Apollodore.
3. En raison des représailles exercées en 132 contre ses habitants par le consul Publius Rupilius après la révolte des esclaves mentionnée par Strabon un peu plus loin. Le témoignage de l'auteur sur l'état d'abandon de la ville, valable aussi pour son temps, n'en remonte pas moins à Posidonius, son informateur.
4-6. *Notes complémentaires*, p. 231.

καὶ Κεφαλοιδὶς πολίσματά ἐστι· Πάνορμος δὲ καὶ Ῥωμαίων ἔχει κατοικίαν. Τὴν δὲ Αἰγεσταίαν κτισθῆναί φασιν ὑπὸ τῶν μετὰ Φιλοκτήτου διαβάντων εἰς τὴν Κροτωνιᾶτιν, καθάπερ ἐν τοῖς Ἰταλικοῖς εἴρηται, παρ' αὐτοῦ σταλέντων εἰς τὴν Σικελίαν μετὰ Αἰγέστου τοῦ Τρωός.

6. Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ τὴν μὲν Ἔνναν, ἐν ᾗ τὸ ἱερὸν τῆς Δήμητρος, ἔχουσιν ὀλίγοι, κειμένην ἐπὶ λόφῳ, περιειλημμένην πλάτεσιν ὀροπεδίοις ἀροσίμοις πᾶσαν. Ἐκάκωσαν δ' αὐτὴν μάλιστα ἐμπολιορκηθέντες οἱ περὶ Εὔνουν δραπέται, καὶ μόλις ἐξαιρεθέντες ὑπὸ Ῥωμαίων· ἔπαθον δὲ τὰ αὐτὰ ταῦτα καὶ Καταναῖοι καὶ Ταυρομενῖται καὶ ἄλλοι πλείους.

Οἰκεῖται δὲ καὶ ὁ Ἔρυξ λόφος ὑψηλός, ἱερὸν ἔχων Ἀφροδίτης τιμώμενον διαφερόντως, ἱεροδούλων γυναικῶν πλῆρες τὸ παλαιόν, ἃς ἀνέθεσαν κατ' εὐχὴν οἵ τ' ἐκ τῆς Σικελίας καὶ ἔξωθεν πολλοί· νυνὶ δ' ὥσπερ αὐτὴ ἡ κατοικία λειπανδρεῖ ⟨καὶ⟩ τὸ ἱερόν, καὶ τῶν ἱερῶν σωμάτων ἐκλέλοιπε τὸ πλῆθος. Ἀφίδρυμα δ' ἐστὶ καὶ ἐν Ῥώμῃ τῆς θεοῦ ταύτης τὸ πρὸ τῆς πύλης τῆς Κολλίνης ἱερὸν Ἀφροδίτης Ἐρυκίνης λεγόμενον, ἔχον καὶ νεὼν καὶ στοὰν περικειμένην ἀξιόλογον.

Ἡ δ' ἄλλη κατοικία καὶ τῆς μεσογαίας ποιμένων ἡ

TEST. : *Chrest.* VI 26 (9-11) ; Anon. *Epithet. deor.* in Schœll-Studemund, *Anecdota uaria*, I, 269 (Laur. gr. LIX 16 sæc. XII) Ἐπίθετα Ἀφροδίτης· ... Ἐρυκίνης (21). Schol. A ad. 11 δραπέται : Κατὰ τὸν δουλικὸν κληθέντα πόλεμον ; schol. *Chrest.*ib. ἐπὶ Εὔνου, τοῦ τὸν δουλικὸν ἐξάψαντος πόλεμον.

---

1 Κεφαλοιδὶς Meineke : -λοιδεις AvB [-λοίδιον B² ex n] -λιδεῖς CWs ‖ 2 Αἰγεσταίαν WvB : -στέαν ACs ‖ 10 ἐμπολιορκηθέντες A ω' : -κιθέντες Wv def.*Chrest.* ‖ 12 ταῦτα om. B ‖ 18 καὶ τὸ ἱερόν B² : ἢ τὸ ἱερόν A ω' del. Coray.

partie des terres de l'intérieur, sont aujourd'hui livrées aux bergers, car il n'y a plus d'habitants, que je sache, à Himère, à Géla, à Callipolis, à Sélinonte, à Eubœa, ni dans tant d'autres villes, fondées comme Himère par les Zancliens de Mylæ, Callipolis par les Naxiens, Sélinonte par les Mégariens de Sicile et Eubœa par les Léontiniens. La plupart des villes barbares ont également disparu, notamment Camici, résidence de ce roi Cocalos chez qui Minos aurait été assassiné par traîtrise[1]. Cet état de complet abandon devait attirer l'attention des Romains, qui prirent possession des montagnes et de la plus grande partie des plaines et les livrèrent à l'élevage des chevaux, des bœufs et des moutons. Mais les gardiens de ces troupeaux firent souvent courir à l'île de grands dangers, parce que les pâtres se livrèrent bientôt au brigandage, d'abord isolément, puis en formant des partis qui dévastaient les localités comme on le vit quand les bandes d'Eunoos occupèrent Enna. De nos jours encore, et récemment[2], on a fait amener à Rome un certain Sélurus, dit le Fils d'Etna, qui avait pris la tête d'une véritable armée et faisait depuis longtemps sévir le pillage tout autour de l'Etna en multipliant ses incursions. Nous l'avons vu nous-même déchirer par les bêtes féroces au cours d'un combat de gladiateurs. On l'avait placé sur un haut échafaudage figurant l'Etna, qui se disloqua subitement, puis s'effondra, précipitant Sélurus au milieu des fauves enfermés dans de frêles cages, faciles à rompre, disposées à cet effet tout autour de l'échafaudage.

1. La légende, prise par Artémidore chez Timée (cf. Diod., IV, 79, et Geffcken, 115), voulait que le meurtre ait eu lieu au cours de l'entrevue de Cocalos et de Minos, venu à Camici pour y chercher Dédale. Elle est connue déjà d'Hérodote, VII, 170, et figurait certainement aussi chez Antiochos, dont on sait qu'il avait fait commencer ses *Sicelica* à Cocalos (T 3).

2. E. Honigmann, *RE*, IV A 82, situe ce fait divers, relaté par ce seul passage, autour de l'an 35, lors du premier séjour de Strabon à Rome, un an après la fuite de Sextus Pompée hors de Sicile.

πλείστη γεγένηται· οὔτε γὰρ Ἱμέραν ἔτι συνοικουμένην ἴσμεν οὔτε Γέλαν οὔτε Καλλίπολιν οὔτε Σελινοῦντα οὔτ' Εὔβοιαν οὔτ' ἄλλας πλείους, ὧν τὴν μὲν Ἱμέραν οἱ ἐν Μυλαῖς ἔκτισαν Ζαγκλαῖοι, Καλλίπολιν δὲ Νάξιοι, Σελινοῦντα δὲ οἱ αὐτόθι Μεγαρεῖς, Εὔβοιαν δὲ οἱ Λεοντῖνοι. Καὶ τῶν βαρβαρικῶν δ' ἐξηλείφθησαν πολλαί, | καθάπερ οἱ Καμικοὶ τὸ Κωκάλου βασίλειον, παρ' ᾧ Μίνως δολοφονηθῆναι λέγεται. Τὴν οὖν ἐρημίαν κατανοήσαντες Ῥωμαῖοι, κατακτησάμενοι τά τε ὄρη καὶ τῶν πεδίων τὰ πλεῖστα ἱπποφορβοῖς καὶ βουκόλοις καὶ ποιμέσι παρέδοσαν· ὑφ' ὧν πολλάκις εἰς κινδύνους κατέστη μεγάλους ἡ νῆσος, τὸ μὲν πρῶτον ἐπὶ λῃστείας τρεπομένων σποράδην τῶν νομέων, εἶτα καὶ κατὰ πλήθη συνισταμένων καὶ πορθούντων τὰς κατοικίας, καθάπερ ἡνίκα οἱ περὶ Εὔνουν τὴν Ἔνναν κατέσχον. Νεωστὶ δ' ἐφ' ἡμῶν εἰς τὴν Ῥώμην ἀνεπέμφθη Σέλουρός τις, Αἴτνης υἱὸς λεγόμενος, στρατιᾶς ἀφηγησάμενος καὶ λεηλασίαις πυκναῖς καταδεδραμηκὼς τὰ κύκλῳ τῆς Αἴτνης πολὺν χρόνον, ⟨ὃν⟩ ἐν τῇ ἀγορᾷ μονομάχων ἀγῶνος συνεστῶτος εἴδομεν διασπασθέντα ὑπὸ θηρίων· ἐπὶ πήγματος γάρ τινος ὑψηλοῦ τεθεὶς ὡς ἂν ἐπὶ τῆς Αἴτνης, διαλυθέντος αἰφνιδίως καὶ συμπεσόντος, κατηνέχθη καὶ αὐτὸς εἰς γαλεάγρας θηρίων εὐδιαλύτους, ἐπίτηδες παρεσκευασμένας ὑπὸ τῷ πήγματι.

TEST. : *Chrest.* VI 26 (9-10, 15-23). Def. E.

---

2 Σελινοῦντα Aldina : Σελη- Α ω' ‖ 3 ἄλλας s : ἄλλους Α ω' ‖ 4 Ζαγκλαῖοι Α ω' s^{pc} : Ζακχαῖοι W Ζανκλαῖοι s ‖ 4-5 Νάξιοι, Σελινοῦντα δὲ om. vs ‖ 5 Σελινοῦντα Aldina : Σελη- Α ω' [def. vs] ‖ quae post Λεοντῖνοι inserenda censentur uide infra ad p. 165, 15-17 ‖ 7 Καμικοί Xylander : Κωμικοὶ Α ω' ‖ 17 πυκναῖς Α ω' : συχναῖς C def. *Chrest.* ‖ 18 ὃν add. A^{2} : om. Α ω' τοῦτον δ' B def. *Chrest.* ‖ 21 αἰφνιδίως *Chrest.* CsA^{pc} : αἰφνη- A^{ac}WvB.

7. Pourquoi rappeler ici la fertilité de cette région, puisqu'elle est vantée par tout le monde[1] et déclarée au moins égale à celle de l'Italie? Supérieure même, devrait-on dire, en ce qui concerne le blé, le miel, le safran et quelques autres produits! Elle tire profit, aussi, de sa proximité avec Rome. L'île, en effet, fait pour ainsi dire partie de l'Italie et subvient pour toutes les denrées aux besoins de la capitale aussi facilement que les campagnes italiennes et sans plus de fatigue. Aussi bien l'appelle-t-on le grenier de Rome, parce qu'elle livre à Rome tout ce qu'elle produit, sauf un faible contingent réservé à la consommation locale, c'est-à-dire non seulement ses récoltes, mais aussi son bétail, ses peaux, sa laine, etc. De plus, selon l'expression de Posidonius[2], si Syracuse et Éryx commandent la mer comme deux acropoles, Enna, à mi-distance entre elles deux, domine de haut le cirque des plaines qui l'entourent.

Les dévastations ont également sévi dans tout le territoire de Léontini, qui relève, lui aussi, des Naxiens de Sicile[3]. En effet, les Léontiniens partagèrent toujours les infortunes des Syracusains, mais pas toujours leurs bonnes fortunes.

8. Près de Centoripa se trouve l'agglomération d'Etna dont nous avons parlé tout à l'heure[4]. C'est elle qui héberge les voyageurs désireux de gravir la montagne du volcan et qui leur fournit l'escorte nécessaire, car c'est là que commence la région du sommet[5]. Au-dessus, les terres sont dénudées, mêlées de cendre et recouvertes de neige en hiver, tandis qu'au-dessous, les forêts voisinent avec les plantations les plus variées. Le sommet lui-même est évidemment soumis à de fréquents changements dus à l'activité inégale du feu,

1. L'expression Θρυλουμένην ὑπὸ πάντων est aussi typique de Posidonius que χώρας ἀρετή : tout provient de l'éloge de la Sicile archaïque qui précédait le tableau de la désolation consécutive aux Guerres Puniques (cf. F 108[b] § 1).

2. F 64 : en F 108[h], c'est Enna elle-même qu'Eunoos, dans son discours, appelle ἀκρόπολις ὅλης τῆς νήσου.

3. *Notes complémentaires*, p. 231.

4. A la fin de VI, 2, 6.

5. *Notes complémentaires*, p. 231.

7. Τὴν δὲ τῆς χώρας ἀρετὴν θρυλουμένην ὑπὸ πάντων, οὐδὲν χείρω τῆς Ἰταλίας ἀποφαινομένων, τί δεῖ λέγειν ; Σίτῳ δὲ καὶ μέλιτι καὶ κρόκῳ καὶ ἄλλοις τισὶ κἂν ἀμείνω τις φαίη. Πρόσεστι δὲ καὶ τὸ ἐγγύθεν · ὡσανεὶ γὰρ μέρος τι τῆς Ἰταλίας ἐστὶν ἡ νῆσος, καὶ ὑποχορηγεῖ τῇ Ῥώμῃ, καθάπερ ἐκ τῶν Ἰταλικῶν ἀγρῶν, ἕκαστα εὐμαρῶς καὶ ἀταλαιπώρως. Καὶ δὴ καὶ καλοῦσιν αὐτὴν ταμεῖον τῆς Ῥώμης · κομίζεται γὰρ τὰ γινόμενα πάντα πλὴν ὀλίγων τῶν αὐτόθι ἀναλισκομένων δεῦρο. Ταῦτα δ' ἐστὶν οὐχ οἱ καρποὶ μόνον, ἀλλὰ καὶ βοσκήματα καὶ δέρματα καὶ ἔρια καὶ τὰ τοιαῦτα. Φησὶ δ' ὁ Ποσειδώνιος οἷον ἀκροπόλεις ἐπὶ θαλάττης δύο τὰς Συρακούσας ἱδρῦσθαι καὶ τὸν Ἔρυκα, μέσην δ' ἀμφοῖν ὑπερκεῖσθαι τῶν κύκλῳ πεδίων τὴν Ἔνναν.

Κεκάκωται δὲ καὶ ἡ Λεοντίνη πᾶσα, Ναξίων οὖσα καὶ αὐτὴ τῶν αὐτόθι · τῶν μὲν γὰρ ἀτυχημάτων ἐκοινώνησαν ἀεὶ τοῖς Συρακουσίοις, τῶν δ' εὐτυχημάτων οὐκ ἀεί.

8. Πλησίον δὲ τῶν Κεντορίπων ἐστὶ πόλισμα, ἡ μικρὸν ἔμπροσθεν λεχθεῖσα Αἴτνη, τοὺς ἀναβαίνοντας ἐπὶ τὸ ὄρος δεχομένη καὶ παραπέμπουσα · ἐντεῦθεν γὰρ ἀρχὴ τῆς ἀκρωρείας. Ἔστι δὲ ψιλὰ τὰ ἄνω χωρία καὶ τεφρώδη καὶ χιόνος μεστὰ τοῦ χειμῶνος, τὰ κάτω δὲ δρυμοῖς καὶ φυτείαις διείληπται παντοδαπαῖς. Ἔοικε δὲ λαμβάνειν μεταβολὰς πολλὰς τὰ ἄκρα τοῦ ὄρους διὰ τὴν νομὴν

TEST. : *Chrest.* VI 27 (7-8), 28 (11-14), 29 (21-24). Def. E.

---

6 Ἰταλικῶν Xylander : -λιῶν A ω' ‖ 11 Ποσειδώνιος AWs : Ποσι- CvB def. *Chrest.* ‖ 12 Συρακούσας Aldina : -κούσσας *Chrest.*[-κοῦσσαι] A ω' ‖ 14 Ἔνναν *Chrest.*[Ἔννα]A : Αἴνναν ω' ‖ 15-17 Κεκάκωται-οὐκ ἀεί A ω' : totam sententiam post uerba Εὔβοιαν δὲ οἱ Λεοντῖνοι supra p. 164, 5 reponi iubet Siebenkees ‖ 17 Συρακουσίοις s : -κουσσίοις A ω' ‖ 21 ἀκρωρείας A [-ρίας B[2]] : ἀκρωτηρίας ω' def. *Chrest.*

qui tantôt se concentre dans un seul cratère, tantôt se divise, et tantôt expulse des torrents de lave, tantôt fait monter des flammes mêlées d'une fumée noirâtre, tantôt encore projette des blocs incandescents. Ces variations entraînent non seulement des modifications concomitantes du réseau des conduits souterrains, mais aussi, parfois, tout autour du volcan, une multiplication des orifices à la surface du sol. Des voyageurs qui ont fait récemment l'ascension de l'Etna nous ont raconté qu'ils avaient trouvé au sommet un plateau uni, d'environ 20 stades de tour[1], circonscrit par un fort talus de cendre de la hauteur d'un mur ordinaire, au bas duquel il fallait sauter si l'on voulait ensuite s'avancer sur le plateau. Au milieu, ils avaient vu une sorte de butte cendrée de la même couleur que le plateau, surmontée d'un nuage vertical immobile — il n'y avait pas de vent ce jour-là — qui montait tout droit jusqu'à une hauteur d'environ 200 pieds[2] et ressemblait à une fumée. Deux d'entre eux s'étaient risqués à poursuivre leur marche sur le plateau, mais ils avaient dû revenir sur leurs pas parce que le sable devenait de plus en plus brûlant et plus profond sous leurs pieds, et ils ne pouvaient rien dire de plus que ce qu'avaient constaté eux-mêmes ceux qui observaient de plus loin. Ce qu'ils avaient vu dans ces conditions les conduisait à penser qu'il y a beaucoup de fables dans tout ce qu'on a dit de l'Etna, en particulier quand on raconte[3] qu'Empédocle se serait jeté dans le volcan, laissant pour indice de l'événement l'une des sandales d'airain qu'il avait l'habitude de porter et qu'on aurait retrouvée non loin du rebord du cratère, comme si elle avait été rejetée là par la violence du feu. On ne peut,

1. 3,7 km. Il s'agit probablement du Piano del Trifoglietto, l'ancien cratère central, à 6 km au sud-est du sommet actuel.
2. Environ 60 m.
3. Sur les sandales d'Empédocle, voir les textes réunis par H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, I, 285, et sur sa mort, Diog. Laert., VIII, 69. Le récit du saut dans l'Etna était suffisamment répandu partout pour qu'il n'y ait pas à chercher ici une source précise à Strabon. On notera que les voyageurs interrogés avaient eux-mêmes tenté de vérifier la crédibilité de la légende.

τοῦ πυρός, τοτὲ μὲν εἰς ἕνα κρατῆρα συμφερομένου, τοτὲ δὲ σχιζομένου, | καὶ τοτὲ μὲν ῥύακας ἀναπέμποντος, τοτὲ δὲ φλόγας καὶ λιγνῦς, ἄλλοτε δὲ καὶ μύδρους ἀναφυσῶντος· ἀνάγκη δὲ τοῖς πάθεσι τούτοις τούς τε ὑπὸ γῆν πόρους συμμεταβάλλειν καὶ τὰ στόμια ἐνίοτε πλείω ⟨εἶναι⟩ κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν τὴν πέριξ. Οἱ δ' οὖν νεωστὶ ἀναβάντες διηγοῦντο ἡμῖν, ὅτι καταλάβοιεν ἄνω πεδίον ὁμαλόν, ὅσον εἴκοσι σταδίων τὴν περίμετρον, κλειόμενον ὀφρύϊ τεφρώδει, τειχίου τὸ ὕψος ἔχοντι, ὥστε δεῖν καθαλέσθαι τοὺς εἰς τὸ πεδίον προελθεῖν βουλομένους· ὁρᾶν τ' ἐν τῷ μέσῳ βουνὸν τεφρώδη τὴν χρόαν, οἵαπερ καὶ ἡ ἐπιφάνεια καθεωρᾶτο τοῦ πεδίου, ὑπὲρ δὲ τοῦ βουνοῦ νέφος ὄρθιον διανεστηκὸς εἰς ὕψος ὅσον διακοσίων ποδῶν ἠρεμοῦν (εἶναι γὰρ καὶ νηνεμίαν), εἰκάζειν δὲ καπνῷ· δύο δὲ τολμήσαντας προελθεῖν εἰς τὸ πεδίον, ἐπειδὴ θερμοτέρας ἐπέβαινον τῆς ψάμμου καὶ βαθυτέρας, ἀναστρέψαι, μηδὲν ἔχοντας περιττότερον φράζειν τῶν φαινομένων τοῖς πόρρωθεν ἀφορῶσι. Νομίζειν δ' ἐκ τῆς τοιαύτης ὄψεως πολλὰ μυθεύεσθαι, καὶ μάλιστα οἷά φασί τινες περὶ Ἐμπεδοκλέους, ὅτι καθάλοιτο εἰς τὸν κρατῆρα καὶ καταλίποι τοῦ πάθους ἴχνος τῶν ἐμβάδων τὴν ἑτέραν, ἃς ἐφόρει χαλκᾶς· εὑρεθῆναι γὰρ ἔξω μικρὸν ἄποθεν τοῦ χείλους τοῦ κρατῆρος, ὡς ἀνερριμμένην ὑπὸ τῆς βίας τοῦ πυρός· οὔτε γὰρ προσιτὸν εἶναι τὸν τόπον οὔθ' ὁρατόν,

---

TEST. : *Chrest.* VI 29 (1-6), 30 (7, 11-14, 19-22). Def. E.

---

4 γῆν A ω' : γῆς *Chrest.* || 6 εἶναι κατὰ Lasserre : καὶ *Chrest.* ω' κατὰ AB[2] εἶναι ante τὴν πέριξ inseruit Coray || 9 καθαλέσθαι ω' [-άλεσθαι CWs] : καθάλλεσθαι AB || 11 τ' ἐν i Coray : τε Aω' (καὶ ἐν μέσῳ *Chrest.*) || 15 ἐπειδὴ n Coray : ἐπεὶ δὲ A ω' || 20 καὶ om. CW [sed additum postea] vs || 22 ἄποθεν ω' : ἄπωθεν A def. *Chrest.* || 23 ἀνερριμμένην Xylander : ἂν ἐρριμμένην A ω' [ἐρριμέ- CWvB].

en effet, selon eux, s'approcher du cratère, ni le voir, et ils supposaient qu'on pouvait encore moins y jeter quoi que ce soit à cause de la poussée contraire des vents jaillis des profondeurs du volcan et de la chaleur, qui oblige vraisemblablement à s'arrêter bien avant qu'on n'en ait atteint l'orifice. Et si vraiment un objet pouvait y être lancé, il ne manquerait pas d'être détruit avant d'être rejeté tel qu'il était auparavant. Sans doute n'est-il pas impensable que les exhalaisons et les flammes s'interrompent de temps à autre, la matière à brûler venant à manquer, mais ces accalmies ne sauraient être telles qu'à des forces pareillement brutales se substituent des conditions permettant à un homme de s'approcher.

L'Etna domine le littoral surtout près du détroit et dans la région de Catane, mais aussi le long de la Mer Tyrrhénienne et devant les îles Lipari. On voit, de nuit, s'échapper de son sommet des flammes éclatantes, mais de jour il est enveloppé de fumée et de brumes[1].

9. A l'opposé de l'Etna s'élèvent les monts Nebrodi, qui sont moins hauts mais beaucoup plus vastes. Sur toute son étendue, le sol de l'île recouvre des cavités pleines d'eaux courantes et de feu, comme nous l'avons dit[2] de la Mer Tyrrhénienne de là jusqu'à Cumes. Des jets d'eau chaude jaillissent en plusieurs endroits. Ceux de Sélinonte[3] et d'Himère[4] sont salins, ceux d'Ægesta[5] donnent de l'eau potable. Certains lacs, près d'Agrigente, ont un goût d'eau de mer, mais des propriétés différentes : même sans savoir nager on n'y

1. Avec ce dernier alinéa, sur lequel s'articule la première phrase du paragraphe suivant, reprend l'extrait de Posidonius.

2. En V, 4, 9.

3. Les *Thermæ Selinuntiæ*, où s'élève aujourd'hui Sciacca.

4. Les *Thermæ Himerenses*, aujourd'hui Termini Imerese, à 5 km à l'ouest de la ville d'Himéra, à 16 km au sud-est de Palerme.

5. Encore visibles 3500 m au nord-est du mont Varvaro, auquel est adossée Ségeste.

εἰκάζειν τε μηδὲ καταρριφῆναί τι δύνασθαι ἐκεῖσε ὑπὸ τῆς ἀντιπνοίας τῶν ἐκ βάθους ἀνέμων καὶ τῆς θερμότητος, ἣν προαπαντᾶν εὔλογον πόρρωθεν πρὶν ἢ τῷ στομίῳ τοῦ κρατῆρος προσπελάσαι· εἰ δὲ καταρριφθείη, φθάνοι ἂν διαφθαρὲν πρὶν ἀναρριφῆναι πάλιν, ὁποῖον παρελήφθη πρότερον. Τὸ μὲν οὖν ἐκλείπειν ποτὲ τὰ πνεύματα καὶ τὸ πῦρ, ἐπιλειπούσης τῆς ὕλης, οὐκ ἄλογον, οὐ μὴν ἐπὶ τοσοῦτόν γε, ὥστ' ἀντὶ τῆς τοσαύτης βίας ἐφικτὸν ἀνθρώπῳ γενέσθαι τὸν πλησιασμόν.

Ὑπέρκειται δ' ἡ Αἴτνη μᾶλλον μὲν τῆς κατὰ τὸν Πορθμὸν καὶ τὴν Καταναίαν παραλίας, ἀλλὰ καὶ τῆς κατὰ τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος καὶ τὰς Λιπαραίων νήσους. Νύκτωρ μὲν οὖν καὶ φέγγη φαίνεται λαμπρὰ ἐκ τῆς κορυφῆς, μεθ' ἡμέραν δὲ καπνῷ καὶ ἀχλύϊ κατέχεται.

9. Ἀνταίρει δὲ τῇ Αἴτνῃ τὰ Νευρώδη ὄρη ταπεινότερα μέν, πλάτει δὲ πολὺ παραλλάττοντα. Ἅπασα δ' ἡ νῆσος κοίλη κατὰ γῆς ἐστι, ποταμῶν καὶ πυρὸς μεστή, καθάπερ τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος, ὡς εἰρήκαμεν, μέχρι τῆς Κυμαίας. | Θερμῶν γοῦν ὑδάτων ἀναβολὰς κατὰ πολλοὺς ἔχει τόπους ἡ νῆσος, ὧν τὰ μὲν Σελινούντια ⟨καὶ τὰ⟩ κατὰ Ἱμέραν ἁλμυρά ἐστι, τὰ δὲ Αἰγεσταῖα πότιμα. Περὶ Ἀκράγαντα δὲ λίμναι τὴν μὲν γεῦσιν ἔχουσι θαλάττης, τὴν δὲ φύσιν

TEST. : *Chrest.* VI 30 (6-9, 12-14), 31 (16-19, 21-22).

---

1 μηδὲ Casaubon : μηδὲν A ω' || καταρριφῆναί Aldina : καταρι- A ω' || 3 προαπαντᾶν A : πρὸ ἁπάντων ω' || 4 προσπελάσαι Aldina : -λάσῃ A ω' || καταρριφθείη Aldina : καταρι- A ω' || 5 ἀναρριφῆναι Aldina : ἀναρι- A ω' || παρελήφθη C : -λείφθη A ω' || 7 ἐπιλειπούσης τῆς *Chrest.* Coray : ἐπιλειπούσης ποτὲ τῆς A ω' Jones || 11 παραλίας E : -λίαν A ω' || 12 Λιπαραίων sB et fortasse E primo ductu : -ρέων A ω' E [secundo, ut uidetur, ductu] || 20 Σελινούντια Aldina : Σελη- A ω' || καὶ τὰ add. Clüver : om. A ω' || 21 Αἰγεσταῖα A ω' : -στέα Ws || 22 ἔχουσι *Chrest.* A ω' : ἔχουσαι Coray edd.

enfonce pas, mais on flotte à la surface comme un morceau de bois[1]. Le territoire de Palici possède des cratères d'où l'eau jaillit en émissions formant coupole et retombe ensuite de telle manière qu'elle est recueillie dans la même crevasse[2]. La caverne qui est à Matauros renferme une immense galerie, dans laquelle coule une rivière invisible qui parcourt un très long trajet, puis surgit à la surface du sol[3], tout comme l'Oronte, en Syrie, après avoir disparu dans le gouffre dit de Charybde, entre Apamée et Antioche, reparaît 40 stades[4] plus loin. Le Tigre, en Mésopotamie, et le Nil, en Libye, présentent des phénomènes analogues assez près de leur source. Les eaux du Lac Stymphale, après avoir parcouru près de 200 stades[5] sous terre, ressortent en Argolide, où elles forment la rivière de l'Érasinos, tandis que celles qui se perdent sous la terre près d'Aséa en Arcadie ressurgissent longtemps après en deux fleuves différents, l'Eurotas et l'Alphée, d'où cette ancienne croyance, quelque peu fabuleuse, que des couronnes vouées à chacun d'eux et jetées ensemble dans la partie commune de leur cours reparaissaient chacune dans le fleuve auquel l'avait destinée le vœu du donateur. Enfin, nous avons déjà rapporté ce qu'on dit d'analogue à propos du Timavus[6].

10. Des faits semblables à ceux-ci et, en général, à tous les phénomènes particuliers à la Sicile s'observent aussi dans les îles Lipari, et notamment sur l'île même

1. Les lacs ont aujourd'hui disparu, mais les dépôts salins subsistent dans la région d'Agrigente, où quelques salses sont encore en activité, les *macalube* d'Aragona (7 km N Agrigento).
2. Le phénomène, qu'on observait encore en 1894 à l'emplacement du Lago di Naftia (27 km E Lentini), est décrit par plusieurs auteurs, notamment Diodore, XI, 89, 2-5, et Macrobe, *Sat.*, V, 19, 15-31. Il s'agit en réalité non de sources, mais d'émanations gazeuses sous la surface de l'eau.
3. *Notes complémentaires*, p. 231.
4. 7,4 km. Cf. XVI, 2, 7.
5. 37 km. Cf. VIII, 8, 4.
6. En V, 1, 8.

διάφορον · οὐδὲ γὰρ τοῖς ἀκολύμβοις βαπτίζεσθαι συμβαίνει, ξύλων τρόπον ἐπιπολάζουσιν. Οἱ Παλικοὶ δὲ κρατῆρας ἔχουσιν ἀναβάλλοντας ὕδωρ εἰς θολοειδὲς ἀναφύσημα καὶ πάλιν εἰς τὸν αὐτὸν δεχομένους μυχόν. Τὸ δὲ περὶ Μάταυρον σπήλαιον ἐντὸς ἔχει σύριγγα εὐμεγέθη καὶ ποταμὸν δι' αὐτῆς ῥέοντα ἀφανῆ μέχρι πολλοῦ διαστήματος, εἶτ' ἀνακύπτοντα πρὸς τὴν ἐπιφάνειαν, καθάπερ Ὀρόντης ἐν τῇ Συρίᾳ, καταδὺς εἰς τὸ μεταξὺ χάσμα Ἀπαμείας καὶ Ἀντιοχείας, ὃ καλοῦσι Χάρυβδιν, ἀνατέλλει πάλιν ἐν τετταράκοντα σταδίοις · τὰ δὲ παραπλήσια καὶ ὁ Τίγρις ἐν τῇ Μεσοποταμίᾳ καὶ ὁ Νεῖλος ἐν τῇ Λιβύῃ μικρὸν πρὸ τῶν πηγῶν. Τὸ δὲ περὶ Στύμφαλον ὕδωρ ἐπὶ διακοσίους σταδίους ὑπὸ γῆν ἐνεχθὲν ἐν τῇ Ἀργείᾳ τὸν Ἐρασῖνον ἐκδίδωσι ποταμόν, καὶ πάλιν τὸ πρὸς τὴν Ἀρκαδικὴν Ἀσέαν ὑποβρύχιον ὠσθὲν ὀψέ ποτε τόν τ' Εὐρώταν καὶ τὸν Ἀλφειὸν ἀναδίδωσιν, ὥστε καὶ πεπιστεῦσθαι μυθῶδές τι, ὅτι τῶν ἐπιφημισθέντων στεφάνων ἑκατέρῳ καὶ ῥιφέντων εἰς τὸ κοινὸν ῥεῦμα ἀναφαίνεται κατὰ τὸν ἐπιφημισμὸν ἑκάτερος ἐν τῷ οἰκείῳ ποταμῷ. Εἴρηται δὲ καὶ τὸ λεγόμενον περὶ τοῦ Τιμαύου.

10. Συγγενῆ δὲ καὶ τούτοις καὶ τοῖς κατὰ τὴν Σικελίαν πάθεσι τὰ περὶ τὰς Λιπαραίων νήσους καὶ αὐτὴν τὴν

TEST. : *Chrest.* VI 31 (1-19) ; Eust. *Dion.* 380, 24 (8-10), *Hom.* 1644, 36 (22).

---

2 Παλικοὶ Casaubon : Ἰταλικοὶ *Chrest.* A ω' ‖ 5 Μάταυρον *Chrest.* A ω' : Μάζαρον Clüver coll. Ptol., *Geogr.*, III, 4, 3 Μαζάρα [Ματάρου codd. nonnulli] ποταμοῦ ἐκβολαί Diod., XIII, 54, 6 ἐπὶ τὸν Μάζαρον ποταμόν, etc. ‖ ἔχει *Chrest.* Cs : ἔχειν AWvB ‖ 10 τετταράκοντα Coray : τεσσα- A Eust. μ' *Chrest.* ω' ‖ 13 Ἀργείᾳ *Chrest.* A : -γίᾳ ω' ‖ 15 Ἀσέαν Xylander coll. infra VIII, 3, 12 : Ἀβίαν *Chrest.* A ω' Ἀργείαν s ‖ 16 πεπιστεῦσθαι *Chrest.* CW[pc] : -στεῦθαι AW[ac]B πιστεῦσαι vs ‖ 20 Τιμαύου Xylander : Τιμαίου A ω' ‖ 21 τὴν om. Ws ‖ 22 Λιπαραίων Eust. B : Λιπαρέων A ω' Λυπαρέων E.

de Lipara. Ces îles sont au nombre de sept. La plus grande est Lipara, eolonie enidienne. Elle est, après Thermessa cependant, la plus rapproehée de la Sieile. Elle s'appelait autrefois Méligunis[1] et détenait alors le eommandement de la flotte, opposant aux ineursions des Tyrrhéniens une résistance persévérante, en même temps qu'elle tenait sous sa sujétion les îles connues aujourd'hui sous le nom d'îles Lipari ou, parfois[2], d'îles d'Éole. Elle put même, à plusieurs reprises, orner le sanetuaire d'Apollon à Delphes des plus belles dépouilles gagnées dans ses vietoires. En outre, indépendamment d'une terre fertile, elle possède une mine d'alumine d'un exeellent rapport, des sourees thermales et des émissions de feu[3].

Entre Lipara et la Sieile, ou du moins à peu près, se trouve Thermessa[4], qu'on appelle aujourd'hui Hiéra, ou *Ile sacrée* d'Héphestos. Cette île est entièrement roeheuse, déserte et livrée au feu, avec trois dégagements éruptifs eorrespondant en quelque sorte à trois eratères, dont le plus grand projette au milieu des flammes des blocs incandeseents qui ont déjà eomblé une bonne partie du détroit. On sait par des observations que ees flammes, aussi bien à Thermessa que sur l'Etna, atteignent leur maximum d'intensité en même temps que les vents sont à leur paroxysme, et qu'elles cessent, au eontraire, quand ils tombent. Cette eorrespondanee n'a rien d'illogique : si d'une part, en effet, les vents doivent leur origine, leur naissanee et leur alimentation à des évaporations qui proviennent de la mer, le feu des voleans, d'autre part, est produit par une matière qui a la même provenance et sous l'effet de métamorphoses similaires. Il n'y a done pas lieu de s'étonner si l'on observe dans d'autres eirconstanees de telles eoïneidenees. Au rapport de Polybe[5], l'un des trois eratères est partiellement effondré, mais les deux autres

1-4. *Notes complémentaires*, p. 232.
5. XXXIV, 11, 12-20 B.-W.

Λιπάραν δείκνυται. Εἰσὶ δ' ἑπτὰ μὲν τὸν ἀριθμόν, μεγίστη δ' ἡ Λιπάρα, Κνιδίων ἄποικος, ἐγγυτάτω τῆς Σικελίας κειμένη, μετά γε τὴν Θέρμεσσαν· ἐκαλεῖτο δὲ πρότερον Μελιγουνίς· ἡγήσατο δὲ καὶ στόλῳ καὶ πρὸς τὰς τῶν Τυρρηνῶν ἐπιδρομὰς πολὺν χρόνον ἀντέσχεν, ὑπηκόους ἔχουσα τὰς νῦν λεγομένας Λιπαραίων νήσους, ἃς Αἰόλου τινὲς προσαγορεύουσι. Καὶ δὴ καὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος ἐκόσμησε πολλάκις τὸ ἐν Δελφοῖς ἀπὸ τῶν ἀκροθινίων· ἔχει δὲ καὶ γῆν εὔκαρπον καὶ στυπτηρίας μέταλλον εὐπρόσοδον καὶ θερμὰ ὕδατα καὶ πυρὸς ἀναπνοάς.

Ταύτης δὲ μεταξύ πώς ἐστι καὶ τῆς Σικελίας ⟨ἡ Θέρμεσσα⟩, ἣν νῦν Ἱερὰν Ἡφαίστου καλοῦσι, πετρώδης πᾶσα καὶ ἔρημος ⟨καὶ⟩ διάπυρος· ἔχει δ' ἀναπνοὰς τρεῖς ὡς ἂν ἐκ τριῶν κρατήρων. Ἐκ δὲ τοῦ μεγίστου καὶ μύδρους αἱ φλόγες ἀναφέρουσιν, οἳ προσκεχώκασιν ἤδη πολὺ μέρος τοῦ πόρου. Ἐκ δὲ τῆς τηρήσεως πεπίστευται, διότι τοῖς ἀνέμοις συμπαροξύνονται καὶ αἱ φλόγες αἵ τε ἐνταῦθα καὶ αἱ κατὰ τὴν Αἴτνην, παυομένων δὲ παύονται καὶ αἱ φλόγες. Οὐκ ἄλογον δέ· | καὶ γὰρ οἱ ἄνεμοι γεννῶνται καὶ τρέφονται, τὴν ἀρχὴν λαβόντες ἀπὸ τῶν ἐκ τῆς θαλάττης ἀναθυμιάσεων, ὥστ' ἀπὸ συγγενοῦς ὕλης καὶ πάθους καὶ τὸ πῦρ ἐξαπτόμενον οὐκ ἐᾷ θαυμάζειν τοὺς ὁρῶντας ἄλλως γέ πως τὰ τοιάδε. Πολύβιος δὲ τῶν τριῶν κρατήρων τὸν μὲν κατερρυηκέναι φησὶν ἐκ μέρους, τοὺς δὲ συμμένειν,

---

TEST. : *Chrest.* VI 32 (2-4, 8-24); Eust. *Hom.* 1644, 36 (1-2).

---

6 Λιπαραίων B : -ρέων A ω′ ‖ 8 ἐκόσμησε ω′ : ἐκόσμισεν A def. *Chrest.* ‖ ἀκροθινίων *Chrest.* [-θίνια] ACB² : -θηνίων WvsB ‖ 9 καὶ γῆν *Chrest.* ω′ : καὶ τὴν γῆν A ‖ 10 εὐπρόσοδον n : ἐμπρόσοδον *Chrest.* A εὖ [ἓν C om. B] πρὸς ὁδὸν [πρόσοδον B] ω′ ‖ 11 ἡ Θέρμεσσα add. Clüver : om. *Chrest.* A ω′ ‖ 13 καὶ² add. Coray : om. *Chrest.* A ω′ ‖ 22 τοὺς om. vs ‖ 23 ἄλλως γέ πως *Chrest.* A ω′ : ἀμωσγέπως Coray.

subsistent intacts. Le plus grand, qui a la forme d'un cercle, mesure cinq stades[1] de tour au rebord et va se rétrécissant jusqu'à ne plus avoir qu'un diamètre de cinquante pieds[2]. Comme il n'y a qu'un stade de ce cratère jusqu'à la mer[3], on a sur lui vue plongeante par temps calme. Si l'on peut se fier à ce témoignage, peut-être n'y a-t-il alors pas lieu de mettre en doute les récits relatifs à Empédocle. A l'approche du vent du sud, continue Polybe, un brouillard opaque se répand tout autour de la petite île et la Sicile même n'est plus visible de loin. Quand il faut s'attendre au vent du nord, des flammes très claires jaillissent de cette espèce de cratère et de puissantes détonations se font entendre. Enfin, les signes annonciateurs du vent d'ouest tiennent le milieu entre ces deux extrêmes. Les mêmes phénomènes se répètent dans les autres cratères, mais avec moins de violence. Ainsi, les variations d'intensité des détonations et le point de départ des éruptions et des dégagements de flammes et de fumées indiqueraient à l'avance le vent qui doit se lever trois jours plus tard. C'est de cette manière que des gens de Lipara avaient pu prédire à Polybe, alors que le temps interdisait toute navigation, quel vent soufflerait ensuite et qu'ils ne furent pas démentis. On devrait conclure de tout cela, à son avis, que le récit qui paraît le plus fabuleux de toute l'œuvre d'Homère, celui qui fait d'Éole le dispensateur des vents, n'est pas une pure fiction, mais une vérité travestie en énigme, théorie que nous avons abondamment discutée précédemment[4]. L'attente de la vérité historique est en somme, pourrait-on dire, ... car l'un et l'autre sont également

1. 925 m.
2. Environ 15 m.
3. 185 m. Voir *Notes complémentaires*, p. 233.
4. En I, 2, 9, précisément d'après Polybe. La controverse sous-jacente à l'argumentation de celui-ci vise naturellement le scepticisme d'Ératosthène, mais la fin de la phrase est déjà de Strabon, et la réflexion qui suit, malheureusement mutilée, développe l'un de ses thèmes favoris : voir notamment I, 2, 8.

τὸν δὲ μέγιστον τὸ χεῖλος ἔχειν, περιφερὲς ὄν, πέντε σταδίων, κατ' ὀλίγον δὲ συνάγεσθαι εἰς πεντήκοντα ποδῶν διάμετρον· καθ' οὗ βάθος εἶναι τὸ μέχρι θαλάττης σταδιαῖον, ὥστε καθορᾶν ταῖς νηνεμίαις. Εἰ δὲ ταῦτ' ἐστὶ πιστά, οὐκ ἀπιστητέον ἴσως οὐδὲ τοῖς περὶ Ἐμπεδοκλέους μυθολογηθεῖσιν. Ἐὰν μὲν οὖν Νότος μέλλῃ πνεῖν, ἀχλὺν ὁμιχλώδη καταχεῖσθαι κύκλῳ φησὶ τῆς νησῖδος, ὥστε μηδὲ τὴν Σικελίαν ἄπωθεν φαίνεσθαι· ὅταν δὲ Βορέας, φλόγας καθαρὰς ἀπὸ τοῦ λεχθέντος κρατῆρος εἰς ὕψος ἐξαίρεσθαι καὶ βρόμους ἐκπέμπεσθαι μείζους· τὸν δὲ Ζέφυρον μέσην τινὰ ἔχειν τάξιν. Τοὺς δ' ἄλλους κρατῆρας ὁμοειδεῖς μὲν εἶναι, τῇ δὲ βίᾳ λείπεσθαι τῶν ἀναφυσημάτων· ἔκ τε δὴ τῆς διαφορᾶς τῶν βρόμων καὶ ἐκ τοῦ πόθεν ἄρχεται τὰ ἀναφυσήματα καὶ αἱ φλόγες καὶ αἱ λιγνύες προσημαίνεσθαι καὶ τὸν εἰς ἡμέραν τρίτην πάλιν μέλλοντα ἄνεμον πνεῖν· τῶν γοῦν ἐν Λιπάραις γενομένης ἀπλοίας προειπεῖν τινάς φησι τὸν ἐσόμενον ἄνεμον καὶ μὴ διαψεύσασθαι. Ἀφ' οὗ δὴ τὸ μυθωδέστατον δοκοῦν εἰρῆσθαι τῷ ποιητῇ οὐ μάτην φαίνεσθαι λεχθέν, ἀλλ' αἰνιξαμένου τὴν ἀλήθειαν, ὅταν φῇ ταμίαν τῶν ἀνέμων τὸν Αἴολον· περὶ ὧν ἐμνήσθημεν καὶ πρότερον ἱκανῶς. Ἔστι ⟨δ'⟩ ἡ ἐπίστασις τῆς ἐναργείας, λέγοιτ' ἂν ⟨τις....⟩· ἐπίσης τε γὰρ ἄμφω

TEST. : *Chrest.* VI 32 (1-20) ; Eust. *Hom.* 1645, 50 (13-18).

2 πεντήκοντα Αω' [ν' WvsB] : λ' *Chrest.* ‖ 8 ἄπωθεν *Chrest.* Αω' Ε : ἄποθεν s edd. ‖ 9 καθαρὰς Αω' Ε : καθ' ἃς *Chrest.* ‖ 10 ἐξαίρεσθαι *Chrest.* Αω' Ε[in mg.] : ἐκφέρεσθαι Ε [in textu] C ‖ 13 δὴ τῆς Αω' Ε : δὴ καὶ τῆς *Chrest.* def. Eust. ‖ 14 τὰ *Chrest.* E Eust. : om. Αω' ‖ 15 πάλιν om. E ‖ 16 Λιπάραις AEWB : Λιπάρες Cvs Λιπάρᾳ *Chrest.* Eust. ‖ 17 ἄνεμον *Chrest.* : om. Αω' Ε πλοῦν Eust. ‖ 19 ἀλλ' *Chrest.* AEC : ἀλλὰ WvsB ‖ αἰνιξαμένου *Chrest.* [αἴνιγμα] AEsB : ἀνιζαμένου CWv ‖ 20 ταμίαν *Chrest.* Αω' Ε : ταμείαν Cv ‖ 21 Ἔστι δ' ἡ Lasserre : ἔστιν ἡ Αω' ‖ 22 ἄν τις ... ἐπίσης Lasserre : ἂν ἐπίσης Αω' lacunam coll. supra I, 2, 15 supplere tentauerunt Groskurd Aly.

présents et dans l'art rhétorique et dans la vérité historique : le plaisir est leur élément commun[1].

Revenons à la suite de notre propos.

11. Nous avons dit ce qu'il y avait à dire sur Lipara et Thermessa. L'île de Strongylé doit son nom à sa forme[2]. Elle est, elle aussi, livrée au feu, et si les flammes qui s'en échappent sont moins puissantes, elles sont, en revanche, plus brillantes. C'est là qu'on situe[3] la demeure d'Éole.

La quatrième île est Didyme. Elle doit également son nom à son aspect[4]. Deux autres portent les noms d'Éricussa et de Phénicussa, dérivés des plantes qu'on y trouve[5]. On y met pâturer les troupeaux. La septième, déserte et située très au large, est celle d'Euonymos, ainsi nommée parce qu'elle se présente tout à gauche quand on passe de Lipara en Sicile.

Il est souvent arrivé qu'on ait vu des flammes se déplacer rapidement sur la surface de la mer qui baigne ces îles, l'un des conduits tributaires des cavités sous-marines étant venu à s'ouvrir et le feu s'étant frayé un passage vers l'extérieur. Posidonius[6] rapporte que de son temps on vit un jour, à l'époque du solstice d'été, à l'heure du lever du soleil, la mer entre Hiéra et Euonymos se soulever jusqu'à une hauteur extraordinaire, demeurer en l'air pendant un temps considérable, comme soufflée par une éruption indiscontinue, puis retomber. Des bateliers qui avaient eu l'audace de pousser leurs barques de ce côté, voyant que le flot chassait des poissons morts vers eux et frappés d'étourdissement, du moins certains d'entre eux, par la chaleur et la puanteur, avaient bientôt pris la fuite. Mais l'une des embarcations, qui s'était approchée davantage du

1. *Notes complémentaires*, p. 233.
2. C'est « l'île ronde ».
3. Probablement Timée, par Artémidore : cette phrase et la précédente ont, en effet, leur parallèle chez Pline, *N. H.*, III, 94.
4. Elle est formée, en effet, de deux anciens cônes volcaniques.
5. Respectivement la bruyère arborescente, ἐρική, et le palmier dattier, φοῖνιξ. Notice d'Artémidore (cf. Pline, *N. H.*, III, 94).
6. F 88. Voir *Notes complémentaires*, p. 233.

πάρεστι καὶ διαθέσει καὶ τῇ ἐναργείᾳ· ἥ γε ἡδονὴ κοινὸν ἀμφοτέρων.

Ἐπάνιμεν δ' ἐπὶ τὰ ἑξῆς ἀφ' ὧν παρεξέβημεν.

11. Τὴν μὲν δὴ Λιπάραν καὶ τὴν Θέρμεσσαν εἰρήκαμεν. Ἡ δὲ Στρογγύλη καλεῖται μὲν ἀπὸ τοῦ σχήματος, ἔστι δὲ καὶ αὐτὴ διάπυρος, βίᾳ μὲν φλογὸς λειπομένη, τῷ δὲ φέγγει πλεονεκτοῦσα· ἐνταῦθα δὲ τὸν Αἴολον οἰκῆσαί φασι.

Τετάρτη δ' ἐστὶ Διδύμη, καὶ αὕτη δ' ἀπὸ τοῦ σχήματος ὠνόμασται. Τῶν δὲ λοιπῶν Ἐρικοῦσσα μὲν καὶ Φοινικοῦσσα ἀπὸ τῶν φυτῶν κέκληνται, ἀνεῖνται δὲ εἰς νομάς. Ἑβδόμη δ' ἐστὶν Εὐώνυμος, πελαγία μάλιστα καὶ ἔρημος· ὠνόμασται δ', ὅτι μάλιστα τοῖς ἐκ Λιπάρας εἰς Σικελίαν πλέουσιν εὐώνυμός ἐστι.

Πολλάκις δὲ καὶ φλόγες εἰς τὴν ἐπιφάνειαν τοῦ πελάγους τοῦ περὶ τὰς νήσους ὤφθησαν ἐπιδραμοῦσαι, τῶν κατὰ βάθους κοιλιῶν **ἀναστομωθέντος πόρου τινός, καὶ *τοῦ πυρὸς* βιασαμένου πρὸς τὸ ἐκτός. | Ποσειδώνιος δὲ κατὰ τὴν ἑαυτοῦ μνήμην φησὶ περὶ τροπὰς θερινὰς ἅμα τῇ ἕῳ μεταξὺ τῆς Ἱερᾶς καὶ τῆς Εὐωνύμου πρὸς ὕψος ἀρθεῖσαν ἐξαίσιον τὴν θάλατταν ὁραθῆναι, καὶ συμμεῖναί τινα χρόνον ἀναφυσωμένην συνεχῶς, εἶτα παύσασθαι· τοὺς δὲ τολμήσαντας προσπλεῖν, ἰδόντας νεκροὺς ἰχθύας ἐλαυνομένους ὑπὸ τοῦ ῥοῦ, τοὺς δὲ καὶ θέρμῃ καὶ δυσωδίᾳ πληγέντας φυγεῖν, ἓν δὲ τῶν πλοιαρίων τὸ μᾶλλον πλησιά-

---

TEST. : St. Byz. Διδύμη (8), Ἐρικοῦσσα (9-10) ; *Chrest.* VI 33 (4-12, 14-24) ; Eust. *Hom.* 1644, 37 (11-13). Def. E.

---

3 ἐπάνιμεν W : -ειμεν A ω' ‖ 5 Στρογγύλη *Chrest.* AB : Ὀνοστρογγύλη ω' [Ὀνὸς στρογγύλη C] ‖ 9 Ἐρικοῦσσα St. Byz. A ω' : -κουσία *Chrest.* ‖ 10 Φοινικοῦσσα St. Byz. *Chrest.* [Φοινί-] AWvB : -κουσα Cs ‖ κέκληνται *Chrest.* ω' : -κληται A ‖ 16 post κοιλιῶν præbent τοῦ πυρὸς *Chrest.* A ω', quæ uerba post καὶ transposuit Bœckh ‖ 17 Ποσειδώνιος *Chrest.* AWs : Ποσι- CvB ‖ 20 συμμεῖναί *Chrest.* A ω' : συμμιγῆναί C ‖ 23 τοὺς δὲ *Chrest.* A ω' Jones : del. Siebenkees edd. ‖ pr. καὶ om. WvsB [reposuit B²] ‖ 24 ἓν n² : ἐκ A ω' def. *Chrest.*

lieu du phénomène, avait perdu une partie de ses occupants et les rescapés avaient regagné Lipara à grand'peine, tombant comme des épileptiques dans des crises de folie entrecoupées de brusques retours à la raison. Plusieurs jours après, on avait vu monter dans la mer des efflorescences de boue, accompagnées en de nombreux endroits de jets de flamme et de dégagements de fumées et d'exhalaisons fuligineuses. Puis cette boue s'était solidifiée, formant un rocher d'une consistance semblable à celle des pierres meulières. Titus Flaminius, le gouverneur de la Sicile, avait porté ce fait à la connaissance du Sénat, qui avait aussitôt envoyé une députation pour offrir des sacrifices aux dieux des Enfers et aux divinités de la mer sur le nouvel îlot et à Lipara.

D'Éricodès à Phénicodès, le Chorographe[1] compte 10 milles et de Phénicodès à Didyme 30 milles[2] ; puis, en direction du nord[3], de Didyme à Lipara 29 milles[4], de Lipara à la côte de la Sicile 19 milles[5]. Il compte encore 16 milles depuis Strongylé[6].

Devant le Cap Pachynos se trouvent l'île de Mélité, d'où provient la race des petits chiens connus sous le nom de Mélitéens, et celle de Gaudos, l'une et l'autre à 88 milles[7] du cap. Devant le Cap Lilybée et la ville carthaginoise d'Aspis, appelée aujourd'hui Clypéa[8], au milieu entre ces deux points et à 88 milles aussi[9] de l'un et de l'autre, se trouve l'île de Cossura. Enfin l'île d'Ægimuros est également située devant la côte sicilienne, mais elle appartient déjà à la Libye, de même que plusieurs petits îlots.

Voilà ce que nous avions à dire des îles.

1. Fr. 14 Klotz. Voir *Notes complémentaires*, p. 233.
2. Respectivement 14,8 et 44,4 km. On compte, en réalité, 20 km de la première à la seconde et environ 23 de la seconde à la troisième. Voir *Notes complémentaires*, p. 233.
3. La direction suivie est, au contraire, celle du sud.
4. 43 km, au lieu de 12 : de nouveau un total mal compris ?
5. 28,12 km : on en compte 32 de Lipara, 26 de Thermessa.
6. 23,7 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 233.
7-8. *Notes complémentaires*, p. 233.
9. Elle se trouve, en réalité, à 75 km de la ville africaine, et non 130, et à 118 km de Lilybée.

σαν τοὺς μὲν τῶν ἐνόντων ἀποβαλεῖν, τοὺς δ' εἰς Λιπάραν μόλις σῶσαι, τοτὲ μὲν ἔκφρονας γινομένους ὁμοίως τοῖς ἐπιληπτικοῖς, τοτὲ δ' ἀνατρέχοντας εἰς τοὺς οἰκείους λογισμούς· πολλαῖς δ' ἡμέραις ὕστερον ὁρᾶσθαι πηλὸν ἐπανθοῦντα τῇ θαλάττῃ, πολλαχοῦ δὲ καὶ φλόγας ἐκπιπτούσας καὶ καπνοὺς καὶ λιγνύας, ὕστερον δὲ παγῆναι καὶ γενέσθαι τοῖς μυλίαις λίθοις ἐοικότα τὸν πάγον· τὸν δὲ τῆς Σικελίας στρατηγόν, Τίτον Φλαμίνιον, δηλῶσαι τῇ συγκλήτῳ, τὴν δὲ πέμψασαν ἐκθύσασθαι ἔν τε τῷ νησιδίῳ καὶ ἐν Λιπάραις τοῖς τε καταχθονίοις θεοῖς καὶ τοῖς θαλαττίοις.

Ἀπὸ μὲν οὖν Ἐρικώδους εἰς Φοινικώδη δέκα μίλιά φησιν ὁ χωρογράφος, ἔνθεν δ' εἰς Διδύμην τριάκοντα, ἔνθεν εἰς Λιπάραν πρὸς ἄρκτον ἐννέα καὶ εἴκοσι, ἔνθεν εἰς Σικελίαν ἐννεακαίδεκα· ἑκκαίδεκα δ' ἐκ τῆς Στρογγύλης.

Πρόκειται δὲ τοῦ Παχύνου Μελίτη, ὅθεν τὰ κυνίδια, ἃ καλοῦσι Μελιταῖα, καὶ Γαῦδος, ὀγδοήκοντα καὶ ὀκτὼ μίλια τῆς ἄκρας ἑκάτεραι διέχουσαι· Κόσσουρα δὲ πρὸ τοῦ Λιλυβαίου καὶ πρὸ τῆς Ἀσπίδος, Καρχηδονιακῆς πόλεως, ἣν Κλυπέαν καλοῦσι, μέση ἀμφοῖν κειμένη καὶ τὸ λεχθὲν διάστημα ἀφ' ἑκατέρας ἀπέχουσα· καὶ ἡ Αἰγίμουρος δὲ πρὸ τῆς Σικελίας καὶ τῆς Λιβύης ἐστὶ καὶ ἄλλα μικρὰ νησίδια.

Ταῦτα μὲν περὶ τῶν νήσων.

TEST. : St. Byz. Μελίτη (17) ; *Chrest.* VI 33 (4-7). Schol. A ad 23 Αἰγίμουρος : Ἡ νῦν Πατελλερία.

---

7 μυλίαις *Chrest.* : μυλίταις A ω' ‖ 8 Φλαμίνιον A : Φλαμή- ω' ‖ 14 ἔνθεν εἰς A ω' : ἔνθεν δ' εἰς s ‖ 19 ἄκρας Clüver : ἑκατέρας A ω' quod ex ἄκρας ἀμφοτεραι (ἑκατε supra) ortum uidetur ‖ ἑκάτεραι Lasserre (cf. adn. superiorem) : ἀμφότεραι A ω' ‖ 21 μέση ω' : μέση δ' A.

3

[*Treizième partie: l'Iapygie*]
(1-8)

1. La description de l'ancienne Italie jusqu'à Métaponte étant achevée, il nous reste à parler des territoires qui la suivent. Tel est le cas, d'abord, de l'Iapygie. Les Grecs lui donnent le nom de Messapie[1], tandis que les indigènes appellent territoire des Salentins la région du Cap d'Iapygie et Calabre tout le reste. En arrière de la Calabre, en direction du nord, on trouve les peuples appelés en grec Peucétiens et Dauniens. Les indigènes, eux, donnent à tout le territoire qui vient après la Calabre le nom d'Apulie et à la nation qui l'habite celui d'Apuliens, mais une partie d'entre eux, en particulier les Peucétiens, sont aussi connus sous le nom de Pœdicli[2].

La Messapie forme une presqu'île adventice[3] bornée par l'isthme de 310 stades[4] compris entre Brentésion et Tarente. Le trajet par eau d'une ville à l'autre en tournant le Cap Iapygien est à peu près de 1400 stades[5].

1. Cf. Plin., *N. H.*, III, 99 *Græci Messapiam a duce appellavere* : ce sont les termes d'Artémidore. Pour Thucydide, VII, 33, 4, Iapygiens et Messapiens sont encore deux nations distinctes.

2. Tout l'alinéa vient de Polybe (cf. *Hist.*, III, 88, 4). Le nom de Pœdicli est connu de Pline, *N. H.*, III, 102, et de Trogue Pompée, *ap.* Justin, XII, 2, 12, d'après Timée, qui est probablement la source de Polybe et certainement celle d'Artémidore chez Pline (voir la note précédente).

3. La principale étant le Brettion (cf. V, 1, 2).

4. 57,35 km : il y a 60 km de Tarente à Brindisi, mais l'isthme n'en mesure pas plus de 45 à l'endroit le plus étroit. Cette indication, comme tous les stadiasmes de cet alinéa, provient d'Artémidore, bien que Strabon ait parcouru lui-même la Via Appia et pu relever les distances inscrites sur les milliaires (*It. Ant.*, 119, 1 donne 44 milles, soit 352 stades d'une ville à l'autre).

5. 259 km, estimation correcte une fois amendé le texte, qui porte 400 stades.

3

1. Ἐπεληλυθόσι δ' ἡμῖν ⟨τὰ⟩ περὶ τὴν ἀρχαίαν Ἰταλίαν μέχρι Μεταποντίου τὰ συνεχῆ λεκτέον. Συνεχὴς δ' ἐστὶν ἡ Ἰαπυγία· ταύτην δὲ καὶ Μεσσαπίαν καλοῦσιν οἱ Ἕλληνες, οἱ δ' ἐπιχώριοι κατὰ μέρη τὸ μέν τι Σαλεντίνους καλοῦσι, τὸ περὶ τὴν ἄκραν τὴν Ἰαπυγίαν, τὸ δὲ Καλαβρούς. Ὑπὲρ τούτους πρόσβοροι Πευκέτιοί τέ εἰσι καὶ Δαύνιοι κατὰ τὴν Ἑλλάδα διάλεκτον προσαγορευόμενοι, οἱ δ' ἐπιχώριοι πᾶσαν τὴν μετὰ τοὺς Καλαβροὺς Ἀπουλίαν καλοῦσι καὶ τὸ ἔθνος Ἀπούλους, τινὲς δ' αὐτῶν καὶ Ποίδικλοι λέγονται, καὶ μάλιστα οἱ Πευκέτιοι.

Ἔστι δ' ἐπιχερρονησιάζουσα ἡ Μεσσαπία, τῷ ἀπὸ Βρεντεσίου μέχρι Τάραντος ἰσθμῷ κλειομένη σταδίων δέκα καὶ τριακοσίων. Ὅ τε περίπλους ἐστὶ περὶ τὴν ἄκραν τὴν Ἰαπυγίαν σταδίων ὁμοῦ τι ⟨χιλίων⟩ τετρακοσίων. | Τοῦ δὲ Μεταποντίου μὲν διέχει σταδίους περὶ

TEST. : *Chrest.* VI 34 (3-6, 9-13) ; Eust. *Dion.* 287, 9 (3), 288, 12 (8-9).

---

1 τὰ add. B : om. A ω' ‖ 3 Μεσσαπίαν *Chrest.* AEB : Μεσση- ω' Μεσά- Eust. [Μεσσά- dett.] ‖ 5 Καλαβρούς Bv [supra uers.] : Γαλαβρούς *Chrest.* [-βροί] A ω' Καλαυρούς E ‖ 7 Δαύνιοι Siebenkees : Αὐδάνιοι A ω' Ἀδαύνιοι C ‖ 8 Καλαβρούς Eust. Bv [supra uers. et lemma m. sec.] : Γαλαβρούς A ω' Καλαυρούς E [et lemma] ‖ Ἀπουλίαν ω' E Eust. : Ἀπουλιΐαν A ‖ 9 καὶ τὸ ἔθνος Ἀπούλους Eust. (cf. *Chrest.* ὑπὲρ τούτους πρόσβοροι Πευκέτιοί εἰσι καὶ Ἄπουλοι) : om. A ω' edd. ‖ 11 ἐπιχερρονησιάζουσα A ω' : χερρονησίζει E χερρονησιάζει Kramer (qui ante id Ἔστι δ' ἐπὶ † pro Ἔστι δ' scribit) coll. *Chrest.* χερρόνησος οὖσα ‖ τῷ A : τὸ ω' om. *Chrest.* ‖ 13 Ὅ τε περίπλους Kramer : ὅ τ' ἐπίπλους A ω' ‖ 14 τὴν A ω' : om. edd. ‖ χιλίων add. Groskurd : om. A ω' ‖ 15 σταδίους om. WB [add. B²].

Tarente est à 210 stades[1] environ de Métaponte, d'où on l'atteint par eau en naviguant droit vers l'est.

Alors que le golfe de Tarente est en majeure partie dépourvu de ports naturels, Tarente elle-même dispose d'un très vaste et très beau port de 100 stades[2] de tour, fermé par un grand pont. Le fond du port détermine l'isthme qui sépare Tarente de la mer libre et la ville est située sur la presqu'île. Comme le dos de l'isthme est peu élevé, le glissage des navires par-dessus la terre se fait aisément. L'emplacement de la ville est, lui aussi, peu élevé, cependant le terrain se relève à l'endroit de l'acropole. L'ancienne enceinte embrasse circulairement une surface considérable[3]. Aujourd'hui, bien que le quartier de l'isthme ait en grande partie disparu, ce qui subsiste de la cité antique près de l'entrée du port, là où s'élève l'acropole, remplit encore l'espace d'une ville importante. Tarente possède un magnifique gymnase et une belle et vaste agora où se dresse la statue de bronze aux dimensions colossales de Zeus, la plus grande statue connue après le colosse de Rhodes[4]. Entre l'agora et l'entrée du port est située l'acropole. Elle ne conserve que de menus vestiges des monuments votifs qui l'ornaient autrefois, les Carthaginois en ayant détruit la plus grande partie quand ils prirent la ville[5] et les Romains ayant emporté le reste comme butin quand ils durent la reprendre de vive force. Au nombre de ces dépouilles figurait l'Héraclès colossal en airain du Capitole, œuvre de Lysippe, consacré solennellement à Rome par Fabius Maximus, l'artisan de la reconquête de Tarente[6].

1. 38,8 km (le chiffre des dizaines est conjectural), estimation correcte. Voir la note sur le stadiasme de cette côte en VI, 1, 13.

2. 18,5 km, évaluation correcte du pourtour de la lagune appelée aujourd'hui Mare Piccolo. Le pont qui la ferme existait probablement déjà du temps d'Hannibal (cf. App., *Bell. Hann.*, 34, 142, et P. Wuilleumier, *Tarente*, Paris, 1939, 240 ; *contra* U. v. Kahrstedt, 109 s., qui voudrait descendre jusqu'à l'époque d'Auguste). Il devait correspondre à peu près à l'actuel Ponte di Napoli.

3-6. *Notes complémentaires*, p. 234.

διακοσίους καὶ ⟨δέκα⟩ ὁ Τάρας, ὁ δὲ πλοῦς ἐπ' αὐτὸν πρὸς τὰς ἀνατολάς.

Τοῦ δὲ κόλπου παντὸς τοῦ Ταραντίνου τὸ πλέον ἀλιμένου ὄντος, ἐνταῦθα ⟨λιμήν⟩ ἐστι μέγιστος καὶ κάλλιστος, γεφύρᾳ κλειόμενος μεγάλῃ, σταδίων δ' ἐστὶν ἑκατὸν τὴν περίμετρον. Ἐκ δὲ τοῦ πρὸς τὸν μυχὸν μέρους ἰσθμὸν ποιεῖ πρὸς τὴν ἔξω θάλατταν, ὥστ' ἐπὶ χερρονήσῳ κεῖσθαι τὴν πόλιν, καὶ τὰ πλοῖα ὑπερνεωλκεῖσθαι ῥᾳδίως ἑκατέρωθεν, ταπεινοῦ ὄντος τοῦ αὐχένος. Ταπεινὸν δὲ καὶ τὸ τῆς πόλεως ἔδαφος, μικρὸν δ' ὅμως ἐπῆρται κατὰ τὴν ἀκρόπολιν. Τὸ μὲν οὖν παλαιὸν τεῖχος κύκλον ἔχει μέγαν, νυνὶ δ' ἐκλέλειπται τὸ πλέον τὸ πρὸς τῷ ἰσθμῷ, τὸ δὲ πρὸς τῷ στόματι τοῦ λιμένος, καθ' ὃ καὶ ἡ ἀκρόπολις, συμμένει μέγεθος ἀξιολόγου πόλεως ἐκπληροῦν. Ἔχει δὲ γυμνάσιόν τε κάλλιστον καὶ ἀγορὰν εὐμεγέθη, ἐν ᾗ καὶ ὁ τοῦ Διὸς ἵδρυται κολοσσὸς χαλκοῦς, μέγιστος μετὰ τὸν Ῥοδίων. Μεταξὺ δὲ τῆς ἀγορᾶς καὶ τοῦ στόματος ἡ ἀκρόπολις, μικρὰ λείψανα ἔχουσα τοῦ παλαιοῦ κόσμου τῶν ἀναθημάτων· τὰ γὰρ πολλὰ τὰ μὲν κατέφθειραν Καρχηδόνιοι, λαβόντες τὴν πόλιν, τὰ δ' ἐλαφυραγώγησαν Ῥωμαῖοι, κρατήσαντες βιαίως· ὧν ἐστι καὶ ὁ Ἡρακλῆς ἐν τῷ Καπετωλίῳ χαλκοῦς κολοσσικός, Λυσίππου ἔργον, ἀνάθημα Μαξίμου Φαβίου τοῦ ἑλόντος τὴν πόλιν.

TEST. : Schol. A ad 21 ὁ Ἡρακλῆς κτλ. : Ὃς νῦν ἐν τῷ Ἱπποδρομίῳ τοῦ Βυζαντίου ἀνάκειται.

---

1 καὶ <δέκα> ὁ Τάρας Lasserre : καὶ .... ὁ δὲ πλοῦς A ω' lacunam indicantes 7 fere litt. A 3 fere Cs nullo spatio W[qui καὶ om.] vB καὶ ὁ Τάρας τῆς Ἰαπυγίας E huc referri debent || 4 ἐνταῦθα n^{2} Casaubon : ἐντεῦθεν A ω' || λιμήν i Tyrwhitt : om. A [lacunam 7 fere litt. indicans] ω' || 5 κλειόμενος nB^{2} : -μένη A ω' || 17 τὸν sB : τῶν ACWv.

2. Dans ce qu'il dit de la fondation de la ville, Antiochos[1] rapporte que lors de la guerre de Messénie les Lacédémoniens ne participant pas à l'expédition furent décrétés esclaves et reçurent le nom d'hilotes, tandis que tous ceux à qui[2] il était né des enfants pendant le déroulement de la guerre devaient accepter que ceux-ci fussent nommés *Parthénies* et frappés d'indignité par jugement. Mais ces derniers — et ils étaient nombreux — loin de se soumettre, fomentèrent un complot contre les citoyens constituant l'assemblée du peuple. Ayant eu vent de ce qui se tramait, ceux-ci leur envoyèrent des émissaires qui devaient, sous le couvert fallacieux d'une offre d'amitié, rapporter aux leurs le plan du complot. Au nombre des conspirateurs se trouvait un certain Phalanthos, qui était considéré comme leur chef et que les envoyés de l'assemblée avaient trouvé fort déplaisant. On convint de déclencher l'attaque à la fête des Hyacinthies, dans l'Amycléon, pendant la célébration des jeux, au moment où Phalanthos coifferait son bonnet de cuir ; les citoyens libres, en effet, se reconnaissaient à leurs cheveux[3]. Les espions ayant secrètement fait leur rapport sur les dispositions prises par Phalanthos et par ses compagnons, un héraut s'avança, tandis que commençaient les jeux, et annonça qu'il était interdit à Phalanthos de mettre un bonnet sur sa tête. Comprenant qu'on avait dénoncé leur complot, les uns s'enfuirent, les autres demandèrent grâce. On les plaça sous bonne garde, tout en les invitant à prendre courage, et Phalanthos fut envoyé à Delphes consulter l'oracle sur l'éventualité d'une fondation de colonie. Le dieu lui répondit :

1. F 13. La relative obscurité du récit a été attribuée à Antiochos plutôt qu'au résumé de Strabon (Kramer, Jacoby). Mais si l'on admet que le récit a passé par Timée, puis par Artémidore, on conviendra que les chances de retrouver sa rédaction originale sont minces. Le parallèle chez Diodore, VIII, 21, emprunté à Timée (plutôt qu'à Éphore, comme le suppose Jacoby *ad* Ephor. F 216), atteste que la version de Strabon est loin d'être complète. Il lui manque, notamment, un premier oracle de colonisation.

2. *Notes complémentaires*, p. 234.

3. C'est-à-dire gardaient la tête nue.

2. Περὶ δὲ τῆς κτίσεως Ἀντίοχος λέγων φησὶν ὅτι τοῦ Μεσσηνιακοῦ πολέμου γενηθέντος οἱ μὴ μετασχόντες Λακεδαιμονίων τῆς στρατείας ἐκρίθησαν δοῦλοι καὶ ὠνομάσθησαν Εἵλωτες, ὅσοις δὲ κατὰ τὴν στρατείαν παῖδες ἐγένοντο, Παρθενίας ἐκάλουν καὶ ἀτίμους ἔκριναν· οἱ δ' οὐκ ἀνασχόμενοι (πολλοὶ δ' ἦσαν) ἐπεβούλευσαν τοῖς τοῦ δήμου. Αἰσθόμενοι δ' ὑπέπεμψάν τινας, οἳ προσποιήσει φιλίας ἔμελλον ἐξαγγέλλειν τὸν τρόπον τῆς ἐπιβουλῆς. Τούτων δ' ἦν καὶ Φάλανθος, ὅσπερ ἐδόκει προστάτης ὑπάρχειν αὐτῶν, οὐκ ἠρέσκετο δ' ἁπλῶς τοῖς περὶ τῆς βούλης †ὀνομασθεῖσι†. Συνέκειτο μὲν δὴ τοῖς Ὑακινθίοις ἐν τῷ Ἀμυκλαίῳ συντελουμένου τοῦ ἀγῶνος, ἡνίκ' ἂν τὴν κυνῆν περίθηται ὁ Φάλανθος, ποιεῖσθαι τὴν ἐπίθεσιν· γνώριμοι δ' ἦσαν ἀπὸ τῆς κόμης οἱ τοῦ δήμου. Ἐξαγγείλαντες δὲ λάθρα τὰ συγκείμενα τῶν περὶ Φάλανθον, καὶ τοῦ ἀγῶνος ἐνεστῶτος, προελθὼν ὁ κῆρυξ εἶπε, μὴ ἂν περιθέσθαι κυνῆν Φάλανθον. Οἱ δ' αἰσθόμενοι, ὡς μεμηνύκασι τὴν ἐπιβουλήν, οἱ μὲν διεδίδρασκον, οἱ δὲ ἱκέτευον. Κελεύσαντες δ' αὐτοὺς θαρρεῖν φυλακῇ παρέδοσαν, τὸν δὲ Φάλανθον ἔπεμψαν εἰς θεοῦ περὶ ἀποικίας· ὁ δ' ἔχρησε· |

TEST. : *Chrest.* VI 35 (2-7, 9-10, 12-21) ; *Eust.* Dion. 285, 32 (2-4), 286, 15 (5-6 dub.). Def. E.

---

4 ὅσοις *Chrest.* A ω' : ὅσοι n def. Eust. || 5 Παρθενίας *Chrest.* Eust. vs : -νείας A ω' || 9 ὅσπερ ω' : ὥσπερ A def. *Chrest.* || 11 περὶ τῆς βουλῆς ὀνομασθεῖσι A ω' Jones : παρὰ pro περὶ Aldina περὶ τῆς ἐπιβουλῆς νομισθεῖσι Coray παρὰ τῆς βουλῆς πεμφθεῖσι uel περὶ τῆς ἐπιβουλῆς πεμφθεῖσι uel aliquid simile exspectas || 13 ἡνίκ' ἂν Meineke : ἡνίκα *Chrest.* A ω' || κυνῆν *Chrest.* n (γρ. κυνῆν in mg.] B : om. A [περικεφαλαίαν man. pr. in mg.] ω' || περίθηται *Chrest.* : περίθητα A ω' περιθῇ B [ex n] || 14 κόμης AvsB : κώμης CW def. *Chrest.* || 17 ἂν om. *Chrest.* || περιθέσθαι *Chrest.* : -θεῖναι A ω' -θῆναι B || 19 κελεύσαντες δ' αὐτοὺς *Chrest.* : κελεύσαντος δ' αὐτοῦ A ω'.

Voici : de Satyrion je te fais le cadeau,
Et je t'accorde encor de peupler les parages
De la grasse Tarente et d'être le fléau
Qui doit sur l'Iapygien exercer ses ravages[1].

Les Parthénies vinrent donc à Tarente avec Phalanthos et y furent accueillis non seulement par les barbares, mais aussi par les Crétois qui avaient pris avant eux possession de ce lieu. Les Crétois, dit-on[2], étaient arrivés en Sicile sous la conduite de Minos, mais après sa mort, survenue à Camici chez Cocalos, ils avaient dû quitter l'île et c'est au cours de leur retour qu'ils avaient été jetés hors de leur route sur cette côte. Quelques-uns d'entre eux, plus tard, avaient fait à pied le tour de l'Adriatique et avaient gagné la Macédoine, où ils avaient reçu le nom de Bottiéens. Quant au nom d'Iapyges, il est admis[3] qu'il s'applique à tous les peuples de cette région jusqu'à la Daunie. On le fait venir d'Iapyx, qui serait le fils de Dédale et d'une Crétoise et aurait été le chef des Crétois. La ville de Tarente, elle, doit son nom à un héros[4].

3. Éphore[5], de son côté, raconte la fondation de Tarente de la manière suivante. Les Lacédémoniens faisaient la guerre aux Messéniens pour les punir du meurtre de Téléclos, leur roi, venu à Messène pour un sacrifice, et ils avaient prêté le serment ou de détruire Messène, ou de périr jusqu'au dernier avant de songer à rentrer dans leurs foyers. Ils n'avaient laissé pour garder leur ville pendant qu'ils étaient en campagne que les plus jeunes et les plus âgés des citoyens. La guerre durait déjà depuis dix ans quand les femmes de Sparte décidèrent dans une assemblée d'envoyer quelques-unes d'entre elles auprès de leurs maris pour leur représenter que la lutte n'était pas égale entre eux et les Messéniens : leurs adversaires, prétendaient-elles,

1. Avec l'oracle prend fin l'extrait d'Antiochos, inutilement prolongé par Jacoby jusqu'au mot Phalanthos de la phrase suivante, simple transition de Timée ou de Strabon.

2-5. *Notes complémentaires*, pp. 234-235.

Σατύριόν τοι δῶκα, Τάραντά τε πίονα δῆμον
οἰκῆσαι καὶ πῆμα Ἰαπύγεσσι γενέσθαι.

Ἧκον οὖν σὺν Φαλάνθῳ οἱ Παρθενίαι, καὶ ἐδέξαντο αὐτοὺς οἵ τε βάρβαροι καὶ οἱ Κρῆτες οἱ προκατασχόντες τὸν τόπον. Τούτους δ' εἶναί φασι τοὺς μετὰ Μίνω πλεύσαντας εἰς Σικελίαν, καὶ μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν τὴν ἐν Καμικοῖς παρὰ Κωκάλῳ συμβᾶσαν ἀπάραντας ἐκ Σικελίας, κατὰ δὲ τὸν ἀνάπλουν δεῦρο παρωσθέντας, ὧν τινας ὕστερον πεζῇ περιελθόντας τὸν Ἀδρίαν μέχρι Μακεδονίας Βοττιαίους προσαγορευθῆναι. Ἰάπυγας δὲ λεχθῆναι πάντας φασὶ μέχρι τῆς Δαυνίας ἀπὸ Ἰάπυγος, ὃν ἐκ Κρήσσης γυναικὸς Δαιδάλῳ γενέσθαι φασὶ καὶ ἡγήσασθαι τῶν Κρητῶν· Τάραντα δ' ὠνόμασαν ἀπὸ ἥρωός τινος τὴν πόλιν.

3. Ἔφορος δ' οὕτω λέγει περὶ τῆς κτίσεως· ἐπολέμουν Λακεδαιμόνιοι Μεσσηνίοις, ἀποκτείνασι τὸν βασιλέα Τήλεκλον εἰς Μεσσήνην ἀφικόμενον ἐπὶ θυσίαν, ὀμόσαντες μὴ πρότερον ἐπανήξειν οἴκαδε, πρὶν ἢ Μεσσήνην ἀνελεῖν ἢ πάντας ἀποθανεῖν· φύλακας δὲ τῆς πόλεως κατέλιπον στρατεύοντες τούς τε νεωτάτους καὶ πρεσβυτάτους τῶν πολιτῶν. Δεκάτῳ δ' ὕστερον ⟨ἔτει⟩ τοῦ πολέμου τὰς γυναῖκας τῶν Λακεδαιμονίων συνελθούσας ἐξ ἑαυτῶν πέμψαι τινὰς παρὰ τοὺς ἄνδρας τὰς μεμψομένας, ὡς οὐκ ἐπ' ἴσοις πολεμοῖεν πρὸς τοὺς Μεσσηνίους· οἱ μὲν γὰρ

TEST. : *Chrest.* VI 35 (1-3, 13) ; Eust. *Dion.* 287, 10 (10-12), 285, 30 (17-18, 20-23). Def. E.

---

1 Σατύριόν Casaubon coll. St. Byz. Σατύριον · χώρα πλησίον Τάραντος : Σατύρεόν *Chrest.* sB Σαστύρεόν A ω' ‖ τοι δῶκα A ω' : τοι ἔδωκα *Chrest.* τι δῶκα sB ‖ 2 πῆμα Casaubon : πῆμ' *Chrest.* A ω' ‖ 3 Παρθενίαι *Chrest.* : -νείαι A ω' ‖ 9 Βοττιαίους de Meurs Siebenkees coll. infra p. 182, 2 τὴν Βοττιαίαν : βουγείους A ω' ‖ 20 ἔτει add. n : om. A ω' ‖ 23 ἐπ' ἴσοις Cv [ἐπίσοις uterque] : ἐπ' ἴσης WB[prius ἐπὶ ἴσοις scriptum] ἐπίσης As def. Eust.

profitaient de ce qu'ils restaient dans leur pays pour procréer des enfants, tandis que les Spartiates, en s'obstinant à camper en territoire ennemi, les laissaient à l'état de veuves et mettaient ainsi leur patrie en danger de se dépeupler. Désireux à la fois de tenir leur serment et de prendre au sérieux les arguments de leurs femmes, ils renvoyèrent alors à Sparte, en les choisissant parmi les plus vigoureux, les plus jeunes d'entre eux, s'étant assurés qu'ils n'avaient pu participer au serment parce qu'ils étaient encore des enfants à l'époque où ils étaient partis en guerre au côté de leurs aînés. L'ordre qu'ils leur donnèrent était d'avoir chacun commerce avec toutes les jeunes filles de Sparte, supposant qu'elles auraient ainsi plus d'enfants[1]. Les choses se passèrent de la sorte et les enfants nés de ces unions reçurent le nom de Parthénies. Quant à Messène, elle fut prise après dix-neuf ans de guerre, si l'on en croit Tyrtée :

Inlassables guerriers, les pères de nos pères
Pour Messène, autrefois, luttèrent dix-neuf ans,
Et leur cœur fut toujours aussi persévérant.
Mais la vingtième année, enfin, vit l'adversaire,
Désertant à jamais ses labours opulents,
Fuir des monts d'Ithomé les sommités altières[2].

Les Spartiates se partagèrent donc la Messénie, mais quand ils furent revenus à Sparte, ils refusèrent d'accorder aux Parthénies les mêmes privilèges qu'aux autres citoyens, alléguant qu'ils étaient nés hors du mariage. Faisant alors cause commune avec les hilotes[3], ceux-ci conspirèrent contre leurs compatriotes et convinrent entre eux qu'un bonnet laconien hissé sur l'agora donnerait à tous le signal de l'attaque. Mais un des hilotes[4] dénonça le complot aux Lacédémoniens. Ceux-ci jugèrent cependant difficile de s'opposer de

1. Ce trait semble avoir été ajouté à la version d'Antiochos, qui laisse supposer que chaque père était à même de reconnaître son fils. A en croire Éphore, au contraire, on avait pris soin de rendre vaine toute identification de paternité.

2. Fr. 4, 4-8 Diehl.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 235.

μένοντες τεκνοποιοῦνται, οἱ δὲ χήρας ἀφέντες τὰς γυναῖκας ἐν τῇ πολεμίᾳ ἐστρατοπέδευον· καὶ κίνδυνος εἴη λειπανδρῆσαι τὴν πατρίδα. Οἱ δ' ἅμα καὶ τὸν ὅρκον φυλάττοντες καὶ τὸν τῶν γυναικῶν λόγον ἐν νῷ θέμενοι πέμπουσι τῆς στρατιᾶς τοὺς εὐρωστοτάτους ἅμα καὶ νεωτάτους, οὓς ᾔδεσαν οὐ μετασχόντας τῶν ὅρκων διὰ τὸ παῖδας ἔτι ὄντας συνεξελθεῖν τοῖς ἐν ἡλικίᾳ· προσέταξαν δὲ συγγίγνεσθαι ταῖς παρθένοις ἁπάσαις ἅπαντας, ἡγούμενοι πολυτεκνήσειν μᾶλλον· γενομένων δὲ τούτων, οἱ μὲν παῖδες ὠνομάσθησαν Παρθενίαι. Μεσσήνη δὲ ἑάλω πολεμηθεῖσα ἐννεακαίδεκα ἔτη, καθάπερ καὶ Τυρταῖός φησιν·

ἀμφ' αὐτὴν δ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκ' ἔτη,
νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες,
αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες.
Εἰκοστῷ ⟨δ'⟩ οἱ μὲν κατὰ πίονα ἔργα λιπόντες
φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων. |

Τὴν μὲν οὖν Μεσσηνίαν κατενείμαντο, ἐπανελθόντες δ' οἴκαδε τοὺς Παρθενίας οὐχ ὁμοίως τοῖς ἄλλοις ἐτίμων, ὡς οὐκ ἐκ γάμου γεγονότας· οἳ συνιστάμενοι μετὰ τῶν Εἱλώτων ἐπεβούλευσαν τοῖς Λακεδαιμονίοις καὶ συνέθεντο ἆραι σύσσημον ἐν τῇ ἀγορᾷ πῖλον Λακωνικόν, ἐπειδὰν ἐγχειρῶσι. Τῶν δὲ Εἱλώτων τινὸς ἐξαγγείλαντος, τὸ μὲν ἀντεπιτίθεσθαι χαλεπὸν ἔγνωσαν· καὶ γὰρ πολλοὺς εἶναι

TEST. : *Chresl.* VI 35 (6, 7-10) ; Eust. *Dion.* 285, 35 (1-3, 5-9, 17-18). Def. E.

---

5 στρατιᾶς Coray : στρατείας A ω' def. Eust. || εὐρωστοτάτους A Eust. s : εὐρωστάτους ω' [εὐρρ- C] def. *Chresl.* || 10 Παρθενίαι *Chresl.* Eust. : -νεῖαι A ω' || 12 ἀμφ' αὐτὴν δ' ἐμάχοντ' Tyrtæus teste Paus., IV, 15, 2 : ἄμφω τῶδε μάχονται A ω' || ἐννεακαίδεκ' Tyrtæus : -δεκα A ω' || 14 αἰχμηταὶ Tyrtæus : -τὰς A ω' || ἡμετέρων Tyrtæus : ἢ μητέρων A ω' || 15 δ' Tyrtæus teste Paus., IV, 13, 6 : om. A ω' || 18 Παρθενίας Eust. : -νείας A ω' || 22 τινὸς ἐξαγγείλαντος Aly : τινὲς ἐξαγγείλαντες A ω'.

front aux Parthénies, vu leur nombre, leur parfaite entente et le fait qu'ils se considéraient comme frères les uns des autres, et ils ordonnèrent seulement à ceux qui devaient hisser le signal convenu de quitter l'agora[1]. Comprenant que leur dessein avait été dévoilé, les autres se tinrent cois. On se servit alors de l'influence de leurs pères[2] pour les persuader de quitter la ville et d'aller fonder une colonie : s'ils trouvaient un territoire qui leur suffît, ils devaient y rester, sinon ils reviendraient au pays et pourraient se partager entre eux le cinquième de la Messénie. C'est ainsi qu'ils partirent en expédition et qu'ayant trouvé sur place les Achéens[3] aux prises avec les barbares, ils assumèrent à leur côté leur part des dangers de la guerre et fondèrent Tarente.

4. Les Tarentins étaient autrefois, sous le régime de la démocratie, excessivement puissants[4]. Ils possédaient la plus grande flotte qu'il y eût dans ces régions et pouvaient mettre sur pied trente mille fantassins, trois mille cavaliers et mille officiers de cavalerie[5]. Ils avaient accueilli favorablement la doctrine de Pythagore, dans laquelle Archytas, qui présida longtemps aux destinées de leur cité, se distingua particulièrement. Mais dans la suite, on vit prévaloir chez eux, du fait de leur prospérité, de telles habitudes de luxe et de mollesse qu'on pouvait compter dans l'année plus de fêtes publiques que de jours au calendrier. La conduite des affaires de la cité s'en ressentit fâcheusement. L'un des signes de leur décadence politique est l'emploi de généraux étrangers, tels que cet Alexandre le Molosse à qui ils eurent recours pour lutter contre les Messapiens et les Lucaniens[6], ou précédemment Archidamos, le fils d'Agésilas[7], ou encore, après Alexandre, Cléonymos[8] et Agathoclès[9], enfin Pyrrhus, quand ils se liguèrent avec lui contre Rome[10]. Ils ne parvenaient

1-2. *Notes complémentaires*, p. 235.
3. Et non pas les Crétois, comme dans la version de Timée.
4-8. *Notes complémentaires*, p. 235.
9. Le tyran de Syracuse, allié de Tarente dès 298/7.
10. De 280 à 275.

καὶ πάντας ὁμόφρονας, ὡς ἂν ἀλλήλων ἀδελφοὺς νομιζομένους· τοὺς μέλλοντας δ' αἴρειν τὸ σύσσημον ἐκ τῆς ἀγορᾶς ἀπιέναι προσέταξαν. Οἱ μὲν δὴ μεμηνυμένην αἰσθόμενοι τὴν πρᾶξιν ἐπέσχον, οἱ δὲ διὰ τῶν πατέρων ἔπεισαν αὐτοὺς εἰς ἀποικίαν ἐξελθεῖν· κἂν μὲν κατάσχωσιν ἀρκοῦντα τὸν τόπον, μένειν, εἰ δὲ μή, τῆς Μεσσηνίας τὸ πέμπτον κατανείμασθαι μέρος ἐπανιόντας. Οἱ δὲ σταλέντες κατέλαβον τοὺς Ἀχαιοὺς πολεμοῦντας τοῖς βαρβάροις, μετασχόντες δὲ τῶν κινδύνων κτίζουσι τὴν Τάραντα.

4. Ἴσχυσαν δέ ποτε οἱ Ταραντῖνοι καθ' ὑπερβολήν, πολιτευόμενοι δημοκρατικῶς· καὶ γὰρ ναυτικὸν ἐκέκτηντο μέγιστον τῶν ταύτῃ καὶ πεζοὺς ἔστελλον τρισμυρίους, ἱππέας δὲ τρισχιλίους, ἱππάρχους δὲ χιλίους. Ἀπεδέξαντο δὲ καὶ τὴν Πυθαγόρειον φιλοσοφίαν, διαφερόντως δ' Ἀρχύτας, ὃς καὶ προέστη τῆς πόλεως πολὺν χρόνον. Ἐξίσχυσε δ' ἡ ὕστερον τρυφὴ διὰ τὴν εὐδαιμονίαν, ὥστε τὰς πανδήμους ἑορτὰς πλείους ἄγεσθαι κατ' ἔτος παρ' αὐτοῖς ἢ τὰς ἡμέρας· ἐκ δὲ τούτου καὶ χεῖρον ἐπολιτεύοντο. Ἓν δὲ τῶν φαύλων πολιτευμάτων τεκμήριόν ἐστι τὸ ξενικοῖς στρατηγοῖς χρῆσθαι· καὶ γὰρ τὸν Μολοττὸν Ἀλέξανδρον μετεπέμψαντο ἐπὶ Μεσσαπίους καὶ Λευκανούς, καὶ ἔτι πρότερον Ἀρχίδαμον τὸν Ἀγησιλάου καὶ ὕστερον Κλεώνυμον καὶ Ἀγαθοκλέα, εἶτα Πύρρον, ἡνίκα συνέστησαν πρὸς Ῥωμαίους. Οὐδ' ἐκείνοις δ' εὐπειθεῖν ἠδύναντο

TEST. : *Chresl.* VI 36 (10-11, 14-21, 23-24) ; Eust. *Dion.* 286, 19 (10, 15-18). Def. E.

---

4 πρᾶξιν A : τάξιν ω' ‖ 8 κατέλαβον B[2] : κατελάβοντο A ω' -εβάλοντο B ‖ 11 δημοκρατικῶς AC[2] (ἀριστοκρατηθέντες ἐν δημοκρατίᾳ *Chresl.*) : δημοτηκῶς WvB δημοτικῶς s δημοκρατηκῶς vs [uterque ut uar. lect.] def. C ‖ 14 Πυθαγόρειον CsB : -γόριον *Chresl.* AWv ‖ 15 καὶ om. WvsB ‖ 17-18 τὰς ἡμέρας *Chresl* [τῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ ἡμερῶν] A ω' : τὰς ἄλλας ἡμέρας Eust.

pas, d'ailleurs, à obéir convenablement à ceux qu'ils appelaient ainsi à leur aide et finissaient au contraire par s'en faire des ennemis. C'est ainsi qu'Alexandre fut amené, par animosité contre eux, à tenter de transférer sur le territoire de Thurii la grande panégyrie des Grecs de cette région, qui se tenait habituellement sur territoire tarentin à Héraclée, et que l'ordre fut donné de fortifier par un rempart un emplacement choisi sur le bord de la rivière Acalandros, où devaient avoir lieu les futures assemblées. On veut même[1] que le triste dénouement qui mit fin à ses entreprises soit la conséquence de l'ingratitude des Tarentins. Mêlés aux guerres d'Hannibal, ils perdirent leur liberté[2], mais, plus tard, les Romains installèrent chez eux une colonie et depuis ce jour ils vivent tranquilles et dans de meilleures conditions qu'auparavant. Dans la guerre qu'ils menèrent contre les Messapiens au sujet d'Héraclée, ils eurent aussi pour alliés le roi de Daunie et celui des Peucétiens[3].

5. La région de l'Iapygie qui suit Tarente offre contre toute attente un aspect riant, car, bien qu'elle apparaisse pierreuse en surface, on découvre au labour que la terre arable y est profonde, et bien qu'elle manque d'eau à un point incroyable, on y voit néanmoins de beaux pâturages et de beaux arbres. Dans ce district aussi a vécu autrefois une population très nombreuse. On pouvait y compter treize cités, mais elles ne sont plus aujourd'hui[4], à part Tarente et Brentésion, que de toutes petites villes, tant elles ont souffert de la guerre et perdu de leur importance. Les Salentins, dit-on, seraient venus de Crète comme colons[5]. C'est chez eux que se trouvent le sanctuaire d'Athéna[6] connu autrefois pour sa richesse et le haut rocher auquel on donne le nom de Cap Iapygien. Ce dernier prononce d'abord sur la mer une forte saillie en direction du levant d'hiver[7], puis il s'infléchit et s'avance à peu près dans la direction du Cap Lacinion,

1-7. *Notes complémentaires*, pp. 235-236.

οὓς ἐπεκαλοῦντο, ἀλλ' εἰς ἔχθραν αὐτοὺς καθίστασαν. Ὁ γοῦν Ἀλέξανδρος τὴν κοινὴν Ἑλλήνων τῶν ταύτῃ πανήγυριν, ἣν ἔθος ἦν ἐν Ἡρακλείᾳ συντελεῖν τῆς Ταραντίνης, μετάγειν ἐπειρᾶτο εἰς τὴν Θουρίαν κατὰ ἔχθος, ἐκέλευέ τε κατὰ τὸν Ἀκάλανδρον ποταμὸν τειχίζειν τόπον, ὅπου ἔσοιντο αἱ σύνοδοι· καὶ δὴ καὶ ἡ συμβᾶσα αὐτῷ κακοπραγία διὰ τὴν ἐκείνων ἀγνωμοσύνην ἀπαντῆσαι λέγεται. | Περί τε τὰ Ἀννίβεια καὶ τὴν ἐλευθερίαν ἀφῃρέθησαν, ὕστερον δ' ἀποικίαν Ῥωμαίων δεξάμενοι καθ' ἡσυχίαν ζῶσι καὶ βέλτιον ἢ πρότερον· πρὸς δὲ Μεσσαπίους ἐπολέμησαν περὶ Ἡρακλείας, ἔχοντες συνεργοὺς τόν τε τῶν Δαυνίων καὶ τὸν τῶν Πευκετίων βασιλέα.

5. Ἡ δ' ἑξῆς τῶν Ἰαπύγων χώρα παραδόξως ἐστὶν ἀστεία· ἐπιπολῆς γὰρ φαινομένη τραχεῖα εὑρίσκεται βαθύγειος σχιζομένη, ἀνυδροτέρα δ' οὖσα εὔβοτος οὐδὲν ἧσσον καὶ εὔδενδρος ὁρᾶται. Εὐάνδρησε δέ ποτε καὶ τοῦτο σφόδρα τὸ χωρίον σύμπαν καὶ ἔσχε πόλεις τρισκαίδεκα, ἀλλὰ νῦν πλὴν Τάραντος καὶ Βρεντεσίου τἆλλα πολισμάτιά ἐστιν, οὕτως ἐκπεπόνηνται καὶ τεταπείνωνται. Τοὺς δὲ Σαλεντίνους Κρητῶν ἀποίκους φασίν· ἐνταῦθα δ' ἐστὶ καὶ τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ἱερὸν πλούσιόν ποτε ὑπάρξαν καὶ ὁ σκόπελος, ὃν καλοῦσιν ἄκραν Ἰαπυγίαν, πολὺς ἐκκείμενος εἰς τὸ πέλαγος καὶ τὰς χειμερινὰς ἀνατολάς, ἐπιστρέφων δέ πως ἐπὶ τὸ Λακίνιον, ἀνταῖρον

TEST. : *Chrest.* VI 36 (8-10), 37 (13-24).

---

8 Ἀννίβεια Aldina : Ἀννίβια A ω' def. *Chrest.* Ἀννιβιακὰ coni. Kramer ‖ 13 Ἰαπύγων *Chrest.* : -γίων A ω' ‖ 14 ἐπιπολῆς *Chrest.* A ω' : ἐπὶ πολλῆς vs ‖ 15 σχιζομένη *Chrest.* A [in mg. man. pr.] : σκιαζομένη A ω' σκευαζομένη B ‖ 17 σύμπαν *Chrest.* As : σύμπασαν ω' πάμπαν B[a] ‖ 19 πολισμάτιά Kramer : -ματά *Chrest.* A ω' ‖ καὶ τεταπείνωνται *Chrest.* : om. A ω' edd. ‖ 24 δέ πως *Chrest.* A ω' E : δὲ ὡς Meineke ‖ ἀνταῖρον E : -αίρων *Chrest.* A ω'.

qui vient de l'ouest à sa rencontre et ferme avec lui l'entrée du golfe de Tarente. Les Monts Cérauniens ferment de semblable manière, en s'avançant vers lui, l'entrée du Golfe Ionien. Du Cap Iapygien, on compte aussi bien jusqu'aux Monts Cérauniens que jusqu'au Cap Lacinion une distance d'environ 700 stades[1].

De Tarente à Brentésion, le périple autour du cap comporte d'abord un trajet de 600 stades jusqu'à la petite ville de Baris, appelée aujourd'hui Vérétum[2]. Baris est située à l'extrême pointe du territoire des Salentins et on l'atteint beaucoup plus facilement de Tarente par terre que par eau. De là à Leuca, on compte 80 stades[3]. Ce n'est également qu'une petite ville. On y montre une source d'eau putride et l'on raconte[4] que les Géants dits Leuterniens qui survécurent à la bataille de Phlégra en Campanie, pourchassés par Héraclès, se réfugièrent à cet endroit et s'y dissimulèrent sous terre : l'eau malodorante de cette source aurait pour origine le sang putréfié qui suinte de leurs corps. Le nom de Leuternie donné à cette partie du littoral viendrait également de ces géants. De Leuca à la petite ville d'Hydrus, on compte 150 stades et d'Hydrus à Brentésion, 400 stades[5]. Il y a 400 stades aussi d'Hydrus à l'île de Sason[6], qui est située à peu près au milieu du bras de mer séparant Brentésion de l'Épire. C'est pourquoi les navires qui ne peuvent pas le franchir en ligne droite obliquent à gauche à partir de l'île de Sason pour gagner Hydrus, soit pour y

1. 129,5 km (124,32 en stades de Polybe : cf. *supra* VI, 1, 11 et la note) estimation correcte pour le Golfe de Tarente, trop forte de quelque 20 km pour le Canal d'Otrante à cet endroit. Voir *Notes complémentaires*, p. 236.

2. 111 km, estimation correcte par eau comme par terre. Voir *Notes complémentaires*, p. 236.

3. 14,8 km, au lieu de 10 (mais il fallait tourner le cap de Ristola et pénétrer au fond de l'anse qui le sépare du cap terminal).

4. Timée : voir Lycophr., 978, et surtout Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 97 (Geffcken, 15).

5. Respectivement 27,75 km (36 en ligne droite) et 74 km (72 en ligne droite). Voir *Notes complémentaires*, p. 236.

6. 76 km, estimation correcte, mais l'île n'est pas au milieu du bras de mer : elle touche presque le promontoire Céraunien.

ἀπὸ τῆς ἑσπέρας αὐτῷ, καὶ κλεῖον τὸ στόμα τοῦ Ταραντίνου κόλπου πρὸς αὐτόν. Καὶ τὰ Κεραύνια δ' ὁμοίως ὄρη κλείει πρὸς αὐτὸν τὸ στόμα τοῦ Ἰονίου κόλπου, καὶ ἔστι τὸ δίαρμα ὅσον ἑπτακοσίων σταδίων ἀπ' αὐτοῦ πρός τε τὰ Κεραύνια καὶ πρὸς τὸ Λακίνιον.

Περίπλους δ' ⟨ἐκ⟩ Τάραντός ἐστιν ἐς Βρεντέσιον μέχρι μὲν Βάριδος πολίχνης ἑξακόσιοι στάδιοι· καλοῦσι δὲ Βάριν οἱ νῦν Οὐερητόν, κεῖται δ' ἐπὶ τοῖς ἄκροις τῆς Σαλεντίνης, καὶ τὸ πολὺ πεζῇ μᾶλλον ἢ κατὰ πλοῦν εἰς αὐτὴν ἐκ τοῦ Τάραντος εὐμαρὴς ἡ ἄφιξίς ἐστιν. Ἔνθεν εἰς τὰ Λευκὰ στάδιοι ὀγδοήκοντα, πολίχνιον καὶ τοῦτο, ἐν ᾧ δείκνυται πηγὴ δυσώδους ὕδατος· μυθεύουσι δ' ὅτι τοὺς περιλειφθέντας τῶν Γιγάντων ἐν τῇ κατὰ Καμπανίαν Φλέγρᾳ, Λευτερνίους καλουμένους, Ἡρακλῆς ἐξελάσειε, καταφυγόντες ⟨δὲ⟩ δεῦρο ὑπὸ γῆς περισταλεῖεν, ἐκ δὲ ἰχώρων τοιοῦτον ἴσχοι ῥεῦμα ἡ πηγή· διὰ τοῦτο δὲ καὶ τὴν παραλίαν ταύτην Λευτερνίαν προσαγορεύουσιν. Ἐκ δὲ τῶν Λευκῶν εἰς Ὑδροῦντα πολίχνην ἑκατὸν πεντήκοντα· ἐντεῦθεν δ' εἰς Βρεντέσιον τετρακόσιοι. Οἱ δὲ ἴσοι καὶ εἰς Σάσωνα τὴν νῆσον, ἥτις μέση πως ἵδρυται τοῦ διάρματος τοῦ ἐκ τῆς Ἠπείρου πρὸς τὸ Βρεντέσιον· διόπερ οἱ μὴ δυνάμενοι κρατεῖν τῆς εὐθυπλοίας καταίρουσιν ἐν ἀριστερᾷ ἐκ τοῦ Σάσωνος πρὸς τὸν Ὑδροῦντα,

---

TEST. : *Chrest.* VI 37 (1-8, 10-12), 38 (18-21).

---

1 κλεῖον Coray : κλείων *Chrest.* A ω' E ‖ 3 τὸ στόμα om. *Chrest.* ‖ Ἰονίου *Chrest.* E : Ἰωνίου A ω' ‖ 6 δ' ἐκ hi Groskurd Coray : δὲ *Chrest.* A ω' ‖ 7 Βάριδος Coray : Βάρητος *Chrest.* A [Βάρης lemma m. pr.] ω' Βάριτος B (Ἐνταῦθα καὶ Βάριον πολίχνιον E) ‖ 8 Οὐερητόν om. *Chrest.* ‖ 11 Λευκὰ *Chrest.* [Λουκα man. sec.] A ω' : Λευκοί E ‖ στάδιοι Aldina : στάδια *Chrest.* A ω' ‖ 15 καταφυγόντες δὲ Coray : -φυγόντας A ω' ‖ γῆς edd. : Γῆς Jones ‖ 16 ἴσχοι Aldina : ἴσχει A ω'

attendre un vent favorable qui les pousse jusqu'aux ports de Brentésion, soit pour y débarquer leurs passagers, qui coupent alors par terre sur Rudiæ, ville grecque où naquit le poète Ennius[1].

La langue de terre qu'on doit tourner quand on va par eau de Tarentc à Brentésion est assimilable à une presqu'île dont l'isthme coïnciderait avec la route menant de Brentésion à Tarente, qu'un courrier ceinturé pour la marche parcourt en un jour. Cette presqu'île est désignée indifféremment sous les noms de Messapie, Iapygie, Calabre ou Salentine par les auteurs, encore que certains d'entre eux, comme nous l'avons dit plus haut[2], y opèrent des distinctions[3].

Avec cela, nous en avons assez dit sur les localités de la côte.

6. A l'intérieur se trouvent Rudiæ, Lupiæ et, plus près de la mer, Salépia. Au milieu de l'isthme s'élève Uria, où l'on voit encore le palais de quelque potentat local[4]. Quand Hérodote[5] dit qu'il y a en Iapygie une ville d'Hyria fondée par des Crétois coupés de la flotte que Minos menait en Sicile, il faut l'identifier soit à cette Uria, soit à Vérétum. Quant à Brentésion, on raconte[6] qu'elle accueillit une colonie de Crétois : il s'agirait ou de ceux que Thésée amenait de Cnossos, ou de ceux qui avaient dû quitter la Sicile avec Iapyx (il existe, en

1. De Rudiæ, on se rendait à Brentésion par la route. Les détails retenus par Strabon suggèrent que cet itinéraire lui a été imposé à l'un de ses voyages. Mais la mention d'Ennius provient probablement d'Artémidore.

2. En VI, 3, 1.

3. Simple résumé d'un développement plus ample dans la source, cet alinéa provient de Polybe. Il est antérieur à la construction de la Via Appia au delà de Tarente, d'où la mesure itinéraire de la journée de marche. Or le plus ancien témoignage sur sa construction date de 125 environ (C. Gracchus *ap.* Gell., X, 3, 5 ; cf. G. Radke, *Kl. Pauly*, I, 465).

4. Témoignage personnel, en raison même de son imprécision, tandis que le reste de l'alinéa provient d'Artémidore.

5. VII, 170, 2. La citation remonte à Timée.

6. *Notes complémentaires*, p. 237.

ἐντεῦθεν δὲ τηρήσαντες φορὸν πνεῦμα προσέχουσι τοῖς μὲν Βρεντεσίνων λιμέσιν, ἐκβάντες δὲ πεζεύουσι συντομώτερον ἐπὶ Ῥοδιῶν, πόλεως Ἑλληνίδος, ἐξ ἧς ἦν ὁ ποιητὴς Ἔννιος. |

Ἔοικεν οὖν χερρονήσῳ τὸ περιπλεόμενον χωρίον ἐκ Τάραντος εἰς Βρεντέσιον· ἡ δ' ἐκ Βρεντεσίου πεζευομένη ὁδὸς εἰς τὸν Τάραντα, εὐζώνῳ μιᾶς οὖσα ἡμέρας, τὸν ἰσθμὸν ποιεῖ τῆς εἰρημένης χερρονήσου, ἣν Μεσσαπίαν τε καὶ Ἰαπυγίαν καὶ Καλαβρίαν καὶ Σαλεντίνην κοινῶς οἱ πολλοὶ προσαγορεύουσι· τινὲς δὲ διαιροῦσιν, ὡς ἐλέγομεν πρότερον.

Τὰ μὲν οὖν ἐν τῷ παράπλῳ πολίχνια εἴρηται.

6. Ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ Ῥοδίαι τέ εἰσι καὶ Λουπίαι καὶ μικρὸν ὑπὲρ τῆς θαλάττης Σαληπία· ἐπὶ δὲ τῷ ἰσθμῷ μέσῳ Οὐρία, ἐν ⟨ᾗ⟩ βασίλειον ἔτι δείκνυται τῶν δυνατῶν τινος. Εἰρηκότος δ' Ἡροδότου Ὑρίαν εἶναι ἐν τῇ Ἰαπυγίᾳ, κτίσμα Κρητῶν τῶν πλανηθέντων ἐκ τοῦ Μίνω στόλου τοῦ εἰς Σικελίαν, ἤτοι αὐτὴν δεῖ δέχεσθαι ἢ τὸ Οὐερητόν. Βρεντέσιον δ' ἐποικῆσαι μὲν λέγονται Κρῆτες, ⟨εἴθ'⟩ οἱ μετὰ Θησέως ἐπελθόντες ἐκ Κνωσσοῦ, εἴθ' οἱ ἐκ τῆς Σικελίας ἀπηρκότες μετὰ τοῦ Ἰάπυγος (λέγεται γὰρ

TEST. : *Chrest.* VI 38 (6-10).

---

3 Ῥοδιῶν Clüver : Ῥωδαίων A ω' || 5 χερρονήσῳ WB : χερρονήσῳ ACvs || 7 Τάραντα *Chrest.* A ω' : Τάραντον sB || 8 χερρονήσου *Chrest.* WB : χερροννήσου *Chrest.*[a] ACvs || 9 Καλαβρίαν B : Γαλα- *Chrest.* A ω' || 13 Ῥοδίαι Clüver : Ῥωδαῖαι A ω' Ῥωδαῖα vs [-δαίη uar. lect. m. pr.] || 14 τῆς θαλάττης Σαληπία B [θαλάσσης] Ribezzo : τῇ θαλάττῃ Σαληπία A ω' unde τῆς θαλάττης Ἀλητία Clüver || 15 Οὐρία Clüver : Θυρέαι A ω' Θυραῖαι nB || ᾗ Siebenkees : ᾧ A ω' || ἔτι δείκνυται Coray : ἐπιδείκνυται A ω' || 16 Ὑρίαν Hdt., VII, 170 : Οὐρίαν A ω' || 17 τοῦ om. ω' || 19 εἴθ' add. Coray : om. A ω' Meineke Jones || 21 ἀπηρκότες ACB[a] : ἀπηρηκότες Wv[-ηρικότες] sB.

effet, deux versions). Quoi qu'il en soit, la tradition enseigne qu'ils ne restèrent pas à Brentésion, mais la quittèrent pour la Bottiée. Plus tard, sous l'un de ses rois, la cité se vit enlever une grande partie de son territoire par Phalanthos et ses Lacédémoniens. Mais quand Phalanthos fut chassé de Tarente, les habitants de Brentésion ne l'en accueillirent pas moins chez eux et ils l'honorèrent à sa mort d'un magnifique tombeau[1]. Le pays est plus riche que celui de Tarente, et bien que sa terre soit légère, il produit des récoltes remarquables. De plus, son miel et ses laines jouissent d'une grande réputation. Le port de Brentésion jouit également de conditions plus favorables : fermé par une entrée unique, il comprend plusieurs rades abritées des vagues du large et nanties elles-mêmes de criques, ce qui le fait ressembler à la ramure d'un cervidé. Le nom de la ville, d'ailleurs, procède de cette ressemblance, car le port et la ville ensemble représentent assez bien la tête d'un cerf, et *brentesion* signifie précisément en messapien tête de cerf. Le port de Tarente, par contre, n'est pas complètement à l'abri des vagues, du fait de sa forme évasée ; outre cela, les abords de la côte au fond du port manquent de profondeur[2].

7. La ligne de navigation la plus directe quand on vient de Grèce ou d'Asie est celle qui aboutit à Brentésion. C'est là, en particulier, que descendent tous les voyageurs qui se proposent d'aller à Rome. Deux routes sont à leur disposition : l'une, praticable seulement à des mulets, passe par le territoire des Peucétiens, dits aussi Pœdicli, la Daunie et le Samnium jusqu'à Bénéventum et traverse les villes d'Egnatia, Célia, Nétium, Canusium et Herdonia[3]. L'autre, connue sous le nom

1. L'information provient de Timée, qui l'a prise chez Antiochos. Elle laisse entrevoir une suite de la légende rapportée en VI, 3, 2-3, attestée aussi chez Justin, III, 4, 12-18. La présence d'un « tombeau » de Phalanthos à Brentésion, raison de cette suite, a été expliquée plausiblement par l'hypothèse d'une divinité marine, Phalanthos, qui aurait été vénérée à Brentésion et à Tarente (V. Ehrenberg, *RE*, XIX, 1623).

2-3. *Notes complémentaires*, p. 237.

ἀμφοτέρως), οὐ συμμεῖναι δέ φασιν αὐτούς, ἀλλὰ ἀπελθεῖν εἰς τὴν Βοττιαίαν. Ὕστερον δὲ ἡ πόλις βασιλευομένη πολλὴν ἀπέβαλε τῆς χώρας ὑπὸ τῶν μετὰ Φαλάνθου Λακεδαιμονίων, ὅμως δ' ἐκπεσόντα αὐτὸν ἐκ τοῦ Τάραντος ἐδέξαντο οἱ Βρεντεσῖνοι, καὶ τελευτήσαντα ἠξίωσαν λαμπρᾶς ταφῆς. Χώραν δ' ἔχουσι βελτίω τῆς Ταραντίνων· λεπτόγεως γὰρ ἐκείνη, χρηστόκαρπος δέ, μέλι δὲ καὶ ἔρια τῶν σφόδρα ἐπαινουμένων ἐστί. Καὶ εὐλίμενον δὲ μᾶλλον τὸ Βρεντέσιον· ἑνὶ γὰρ στόματι πολλοὶ κλείονται λιμένες ἄκλυστοι, κόλπων ἀπολαμβανομένων ἐντός, ὥστ' ἐοικέναι κέρασιν ἐλάφου τὸ σχῆμα, ἀφ' οὗ καὶ τοὔνομα· σὺν γὰρ τῇ πόλει κεφαλῇ μάλιστα ἐλάφου προσέοικεν ὁ τόπος, τῇ δὲ Μεσσαπίᾳ γλώττῃ Βρεντέσιον ἡ κεφαλὴ τοῦ ἐλάφου καλεῖται. Ὁ δὲ Ταραντῖνος οὐ παντελῶς ἐστιν ἄκλυστος διὰ τὸ ἀναπεπτάσθαι, καί τινα καὶ προσβραχῆ ἔχει τὰ περὶ τὸν μυχόν.

7. Ἔτι δὲ τοῖς ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος καὶ τῆς Ἀσίας διαίρουσιν εὐθύπλοια μᾶλλόν ἐστιν ἐπὶ τὸ Βρεντέσιον, καὶ δὴ καὶ δεῦρο πάντες καταίρουσιν, οἷς εἰς τὴν Ῥώμην πρόκειται ὁδός. Δύο δέ εἰσι, μία μὲν ἡμιονικὴ διὰ Πευκετίων, οὓς Ποιδίκλους καλοῦσι, καὶ Δαυνίων καὶ Σαυνιτῶν μέχρι Βενεουεντοῦ, ἐφ' ᾗ ὁδῷ Ἐγνατία πόλις, εἶτα Κελία καὶ Νήτιον καὶ Κανύσιον καὶ Ἑρδωνία· ἡ δὲ διὰ Τάραντος,

---

TEST. : St. Byz. Βρεντήσιον (8-11); *Chrest.* VI 39 (8-14); Eust. *Hom.* 1409, 9 (8-14).

---

16 ἔχει Kramer : ἔχειν A ω' ‖ 17 Ἔτι Xylander : ἐν A ω' ‖ 18 εὐθύπλοια Kramer : -πλοα A ω' del. C ‖ 19 οἷς εἰς τὴν ACB[a] : οἷς τὴν Wv οἷς ἡ εἰς τὴν v ‖ 20 ἡμιονικὴ διὰ Xylander : ἡμινοίκη διὰ AB[a] [ἡ μιν-] ἡμῖν οἰκηδία ω' ‖ Πευκετίων Xylander : -κεσίων A ω' ‖ 21 Δαυνίων Coray : Δαυνιτῶν A ω' ‖ 22 Βενεουεντοῦ ut supra p. 117, 24 Hopper : Οὐενεουεντοῦ A ω' [unde μέχρις vs] ‖ Ἐγνατία A ω' : Ἰγνα- sB ‖ 23 Ἑρδωνία Coray : Κερδωνία A ω' Κερδο- s.

de Via Appia, passe par Tarente en faisant un léger détour sur la gauche, qui allonge l'itinéraire d'environ une journée, mais elle est plus praticable aux chars[1]. Elle traverse les villes d'Uria et de Vénusia, situées, la première à mi-chemin entre Brentésion et Tarente, la seconde sur la frontière du Samnium et de la Lucanie. Les deux routes parties de Brentésion se rejoignent près de Bénéventum, non loin de la Campanie, et n'en forment dès lors et jusqu'à Rome, sous le nom de Via Appia, plus qu'une, traversant Caudium, Calatia, Capoue, Casilinum et, finalement, Sinuessa, après laquelle viennent les localités déjà énumérées plus haut[2]. On compte en tout, de Rome à Brentésion, 360 milles[3]. Une troisième route mène de Rhégion en Campanie par le Brettion, la Lucanie et le Samnium, où elle rejoint la Via Appia. Traversant les Apennins, elle est plus longue de trois ou quatre jours que la route de Brentésion.

8. De Brentésion à la côte d'en face, les navires disposent de deux routes, qui aboutissent l'une aux Monts Cérauniens et aux rivages attenants de l'Épire et de la Grèce, l'autre à Épidamne. Avec ses 1800 stades[4], la seconde est plus longue que la première, mais elle est très employée aussi, parce qu'Épidamne est admirablement située par rapport aux peuples d'Illyrie et de Macédoine.

Rangeons maintenant à partir de Brentésion la côte de l'Adriatique : nous trouvons d'abord la ville d'Egnatia, étape commune aux voyageurs à destination de

1. La Via Appia est en réalité plus courte de 4 milles que la Minucia. Strabon suit ici Artémidore, lui-même informé par Polybe, qui n'avait probablement pas vu la Via Appia achevée et comptait encore par journées de marche. Voir, sur les dates de sa construction, G. Radke, *Kl. Pauly*, 1, 465, et sur le détail des trois itinéraires décrits, en dernier lieu, *Vie di Magna Grecia*, 23-114 et 146-157.

2. En V, 3, 15.

3. 532,8 km, mesure rigoureusement exacte lue sur le milliaire à Brentésion.

4. 333 km : il y en a 148 en ligne droite, 210 par Sason !

μικρὸν ἐν ἀριστερᾷ, | ὅσον δὴ μιᾶς ἡμέρας περίοδον κυκλεύσαντι, ἡ Ἀππία λεγομένη, ἁμαξήλατος μᾶλλον· ἐν ταύτῃ δὲ πόλις Οὐρία τε καὶ Οὐενουσία, ἡ μὲν μεταξὺ Τάραντος καὶ Βρεντεσίου, ἡ δ' ἐν μεθορίοις Σαυνιτῶν καὶ Λευκανῶν. Συμβάλλουσι δ' ἄμφω κατὰ Βενεουεντὸν καὶ τὴν Καμπανίαν ἐκ τοῦ Βρεντεσίου. Τοὐντεῦθεν δ' ἤδη μέχρι τῆς Ῥώμης Ἀππία καλεῖται, διὰ Καυδίου καὶ Καλατίας καὶ Καπύης καὶ Κασιλίνου μέχρι Σινοέσσης· τὰ δ' ἐνθένδε εἴρηται. Ἡ δὲ πᾶσά ἐστιν ἐκ Ῥώμης εἰς Βρεντέσιον μίλια τριακόσια ἑξήκοντα. Τρίτη δ' ἐστὶν ἐκ Ῥηγίου διὰ Βρεττίων καὶ Λευκανῶν καὶ τῆς Σαυνίτιδος εἰς τὴν Καμπανίαν, συνάπτουσα εἰς τὴν Ἀππίαν, μακροτέρα τῆς ἐκ Βρεντεσίου τρισὶν ἢ τέτρασιν ἡμέραις διὰ τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν.

8. Ὁ δ' εἰς τὴν περαίαν ἐκ τοῦ Βρεντεσίου πλοῦς διπλοῦς ἐστιν, ὁ μὲν ἐπὶ τὰ Κεραύνια καὶ τὴν ἑξῆς παραλίαν τῆς τε Ἠπείρου καὶ τῆς Ἑλλάδος, ὁ δ' εἰς Ἐπίδαμνον, μείζων τοῦ προτέρου· χιλίων γάρ ἐστι καὶ ὀκτακοσίων σταδίων· τέτριπται δὲ καὶ οὗτος διὰ τὸ τὴν πόλιν εὐφυῶς κεῖσθαι πρός τε τὰ τῶν Ἰλλυριῶν ἔθνη καὶ τὰ τῶν Μακεδόνων.

Παραπλέοντι δ' ἐκ τοῦ Βρεντεσίου τὴν Ἀδριατικὴν παραλίαν πόλις ἐστὶν ἡ Ἐγνατία, οὖσα κοινὴ καταγωγὴ

TEST. : *Chresl.* VI 39 (9-10), 40 (15-20).

1 δὴ Kramer : δὲ A ω' ‖ 4 δ' ἐν n : δὲ A ω' ‖ 5 Βενεουεντὸν Aldina [-τῶν] : Οὐεννουεντὸν A ω' [-έντων W^{ac}B] ‖ 7 Καυδίου Xylander : Κλαυδίου A ω' ‖ 8 Καλατίας Xylander : Γαλατίας A ω' ‖ μέχρι Σινοέσσης Tyrwhitt[-ουέσσης] Kramer coll. supra p. 85, 8 : μέχρις Ὀνέσσης A ω' ‖ 11 Σαυνίτιδος ω' : Σαυνή-Avs ‖ 13 τέτρασιν A (cf. infra XIII, 1, 3; XIV, 1, 4) : τέτταρσιν CWv τέταρσιν sB ‖ 14 Ἀπεννίνων Xylander [reuera Ἀππ-] Casaubon : Ἀππιανῶν A ω' ‖ 15 διπλοῦς *Chresl.* : om. A ω' ‖ 22 Ἐγνατία Xylander : Στεγνατία A ω' Στεχνατία s ‖ καταγωγὴ $A^{pc}B^{2}$: -γῆς A^{ac} ω'.

Barium, qu'ils aillent par terre ou par eau. La direction par eau est celle du vent du sud. Le long de la mer, le territoire des Peucétiens ne dépasse pas Egnatia ; à l'intérieur, il atteint Silvium[1]. Du fait que le massif des Apennins en occupe une grande partie, il est rocailleux et montagneux. Il passe[2] pour avoir accueilli des colons arcadiens. De Brentésion à Barium, on compte environ 700 stades[3]. Tarente est à peu près à la même distance de l'une et de l'autre ville[4].

Au territoire des Peucétiens confine celui des Dauniens. Puis vient l'Apulie, qui s'étend jusqu'au territoire des Frentans[5]. Comme les indigènes eux-mêmes n'ont jamais utilisé, sauf dans les temps anciens, les noms de Peucétiens ni de Dauniens, et comme tout ce pays s'appelle aujourd'hui[6] Apulie, personne, évidemment, ne saurait indiquer exactement le tracé des frontières qui séparent ces peuples. Aussi n'y perdrons-nous pas notre peine.

9. De Barium au cours de l'Aufidus, au bord duquel se trouve le port commercial des Canusites, il y a 400 stades[7], auxquels il convient d'ajouter 90 stades[8] pour remonter jusqu'au port même. Non loin de là se trouve le port de la ville d'Argyrippa, Salapia. Bâties à faible distance de la mer, en effet, mais déjà dans la plaine, Argyrippa et Canusium furent autrefois les deux plus grandes villes italiotes, comme le montre leur mur d'enceinte, mais Argyrippa, qui s'est appelée d'abord

1. Voir *Notes complémentaires*, p. 237.
2. Information de Timée, qui remonte au moins jusqu'aux généalogies de Phérécyde d'Athènes. Le fragment F 156 (*FGrHist.*, 3), en effet, fait descendre de Pélasge, roi d'Arcadie, Œnotros et Peucétios, attribuant au premier le peuplement de l'Italie, au second celui des rivages du « golfe ionien » (cf. Wikén, 99).
3. 129,5 km, estimation trop forte de quelque 10 km.
4. Il y a, en réalité, 90 km de Bari à Tarente et 70 km de Tarente à Brindisi.
5-6. *Notes complémentaires*, p. 237.
7. 74 km. La distance actuelle dépasse légèrement 60 km, mais il faut compter peut-être avec un cours débouchant plus au nord, au milieu des lagunes (cf. R. Almagià, I, 474).
8. 16,65 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 237.

πλέοντι τε καὶ πεζεύοντι εἰς Βάριον· ὁ δὲ πλοῦς Νότῳ. Μέχρι δεῦρο μὲν Πευκέτιοι κατὰ θάλατταν, ⟨ἐν⟩ τῇ μεσογαίᾳ δὲ μέχρι Σιλουίου· πᾶσα δὲ τραχεῖα καὶ ὀρεινή, πολὺ τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν κοινωνοῦσα, ἀποίκους δ' Ἀρκάδας δέξασθαι δοκεῖ. Εἰσὶ δ' ἐκ Βρεντεσίου εἰς Βάριον ἑπτακόσιοί που στάδιοι· σχεδὸν δ' ἴσον ἑκατέρας ⟨ὁ Τάρας⟩ διέχει.

Τὴν δὲ συνεχῆ Δαύνιοι νέμονται, εἶτα Ἄπουλοι μέχρι Φρεντανῶν. Ἀνάγκη δέ, Πευκετίων καὶ Δαυνίων μηδ' ὅλως λεγομένων ὑπὸ τῶν ἐπιχωρίων, πλὴν εἰ τὸ παλαιόν, ἁπάσης δὲ ταύτης τῆς χώρας Ἀπουλίας λεγομένης νυνί, μηδὲ τοὺς ὅρους ἐπ' ἀκριβὲς λέγεσθαι τῶν ἐθνῶν τούτων· διόπερ οὐδ' ἡμῖν διισχυριστέον περὶ αὐτῶν.

9. Ἐκ δὲ Βαρίου πρὸς τὸν ποταμὸν Αὔφιδον, ἐφ' ᾧ τὸ ἐμπόριον τῶν Κανυσιτῶν, τετρακόσιοι· ὁ δ' ἀνάπλους ἐπὶ τὸ ἐμπόριον ἐνενήκοντα. Πλησίον δὲ καὶ Σαλαπία, τὸ τῶν Ἀργυριππηνῶν ἐπίνειον. Οὐ πολὺ γὰρ δὴ τῆς θαλάττης ὑπέρκεινται δύο πόλεις ἔν γε τῷ πεδίῳ, μέγισται τῶν Ἰταλιωτίδων γεγονυῖαι πρότερον, ὡς ἐκ τῶν περιβόλων δῆλον, τό τε Κανύσιον καὶ ἡ Ἀργυρίππα, ἀλλὰ νῦν ἐλάττων ἐστίν· ἐκαλεῖτο δ' ἐξ ἀρχῆς Ἄργος Ἵππιον,

---

TEST. : St. Byz. Ἀργυρίππα (17) ; *Chrest.* VI 41 (21).

---

2 Πευκέτιοι Xylander : Πευκετίου A Πευκεστίου ω' [-σίου s] Πεκευστίου v ‖ ἐν add. Kramer : om. A ω' ‖ 4 δ' om. A ‖ 6-7 ὁ Τάρας Xylander [ὁ add. Lasserre] : om. Aω' ‖ 8 Δαύνιοι B[2] : Καύνιοι A ω' E ‖ 11 Ἀπουλίας ω' E [Ἀπουλία .... ἐλέγετο] : Ἀπουληίας A ‖ 14 Αὔφιδον AB[2] : Αὐφίδιον ω' [Ἀφίδιον C] ‖ 15 ἐμπόριον ω' : -ρεῖον AB ‖ Κανυσιτῶν Xylander : Καυνυσιτῶν Avs Καννυσιτῶν CWB ‖ 16 ἐμπόριον ω' : -ρεῖον AB ‖ Σαλαπία B : Σαλιππία A ω' ‖ 17 Ἀργυριππηνῶν A ω' : Ἀργυριπη- St. Byz. [codd.] ‖ 21 ἐλάττων ἐστίν Meincke : ἐλάττω ἐστίν A ω' ἐλάττους εἰσιν B[2] edd. ante Meineke del. *Chrest.* ‖ Ἄργος Ἵππιον Xylander coll. Seru., *ad Aen.*, IX, 246, Plin., *N. H.*, III, 104 *Argos Hippium* : Ἀργυροίππιον A ω' Ἀργυροίππειον *Chrest.*

Argos Hippium, puis Argyrippa, et dont le nom actuel est Arpi[1], est aujourd'hui plus petite. Toutes deux passent[2] pour avoir été fondées par Diomède, dont le règne dans ces lieux est attesté par le nom de la plaine[3] et par plusieurs autres indices, notamment les antiques offrandes qu'on voit dans le sanctuaire d'Athéna à Lucéria, autre ville antique de Daunie, aujourd'hui également déchue. De même, dans la mer toute voisine se trouvent deux îles dites Iles de Diomède, dont l'une est habitée et l'autre, dit-on, déserte : c'est là que certains auteurs situent la disparition de Diomède et la métamorphose de ses compagnons en oiseaux[4] qui seraient demeurés, même, apprivoisés jusqu'à nos jours et vivraient là-bas un peu comme des êtres humains, réglant leurs mœurs, se montrant confiants à l'égard des hommes de bien et fuyant au contraire les criminels et les gredins. Nous avons déjà parlé, d'autre part, des traditions relatives à Diomède qui sont si répandues chez les Hénètes et du culte qu'ils lui rendent[5].

La ville de Sipus, distante de Salapia d'environ 140 stades[6], est également une fondation de Diomède. Elle portait autrefois le nom grec de Sépios, à cause des seiches que les vagues rejettent à cet endroit. Entre Salapia et Sipus passe une rivière navigable[7] terminée par une grande lagune d'embouchure, l'une et l'autre utilisées pour le transport des marchandises exportées de Sipus, en particulier celui du blé. On montre encore dans cette région de Daunie, sur une colline connue sous le nom de Drion, deux sanctuaires de héros. L'un des deux, situé tout au sommet, est voué à Calchas. On y prend l'oracle en sacrifiant au héros un bélier noir et en dormant ensuite dans sa peau. L'autre, celui de Podalire, est situé tout en bas, au pied de la colline,

1. *Notes complémentaires*, p. 237.
2. La source est Timée.
3. Ce nom était Διομήδους πεδίον selon *Schol. Lycophr.*, 602.
4. *Notes complémentaires*, p. 238.
5. Voir V, 1, 9.
6. 25,9 km, mesure relativement exacte en traversant le golfe.
7. Le Cerbalus, aujourd'hui Cervaro.

εἶτ' Ἀργυρίππα, εἶτα νῦν Ἄρποι. Λέγονται δ' ἀμφότεραι Διομήδους κτίσματα, καὶ τὸ πεδίον | καὶ ἄλλα πολλὰ δείκνυται τῆς Διομήδους ἐν τούτοις τοῖς τόποις δυναστείας σημεῖα. Ἐν μὲν τῷ τῆς Ἀθηνᾶς ἱερῷ τῆς ἐν Λουχερίᾳ παλαιὰ ἀναθήματα· καὶ αὕτη δ' ὑπῆρξε πόλις ἀρχαία Δαυνίων, νῦν δὲ τεταπείνωται. Ἐν δὲ τῇ πλησίον θαλάττῃ δύο νῆσοι Διομήδειαι προσαγορευόμεναι, ὧν ἡ μὲν οἰκεῖται, τὴν δ' ἐρήμην φασὶν εἶναι· ἐν ᾗ καὶ τὸν Διομήδη μυθεύουσιν ἀφανισθῆναί τινες καὶ τοὺς ἑταίρους ἀπορνιθωθῆναι, καὶ δὴ καὶ νῦν διαμένειν ἡμέρους καὶ βίον τινὰ ζῆν ἀνθρώπινον τάξει τε διαίτης καὶ τῇ πρὸς ἀνθρώπους ἡμερότητι τοὺς ἐπιεικεῖς, ἀπὸ δὲ τῶν κακούργων καὶ μιαρῶν φυγῇ. Εἴρηται δὲ καὶ τὰ παρὰ τοῖς Ἑνετοῖς διατεθρυλημένα περὶ τοῦ ἥρωος τούτου καὶ αἱ νομισθεῖσαι τιμαί.

Δοκεῖ δὲ καὶ ὁ Σιποῦς Διομήδους εἶναι κτίσμα, διέχων τῆς Σαλαπίας ὅσον τετταράκοντα καὶ ἑκατὸν σταδίους, καὶ ὠνομάζετό γε Σηπιοῦς Ἑλληνικῶς ἀπὸ τῶν ἐκκυματιζομένων σηπιῶν. Μεταξὺ δὲ τῆς Σαλαπίας καὶ τοῦ Σιποῦντος ποταμός τε πλωτὸς καὶ στομαλίμνη μεγάλη. Δι' ἀμφοῖν δὲ τὰ ἐκ Σιποῦντος κατάγεται, καὶ μάλιστα ὁ σῖτος. Δείκνυται δὲ τῆς Δαυνίας περὶ λόφον, ᾧ ὄνομα Δρίον, ἡρῷα, τὸ μὲν Κάλχαντος ἐπ' ἄκρᾳ τῇ κορυφῇ· ἐναγίζουσι δ' αὐτῷ μέλανα κριὸν οἱ μαντευόμενοι, ἐγκοιμώμενοι ἐν τῷ δέρματι· τὸ δὲ Ποδαλειρίου κάτω πρὸς τῇ

TEST. : *Chrest.* VI 41 (1-2), 42 (21-24).

1 λέγονται AB : λείπονται ω' ‖ 13 Ἑνετοῖς v : Ἐν- A ω' ‖ διατεθρυλημένα AWvs : -θρυλλημένα CB ‖ 14 ἥρωος CsB² : ἥρως AWvB ‖ 16 τετταράκοντα Coray : τεσσα- A μ' ω' ‖ 17 Σηπιοῦς WsB : Σιπιοῦς ACv ‖ 18 Σιποῦντος A²CW^pc vB : Σηποῦντος AW^ac s ‖ 19 στομαλίμνη Siebenkees : στόμα λίμνη A ω' στόμα λίμνης μεγάλης B² ‖ 21 Δαυνίας Xylander : Σαυνίας A ω' Σαμνίας *Chrest.* ‖ 23 μέλανα *Chrest.* A ω' B² : μέλαν sB ‖ 24 Ποδαλειρίου *Chrest.* AB : -λιρίου ω'.

à 100 stades[1] environ de la mer. Il s'en échappe un ruisseau dont l'eau guérit toutes les maladies du jeune bétail[2].

Faisant saillie sur la mer devant le golfe[3], le promontoire du Gargano s'avance de 300 stades[4] en direction de l'est. Sitôt qu'on l'a doublé, on rencontre la petite ville d'Urium, tandis que les Iles de Diomède surgissent exactement devant sa pointe. Ce pays produit de tout en très grandes quantités. De plus, l'élevage des chevaux et des moutons y donne de très beaux résultats. La laine qu'on y file est plus douce que celle de Tarente, mais moins lustrée. Du fait que les plaines sont en cuvette, les terres se trouvent à l'abri des vents. Certains auteurs prétendent encore que Diomède avait entrepris de les relier par un canal à la mer, mais qu'il dut abandonner ce travail, comme d'autres entreprises, alors qu'il n'était qu'à moitié achevé, parce qu'il était rappelé dans sa patrie, où il devait être surpris par la mort. Telle est l'une des versions relatives à la mort de Diomède. Une deuxième prétend qu'il serait resté en Daunie jusqu'à la fin de sa vie. La troisième est ce récit fabuleux, que j'ai déjà évoqué, de sa disparition dans l'île. On peut enfin compter comme une quatrième version celle des Hénètes, qui racontent qu'il trouva chez eux cette sorte particulière de fin qu'on appelle apothéose[5].

10. Les distances citées jusqu'ici sont celles d'Artémidore[6]. Le Chorographe, quant à lui, compte 165 milles de Brentésion au Gargano (Artémidore indique davantage[7]) et 254 milles du Gargano à Ancône[8], tandis qu'Artémidore compte 1250 stades[9] jusqu'au cours de l'Æsis, près d'Ancône, ce qui est beaucoup moins. De son côté, Polybe[10] assure que les itinéraires sont

1. 18,5 km.
2-3. *Notes complémentaires*, p. 238.
4. 55,5 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 238.
5-7. *Notes complémentaires*, pp. 238-239.
8. 244,2 et 346,3 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 239.
9. 231 ,25 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 239.
10. *Notes complémentaires*, p. 239.

ῥίζῃ, διέχον τῆς θαλάττης ὅσον σταδίους ἑκατόν· ῥεῖ δ' ἐξ αὐτοῦ ποτάμιον πάνακες πρὸς τὰς τῶν θρεμμάτων νόσους.

Πρόκειται δὲ τοῦ κόλπου τούτου πελάγιον ἀκρωτήριον ἐπὶ τριακοσίους ἀνατεῖνον σταδίους πρὸς τὰς ἀνατολάς, τὸ Γάργανον, κάμπτοντι δὲ τὴν ἄκραν πολισμάτιον Οὔρειον, καὶ πρὸ τῆς ἄκρας αἱ Διομήδειαι νῆσοι. Ἔστι δὲ πᾶσα ἡ χώρα αὕτη πάμφορός τε καὶ πολυφόρος, ἵπποις δὲ καὶ προβάτοις ἀρίστη· ἡ δ' ἐρέα μαλακωτέρα μὲν τῆς Ταραντίνης ἐστί, λαμπρὰ δὲ ἧττον. Ἡ δὲ χώρα εὐδινὴ διὰ τὴν κοιλότητα τῶν πεδίων. Οἱ δὲ καὶ διώρυγα τεμεῖν ἐπιχειρῆσαί φασι τὸν Διομήδη μέχρι τῆς θαλάττης, καταλιπεῖν δ' ἡμιτελῆ καὶ ταύτην καὶ τὰς ἄλλας πράξεις μετάπεμπτον οἴκαδε γενόμενον, κἀκεῖ καταστρέψαι τὸν βίον. Εἷς μὲν οὗτος ὁ λόγος περὶ αὐτοῦ, δεύτερος δ', ὡς αὐτόθι μείνειε μέχρι καταστροφῆς τοῦ βίου, τρίτος δ' ὁ μυθώδης, ὃν προεῖπον, τὸν ἐν τῇ νήσῳ λέγων ἀφανισμόν, τέταρτον δὲ θείη τις ἂν τὸν τῶν Ἑνετῶν· καὶ γὰρ ἐκεῖνοι παρά σφισί πως τὴν καταστροφὴν αὐτοῦ μυθεύουσιν, ἣν ἀποθέωσιν καλοῦσι.

⟨10.⟩ Ταῦτα μὲν οὖν κατ' Ἀρτεμίδωρον κεῖται τὰ διαστήματα. | [10.] Φησὶ δ' ὁ χωρογράφος τὰ ἀπὸ τοῦ Βρεντεσίου μέχρι Γαργάνου μιλίων ἑκατὸν ἑξήκοντα πέντε, πλεονάζει δὲ α ὑτὰ ὁ Ἀρτεμίδωρος· ἐντεῦθεν δ' εἰς Ἀγκῶνα διακόσια πεντήκοντα τέσσαρα μίλιά φησιν ἐκεῖνος, ὁ δ' Ἀρτεμίδωρος εἰς Αἶσιν πλησίον ⟨ὄν⟩τα τοῦ

TEST. : *Chrest.* VI 42 (1, 4-7, 14-18, 20).

5 πρὸς om. vs ‖ 11 εὐδινὴ A ω' : εὐδιεινὴ C ‖ 18 δὲ om. WvsB ‖ Ἑνετῶν *Chrest.* [-τοῖς] : Αἰν- AWv Ἐν- CsB ‖ 24 ὁ A ω' : om. edd. ‖ 25 Ἀγκῶνα B[2] : Ἀγκῶνας A ω' E ‖ 26 Αἶσιν Clüver : χίλια διακόσια ἐνενήκοντα A [ex ασρ' ortum] ασρ' ω' ‖ ὄντα Clüver : τὰ A ω'.

jalonnés de milliaires à partir de l'Iapygie et qu'il y a 562 milles jusqu'à la ville de Séna et 178 milles[1] de Séna à Aquiléia. Ces différentes opinions ne concordent pas avec la mesure communément donnée pour la longueur du littoral illyrien entre les Monts Cérauniens et le fond de l'Adriatique, car, en se ralliant au chiffre de 6000 stades pour le trajet par eau, nos auteurs[2] admettent implicitement que cette côte est plus longue que la côte italienne, alors qu'elle est, en réalité, beaucoup plus courte. Nous l'avons dit à plusieurs reprises : les auteurs ne s'accordent jamais entre eux au sujet des distances. Aussi, là où nous pouvons nous-même juger, présentons-nous notre résultat, tandis que là où nous ne le pouvons pas, nous estimons qu'il faut donner connaissance de l'opinion de chacun d'eux. Enfin, quand nous n'avons pu trouver chez eux aucune indication, qu'on ne s'étonne pas que nous ayons à notre tour omis de nous prononcer, étant donné le caractère et les dimensions de notre ouvrage. En effet, nous ne saurions laisser de côté quoi que ce soit d'important, mais les petits détails sont peu utiles à connaître et leur omission, passant inaperçue, n'enlève rien, ou que fort peu de choses, à la perfection de l'ensemble.

11. L'espace qui se présente aussitôt après le Gargano est occupé par un golfe profond. Sur ses rives habitent les Apuliens proprement dits, qui parlent la même langue que les Dauniens et les Peucétiens et ne se distinguent d'eux, aujourd'hui du moins[3], sur aucun

1. Respectivement 831,76 et 263,44 km.

2. C'est-à-dire le seul Artémidore, qui comparait évidemment les 6000 stades (1110 km) avec son propre stadiasme de la côte italienne, cité par Strabon seulement de Brentésion à l'Aufidus et de Buca à l'Æsis, donc incontrôlable pour nous.

3. Valable pour l'époque de Strabon, cette observation devait l'être déjà pour celle de Polybe, source de l'information. Les inscriptions dialectales récoltées sur tout le territoire des Pouilles, pour rares qu'elles soient, attestent suffisamment l'unité linguistique des peuples nommés ici. Voir J. Whatmough, *The Prae-italic Dialects of Italy*, II, 3, Londres, 1933, 258-430, et le compte rendu de ce livre de F. Ribezzo pour la section apulienne, Riv. Indo-greco-italica, 18, 1934, 110-114.

Ἀγκῶνος σταδίους εἴρηκε χιλίους διακοσίους πεντήκοντα, πολὺ ἐνδεέστερον ἐκείνου· Πολύβιος δ' ἀπὸ τῆς Ἰαπυγίας μεμιλιᾶσθαί φησι καὶ εἶναι μίλια πεντακόσια ἑξήκοντα δύο εἰς Σήναν πόλιν, ἐντεῦθεν δ' εἰς Ἀκυληίαν ἑκατὸν ἑβδομήκοντα ὀκτώ. Οὐχ ὁμολογοῦντες τῷ φερομένῳ διαστήματι τῆς Ἰλλυρικῆς παραλίας ἀπὸ τῶν Κεραυνίων ὀρῶν ἐπὶ τὸν τοῦ Ἀδρίου μυχόν, ὑπὲρ ἑξακισχιλίων ⟨σταδίων....⟩ τοῦτον ἀποφαίνοντες καὶ μείζω καθιστάντες ἐκείνου πολὺ ἐλάττονα ὄντα. Καὶ πάντες δὲ πρὸς ἅπαντας μάλιστα περὶ τῶν διαστημάτων οὐχ ὁμολογοῦσι πρὸς ἀλλήλους, ὡς πολλάκις ἐλέγομεν. Ἡμεῖς δ' ὅπου μὲν ἐπικρίνειν δυνατόν, ἐκφέρομεν τὸ δοκοῦν ἡμῖν, ὅπου δὲ μή, τὰ ἐκείνων εἰς μέσον οἰόμεθα δεῖν τιθέναι. Ἐὰν δὲ μηδὲ παρ' ἐκείνων ἔχωμεν, οὐδὲν θαυμαστόν, οὐδ' εἰ παρελείψαμέν τι καὶ ἡμεῖς, ἐν τοιαύτῃ καὶ τοσαύτῃ ὑποθέσει· τῶν μὲν γὰρ μεγάλων οὐδὲν ἂν παραλίποιμεν, τὰ δὲ μικρὰ καὶ γνωρισθέντα μικρὸν ὤνησε καὶ παραπεμφθέντα ἔλαθε καὶ οὐδὲν ἢ ⟨οὐ⟩ πολὺ τοῦ παντελοῦς ἔργου παρέλυσε.

11. Μεταξὺ δ' εὐθὺς ἀπὸ τοῦ Γαργάνου κόλπος ὑποδέχεται βαθύς· οἱ δὲ περιοικοῦντες ἰδίως Ἄπουλοι προσαγορεύονται, εἰσὶ δ' ὁμόγλωττοι μὲν τοῖς Δαυνίοις καὶ Πευκετίοις, οὐδὲ τἆλλα δὲ διαφέρουσιν ἐκείνων τό

---

4 Σήναν Clüver probante cunctanter Kramer coll. Polyb., II, 14, 11 τὸ δὲ μέγεθος τῆς βάσεώς ἐστιν ἀπὸ πόλεως Σήνης ὡς ἐπὶ τὸν μυχὸν (i. e. Adriatici sinus) ὑπὲρ τοὺς δισχιλίους σταδίους καὶ πεντακοσίους : Σίλαν A ω' E ‖ 5 φερομένῳ A ω' : φαινομένῳ EC ‖ 6 τῶν om. C ‖ 8 σταδίων .... Lasserre : om. A ω' E ceterum τὸν παράπλουν suppleuit Groskurd, qui lacunam agnouit ‖ 11 ἐλέγομεν Kramer : λέγομεν A ω' ‖ 13 δὲ B[a] : γε A ω' ‖ 14 μηδὲ A ω' : μηδὲν B[a] edd. ‖ οὐδ' εἰ WB : οὐδὴ A οὐδ' εἰ ἢ Cv οὐδὴ εἰ s [sed οὐδὴ ex οὐδεὶ corr. pr. m.] unde apparet præbuisse οὐδή (ει superscr.) ω' 15 τοσαύτῃ Aly : ταῦθ' A ω' edd. ‖ 16 παραλίποιμεν B : -λείποιμεν A ω' ‖ 18 οὐ nB[a] : om. A ω' ‖ 23 Πευκετίοις Xylander : Πευκίοις A ω'.

point, alors qu'ils formaient vraisemblablement autrefois un peuple nettement différencié, puisque les trois noms ont prévalu concurremment. Tout ce pays était autrefois florissant, mais il fut désolé par les campagnes d'Hannibal et les guerres qui suivirent. C'est là qu'eut lieu aussi la bataille de Cannes, qui fit subir aux Romains et à leurs alliés des pertes énormes en hommes[1]. Au bord du golfe se trouve un lac[2], en arrière duquel s'élève, à l'intérieur des terres, Téanum Apulum, l'homonyme de la ville des Sidicins. A cet endroit, la largeur de l'Italie paraît se réduire considérablement et il ne reste plus d'une mer à l'autre, entre Téanum et Dicéarchia, qu'un isthme de moins de 1000 stades[3]. Après le lac, en continuant le long de la côte, on arrive au territoire des Frentans et à Buca. La distance à parcourir est de 200 stades[4], autant que de ce même lac jusqu'au Gargano. Le reste de la côte au delà de la région de Buca a été décrit précédemment[5].

4

[*Conclusion*]
(1-2)

1. Telles sont les dimensions et les caractéristiques de l'Italie. Après nous y être si longuement attardé, nous voudrions maintenant attirer l'attention sur les principales causes de l'extraordinaire puissance à laquelle ont atteint les Romains.

La première est que leur pays est solidement protégé, à la manière d'une île, par les mers qui l'entourent et que les seules régions qui ne bénéficient pas de cette protection ont alors pour remparts des montagnes difficilement franchissables. La deuxième est que les côtes de l'Italie sont, en général, dépourvues de ports

1-2. *Notes complémentaires*, p. 239.
3. 185 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 239.
4. 37 km. Voir *Notes complémentaires*, p. 240.
5. En V, 4, 2.

γε νῦν, τὸ δὲ πάλαι διαφέρειν εἰκός, ὅθενπερ καὶ τὰ ὀνόματα ἐναντία πάντων ἐπικρατεῖν. Πρότερον μὲν οὖν εὐτύχει αὕτη πᾶσα ἡ γῆ, Ἀννίβας δὲ καὶ οἱ ὕστερον πόλεμοι ἠρήμωσαν αὐτήν· ἐνταῦθα δὲ καὶ τὰ περὶ Κάννας συνέβη, ὅπου πλεῖστος ὄλεθρος σωμάτων Ῥωμαίοις καὶ τοῖς συμμάχοις ἐγένετο. Ἐν δὲ τῷ κόλπῳ λίμνη ἐστίν, ὑπὲρ δὲ τῆς λίμνης ἐν μεσογαίᾳ τὸ Ἄπουλον Τέανον, ὁμώνυμον τῷ Σιδικίνῳ· καθ' ὃ δοκεῖ συνάγεσθαι τὸ τῆς Ἰταλίας πλάτος ἐφ' ἱκανόν, πρὸς τοὺς περὶ Δικαιαρχίαν τόπους ἐλαττόνων ἢ χιλίων σταδίων ἀπὸ θαλάττης ἐπὶ θάλατταν ἰσθμὸν καταλεῖπον. Μετὰ δὲ τὴν λίμνην ἐπὶ τοὺς Φρεντανοὺς καὶ τὴν Βοῦκαν παράπλους ἐστί· διακόσιοι δ' εἰσὶν ἐφ' ἑκάτερα στάδιοι τῆς λίμνης ἐπί τε τὴν Βοῦκαν καὶ τὸ Γάργανον. Τὰ δ' ἑξῆς τοῖς περὶ Βοῦκαν εἴρηται πρότερον.

4

1. Τοσαύτη μὲν οὖν καὶ τοιαύτη τις ἡ Ἰταλία. Πολλὰ δ' εἰρηκότων, τὰ μέγιστα νῦν ἐπισημανούμεθα, ὑφ' ὧν [νῦν] εἰς τοσοῦτον ὕψος ἐξήρθησαν Ῥωμαῖοι.

Ἓν μέν, ὅτι νήσου δίκην ἀσφαλῶς | φρουρεῖται τοῖς πελάγεσι κύκλῳ πλὴν ὀλίγων μερῶν, ⟨ἃ⟩ καὶ αὐτὰ τετείχισται τοῖς ὄρεσι δυσβάτοις οὖσι. Δεύτερον δὲ τὸ ἀλίμενον κατὰ τὸ πλεῖστον καὶ τὸ τοὺς ὄντας λιμένας

TEST. : Chrest. VI 43 (19-21).

---

10 ἐλαττόνων Casaubon : ἔλαττον ὂν A ω' ‖ 11 καταλεῖπον Coray : -λιπὸν A ω' ‖ 12 Βοῦκαν Xylander : Βούκανον A ω' ‖ 16 μὲν οὖν exspectas, ut uidit Kramer : μέντοι A ω' ‖ 18 νῦν om. W : præbent A ω' Jones ‖ 20 ἃ add. Kramer : om. Aω' def. *Chrest.*

naturels, ce qui les garantit avantageusement contre les agressions lancées de l'extérieur, mais que les quelques ports qu'elles possèdent sont vastes et admirablement disposés, ce qui favorise aussi bien le développement d'un commerce abondant que la défense contre les attaques du dehors. La troisième, enfin, c'est que l'Italie est soumise à des conditions très variées de climat et de température, ce qui lui vaut, tant pour son bien que pour son mal, d'avoir aussi une grande diversité d'animaux, de plantes et, en général, de tout ce qui sert aux besoins de la vie. En effet, elle s'allonge en gros du nord au sud et ajoute à sa longueur, déjà considérable, les dimensions importantes de la Sicile, qui est comme une partie d'elle-même. Et comme on juge de la douceur ou de la rigueur d'un climat[1] selon sa température, froide, chaude ou moyenne, il résulte naturellement de la situation de l'Italie, dans l'acception actuelle de ce nom, avec une pareille longueur et placée comme elle l'est entre les climats extrêmes, qu'elle bénéficie au maximum du climat tempéré et en retire le plus d'avantages. Cette variété a d'ailleurs une autre cause aussi, c'est que, grâce au développement de la chaîne des Apennins sur toute la longueur de l'Italie et grâce aux plaines et aux collines extrêmement fertiles qui occupent les espaces laissés libres sur ses deux versants, il n'y a pas un territoire de ce pays qui ne se trouve jouir à la fois des bienfaits de la montagne et de ceux de la plaine. A ces circonstances si favorables s'ajoutent encore la remarquable longueur et le nombre de ses cours d'eau et de ses lacs, puis, en tant d'endroits, ses sources d'eaux chaudes ou froides naturellement propres à la conservation de la santé, enfin la richesse et la variété de ses mines. Quant à la profusion du bois et de la nourriture que son sol offre aux Romains et aux animaux et quant à l'excellence de ses produits agricoles, elles dépassent toute description. De plus, occupant une situation centrale entre les régions les plus riches de l'Asie[2], la Grèce et les nations les plus vastes,

1-2. *Notes complémentaires*, p. 240.

μεγάλους εἶναι καὶ θαυμαστούς, ὧν τὸ μὲν πρὸς τὰς ἔξωθεν ἐπιχειρήσεις χρήσιμον, τὸ δὲ πρὸς τὰς ἀντεπιχειρήσεις καὶ τὴν τῶν ἐμποριῶν ἀφθονίαν συνεργόν. Τρίτον δὲ τὸ πολλαῖς ὑποπεπτωκέναι διαφοραῖς ἀέρων τε καὶ κράσεων, παρ' ἃς καὶ ζῷα καὶ φυτὰ καὶ πάνθ' ἁπλῶς τὰ πρὸς τὸν βίον χρήσιμα πλείστην ἐξάλλαξιν ἔχει πρός τε τὸ βέλτιον καὶ τὸ χεῖρον. Ἐκτέταται δὲ τὸ μῆκος αὐτῆς ἐπὶ μεσημβρίαν ἀπὸ τῶν ἄρκτων τὸ πλέον, προσθήκη δ' ἐστὶν ἡ Σικελία τῷ μήκει, τοσαύτη οὖσα καὶ τοσούτῳ, καθάπερ μέρος. Εὐκρασία δ' ἀέρων καὶ δυσκρασία κρίνεται παρὰ τὰ ψύχη καὶ τὰ θάλπη καὶ τὰ μεταξὺ τούτων, ὥστ' ἐκ τούτων ἀνάγκη ¦τὴν νῦν Ἰταλίαν ἐν μέσῳ τῶν ὑπερβολῶν ἀμφοτέρων κειμένην, τοσαύτην τῷ μήκει, πλεῖστον τῆς εὐκράτου μετέχειν καὶ κατὰ πλείστας ἰδέας. Τοῦτο δὲ καὶ ἄλλως συμβέβηκεν αὐτῇ· τῶν γὰρ Ἀπεννίνων ὀρῶν δι' ὅλου τοῦ μήκους διατεταμένων, ἐφ' ἑκάτερον δὲ τὸ πλευρὸν πεδία καὶ γεωλοφίας καλλικάρπους ἀπολειπόντων, οὐδὲν μέρος αὐτῆς ἐστιν, ὃ μὴ καὶ τῶν ὀρείων ἀγαθῶν καὶ τῶν πεδινῶν ἀπολαῦον τυγχάνει. Καὶ προστίθει τὸ μέγεθος καὶ πλῆθος ποταμῶν τε καὶ λιμνῶν, πρὸς δὲ τούτοις θερμῶν τε καὶ ψυχρῶν ὑδάτων ἀναβολὰς πολλαχοῦ πρὸς ὑγείαν φύσει παρεσκευασμένας, καὶ μὴν καὶ μετάλλων εὐπορίας παντοδαπῶν. Ὕλης τε καὶ τροφῆς ἀνθρώποις τε καὶ βοσκήμασιν οὐδ' ἀξίως ἐστὶν εἰπεῖν τὴν ἀφθονίαν, ὅσην παρέχεται, καὶ τὴν χρηστοκαρπίαν. Ἐν μέσῳ δὲ καὶ τῶν ἐθνῶν τῶν μεγίστων οὖσα καὶ τῆς Ἑλλάδος καὶ τῶν ἀρίστων τῆς Ἀσίας

TEST. : def. E.

---

3 ἐμποριῶν ω' : -ρείων A ‖ 10-11 εὐκρασία .... δυσκρασία ω' : -κρασίαι [-κρασίᾳ ?] bis A ‖ 12 ὥστ' ἐκ Coray : ὥστε καὶ A ω' ‖ 18 ἀπολειπόντων Coray : -λιπόντων A ω' ‖ 19 πεδινῶν Kramer : πεδίων A ω' ‖ 21 λιμνῶν B[pc] : λιμένων A ω' ‖ 23 μὴν καὶ om. W ‖ 25 ὅσην sB[s] [ex n] : ὅσον A ω' fortasse melius ‖ 27 Ἀσίας A ω' : Λιβύης Pertz Meineke Müller Jones.

et avec cela surpassant les pays qui l'entourent par ses avantages propres et ses dimensions, elle se trouve non seulement naturellement prédisposée à l'hégémonie, mais aussi mise à même de profiter en toute facilité de leurs services par la proximité de leurs territoires.

2. S'il faut maintenant ajouter à cette description de l'Italie un exposé sommaire de l'histoire des Romains qui l'ont conquise et qui ont fait d'elle une basc d'opérations pour instaurer leur hégémonie sur l'univers, voici ce qu'il convient de prendre encore en considération. Après la fondation de Rome, sous le régime des rois, les Romains vécurent pendant plusieurs générations dans la sagesse et la modération. Puis le dernier des Tarquins commit des abus de pouvoir qui aboutirent à son expulsion ct à l'avènement d'une constitution mixte combinant le régime monarchique et le régime aristocratique[1]. En même temps, la communauté civique était étendue aux Sabins, mais comme la bonne volonté de ces peuples et d'autres de ses proches voisins n'était pas constante, Rome fut obligée d'étendre son propre territoire en démembrant le leur. Tandis que la puissance des Romains croissait ct progressait de la sorte, ils perdirent subitement et contre toute attente leur capitale, qui leur fut d'ailleurs rendue également sans qu'ils eussent osé l'espérer. Cet événement eut lieu, selon Polybe, dix-neuf ans après la bataille navale d'Ægos Potamos, à la date de la paix d'Antalcidas[2].

Après s'être débarrassés de leurs envahisseurs, les Romains soumirent d'abord tous les peuples latins, puis ils mirent fin à la liberté anarchique et sans limite des Tyrrhéniens et des Celtes de la vallée du Pô[3]. Ils triomphèrent ensuite par les armes des Samnites[4] et, après eux, des Tarentins et de Pyrrhus[5], enfin du reste de l'Italie actuelle à l'exception de la plaine du

1-2. *Notes complémentaires*, p. 240.

3. La « troisième » Guerre Samnite aboutit en 290 à leur écrasement. L'ordre chronologique est ici aussi peu respecté que chez Polybe, I, 6, 4.

4. Allusion probable à la bataille du Lac Vadimon en 282.

5. De 282 à 274.

μερῶν, τῷ μὲν κρατιστεύειν ἐν ἀρετῇ τε καὶ μεγέθει τὰ περιεστῶτα αὐτὴν πρὸς ἡγεμονίαν εὐφυῶς ἔχει, τῷ δ' ἐγγὺς εἶναι τὸ μετὰ ῥᾳστώνης ὑπουργεῖσθαι πεπόρισται.

2. Εἰ δὲ δεῖ τῷ περὶ τῆς Ἰταλίας λόγῳ προσθεῖναί τινα λόγον κεφαλαιώδη καὶ περὶ τῶν Ῥωμαίων τῶν κατασχόντων αὐτὴν καὶ κατεσκευασμένων ὁρμητήριον πρὸς τὴν σύμπασαν ἡγεμονίαν, προσειλήφθω καὶ ταῦτα· ὅτι Ῥωμαῖοι μετὰ τὴν κτίσιν τῆς Ῥώμης βασιλευόμενοι διετέλεσαν σωφρόνως ἐπὶ πολλὰς γενεάς· ἔπειτα τοῦ ἐσχάτου Ταρκυνίου μοχθηρῶς ἄρχοντος, τὸν μὲν ἐξέβαλον, πολιτείαν δὲ συνεστήσαντο μικτὴν ἔκ τε μοναρχίας καὶ ἀριστοκρατίας, | κοινωνοῖς δ' ἐχρήσαντο Σαβίνοις τε καὶ Λατίνοις· οὐκ εὐγνωμόνων δ' οὔτ' ἐκείνων ἀεὶ τυγχάνοντες οὔτε τῶν ἄλλων τῶν πλησιοχώρων ἠναγκάζοντο τρόπον τινὰ τῇ ἐκείνων καταλύσει τὴν σφετέραν ἐπαύξειν. Οὕτω δ' αὐτοῖς κατ' ὀλίγον προϊοῦσιν εἰς ἐπίδοσιν συνέβη τὴν πόλιν αἰφνιδίως ἀποβαλεῖν παρὰ τὴν ἁπάντων δόξαν, παρὰ δόξαν δὲ καὶ ἀπολαβεῖν· ἐγένετο δὲ τοῦτο, ὥς φησι Πολύβιος, ἔτει ἐννεακαιδεκάτῳ μετὰ τὴν ἐν Αἰγὸς ποταμοῖς ναυμαχίαν, κατὰ τὴν ἐπ' Ἀνταλκίδου γενομένην εἰρήνην.

Διακρουσάμενοι δὲ τούτους Ῥωμαῖοι πρῶτον μὲν Λατίνους ἅπαντας ὑπηκόους ἐποιήσαντο, εἶτα Τυρρηνοὺς καὶ Κελτοὺς τοὺς περὶ τὸν Πάδον ἔπαυσαν τῆς πολλῆς καὶ ἀνέδην ἐλευθερίας· εἶτα Σαυνίτας, μετὰ δὲ τούτους Ταραντίνους καὶ Πύρρον κατεπολέμησαν, εἶτ' ἤδη καὶ

TEST. : Pletho a 7 ὅτι Ῥωμαῖοι. Def. E.

6 κατεσκευασμένων A ω' : -σμένον C ‖ 11 ἀριστοκρατίας As : -τείας ω' Pletho ‖ 15 Οὕτω Pletho : οὕτως A ω' ‖ 20 κατὰ Pletho : καὶ A ω' ‖ Ἀνταλκίδου AWsB Pletho : Ἀντιαλκίδου Cv ‖ 24 ἀνέδην Coray : ἄδην A ἅδην ω' ἄδειν W ἄδδην Pletho ἀναίδην iam n² ‖ 25 εἶτ' AC : εἶτα WvsB Pletho.

Pô[1]. Tandis que la guerre était encore en cours de ce côté, ils passèrent en Sicile, enlevèrent l'île aux Carthaginois et se portèrent à nouveau contre les peuples du Pô[2]. La guerre n'était toujours pas terminée dans ce secteur quand Hannibal parut en Italie et que se déclenchèrent successivement la deuxième et bientôt la troisième Guerre Punique, au cours de laquelle Carthage fut détruite[3]. Du même coup, les Romains se rendaient maîtres de la Libye et des possessions enlevées aux Carthaginois en Ibérie. Mais les Grecs, les Macédoniens et les peuples d'Asie en deçà de l'Halys et du Taurus soutinrent alors les Carthaginois qui cherchaient à se soulever et provoquèrent par là-même une nouvelle conquête aux dépens des royaumes d'Antiochos, de Philippe et de Persée. Simultanément, les Illyriens et les Thraces voisins de la Grèce et de la Macédoine se lançaient dans une guerre qui devait durer jusqu'à la soumission complète de tous les peuples sis en deçà de l'Istros et de l'Halys[4].

Le même sort était réservé aux Ibères, aux Celtes et à toutes les autres nations qui obéissent aujourd'hui aux Romains. En effet, l'Ibérie ne cessa de subir le poids de leurs armes jusqu'à ce qu'ils l'eussent entièrement subjuguée, anéantissant d'abord les Numantins[5], puis plus tard abattant Viriathe et Sertorius[6] et finalement réduisant les Cantabres à merci, ce qui fut l'œuvre de César Auguste[7]. La Celtique entière, Cisalpine et Transalpine, avec la Ligystique, ne fut d'abord conquise que pièce à pièce. Mais par la suite, la guerre générale

1. Situation acquise dès 270.
2. La première Guerre Punique s'achève en 241. Celle contre les Celtes occupe les années 225-222, mais elle est précédée d'une expédition contre les Illyriens en 229-228.
3. En 147.
4. *Notes complémentaires*, p. 240.
5. En 133.
6. Respectivement en 139 et en 72.
7. La dernière campagne contre eux, menée par Agrippa, date de 12.

τὴν λοιπὴν τῆς νῦν Ἰταλίας πλὴν τῆς περὶ τὸν Πάδον. Ταύτης δ' ἔτι καθεστώσης ἐν πολέμῳ, διέβησαν εἰς τὴν Σικελίαν, ἀφελόμενοι δὲ Καρχηδονίων αὐτὴν ἐπανῆλθον ἐπὶ τοὺς περὶ τὸν Πάδον· συνεστῶτος δ' ἔτι τούτου τοῦ πολέμου, παρῆν Ἀννίβας εἰς τὴν Ἰταλίαν, καὶ δεύτερος οὗτος πόλεμος πρὸς Καρχηδονίους συνέπεσε, καὶ μετ' οὐ πολὺ τρίτος, ἐν ᾧ κατεσκάφη Καρχηδών· ἅμα δὲ τήν τε Λιβύην ἔσχον Ῥωμαῖοι καὶ τῆς Ἰβηρίας ὅσον ἀφείλοντο τῶν Καρχηδονίων. Συνενεωτέρισαν δὲ τοῖς Καρχηδονίοις οἵ θ' Ἕλληνες καὶ Μακεδόνες καὶ τῆς Ἀσίας οἱ ἐντὸς Ἅλυος καὶ τοῦ Ταύρου, καὶ τούτους οὖν ἅμα συγκατακτᾶσθαι προήχθησαν, ὧν Ἀντίοχός τε ἦν ὁ βασιλεὺς καὶ Φίλιππος καὶ Περσεύς. Καὶ Ἰλλυριῶν δὲ καὶ Θρᾳκῶν οἱ πλησιόχωροι τοῖς τε Ἕλλησι καὶ Μακεδόσιν ἀρχὰς ἔλαβον τοῦ πρὸς Ῥωμαίους πολέμου, καὶ διετέλεσαν πολεμοῦντες μέχρι καταλύσεως ἁπάντων τῶν ἐντὸς Ἴστρου καὶ τῶν ἐντὸς Ἅλυος.

Τὰ δ' αὐτὰ ἔπαθον καὶ Ἴβηρες καὶ Κελτοὶ καὶ ἅπαντες οἱ λοιποί, ὅσοι Ῥωμαίων ὑπακούουσι· τήν τε γὰρ Ἰβηρίαν οὐκ ἐπαύσαντο ὑπαγόμενοι τοῖς ὅπλοις, ἕως ἅπασαν κατεστρέψαντο, Νομαντίνους τε ἐξελόντες καὶ Οὐρίαθον καὶ Σερτώριον ὕστερον διαφθείραντες, ὑστάτους δὲ Καντάβρους, οὓς ⟨κατέλυσεν⟩ ὁ Σεβαστὸς Καῖσαρ· τὴν ⟨δὲ⟩ Κελτικὴν ἅπασαν τήν τε ἐντὸς καὶ τὴν ἐκτὸς σὺν τῇ Λιγυστικῇ πρότερον μὲν κατὰ μέρος ἀεὶ προσήγοντο, ὕστερον δὲ

TEST. : Pletho. Def. E.

---

4 τούτου om. CW ‖ 9 συνενεωτέρισαν sB Pletho : -τέρησαν ACWv ‖ 19 ὑπακούουσι n Pletho : ἐπακούουσι A ω' Jones ‖ 21 Νομαντίνους $AC^{pc}s^{pc}$ Pletho B^{s} : -τήνους ω' ‖ Οὐρίαθον Casaubon : Οὐρείεθον A ω' Οὐρίεθον Pletho ‖ 23 κατέλυσεν Casaubon : om. A ω' Pletho ; cf. supra III, 3, 8 (t. II, p. 59, 17) ‖ δὲ add. n^{s} Kramer : om. A ω' τε Pletho.

commencée par le dieu César et continuée par Auguste[1] livra ces pays d'un seul tenant à l'empire romain. Ils servent aujourd'hui, en raison de leur situation géographique, de bases de départ à la guerre que les Romains mènent contre les Germains et qui a déjà valu à leur patrie le lustre de quelques processions triomphales[2]. En Libye, enfin, tous les peuples qui ne relevaient pas de Carthage avaient cherché la protection de rois eux-mêmes sujets de Rome, et s'il arrivait que ces rois se révoltassent, ils étaient renversés[3]. Quant à l'attribution récente de la Maurusie et de plusieurs régions de la Libye à Juba, elle s'explique par sa bonne volonté à l'égard des Romains et son attitude amicale[4]. Les choses se sont passées de la même manière en Asie : ses populations, à l'origine, étaient gouvernées par des rois sujets de Rome, mais aujourd'hui, du fait que ceux-ci s'étaient peu à peu ou éteints, comme ce fut le cas des Attalides et des dynasties de Syrie, de Paphlagonie, de Cappadoce et d'Égypte, ou révoltés et dès lors condamnés à perdre leur trône, ce qui arriva à Mithridate Eupator et à Cléopâtre d'Égypte, toutes les nations sises en deçà du Phase et de l'Euphrate, sauf quelques tribus arabes, se trouvent soumises soit aux Romains, soit à des souverains désignés par eux[5]. Les Arméniens et les peuples connus sous le nom d'Albaniens et d'Ibères qui habitent en arrière de la Colchide n'ont besoin que de la présence d'un gouverneur romain : ils sont parfaitement dociles, et s'il leur arrive de se rebeller, c'est à cause des occupations qui détournent l'attention des Romains[6]. On peut en dire autant des peuples qui vivent au delà de l'Istros, tout autour du Pont-Euxin, compte non tenu des habitants du Bosphore, qui font preuve de soumission, et des Nomades, qui ne sont bons à rien à cause de leur caractère insociable et qu'il suffit de surveiller. Le reste de l'Asie est occupé principalement par des Scénites

1-6. *Notes complémentaires*, p. 241.

Καῖσαρ ⟨ὁ⟩ Θεός, καὶ μετὰ ταῦτα ὁ Σεβαστὸς κοινῷ πολέμῳ καὶ ἀθρόως κατεκτήσαντο, νυνὶ δὲ Γερμανοῖς προσπολεμοῦσιν, ἀπὸ τούτων ὁρμώμενοι τῶν τόπων ὡς οἰκειοτάτων, καί τισιν ἤδη θριάμβοις κεκοσμήκασιν ἀπ' αὐτῶν τὴν πατρίδα. | Τῆς δὲ Λιβύης, ὅση μὴ Καρχηδονίων, βασιλεῦσιν ἐπετέτραπτο ὑπηκόοις οὖσιν, ἀφιστάμενοι δὲ κατελύοντο · νυνὶ δ' εἰς Ἰούβαν περιέστηκεν ἥ τε Μαυρουσία καὶ πολλὰ μέρη τῆς ἄλλης Λιβύης διὰ τὴν πρὸς Ῥωμαίους εὔνοιάν τε καὶ φιλίαν. Τὰ δ' ὅμοια καὶ περὶ τὴν Ἀσίαν συνέβη · κατ' ἀρχὰς μὲν διὰ τῶν βασιλέων διῳκεῖτο ὑπηκόων ὄντων, ὕστερον δ' ἐκλιπόντων ἐκείνων, καθάπερ τῶν Ἀτταλικῶν βασιλέων καὶ Σύρων καὶ Παφλαγόνων καὶ Καππαδόκων καὶ Αἰγυπτίων, ⟨ἢ⟩ ἀφισταμένων καὶ ἔπειτα καταλυομένων, καθάπερ ἐπὶ Μιθριδάτου συνέβη τοῦ Εὐπάτορος καὶ τῆς Αἰγυπτίας Κλεοπάτρας, ἅπαντα τὰ ἐντὸς Φάσιδος καὶ Εὐφράτου πλὴν Ἀράβων τινῶν ὑπὸ Ῥωμαίοις ἐστὶ καὶ τοῖς ὑπ' ἐκείνων ἀποδειχθεῖσι δυνάσταις. Ἀρμένιοι δὲ καὶ οἱ ὑπερκείμενοι τῆς Κολχίδος, Ἀλβανοί τε καὶ Ἴβηρες, παρουσίας δέονται μόνον τῶν ἡγησομένων, καλῶς δὲ κρατοῦνται, νεωτερίζουσι δὲ διὰ τὰς τῶν Ῥωμαίων ἀπασχολίας, καθάπερ καὶ οἱ πέραν τοῦ Ἴστρου τὸν Εὔξεινον περιοικοῦντες πλὴν τοῦ Βοσπόρου καὶ τῶν Νομάδων · τὸ μὲν γὰρ ὑπήκοον, τὸ δ' ἄχρηστον εἰς πᾶν ⟨διὰ⟩ τὸ ἀκοινώνητον, φυλακῆς δὲ μόνον δεόμενον ·

TEST. : Pletho. Def. E.

---

1 ὁ sB : om. A ω' Pletho ‖ 2 ἀθρόως As et fortasse B^{ac} : ἀφόως CWv ἀφόβως B^{pc} καὶ ἀθρόως om. Pletho (apparet eum uerba καὶ ἀφόως sensu carentia legisse) ‖ 4 θριάμβοις B^{2} : θριαμβίοις A ω' Pletho θριαμβρίοις B ‖ 11 ἐκλιπόντων AWvsB^{2} : -λειπόντων CB Pletho ‖ 13 ἢ add. Coray : om. A ω' τῶν δ' Pletho ‖ 18 Κολχίδος Pletho B^{2} : Καλχίδος A ω' ‖ 19 μόνον CWs et fortasse B^{ac} : μόνων AvB^{pc} Pletho ‖ 24 διὰ add. Pletho : om. A ω'.

et des Nomades, qui résident à des distances inaccessibles. Les Parthes eux-mêmes, bien qu'ils confinent à l'empire romain et qu'ils soient très puissants, ont pourtant fait de telles concessions à la suprématie de Rome et de ses dirigeants actuels qu'ils ont été jusqu'à renvoyer à Rome les trophées dressés autrefois chez eux à l'opprobre du peuple romain[1] et que Phraatès a confié ses fils et petit-fils à César Auguste pour s'assurer obséquieusement son amitié par de tels otages[2]. Bien mieux, les Parthes, aujourd'hui, viennent souvent de chez eux chercher à Rome le prince dont ils désirent faire leur roi et sont vraiment tout près d'abandonner toute leur autorité entre les mains des Romains[3].

Il n'est pas jusqu'à l'Italie elle-même, si souvent déchirée par la guerre civile depuis qu'elle est soumise aux Romains, et jusqu'à la ville de Rome qui n'aient été retenues par l'excellence du régime politique et des chefs de l'empire de tomber plus avant dans l'erreur et le dépérissement. Mais il serait difficile d'exercer un aussi vaste pouvoir autrement qu'en en confiant l'usage à un seul homme, considéré comme un père[4]. Et de fait, jamais il n'a été donné aux Romains et à leurs alliés de jouir de leur prospérité dans une paix aussi durable et dans une surabondance de biens telle que celles qu'ils doivent à César Auguste depuis qu'il a assumé le pouvoir absolu et que continue à le garantir Tibère, son fils et son successeur, lui qui prend l'exemple de son père pour règle de son administration et de ses ordonnances[5], tout comme il est lui-même une règle pour ses fils Germanicus et Drusus dans le concours qu'ils lui apportent.

1. En 20. Les trophées furent remis directement à Tibère, alors en Arménie, et envoyés par lui à Rome.
2. En 10 ou 9 av. J.-C.; Phraatès IV gardait pourtant un fils, dont il espérait faire son successeur. Cf. Strab., XVI, 1, 28.
3-5. *Notes complémentaires*, p. 241.

καὶ τἆλλα δὲ τὰ πολλὰ Σκηνιτῶν καὶ Νομάδων ἐστὶ πόρρω σφόδρα ὄντων. Παρθυαῖοι δέ, ὅμοροί τε ὄντες καὶ μέγιστον δυνάμενοι, τοσοῦτον ὅμως ἐνέδοσαν πρὸς τὴν Ῥωμαίων καὶ τῶν καθ' ἡμᾶς ἡγεμόνων ὑπεροχήν, ὥστ' οὐ μόνον τὰ τρόπαια ἔπεμψαν εἰς Ῥώμην, ἃ κατὰ Ῥωμαίων ἀνέστησάν ποτε, ἀλλὰ καὶ παῖδας ἐπίστευσε Φραάτης τῷ Σεβαστῷ Καίσαρι καὶ παίδων παῖδας, ἐξομηρευσάμενος θεραπευτικῶς τὴν φιλίαν· οἱ δὲ νῦν μετίασιν ἐνθένδε πολλάκις τὸν βασιλεύσοντα, καὶ σχεδόν τι πλησίον εἰσὶ τοῦ ἐπὶ Ῥωμαίοις ποιῆσαι τὴν σύμπασαν ἐξουσίαν.

Καὶ αὐτὴν τὴν Ἰταλίαν διαστᾶσαν πολλάκις, ἀφ' οὗ γε ὑπὸ Ῥωμαίοις ἐστί, καὶ αὐτὴν τὴν Ῥώμην ἡ τῆς πολιτείας ἀρετὴ καὶ τῶν ἡγεμόνων ἐκώλυσεν ἐπὶ πλέον προελθεῖν πλημμελείας καὶ διαφθορᾶς. Χαλεπὸν δὲ ἄλλως διοικεῖν τὴν τηλικαύτην ἡγεμονίαν ἢ ἑνὶ ἐπιτρέψαντας ὡς πατρί. Οὐδέποτε γοῦν εὐπορῆσαι τοσαύτης εἰρήνης καὶ ἀφθονίας ἀγαθῶν ὑπῆρξε Ῥωμαίοις καὶ τοῖς συμμάχοις αὐτῶν, ὅσην Καῖσάρ τε ὁ Σεβαστὸς παρέσχεν, ἀφ' οὗ παρέλαβε τὴν ἐξουσίαν αὐτοτελῆ, καὶ νῦν ὁ διαδεξάμενος υἱὸς ἐκεῖνον παρέχει Τιβέριος, κανόνα τῆς διοικήσεως καὶ τῶν προσταγμάτων ποιούμενος ἐκεῖνον, καὶ αὐτὸν οἱ παῖδες αὐτοῦ, Γερμανικός τε καὶ Δροῦσος, ὑπουργοῦντες τῷ πατρί.

TEST. : Pletho. Def. E. Schol. *Chrest.* VI 44 ad 20 sqq. Τιβέριος κτλ. : Ὅτι Στράβων ὁ Γεωγράφος ἤκμαζεν ἐπὶ τῶν χρόνων Τιβερίου Καίσαρος καὶ τῶν παίδων αὐτοῦ, Δρούσου καὶ Γερμανικοῦ. Schol. A *ibid.* Τότε ἦν ὁ Στράβων. Post 24 τῷ πατρί præbet ω' [præter s] Εἰρηκόσι [-σιν vB] δ' ἡμῖν περὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ τῶν Κελτικῶν ἐθνῶν καὶ τῶν Ἰταλικῶν, quæ sententia initium est libri VII.

---

1 Σκηνιτῶν Pletho : -νητῶν Aω' ‖ 2 μέγιστον Pletho n^pc B^s : μέγιστοι A ω' ‖ 6 Φραάτης ω' Pletho : Φραάτας As ‖ 9 βασιλεύσοντα A Pletho : -σαντα ω' ‖ 11 αὐτὴν τὴν A ω' Pletho : αὐτὴν δὲ τὴν satis eleganter Coray edd. ‖ 15 διοικεῖν A^s Pletho : οἰκεῖν A ω'.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 39.

1. Sous des chefs d'État que Strabon appelle en VII, 5, 3 οἱ νῦν ἡγεμόνες et que Degrassi, 54 ss., identifie à Auguste et Agrippa, associés au pouvoir de 18 à 12. La nouvelle frontière aurait été fixée en 16. S'il s'agit plutôt d'Auguste et de Tibère, comme le veut, fondée sur de moins bons arguments, l'opinion commune, le changement aurait eu lieu entre 6 et 2 av. J.-C. ou 4 et 14 ap. J.-C.

2. Le recul des Étrusques à la fin du v[e] siècle fait progresser le nom d'Italie jusqu'à Naples. Il désigne dès lors une entité plus large que les seules régions grecques. Théophraste, *Hist. plant.*, II, 8, 1, l'applique déjà à la Campanie. La conquête mentionnée par Strabon est donc celle du sud de la péninsule, de la première guerre contre les Samnites en 343 à la chute de Tarente en 272. Voir sur le progrès du nom d'Italie jusqu'à cette date Van Compernolle, 483 ss.

Page 41.

3. 1165,5 km : une pareille mesure ne peut s'appliquer qu'à la longueur de la péninsule, ce qui motive l'insertion de la phrase à cet endroit. Elle se lit cependant dans nos manuscrits avant les mots « Le reste de l'Italie », quelques lignes plus haut, et concerne alors la côte de l'Adriatique entre Ancône et Aquiléia, en contradiction évidente et avec la réalité et avec l'estimation de 2100 stades énoncée auparavant. Comptant les 6300 stades de Gênes à Reggio, Aly restitue Ἰσθμοῦ au lieu de Ἰαπυγίας. Mais comme ὀρῶν, en relation avec le littoral, semble désigner pour Strabon plutôt le point où les Apennins touchent l'Adriatique, et comme ensuite c'est l'Adriatique qui sera décrite, il a paru préférable de reporter cette mesure sur la côte orientale, quitte à admettre un excès de quelque 360 km. On relève, d'ailleurs, un excès similaire un peu plus bas, dans l'évaluation de la longueur moyenne de la péninsule. Ces chiffres, comme les suivants, proviennent d'Artémidore.

Page 42.

2. 1110 km : mesure trop forte de quelque 350 km en ce qui concerne l'Italie et de 300 km pour l'Adriatique, qui compte 800 km de Venise au canal d'Otrante.

3. XXXIV, II, 2 B.-W. Les mesures qui suivent, respectivement 533 et 444 km selon le stade de Polybe, correspondent à peu près à la réalité. Voir les notes 2 et 6 à VI, 1, 11.

4. Cette description de la plaine du Pô, caractérisée par l'accent qu'elle porte sur la fertilité du territoire et sur son peuplement, remonte à Polybe (cf. *Hist.*, II, 15-17), mais probablement à travers Artémidore.

Page 43.

2. Cette seconde opinion, plus développée, remonte au moins aux *Anténorides* de Sophocle (cf. p. 160 Nauck) et probablement jusqu'à Hécatée. Mais Strabon la tient, par Artémidore, de Timée, qui a fourni aussi la citation d'Homère et l'information relative à Denys (cf. Justin, XX, 1, 8, et L. Moretti, Riv. Fil., 80, 1952, 289 ss.). En XII, 3, 25, il cite encore dans ce sens Méandros de Milet (*FGrHist.*, 491 F 4), vraisemblablement tributaire directement d'Hécatée. Voir également Verg., *Aen.*, I, 243 ss.

Page 45.

1. La défaite des Boïens date de 191 et ils disparaissent de l'Italie par expulsion et assimilation. Une branche installée sur le Danube, dont le nom survit dans celui de Bohême, est anéantie par Burébistas, roi des Daces, vers 50 av. J.-C., mais on n'est pas certain qu'elle soit arrivée d'Italie. La source de l'information n'est pas connue à partir de la dernière date compatible avec Posidonius, mais on retrouve quelques éléments de ce récit chez Trogue Pompée, *ap.* Justin, *Hist. Phil.*, *prol.*, 32, ce qui conduit sûrement à Timagène, cité par Strabon en IV, 1, 13 pour d'autres événements. L'anéantissement des Boïens se plaçant dans la période traitée par Strabon dans son œuvre historique, il n'est pas possible de serrer de plus près, à partir de la *Géographie*, l'apport éventuel de Timagène. Comme Polybe en II, 35, 4, Strabon exagère quelque peu l'effet de l'expulsion ; cf. F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, Oxford, 1957, I, 211 ss.

2. Régium Lépidum appartient en réalité à la Cispadane, aussi a-t-on proposé d'autres noms pour ce passage, par exemple Bergomum (Clüver). La faute est évidente, mais probablement imputable plutôt à Strabon ou à son informateur qu'à un copiste plus récent.

4. Le nom de Gaius Scipion n'est pas autrement connu et prête à suspicion, le prénom de Gaius n'étant pas utilisé dans la *gens Cornelia*. La date de cette colonisation, de ce fait, est inconnue.

6. L'étymologie proposée est d'autant moins recevable que la ville portait jusqu'à cette date déjà le nom de Comum. Elle présente cependant l'intérêt de trahir l'origine grecque de toute la digression, probablement attribuable à Timagène.

7. Voir sur cette erreur, dont Polybe est responsable en dernière analyse, la note 4 à IV, 3, 3 (T. II, p. 212).

Page 46.

2. Il ressort de Suétone, *Div. Jul.*, 31, 1, que César avait ordonné la construction d'un *ludus gladiatorius* dès 50. La mention des ἡγεμόνες vise nécessairement une institution postérieure si ce terme, même sans νῦν, désigne Auguste et Agrippa (ou Tibère : voir la note 1 à V, 1, 1, p. 195). Strabon aurait alors inséré de son propre chef dans une description visiblement empruntée à Posidonius cette information de source inconnue. Elle est toutefois si bien liée à son contexte qu'on peut se demander si Posidonius n'avait pas déjà mentionné un établissement de gladiateurs à Ravenne, et cela d'autant plus que César, qui intrigue en Transpadane après sa préture, s'illustre comme édile en 65 en présentant aux jeux le chiffre alors inouï de 320 paires de gladiateurs. Ἡγεμόνες désignerait alors les consuls.

Page 47.

1. 16,65 km : la mesure correspond à la plus grande distance en ligne droite de Spina à la pointe du delta du *Padus vetus*, tel qu'il se présentait à l'époque romaine. Aux v[e] et iv[e] siècles, la ville s'élevait au bord de la mer, sur un cordon de fortes dunes dont le tracé se laisse encore reconnaître de la lagune vénitienne jusqu'à Ravenne (voir N. Alfieri et E. Arias, *Spina*, Munich, 1958, 17 ss. et pl. B et C). Comme le Pseudo-Scylax, § 17, au milieu du iv[e] siècle, la situe déjà à 20 stades de l'embouchure du fleuve, l'auteur évoqué par Strabon est plus ancien que cette date. Il s'agit évidemment d'Hécatée, de qui dérive aussi Eudoxe de Cnide F 358 Lasserre, mais Strabon cite d'après Artémidore, à qui il doit la notice sur Spina et pour l'époque duquel vaut le « aujourd'hui » (cf. St. Byz. s. v. Σπίνα = fr. 42 Stiehle, Plin., *N.H.*, III, 120).

5. Les remparts retrouvés datent de Marc-Aurèle, mais l'emplacement de la ville antique correspond à celui de la ville moderne et la distance à la mer est la même : 11,1 km.

Page 48.

4. Entrées en activité dans la première moitié du ii[e] siècle. Posidonius suivait ici Polybe (cf. Strab., IV, 6, 12).

5. Ou d'eau « potable », si l'on accepte la correction de ποταμίου en ποτίμου. Mais l'opinion défendue par Posidonius contre Polybe affirme la nature fluviale du Timavus et protège la leçon des manuscrits. Le nombre des sources est exactement compté : on en recense moins aujourd'hui, mais on admet qu'il y en avait au moins huit, dont sept karstiennes, avant les modifications du cours de l'Isonzo survenues aux x[e] et xi[e] siècles.

6. Fragment omis par les éditeurs de Polybe. Il est exact qu'à marée haute toutes les sources sauf une contiennent de l'eau de mer (Nissen, II, 233).

7. Cf. Serv., *In Aen.*, I, 246 *Varro enim dicit hunc fluvium de incolis mare nominari.*

8. F 89.

9. Posidonius a raison contre Polybe : résurgence autrefois de l'Isonzo, actuellement de la Recca, le Timavo est séparé de son bassin alpin à l'est de Trieste par le Karst, sous lequel il coule pendant 37 km avant de reparaître dans le golfe de Panzano devant Monfalcone. Le gouffre évoqué par Posidonius est la célèbre gorge de S. Canziano, 18 km E Trieste. La mesure de 130 stades (24 km) est cependant trop faible d'un tiers.

10. Cf. VI, 3, 9. Dans son ensemble, le paragraphe procède d'Artémidore, mais Polybe est à coup sûr l'auteur des moqueries contre la légende de Phaéton, ridiculisée aussi dans les *Histoires*, en II, 16, 13-14. Cette légende remonte elle-même à Timée, selon Polybe (= F 68, cf. Diod., V, 23, 2-5 = F 164), comme celle des îles de l'ambre, les Électrides, issues des larmes des peupliers. Le contexte semble indiquer que la tradition relative à Diomède avait également été exposée par Timée. Mais l'évocation d'Hannibal, à la fin du paragraphe, vient probablement de Polybe.

Page 49.

2. C'est-à-dire à l'époque de Timée, à qui Artémidore doit ces preuves. L'existence d'un sanctuaire du dieu du fleuve est attestée par une inscription de l'époque de Sylla, *CIL*, V, suppl., 380.

3. Rapportés également par Timée. L'anecdote qui suit est l'un de ces récits.

4. Trait typique des contes sur les animaux reconnaissants. Cf. A. Marx, *Griechische Märchen von dankbaren Tieren und Verwandtes*, Stuttgart, 1889, 56 s.

Page 51.

3. Le commencement de ce paragraphe, dû tout entier à Polybe, reprend les faits déjà exposés en V, 1, 6.

4. Il se peut qu'Hérodote ait eu connaissance d'une occupation de la vallée du Pô par les Ombriens, si du moins ce nom désigne chez lui, en IV, 49, 2, un peuple précis. Quoi qu'il en soit, du VIe au IVe siècle, les Étrusques à l'ouest, les Illyriens à l'est, puis les Picentins au sud-est leur ôtent presque tous leurs accès à la mer, notamment sur l'Adriatique, et les ramènent partout aux abords immédiats des Apennins. Le tableau esquissé ici par Strabon d'après Polybe correspond environ à leur situation au début du IVe siècle, avant l'invasion celtique. Les sources en sont inconnues au delà de Polybe.

Page 52.

2. Crémone est en réalité sur la rive gauche du Pô, ce que Strabon semble ignorer, comme il ignore en V, 1, 6 que Régium Lépidum, situé ici à sa juste place, n'est pas en Transpadane. Mais Crémone était reliée à Plaisance par une route directe, comme Régium à Mantoue, d'où, sans doute, ces deux erreurs, dues à la lecture d'un itinéraire mal compris. La description suit ici la Via Æmilia, construite en 187, les deux séries de villes étant nommées d'est en ouest. La source est Polybe pour l'essentiel, mais revu par Artémidore (stade de 185 m !) ; Strabon a ajouté quelques noms d'après l'itinéraire.

3. A l'occasion des foires annuelles de bétail : cf. Varron, *De re rust.*, II, *præf.*, 6. La Via Æmilia ne touche pas la bourgade, qui a été mentionnée seulement à cause de cette fête. On remarquera la transcription Μακροί (grands) pour *Macri* (maigres).

4. Ariminum en 268, Ravenne à une date inconnue. Ravenne est *municipium* et possède depuis la dictature de César le droit romain, mais ce statut n'exclut pas que des colons y aient été installés plus anciennement.

Page 54.

1. C. Flaminius junior, consul avec M. Æmilius Lépidus en 187. S'il est de fait que la Via Flaminia est l'œuvre de C. Flaminius senior, censeur en 220, l'erreur de Strabon n'est cependant que partielle : on attribuera au consul de 187 le raccourci évitant Terni et Spolète et le tracé par la Gola di Furlò et Fano, alors que la première Via Flaminia passait par le col de Plestia et Sénigallia (description dans JRS, 11, 125-190 ; voir aussi Radke, 211 s., et *infra* V, 2, 10). En effet, si deux milliaires d'Æmilius sur l'Æmilia correspondent au tracé de Sénigallia, *CIL*, 1^2, 617 et 618, un troisième, également d'un Æmilius, postule le raccourci et le tracé de Fano (*CIL*, 1^2, 619).

3. Par l'Æsis jusqu'en 232, par le Rubicon probablement dès avant 188 (cf. Radke, 215, l. 17 : remplacer Uso par Rubicon).

4. Le *panicum miliaceum*, selon E. H. F. Meyer, *Botanische Erläuterungen*, 21 s. et 41-52.

Page 58.

1. Le nom de Tarc(h)on est lié à la tradition qui fait venir les Étrusques de Mysie : il serait, ainsi que Tyrrhénos, le fils de Télèphe, selon Lycophron, *Alex.*, 1245-1249. On admet généralement que les deux traditions étaient déjà fondues en une chez Timée, source de Lycophron, peut-être même dans ses sources étrusques. Voir à ce sujet F. Schachermeyr, *Etruskische Frühgeschichte*, Berlin-Leipzig, 1929, 205 ss., et les doutes de F. Jacoby dans les notes relatives à Timée F 62.

2. La tradition le rattachait aux Bacchiades et le faisait contem-

porain de Cypsélos (env. 655-625). Le récit parallèle de Cicéron, *De rep.*, II, 19 ss., est placé par lui sous l'autorité de Polybe, de qui la *Suda* a conservé en partie le passage même résumé ici par Strabon d'après Artémidore (VI, 11 a, 9-15). Pour Polybe, il suivait certainement Fabius Pictor et ce dernier, en partie, Timée.

3. Également Polybe, d'après Fabius Pictor.

Page 59.

1. La notice sur Cæré, avec l'anecdote qui explique ce nom, était tout entière dans le livre VI de Polybe, comme l'abrégé historique contenu dans le paragraphe précédent. Elle s'insérait dans l'histoire des institutions romaines, développement aujourd'hui presque complètement perdu. Sauf pour l'anecdote, prise à Timée, la source de Polybe doit être encore Fabius Pictor, lequel pourrait d'ailleurs avoir également cité l'anecdote d'après Timée. Mais Strabon emprunte vraisemblablement tout le paragraphe à Artémidore (Steinbrück, 69 s., admet une lecture directe de Polybe pour le paragraphe précédent et le premier alinéa de celui-ci). Selon J. Bayet, *Tite-Live* (Coll. Budé), V, Paris, 1954, 169, l'éloge de Cæré aurait pour origine des annales étrusques.

Page 60.

4. A partir d'Hécatée, *FGrHist.*, 1 F 133 (cf. Hdt., VII, 95, 1). La digression sur les Pélasges paraît avoir été empruntée directement au *Catalogue des Vaisseaux* d'Apollodore : voir B. Niese, Rh. Mus., 32, 1877, 289, J. Forderer, 40, W. Aly, 241, et F. Jacoby ad *FGrHist.*, 140 F 21.

5. F 113. L'exposé d'Éphore, limité par Jacoby aux seules affirmations fondées sur Homère et sur Hésiode, a été probablement augmenté par Apollodore des citations plus récentes.

Page 61.

3. Bien que Jacoby ait attribué cette phrase, à cause de ses premiers mots, à la source directe de Strabon, il est certain qu'Éphore est l'inspirateur des auteurs évoqués, car leur preuve est précisément la citation d'Homère alléguée par Éphore à propos de Dodone, capitale religieuse des Épirotes avant les migrations illyriennes.

4. En XIII, 3, 2, Strabon fait allusion à une théorie des Lesbiens selon laquelle ils auraient participé à la guerre de Troie sous la conduite du héros Pylaios, fils de Pélasgos, mentionné dans l'*Iliade* (II, 842). Cette théorie explique notre passage, et les mots Λέσβιοι λέγουσι qui la coiffent en XIII, 3, 2 renvoient certainement en dernière analyse à Hellanicos de Lesbos, grand propagateur de l'hypothèse des Pélasges avant Éphore. Il n'y a

donc pas lieu d'enlever à Éphore, comme le propose Jacoby, la phrase qui précède les mots « C'est ainsi que... ».

5. Fragment de vers (?) d'un auteur inconnu.

Page 62.

1, La double référence surprend. On l'expliquera de la manière la plus satisfaisante non pas en admettant avec J. Mette, qui fait de la seconde le fr. 127 de la tragédie des *Danaïdes* (*Die Fragmente der Tragödien des Aischylos*, Berlin, 1959), une hésitation entre deux tragédies, mais plutôt en supposant un choix entre deux manières de citer les *Suppliantes*, soit par leur titre propre, soit par le titre de la tétralogie à laquelle elles appartiennent, mode courante jusqu'au début du IVe siècle et qui entre encore en ligne de compte pour Éphore.

2. Fr. 228 Nauck : ce sont les premiers vers du prologue. Il ressort du contexte de la citation qu'elle a été rajoutée aux preuves d'Éphore pour les confirmer. On la doit donc à Apollodore.

3. *FGrHist.*, 140 F 21. Anticlidès ayant écrit au plus tôt vers la fin du IVe siècle, la citation appartient également aux adjonctions d'Apollodore.

4. *FGrHist.*, 329 F 1, citation collective fondée sur l'Ἀτθίς encyclopédique de Philochore (cf. 328 F 99-101) et due, sous cette forme, à Apollodore.

Page 63.

1. 800 est le chiffre d'Artémidore, source directe de la série des mesures, et 600 celui d'un auteur cité par lui, probablement Timosthène de Rhodes, dont le traité *Des Ports* a dicté à Ératosthène sa géographie de la Méditerranée occidentale. Avec 600 stades (111 km), Timosthène serrait la réalité de plus près.

5. Ce marbre, le marbre de Carrare, n'est pas utilisé à Rome avant la fin de la République : Mamurra est le premier, entre la fin de la campagne de Pompée en Espagne et l'année 49 (Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6), à s'en être servi pour une demeure privée. L'information peut donc provenir de l'*Histoire de Pompée* de Posidonius. On l'admettra sans peine, également, de ce que Strabon rapporte des bois de l'Étrurie.

Page 64.

4. Le phénomène est relaté par Timée (Lycophr., 1240, et Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 92 παρὰ τοῖς Λίγυσι). L'intermédiaire a chance d'être encore Artémidore plutôt que Posidonius, préféré pourtant par Geffcken, 96. Sur les trois bras antiques de l'Arno, voir les conjectures prudentes d'Almagià, I, 480.

5. 3,7 km, au lieu des 10 km qui séparent actuellement Pise de la mer, du fait du progrès du delta.

Page 65.

1. La légende a été évidemment recueillie par Timée — elle est connexe à la description qui précède — et transmise à Strabon par Artémidore.

2. L'ensemble de l'aperçu sur les avantages économiques de la région pisane reflète des intérêts géographiques typiques de Posidonius, qui en est certainement la source. On appliquera donc la mention « autrefois » à une époque antérieure à Sylla et la mention « aujourd'hui » au temps où Posidonius rédige l'*Histoire de Pompée*. L'évocation de palais au luxe effréné semble viser déjà les constructions de Mamurra sur le Cælius.

3. La colline domine le cours du Cecina de quelque 530 m et correspond parfaitement à la description de Strabon en dépit de l'érosion qu'elle a subie. Posidonius, source de ce passage, pourrait avoir visité les lieux.

4. Cf. T.-Liv., *Per.*, LXXXIX, et Gran. Licin., p. 32 Fleming. La reddition de la ville à Sylla datant de 80, la source est évidemment Posidonius.

5. Sur la source de cette information, voir la note précédente. Ce qui suit, en revanche, relève du témoignage personnel de Strabon, sauf pour l'île d'Æthalia et ses mines, qu'il n'a pas visitées.

Page 66.

4. Le *paradoxon* est connu notamment de Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 93 ; il remonte donc à Timée, probablement à travers Posidonius, qui s'est intéressé à l'industrie d'Æthalia. Nissen, I, 368, suppose que les mineurs revenaient parfois sur des déblais mal exploités, mais il est plus probable que l'extraordinaire richesse des mines a suscité d'elle-même l'explication fantastique rapportée par Strabon. Son caractère fabuleux convient bien, d'ailleurs, à l'imagination de Timée.

5. L'auteur cité est Posidonius, reconnaissable à son goût des comparaisons, plutôt que Timée. La pierre de Rhodes évoquée ici, qu'il connaissait bien, est le λάρτιος λίθος, du nom du lieu où on l'exploitait. C'est un calcaire dur, d'un gris bleuté.

Page 68.

1. Diodore, V, 13, 5, fait au contraire, d'après Timée (F 164), un grand éloge des esclaves corses, témoignage qui vaut évidemment pour une époque plus ancienne. Province romaine, avec la Sardaigne, en droit depuis 259, en fait depuis 238, la Corse se rebelle en 231 et sa pacification s'accomplit seulement sous Sylla, qui y fonde la colonie d'Aléria. Les expéditions mentionnées par Strabon font d'abord penser à celle de C. Cicéreius en 172, dont Tite-Live relate qu'elle ramena 1700 esclaves (XLII, 7, 1). Mais

les autres sont bien postérieures, ce qui conduit à attribuer tout le passage à Posidonius.

2. Énumération empruntée sans doute à Posidonius, dont on ne saurait dire de qui il la tient. Aucun de ces noms ne se retrouve ailleurs, du moins sous cette forme.

Page 69.

1. Exposée par Timée et souvent reproduite d'après lui, notamment par Diodore, V, 15. Les détails que Strabon est seul à citer — nom des Diagesbéens (que E. Wikén, 89, voudrait corriger en 'Ιλιήσιοι pour se rapprocher de Pausanias, X, 17, 6), mention des Étrusques — remontent à cet auteur.

2. L'évocation, assez vague, des Guerres Puniques — la Sardaigne est acquise aux Romains après la première, en 238 — a été ajoutée aux informations de Timée par Posidonius, voire par Strabon lui-même : le fait était banal.

3. De ces quatre peuplades, seuls les Balari sont connus d'autres auteurs. Pausanias, X, 17, 9, en fait des déserteurs de l'armée carthaginoise qui auraient pris possession de l'île au cours du VI[e] siècle et il assure que leur nom signifie *fugitifs* en langue corse. Tite-Live, XLI, 6, 6 et 12, 5, les nomme à propos d'une insurrection matée en 177 par les Romains. A travers Posidonius, Strabon remonte certainement à Timée, source de Pausanias.

4. Le nom, demeuré en espagnol sous la forme *musmón*, et la description correspondent au mouflon d'Europe, dont il existe encore quelques hardes en Corse.

Page 70.

3. Le fragment de périple qui commence ici et conduit jusqu'à Ostie provient d'Artémidore, mais son prélude est de Posidonius, reconnaissable à la mention des mœurs du thon, alors que la manière d'Artémidore est caractérisée par les brèves notices érudites qui accompagnent chaque nom, ainsi que par le stadiasme.

6. 55,5 km : mesure incontrôlable, l'emplacement de la localité entre la Marta et le Mignone n'ayant pas été identifié. On compte en ligne droite 44 km du port de Cos(s)æ à l'embouchure de la Marta, 50 km jusqu'à celle du Mignone.

7. Timée, citant lui-même, probablement, Hellanicos ou quelque atthidographe, comme en V, 2, 3 à propos d'Agylla. Mais le nom de Régisvilla, suscité par des ruines étrusques, est nécessairement plus récent : on en attribuera la mention à Artémidore.

Page 71.

4. Probablement Timée, qui faisait venir les Falisques de Chalcis en Eubée (Justin, XX, 1, 13).

5. On peut penser à Polybe citant une source romaine, en raison de l'exactitude de l'information.

6. Probablement Polybe, citant une autre source romaine. En effet, l'antique Falérii ayant été abandonnée en 241 pour une nouvelle Falérii qui est probablement l'Æquum Faliscum nommée ici, la notice est nécessairement postérieure à cette date. La Via Flaminia, d'autre part, est construite en 220.

Page 72.

2. 222 et 148 km : distances routières correctement relevées sur la Via Cassia, ces chiffres correspondent aux indications de l'*Itinerarium Ant.*, 285 s.

3. L'alinéa entier, comme le montrent d'une part le développement sur les lacs et leurs produits, d'autre part la mention de l'itinéraire d'Hannibal, provient de Posidonius.

4. E. H. F. Meyer, *Botanische Erläuterungen*, 22, distingue dans les deux premières de ces plantes respectivement le vulgaire roseau des étangs, *Typha angustata*, et le *Papyrus Cyperus*, identique au papyrus égyptien et connu pour l'Europe, aujourd'hui, seulement à Syracuse. Quant au troisième nom, il désigne au sens propre la houppe, ou panicule, du roseau et s'appliquerait ici, comme une *pars pro toto*, soit à une variété voisine du roseau des étangs, soit à l'ensemble du genre. Il se peut, cependant, que Strabon ait voulu mentionner seulement le panicule, comme une marchandise.

5. Le récit de Polybe, qui insiste en III, 78,6-80,1 sur la difficulté, mais aussi l'avantage du sentier du marais sur le chemin ordinaire, ne donne aucun nom et ne dit rien ni de l'altitude des cols, ni du fait que le plus bas était gardé et qu'Hannibal s'en empara plus tard. Posidonius a donc suivi une autre source. Il s'accorde en tout point avec Cornélius Népos, *Vit. Hann.*, 4, 2, et pourrait s'être inspiré directement de Silénus Caléacta, que cite Népos (*ib.* 13, 3).

6. Outre les bains de Cæré, déjà mentionnés en V, 2, 3, on peut citer à moins de 60 km de Rome les *Aquæ Apollinares*, entre Galera et Tarquinia (*It. Ant.*, 300, 3, site non identifié), les bains de Vicarello sur la rive nord du lac de Bracciano, *Aquæ Tauri* (Bagni della Ferrata, près de Civitavecchia), etc. La vogue de Baïes étant déjà attestée par Varron, *Sat.*, fr. 44 Bücheler, cette dernière phrase est attribuable à Posidonius. Elle se rattache bien au thème des avantages hydrographiques de l'Étrurie.

Page 73.

2. L'identification du Rubicon n'a pas cessé d'agiter les historiens. Voir à ce sujet les documents de tous genres rassemblés par P. Aebischer, Mus. Helv., 1, 1944, 258-269, qui se prononce pour le Rubicone Cesenate, cours supérieur de la rivière, et pour le Pisciatello, sa moitié inférieure, avec une embouchure tout

près de Villamarina, à 18 km de Rimini. Sur les frontières de l'Æsis et du Rubicon, voir la dernière note à V, 1, 11.

4. La distance exacte étant celle-là même de la Table de Peutinger, 37 milles (54,7 km ; voir P. Aebischer, art. cit., 264), l'auteur suivi doit être Artémidore — 8 stades par mille — plutôt que Polybe.

Page 75.

3. Soit 125 milles (185 km). Ce chiffre se retrouve dans les *Origines* de Caton (fr. 50 Peter) et a été livré par Polybe, qui se fondait sur la longueur de la route traversant la Sabine de Nomentum à la frontière du Picénum (voir plus haut V, 1, 3 et G. Radke, Philol., 103, 1959, 311-317). Mais la description remonte à Artémidore. La Sabine mesure, en réalité, au maximum 90 kilomètres de largeur en ligne droite.

Page 76.

2. En réalité, les Sabins acquièrent à Rome le plein droit de cité dès 268, mais certaines de leurs magistratures subsisteront jusqu'à l'époque impériale *(octoviri)* et le caractère de leur race ne s'est pas altéré. On pourrait donc à la rigueur considérer ce « temps présent » comme étant celui de Strabon, si tout le contexte ne montrait que le jugement porté sur les Sabins est lié à un exposé historique propre à Polybe.

4. La Via Salaria, l'antique voie du sel, remontait la rive gauche du Tibre jusqu'à Érétum, puis quittait le fleuve et s'enfonçait dans les monts de Sabine pour aboutir probablement à Réate, à 72 km de Rome. Le prolongement de 158 km jusqu'à la Mer Adriatique, exécuté en 17 av. J.-C., paraît ignoré de Strabon, ce qui engage à rapporter l'information à Polybe.

Page 77.

4. La mention de deux villes voisines, fondées l'une par Énée, l'autre par Latinus, est unique dans la tradition relative à Lavinium. Mais elle pourrait recevoir une confirmation indirecte dans un passage de Caton qui appelle la nouvelle fondation *Laurolavinium* (fr. 10 et 11 Peter). Ce nom semble, en effet, postuler la réunion des deux cités en une seule. Selon Fabius Pictor, semble-t-il, la tâche de Latinus aurait été d'achever la cité à moitié édifiée par les Troyens (Dion. Hal., 1, 59, 2). La légende des deux villes devait expliquer la dénomination *Laurentes Lavinates* préservée par plusieurs inscriptions. Mais il se peut aussi qu'on ait cru à l'existence d'une première ville au lieu de la rencontre de Latinus et d'Énée, occupé dès le VIe siècle par le sanctuaire des *Penates* découvert en 1959 à Madonella, à 300 m au plus du rempart de Lavinium (sur la disposition de celui-ci et sa signification « latine », voir A. Alföldi, 250-271).

Page 79.

4. A. Alföldi, 297 s., distingue cependant les *Ambaruia* de la fête restaurée des Arvales, donc du culte de *Dea Dia*, et conteste dès lors la localisation classique de Festi. S'il s'agit plutôt des *sacra* évoqués par Ovide en date du 23 février (au lieu du mois de mai), on pourrait songer à chercher Festi un peu plus loin que l'endroit où la Via Laurentina quitte la Via Ostiensis, par exemple là où elle franchit la frontière naturelle du Fosso delle Tre Fontane, à 5 milles et demi (8 km) du centre de Rome.

Page 81.

2. Sur l'origine du culte d'Héraclès à Rome, voir J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, 1957, 123 s., et les deux thèses du même auteur, *Herclé* et *Les origines de l'Hercule romain*, Paris, 1926.

4. Tarquin le Superbe, fils de l'Ancien selon la version de Fabius Pictor, F 7 (cf. F 10), ou son petit-fils, selon quelques auteurs, dont L. Piso Frugi, fr. 15 Peter.

Page 82.

2. Situation valable depuis la fondation de la colonie de Circéi, attribuée traditionnellement à Tarquin le Superbe (T.-Liv., I, 56, 3). Diodore, XIV, 102, suivant une tradition différente de celle de Polybe et Strabon, indique la date 393, plus vraisemblable. Le *Périple* du Pseudo-Scylax, qui date au plus tard de 350, fixe également la limite du Latium à cet endroit (§ 8).

3. Ces frontières sont définitivement atteintes à la fin du IVe siècle.

Page 83.

2. 35,15 km : distance comptée le long du fleuve et relativement exacte. Comme les transbordements sur les *lenunculi auxiliares*, conséquence du développement du tonnage des vaisseaux marchands, ne se généralisent pas avant la fin du IIe siècle, la description de Strabon ne saurait remonter plus haut qu'Artémidore ; mais il suit ici Posidonius. Elle se retrouve en partie chez Denys d'Halicarnasse, III, 44, qui mentionne aussi la fondation d'Ostie par Ancus Marcius. Voir en général J. Le Gall, *Le Tibre, fleuve de Rome dans l'Antiquité*, Thèse, Paris, 1951, 68 ss.

3. Cette tradition est connue déjà d'Ennius, *Ann.*, fr. 144 Vahlen. Elle est absolument contredite par les textes historiques et les fouilles, qui fixent la fondation d'Ostie à 335 (J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Thèse, Paris, 1919, 1-38, et J. Le Gall, *o. c.*, 64).

5. C'est à Antium, notamment, qu'au cours de la dernière décennie du Ier siècle une ambassade romaine vint offrir à

Auguste le titre de *pater patriæ*, qu'il finira par accepter en 2 av. J.-C. (Suet., II, 58). Le renseignement « actuel » de Strabon est donc valable au moins dès l'époque de cette ambassade.

Page 84.

1. Antium est soumise par les Romains en 338, tandis qu'Alexandre I d'Épire, dont il s'agit ici, meurt vers 330 : l'ambassade mentionnée a donc eu lieu entre ces deux dates. Celle qu'envoie plus tard Démétrios Poliorcète est antérieure à 283, date de sa mort. Les deux informations remontent évidemment à la même source, peut-être Timée.

2. *Venus Frutis* selon L. Cassius Hémina, fr. 7 Peter. On tend à reconnaître dans *Frutis* une adaptation étrusque du nom d'Aphrodite, qui attesterait l'origine étrangère de son culte dans le Latium et la date relativement récente de celui de Vénus (en dernier lieu R. Schilling, *La religion romaine de Vénus*, Paris, 1954, 75-89, et C. Koch, Hermes, 83, 1955, 15 s.).

7. La ville de Circéi occupait déjà à l'époque d'Artémidore l'emplacement du village actuel de S. Felice, au pied du mont, tandis que la ville la plus ancienne, signalée aujourd'hui par les restes d'un mur en appareil polygonal, s'élevait en acropole sur le Monte della Cittadella, ou Cittadella Vecchia, éminence haute de 300 m, au nord du Monte Circeo.

8. On admet que le sanctuaire était situé au sommet du Monte Circeo, où l'on a retrouvé les vestiges d'une terrasse supportant probablement un temple. L'autel d'Athéna, en revanche, n'a pas été localisé.

9. L'information vient d'Artémidore, qui s'en rapportait peut-être à Timée.

Page 85.

4. En dépit de l'expression μιμολογεῖσθαι, qui pourrait faire penser au mime (cf. Cic., *Ep. ad fam.*, VII, I, 3 *Græcos aut Oscos ludos*), il s'agit ici de l'atellane, demeurée dans la tradition romaine comme le divertissement osque par excellence. Les jeux évoqués par Strabon pourraient être les *Ludi romani*, où les représentations théâtrales ont été introduites par Livius Andronicus depuis 270. Son témoignage sur l'usage de la langue osque vaut probablement pour l'époque de Polybe, source de l'alinéa, car Varron, *De ling. lat.*, VII, 29, fait allusion déjà à des adaptations d'atellanes en langue latine.

Page 86.

3. Artémidore doit probablement les deux étymologies à Timée, et cela d'autant plus qu'elles veulent appuyer des traditions relatives à la colonisation étrangère sur sol italien. La première se rattache à une théorie faisant des Sabins des Lacédé-

moniens débarqués à Formies au temps de Lycurgue, théorie qui a passé de Timée d'une part à Zénodote de Trézène (env. 150 av. J.-C. : *FGrHist.*, 821 F 3), d'autre part à Trogue Pompée (Justin, XX, 1, 14). La seconde appartient à la légende d'Énée, représentée d'abord vers 350 par Alcimos de Syracuse (*FGrHist.*, 560 F 4) et peut-être déjà par Hellanicos. De Timée, elle a passé chez Virgile, *Aen.*, VII, 1 ss., qui nomme la nourrice Caiéta. Elle peut être aussi ancienne que l'explication du nom de Rome par la Troyenne Rhomé, avancée par Callias de Syracuse, un devancier de Timée (*FGrHist.*, 564 F 5). Timée lui-même préférait encore l'étymologie par Aiétès, le frère de Médée (Diod., IV, 56 = F 85).

5. Il s'agit du lieu-dit *Spelunca*, représenté aujourd'hui par Sperlonga (17 km SE Terracina), au sud duquel se trouvent les cavernes mentionnées ici, en particulier celle de Tibère citée par Tacite, *Ann.*, IV, 59. Les adjectifs utilisés par Strabon pour décrire les résidences romaines conviennent à des constructions difficilement antérieures à la fin de la république et font conclure à un témoignage personnel ajouté à la description d'Artémidore.

Page 88.

1. L'histoire du développement de Rome retracée dans la première partie de ce chapitre est certainement inspirée de Polybe. On relèvera notamment le thème πρὸς ἀνάγκην οὐ πρὸς αἵρεσιν, typique de Polybe (cf. V, 12, 3 et A. Mauersberger, *Polybios-Lexikon*, I, 93), et sa dynamique particulière, qui le fait valoir jusqu'à la fin de l'alinéa.

2. La traduction tente d'atténuer l'oxymoron du texte grec οὔτε γὰρ.... οὔτε : sans le dire, Strabon veut expliquer à la fois pourquoi l'enceinte comprenait le Cælius et l'Aventin et pourquoi elle ne comprenait pas aussi le Quirinal, ce qui eût été logique.

Page 89.

1. Ce tableau des transformations incessantes de Rome fait penser d'abord à l'essor de la ville sous l'empire. Mais on ne peut le séparer, pour le sens, du développement qui précède et rien n'empêche de le rapporter encore à Polybe, si l'on songe au prodigieux accroissement de la population et du commerce attesté pour son époque par le pavage progressif des principales rues, l'édification de nombreux portiques et l'amplification du réseau des égouts. Dans cette hypothèse, l'extrait de Polybe se poursuivrait jusqu'à la fin de l'alinéa, où paraît d'ailleurs le nom des Marses, depuis longtemps hors d'usage en tant que terme géographique à l'époque de Strabon. Mais on peut aussi penser à Posidonius à cause des échos possibles de V, 2, 5 dans les dernières phrases de l'alinéa.

Page 90.

2. Développement du thème de la πρόνοια, ce paragraphe sur l'activité des édiles romains appartient en propre à Strabon. On y discerne sans peine l'écho de la propagande impériale, où *cura* et *providentia* expriment à l'envi le dévouement du prince au bien public. Voir à ce sujet J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, 1953, 192 ss. et 210 ss.

3. C'est le programme exposé par Vitruve, I, 4, 16 - 6, 12, d'après ses modèles grecs.

Page 91.

1. La réorganisation du système de distribution des eaux à Rome est l'œuvre la plus fameuse d'Agrippa, qui la commence en 33, au moment où il reçoit l'édilité, et l'achève en 19 par l'inauguration de l'Aqua Virgo. Quant aux monuments dont parle Strabon, les principaux d'entre eux sont, dans l'ordre chronologique de leurs dédicaces, les *Sæpta Julia* en 26, le Portique de Neptune, les Thermes d'Agrippa et le Panthéon en 25, le Pont d'Agrippa et les *Horrea Agrippiana* en 19, enfin le Portique Vipsania, achevé en 13 ap. J.-C. et donné au peuple avec le *Campus Agrippæ* après la mort d'Agrippa. Voir M. Reinhold, *Marcus Agrippa, A Biography*, Columbia University, 1933, 74 ss., 95 ss. et 135 ss.

2. La partie sud du Champ de Mars, appelée tantôt *prata Flaminia* (T.-Liv., III, 54, 15 et 63, 7), tantôt *Flaminius campus* (Varr., *De ling. lat.*, V, 154), parce qu'elle bordait la Via Flaminia. Il n'y a pas de raison suffisante de retarder la phrase consacrée à cette région jusque après la description du tombeau d'Auguste, de manière à regrouper tous les monuments appartenant au Champ de Mars proprement dit, comme le voulait A. W. van Buren, The Ann. of the Brit. School at Athens, 22, 1916/1918, 48 s. : Strabon évoque successivement la plaine du Champ de Mars, les monuments du Campus Flaminius et le tombeau impérial sans se soucier de leur topographie, comme l'aurait fait, au contraire, et pour des fins bien différentes, un périégète tel que Pausanias.

Page 92.

1. Si l'érection du Mausolée et la plantation du bois qui le décore s'effectuent en 28 déjà, la mention de la tombe d'Auguste et de son bûcher est nécessairement postérieure à l'an 14 ap. J.-C. Il faut donc que Strabon ait visité Rome après cette date.

2. C'est-à-dire le Portique de Livie, dédicacé en 7 après J.-C. Sa façade sud se déployait au nord des ruines actuelles de la Domus Auréa, de l'autre côté du jardin public qui occupe aujourd'hui l'espace intermédiaire. Sa façade nord bordait le

Clivus Suburanus et se trouvait ainsi dominer tout le vallon de Subure jusqu'au Forum républicain.

3. Comme les autres descriptions de routes, celle-ci remonte probablement à Artémidore, qui paraît d'ailleurs avoir utilisé Polybe. La mention de Fabratéria Nova appartient au seul Artémidore, puisque cette localité a été construite en 124 seulement.

Page 94.

3. Détruite en 124, la ville de Frégellæ ne conserve que ses temples, à côté d'un village mentionné encore à propos de prodiges survenus en 65 av. J.-C. (Jul. Obseq., 52). Le témoignage conservé par Strabon vaut pour l'époque d'Artémidore, source du paragraphe.

4. *It. Ant.*, 302, 3, indique 12 milles (17,76 km) vers Rome, 11 (16,28 km) vers Préneste, chiffres qui s'accordent mieux avec le système de Polybe, donnant ici respectivement 100 et 92 1/3 stades, qu'avec celui de Strabon (96 et 88 stades). Artémidore aura donc pris pour base une description de Polybe.

Page 95.

3. Construite probablement par M. Valérius Messalla en 154 jusqu'à Alba Fucens, elle est prolongée d'abord jusqu'à Cerfennia en territoire marsique, puis jusqu'à Corfinium, mais seulement après l'époque d'Artémidore, dont Strabon représente ici le témoignage : en territoire non latin, elle ne pouvait porter le nom de Via Valéria, ce qui interdit de donner un sens strict aux termes « conduit jusqu'à ». Il n'y a cependant pas lieu d'opposer formellement à Strabon l'inscription datant de 49 après J.-C. la construction du tronçon entre Cerfennia et Corfinium (*CIL*, IX, 5973 ; en dernier lieu Fraccaro, 276 s.) : Ovide, *Trist.*, IV, 10, 4, atteste l'existence de milliaires jusqu'à Sulmo.

Page 96.

1. La mention des eaux curatives est un thème favori de Posidonius (voir plus haut V, 2, 9 et 3, 1 et 7). Les *Albulæ* sont des eaux sulfureuses blanches — d'où leur nom — qui forment un petit lac à 2 km au nord de Bagni (7 km OSO Tivoli) et portent aujourd'hui encore le nom d'Acque Albule. Les *Labanæ*, également sulfureuses, jaillissent à 1 km au sud de Bagni et forment le Lago di S. Giovanni, dit aussi Bagni di Grotta Marozza. Les carrières de travertin les plus importantes étaient toutes proches des *Aquæ Albulæ*.

2. 18,5 km (on en compte 16 à vol d'oiseau) : l'évaluation remonte sans doute à Artémidore, qui a aussi fourni les mesures qui suivent et l'information sur l'origine grecque des deux cités.

3. On comptait 23 milles, soit 184 stades (34,04 km), de Rome à Préneste, 20 milles, soit 160 stades (29,6 km), de Rome à Tibur selon *Itin. Ant.*, 302, 4 et 309, 1, mais Artémidore indique lui-

même 147 stades pour Tibur (fr. 38 Stiehle = p. 52 Hagenow) et il y a lieu de penser que son chiffre pour Préneste différait aussi de celui des *Itinéraires* plus récents.

4. Tibur est πόλις Ἑλληνὶς τὴν ἀρχὴν selon Artémidore (cf. note précédente), et Caton, *Orig.*, fr. 56 Peter, la disait fondée par un fils d'Amphiaraos venu en Italie avec Évandre, ce qui permet de faire remonter l'information par exemple à Timée, ou même à Éphore. Quant à Préneste, son nom de Polystéphanos se retrouve chez Étienne de Byzance, mais appliqué à Tibur, dans le même passage où Étienne cite Artémidore : il y a eu évidemment confusion de la part d'Étienne ou de son abréviateur dans la lecture du texte plus complet d'Artémidore. Pline, *N. H.*, III, 64, connaît à cette cité le nom de *Stephane* et la tradition grecque, rapprochant πρῖνος, *chêne*, de *Præneste*, allègue un oracle de Circé qui aurait conduit les Grecs au lieu où ils verraient des paysans couronnés de chêne (Aristoclès, *FGrHist.*, 831 F 2).

5. 370 m, évaluation correcte (on compte 347 m entre le pied de la ville actuelle de Palestrina et le sommet du piton rocheux sur lequel se dresse le château de S. Pietro). L'information, avec tout ce qui suit, est de Posidonius.

Page 97.

2. Soit 20 milles, alors que les *Itinéraires* en indiquent 16 (*Itin. Ant.*, 107, 1, *Burdigal.*, 612, 2), mais Artémidore comptait jusqu'au *Nemus Dianæ*, ce qui correspond, avec 29,6 km, à la réalité.

Page 98.

1. Une légende conservée par Servius, *In Aen.*, VI, 136, apparente plus précisément la déesse de Némi à la Tauropole de Tauride en racontant que son culte aurait été institué par Oreste lui-même, quand il fuyait la Tauride après avoir tué Thoas : le rite du meurtre du prêtre en aurait conservé le souvenir, d'où, chez Strabon, la mention de rites scythiques. Il apparaît donc qu'Artémidore est tributaire à son tour d'une tradition plus ancienne, celle-là même dont Caton, *Orig.*, fr. 71 Peter, relate un autre épisode, peut-être emprunté en dernière analyse à l'*Orestie* de Stésichore. Il se peut que cette tradition ait été transmise par Timée, comme dans tant d'autres cas.

Page 99.

2. Le rapprochement entre le phénomène du Lac Fucino, typique pour un poljé karstique, et les intermittences de l'Aménanos, qui sont, elles, d'origine volcanique, conviendrait à la manière de Posidonius. Mais les deux prodiges ont passé très tôt dans la littérature paradoxographique, où ils sont attestés le second par Ovide, *Met.*, XV, 279, le premier par Philostéphanos de

Cyrène, fr. 23, ce dernier d'après Timée. Aussi peut-on admettre que Timée les avait déjà comparés l'un à l'autre. En revanche, les explications proposées proviennent d'Artémidore ou de Posidonius.

3. L'information est romaine d'origine. On croyait que l'Aqua Marciana, amenée à Rome entre 144 et 140 par le préteur urbain Q. Marcius Rex et captée dans la vallée de l'Aniene au-dessus de Subiaco, provenait d'une rivière prenant sa source dans les Abruzzes, traversant le Lac Fucino sans y mêler ses eaux, s'enfonçant ensuite sous la vallée du Liris et les Monts Simbruini et ressortant enfin à l'endroit même du captage après un parcours souterrain de 30 km (Plin., *N. H.*, II, 224 et XXXI, 41, Stat., *Silv.*, I, 5, 26).

4. Notamment Syphax en 203, Persée en 168 et Bituit l'Arverne en 121 : l'information vient de Posidonius.

Page 100.

3. Vers 390 av. J.-C., information fournie à Artémidore par Timée.

4. Une succession d'erreurs banales à partir de ΠΟΛΕΝΤΙΑ pouvait aboutir à Πνευεντία, leçon des manuscrits, d'où la correction admise ici. Reliée à Septempéda par une route de 20 km, comme Septempéda l'est à Auxumum, il était normal que Pollentia fût nommée avant Potentia, bien qu'elle soit plus méridionale et que la description coure du nord au sud. Une autre route, d'ailleurs, conduisait de l'une à l'autre.

Page 101.

4. L'affirmation ne vaut pas pour les Frentans, dont le territoire borde l'Adriatique sur près de 100 km.

5. Le souvenir de cette guerre ne s'est pas conservé ailleurs. Il s'agit sans doute d'une aide que ces peuples auraient apportée aux Èques et aux Volsques dans leurs luttes contre Rome au cours de la seconde moitié du IVe siècle : dès 308, ils recherchent tous l'alliance romaine (E. Pais et J. Bayet, *Histoire romaine*, I, 144). La partie historique de cette notice provient de Posidonius.

6. Allusion probable à la deuxième Guerre Punique : voir la liste des contingents alliés en 225 chez Polybe, II, 24, 12.

7. La confédération marsique s'organise en 90 et se dissout en 87 après la victoire de Sylla.

8. Même orthographe chez Velléius Paterculus, II, 16, 4, tandis que Diodore, XXXVII, 2, 7, qui suit cependant Posidonius, donne *Italia*, graphie des monnaies de la sécession (*Italia* et osc. *Vitelliu* : inventaire dans A. H. J. Greenidge et A. M. Clay, *Sources for Roman History 133-70 B. C.*[2], Oxford, 1960, 282 s.).

Page 103.

1. Artémidore s'appuyait ici sur Timée. En effet, la répression de la piraterie sur cette côte date, selon Diodore, XVI, 5, 3, de Denys le Jeune.

2. Erreur évidente : le Sagros (Sangro) débouche au sud-est d'Orton et son cours n'a jamais pu servir de frontière entre les Péligniens et les Frentans, pas même, comme l'admettrait à la rigueur Aly, 259 ss., dans sa partie supérieure. La seule rivière entrant en ligne de compte est le Clocoris de la Table de Peutinger, l'actuel Foro, à mi-chemin entre Aternum et Orton. Mais il fait frontière seulement entre les Frentans et les Marrucins. Aucune correction simple ne s'imposant, on doit croire à l'erreur et l'attribuer à Strabon ou à Artémidore. Elle a pu naître du résumé maladroit d'une description plus complète et plus compliquée.

5. Le nom était déjà chez Polybe (voir la citation plus bas), mais il est beaucoup plus ancien et Artémidore, qui a fourni l'armature de cet alinéa, le tient probablement de Timée.

Page 104.

2. Les Samnites chassant les Étrusques de Capoue en 474 et s'installant à leur place en 471, toute la notice attribuée ici à ces « autres » historiens pourrait remonter à la fin du v[e] siècle. Mais le thème de la succession des conquérants cédant à l'attrait des terres riches et se laissant ensuite gagner par l'indolence est typique d'une historiographie plus tardive. On songera en première ligne à Timée, qui a pu connaître encore la conquête romaine de la Campanie, terminée vers 295, et qui est la source ordinaire d'Artémidore.

3. L'absurdité de l'étymologie d'un nom prétendu étrusque par un mot latin, *caput*, saute aux yeux. On peut se risquer à l'attribuer à Timée, alors que ni Polybe, ni surtout Posidonius ne sauraient en être tenus pour responsables. Il semble d'ailleurs que Polybe fasse allusion en II, 17, 2 à l'historien qui, décrivant la puissance antique des Étrusques, savait les représenter à la fois en Campanie et en Gaule Cisalpine, attirés dans ces deux contrées par la fertilité de la terre : qui a pu lui faire connaître cette situation et sa cause sinon précisément Timée ?

4. L'information vient de Posidonius, comme tout l'alinéa. Mais Posidonius l'avait recueillie de témoins dont les dires ne pouvaient être contrôlés, d'où cette forme de citation.

5. C'est-à-dire peu avant l'époque de Posidonius. En *N. H.*, III, 60, Pline se fait l'écho d'un éloge identique de la Campanie, qui remonte probablement aussi à Posidonius, par Varron, et où l'on note la même comparaison entre les richesses céréalières et les richesses vinicoles : *ut veteres dixere, summum Liberi Patris cum Cerere certamen*. Selon Athénée, I, 26[d], il fallait laisser vieillir le Surrentinus pendant 25 ans avant de pouvoir le boire.

Page 105.

4. Les données archéologiques en font remonter la fondation aux alentours de 750, mais quelques poteries d'argile locale et de facture déjà grecque attestent la présence d'artisans grecs dans l'île dès la première moitié du VIIIe siècle (R. M. Cook, JHS, 66, 1946, 81, et E. D. Phillips, JHS, 73, 1952, 56). L'information, légèrement inexacte puisque la fondation de Pithécusses sur l'île d'Ischia a précédé celle de Cumes, provient d'Éphore, comme l'essentiel du récit qui suit. On y discerne une polémique contre la tradition qui avantageait les seuls Chalcidiens. Cf. F. Jacoby *ad FGrHist.*, 70 F 134, et Forderer, 33 s.

5. La référence conduit à Timée. Cf. Lycophr., 68 ss., et Diod., IV, 21, 5 ss. (= Timée F 89).

6. En 421. L'évocation de la cruauté des Campaniens (il s'agissait déjà des Samnites installés en Campanie) postule un témoignage contemporain. On peut songer à Philistos, dont le récit aurait été transmis par Timée, peut-être déjà par Éphore (cf. Diod., XII, 76, 4).

7. L'étymologie se retrouve chez Servius, *In Aen.*, VI, 2, qui la tient de Timée par Artémidore et Varron (Geffcken, 145). Elle se rattache à un récit de la fondation de Cumes qui ne mentionnait pas les Cuméens d'Éolie, donc antérieur à Éphore. Peut-être est-elle déjà connue de Pindare, qui dit de Cumes, sans l'avoir vue, *Pyth.*, I, 18, ταί θ' ὑπὲρ Κύμας ἁλιερκέες ὄχθαι.

Page 106.

6. Le terme est d'Éphore (F 134) et s'accorde mal avec ce qui est dit ensuite de l'ouverture de l'Averne sur le Lucrin (et non sur la mer). Pour Timée, en revanche, l'Averne est un lac (F 57 et Lycophr., 704).

7. La réflexion est de Strabon. En 37-36, en effet, Agrippa avait transformé l'Averne en port de guerre et l'avait relié au Lucrin par un canal. Mais ce port avait été remplacé peu de temps après, probablement dès 26, par celui de Misène, beaucoup plus propre à cet office. Voir M. Reinhold, *Marcus Agrippa*, 30 ss. et 74, et F. Sbordone, Atti del XVII Congr. Geogr. It., Bari, 1957, 596.

Page 107.

4. Les eaux thermales sont celles de Baïes. Le Lac Achérusien, aujourd'hui Lago del Fusaro, est une lagune située à 2 km au sud de Cumes. Les deux mentions proviennent d'Éphore, mais celui-ci avait ignoré, sans doute, le vrai Lac Achérusien et donné son nom au Lucrin, puisqu'il l'associait aux sources thermales qui, en réalité, alimentent ce dernier et non l'autre.

Page 108.

2. Allusion possible à l'oracle de Cumes, lui aussi souterrain, que Varron, *Ant. rer. div.*, ap. Lactant., *Inst.*, I, 6, 9, attribue à une sibylle Cimmérienne d'après Nævius, *Bell. pun.*, p. 54 Warmington. Ce serait le plus ancien témoignage sur cet oracle.

Page 109.

1. Les premiers parcs à huîtres y sont installés au début du Ier siècle av. J.-C. par C. Sergius Orata, rendu célèbre par le procès que lui intente en 91 l'entrepreneur des pêcheries de poisson du Lucrin (Cic., *De or.*, I, 39, 178). Mais Strabon fait ici état de ce qu'il a vu lui-même plutôt que d'une information contemporaine de ces événements, qui émanerait alors de Posidonius.

2. Ainsi Éphore (voir *supra* 4, 5), cité vraisemblablement par Artémidore.

4. La source d'Artémidore était Timée : cf. Strab., I, 2, 18, et Lycophr., 694 (Geffcken, 29 et 36). Baïos est encore inconnu de l'*Odyssée*. Misénos, qui paraît sur la *Tabula Iliaca* du Capitole, pourrait être à la rigueur une création de Stésichore (voir cependant les doutes de J. Vürtheim, *Stesichoros*, Leyde, 1919, 35, sur la part de Stésichore dans la légende du voyage d'Énée).

5. En latin *puteus* : étymologie correcte, citée aussi par Varron, *De ling. lat.*, V, 25, et suggérée à Strabon par Artémidore ou Posidonius.

6. Varron, *ibid.*, mentionne également cette étymologie *(putor, putidus)*, que Strabon tient ici d'Artémidore. Son auteur est inconnu.

8. Le plus grand essor du port date d'Auguste, qui en fait l'entrepôt des blés importés d'Égypte par l'annone. Les restes si bien identifiés par la photographie aérienne (reproduction dans L'Universo, 44, 1964, 977) datent de ce temps. Mais Strabon reproduit ici une information de Posidonius, qui décrivait la situation créée depuis 194 par l'installation d'une forte colonie romaine. A la fin du IIe siècle, Lucilius, *Sat.*, III, 123, plaçait Dicéarchia tout de suite après Délos. On ne saurait donc confondre les digues ou brise-lames évoquées plus loin avec l'*opus pilarum* encore partiellement visible, qui appartient au *Portus Julius*. Voir en général Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, Thèse, Paris, 1907, 64-83 et 248-268, et A. d'Arrigo, 621-653.

Page 110.

2. G. Pugliese Carratelli, La Parola del Passato, 7, 1952, 249-251, date la deuxième fondation de l'époque où Hiéron I chasse les Étrusques des rivages campaniens (474) et occupe Pithécusses. Les premières monnaies connues datent de 460-450 : ce sont déjà celles de la nouvelle Naples.

3. Adressé à l'amiral athénien Diotimos, selon Timée, F 98. Diotimos est probablement stratège entre 439/8 et 433/2. Si les

colons athéniens arrivent à Néapolis entre 444 et 433/2, dates limites des fondations athéniennes en Grande Grèce sous Périclès, le passage de Diotimos a pu avoir lieu peu après l'expédition de Corcyre en 432 (G. Pugliese Caratelli, *ibid.*, 253 ; voir cependant H. Bengtson, *Griechische Geschichte*, Munich, 1950, 195 n. 1).

4. Entre 420 et 400, après la prise de Cumes par les Samnites.

5. Information évidemment due à la source locale utilisée par Timée, source de tout ce passage : l'annaliste napolitain avait composé une chronique qui datait les événements d'après les démarques.

6. Le tableau introduit par ces mots correspond à la situation de Néapolis sous Auguste et peut être considéré comme un témoignage personnel de Strabon postérieur à l'an 2 av. J.-C. (voir la note suivante). Cf. en général les preuves documentaires apportées par F. de Martino, La Parola del Passato, 7, 1952, 333-343.

7. Auguste institue ces jeux en 2 av. J.-C.

8. Celle dont fait déjà mention V, 4, 5 et qui serait l'œuvre de Coccéius, selon le texte adopté par cette édition. Le tunnel, connu aujourd'hui sous le nom de Grotta Vecchia, mesure 705 m, avec une largeur constante de 4,45 m. Voir la description archéologique de W. Johannowsky, Rend. d. Accad. di Arch., Lett. e Belle Arti di Napoli, NS 27, 1952, 114-135.

Page 111.

1. On a déduit de ce seul passage que Strabon avait choisi lui aussi de finir ses jours à Naples : il serait l'un de ces rhéteurs émérites jouissant de sa retraite loin du bruit de Rome (P. Mayer, *Straboniana*, Progr. d. Fürstenschule Grimma, 1890, 3, et E. Honigmann, *RE*, IV A, 85). Si l'hypothèse a quelque vraisemblance en elle-même, elle oblige cependant à reconnaître à Strabon la qualité de rhéteur et une carrière à Rome, ce qu'il est difficile d'admettre. N'est-il pas plus simple de supposer qu'il a fréquenté à Naples des Grecs appartenant à la catégorie qu'il décrit ? Nul ne s'en étonnerait, à voir l'intérêt qu'il porte partout aux grammairiens et aux rhéteurs grecs.

Page 113.

3. Cette dernière observation procède évidemment du témoignage personnel de Strabon.

4. Au cours de la première moitié du VIII[e] siècle, à en juger aux mobiliers funéraires découverts par G. Buchner dans la vallée de S. Montano, près du promontoire de Monte di Vico (Atti d. Soc. Magna Grecia, 1954, 11-19, et bulletins archéologiques ultérieurs). Il semble aujourd'hui démontré que l'île d'Ischia fut colonisée avant Cumes, comme l'enseigne Tite-Live, VIII, 22, 6.

5. Après sa victoire sur les Étrusques devant Cumes, en 474.

A. Maiuri, *Saggi di varia antichità*, Venise, 1954, 173-177, date l'abandon de l'île de 440 au plus tard.

6. Le mythe de Typhon a été rapporté par Timée, qui le tient en partie d'Éphore (d'où la citation de Pindare un peu plus loin). Mais l'étymologie de Prochyté par προχέειν, qui sous-tend la description de l'*épanchement* volcanique, est propre à Timée. Elle se retrouve chez Servius, *In Aen.*, IX, 712.

Page 116.

5. Tite-Live, XXIII, 19, 14 ss., le seul auteur à rapporter la seconde anecdote, précise : *minus dimidium ferrum famesque absumpsit.*

6. A partir de Suessula, l'énumération suit à peu près la Via Annia, qui prolongeait la Via Latina de Capoue jusqu'à la frontière du Métaure à travers la Lucanie et le Brettion, avec des échappées à gauche et à droite de cette route. La Via Annia ayant été construite probablement en 131 (cf. T. R. S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic*, Suppl., New York, 1960, 5 s.), la source est Artémidore, mais celui-ci devait citer Polybe parmi les auteurs évoqués par Strabon.

Page 117.

1. Le récit du massacre des Samnites en 82, avec la notice historique qui le précède, provient de Posidonius. Il est plus complet dans la version de Strabon et probablement plus exact sur les derniers épisodes que chez tous les autres auteurs qui s'en sont occupés (parallèles chez A. H. J. Greenidge et A. M. Clay, *Sources for Roman History 133-70 B. C.*[2], Oxford, 1960, 207 s.). Ainsi le chiffre de 3-4000 prisonniers doit-il être préféré à celui de 8000 cité par Tite-Live, *Per.*, 88.

Page 118.

1. La tradition rapportée ici vise principalement à l'explication du nom de *Sabelli*, entendu comme un diminutif de *Sabini*. C'est dire qu'elle est toute latine et qui plus est, si *Sabelli* doit être considéré comme un poétisme, relativement récente (Philipp, *RE*, 2[te] Reihe, I, 1571). Varron *ap.* Serv., *In Georg.*, II, 168, la connaît cependant déjà. Il apparaît donc possible que Polybe l'ait également connue et qu'il soit l'intermédiaire entre l'inventeur latin de l'étymologie, sans doute Fabius Pictor, et Artémidore, source de Strabon. Les Samnites, en réalité, sont moins les descendants des Sabins que l'un des peuples voués comme eux au culte du dieu Sabus (d'où **Sab-nii*), dont Caton, *Orig.*, fr. 50 Peter, estimait déjà avec raison qu'il avait donné son nom aux Sabins. Voir J. Poucet, *Les origines mythiques des Sabins*, dans *Études étrusco-italiques (Mélanges pour le 25*[e] *anniversaire de la chaire d'étruscologie à l'Université de Louvain)*, Louvain, 1963, 155-225.

2. Cette seconde information, également transmise par Artémidore, pourrait avoir été citée, elle aussi, par Fabius. On constate, en effet, que Caton proposait, concurremment au dieu osque Sabus, une origine grecque au nom des Sabins, à savoir le héros lacédémonien Sabos, qu'il jugeait responsable de la sévérité de leurs mœurs (fr. 50-51 Peter). Il y a donc lieu de supposer qu'il admettait pour les Samnites la même double tradition. En tout état de cause, la source qui faisait intervenir Tarente est grecque et l'historien qui, ici, la critique est également grec. Une fois de plus, le nom de Timée s'impose, et parce que l'alliance de Tarente avec les Samnites déploie ses pleins effets de son temps, et surtout parce que Trogue Pompée cite d'après lui les Samnites dans la liste des peuples d'Italie distingués par une origine et par des mœurs grecques (Justin, XX, 1, 14). Artémidore l'a cité ou directement ou à travers Fabius et Polybe. Timée aurait donc admis la thèse d'une colonisation grecque, mais récusé les prétentions tarentines, et les effectifs des armées samnites cités dans son argumentation seraient ceux des guerres de la fin du IVe siècle. Il reste que le nom de Pitanates, qui est celui des habitants de l'un des cinq districts de Sparte, et probablement de Tarente, se retrouve sur des monnaies samnites de la même époque, ce qui donne raison à la tradition tarentine (E. Ciaceri, I, 97).

Page 119.

1. Explication parallèle chez Festus, p. 93 Lindsay, et chez Servius, *In Aen.*, XI, 785, qui fait de *hirpus* un mot sabin, tous deux d'après Varron. Mais il semble que Varron et sa source, qui est celle d'Artémidore, se soient trompés : *hirpus* devrait être rapproché de *hircus*, le bouc, et la confusion serait née de cérémonies où paraissait un animal *hirsutus*, bouc à l'origine, devenu loup dans l'imagination des spectateurs (M. Durante, La Parola del Passato, 13, 1958, 412-417).

Page 120.

1. En 268, comme renfort à la colonie de Pæstum fondée en 273 (T.-Liv., *Per.* 14, Vell. Paterc., I, 14, 7). De là vient qu'Artémidore, source de toute cette section, mentionne Posidonia avec les Picentes au lieu de la réserver à la Lucanie.

2. Selon Éphore, Posidonia aurait été colonisée par des Sybarites avant de passer aux mains des autochtones (Ps. Scymn., 246). Mais Strabon fait ici allusion à des colons plus anciens, ceux de la fondation *a Dorensibus* mentionnée par Solin, 2, 10. P. Zancani Montuoro, Arch. stor. per la Calabria e la Lucania, 19, 1950, 65-84, a clairement établi que ces premiers colons avaient abandonné le rivage, mais sans quitter le territoire de la nouvelle ville. Ils seraient arrivés eux-mêmes après la construction de l'Héraion du Silaris (VIIe siècle ?), tandis que les Sybarites s'installent après 560 et peut-être seulement vers la fin du

vi[e] siècle. A. Maiuri, *Saggi di varia antichità*, Venise, 1954, 79-85, qui a montré le juste sens de τεῖχος, pense au contraire que les οἰκισθέντες sont les occupants du poste fortifié — mais le mot οἰκισθέντες y convient mal — réinstallés plus tard dans la nouvelle Posidonia.

6. Le *paradoxon*, cité seulement ici, a dû être recueilli par Artémidore chez Timée. A l'apport en calcaire du Silaris est dû notamment le banc de travertin sur lequel fut édifiée Posidonia.

Page 125.

5. La phrase est dans la manière de Posidonius et pourrait avoir été glissée par Strabon dans un développement dû entièrement à Artémidore.

6. F 8. Selon ce récit, l'exode des Phocéens daterait d'environ 545. La version d'Antiochos s'accorde à peu près avec celles de Thucydide, I, 13, 6, d'Isocrate, VI, 84, d'Éphore (Ps. Scymn., 247 ss.), d'Aristoxène, fr. 12 Wehrli, et de Timagène (Amm. Marcell., XV, 9, 7), qui veulent que les Phocéens aient fondé à cette date Massalia, après leur inutile victoire d'Alalia en Corse. La version d'Hérodote, I, 164-167, en revanche, ne mentionne pas Massalia et fait quitter aux Phocéens la Corse directement pour Élée. D'autre part, il est patent que Massalia a été fondée vers 600, opinion d'Aristote, fr. 549, et de Timée, F 71. Les deux versions, soigneusement délimitées par J. Brunel, REA, 50, 1948, 5-26, sont moins contradictoires qu'elles ne le paraissent, sitôt admis : 1° que cette « fondation » de Massalia est seulement un apport de colons nouveaux ; 2° que ἀποκρουσθέντας chez Strabon se rapporte non à un échec simultané à Cyrnos et à Massalia, mais seulement aux conséquences de la bataille d'Alalia, qui chassait les Phocéens de Corse. Il n'y a plus lieu, dès lors, de corriger Μασσαλία en 'Αλαλία, ni chez Strabon (Casaubon), ni chez Antiochos ou tel de ses compilateurs (solution de M. Clerc, REG, 18, 1905, 152, reprise par Brunel). Voir dans ce sens J. Jehasse, REA, 64, 1962, 264-270, et, en général, le fascicule *Velia e i Focei in Occidente* de La Parola del Passato, 108-110, 1966.

7. Éphore ? Timée ? L'intermédiaire est en tout cas Artémidore, d'où St. Byz. 'Ελέα... ἀπὸ τοῦ παραρρέοντος ποταμοῦ. La rivière, l'Alento, connue de Cicéron sous le nom d'*Hales* (*Ad Att.*, XVI, 7, 5), débouchait, avant le comblement du golfe, immédiatement au nord d'Élée.

Page 126.

5. Jeu de mots intraduisible : λαός désigne à la fois le « peuple » envahisseur et le nom de la ville envahie. La mention d'un Dracon compagnon d'Ulysse et celle de l'oracle, uniques toutes deux, remontent à Timée, qui a fourni d'autre part, d'après Philistos, l'information relative à la défaite des Italiotes devant Laos, en 389 (Diod., XIV, 101 ss.). L'oracle aurait été entendu à Dodone, si l'on en croit l'allusion qu'y fait encore Strabon en VI, 1, 5.

6. La mention des Chônes comme premiers habitants de l'Italie méridionale reparaît chez Lycophron, 983, et remonte à Timée (Geffcken, 139), qui suit lui-même Antiochos, premier historiographe connu des Chônes et des Œnotriens. Le reste de l'alinéa vient également de Timée.

Page 127.

1. L'histoire ne saisit que les dernières phases de ces guerres : affrontement des fondateurs de Thurii, peu après 444, et des Lucaniens, rameau des Samnites, à Térina (Polyæn., II, 10, 1), prise de Capoue, Cumes et Dicéarchia par les Samnites en 421 (Diod., XII, 76, 4), etc.

2. Bien que le témoignage de Strabon sur le statut privilégié de Tarente, Rhégion et Néapolis demeure probablement valable pour l'époque de Tibère, l'information remonte globalement à Posidonius. Elle établit, en effet, une discrimination entre Campaniens d'une part, touchant le *jus Latii*, Lucaniens et Brettiens d'autre part. Or le droit latin est accordé aux Campaniens en 89, ainsi qu'à toute l'Italie, par la loi Plautia Papiria, mais les Lucaniens et les Samnites, selon Appien, *Bell. civ.*, I, 53, 231, en sont alors exceptés. Après la Guerre Sociale, d'ailleurs, les Lucaniens disparaissent en tant que nation. Il faut donc remonter jusqu'à Posidonius pour dater convenablement l'« aujourd'hui » de Strabon.

Page 128.

5. *FGrHist.*, 244 F 167, long développement sur la mention de Philoctète et de la ville de Mélibée dans l'*Iliade*, II, 716-728. La citation provient vraisemblablement non d'Artémidore, qui n'avait pas de raison de citer un auteur citant Timée (voir la note suivante), qu'il venait d'utiliser, mais de Strabon complétant le trop bref extrait d'Artémidore par une lecture personnelle, d'où l'inhabituel παρειλήφαμεν au début de l'alinéa.

6. Les parallèles à l'extrait d'Apollodore dérivent de Timée (Lycophr., 911 s., Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 107). Mais il est peu probable que Timée soit sa seule source, et le grand nombre des villes, toutes archaïques, qui se disputaient dès le ve siècle les reliques de Philoctète certifie qu'on disposait alors déjà de traditions sur sa venue en Italie. Le *Philoctète* d'Euphorion de Chalcis en est un peu l'aboutissement (cf. fr. 45 [*dub.*] Powell).

7. Ces quatre localités, dont deux sont inconnues, ont pu jouer un rôle dans la Guerre Sociale, ce qui engagerait à attribuer ce complément d'information à Posidonius. On le sait, du moins, de Grumentum et de Vénusia (cf. App., *Bell. civ.*, I, 41-42). Mais il y a aussi chez Artémidore des énumérations de ce genre, dépourvues de détails descriptifs.

Page 129.

1. Sauf la dernière phrase, valable seulement pour l'époque d'Auguste, ce dernier alinéa provient de Posidonius. Rhégion

même, pourtant constamment fidèle à Rome, n'acquiert la citoyenneté que vers 70 (Cic., *Verr.*, IV, 60, 135).

5. 29,6 km, estimation exacte due probablement à Artémidore, comme celle du périple de la presqu'île dans la phrase suivante. On remarquera comment, dans tout ce passage, les commentaires géographiques d'Artémidore ponctuent l'extrait d'Antiochos, preuve suffisante que Strabon cite l'historien de l'ancienne Italie seulement à travers sa source géographique, contrairement à l'opinion de Jacoby.

Page 131.

5. Euthymos de Locres, vainqueur olympique en 484, 476 et 472, est le fils légendaire de la rivière Cécinos, ou Halex, à propos de laquelle Strabon rapporte en VI, 1, 9, d'après Timée, le *paradoxon* des cigales muettes. Sa lutte contre le démon Hérôs, réincarnation de Politès, est racontée en détail par Pausanias, VI, 6, 7-11, qui atteste d'autre part qu'on représentait ce monstre avec les attributs d'un loup-garou. Il pourrait donc y avoir une bonne part de vérité dans le souvenir du combat de l'athlète contre quelque sorcier travesti en loup. Voir cependant l'interprétation de ce récit comme mythe historique par E. Pais, *Italia antica*, II, 93-109.

6. La source pourrait être Apollodore, d'où aussi la controverse parallèle dans *Schol. Od.*, I, 184, et chez Eustathe, *In Hom.*, 1409, 1. Strabon paraît le confirmer en XII, 3, 23, où il oppose à Démétrios de Scepsis, entre autres arguments tirés précisément d'Apollodore, la mention par Homère de Témésa et de ses mines.

7. *Od.*, I, 184. La variante n'est pas attestée ailleurs, mais on trouve Τάμασιν ou Ταμάσην dans St. Byz. *s. v.* Τάμασος.

8. L'archéologie n'en a retrouvé aucune trace.

Page 132.

5. En 192, si la prise de la ville date de la même année que la fondation de la colonie de Valentia, fixée à cette date par Tite-Live, XXXV, 40, 5 (cf. Ciaceri, III, 81).

6. Légende transmise certainement par Timée, qui a longuement traité les traditions relatives à Coré en Sicile (F 164 § 4). Strabon lui doit aussi ce qu'il rapporte d'Agathoclès.

Page 133.

2. L'origine de ce nom est connue déjà d'Hécatée, F 81, et les monnaies la perpétuent en figurant tantôt la source, le Fonte Santuccio selon Nissen, II, 960 (réserves chez U. v. Kahrstedt, 41), tantôt le dieu de la rivière homonyme (Ciaceri, I, 241).

Page 134.

2. En fait, large de 3,5 km et long de 3 avant le Cænys (Punta del Pizzo), le détroit s'élargit ensuite notablement. En citant

les 6 stades (1110 m), qui conduisent à l'anse de Villa S. Giovanni, Strabon a dû mal comprendre sa source : Artémidore avait décrit successivement le goulot « plus large que long » aboutissant au Cænys, puis le bref trajet de 6 stades de là au sanctuaire de Poséidon.

3. La confusion signalée à la note précédente semble se poursuivre : il y a 100 stades (18,5 km) de l'entrée du goulot, Torre del Cavallo, jusqu'à Rhégion, mais au plus 70 (13 km) à partir du sanctuaire de Poséidon, Villa S. Giovanni. Quant à la *Columna Regia* d'*Il. Ant.*, 111,5, peut-être différente de la « Colonne » de Strabon, elle marquait à 4 km plus au sud, à 6 milles (8,888 km) de Reggio selon *CIL*, X, 6950, soit à l'actuelle Catona, vis-à-vis de Messine, le lieu de la traversée à l'époque romaine. Cf. cependant U. v. Kahrstedt, 54 s.

5. Cité en entier par Diodore, VIII, 23, 2. Cf. H. W. Parke et D. E. W. Wormell, *The Delphic Oracle*, Oxford, 1956, II, 150.

6. F 9, cité par Timée. La différence des deux traditions notée par la source de Strabon porte seulement sur le motif du départ des Chalcidiens. La citation d'Antiochos se limite donc à cette phrase.

7. On y adorait une Artémis λιμνᾶτις (*IG*, V, 1, 1431, 37 ss.). L'événement auquel Strabon fait allusion est raconté par Pausanias, IV, 4, 2-3 ; il aurait été la cause de la première Guerre messénienne, en 743.

Page 135.

3. Il s'agit probablement d'Éphore. Voir VI, 2, 4, où la mention de Morgantion doit, comme ici, prouver la présence des Morgètes en Sicile à date ancienne.

4. Allusion probable au siège de Rhégion par Vétulinus en 43, évoqué par Appien, *Bell. civ.*, IV, 25, 103-106, d'après Timagène. La notice provient donc de la documentation rassemblée par Strabon pour ses *Commentaires historiques*.

5. Fr. 63 Mette, tiré du *Glaucos Pontios*. La citation a été transmise par Artémidore, l'auteur du développement qui suit.

6. S'agissant de références scientifiques et non plus mythologiques, le nom qui s'impose ici est celui de Théophraste (voir *supra* p. 114, n. 2). Comme en V, 4, 9, où il avait à expliquer l'étymologie de Prochyté, Timée a servi d'intermédiaire.

Page 136.

1. *Regium*. Cette hypothèse, certainement plus récente que l'autre, qui était déjà reçue par Eschyle, pourrait avoir été proposée par Timée et transmise par Artémidore : jusqu'aux événements de 282-270, le raisonnement se poursuit d'un seul tenant, tandis que le reste a le caractère d'une rallonge.

2. Voir l'exégèse décisive de ce passage chez L. Pareti, *Studi Siciliani ed Italioti*, Florence, 1914, I, 273-309 : il faut entendre par « fondateurs de la nation samnite », elle-même ancêtre des

Brettiens, les Sabins de l'époque de Romulus et de Titus Tatius. L'anachronisme consistant à situer ces Samnites à Rhégion avant l'arrivée des Grecs à Rhégion est attribuable à Timée.

3. Allusion probable aux Pythagoriciens de Rhégion, dont la liste produite par Jamblique, *Vit. Pyth.*, 267, énumère douze noms.

4. En 387. Voir Diodore, XIV, 106 ss., et, en 107, 3, l'anecdote de la fille du bourreau, avec un φασί qui renvoie à Timée et à ses informateurs.

Page 137.

5. Opinion déjà rapportée en V, 1, 3 et tirée probablement de Polybe.

6. Ce nom est inconnu, mais on peut le croire identique à celui du cap. Sur le sens du datif après ἔχουσα, voir J. Bérard, 206.

Page 138.

1. La théorie qui faisait contemporaines les fondations de Crotone et de Syracuse remonte à Antiochos (F 10 : *infra* I, 12) et conduit apparemment à 734/3, la date admise par Thucydide, VI, 4, 2. A cette date correspond l'information de Pausanias, III, 3, 1, datant la fondation de Locres de la première Guerre Messénienne. Mais la *Chronique* d'Eusèbe connaît une chronologie basse pour les mêmes fondations, préférée par J. Bérard, 90 ss. et *passim:* Crotone en 709-7 et Locres en 679/8 ou 673/2.

3. La phrase, défigurée par une lacune, fait attendre le nom d'un Syracusain (Archias ?) et peut-être la mention de la fondation récente de Syracuse. Comme la suivante, elle remonte probablement à Antiochos à travers Timée.

5. L'actuelle Mannella (alt. 148 m), mais la ville descendait vers la mer et couvrait aussi deux autres escarpements séparés par des vallons.

Page 139.

2. Ce thème est effleuré par Platon en plusieurs endroits : *Resp.*, 405ᵃ, 425ᵃ, *Polit.*, 294ᵃ, 297ᵃ. Mais la formulation précise de Strabon ne se trouve nulle part. Notant qu'il a été, en revanche, largement développé par Isocrate, *Areop.*, 39 ss., B. Niese, Hermes, 44, 1909, 176, suppose que la citation provient encore, sous cette forme, d'Éphore. Mais cette hypothèse, par ailleurs recevable, n'explique pas la substitution des noms. Au reste, Isocrate ne s'exprime pas dans les termes de Strabon et n'utilise pas la comparaison avec la médecine. On fera donc mieux d'en rester à Platon et de rapporter l'extrait à son enseignement oral, ou encore à un propos occasionnel recueilli par Speusippe, Xénocrate ou quelque autre de ses disciples (cf. Plut., *Adv. Colot.*, 32 =

Fr. 12 dans K. Gaiser, *Platons ungeschriebene Lehre*, Stuttgart, 1963, 456), ce qui laisse parfaitement subsister l'intervention d'Éphore comme citateur.

Page 141.

1. Le nom de Sila est à rapprocher du latin *silva*. La notice est typique de Posidonius par l'intérêt qu'elle révèle pour les produits exploités à l'échelle industrielle.

2. La bataille de la Sagra a suscité dès le ve siècle tant de légendes que leur filiation jusqu'à Strabon est impossible à établir. On peut admettre, cependant, que son information remonte telle quelle à Timée et que les « on » du texte renvoient aux sources de celui-ci. Le proverbe, cité déjà par Ménandre, fr. 31 Thierfelder, se retrouve avec la même interprétation chez les parémiographes (Zenob., II, 17, etc.), mais augmentée de cette précision que la nouvelle de la victoire avait été annoncée aux Spartiates et les avait laissés incrédules. Il fait donc allusion non pas à la réalité de la bataille, comme le laisse entendre la rédaction maladroite de Strabon, mais à l'authenticité — douteuse — d'un message aussi rapidement transmis.

3. Les auteurs suivis par Timée s'écartaient ici de la version des parémiographes en nommant Olympie au lieu de Sparte, dans l'intention évidente de donner un cadre plus solennel à leur récit.

4. Opinion contestable sous cette forme, puisque Crotone triomphe encore de Sybaris en 511/510, donc postérieurement à la bataille de la Sagra, dont on tend aujourd'hui à fixer la date non plus entre 533 et 500 (Ciaceri, II, 236-240), mais entre 560 et 540, Timée la disant antérieure à l'arrivée de Pythagore à Crotone (Justin, XX, 1-4 ; en dernier lieu G. Vallet, 309, n. 3). Mais si Timée parlait effectivement de décadence, comme l'atteste Justin, XX, 4, 1 *Post hæc Crotoniensibus nulla virtutis exercitatio nulla armorum cura fuit*, il attribuait aussi à l'influence de Pythagore une période de redressement et a pu situer pendant celle-ci la victoire sur Sybaris, prélude, selon lui, à de nouveaux excès de luxe et à une déchéance cette fois définitive (F 44). Strabon, qui le cite ici par « on », a donc trop abrégé en sautant la phase pythagoricienne.

6. La destruction mentionnée date de 277 et a eu pour auteurs des Campaniens au service de Rome (Paus., VI, 3, 12). L'information provient donc encore de Timée.

7. En 385 ou 384, après la destruction de Rhégion et avant la réaction de Crotone (Ciaceri, II, 431), à moins que la décision de Denys ne soit contemporaine des mesures identiques prises à l'égard du territoire de Caulonia en 389.

Page 142.

3. 124,3 km en stades de Polybe (en réalité 132 km). Le chiffre reparaît en VI, 3, 5, mais sous la responsabilité d'Artémidore,

avec un « à peu près » qui note l'insuffisance de 80 stades relevée un peu plus loin dans notre passage (700 stades équivalent à 672 stades d'Artémidore, qui voulait en compter 80 de plus, soit environ 750 : 139 km).

5. 1300 stades de Polybe (231 km) correspondent à 1246 stades d'Artémidore, qui évaluait donc le même parcours à 80 stades de moins (14,8 km). Mais Polybe comptait environ 500 stades de plus pour la mesure de la côte, selon V, 1, 3 (3000 stades par terre, 2500 par mer du Cap d'Iapygie au détroit de Sicile), ce qui porte son évaluation réelle du pourtour routier du golfe à 1800 stades, 200 de moins que celle du Chrorographe, probablement reprise d'Artémidore. Telles sont les combinaisons qui ont conduit aux conjectures introduites dans ce passage gravement corrompu.

6. L'est-sud-est, ce qui est exact.

Page 143.

1. 27,75 km, mesure d'Artémidore, trop forte d'environ 15 km. Le compte serait juste jusqu'au cours du Néæthos.

2. La source est Timée. La graphie Ναύαιθος chez Lycophron, 921, et Euphorion, fr. 46 Powell, fait mieux entendre que Νέαιθος chez Strabon l'étymologie ναῦς αἴθειν, sur laquelle notre auteur oublie de s'expliquer. Mais le nom de la rivière est bien *Neæthus* (Pline, *N. H.*, III, 97) et sa modification en Ναύαιθος vient des poètes, non de Timée.

3. F 10, cité par Timée. Son récit abrégé de la fondation de Crotone, qu'il datait de 733/2, se retrouve chez Diodore, VIII, 17, 1.

4. L'oracle est cité en entier par Diodore, VIII, 17, 1 (cf. H. W. Parke et D. E. W. Wormell, *The Delphic Oracle*, II, 19 s.).

Page 144.

2. Le développement qui suit la citation d'Éphore appartient à Timée, chez qui il devait précéder le tableau de la déchéance de Crotone représenté par les fragments F 44 et 45. Mais l'explication de l'expression proverbiale remonte à une source plus ancienne, l'exégèse des proverbes commençant au moins avec Aristote (cf. *Rhet.*, 1413a15) et se développant largement chez Théophraste et Cléarque de Soles.

3. Timée a pour sources des légendes analogues à celles des Sept Sages et nées dans la première moitié du ve siècle. Hérodote en reproduit déjà un écho, à propos de Milon, en III, 137, 5. Le personnage, d'ailleurs, n'est nullement imaginaire et les victoires athlétiques qu'on lui attribue permettent de situer son activité entre 540 et 510.

Page 145.

2. Le texte est trop corrompu pour permettre une conjecture. Admettre Is, parce que le Silaris a pour second nom Is (Timée,

chez Lycophron, 724) et qu'il coule près de Posidonia, fondation de Sybaris, est une combinaison hasardeuse, mais elle permet de conserver la leçon des manuscrits (Ciaceri, I, 146 et 279 ss., après bien d'autres). J. Bérard, 141, n. 2, suggère à la rigueur <Σύβαρ>ις, en se fondant sur *Schol. Theocr.*, V, 1 ὄνομα .... ἀπό τινος οἰκιστοῦ, témoignage d'ailleurs suspect.

Page 146.

1. Peu après 444/3, date de l'essai de fondation de la troisième Sybaris du Crathis, suivi d'un exode des Sybarites, qui fondent sur le Tracis la quatrième Sybaris de l'histoire. Abrégeant Timée, Strabon (ou déjà Artémidore) semble avoir confondu la fin de Sybaris II avec les dissensions connexes à la fondation de Sybaris III. Il est bien possible, en revanche, que Thurii ait été construite ailleurs, si l'on en croit Philipp, *RE Thurioi* (carte). La source Θουρία, l'impétueuse, a été identifiée éventuellement au Fonte del Fico (Not. d. Scavi, 1879, 245). Voir encore le *Lexique*.

2. *Paradoxa* célèbres dans toute l'antiquité. Celui du Crathis est attesté déjà chez Euripide, *Tro.*, 227 s., et chez Timée, F 46, source de Strabon par Artémidore.

4. Thurii subit l'hégémonie de Tarente à partir de 370 environ, mais le terme d'« enlever » est aussi exagéré que celui d'« esclavage » dans la phrase précédente. De même, le secours de Rome est demandé en 285/4 de préférence à celui des Tarentins, mais non contre eux, comme le laisse entendre Strabon : il s'agissait de défendre Thurii contre les Lucaniens et une garnison romaine s'y installe en 282. Jusque-là, la source est vraisemblablement toujours Timée. La colonie de *Copia* est fondée en 194 ; Artémidore tient l'information de Polybe.

Page 147.

1. En dépit des arguments contraires de J. Perret, *Siris*, Paris, 1941, 95-100, la source de ce passage ne peut être, à travers Artémidore, que Timée, et sans déformation intermédiaire (cf. Lycophr., 978-992, et Geffcken, 14-17). La mention des Chônes suggère que la tradition remonte à Antiochos.

2. Le trait appartient encore à la démonstration de Timée, voire à celle d'Antiochos, mais « de nos jours » vaut pour le réfutateur de la théorie, c'est-à-dire Polybe (voir la note suivante) et ne signifie d'ailleurs rien de plus que « dans les temps modernes » par opposition aux temps héroïques : Siris et sa statue avaient disparu cent cinquante ans avant la naissance de Timée !

3. La réfutation de la légende est typique de la manière de Polybe controversant contre Timée (cf. Polyb., II, 16, 13-14) et c'est Polybe aussi qui a cité les autres statues troyennes : Strabon n'en dit rien là où il parle des villes énumérées ici.

4. La colonisation de cette région par un contingent rhodien

revenu de Troie sous la conduite de Tlépolème est encore une tradition exposée par Timée. Voir Lycophron, 911-913 et 919-929, Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 107 et Geffcken, 139.

5. F 11. Le fait date de 444, date à laquelle Cléandridas participe à la colonisation de Thurii.

6. 25,9 km, estimation correcte.

7. Tradition connexe à celle de la fondation de Pise par les Pyliens (*supra* V, 2, 5) et du rôle d'Épéios dans la colonisation de Pise (Serv., *In. Aen.*, X, 179) et de Métaponte (Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 108, Lycophr., 930-950) : la source est Timée.

Page 148.

2. F 12. La colonisation évoquée se situerait au plus tard au vi^e siècle, selon M. Mayer, *RE* s. v. *Metapontum*, s'il faut accorder quelque signification au fait que les Œnotriens, c'est-à-dire la population autochtone, habitaient alors l'arrière-pays plutôt que la côte. Ils y auraient été refoulés, en effet, par les Samnites, dont l'arrivée dans ces régions ne serait pas postérieure à cette époque. On ne se dissimulera pas, cependant, que les théories d'Antiochos sur les Œnotriens ont peu d'appuis historiques et que leur refoulement par les Samnites n'est attesté nulle part. Aussi la date et les circonstances de cette première colonisation demeurent-elles fort problématiques (J. Bérard, 325 s.).

3. La légende racontait que Mélanippe, d'abord emprisonnée par son père parce qu'enceinte des œuvres de Poséidon, avait été ensuite épousée par Métabos et emmenée à Métaponte, où deux fils lui étaient nés : Bœotos, œciste de Béotie, et Éole, œciste de Lipara (cf. Hécatée, *FGrHist.*, 1 F 84). Cette version admet une métonomasie de Métabos à Métaponte, tandis que celle de Strabon, qui doit être celle de Timée, substitue Métapontos à Métabos et facilite ainsi l'étymologie du nom de Métaponte.

4. F 12. La version d'Antiochos suit celle d'Hécatée et trouve confirmation, en ce qui concerne le nom de la ville, dans l'inscription METABO de monnaies du ive siècle (S. P. Noe, *The Coinage of Metapontum*, II, New York, 1931, 44), dans la mesure où la mythologie n'a pas influencé le graveur. Le sanctuaire cité devait garantir à la fois le nom du héros et le nom de la ville dont on le tenait pour l'éponyme.

5. Fr. 2 Kinkel, tiré des *Généalogies*.

6. F 141. L'apport propre à Éphore consiste dans l'identification du chef des Achéens venus à l'appel de Sybaris, selon Antiochos : Daulios de Crisa, un Phocidien. J. Bérard, 181 et 337, identifie ce Daulios à Daulieus, fils de Tyrannos et frère du héros éponyme de Crisa (Schol. A *Il.*, II, 520), et admet une confusion entre celui-ci et Épéios, neveu de Daulieus et fondateur légendaire de Métaponte. La présence d'un nom phocidien n'en est pas moins logique dans le contexte d'une

synthèse qui cherchait à concilier les traditions achéenne et phocidienne.

Page 149.

3. Thrinacia est l'île où parvient Ulysse après avoir échappé à Charybde et Scylla (*Odyss.*, XII, 127, 260 ss., etc.). Thucydide, VI, 2, 2, atteste déjà qu'on l'identifiait couramment à la Sicile. La version utilisée ici remonte peut-être à Éphore, qui insistait sur la forme « ibérique » du mot Trinacria (F 137[b]) et qui a pu considérer la métonomasie comme un fait d'euphonie.

Page 150.

3. F 62. La correction si minime de Posidonius s'explique ou par son désir d'arriver plus près du chiffre rond de 4400 stades dans l'addition des trois côtés (4360 chez Timée), ou par une rectification du calcul de Timée. La seconde explication a pour elle le fait que Diodore cite en V, 2, 2 les chiffres 1700, 1500 et 1140 (1160 dans un seul manuscrit sans autorité) et le total 4360 : il était tentant de corriger la faute d'addition en modifiant le premier chiffre.

6. Fr. 13 Klotz. Le premier compte, bien que l'auteur l'exprime en *milia passuum*, est celui de l'itinéraire marin, le seul qui pût fournir un circuit complet, puisqu'il n'existait pas de route sur la côte méridionale. Le total de 635 milles (941 km), compte tenu des deux sections indispensables ajoutées au texte des manuscrits entre Agrigente et Géla, est très proche de la réalité. Il en va de même, à plus forte raison, des mesures partielles, pour lesquelles on se reportera aux comparaisons établies avec l'*Itinerarium Antonini* par Klotz.

Page 153.

6. C'est-à-dire dans la génération qui naît en 836, si l'on admet avec F. Jacoby, *Das Marmor Parium*, Berlin, 1904, 161, qu'Éphore compte trois générations par siècles et situe la prise de Troie en 1136. Ce serait aussi la date admise par Hellanicos, F 82, tandis que Thucydide, VI, 3, 1-2, sans doute d'après Antiochos, place la fondation de Naxos un an avant celle de Syracuse, celle-ci cinq ans avant celle de Mégare, et cette dernière 245 ans avant la destruction de Mégare par Gélon, donc en 728/7. Sur les systèmes d'Éphore et de Thucydide, voir J. Bérard, 99 s. et Van Compernolle, 412.

Page 154.

1. Cette dernière information, intimement liée au thème du développement sur Naxos et Mégare, émane visiblement de Posidonius et lui assure un droit d'auteur sur tout l'alinéa. On doit donc lui imputer à lui, plutôt qu'à Éphore ou Strabon,

l'erreur consistant à localiser Naxos entre Catane et Syracuse, et de toute manière au sud de l'Etna, alors que ses ruines ont été de tout temps visibles sur le Cap Schisò (3 km S Taormina).

3. Les quatre événements de cette courte notice historique peuvent être datés respectivement du troisième quart du VIIIe siècle (756 selon Eusèbe), mais avant la fondation de Rhégion, liée à la première Guerre de Messénie, de 490 selon Thuc., VI, 4, 6, qui mentionne l'intervention d'Anaxilaos de Rhégion (mais Strabon paraît plutôt penser aux suites de la seconde Guerre Messénienne, en 650 : cf. Dunbabin, 395 s., et F. Jacoby ad *FGrHist.*, 265, F 38-46), ou des années subséquentes selon G. Vallet, 340-346, de 288 (Diod., XXII, 13, 1-2) et de 263-241 (Polyb., I, 10-12). Les deux premières dates, ainsi que l'explication du nom de Zanclé, citée aussi par Thucydide, VI, 4, 5, et connue déjà d'Hécatée, F 72, remontent à Antiochos, la troisième, à Timée.

Page 155.

4. Selon Diodore, XIV, 59, 1-2, qui s'appuie certainement sur Timée ou Philistos, et sans passer par Posidonius, la première ville à porter le nom de Tauroménion aurait été fondée en 396 par des mercenaires de Denys. L'information de Strabon, qui a Posidonius pour garant, a été souvent contestée, mais Éphore cite déjà Tauroménion parmi les villes fondées par les Chalcidiens, avec Catane, Callipolis, Himéra et d'autres (Ps. Scymn., 285-289), ce qui l'associe à la même tradition, se rapportant peut-être à une pré-colonisation au VIIIe siècle. On y a retrouvé des murs qui pourraient être à la rigueur ceux d'une forteresse naxienne (cf. E. A. Freeman, *The History of Sicily*, IV, Oxford ,1894, 110). Voir J. Bérard, 82 et 87.

Page 156.

3. Notamment par Ps. Arstt., *Mir. ausc.*, 154, et Solin, p. 56 Mommsen, ce qui conduit à Timée (Geffcken, 77). Mais l'orateur Lycurgue y fait déjà allusion en 331/0 (*In Leocr.*, 95-97) et atteste par l'épithète μυθωδέστερον qu'il s'agit d'une légende fort ancienne.

4. F 92. L'extrait commence au début de l'alinéa, mais le nom de Posidonius n'apparaît qu'ici parce que, soit prudence, soit déférence, Strabon a voulu l'attacher spécialement à la théorie sur la fertilité des terrains volcaniques. Peut-être aussi cite-t-il désormais littéralement.

Page 158.

1. Sur la date de la fondation de Syracuse (entre 735 et 725), voir en dernier lieu Van Compernolle, 411-419.

2. Assertion valable, au plus, pour le temps de Posidonius, mais plus probablement pour celui d'Éphore, sa source. Au

surplus, l'expression veut seulement opposer les temps modernes à l'époque légendaire et aucun des auteurs mentionnés, peut-être, ne lui a donné un sens plus strict.

4. La supposition avancée provient apparemment encore d'Éphore, qui servait, ici comme en VI, I, 6, d'appui à la thèse d'Antiochos sur le passage des Morgètes d'Italie en Sicile.

Page 159.

1. En 212, information livrée ici par Posidonius, mais d'un caractère trop général pour qu'il y ait lieu de lui assigner une source précise.

4. Transmise par Timée, elle est connue déjà d'Ibycos, fr. 42 Page, avec la preuve alléguée plus bas par Strabon.

Page 160.

2. F 41[c]. Les parallèles F 41[a] et 41[b] certifient que l'extrait de Timée commence chez Strabon avec l'alinéa. Le texte original n'ajoutait pas d'autre argument, mais précisait que les deux preuves avaient été observées après de fortes pluies, car il avait fallu l'inondation du sanctuaire par l'Alphée pour que la coupe et le sang des victimes fussent emportés vers Aréthuse.

3. La réfutation de Timée a un précédent chez Polybe, qui ne mentionne cette histoire en XII, 4[d] que pour en démontrer l'ineptie. Mais une longue lacune nous dérobe ses arguments. Il est probable que Strabon s'en inspire. Ainsi, la théorie des conduits d'eau douce sous-jacents au sol marin est typique de Polybe (voir l'explication des puits à niveau variable de Gadéira, en III, 5, 7) et Strabon l'admet sans objection, notamment dans la seconde partie de la réfutation. L'exemple du Rhône et les citations érudites proviennent de la même source : ce sont les preuves de Timée rejetées par Polybe.

Page 162.

4. Catane accueille une colonie la même année que Syracuse, en 21. Sa reconstruction et celle de Centoripa ont commencé, sans doute, à cette date. L'information provient probablement de la même source que celle relative au relèvement de Syracuse. A Catane comme à Centoripa, les vestiges romains sont généralement postérieurs à l'époque d'Auguste et ne permettent pas de vérifier ce témoignage.

5. Située sur une éminence à quelque 3 km de la mer (18 stades selon Polybe, IX, 27, 2), Agrigente était desservie par un port installé à l'embouchure de l'Hypsas, cours d'eau formé des deux torrents qui circonscrivent le pied de l'acropole (voir le plan dans l'*Enciclopedia Italiana*, I, 980). Strabon est seul à le mentionner, évidemment d'après Artémidore et Posidonius.

Page 163.

4. Le récit résumé ici faisait l'objet, chez Posidonius, d'un long chapitre que Diodore avait reproduit et dont il reste des extraits importants (F 108, voir aussi F 7).

5. Le dernier témoignage direct sur l'activité de ce sanctuaire est celui de Cicéron en 70 (*Divin. in Caec.*, 17, 55, *Pro Cluent.*, 15, 43, *In Verr.*, passim). L'information pourrait donc, à la rigueur, remonter encore à Posidonius, mais on ne peut le prouver. Le temple de l'Érycine de la Porte Colline — il y en avait un plus ancien sur le Capitole — avait été fondé en 181. Comme Strabon semble le décrire en homme qui l'a visité, on admettra sans peine qu'il a pu y apprendre la désaffection du sanctuaire sicilien, et cela d'autant plus que les Romains n'avaient cessé d'entretenir le souvenir des relations existant autrefois entre les deux cultes, notamment par des monnaies (cf. R. Schilling, *La religion romaine de Vénus*, Paris, 1954, 254-262, et C. Koch, Hermes, 83, 1955, 39 s.).

6. Le développement qui remplit la première partie de l'alinéa doit à la rhétorique deux effets. D'une part il exploite l'opposition entre l'opulence ancienne et la pauvreté actuelle de la Sicile, mais le résumé de Strabon n'est plus qu'un écho des réflexions plus amples de Posidonius. D'autre part, par une sorte de prétérition, il énumère les villes qu'un géographe doit mentionner, avec une brève allusion à leur passé historique, reflet probable, à travers Posidonius et Strabon, des notices d'Artémidore. De toute manière, tout est à Posidonius jusqu'à la mention d'Eunoos.

Page 165.

3. C'est-à-dire, d'une part, que Léontini a été dévastée autant que Tauroménion, autre fondation de Naxos, l'a été lors de la révolte des esclaves (voir le début de 2,6), d'autre part qu'elle a souffert autant que Syracuse, dont il est question dans la phrase suivante. Strabon a abrégé Posidonius de la manière la plus maladroite, en télescopant des comparaisons qui devaient être traitées chacune pour elle-même.

5. Strabon doit vraisemblablement toute sa description de l'Etna au récit des voyageurs mentionnés un peu plus loin de manière si personnelle, plutôt qu'à quelque auteur dont nul indice ne trahit l'influence. On ne croira pas volontiers, avec Aly, 212, qu'il se trouvait alors devant le volcan, puisqu'il n'en dit rien. Mais il est probable qu'il les a interrogés en vue d'utiliser leur témoignage dans sa *Géographie*, d'où la précision et l'intelligence de celui-ci. Dans ces conditions, le récit ne saurait être antérieur de beaucoup aux premières années de l'ère chrétienne.

Page 168.

3. Matauros est ici le nom d'une localité, mais il est plus typique d'une rivière (cf. V, 2, 10 et VI, 1, 5) : le cours d'eau qui

y jaillissait portait certainement le même nom. La correction Mazaros généralement admise vise à l'assimiler à l'actuel Mazaro, qui se jette dans la mer à Mazara del Vallo, 20 km SE Marsala. Mais M. Alberto Rizzo Marino, ancien Inspecteur des monuments à Mazara, m'assure dans une très obligeante communication, après exploration du cours de la rivière jusqu'à sa source, que ni le long parcours qu'elle accomplit en terrain rocheux et dont on a fait état de P. Clüver, *Sicilia antiqua*, Leyde, 1619, 225, jusqu'à H. L. Jones *ad loc.*, ni les grottes qui la bordent, ni la tradition légendaire locale ne permettent en aucune manière l'hypothèse d'un ancien cours souterrain. On doit donc y renoncer et s'en tenir au texte des manuscrits. Voir encore le *Lexique*.

Page 169.

1. L'information remonte à Timée (cf. F 164, 9, 4), mais Callimaque atteste déjà que le nom de Méligunis était, pour son temps, un archaïsme (*Hymn.*, III, 47 s.). La source commune à Timée et à Callimaque doit être Antiochos, dans ses *Sicelica* (cf. F 1 sur Lipara). La colonie de Lipara datant probablement de 580 et les offrandes delphiques, du premier quart du v[e] siècle (cf. Paus., X, 11, 3, et P. de La Coste-Messelière, *Au musée de Delphes*, Paris, 1936, 29), la période illustre évoquée ici s'étend entre ces deux dates.

2. Cité expressément de seconde main par Thucydide, III, 88, 1, et par Éphore (Ps. Scymn., 257), le nom d'îles d'Éole date au moins d'Hécatée et devait être considéré plus anciennement encore comme une appellation exceptionnelle, évidemment inspirée d'Homère. Sur les sources des paragraphes 10 et 11, voir Gisinger, *RE* s. v. *Skymnos*, 682, et Van Compernolle, 474 s.

3. Aux mentions de la mine, des sources et de la fertilité du sol, reprises de Timée (F 164, 10, 1-3), Posidonius a ajouté de son cru celle des phénomènes volcaniques. La description serait valable encore aujourd'hui pour Lipari, mais avec cette différence que la seule ressource minière actuelle de l'île, la pierre ponce mise à part, est l'acide borique. Peut-être est-ce ce qu'il faut entendre par στυπτηρία ?

4. Ce nom remonte à la colonisation cnidienne, tandis que celui d'Hiéra paraît s'être imposé au v[e] siècle (Thuc., III, 88, 1; depuis Hécatée ?). La courte description qui suit provient d'Artémidore (cf. Plin., *N. H.*, III, 93), mais le commentaire qui introduit la citation de Polybe a été emprunté à Posidonius, chez qui il accompagnait probablement l'évocation de l'éruption du Gran Cratere de l'île Vulcano survenue entre 91 et 87 *sociali bello* (Plin., *N. H.*, II, 238). On remarquera que Posidonius exploitait le thème de la συμπάθεια à partir du témoignage de Polybe, alors que ce dernier n'y avait pas encore songé.

Page 170.

3. 185 m : les traducteurs unanimes interprètent βάθος dans le sens, non attesté, d'altitude, ce qui aboutit à une absurdité, car il n'y aurait alors pas besoin d'un temps calme pour apercevoir le cratère. Le mot signifie régulièrement chez Strabon (et chez Polybe) la distance de la côte à un point situé à l'intérieur des terres. Il faut, d'ailleurs, que le cratère ait été presque au niveau de la mer, puisqu'on avait vue plongeante à l'intérieur.

Page 171.

1. A défaut de son libellé, du moins le contenu du texte perdu se laisse-t-il aisément imaginer, grâce à la mention expresse de la théorie soutenue dans le livre I (voir la note précédente) : « l'attente de la vérité historique est comme *la conséquence de la nouveauté* — καινόν — *et du merveilleux* — θαυμαστόν — car l'un et l'autre, etc. »

6. F 88. L'événement est décrit aussi par Pline, *N. H.*, II, 203, qui le date de 126, année de la préture en Sicile de T. Quinctius Flamininus (et non Flaminius : l'erreur peut être antérieure à Strabon). L'expression κατὰ τὴν ἑαυτοῦ μνήμην certifie que Posidonius n'y avait pas assisté et décrivait de seconde main. Sa source est, en fait, Panétius, probablement témoin oculaire, ou du moins renseigné par des témoins oculaires (cf. fr. 136 Van Straaten et A. Grilli, RFIC, 84, 1956, 266-272).

Page 172.

1. Fr. 14 Klotz. Les formes des noms adoptées par Agrippa sont celles de Timée (Geffcken, 123), alors qu'Artémidore préfère les formes en -οῦσσα. Elles ont passé dans les noms modernes Alicudi et Filicudi, apparemment parce qu'elles correspondaient à l'usage oral, et l'accord entre Timée et le Chorographe provient vraisemblablement de l'ancienneté de cet usage plutôt que d'une influence littéraire, ici problématique.

2. On peut se demander si Strabon, comprenant mal les indications de la carte du Chorographe, n'a pas pris le total du trajet maritime d'Éricussa à Didyme (30 milles) pour le trajet partiel de Phénicussa à Didyme. Tout ce passage, d'ailleurs, fourmille de fautes dont il semble que l'auteur soit plus responsable que ses copistes, ce qui retient de les corriger (voir Klotz *ad loc.* et Aly, 271 s.).

6. 23,7 km : la mesure s'appliquerait parfaitement au trajet Strongylé-Euonymos, tandis qu'on compte 40 km jusqu'à Didyme ou Lipara et 72 km jusqu'à la Sicile.

7. 130 km, au lieu de 105 (= Agrippa, fr. 15 Klotz).

8. Le nom latin, traduction du grec Ἀσπίς, est attesté depuis Ennius, fr. var. 34, et remonte peut-être à Fabius Pictor. On attribuera à Posidonius les quelques indications de ce genre qui, dans cet alinéa, ne peuvent s'expliquer par la lecture de la carte chorographique.

Page 174.

3. Bien que l'archéologie n'en puisse produire que des vestiges contestables, l'enceinte mentionnée ici ne saurait être mise en doute et devait être encore visible du temps de Strabon, témoin oculaire pour toute cette description. Elle entourait, semble-t-il, la totalité de l'isthme compris entre les deux dépressions joignant la mer à la lagune, avec un développement de 31 km (voir le plan chez P. Wuilleumier, *o. c.*, dépliant).

4. Agora et gymnase ont été cherchés, d'après cette description, dans la région de l'actuel Canale Navigabile, creusé en 1480, mais sans résultat appréciable. Quant au Zeus colossal, œuvre de Lysippe, il était trop grand pour être transporté et Strabon l'a certainement vu *in situ*.

5. En 212. Il y eut moins défaite que défection (T.-Liv., XXV, 7-9) et les principales déprédations furent celles auxquelles se livrèrent les Romains en 209, quand ils reprirent la ville.

6. Transporté en 325 ap. J.-C. à Constantinople et fondu en 1204, l'Héraclès assis a été décrit à cette date par Nicétas Choniate, *De sign.*, 5,859, ce qui permet d'en reconnaître peut-être le type sur un coffret byzantin du xe/xie siècle (A. Furtwängler, Sitzb. d. Bayer. Akad., Munich, 1902, 435 ss.), ainsi que dans un petit bronze de Palerme (Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque*, IV, 2, Paris, 1963, 566-573). Strabon a dû voir le colosse à Rome et apprendre là son histoire, mais il a pu tout aussi bien la lire chez Polybe.

Page 175.

2. Ὅσοις, si l'on accepte le texte des manuscrits, désigne les pères par le sang, à savoir les jeunes gens renvoyés à Sparte à des fins procréatrices, à qui leur âge interdisait de faire reconnaître leur droit de paternité (voir en 3,3 le récit d'Éphore et, en général, Wuilleumier, *o. c.*, 29 ss. ; *contra* J. Bérard, 179). L'anacoluthe choque à peine.

Page 176.

2. Tradition exposée par Timée, qui se retrouve chez Conon, *Narrat.*, 25, et dans *Schol. Lucan.*, II, 609 (Geffcken, 81 s. et 188). Elle remonte au moins à Philistos, voire à Antiochos, le plus ancien témoin atteignable de la légende de Cocalos (T 3).

3. La source est encore Timée (Geffcken, 137).

4. Taras, que la version adoptée par Timée disait probablement fils de Poséidon et de Satyra (cf. Cælius Antipater, fr. 35 Peter), fille elle-même de Minos (Probus, *In Verg. Georg.*, II, 197). Satyra aurait donné son nom au *Saturum* ou *Satyrium*, lieu précis de l'établissement de Tarente, mentionné dans l'oracle délivré à Phalanthos. Il apparaît ainsi que tous les éléments du récit de Strabon, à savoir l'exil de Phalanthos, le passage d'Iapyx à Tarente et la légende locale de Taras, avaient été harmonisés

dans une histoire cohérente des origines de la cité. L'essentiel en est déjà connu d'Hérodote, VII, 170.

5. F 216. Le récit d'Éphore concorde en général avec celui que Timée avait tiré d'Antiochos, mais il ajoute plusieurs détails et finit différemment.

Page 177.

3. Ce trait manque également dans la version d'Antiochos et de Timée. Dans l'extrait de Diodore, VIII, 21, les insurgés sont les seuls ἐπευνακταί, c'est-à-dire les citoyens nés des unions anonymes. Théopompe, en revanche, appelle ἐπεύνακτοι des hilotes qui auraient succédé aux guerriers, morts, dans leur droit conjugal et auraient reçu par la suite un droit de cité (F 171).

4. Un des « épeunactes » dans la version de Diodore, VIII, 21. L'extrait d'Antiochos ne précise pas ce point.

Page 178.

1. Éphore s'écartait ici nettement d'Antiochos, puisqu'il ne faisait pas intervenir Phalanthos, d'ailleurs absent de tout son récit. Diodore, au contraire, rapporte exactement la même chose que Strabon, preuve suffisante qu'ils dépendent l'un et l'autre de Timée.

2. Trait également particulier à Éphore, et d'ailleurs assez invraisemblable étant donné les circonstances de la naissance des Parthénies.

4. Le tableau de la puissance et de la décadence de Tarente provient encore de Timée, qui a pu s'inspirer en partie de la Πολιτεία Ταραντίνων d'Aristote (fr. 590 Rose et *Pol.*, 1303^a3, 1320^b10).

5. Ces chiffres doivent provenir du récit d'une bataille, antérieure aux stratégies d'Archytas si la notice suit rigoureusement l'ordre chronologique, ce qui n'est pas sûr. Le cavalier armé paraît sur les monnaies tarentines dès 450, peut-être sous l'effet de la victoire d'Onatas sur les Peucétiens remportée vers 460 et célébrée par un ex-voto à Delphes (Paus., X, 13, 10 ; cf. P. Wuilleumier, *o. c.*, 58 f.), sept ans après l'instauration du régime démocratique : c'est le seul exploit d'importance qui entre en ligne de compte avant Archytas (stratégies entre 370 et 360).

6. Appelé probablement entre 336 et 333 en Italie, il y est assassiné en 330 (327 selon T.-Liv., VIII, 24).

7. Engagé avec ses mercenaires en 344/3, il meurt à la bataille de Manduria en 338.

8. Fils du roi de Sparte Cléomène II, il combat pour Tarente de 304 à 302.

Page 179.

1. Certainement Timée, qui a fourni toute la notice historique jusqu'à ce point.

2. Voir la fin de VI, 3, 1. Ajoutée à l'extrait de Timée, cette information émane probablement de la source intermédiaire, Artémidore, qui a mentionné aussi la colonie romaine installée en 122.

3. Meineke a reporté sans nécessité cette phrase un peu plus haut, de manière à l'inclure dans le récit de Timée. On la considérera plutôt comme une adjonction tirée d'une autre source, et cela déjà par Artémidore ; il pouvait, par exemple, compléter Timée par Polybe. Quant au fait, plutôt que de corriger « Messapiens » en « Lucaniens » pour accorder la phrase aux événements de 344-330 (Ciaceri, III, 16), on le considérera comme indépendant de la liste des preuves de la décadence de l'armée tarentine, propre au seul Timée, et on le replacera dans le contexte de la fondation et de la défense (non attestée ailleurs) d'Héraclée, entre 433/2 et la fin du ve siècle (P. Wuilleumier, *o. c.*, 61, voudrait même remonter à la guerre qui se termine par la fondation d'Héraclée).

4. C'est-à-dire à l'époque d'Artémidore, source du paragraphe, alors qu'« autrefois » se rapporte au plus tard au ɪv^e siècle, à l'époque de Timée. Strabon ne nomme dans la suite que huit cités, auxquelles on peut ajouter au moins Callipolis, Nérèton, Mésochorion, Thuriæ et Manduria, toutes plus ou moins hellénisées.

5. Tradition transmise par Timée, qui disait ces Crétois venus de Lyctos sous la conduite d'Idoménée (Varron *ap.* Prob., *In Verg. Buc.*, VI, 31, p. 336 Hagen, et Solin, II, 10).

6. Le *Castrum Minervæ* de la Table de Peutinger, aujourd'hui Castro (24 km N Capo S. Maria di Leuca).

7. La description touche ici non plus le cap terminal, mais tout le promontoire Salentin, dont la côte orientale tourne au sud après avoir couru du nord-ouest au sud-est jusqu'au cap d'Otrante.

Page 180.

1. Les deux estimations proviennent sans doute de Polybe, cité en VI, 1, 11 pour la première, avec une correction dont Artémidore, ici, n'a pas tenu compte.

2. Si Vérétum est le nom usité du temps d'Artémidore (cf. T.-Liv., XLII, 48, 7 *Uritibus*, pour un événement daté de 171), Baris doit remonter à l'époque de sa source géographique, Ératosthène ou Timée.

5. En corrigeant le premier chiffre à 250 stades (46, 25 km), on obtiendrait une bonne estimation à la côte. Le total des distances énoncées dans ce paragraphe serait alors de 1330 stades, ce qui s'accorde avec le périple de « quelque 1400 stades » produit en VI, 3, 1. Mais ce total est lui-même conjectural et la faute du compte des distances partielles n'est pas nécessairement dans le chiffre de 150 stades, ce qui retient de le corriger.

Page 181.

6. Les deux variantes de la version de cette légende proviennent de Timée. La première, plus récente, apparaît déjà chez Aristote, fr. 485 Rose ; la seconde, que Timée a préférée (cf. VI, 3, 2 fin), se rattache à la tradition suivie aussi par Hérodote à propos d'Hyria dans le passage qui vient d'être cité.

Page 182.

2. La description de la contrée et du port et la comparaison avec Tarente (en légère contradiction avec VI, 3, I), ainsi que l'étymologie de Brentésion, sont typiques de Posidonius (cf. Munz, 38 et 44). Mais en citant Βρεντέσιον comme étymon, Strabon a mal résumé sa source : Posidonius avait proposé un mot rendu par βρένδον (Hesych. s. v.), βρέντιον (Séleucos d'Alexandrie, d'après St. Byz. et *Etymologica* s. v. Βρεντήσιον) et *brunda* (Varron, dans *Schol. Bern. Lucan.*, II, 609).
3. La Via Minucia, terminée avant 191 et longue de 364 milles. Au témoignage d'Horace, *Sat.*, I, 5, 77 ss., on allait depuis Bénéventum tantôt à pied, tantôt sur des charrettes. Voir, en général, Radke, 228, qui suggère au lieu d'ἡμιονική un équivalent grec de *Minucia* (l'archétype de nos manuscrits donnait ἡμινοική).

Page 184.

1. Ces précisions, valables pour la frontière telle qu'elle se présentait à la veille de la deuxième Guerre Punique, remontent probablement à Polybe.
5. Le nom d'Apulie, entendu ici au sens primitif et restreint, désigne un territoire qui comprend le promontoire du Gargano et son arrière-pays, entre le Fortore et l'Ofanto (Aufidus), c'est-à-dire la Daunie de Timée et de Polybe. La carte politique dans laquelle il s'inscrit est celle d'Hécatée (F 88-89), transmise par Éphore (cf. Ps. Scymn., 364 s.). Au sens large, Polybe préfère à ce nom celui d'Iapygie (cf. *Hist.*, III, 88, 3).
6. L'extension reconnue ici à l'Apulie est attestée déjà par Timée pour l'époque de l'alliance de Tarente avec Alexandre le Molosse (vers 336) : elle englobait alors Brentésion et formait un royaume (Justin, XII, 2, 5-11). Mais Strabon témoigne ici pour son temps, non pour celui de sa source.
8. 16,65 km : Canusium est à 20 km de la côte actuelle et à 2 km du lit de l'Aufidus, mais il s'agit ici de son port, qu'on identifie parfois avec Cannes (Nissen, II, 852), à moins de 10 km de l'embouchure actuelle de la rivière.

Page 185.

1. Il apparaît déjà en 320 (T.-Liv., IX, 13, 6). La notice entière émane d'Artémidore, qui est ainsi le premier témoin de l'utilisation de Salapia comme port au lieu de Sipus, préféré encore, semble-t-il,

en 194 (T.-Liv., XXXIV, 45, 3). Sur l'enceinte d'Arpi, vaste ellipse de 5,23 km de grand diamètre, voir J. Bradford, Antiquity, 31, 1957, 167-169.

4. Strabon suit ici la version d'Artémidore : au lieu de pleurer en Daunie, jusqu'à sa mort, l'infortune de ses compagnons (Timée *ap.* Lycophr., 592-602, et Verg., *Aen.*, XI, 243-277) ou de mourir de la main de Daunos (Lycos de Rhégion *ap. Schol. Lycophr.*, 592), Diomède disparaît mystérieusement et assiste ensuite, impuissant, devenu dieu contre son gré, à la métamorphose (Varron *ap.* Aug., *Civ. Dei*, XVIII, 16). Pour plus de vraisemblance (d'où la formule « jusqu'à nos jours »), Artémidore prêtait de son propre chef aux oiseaux le pouvoir de distinguer les bons des méchants (et non les Grecs des barbares, selon les versions de Timée *ap.* Lycophr., 604-606, et de Lycos, *FGr Hist.*, 570 F 6). Mais il citait aussi les autres versions, comme l'atteste la fin de l'alinéa, d'où la version hybride de Varron. Voir, Geffcken, 5-9.

Page 186.

2. Les deux sanctuaires sont évoqués d'après Timée par Lycophron, 1050 ss. et 1127, avec leurs rites particuliers. La description remonte à la même source, mais Artémidore l'a quelque peu altérée. Timée, notamment, attribuait le rite oraculaire au culte de Podalire, non à celui de Calchas.

3. Le texte dit « devant ce golfe », c'est-à-dire le golfe de Manfredonia, comme s'il en avait été déjà question. En fait, il n'a été mentionné nulle part : Strabon n'a pas pris garde qu'en citant ici Artémidore, il se référait à une description qu'il avait précédemment sautée.

4. La mesure de 300 stades (55,5 km) est correcte si on l'applique à la longueur du littoral entre Sipus et le point le plus septentrional de la presqu'île du Gargano, tout près d'Urium. Les Iles de Diomède, en effet, ne se trouvent pas dans le prolongement de l'ergot apulien, mais sur sa côte nord, en face des grandes lagunes de Lesina et Varano, donc devant la proue d'un navire qui aurait déjà tourné l'extrémité de la presqu'île et mettrait le cap au NO sur Ancône. Cette information, mal comprise, mais extrêmement précise, provient encore d'Artémidore, tandis que la suivante, empruntée à une description de la Capitanata et non du massif du Gargano, est typique de Posidonius.

5. L'énoncé des quatre versions provient probablement d'Artémidore (ou déjà de Timée ?). L'origine de la première, qui fait mourir Diomède en Étolie ou à Argos, est inconnue. La seconde, qui le dit fondateur d'Argyrippa et enseveli en Daunie est celle de Timée (voir p. 185, n. 4). La troisième, adoptée peut-être par Artémidore, vient certainement d'un mythographe du IVe siècle (selon l'épitaphe du Ps. Arstt., *Pepl.*, 14, Diomède avait son tombeau sur l'île qui porte son nom ; cf. Ps. Scymn., 432 ss.) : Éphore ? La quatrième avait été rapportée également par Timée (cf. V, 1, 9).

6. Fr. 45 : il s'agit des distances citées dans le § 9, à partir de Barium (cf. Hagenow, 49).

7. Fr. 46 = p. 49 Hagenow.

8. Fr. 44 Klotz. Les chiffres donnés, respectivement 244,2 km, comptés jusqu'à Ergitium, localité inconnue à l'ouest du Gargano (même compte dans *Tab. Peut.*), et 346,32, correspondent à des mesures routières. Le second est plus long de 100 km que la réalité et que le compte de Varron (183 ou 184 milles selon Pline, *N. H.*, III, 111), mais il faut admettre qu'il tient compte du développement de la côte autour du promontoire du Gargano, tandis que Varron — et Artémidore — ont pris la ligne droite.

9. 231,25 km, comptés probablement de Buca, où la route qui coupe le promontoire retrouve la côte : la route actuelle parcourt 270 km sur le même trajet, mais il y a 230 km par eau en prenant au plus court. On s'explique, d'autre part, qu'Artémidore ait compté plus que le Chorographe pour le trajet précédent : il comptait jusqu'à Buca, non jusqu'à Ergitium.

10. XXXIV, II, 8 B.-W. Les distances indiquées sont respectivement 831,76 km, comptés, selon Radke, 211, de Brentésion à Rome par la Via Minucia et de Rome à Séna par l'ancienne Via Flaminia, et 263,44 km, chiffre trop faible d'au moins 75 km et inférieur de 225 km (152 milles) à celui de 2500 stades produit par Polybe lui-même pour la même mesure, *Hist.*, II, 14, 11. Quant au total de 740 milles qu'on obtient en additionnant les deux trajets, il représente 5920 stades dans le système de Strabon, 6167 dans celui de Polybe, soit à peu près le même chiffre que celui de 6000 stades donné par Strabon comme plus grand que la mesure admise. On voit qu'il est impossible de corriger le chiffre inacceptable de 178 milles sans aggraver l'erreur de jugement de Strabon dans la comparaison des deux côtes. Aussi se résoudra-t-on à garder ces chiffres tels que les manuscrits les présentent et à admettre que l'auteur a mal compris leur signification.

Page 188.

1. Strabon ne paraît pas se rendre compte que Cannes est située près de l'Aufidus, limite méridionale de la Daunie, traitée en VI, 3, 9, et, de ce fait, que l'Apulie proprement dite s'identifie rigoureusement avec la Daunie, avec laquelle il pensait en avoir fini. C'est qu'il suit ici, de nouveau, Artémidore, lequel appelait Apulie toute la région sise entre la Calabre et le territoire des Frentans.

2. Il y en a actuellement deux, ceux de Lesina et de Varano. Strabon pense ici au premier, plus proche du fond du golfe et surtout de Téanum.

3. 185 km : on compte en réalité 157 km entre l'embouchure du Fortore et la côte napolitaine, mais l'itinéraire routier de Téanum à Putéoli par Bovianum, Bénéventum et Capoue atteint à peu près le chiffre d'Artémidore.

4. 37 km : estimation correcte dans les deux directions, à compter à partir du milieu du lac. Par Gargano, Artémidore entendait probablement le port d'Urium, terme du précédent stadiasme de cette côte, en VI, 3, 9.

Page 189.

1. Littéralement « de la bonne et de la mauvaise composition des airs ». L'expression εὐκρασία ἀερός est propre à Polybe (XXXIV, 8, 4). On rapprochera, du reste, pour les thèmes et le style de cette description le fragment de celle de la Lusitanie conservé par Athénée (Polybe, XXXIV, 8, 4-10).

2. La correction d'« Asie » en « Libye », admise par plusieurs éditeurs, est superflue. Ce n'est pas à Carthage que pense Strabon, ou plutôt Polybe, non plus qu'à la Cyrénaïque, mais à l'Égypte (d'après Polybe, III, 37, 2, le Nil marque la frontière des continents) et peut-être à la Syrie. Après les « vastes nations », qui sont celles de l'Ibérie et de la Gaule, et après la Grèce, on ne pouvait pas ne pas parler de l'Asie, alors que la Libye est négligeable.

Page 190.

1. Strabon reprend ici un passage perdu de la théorie de Polybe sur la constitution romaine, de laquelle il subsiste *Hist.*, VI, 11-18. Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, VIII, 5, 4 s., en a conservé un extrait parallèle qui montre que Polybe avait attribué aux Romains, pour l'époque des rois, une constitution « mêlée de royauté et d'aristocratie », puis à Tarquin l'institution d'un régime de tyrannie, enfin à ses successeurs « aristocratiques » un système « excellent et modéré » (cf. F. Taeger, *Die Archæologie des Polybios*, Stuttgart, 1922, 131 s.). Dans ce développement, la constitution évoquée par Strabon apparaît comme une restauration de la première constitution sans le fait de la royauté.

2. Cf. Polybe, I, 6, 1-2, où d'autres précisions chronologiques complètent ce synchronisme. La date assignée à la prise de Rome, considérée par Polybe comme celle à laquelle commence l'essor de Rome, tombe, dans cette combinaison, sur l'année 387/6 (cf. F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, Oxford, 1957, 47).

Page 191.

4. Persée est soutenu par les Thraces dès 171, par les Illyriens en 169. Mais les armes romaines ne s'établissent réellement sur le Danube qu'en 8 av. J.-C. Quant à l'Halys, limite traditionnelle de l'Asie antérieure vers l'orient (cf. Hdt., I, 6, 1, et Strab., II, 5, 31 et XII, 1-3), il n'a jamais servi de frontière aux Romains. La province d'Asie s'en approche en 116 après la soumission d'une grande partie de la Phrygie et L. Muréna semble l'atteindre sur certains points entre 84 et 81 (cf. App., *Mithr.*, 64 s.). Mais Strabon pense ici plutôt à la création de la province de Galatie en 25 av. J.-C. : elle assurait aux Romains tout le bassin de l'Halys en aval du Pasa Dagh (100 km SSE Ankara). Il saute ainsi d'un

coup de la période embrassée par Polybe à celle de ses propres *Commentaires historiques*.

Page 192.

1. Allusion probable, encore que contestable, à l'œuvre accomplie par Octavien de 40 à 27, entre le traité de Brindes et le principat.

2. Le premier triomphe de Germanicus date de 15 ap. J.-C., le second, de 17.

3. Allusion évidente à la tentative de Jugurtha, soutenue temporairement par Bocchos. Strabon en avait lu la relation chez Posidonius.

4. La Maurusie, c'est-à-dire la Mauritanie, réunissant les anciens royaumes de Bocchos et de Bogud, échoit à Juba II, avec le titre de roi, en 25, si l'on en croit Dion Cassius, LIII, 26, 2 (cf. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VIII[2], Paris, 1930, 208-212).

5. Les faits embrassés par ce résumé se suivent d'abord dans l'ordre chronologique, de la mort d'Attale III en 133 à l'annexion de la Cappadoce en 17 ap. J.-C. ; Mithridate se suicide en 63. Quant à l'Égypte, Strabon se contredit : d'abord il la range parmi les pays à dynasties éteintes, Cléopâtre étant la dernière des Lagides, puis il insiste, et plus justement, sur son insoumission, avec une allusion évidente aux événements de l'année 30.

6. Les rébellions auxquelles fait allusion ce passage ne sont pas autrement connues. Voir cependant Tacite, *Ann.*, II, 68, 1 (en 19 ap. J.-C.).

Page 193.

3. Par « souvent », Strabon entend probablement plusieurs ambassades et non plusieurs souverains, encore que l'histoire ne connaisse que l'ambassade qui aboutit au couronnement de Vononès en 8 ou 9 ap. J.-C. De fait, ce couronnement est le seul qui corresponde à sa description, mais il est fort possible que les erreurs de Vononès et les menées d'Artaban III aient provoqué de nouvelles démarches à Rome avant la prise du pouvoir par ce dernier.

4. Le titre de *pater patriæ* est décerné à Auguste en 19. Sur l'évolution de la notion de sauveur qu'il comporte sous la République à celle de protecteur qu'il représente sous l'Empire et particulièrement dans ce passage, voir J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, 1953, 276-278.

5. Strabon fait visiblement écho ici aux déclarations de Tibère lors de son avènement, en 14, par lesquelles le nouvel empereur se faisait d'abord une vertu de refuser, comme son père, le pouvoir offert (Ovid., *Pont.*, IV, 13, 27 *esse parem virtute patri.*; cf. J. Béranger, Mus. Helv., 5, 1948, 181-183), puis un devoir de l'exercer à son exemple. Voir, en général, Tacite, *Ann.*, I, 11-14, où est mentionnée aussi l'association immédiate de Germanicus et de Drusus aux soucis de l'empire.

LEXIQUE DES NOMS DE LIEUX

(Destiné seulement à alléger les notes qui accompagnent la traduction, ce lexique ne contient pas les noms rendus dans celle-ci par leurs équivalents modernes, leur identification ne faisant pas difficulté. N'y figurent donc que ceux dont la forme originale a été conservée dans une transcription francisée ou latinisée. Pour faciliter la consultation des cartes, sur lesquelles tous les noms ont été portés en latin par souci d'unité, on a pourvu les transcriptions françaises de leur double latin. Toutes les formes latines ont été imprimées en italiques.)

A

Abella Ruines à Avella Vecchia, sur les pentes dominant au nord Avella (32 km NE Naples).

Aborigènes *Aborigines* Peuple du Latium connu surtout par la légende, qui l'identifie souvent avec les Pélasges. Sa réalité, cependant, ne fait pas de doute. On situe son habitat primitif dans la région de Réate.

Acalandros *Acalandrus* La Salandrella, entre le Basento et l'Agri (Plin., *N. H.*, III, 97). En VI, 3, 4, la localisation de cette rivière dans le territoire de Thurii, 72 km plus au sud, résulte d'un mauvais résumé du récit utilisé par Strabon : Alexandre le Molosse aurait, en réalité, seulement *tenté* le transfert de la panégyrie italiote à Thurii, mais, faute d'y parvenir, il l'aurait finalement installée dans son camp sur l'Acalandros. Cf. U. v. Kahrstedt, Historia, 8, 1959, 202.

Acara Le nom est inconnu sous cette forme. Il ne s'agit probablement ni d'*Acerræ*, qui est au nord du Pô (Gera, là où la route de Crémone à Lodi franchissait l'Adda), ni de l'*Ancara* mentionnée par Polybe dans un livre perdu qui ne paraît pas avoir touché à la Cisalpine (VIII, 38b, 1 B.-W.). D'après le sens de l'énumération, cette localité devrait se trouver entre Plaisance (ou Crémone) et Reggio d'Émilie.

Achéloos La Megdova, qui descend du Lakmon, puis l'Aspropotamos, qui se jette dans la Mer Ionienne 27 km à l'ouest de Missolonghi.

Achéron (Bruttium) *Acheron* Vraisemblablement le Caronte, affluent gauche du Busento, dans lequel il se jette à 2 km en amont (OSO) de Cosenza. Voir *Pandosia*.

Achéron (Thesprotie) Le Mavros, qui porte aussi les noms de Lakkiotikos et de Glykys et se jette dans la Mer Ionienne 39 km au nord-ouest de Prévéza.

Acherræ (Campanie) Acerra, 14 km NNE Naples.

Acherræ (Emilie) Gera, près de Pizzighettone, 55 km SE Milan. Voir *Acara*.

Aciris L'Agri, qui se jette actuellement dans la mer à 50 km au sud-ouest de Tarente.

Ad Pictas Si l'on s'en tient au stadiasme indiqué par Strabon et aux données de *It. Ant.*, 304, 8 et 305,10, cette localité correspondrait aux vestiges retrouvés à Fontanile delle Macere, 5 km SE Labico (36 km ESE Rome). Mais elle se trouve alors seulement au départ d'une route de traverse unissant la Via Latina à la Via Labicana, tandis que ces deux routes se rejoignent 22 km plus loin à l'Osteria della Fontana, 2 km SO Anagni.

Adria Atri, 23 km ONO Pescara. Vestiges visibles sur une colline située à 8 km de la côte de l'Adriatique.

Adriani Habitants d'Adria et de son territoire, probablement entre le Vomano et la Piomba.

Æas L'Aoos, qui se jette dans l'Adriatique à 24 km au nord-ouest de Vlonë sous le nom albanais de Vijosë.

Ægesta Ségeste, 29 km ESE Trapani.

Ægesta (Port d') Castellammare del Golfo, 30 km E Trapani.

Ægimuros *Ægimurus* Ile de Djeziret Djamur (Zembra) ou de Zembretta — Pline, *N.H.*, V, 42, parle de *duæ Ægimœræ* — 18 km à l'ouest du Cap Bon.

Ægos-Potamos L'Indjelimen, qui se jette dans les Dardanelles, descendant du centre de la presqu'île de Gallipoli, à 45 km au nord-est de l'ouverture du détroit sur la Mer Égée.

Æquum Faliscum Peut-être les ruines visibles à 1,5 km du château de Borghetto (30 km SSO Terni). Cf. O. Cuntz, Jahreshefte d. Oesterr. arch. Inst., 2, 1899, 87.

Æsaros *Æsarus* L'Esaro, qui se jette dans la mer à Crotone.

Æsernia Isernia, 36 km O Campobasso.

Æsis L'Esino, qui se jette dans l'Adriatique à Fiumesino, 2 km au nord-ouest de Falconara Marittima (10 km O Ancône).

Æsium Iesi, 25 km SO Ancône.

Æthalia Ile d'Elbe.

Agathyrnon *Agathyrnum* Vestiges identifiés près du Cap d'Orlando, sur la plage. Voir Bollettino dell'Istituto Naz. di Arch. e Storia dell'Arte, 11, 1948, 121-132.

Alba (Fucens) Albe, 6 km N Avezzano.

Albain (Mont) *Albanus Mons* Monte Cavo.

Albains *Albani* Habitants d'Albe la Longue et de son territoire, lequel s'étendait à partir de Castel Gandolfo en direction de la mer.

Albe *Alba Longa* La ville antique occupait probablement un secteur de l'arc septentrional de la crête qui borde le cratère rempli aujourd'hui par le lac d'Albano. Les grandes nécropoles découvertes sur les monts Crescenzo et Cucco, au nord-ouest du lac, semblent s'être développées du nord au sud et correspondraient alors à une situation de la ville au-dessus du vallon de l'Aqua Ferentina. Voir F. Dionisi, *La scoperla lopografica di Alba Longa*, Rome, 1961.

Albulæ (Aquæ) Acque Albule, source et lacs sulfureux sur la rive droite de l'Aniene, 7 km O Tivoli.

Aletrium Alatri, 75 km ESE Rome. Sur la topographie des habitats successifs de la cité, voir L. Gasperini, *Aletrium*, I, Alatri, 1965, 75-83.

Alex Sans doute la Fiumara di Melito, qui se jette dans la mer à l'extrême sud de la Calabre. Cf. G. Vallet, 134 s.

Algidum La Via Latina franchissant les Monts Albains dans la dépression qui sépare le Monte Cavo des collines de Frascati, on doit chercher Algidum près de La Cava ou Cava d'Aglio (30 km SE Rome), peu après le point le plus élevé de la trouée. Le vallon cité en V, 3, 12 est celui du Savo, qui descend de La Cava sur Valmontone.

Allifæ Alife, 44 km NO Bénévent. Sur la topographie des habitats successifs de la cité, voir Archeologia Classica, 16, 1964, 36-48.

Alsium Palo, sur la côte tyrrhénienne, 31 km ONO Rome.

Altinum Altino, hameau situé à 18 km SE Trévise, aujourd'hui à près de 1 km de la lagune vénète (Paludo di Cona), autrefois, probablement, au bord même de la mer. La localité était reliée à la terre, dont la séparaient quelques étangs, par les talus de la Via Annia. Voir A. de Bon, *La Via Claudia Augusla Altinale*, Venise, 1938, 18, et P. Fraccaro, 167 s. et pl. XXVI.

Aménanos Ce cours d'eau traversait Catane à l'air libre. Enseveli par les laves, il s'écoule aujourd'hui dans le port par des sources sous-marines dites *cozzolari*. Voir A. d'Arrigo, 473 et 524. Les sources Cibali (tarie en été) et Fasano Massa, qui alimentent la ville en eau potable, présenteraient aujourd'hui des intermittences analogues à celles de l'Aménanos : *Le sorgenti italiane*, II, *Sicilia*, Rome, 1934, 253 s.

Ameria Amelia, 20 km O Terni.

Amiternum Ruines importantes à Cermone et S. Vittorino, 10 km NO L'Aquila, sur la rive gauche de l'Aterno.

Amphilochiens Peuple installé sur la rive orientale du golfe d'Ambracie et dans les montagnes qui la dominent.

Anagnia Anagni, 56 km ESE Rome.

Antemnæ Les vestiges probables de la cité permettent de la localiser sur le Monte Antenne, qui domine du sud le

confluent de l'Aniene et du Tibre, à 3 km ENE du Ponte Milvio.

Antium Anzio, 50 km SSE Rome.

Apamée Kala'at el Medîk, sur la rive droite de l'Oronte, 62 km ESE Latakieh.

Apiolæ Détruite, selon la tradition, par Tarquin l'Ancien (T.-Liv., I, 35, 7), la ville n'a pas laissé de traces. Elle se serait trouvée à quelque 35 km au sud-est de Rome, puisque Strabon la situe près de la frontière du Latium et la cite avec la plaine Pomentine. Mais 'Απιόλαι pourrait être, à la rigueur, une traduction grecque de *Pometia* (cf. *Suessa*) imaginée par Fabius Pictor et dépourvue de réalité historique, selon l'hypothèse de A. Alföldi, 140.

Apollonie Pojan, 66 km S Durazzo.

Aquæ Statiellæ Acqui, 45 km NO Gênes.

Aquileia Aquileia, 34 km SSE Udine.

Aquinum Aquino, 10 km O Cassino. Le bourg moderne ne couvre que le centre de la ville antique, beaucoup plus étendue.

Ardea Ardea, 30 km S Rome. La localité moderne occupe seulement l'acropole de la ville antique.

Argo (Port-) Voir Port-Argo.

Argos Amphilochienne Hagios Joannis, au fond du golfe d'Ambracie, 8,5 km N Amfilokhia.

Argos Hippium = Argyrippa Voir *Arpi*.

Argyrusci Peuple apparemment identique aux Aurunces, qui habitaient la côte du Latium autour de Terracina avant l'occupation romaine.

Aricia Ariccia (ou L'Ariccia), 26 km SE Rome. La ville antique s'étendait au pied sud-occidental de l'éperon occupé par la localité moderne, de part et d'autre de la Via Appia.

Ariminum Rimini. La ville romaine correspond à la vieille ville, à 1 km de la mer, à laquelle la relie un canal servant de port.

Arpi Le site de la ville a été identifié dans toute son étendue par J. Bradford, Antiquity, 31, 1957, 167-169 (voir aussi G. Schmiedt, L'Universo, 44, 1964, 962), grâce à la photographie aérienne, à 5 km au nord de Foggia, sur la route menant au port de Manfredonia.

Arretium Arezzo.

Asculum Picenum Ascoli Piceno, 85 km SSE Ancône.

Aséa Ruines au-dessus de Franko Vrisi, 13 km SSO Tripoli.

Asopos L'Asopos, qui se jette dans le Golfe de Corinthe à 15 km ONO de la Corinthe moderne.

Aspis *Clypea* Kelibia, sur le Cap Bon (82 km E Tunis).

Atella Les traces de la cité conduisent à la localiser sur une terrasse quadrangulaire à 5 km ESE d'Aversa (15 km

NNO Naples). Des fouilles entreprises en 1965 en ont dégagé plusieurs vestiges.

Aternum Pescara proprement dite, c'est-à-dire les quartiers de la ville actuelle situés sur la rive droite de la Pescara (nom de l'Aterno dès sa sortie des Abruzzes), à 2 km en amont de son embouchure.

Athéna (Sanctuaire d') *Athenæum* Le temple, qu'on n'a pas retrouvé, doit être cherché sur les pentes du Monte S. Costanzo, en direction de la Punta della Campanella (cf. *infra* Sirénusses), à l'extrémité de la presqu'île de Sorrente, le promontoire d'Athéna proprement dit. On a relevé que les anciennes « Instructions nautiques » désignaient cet endroit sous le nom de Capo de Minerba (cf. G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 308 s.).

Atria Adria, 40 km NE Ferrare, aujourd'hui à 25 km de l'embouchure du Pô « di Levante », tandis que la ville antique s'élevait au bord d'une lagune à 12 km seulement de la mer.

Aufidus (Apulie) L'Ofanto, qui prend sa source dans l'Apennin napolitain et se jette dans l'Adriatique à 7 km au nord-est de Barletta.

Aufidus (Latium) L'*Ufens* des auteurs latins, aujourd'hui Ufente. Son nom grec, cité seulement par Strabon, a été corrigé ou mis en doute par tous les éditeurs. Mais de même que l'Aufidus apulien a eu pour équivalent un nom osco-ombrien à désinence *-ns* ou *-ntus* représenté par l'actuel Ofanto, de même l'*Ufens* volsque comporte-t-il légitimement un doublet vernaculaire ou savant *Aufidus*. Il n'y a donc pas lieu de corriger. L'Ufente se jette dans la Mer Tyrrhénienne à 2 km à l'ouest de Terracina.

Ausar Le Serchio, qui débouche aujourd'hui dans la Mer Tyrrhénienne à 12 km au nord de l'embouchure de l'Arno, mais se jetait encore jusque près de l'an 1000, entièrement ou partiellement, dans le bras septentrional de cette rivière à Pise même, comme l'atteste la légende de St Frediano, évêque de Lucques. Cf. Almagià, I, 480.

Auxumum Osimo, 15 km S Ancône.

B

Bales *Baiæ* Baia, 15 km OSO Naples, dans le repli occidental du golfe de Pouzzoles.

Baris Voir *Veretum*.

Barium Bari.

Beneventum Bénévent.

Blera Blera, naguère encore Bieda, 17 km SSO Viterbe.

Blesino Localité non identifiée. A la rigueur Lavasina, 8 km N Bastia, si l'on admet le rapprochement phonétique

suggéré sans prudence par X. Poli, *La Corse dans l'antiquité et dans le Haut Moyen Age*, Paris, 1907, 122.

Boïens *Boii* Peuple installé dans l'actuelle Romagne, avec Bologne pour capitale.

Bononia Bologne. La ville a gardé son plan romain.

Bosphore (Royaume du) État semi-indépendant qui embrassait à l'époque de Strabon le pourtour de la Mer d'Azov et toute la Crimée.

Bottiée Territoire de la Macédoine inférieure qui bordait au nord et au nord-ouest le Golfe de Salonique et occupait principalement la plaine arrosée par l'Haliakmon et limitée à l'est par l'Axios.

Bovianum Boiano, 18 km SO Campobasso.

Brentésion *Brundisium* Brindisi.

Brettiens *Bruttii* Peuple installé dans le Bruttium.

Brettion *Bruttium* Calabre actuelle (provinces de Cosenza, Catanzaro et Reggio).

Brixia Brescia. La ville a gardé son plan romain.

Buca Probablement Termoli.

Butrium Située à 9 km au nord de Ravenne sur la route d'Altinum *(Tab. Peut.)* et près de la mer (Plin., *N.H.*, III, 115), cette localité devrait être cherchée près du lieu-dit « Cassa di colmata del Lamone », sur la rive droite du Lamone, qui limite l'*ager Ravennas*, probablement sur la dune rectiligne joignant Ravenne à Spina (voir la carte dans Almagià, I, 415, et l'étude sur les déplacements des lits du Pô, *ibid.*, I, 143-151).

C

Cænys (Prom.) Sans nom sur les cartes actuelles, ce cap correspond à peu près au phare de Pezzo, 15 km N Reggio. On ne situera pas l'endroit précis ayant porté ce nom à plus de 6 stades (1110 m.) au nord de Villa S. Giovanni, si la colonne de Rhégion et le sanctuaire de Poséidon doivent être localisés dans cette station et plus précisément près de la gare du chemin de fer, où un autre phare, sur une saillie rocheuse, marque l'entrée d'une petite anse.

Cære Cerveteri, 35 km ONO Rome. La ville antique se trouvait à 8 km au sud-est de la localité moderne, de l'autre côté du Fosso Vaccina.

Cæsena Cesena, 27 km ONO Rimini.

Calasarna Localité non identifiée, à chercher vraisemblablement soit sur le versant nord-oriental du Monte Colonina, 48 km NE Cosenza, le Monte Calaserna des cartes du XVIII[e] siècle (Almagià, I, 346), soit plutôt sur son versant occidental, près de Pietrapaola (serait-ce la ville dont

G. Procopio a découvert les traces à Le Muraglie et Miglianò ? Voir *Fasti Archeologici*, 12, 1959, n° 2883).

Calatia Ruines autour de l'église de S. Giacomo alle Gallazze, à 2 km ONO de Maddaloni (24 km NNE Naples).

Cales L'actuelle Calvi, à 11 km NNO de la moderne Capua.

Callipolis Localité non identifiée, à chercher probablement entre Catane et le Cap Schisò. J. Bérard, 86, suggère Mascali ou Giarre (respectivement 30 et 26 km NNE Catane).

Camarina Vestiges sur le plateau de Cammarana, à l'embouchure de l'Ippari, l'ancien Hipparis, qui servait de port à la ville (17 km SO Ragusa).

Camarinum Voir le suivant.

Camertes Camerino, 65 km SO Ancône.

Camici Peut-être S. Angelo Muxaro, 19 km N Agrigente.

Campi Macri Voir *Macri Campi*.

Cannes *Cannæ* Si la localité, dont une partie importante a été dégagée, se trouvait sur le Monte di Canne, 10 km OSO Barletta, sur la rive droite de l'Ofanto, l'emplacement de la bataille demeure contesté (cf. F. Cornelius, Klio, Beiheft 1932, et surtout N. Degrassi, *La zona archeologica di Canne della battaglia*, dans *Studi Annibalici*, Accademia Etrusca di Cortona, Annuario XII, N.S., 5, 1964, 83-92).

Canusium Canosa di Puglia, 20 km SO Barletta. Le port de Canusium n'a pas été identifié : on le cherchera ou à l'embouchure de l'Ofanto, ou plutôt quelque part en amont de celle-ci, à peu de distance de la mer (voir en dernier lieu *Vie di Magna Grecia*, 90).

Capitulum Vestiges à 1 km au sud-ouest de Piglio (20 km E Palestrina).

Capoue *Capua* S. Maria Capua Vetere, 5 km SE Capua. La localité moderne a gardé les grandes lignes du plan étrusque, reconstitué par J. Heurgon, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine*, Paris, 1946, annexe hors-texte.

Capreæ insula Capri.

Caralis Cagliari.

Carni Peuple installé autour de l'actuelle Carnia (33 km NNO Udine), entre le Tagliamento et le Birnbaumerwald.

Carséoli *Carsioli* Ruines sur le Piano del Cavaliere entre Arsoli et Carsoli (54 km NE Rome), à 3 km au sud-est de cette dernière localité.

Carsuli Ruines autour de l'église abandonnée de S. Damiano, 8 km au sud d'Acquasparta (15,5 km NO Terni). Voir le plan par photographie aérienne dans L'Universo, 44, 1964, 990 s.

Casilinum L'actuelle Capua.

Casinum Ruines 1 km au sud de Cassino, à S. Germano.

Castellum Firmanum Porto S. Giorgio, 53 km SE Ancône.
Castrum Novum Giulianova, 102 km SE Ancône, à 1 km de la côte, a succédé en 1470 à la localité romaine, qui occupait le bord même de la mer mais était devenue insalubre.
Caudium Montesarchio, 14 km SO Bénévent.
Caulonia (Bruttium) Disparue au cours du IIe siècle av. J.-C., la ville a laissé des ruines sur la colline du cap Stilo, à 1 km au nord de la station ferroviaire Monasterace Stilo (90 km NE Reggio). Voir les relevés photographiques dans G. Schmiedt et R. Chevallier, *Caulonia e Metaponte, Applicazioni della fotografia aerea in ricerche di topografia antica*, L'Universo, 39, 1959, 6 ss.
Caulonia (Sicile) Apparemment identique à la *Calloniana* d'*It. Ant.*, 94, 6, récemment retrouvée à Barrafranca (17 km SE Caltanisetta). Cf. A. Li Gotti, Archivio Stor. per la Sicilia Orientale, 1951, 150-160, et Not. d. Scavi, 1956, 190-202, et 1959, 357-365. Les restes grecs retrouvés sur ce site et aux alentours remontent jusqu'au VIe siècle.
Cécube *Cæcubus* Plaine côtière du Latium entre Terracina, Fondi et Sperlonga.
Celia *Cælia* Ceglie del Campo, 7 km S Bari.
Cénomans *Cenomani* Peuplade gauloise qui occupait à l'origine le Maine et dont une partie se fixe dans la plaine du Pô entre l'Oglio, le Pô et l'Adige.
Centoripa *Centuripa* Centuripe, naguère encore Centorbi, 39 km ONO Catane.
Céphalœdion, Céphalœdis, *Cephalœdium* Cefalù, 58 km E Palerme.
Cérauniens (Monts) Monts Acrocérauniens, 75 km NNO Corfou.
Cereale Une inscription retrouvée dans les murs de l'abbaye de Casamari (*CIL*, X, 5781), à 5 km à l'est de Veroli (40 km ONO Cassino), marque à peu près l'emplacement de la localité antique.
Cerilli Le village côtier de Cirella, 7 km au sud de l'embouchure du Lao, conserve le nom de la localité antique, qui se trouvait peut-être au même endroit. U. v. Kahrstedt, 27, la situe sans motif suffisant 1 km plus au sud, sur les hauteurs vis-à-vis de l'îlot de Cirella, G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 330, à Cirella même.
Champs Phlégréens *Phlegræi Campi* Région volcanique qui s'étend de Cumes jusqu'au Pausilippe, sur la bordure du Golfe de Naples.
Charax Localité non identifiée. L'hypothèse de X. Poli, *o.c.*, 122 (voir sous *Blesino*), qui la situe au bord de l'étang de Palo, 82 km S Bastia, en supposant une traduction grecque de *pālus* (le poteau) confondu avec *palus* (l'étang) est une absurdité.

Chôné Capitale supposée des Chônes, localisée par la tradition quelque part au sud-ouest de Crimissa (voir ce nom), dans la région de Ciro, pour la seule raison qu'on la disait fondée par Philoctète, le fondateur de Crimissa. Voir Ciaceri, I, 149.

Chônes Peuple fixé en Italie du sud avant l'arrivée des Grecs. La tradition le localise entre Crotone et Tarente, lui attribuant ainsi la plus grande partie des plaines côtières arrosées par les rivières calabraises et lucaniennes. Voir J. Bérard, 349 s. et 44 s.

Ciminius lacus Lac de Vico, 12 km SE Viterbe.

Cingulus mons Apparemment le Monte Cinguno, ou Circe, qui domine de l'ouest Cingoli, l'ancienne Cingulum (36 km SO Ancône). On a objecté que cette sommité appartient au Picénum et ne touche pas l'Ombrie, mais il faut remarquer que Strabon décrit en V, 2, 10 l'Ombrie des Sénones, qui s'étendait au delà de l'Æsis. On peut aussi faire état de ce que le massif du Monte Vicino, auquel appartient le Monte Cinguno, a son versant occidental tout entier en Ombrie.

Clanis La Chiana, qui se jette aujourd'hui par un canal dans l'Arno au nord-ouest d'Arezzo, tandis que l'ancienne rivière, sous le nom de Chiana Pontificia, se jette dans la Paglia, affluent du Tibre, vers Orvieto.

Clastidium Casteggio, 19 km S Pavie.

Claterna Le nom subsiste dans S. Maria di Quaderna, 15 km SE Bologne, qui a livré des vestiges antiques assurant la localisation de la ville.

Clusium Chiusi, 37 km SO Pérouse. La ville a gardé son plan romain.

Clusium (lac de) *Clusia palus* Lago di Chiusi, actuellement en voie de comblement. Avant l'érection de la digue destinée à séparer les deux bassins de la Chiana, en 1782, les deux lacs de Chiusi et de Montepulciano n'en formaient qu'un, correspondant à peu près au lac antique.

Clypea Voir Aspis.

Collatia Terme de la Via Collatina, entre la Via Prænestina et l'Anicne, la ville latine n'a pas laissé de trace identifiable, non plus que le village postérieur. On la cherche à quelque 15 km à l'est de Rome, notamment à 3 km SSE de Lunghezza, sur la ligne Rome-Tivoli, où la colline du Castel dell'Osa présente les restes d'une enceinte.

Concordia Concordia Sagittaria, 50 km NE Venise.

Consentia Cosenza. Comme la ville médiévale, la ville antique occupait les hauteurs situées à l'intérieur du confluent du Crati et du torrent d'Iassa.

Cora Cori Alto et Cori Basso, 45 km SE Rome.

Corcyre Corfou.

Corfinium Corfinio, appelé Pentima jusqu'en 1923, à 43 km

au sud-est de L'Aquila. Le bourg actuel occupe l'acropole de la cité antique, installée 1 km plus au sud, au-delà de la basilique de S. Pelino.

Cosa Ruines de l'enceinte à 7 km ESE d'Orbetello (73 km O Viterbe).

Cosas Le Cosa, qui se jette dans le Sacco à 7,5 km au sud de Frosinone (78 km ESE Rome).

Cossæ Voir *Cosa*.

Cossura Pantelleria.

Cotiliæ Terme di Cotilia, source sulfureuse à 34 km à l'ouest de L'Aquila, sur la route menant à Rieti.

Cottius (Terre de) Territoire qui couvrait les Alpes Cottiennes et tenait le col routier du Mont Genèvre entre Chorges et Avigliana (22 km O Turin).

Cratère *Crater* Golfe de Naples.

Crathis Le Crati, qui prend sa source au sud-est de Cosenza et se jette actuellement dans la mer 7 km à l'est-sud-est de Trebisacce (85 km SSO Tarente).

Crimissa Proche de la Punta dell'Alice, près de laquelle subsistent les ruines d'un temple d'Apollon (cf. P. Orsi, *Templum Apollinis Alæi ad Crimisa Promuntorium*, Rome, 1933), la ville devait se trouver sur la hauteur de Ciro Superiore, à 7 km au sud-ouest du cap, mais il n'en est pas resté de vestige probant. Voir T.J. Dunbabin, 159, et U. v. Kahrstedt, 85.

Crisa Vestiges antiques près du hameau de Magoula, à 2 km au sud-est du port d'Itéa (9 km SO Delphes).

Crisa (golfe de) Golfe d'Itéa.

Crotone *Croton* Crotone, naguère encore Cotrone, n'occupe plus actuellement qu'une partie de la ville antique, dont les murailles circonscrivaient un vaste périmètre sur la rive gauche de l'Esaro et dont le centre était l'acropole, alors proche de la mer, tandis que la localité moderne s'est développée sur la rive droite en profitant du comblement rapide de la baie, aujourd'hui très différente de ce qu'elle avait été dans l'antiquité.

Cuculum Déformation probable de *Æquiculi*, Cicoli à l'époque lombarde, aujourd'hui Il Cicolano, dans la vallée du Salto, en amont de Rieti (30 km SO L'Aquila).

Cupra Cupra Marittima, 72 km SE Ancône. Les restes du temple de la déesse Cupra ont été découverts tout près de là, à Civitá.

Cures Ruines sur la colline appelée Casino d'Arci, 34 km NNE Rome, sur la Via Salaria. Le village et le ruisseau de Corese, au pied de la colline, en conservent le nom.

Cyrnos *Cyrnus* Corse.

D

Daunie *Daunia* Territoire correspondant au Tavoliere, entre le Fortore et l'Ofanto.

Derto Tortona, dont le centre actuel correspond au centre antique, mais dont le plan s'est considérablement modifié (cf. P. Fraccaro, pl. XIV).

Dicéarchia *Dicæarchia* Pouzzoles, 10 km O Naples, sur l'emplacement du port et de la ville antiques, tant de l'époque grecque que de l'époque romaine. Toutefois le port antique est actuellement en partie submergé.

Didyme Salina, au nord-ouest de l'île de Lipari.

Diomède (Iles de) *Diomedeæ insulæ* Isole di Tremiti, 50 km ONO de l'extrémité du promontoire du Gargano.

Drion (colline de) *Drium* Nommée seulement par Strabon, cette colline ne peut être identifiée à coup sûr. J. Perret, Rev. arch., 1937, 2, 181-198, propose cependant de reconnaître dans le ruisseau qui en descendrait, l'Althainos de Lycophron, 1053, le cours d'eau qui arrose la profonde vallée de Carbonara et débouche à Mattinata (20 km NE Manfredonia). Il naît, en effet, à 16 km en ligne droite de la mer, en plein massif du Gargano, et forme à sa source une piscine toujours pleine, au pied d'une butte solitaire visible de très loin, qui serait le Drion.

Druentias Ce nom désigne la Durance en IV, 1, 3 et 11, et IV, 6, 5. Mais en V, 1, 11, il devrait s'appliquer à l'un des affluents gauches du Pô ou de la Doire Ripaire entre Pavie et Drubiaglio, par exemple à la Doire Baltée, nommée ailleurs *Durias* (IV, 6, 5 et 7 : confusion évidente avec la Doire Ripaire). En fait, ou bien Strabon a confondu sur son itinéraire *Druentia(s)* et *Duria(s)*, ou plutôt il situe par erreur le franchissement ultérieur de la Durance par la route décrite (bac de Cavaillon : IV, 1, 3) quelque part sur la Doire, dans le parcours cisalpin de la même route.

E

Egnatia Ruines à Torre d'Egnazia, 6 km NNO Fasano (51 km ESE Bari).

Électrides Iles non identifiées, peut-être mythiques. Seraient-ce des terres émergées du delta du Pô ?

Éléo *Velia* La colonie phocéenne occupait la colline de Castellammare della Bruca, à 35 km au sud-est de Pæstum, et se développait vers le nord en direction de l'Alento, dont l'embouchure, située alors à plus de 1000 m en retrait,

venait border l'acropole de la cité et servait de port. Mais à l'époque de Strabon, elle était au contraire descendue des hauteurs vers le sud, dans la plaine qui la séparait de l'embouchure de la Fiumarella, et son port s'était établi sur la mer. Cf. G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 315-321.

Éléès *Hales* L'Alento (voir la notice précédente).

Emporion *Emporium* Le nom d'Ampuria appliqué encore au district de Nicotera et les recherches de P. Orsi, *Campagne della Soc. Magna Grecia*, 1926-1927, Rome, 1928, 31-61, et de A. d'Arrigo, 527-558, assurent que le port antique d'Emporion était à Marina di Nicotera, 56 km NNE Reggio, à l'extrémité septentrionale de la plaine de Palmi. On y a identifié les vestiges du môle et d'un ancien cordon littoral sous la surface de la mer. Voir G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 345 s.

Eniconiæ Localité non identifiée, à rapprocher soit des *Vanacini* que Ptolémée, III, 2, 7, situe tout au nord de la Corse (Erbalunga) et que cite une inscription provenant du Cap Corse (*CIL*, X, 8038), soit plutôt de Οὐενίκιον de Ptolémée, III, 2, 8, qui serait Poggio di Venaco, 53 km SSO Bastia, où subsistent des vestiges romains d'époque impériale (A. Blanchet, *Carte archéologique de la Gaule romaine*, III, 1933, 9).

Enna Castro Giovanni jusqu'en 1927, aujourd'hui Enna.

Épidamne Durazzo.

Èques *Æqui* Peuple installé à l'origine sur le versant occidental des Abruzzes dans les hautes vallées de l'Aniene et du Salto, puis resserré dans l'actuel Cicolano, aux sources du Salto.

Érasinos Jaillit dans la grotte de Kefalari, à 5,5 km au sud-ouest d'Argos, et se jette dans le golfe de Nauplie à 4,5 km au nord-ouest de Nauplie.

Eretum Située à la jonction de la Via Nomentana et de la Via Salaria, cette localité n'a pas laissé de traces. Son emplacement probable correspond à Grotta Marozza, 28 km NE Rome.

Éricodès *Ericussa* Alicudi, la plus occidentale des îles Lipari.

Érythéia Ile de Leon, sur laquelle est bâtie Cadix.

Eryx Monte S. Giuliano jusqu'en 1934, puis Erice, 6 km NE Trapani. La ville a gardé son plan triangulaire et montre au sud-est des vestiges importants du sanctuaire d'Aphrodite Érycine.

Etna (villes) *Ætna* L'enceinte d'une cité fortifiée repérée à Cività, 2 km N Paternò (17 km ONO Catane), a été attribuée par G. Rizza à Inessa, ce qui s'accorderait bien à l'identification toujours incertaine d'Etna avec S. Maria di Licodia, 4 km plus au nord (Bollettino d'Arte, 39, 1954, 73-75 ; voir cependant T.J. Dunbabin, 130 s.).

Mais D. Adamesteanu, se fondant sur l'étude du réseau routier antique, assigne cette enceinte avec plus de vraisemblance à la première Etna et localise Inessa, la seconde Etna, sur le site de Poira, 5 km O Paternò, où la photographie aérienne décèle une fortification non moins importante (ΚΩΚΑΛΟΣ, 8, 1962, 169-174, pl. LXXXIII).

Eubœa Localité non identifiée. Elle doit être cherchée aux abords occidentaux ou méridionaux de la plaine de Catane. Licodia Eubea n'est plus défendue aujourd'hui, l'archéologie n'y ayant pas révélé d'apport hellénique typique d'une colonisation archaïque (J. Bérard, 87).

Euonymos *Euonymus* Panarea, entre Lipari et Stromboli.

F

Fabrateria (Nova) Peut-être S. Giovanni in Carico, au confluent du Liris et du Sacco (97 km E Rome), où l'on voit les ruines d'une enceinte de la fin de la République.

Falerii La ville romaine est représentée par les ruines de son enceinte et le nom de l'église de S. Maria di Falleri (24 km SE Viterbe). Voir le plan par photographie aérienne chez G. Schmiedt, L'Universo, 44, 1964, 986 s.

Falisci Peuple installé, semble-t-il, entre le Soracte et le Tibre, là où il sert de frontière à l'Ombrie.

Faliscum Voir *Æquum Faliscum.*

Fanum Fortunæ Fano, 42 km SE Rimini.

Faventia Faenza, 49 km SE Bologne. La ville a gardé son plan romain.

Ferentinum (Étrurie) Ferento, 8 km NNE Viterbe.

Ferentinum (Latium) Ferentino, dont la partie la plus ancienne est encore enfermée dans une enceinte de l'époque de Sylla (69 km ESE Rome).

Feronia Le *Lucus Feroniæ* a été identifié par un dépôt d'objets votifs et des inscriptions sur la colline appelée Bambocci sur la rive gauche du Fosso Gramiccia (dit Fosso S. Martino à sa source au pied du Soracte), vis-à-vis du château de Scorano, sis sur l'autre rive, 15 km SSE du sommet du Soracte. Voir R. Bloch et G. Foti, Rev. de philologie, 27, 1953, 73 s., avec carte.

Fidenæ Vestiges de la localité romaine sur les collines de Villa Spada et sur l'acropole de Castel Giubileo (7 km N Rome, comptés à partir de la Porta Salaria).

Firmanum Voir *Castellum Firmanum.*

Firmum Fermo, 53 km SE Ancône.

Forêt Gallinarienne Voir *Gallinaria silva.*

Formies *Formiæ* Formia, 72 km NO Naples.

Fortune (Temple de la) Voir *Fanum Fortunæ.*

Foruli Ruines à Cività Tomassa, à 9 km à l'ouest de L'Aquila, au pied des hauteurs occupées par le bourg plus ancien.

Forum Cornelium Imola, 33 km SE Bologne. La ville a gardé son plan romain.

Forum Flaminium Vestiges près de l'église de S. Giovanni in Fiorifiamma (ou Profiamma), 2,5 km au nord de Foligno (30 km SE Pérouse).

Forum Sempronium Fossombrone, 45 km SE Rimini.

Fregellæ Vestiges sur la colline de l'Opio *(oppidum)*, au sud-est de Ceprano (25 km ONO Cassino), mais sur la rive gauche du Liris.

Frégéna *Fregenæ* Maccarese, à 3 km au NE de l'actuelle plage de Fregene (25 km O Rome), dont le nom est moderne.

Frentans *Frentani* Peuple installé le long de l'Adriatique entre le Sangro, dont il occupait les deux rives, et le Fortore, qui marquait la frontière avec l'Apulie.

Frusino Frosinone, 78 km ESE Rome.

Fundi Fondi, 90 km NO Naples. La ville a gardé son plan romain.

G

Gabies *Gabii* Ruines à Torre Castiglione, son acropole, et au sud de celle-ci (20 km E Rome).

Gallinaria silva Le territoire de la forêt antique est en partie occupé aujourd'hui par la Pineta, qui couvre comme elle les dunes de Castel Volturno (33 km NO Naples) à Cumes. La pinède moderne n'a cependant rien à voir avec la sylve de l'époque d'Auguste, qui était certainement beaucoup plus large. Voir le commentaire de G. Vallet à Tite-Live, XXII, 16, 4 *horridas silvas*, dans son édition de ce livre dans la collection « Érasme », Paris, 1966.

Gaudos *Gaudus* Ile de Gozzo, au nord-ouest de l'île de Malte, dont la sépare un détroit de 3 km.

Gela Terranova di Sicilia, 88 km O Syracuse (aujourd'hui Gela). La ville moderne couvre la partie centrale du long plateau sur lequel était installée la cité antique, dont l'acropole occupait l'est, à 40 m au-dessus du niveau de la mer.

Gésates Nom donné à des mercenaires des troupes gauloises armés du *gæsum* (Fab. Pictor, fr. 23 Peter : *nomen non gentis, sed mercennariorum Gallorum*). Strabon semble l'avoir considéré comme un nom de peuple, probablement à l'imitation de sa source, mais l'erreur est excusable puisqu'elle durait alors depuis près de deux siècles.

Gravisci Probablement Porto Clementino, 14 km NO Civitavecchia.

Grumentum Ruines 1,5 km à l'est de Grumento (39 km SSE Potenza) au confluent du Sciaura et de l'Agri, dont la localité occupait la rive droite.

H

Halæsa Ruines autour de l'abbaye de S. Maria di Palati (21 km E Cefalù), au-dessus de Castel di Tusa. Voir le plan récent dans Not. d. Scavi, 1959, 294.

Halys Le Kizil Irmak, qui se jette dans la Mer Noire à 316 km à l'ouest-nord-ouest de Trébizonde.

Hénètes (Paphlagonie) Peuple connu seulement par Homère (*Il.*, II, 852 s.), qui en a livré le nom à la tradition. L'*Iliade* le situe en Paphlagonie, sans autre précision.

Hénètes (Vénétie) *Veneti* Peuple qui occupait l'actuelle Vénétie, entre le bras septentrional du Pô et la Livenza.

Héraclée *Heracleia* La ville a été localisée sur la rive droite de l'Agri (Aciris), là où se trouve actuellement la ferme modèle de Policoro, 56 km SO Tarente, ou légèrement plus au nord, mais son plan demeure inconnu. Voir G. Schmiedt et R. Chevallier, *Caulonia...* (cité sous *Caulonia* du Bruttium), 47-49.

Héracléion (cap) *Herculis promunturium* Cap Spartivento, à l'extrémité sud-orientale de la Calabre.

Héracléion (ville de Campanie) *Herculaneum* Ruines dégagées à 8 km ESE Naples, entre Portici et Resina.

Héracléion (ville de Sicile) *Heracleum* Sans doute Héracléa Minoa, sur la rive gauche du Platani, à son embouchure (28 km NO Agrigente).

Héraclès (Port-) Voir Port-Héraclès.

Herdonia Nombreux vestiges autour du hameau d'Ordona, 14 km SSE Foggia. Voir le plan par photographie aérienne dans *Vie di Magna Grecia*, pl. 2.

Herniques *Hernici* Peuple fixé dans la vallée du Sacco et dans les collines de la Ciociaria, de Paliano (50 km ESE Rome) à Frosinone.

Hiéra Voir *Thermessa*.

Himera La ville, en partie fouillée, occupait le plateau qui domine la mer sur la rive gauche du Fiume Grande, près de son embouchure (38 km ESE Palerme).

Himeras Fiume Grande (voir la notice précédente).

Hipponion (golfe d') *Hipponiates sinus* Golfo di S. Eufemia, 60-90 km NNE Messine.

Hipponion (ville) *Hipponium* L'enceinte, en partie retrouvée, enferme un territoire dont la ville grecque et la ville romaine n'ont occupé qu'une partie (72 km NNE Reggio

di Calabria, 2 km NE Vibo Valentia). G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 337-343, situe le port à 1200 m au nord de Porto Salvo (5 km NO Hipponion), derrière un môle aujourd'hui ensablé.

Hirpini Peuple installé dans le massif du Mont'Irpini, au sud-est de Bénévent, entre les sources de l'Ofanto et du Calore.

Hispellum Spello, 26 km SE Pérouse.

Histonium Vasto, 56 km SE Pescara.

Hybla Nom porté par trois villes sicules, l'une au voisinage de l'Etna, à Paternò même, mentionnée en VI, 2, 3, une autre dans le Sud-est de l'île, qui est Ragusa, et la troisième, mentionnée en VI, 2, 2, au centre des Monts Hybléens, sur le site de Pantalica (25 km ONO Syracuse).

Hydrus *Hydruntum* Otranto, 35 km SE Lecce.

I

Iapyges (caps des) *Iapygum promuntoria* Caps Cimiti, Rizzuto et Le Castella, respectivement à 15 km SSE, 21 km S et 32 km SSO de Crotone.

Iapygie *Iapygia* Au sens large, le terme recouvre l'ensemble des territoires habités par les peuples apuliens, du Fortore à l'extrémité du promontoire salentin. Au sens restreint, il correspond à la partie orientale des Pouilles et au promontoire salentin.

Iapygie (cap d') *Iapygium promuntorium* Capo S. Maria di Leuca, 117 km SSE Tarente, extrémité de la péninsule salentine.

Iapygien (cap) Voir la notice précédente.

Ibères Peuple installé sur le versant méridional du Caucase, dans l'actuelle République de Géorgie.

Iclumulæ Il existe au moins trois localités de ce nom, proches chacune d'un *Vercelli* ou *Vercellæ*. La première, aisément localisable, est mentionnée du IXe au XIe siècle comme un hameau du domaine de Biella dépendant de Vercelli du Piémont (L. Schiaparelli, Mem. d. Reg. Accad. d. Sc. di Torino, ser. II, 46, 1889, 207-248; cf. *Geogr. Ravenn.*, IV, 30 *iuxta... Eporediam non longe ab Alpe*). Ce pourrait être un quartier de l'actuelle Biella (17 km NE Ivrea, 35 km NO Vercelli), dans une région où il y a eu de nombreuses laveries d'or. Mais Vercelli est à 100 km de Plaisance et Biella à 130. Tite-Live, XXI, 45, 3, situe la seconde Ictumulæ en terrain insubre, tout près du lieu de la bataille du Tessin, à mi-chemin entre Pavie et Lodi, où d'autre part une inscription mentionne un *VI-vir Vercellensis* (*CIL*, V, 2, 6351), à 30 km seulement de Plaisance. La troisième,

qui correspond seule aux indications de Strabon, se trouvait au sud du Pô, non loin de Plaisance, et avait servi d'*emporium* aux Romains dans la conquête de la Cispadane : Hamilcar la prend après la Trébie (T.-Liv., XXI, 57, 7-14, Diod., XXV, 17). Une *Valeria Sammonia Vercellensis* et un *Placentinus pagus Vercellensis* attestent d'autre part à Velléia, 27 km S Plaisance, la proximité d'un troisième *Vercelli* (*CIL*, XI, 1306 et 1147 § 44). On préférera cette troisième localisation si l'on renonce aux multiples tentatives modernes d'accorder sur un seul nom les témoignages antiques en accusant d'erreur ceux qui font contradiction et si l'on accepte la thèse pluraliste de J. Zennari, *I Vercelli dei Celti nella Valle Padana*, Crémone, 1956 (Annali della Bibl. di Cremona, IV, 3).

Iguvium Gubbio, 30 km NNE Pérouse.

Iles de Diomède Voir Diomède (Iles de).

Inachos (Argolide) Le Panitsa ; issu du massif qui domine Mantinée au nord-est, il se jette dans le Golfe de Nauplie à 4,5 km au nord-ouest de Nauplie.

Inachos (Épire) L'Aspropotamos, qui se jette dans l'Achéloos 75 km au nord de Missolonghi.

Innésa *Inessa* Voir Etna (ville).

Insubres Peuple installé entre le Tessin, le Pô et l'Adda. Capitale : Milan.

Interamna Terni, qui a gardé en partie son plan romain.

Interamnium Vestiges près de l'ancien château de Termine ou Termini, 9 km SO Cassino.

Interocrea Antrodoco, 26 km O L'Aquila.

Istriens *Istri* Peuple installé en Istrie, entre le Timavo et Pola.

Istros Danube.

Ithomé (Monts d') Mont Ithomi ou Vourkano, au-dessus des ruines de Messène (24 km NO Kalamai).

L

Labicum Monte Compatri (4,5 km E Frascati) ou, moins probablement, Colonna (6, 5 km ENE Frascati).

Lacinion (cap) *Lacinium promunturium* Capo Colonna, 8,5 km SE Crotone.

Lacs Ciminius, de Clusium, Larius, etc. Voir *Ciminius*, *Clusium*, *Larius*, etc.

Lacmos Massif du Peristeri, dont le sommet (2295 m) est à 21 km à l'est de Ioannina.

Lagaria Site non identifié. Les hypothèses les plus acceptables conduisent à Rocca Imperiale, 10 km au sud-ouest de l'embouchure du Sinni (J. Perret, *Siris*, Paris, 1941, 57-65), ou au bord de la mer entre la station ferroviaire de

Nova Siri-Rotondella et l'embouchure du Sinni, où le terrain abonde en vestiges archéologiques (U. v. Kahrstedt, Historia, 8, 1959, 202 s.), ou, à la rigueur, dans la basse vallée de la Salandrella (J. Bérard, Archivio Stor. per la Calabria e la Lucania, 6, 1936, 1-14 et 333 s.).

Lanuvium Cività Lavinia, aujourd'hui Lanuvio, 30 km SE Rome.

Laos (rivière) *Laus* Le Lao, qui se jette au sud du Golfe de Policastro à 35 km SSE de Sapri.

Laos (ville) *Laus* Les ruines identifiées à 1500 m au sud de l'embouchure du Lao près de la gare de Verbicaro-Orsomarso sur la ligne Naples-Reggio sont celles de Lavinium, héritière de la cité archaïque de Laus, qui n'a pas été retrouvée. Les tombes helléniques de Grisolia, 6 km plus au sud-est (Not. d. Scavi, 1960, 419 s.) et la route qui traversait l'isthme calabrais en venant de Thurii, reconnue sur la rive gauche du Lao (A. Maiuri, *Vie di Magna Grecia*, 63-65), mais dans laquelle Mme J. Massenet la Genière veut bien m'écrire qu'elle ne voit au plus qu'un chemin d'intérêt local, correspondent à cet habitat. On cherchera Laos sur la rive droite du Lao, puisque cette ville était située encore en territoire lucanien, peut-être à Scalea, souvent proposée, à 4 km au nord de l'embouchure de la rivière, qui servait probablement d'ancrage. On n'y a cependant retrouvé que des traces romaines. S. Domenica Talao, 5 km à l'est et au-dessus de Scalea, ou l'une des hauteurs intermédiaires entrent davantage en considération. Voir à ce sujet G. Schmiedt, l'Universo, 46, 1966, 325-330 (photographie aérienne), qui se prononce pour la rive gauche sans arguments suffisants.

Larius (lac) Lac de Côme.

Laurentum Remplacée par Lavinium, la localité n'a pas laissé de traces. Pour J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919, 220-274, Laurentum serait une contrée et l'on devrait considérer comme fallacieuses ou défigurées par les copistes les mentions les plus anciennes d'une ville de ce nom, chez Denys d'Halicarnasse et chez Strabon. Pour d'autres, moins férus d'hypercritique, ce serait l'ancien nom de Lavinium (H. Philipp, *RE* s.v. *Lavinium*). Pour A. Alföldi, 246, Laurentum et Lavinium auraient été à l'origine deux cités distinctes formant une seule entité politique.

Lavinium Vestiges 8 km ONO Pratica di Mare, à 26 km au sud de Rome.

Leontini La ville antique occupait le vallon de S. Mauro, immédiatement au sud de l'actuelle Lentini (25 km NO Syracuse). Voir en dernier lieu S. Ciancio, *Leontinoi*, Lentini, 1965, avec un bon plan p. 20 s.

Leuca Leuca, 1,5 km à l'ouest du Capo S. Maria di Leuca (117 km SSE Tarente).
Leucopetra (promontoire de) La Punta di Pellaro, 11 km S Reggio, encore que la « roche blanche » se voie plutôt au Capo dell'Armi, 8 km plus loin, la côte ayant déjà tourné au sud-est. Le nom s'appliquait probablement à tout l'espace compris entre les deux caps (U. v. Kahrstedt, 56).
Leucosia (île de) Licosa, 49 km SSE Salerne.
Leuternie *Leuternia* Portion indéterminée de la côte sud-occidentale du promontoire salentin, à partir de S. Maria di Leuca (vraisemblablement les 2 km qui séparent ce cap de la Punta Ristola).
Ligyens *Ligyes* Ligures.
Lilybée (Cap) *Lilybæum promunlorium* Cap Boeo ou Lilibeo.
Lilybée (ville) *Lilybæum* Marsala. Sur sa topographie antique, voir G. Schmiedt, ΚΩΚΑΛΟΣ, 9, 1963, 49-72.
Limnæ Situé sur la frontière entre la Messénie et la Laconie, le sanctuaire du Limnæon semble devoir être cherché à la sortie méridionale de la gorge du Sandava, à l'endroit où la rivière oblique au sud-ouest, 13 km SO Sparte (K.M.T. Chrimes, *Ancient Sparta*, Manchester, 1949, 63 s.).
Lipara Ile Lipari.
Liternum Torre di Patria, 8,5 km NNO Cumes.
Liternus Le Regi Lagni, qui se jette dans la mer à 16 km NNO de Cumes mais aboutissait dans l'antiquité, entièrement ou partiellement, dans la lagune du Lago di Patria, reliée à la mer par un déversoir à Liternum.
Locres *Locri* Ruines à 3 km au sud de l'actuelle Locri (74 km ENE Reggio), sur la rive gauche de la Fiumara di Portigliola. La ville archaïque, installée sur les collines, s'est développée au IVe siècle en direction de la mer et n'a subsisté, à l'époque romaine, que sur le rivage. Voir le plan et la photographie aérienne chez G. Schmiedt, L'Universo, 44, 1964, 580 s.
Locriens (Golfe de Crissa) Peuple fixé à l'ouest du golfe de Crissa ou d'Itéa.
Locriens (Oponte) Peuple fixé sur la rive occidentale du Canal d'Eubée, entre Oponte (aujourd'hui Opous) et le fond du Golfe de Lamia.
Luca Lucques.
Luceria Lucera, 18 km ONO Foggia.
Luna (ville) Ruines à 2 km au sud de Luni (16 km SE La Spezia).
Luna (port) *Lunæ portus* La Spezia.
Lupiæ Lecce.
Lyrcéion La localité, totalement inconnue, devait se trouver immédiatement au sud du Mont Lyrkéion, sur la route menant de Mantinée à Karya (13 km E Mantinée).

M

Macistos Ville disparue et remplacée par Samikon, dont les ruines ont été identifiées à 19 km au sud-est de Pyrgos.

Macrès *Macra* La Magra, qui se jette dans le Golfe de Gênes à 15 km au sud-est de La Spezia.

Macri Campi Magreta et le Val di Montirone, 7 km O Modène.

Mamertium Mentionnée seulement par Strabon, la ville n'a pas été retrouvée et son identification avec Oppido Mamertino sur le flanc septentrional de l'Aspromonte (36 km NE Reggio) demeure hautement problématique (U. v. Kahrstedt, 44, et Historia, 8, 1959, 195 s.).

Marcina Probablement Vietri, 3 km O Salerne.

Marrucini Peuple installé sur le versant oriental des Apennins, entre la Maiella, qui débouche à Pescara, et le Foro, qui débouche 13 km plus au sud-est.

Marses *Marsi* Peuple fixé sur les rives du Lac Fucino, sauf à l'ouest de celui-ci, et dans la région des sources du Liris. Capitale : Maruvium.

Maruvium Ruines à S. Benedetto, 4,5 km SO Pescina (42 km SE L'Aquila).

Massalia Marseille.

Matauros La description de la rivière souterraine ne correspond actuellement à aucune des sources et résurgences de Sicile. Le seul cours d'eau de type vauclusien qui sorte de l'ordinaire, une fois écartées les innombrables sources à fort débit des terrains laviques du massif de l'Etna et des terrains calcaires de celui des Madonie, est le Fiumefreddo, 10 km SSO Taormina (2000 litres à la seconde contre une moyenne de 100 à 300 litres aux autres sources notables, selon le relevé *Le Sorgenti Italiane*, II *Sicilia*, Rome, 1934, 258 s.). Mais il sourd aujourd'hui en plein marécage, les laves ayant recouvert son lit, dont l'aspect antique demeure inconnu, et le seul argument à faire valoir à la rigueur en sa faveur serait que la ville de Matauros citée par Étienne de Byzance comme une ville de Sicile (*s. v.* Μάταυρος) devrait être cherchée de préférence sur cette côte si elle a été fondée par des Locriens, comme le veut cet auteur. C'est un bien faible appui et le témoignage de la *Suda* qui place cette même ville en Italie est généralement préféré (*s. v.* Στησίχορος). Il vaut donc mieux suspendre toute conjecture jusqu'à plus ample informé.

Matrinus Probablement la Piomba, qui se jette dans l'Adriatique 10 km au nord-ouest de Pescara.

Mediolanium Milan.

Medma Le site a été identifié sur le Piano delle Vigne immédiatement à l'est de Rosarno (52 km NNE Reggio), où la ville grecque s'est maintenue jusqu'à la fin du IVe siècle.

Medoaci Nommé par le seul Strabon, ce peuple semble avoir habité le bassin du Médoacus (voir le nom suivant).

Medoacus (port) Le port de ce nom, bassin d'ancrage plutôt que localité, correspond à l'*Ædro* de Pline, *N.H.*, III, 121, rade formée par l'embouchure de la Brenta unie à celle des deux bras du Médoacus (voir le nom suivant).

Medoacus (rivière) Le Bacchiglione, qui se jette dans l'Adriatique par deux bras *(minor* et *major)* à Chioggia, 28 km SSO Venise.

Mégare *Megara Hyblæa* Après un établissement provisoire sur la presqu'île de Magnisi, 10 km NO Syracuse, les Mégariens fondent Mégare Hybléa à 7 km plus au nord-ouest, sur la rive droite du Fiume Cantera. Elle tire son nom de l'Hybla sicule située à Pantalica, 16 km au sud-ouest. Fouilles extensives de l'École Française de Rome depuis 1949.

Mélibée Ruines à Skiti, entre l'Ossa et le Pélion.

Mélité *Melita* Malte.

Messapiens *Messapii* Peuple fixé à l'origine sur la côte orientale du promontoire salentin, de Brentésion au cap S. Maria di Leuca.

Messène (Péloponnèse) Semble désigner au sens strict la région de Phéræ (aujourd'hui Kalamai) et le fond du Golfe de Messénie (K. M. T. Chrimes, *Ancient Sparta*, Manchester, 1949, 291-296).

Messène (Sicile) *Messana* Messine ; la ville antique occupait une partie seulement de l'emplacement de la ville moderne, dans la zone méridionale du port. Voir le plan de situation chez G. Vallet, pl. I.

Métaponte *Metapontum* Masseria di Sansone, entre le Basento et le Bradano. Son centre antique est à 1500 m au nord de la station ferroviaire de Metaponto. Sur son plan, voir G. Schmiedt et R. Chevallier, *Caulonia...* (cité sous *Caulonia* du Bruttium), 30 s.

Métaure (Bruttium : rivières) *Metaurus* Le texte non corrigé de VI, 1, 5 nomme successivement deux rivières de ce nom, dont la plus méridionale a été dès longtemps identifiée au cours d'eau appelé Marro dans sa partie supérieure et Petrace à son embouchure (39 km NNE Reggio). Si l'on rejette l'idée d'une confusion éventuelle de la plus septentrionale avec le Medma (actuelle Mesima), 10 km plus au nord-nord-est, et qu'on souscrive à la localisation du mouillage de Métaure près de Gioia Tauro (voir le nom suivant), il ne reste que le Torrente Budello, qui débouche à côté de l'actuelle Marina di Gioia Tauro, 2 km NNE de l'embouchure du Petrace. Je ne vois pas de raison majeure d'écarter cette possibilité, surtout après m'être assuré sur place que ce cours d'eau est plus qu'un simple

ruisseau : il entaille profondément la plaine sous l'acropole de Gioia.

Métaure (Bruttium : mouillage) *Metaurus* L'habitat principal méritant le nom de Métaure, nommé ailleurs comme cité, a été circonscrit par A. de Franciscis, Atti e Memorie d. Soc. Magna Grecia, N. ser., 3, 1960 (impr. en 1961), 21-67, entre Contrada Pietra (700 m SSO Gioia) et l'embouchure du Petrace à partir de l'orientation présumée du développement de la nécropole, ce qui conseillerait de situer le mouillage du même nom dans cette embouchure. Mais deux des groupes de tombes se trouveraient ainsi dans la zone d'extension de la ville antique. Il semble que l'arc de cercle décrit par ceux-ci conduise plus naturellement à la rive gauche du Torrente Budello, sans contredire nécessairement le sens de développement de la nécropole, et qu'un tel site s'accorde mieux aussi avec la situation de Gioia comme acropole, admise par A. de Franciscis. Dans cette hypothèse, le mouillage aurait occupé l'emplacement même de Marina di Gioia. Cf. G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 347-350 (carte et photographie aérienne).

Métaure (Ombrie) *Metaurus* Le Metauro, qui se jette dans l'Adriatique à 46 km au sud-est de Rimini.

Mevania Bevagna, 27,5 km SE Pérouse.

Minturnes *Minturnæ* Ruines à 3 km au sud de Minturno, dont le nom a remplacé celui de Traetto en 1879 (59 km NO Naples).

Misène (cap) *Misenum promunlorium* Cap Miseno, à l'extrémité sud-orientale de la presqu'île du Monte di Procida.

Misène (ville) *Misenum* Miseno, à la racine du cap du même nom.

Monts Cérauniens, Cingulus, etc. Voir Cérauniens, *Cingulus*, etc.

Morgantium Contrairement à T. J. Dunbabin, 125, qui s'appuie sur Thuc., IV, 65, I, pour rapprocher cette ville de Camarina et l'identifier éventuellement à Licodia Eubea (55 km ONO Syracuse), A. W. Gomme, *A Historical Commentary to Thucydides*, III, Oxford, 1956, 523 s., insiste sur sa proximité plus évidente avec Aggyrrhion (Agira, 27 km NE Enna), d'après Diod., XIV, 95, 2. La seconde opinion semble trouver confirmation depuis que les fouilles de Serra Orlando (20 km S Agira) ont révélé une cité indigène hellénisée identifiée avec une certitude croissante à Morgantium. Voir *Fasti Archeologici*, dès le t. 12, 1959, et E. Sjökvist, ΚΩΚΑΛΟΣ, 8, 1962, 52-68.

Mutina Modène. La ville a conservé son plan romain.

Mylæ Milazzo, 27 km O Messine.

N

Napétinos (Golfe) Voir Scyllétion.

Nar Le Nera, affluent gauche du Tibre, dans lequel il se jette à 50 km au sud-ouest de Terni.

Narnia Narni, 12 km SO Terni.

Natiso Le Natisone, qui se jette aujourd'hui dans l'Isonzo, mais débouchait autrefois dans la grande lagune vénète près d'Aquileia.

Naxos *Naxus* Ruines sur le Cap Schisò, 39 km NNE Catane.

Neæthos *Neæthus* Le Neto, qui se jette dans la mer à 14,5 km au nord de Crotone.

Neapolis Naples. Le quartier du Dôme, au-dessus du port marchand, a conservé son plan hellénique.

Nemus Nemi, qui domine au nord-est le lac du même nom. Le sanctuaire de Diane se trouvait à 600 m au nord-ouest de cette localité au lieu-dit Il Giardino, sur la rive du lac.

Nepita Nepi, 27,5 km SE Viterbe.

Netium Localité non identifiée, quelque part entre Canosa di Puglia (voir *Canusium*) et Ceglie del Campo (voir Celia) ou Bari. Le nom des *Natini* (Plin., *N.H.*, III, 105), qui s'y rapporte certainement, et celui de la localité de *Natiolum (Tab. Peut.),* tout aussi mystérieux, n'apportent guère de secours (cf. Nissen, II, 857 s.). Mais *Natiolum* est à peu près à la hauteur de Ruvo (8 km O Bari), ce qui réduit éventuellement au tronçon Ruvo-Canosa la partie de la route entrant en considération.

Nola Nola, 24 km ENE Naples.

Nomentum Mentana, 20 km NNE Rome.

Noréia Probablement Neumarkt, 50 km N Klagenfurt.

Nuceria (Campanie) Les ruines visibles à Nocera Inferiore (34 km ESE Naples), à Parete, 1500 m plus loin, et à l'église de S. Maria Maggiore de Nocera Superiore, encore 1500 m plus loin, localité dont le quartier oriental garde le nom de Porta Romana, ne permettent de déterminer ni la topographie, ni l'extension de la ville antique.

Nuceria (Ombrie) Nocera Umbra, 30 km ENE Pérouse.

O

Ocelum Drubiaglio, en face d'Avigliana, sur la rive gauche de la Doire Ripaire (22 km O Turin).

Ocra (Mont) Le Birnbaumerwald, à l'extrémité méridionale des Alpes Juliennes.

Ocriculi Otricoli, 27 km SE Terni.

Œnotrides Iles aujourd'hui disparues, représentées peut-être par un récif visible à 3 km au sud d'Élée (voir ce nom).

Opitergium Oderzo, 40 km NNE Venise.
Orton *Ortona* Ortona, 20 km SE Pescara.
Ortygie *Ortygia* Ile actuelle d'Ortigia, partie la plus anciennement occupée du site de Syracuse.

P

Pachynos (Cap) *Pachynum promuntorium* Capo Passero.
Palici Le pluriel Παλικοί désigne vraisemblablement le sanctuaire des dieux ainsi nommés plutôt que la ville, dont le nom est Παλική. La photographie aérienne permet de localiser celle-ci sur la hauteur de Rocchicella, qui domine le Lago dei Palici (ou di Naftia), 4 km à l'ouest de Palagonia (35 km SO Catane), tandis que les vestiges du sanctuaire se voient encore à 1 km au sud, à 250 m de la rive orientale du lac. Voir D. Adamesteanu, ΚΩΚΑΛΟΣ, 8, 1962, 174-180, pl. LXXXV-LXXXVII.
Palinure (Cap) *Palinuri promuntorium* Cap Palinuro, 32 km O Sapri.
Pamisos Le Pamisos, qui se jette dans le Golfe de Messénie à 7 km à l'ouest de Kalamai.
Pandosia (Bruttium) En dépit des réserves inspirées à U. v. Kahrstedt, 97, par une photographie, la localité de Mendicino répond mieux qu'aucune autre à la description de Strabon et de l'oracle. Elle est située en amont de Cosenza, et non en aval, comme, par exemple, Castrolibero, également suggérée. Elle domine l'actuel Caronte, dont le nom rappelle l'Achéron, et un affluent de ce cours d'eau, qui pourrait avoir été considéré à l'origine comme le torrent principal, la traverse. Enfin elle s'étend aujourd'hui sur deux collines fortement marquées, tandis qu'une troisième la flanque au nord-est. Mais le problème n'est pas résolu pour autant, d'autres mentions de Pandosia ou la mention d'une autre Pandosia devant également être prises en considération. Voir à ce sujet *supra* p. 35, n. 1, et J. Bérard, 148, n. 8, qui renvoie encore à E. Ciaceri, I, 158 s.
Pandosia (Épire) Koronopoulon, Kastri ou un ensemble de ruines à 8 km au sud de Paramythia (36 km SO Ioannina).
Panna Localité non identifiée. Si l'énumération en V, 4, 11 suit une route, il faut chercher Panna entre Æsernia et Vénafrum, par exemple au franchissement du Vulturne.
Panormos *Panormus* Palermo.
Patavium Padoue.
Péligniens *Pæligni* Peuple installé dans le coude de la vallée de l'Aterno appelé aujourd'hui encore Conca Peligna, entre la limite aval de la grande combe de L'Aquila et la sortie des Abruzzes.

Pélorias (Cap) *Pelorum promunlorium* Punta del Faro (Capo Peloro est un nom récent), 12 km NE Messine.

Perrhèbes Peuple fixé au sud-ouest de l'Olympe, mais dont une fraction avait émigré sur le versant occidental du Pinde.

Pelelia Strongoli, 56 km NE Catanzaro. Sur la possibilité d'un déplacement de la ville des hauteurs vers la plaine après les Guerres Puniques, voir U. v. Kahrstedt, 81.

Peucétiens *Peucetii* Peuple installé dans le bassin du Bradano, au nord-ouest de Tarente et sur une partie de la côte apulienne au nord-ouest de Brentésion.

Phase Fleuve de l'ancienne Colchide, l'actuel Rion, qui se jette dans la Mer Noire à 60 km au nord de Batoum.

Phénicodès *Phœnicussa* Filicudi, l'avant-dernière des Iles Lipari en direction de l'ouest.

Phintias *Phinlia* Licata, 39 km SE Agrigente.

Phlégra, Champs Phlégréens *Phlegræi campi* Voir Champs Phlégréens.

Picenum Territoire compris entre l'Æsis (Esino) et le Salinus (Saline : embouchure 7,5 km NO Pescara), sur le versant oriental des Apennins.

Picenlia S. Maria a Vico, ou Vicenza, 10,5 km SE Salerne, sur la rive droite du ruisseau Picentino. La localité porte aujourd'hui le nom de S. Antonio a Picenza.

Picenles Rameau picentin transplanté sur la côte de la Mer Tyrrhénienne entre Salerne et le Silaris (Sele).

Picentins *Picenlini* Habitants du Picénum.

Picelia Localité non identifiée sur la rive droite de l'Aniene, près de Fidénæ.

Pictas Voir *Ad Piclas.*

Pithécusses *Pilhecussæ* Ischia. La ville antique était située sur le promontoire du Monte di Vico, au nord-ouest de l'île, 1 km NO de Lacco Ameno.

Placenlia Plaisance, 59 km SE Milan. La ville a gardé son plan romain.

Plaine pomentine *Ager Pomplinus* Les anciens Marais pontins, c'est-à-dire la plaine côtière qui s'étend entre Velletri et Terracina.

Pollenlia Urbisaglia, 48 km SSO Ancône (Pollenza, 42 km SSO Ancône a reçu indûment son nom actuel en 1860 : elle s'appelait auparavant Montemilone).

Populonium Porto Baratti, 63 km SSE Livourne, ainsi que la hauteur qui domine cette localité au sud-ouest, avec un à-pic de 500 m sur la mer. Le nom a passé dans Piombino, à 7 km de là. Voir la photographie aérienne et l'analyse topographique de G. Schmiedt, L'Universo, 44, 1964, 970 s.

Port-Argo *Argous porlus* Portoferraio, sur la côte septentrionale de l'île, identifiable grâce au fait que Timée, qui prétend

que ce nom existait encore de son temps (Diod., IV, 56, 5), le désigne comme le plus beau port de l'île.

Port-Héraclès (Bruttium) *Herculis portus* Localité non identifiée entre Vibo Marina et l'embouchure de la Mesima. On propose en général Tropea, où les trouvailles helléniques et pré-helléniques sont nombreuses. Voir *Fasti Archeologici*, 9, 1956, n° 2958, A. Lipinsky, Archivio Stor. per la Calabria e la Lucania, 28, 1959, 77, et en dernier lieu G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 344 s.

Port-Héraclès (Étrurie) *Herculis portus* Porto Ercole, 1 km S Orbetello (73 km O Viterbe).

Posidonia Pæstum, 31 km SE Salerne.

Posidoniate (Golfe) *Posidoniates sinus* Golfe de Salerne.

Potentia Potenza, 29 km SSE Ancône.

Préferni *Privernates* Habitants de Privernum (voir ce nom).

Préneste *Præneste* Palestrina, 33 km O Rome.

Privernum Ruines de la localité d'époque impériale visibles à 2 km à l'ouest de Priverno, appelée Piperno jusqu'en 1928 (72 km SE Rome).

Puteoli Voir Dicéarchia.

Pyrgi Ruines à l'église et au château de S. Severa, 45 km NO Rome. Fouilles systématiques depuis 1957 (voir le plan dans Not. d. Scavi, 1959, 155).

Pyxus (Cap) *Buxentinum promuntorium* Probablement la Punta degli Infreschi, 13 km SO Policastro (9 km O Sapri).

Pyxus (rivière) *Buxentus* Le Bussento, qui se jette dans la mer 1 km au sud-ouest de Policastro.

Pyxus (ville) *Buxentum* Des vestiges antiques dans les murailles de l'actuelle Policastro et la situation même de cette localité la font généralement identifier à la cité de Pyxus. Les objections tendant à favoriser plutôt le lieu-dit Orecchio di Porco, immédiatement à l'ouest du Bussento, ont été combattues par U. v. Kahrstedt, 21 s. Il n'en demeure pas moins que Strabon situe également à l'ouest de la rivière le port de Pyxus, récemment reconnu, avec beaucoup de vraisemblance, dans un emplacement couvert de vestiges helléniques, 660 m à l'ouest de la rive droite, au bord de la mer, par J. Massenet la Genière, Atti e Memorie d. Soc. Magna Grecia, N. ser., 5, 1964, 137 s. Sur les transformations successives de l'embouchure, cf. G. Schmiedt, l'Universo, 46, 1966, 323 s.

R

Reate Rieti, 24 km SE Terni.

Regisvilla Localité située peut-être à 4,5 km au sud-est de l'embouchure du Fiora (45 km OSO Viterbe).

Regium Reggio nell'Emilia. La ville a gardé son plan romain.

Rhæci Le peuple désigné par ce nom est inconnu, faute d'avoir laissé d'autres traces dans la littérature que la mention qu'en fait Strabon.

Rhégion *Rhegium* Reggio di Calabria. En dépit des séismes, les vestiges des différentes enceintes identifiées permettent de distinguer au moins celle de la cité du ve siècle de celle de Phœbia construite par Denys le Jeune. Voir Not. d. Scavi, 1956, 377-381, et les analyses topographiques de G. Vallet, 119-133.

Rudiæ Vestiges à Rugge, ou Rusce, 4 km SO Lecce.

Rutules *Rutuli* Ancienne population du Latium installée autour d'Ardéa, qui est d'ailleurs plus tardive.

S

Sabata, Sabati Vada Voir *Vada Sabati*.

Sabata (Lac) *Lacus Sabatinus* Lac de Bracciano.

Sagra Probablement la Fiumara Torbido, qui se jette dans la mer à 8 km au nord-est de Locri.

Salapia Salpi, 18 km ONO de l'embouchure de l'Ofanto, hameau aujourd'hui réduit à une seule maison, Posta di Salpi, à l'extrémité occidentale des marais salants correspondant à l'ancien lac de Salpi (voir les cartes sur la modification des lieux dans Almagià, II, 832). On y a fait encore récemment des trouvailles archéologiques, citées dans *Fasti Archeologici*, 11, 1958, n° 2823. La ville romaine a été découverte photographiquement à 1 km au nord-est de Posta di Salpi (G. Schmiedt, L'Universo, 44, 1964, 984 s.).

Salepia Localité identifiée au lieu-dit Salepia, encore connu sous ce nom au xvie siècle, puis sous celui de Gli Salappi, attesté au début du xxe siècle, à 3,5 km au sud-est de S. Cataldo, le port de Lecce (12 km NE Lecce). Voir F. Ribezzo, Riv. Indo-greco-ital., 1, 3, 1917, 64.

Samnium Nom réservé, au sens strict, à la région des Apennins comprise entre le bassin du Lac Fucino (exclu) et la Lucanie.

Sapis Le Savio, qui se jette aujourd'hui dans l'Adriatique à 35 km au nord-ouest de Rimini.

Sarnos *Sarnus* Le Sarno, qui se jette aujourd'hui dans le Golfe de Naples à 4 km au nord de Castellammare di Stabia.

Sarsina Sarsina, 37 km SO Rimini.

Sason (Ile de) Saseno, en albanais Sázanit, à 18 km au large de Vlonë.

Satyrion *Satyrium* Torre di Saturo, 12 km SE Tarente, ou, selon une hypothèse de J. Boardman, *The Greeks overseas*, Harmondsworth, 1964, 194, Leporano, à 2 km NE de ce lieu, des poteries mycéniennes y ayant été trouvées.

Scultenna *Scultennas* Le Panaro, affluent de droite du Pô, dans lequel il se jette à 18 km au nord-ouest de Ferrare. La partie supérieure de son cours, au pied du Monte Cimone (62 km SO Bologne), porte encore le nom de Scoltenna.

Scylléon *Scyllæum* Le promontoire antique s'identifie au rocher sur lequel est bâtie l'actuelle localité de Scilla, 18 km NNE Reggio.

Scyllétion (Golfe de) *Scylleticus sinus* Golfe de Squillace.

Scyllétion (ville) *Scylletium* Squillace, 105 km NE Reggio.

Sena Senigallia, 26 km ENE Ancône.

Senones Rameau gaulois fixé dans la région d'Ancône.

Sentinum Sassoferrato, 51 km NE Pérouse.

Septempeda S. Severino, 52 km SO Ancône.

Setia Sezze, 65 km SE Rome.

Signia Segni, 50 km SE Rome.

Silaris Le Sele, qui se jette aujourd'hui dans la Mer Tyrrhénienne à 33 km de Salerne. Sur les variations de son cours, voir P. Zancani Montuoro, Archivio Stor. per la Calabria e la Lucania, 19, 1950, 69 s., et G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 309 s., avec la bibliographie plus récente.

Silvium La localité doit être cherchée dans les environs immédiats de Gravina di Puglia (51 km SO Bari), qui a servi de refuge à ses habitants, sur la colline de Botromagno. Voir *Vie di Magna Grecia*, 87.

Sinuessa Ruines visibles à 3 km NO Mondragone (41 km NO Naples). Les bains étaient situés à 2 km au sud de la ville, là où se trouvent actuellement les Bagni Minerali.

Sipus *Sipuntum* L'église de S. Maria di Siponto, à 3 km au sud de Manfredonia (35 km NE Foggia), marque peut-être le site de la cité romaine, mais le port grec devait se trouver 6 km plus au sud-sud-ouest sur le Lago Salso. Voir *Vie di Magna Grecia*, 96-98.

Sirénusses (promontoire des) *Sirenussarum promunturium* Punta della Campanella. Cf. *supra* au nom Athéna (sanctuaire d').

Siris (rivière) Le Sinni, qui se jette dans la mer à 3 km au nord-est de la gare Nova Siri-Rotondella sur la ligne Tarente-Reggio.

Siris (ville) U. v. Kahrstedt, 99, admet que la ville a précédé Héraclée (voir ce nom) sur le même site et lui attribue les ruines indéfinissables trouvées au nord d'un bras mort du Sinni. J. Bérard, *Charites* (Mélanges E. Langlotz), Bonn, 1957, 221, rapporte à Siris un peson de fuseau trouvé en quelque sorte *in situ* à Policoro (56 km SO Tarente), qui serait alors ou la remplaçante moderne de la cité archaïque, ou une portion de son territoire.

Sora Sora, 30 km NO Cassino.

Spina Le site de la ville a été identifié après la découverte de

ses nécropoles aux lieux-dits Valle Pega et Valle Trebba (47 km ESE Ferrare), sur le bord même de l'Adriatique tel qu'il se présentait entre le VIe et le IVe siècle av. J.-C. Voir la carte et les photographies aériennes dans N. Alfieri, P. E. Arias, M. Hirmer, *Spina*, Munich, 1958, pl. A-G.

Spoletium Spolète, 20 km N Terni.

Statonia La cité a été localisée avec quelque vraisemblance dans les ruines retrouvées sur la colline de Le Spanne au sud-ouest de Pitigliano (44 km NO Viterbe). Mais ce site est distant de 15 km du Lac de Bolsena, qui est très probablement le *Statoniensis lacus* (Sen., *N.Q.*, III, 25, 8, et Plin., *N.H.*, II, 209), d'où des doutes fréquents sur cette identification. Voir en dernier lieu contre ces doutes G. Matteucig, *Poggio Buco: the Necropolis of Statonia*, Berkeley, 1951.

Storas L'Astura, qui se jette dans la Mer Tyrrhénienne à 51 km au sud-est de l'embouchure du Tibre.

Strongyle Stromboli.

Stymphale (Lac) Lac Stimfalias, 40 km OSO Corinthe.

Suessa Si l'on admet l'identité de *Suessa Pometia* avec *Pometia* et l'appartenance de cette dernière à l'*ager Pomptinus* (cf. *RE* s. v. *Suessa Pometia*), on est conduit à localiser Suessa au sud-est de Velletri (32,5 km SE Rome), peut-être à Caracupa, à 21 km (voir M. Hofmann, *RE*, Suppl. VIII, 1956, s. v. *Pomptinæ paludes*, col. 1138). Mais l'ancienne Suessa des Volsques évoquée en V, 3, 4 n'existait plus depuis longtemps à l'époque où Artémidore cite Suessa parmi les villes proches de la Via Latina (V, 3, 10) : il n'est nullement certain que les deux villes aient occupé le même emplacement.

Suessula Le site correspond au domaine de Calabricito, propriété des marquis Spinelli di Scalea, dont le château s'élève à l'emplacement du quartier romain, près du bois d'Acerra (23 km NE Naples). Voir A. Maiuri, Bollettino d'Arte, 39, 1954, 277 s.

Sulchi S. Antioco, 62 km OSO Cagliari.

Sulmum Sulmona, 54 km ESE L'Aquila. La cité antique était beaucoup plus étendue vers le nord que la ville moderne.

Surrentum Sorrento, 26 km SE Naples.

Sutrium Sutri, 21 km SE Viterbe.

Sybaris (rivière) Le Coscile, qui se jette aujourd'hui dans le Crati à 6 km de la mer, mais a eu probablement — ce n'est pas sûr — son embouchure dans celle-ci jusqu'au XVIe siècle (voir R. Almagià, 1, 171, et *Vie di Magna Grecia*, 103).

Sybaris (ville) Bien qu'un doute subsiste, les fouilles de U. Zanotti-Bianco de 1932 et de F. Rainey et G. Foti dès 1959 semblent avoir définitivement atteint le site si long-

temps cherché de Sybaris. Son centre serait marqué par les ruines découvertes au lieu-dit Parco del Cavallo, sur la rive gauche du Crati, à l'endroit où le franchit la route nationale entre les garcs de Sibari et de Rossano, à 3 km de son embouchure. Voir U. Zanotti-Bianco, Atti e Memorie d. Soc. Magna Grecia, N. ser., 3, 1960 (impr. en 1961), 7-20, et P. Zancani Montuoro, *ibid.*, 4, 1961 (impr. en 1962), 7-63.

Sybaris sur le Traeis Ville non identifiée. Le site de Castiglione di Paludi, entre Rossano et le Trionto (6,6 km SE Rossano), proposé depuis la découverte d'importantes ruines grecques et des lettres ΣΥΒ[sur une inscription (*Fasti Archeologici*, 15, 1963, n° 1841), a été justement écarté par U. v. Kahrstedt, 92. En effet, la vallée de la Coseria, où se trouvent ces ruines, est séparée de celle du Trionto, située 5 km plus à l'est, par de hautes montagnes.

Symæthos *Symæthus* Le Simeto, qui se jette aujourd'hui dans la mer à 12 km au sud de Catane. Sur les variations de son cours dans la plaine de Catane, voir A. d'Arrigo, 153-297.

T

Talaos (golfe) *Talaus sinus* Golfe de Policastro.

Talaos (rivière) *Talaus* Le Noce, qui se jette dans la Mer Tyrrhénienne à 20 km au sud-est de Sapri sous le nom de Fiumara di Castrocucco.

Tarquinia *Tarquinii* Tarquinia, 18 km NNE Civitavecchia.

Tarracina Terracina, 92,5 km SE Rome.

Taurianê Territoire d'un *populus* actif du IVe au IIe siècle au sud de Thurii, sur le versant septentrional de la Sila (U. v. Kahrstedt, Historia, 8, 1959, 191 s.). Sa localisation précise demeure problématique.

Taurisci Peuple fixé à l'origine dans la vallée de la Drave à l'ouest de Klagenfurt. Voir en dernier lieu G. Alföldy, Historia, 15, 1966, 224-241.

Tauroménion *Tauromenium* Taormina.

Teanum Apulum Ponte di Civitate, 41 km NO Foggia.

Teanum Sidicinum Teano, 33,5 km SE Cassino.

Teatea Chieti, 14 km SSO Pescara.

Telesia Ruines de l'enceinte visibles à 3 km au nord-ouest de Telese Bagni (24 km ONO Bénévent).

Tellenæ L'identification du site reste problématique, en dépit des efforts de A. Nibby, *Annalisi dei dintorni di Roma*, III, Rome, 1849, 129, qui pensait avoir reconnu les contours d'une acropole aménagée sur la colline de La Giostra, à 9 km au sud-ouest de la station Ciampino du chemin de fer Rome-Frascati (12,5 km SE Rome).

Temesa La cité a été localisée hypothétiquement sur le plateau de Piano di Tirrena, immédiatement au sud de l'embouchure du Savuto (42 km ONO Catanzaro), par U. v. Kahrstedt, 28-30, d'après les ruines d'une localité hellénistico-romaine qui aurait succédé à l'ancienne Témésa au même endroit. G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 332-335, suggère plutôt les hauteurs dominant la station ferroviaire de Nocera-Tirinese, 2,5 km plus au sud, à cause des vestiges grecs qu'on y a retrouvés.

Temple de la Fortune Voir *Fanum Fortunæ.*

Teneas Le Timia, qui se jette dans le Tibre à Torgiano, 10 km SSE Pérouse.

Tergeste Trieste.

Terina L'emplacement de la cité a été identifié à l'abbaye de S. Eufemia, à 2 km au nord-ouest de la station ferroviaire de S. Eufemia Lamezia (30 km O Catanzaro). Sur l'aspect antique du site, voir G. Schmiedt, L'Universo, 46, 1966, 333-337.

Terre de Cottius Voir Cottius.

Thermessa Vulcano, au sud de Lipari.

Thurii La localisation de la cité grecque et de Copia, son héritière romaine, aux alentours du Fonte del Fico à La Favella, à 4 km au sud-ouest de la gare de Turio sur la ligne Tarente-Reggio (109 km SSO Tarente), est généralement reçue à cause des vestiges antiques trouvés dans ce lieu (voir *RE* s. v. *Thurioi* et E. Aletti, *Sibari, Turio, Copia,* Rome, 1960). On prêtera cependant la plus grande attention aux objections soulevées par P. Zancani Montuoro, Atti e Memorie d. Soc. Magna Grecia, N. ser., 4, 1961 (impr. 1962), 62.

Tibur Tivoli.

Ticinum Pavie, dont le centre, sur une longueur et une largeur de 850 m environ, a conservé son plan romain.

Timavus Le Timavo, dont la résurgence principale — les secondaires s'étendent sur 22 km — se trouve à S. Giovanni di Tuba, 19 km NO Trieste, et s'écoule presque aussitôt dans le golfe de Panzano.

Traeis *Trais* Le Trionto, qui se jette dans la mer au Cap Trionto, 11 km NE Rossano (70 km NO Crotone).

Trapontium Localité connue sous le nom de Tripontium, représentée aujourd'hui par Torre Treponti, à 58 km au sud-est de Rome, à l'endroit où la Via Appia traversait le Ninfa et deux de ses affluents. Que Strabon parle d'une ville alors qu'il ne s'y trouvait qu'une simple station ne suffit pas à dénoncer une confusion avec Tres Tabernæ, comme en juge M. Hofmann, *RE*, Suppl. VIII, 1956, col. 1191 s.

Trebula Vestiges visibles près de l'église de S. Vittoria, à 1,5 km au sud-ouest de Monteleone Sabino (47,5 km NE Rome).

Trerus Le Sacco — l'ancienneté du nom Tolero n'est pas certaine —, qui se forme au sud-est de Palestrina et se jette dans le Liri en aval de Ceprano (26 km O Cassino).

Truentinus Le Tronto, qui se jette dans l'Adriatique à 87 km au sud-sud-est d'Ancône.

Truentum Cività, près de Colonella, sur la rive droite du Tronto, à 4 km en amont de son embouchure.

Tuder Todi, 35 km SSE Pérouse.

Tusculanus, *Tusculus* (Mont) Arc des collines qui dominent au nord la dépression utilisée par la Via Latina, de la colline de Frascati au Monte Ceraso (30 km ESE Rome).

Tusculum Ruines à 2,5 km au sud-est de Frascati, sur la crête du Mont Tusculanus.

Tyndaris Les ruines de la cité grecque occupent le sommet du Cap Tindari, à 45 km à l'ouest de Messine.

U

Uria Vestiges à Oria, 30 km SO Brindisi.

Urium Sa situation au bord de la lagune de Varano ferait chercher cette localité à Rodi (57,5 km NE Foggia), plutôt qu'à Vico di Gargano (Nissen, II, 838), qui est situé à 12 km de la lagune et à 8 km de la mer.

V

Vada Sabati Vado, 32 km OSO Gênes.

Vapancs Localité non identifiée. On rejettera Favone (57,5 km ESE Ajaccio), suggéré par A. Blanchet, *Carte archéologique de la Gaule romaine*, III, 1933, 11, le *Portus Favoni* d'*It. Ant.*, 85, 8, son nom dérivant plus probablement du latin *Favonius*.

Varia Vicovaro, 10 km NE Tivoli.

Véies *Veii* Ruines visibles à 7 km au nord d'Isola Farnese (16 km NO Rome).

Velitræ Velletri, 32,5 km SE Rome.

Venafrum Venafro, 19 km E Cassino.

Venusia Venosa, 36 km N Potenza.

Vercelli Localité non identifiée, quelque part au sud de Plaisance. Voir au nom *Iclumulæ*.

Verestis Le Ninfa, qui se jette dans le Savo à Valmontone (40 km ESE Rome).

Veretum Localité signalée par l'église de S. Maria di Vereto près de Patù (6 km NNO Cap de S. Maria di Leuca).

Vertinæ Citée en VI, 1, 3 comme lucanienne, cette localité

pourrait être Irsina (38 km NE Potenza), selon la suggestion du *Guida d'Italia*, section *Lucania e Calabria*, Milan, 1938, 123. Verzino (50 km E Cosenza), suggéré par Nissen, II, 940, a été justement écarté par U. v. Kahrstedt, Historia, 8, 1959, 184, comme situé en plein Bruttium.

Vestins *Vestini* Peuple dont le territoire s'étendait de la côte de l'Adriatique entre le cours du Saline et Pescara jusqu'à la vallée supérieure de l'Aterno, les sources de celui-ci et le grand coude à sa sortie des Abruzzes demeurant cependant hors de ses frontières.

Vicentia Vicence, 31 km NO Padoue. Le bourg romain correspond à la partie de la ville actuelle située sur la rive droite du Bacchiglione. On y discerne aisément le plan antique.

Volaterræ Volterra, 52 km SE Pise.

Volsinii Bolsena, 27 km NE Viterbe. La ville étrusco-romaine s'étendait au delà de la ville actuelle vers le nord-est.

Volsinii (lac de) *Volsinius lacus* Lac de Bolsena.

Volsques *Volsci* Peuple installé dans le bassin du Liris et l'*ager Pomptinus* entre le massif des Monts Albains et l'arc montagneux dominant le Golfe de Gaète (Apennin, Massico).

Volturnum Castel Volturno, 33 km NO Naples.

Vulturne *Volturnus* Le Volturno, qui descend des Abruzzes vers le sud, traverse la Campanie et se jette dans la Mer Tyrrhénienne à 33 km au nord-ouest de Naples.

X

Xiphonia (Cap) Cap qui ferme au nord-est l'ensemble de l'actuel Golfe d'Augusta. Il constitue la fin d'une longue falaise rocheuse (Monte Tauro) dont l'autre extrémité marque la limite sud du Golfe de Catane.

Z

Zanclé Voir Messène (Sicile).

Zéphyrion (Cap) *Zephyrium promuntorium* Cap Bruzzano, 14 km au nord-est du Cap Spartivento.

TABLE DES MATIÈRES